00080674

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020

ESSAI
SUR
LA MUSIQUE
ANCIENNE ET MODERNE.

TOME QUATRIEME.

80674

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

A PARIS,

De l'Imprimerie de PH.-D. PIERRES, Imprimeur ordinaire du Roi;

Et ſe vend

Chez EUGENE ONFROY, Libraire, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

00080674

ESSAI

SUR LA MUSIQUE.

TOME QUATRIEME.



ESSAI SUR LA MUSIQUE.

LIVRE SIXIEME.

POETES LYRIQUES FRANÇAIS.

ADAM BILLAUT (Maître), Menuiſier à Nevers, vivait ſur la fin du regne de Louis XIII. Il mourut en 1662 (*a*).

(*a*) Il y avait de ſon tems un Pâtiſſier Poëte qui faiſait auſſi des pieces de vers. Il diſait « que ſi Maître Adam travaillait avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus » de feu »

Le duc de Saint-Aignan a fait pour lui les vers ſuivans :

« Ornement du ſiecle où nous ſommes,
» Vous n'aurez rien de moi, ſinon
» Que, pour les vers & pour le nom,
» Vous êtes le premier des hommes. »

Chanſon à boire.

« Si quelque jour étant ivre,
» La parque arrête mes pas,
» Je ne veux point pour revivre
» Quitter un ſi doux trépas.
» Je m'en irai dans l'Averne
» Faire enivrer Alecton;
» Et planterai ma taverne
» Dans la chambre de Pluton.

» Le plus grand de la terre,
» Quand je ſuis au repas,
» S'il m'annonçait ſa guerre,
» Il n'y gagnerait pas :
» Jamais je ne m'étonne;
» Et je crois, quand je boi,
» Que ſi Jupiter tonne,
» C'eſt qu'il a peur de moi.

» La nuit n'eſt point chaſſée
» Par l'unique flambeau,
» Qu'auſſi-tôt ma penſée
» Eſt de voir un tonneau;
» Et lui tirant la bonde,
» Je demande au ſoleil
» As-tu bu dedans l'onde
» D'un élement pareil ?

Voltaire cite ce rondeau de Maître Adam.

« Pour te guérir de cette ſciatique,
» Qui te retient comme un paralytique
» Dedans ton lit ſans aucun mouvement,
» Prends-moi deux brocs d'un fin jus de ſarment
» Puis lis comment on le met en pratique.

» Prends-en deux doigts, & bien chaud les applique
» Deſſus l'externe où la douleur te pique;
» Et tu boiras le reſte promptement
» Pour te guérir.
» Sur cet advis ne ſois point hérétique;
» Car je te fais un ſerment autentique,
» Que ſi tu crains ce doux médicament,
» Ton médecin, pour ton ſoulagement,
» Fera l'eſſai de ce qu'il communique
» Pour te guérir.

Abeille (Gaſpard), né à Rietz en Provence en 1648, embraſſa d'abord l'état eccléſiaſtique. Son humeur agréable & la facilité à faire des vers, le firent aimer de M. le Prince de Conty, du Duc de Vendôme, & du Maréchal de Luxembourg, qui lui faciliterent les moyens de faire fortune. Il devint Secrétaire général de la Province de Normandie, fut reçu de l'Académie Françaiſe en 1704, & obtint des bénéfices.

Abeille fit pluſieurs tragédies & poéſies galantes aſſez agréables. Il mourut à Paris en 1718.

Albaret (d'), Cenſeur royal, a fait la tragédie de *Glaucus & Sylla*, Muſique de le Clair.

Alibray (Charles Vion d'), né à Paris, fils d'un Auditeur des comptes, & frere de l'illuſtre Madame de Saintot, ſi célébrée par Voiture, fit pluſieurs ouvrages de poéſie qui lui donnerent quelque réputation.

On connaît cette épigramme contre Montmaur.

» Montmaur étant à table avec certains pédans
» Qui criaient & prêchaient trop haut ſur la vendange,
» Lui qui ne ſonge alors qu'à ce que font ſes dents,
» Paix là, paix là, dit-il, on ne ſait ce qu'on mange.

Il mourut en 1655.

CHANSON.

« Tu l'as dit tout publiquement,
» Que tu m'acceptais pour Amant,
» Adorable & belle Uranie;
» Mais je n'y puis ajouter foi:
» Et tu crois, auſſi bien que moi,
» Que qui le dit ainſi, le nie.

» Quel qu'innocent que ſoit l'Amour,
» C'eſt un enfant qui hait le jour,
» Et qui veut toujours qu'on le cache;
» Il eſt timide & honteux;
» Et ce qu'il communique à deux,
» Il faut qu'un troiſieme le ſache.

» Qu'il faſſe pour punition
» D'une ſi fauſſe affection,
» Qu'une vraie à mes feux réponde;
» Et comme c'eſt un Dieu diſcret,
» Que tu m'oſes dire en ſecret
» Ce que tu dis à tout le monde.

D'Alibray avait fait pour le théatre *Amynte*, *la Pompe funèbre*, *le Torriſmond* & *Soliman*.

Amand (Marc-Antoine-Gerard-François de Saint), né à Rouen en 1593, fils d'un chef d'eſcadre, ſervit quelque tems dans la marine, la quitta pour la littérature, & fut reçu de l'Académie Françaiſe en 1634. La lecture d'un poëme ſur la Lune, qu'il fit à Louis XIV, & qui ne plut pas à ce Prince, lui cauſa la mort. Il mourut de chagrin en 1661.

Amfreville (Abbé d'). Ses ancêtres étaient parens du Cardinal du Péron, Grand-Aumônier de France ſous Charles IX. Il mourut vers le milieu de ce ſiecle, & a fait des chanſons charmantes. Peu de gens ont eu un caractere auſſi liant, une converſation plus agréable & plus de talent pour conter.

CHANSON.

« Pour écarter l'indifférence,
» Il eſt tant de ſecrets charmans;
» Faut-il que contre l'inconſtance
» L'Amour n'ait point de Taliſmans?

On dit que Mademoiſelle le Couvreur, morte en 1730, fut enterrée dans le jardin de l'Abbé d'Amfréville, qui l'avait beaucoup aimée.

Anseaume, né à Paris, a fait de très-jolis opéra comiques, tels que

le *Peintre amoureux de ſon modele*, *les Chaſſeurs & la Laitiere*, *Mazet*, *la Clochette* & autres. Ils ſont trop connus pour en parler ».

Arnaud (François-Thomas-Marie Baculard d'), né à Paris, d'une famille noble & ancienne, originaire du comtat Venaiſſin, étudia chez les Jéſuites avec ſuccès, & faiſait des vers dès l'âge de neuf ans. Ses premiers eſſais en ce genre furent une tragédie de *Didon*. Il fut de très-bonne heure lié avec *Voltaire*, *Crébillon* le Pere, *Piron*, &c. De telles ſociétés ne pouvaient que l'enflammer pour la littérature, excluſivement à tout autre objet. Auſſi dirigea-t-il toutes ſes vues de ce côté. A quinze ans, il avait fait la tragédie de *Coligny*, qui eſt imprimée & qui annonçait un talent tragique. Il avait auſſi compoſé une Comédie en cinq actes & en vers, intitulée le *mauvais Riche*, qui n'a point encore paru imprimée, & qui fut jouée en 1750 ſur un théâtre particulier: le célebre Lekain y joua le premier rôle.

Cette piece eut pluſieurs repréſentations ſi brillantes, que la Police engagea l'auteur à les ſuſpendre. Ce fut à l'une de ces repréſentations, où aſſiſtait M. de Voltaire, que ce grand homme découvrit le talent ſupérieur de Lekain, & pria M. d'Arnaud de le mener chez lui.

Ce jeune Poëte s'était fait connaître encore par des poéſies légeres qui attirerent l'attention du Roi de Pruſſe. Ce monarque lui donna le titre de ſon correſpondant littéraire, & deux ans après l'appella auprès de lui à Berlin. Il lui donna même le glorieux ſurnom de ſon *Ovide*, & lui adreſſa des vers, dont tant d'autres à ſa place ſe ſeraient glorifiés avec raiſon: cependant nous ne voyons pas que M. d'Arnaud les ait inſérés dans aucun de ſes ouvrages.

Juſqu'à ce moment M. d'Arnaud avait éprouvé de la part de M. de Voltaire les diſtinctions les plus flatteuſes; il exiſte une lettre de lui, dans laquelle il prétend que jamais Poëte n'a commencé plus brillamment que le jeune d'Arnaud. Peut-être ces vers du Roi de Pruſſe, peut-être la méchanceté de quelques jaloux de M. d'Arnaud exciterent-ils la diviſion qui régna depuis entre le maître & l'éleve, & dont celui-ci fut la victime.

Trop ſenſible pour avoir la faibleſſe d'un courtiſan, il demanda & obtint ſon congé, & vint à la Cour de Dreſde, où il fut élevé à la dignité de *Conſeiller de légation*, titre que les premiers gentilshommes

Allemands s'honorent de porter. Le deſir de revoir ſa patrie, & la tendre amitié du *Comte de Friſe*, neveu du Maréchal de Saxe, le déterminerent à revenir en France.

Il y vécut quelques années dans la plus brillante ſociété; mais bientôt il s'en retira pour ſe livrer entiérement à l'étude.

C'eſt de cette retraite, où il paſſe ſa vie, que ſont ſortis les ouvrages qu'il nous donne depuis quelques années.

Jean-Jacques Rouſſeau a dit de M. d'Arnaud. *La plupart de nos gens de lettres écrivent avec leurs têtes & leurs mains, M. d'Arnaud écrit avec ſon cœur.*

On va donner une édition de ſes pieces légeres, celle qui exiſte en trois volumes étant déſavouée par l'Auteur.

CHANSON.

« C'eſt l'Amour qui me fait écrire,
» C'eſt l'Amour qui me fait parler;
» Il eſt juſte que qui m'inſpire,
» De ſes dons aime à me combler.

» L'autre jour cet aimable enfant,
» Avec un ſourire charmant,
» Me dit : je voudrais reconnaître
» Ton zèle & ton attachement.

» Choiſis, de mon aîle volage,
» Ou de mon flambeau radieux;
» Que mon carquois ſoit ton partage,
» Ou mets mon bandeau ſur tes yeux.

» Garde, Amour, ton aîle légere :
» Ah, loin de vouloir voltiger,
» Qu'un nouveau nœud, à ma Glycere,
» S'il ſe peut vienne m'engager.

» Ton flambeau me ſerait contraire,
» Doit-on éclairer le plaiſir ?
» Vu de trop près, il ſait moins plaire,
» Et ſatisfait moins le deſir.

» De ton carquois ferois-je uſage !

» Eh ! quels traits aurais-je à lancer ?

» Glycere accepte mon hommage,

» Je n'ai plus de cœur à bleſſer.

» Mais ſi l'erreur eſt néceſſaire,

» S'il faut écarter le flambeau,

» Mon choix eſt fait, Dieu de Cythere,

» Daigne me donner ton bandeau.

Artaud (Jean-Baptiſte), né à Montpellier le 26 Décembre 1732, Cenſeur royal, a compoſé la comédie de *la Centenaire*, ainſi que pluſieurs autres prêtes à voir le jour, & deſirées depuis long-temps. Il s'eſt chargé depuis quelques années de rédiger le courier d'Avignon; ce qui l'oblige à réſidence. Nous connaiſſons de lui un fort joli opéra comique.

Assoucy (Charles Coipeau d'), né à Paris en 1604, était Poëte & Muſicien. Il voyagea long-tems, fut mis à Rome à l'inquiſition pour des ſatyres, & à ſon retour penſa être brûlé pour un vice infâme dont on l'accuſait. Il mourut en 1679

Aubert (L'Abbé Jean-Louis), né à Paris en 1731, fils du Surintendant de la Muſique de M. le Duc.

Nous avons de lui pluſieurs livres de fables, dont pluſieurs ſont jolies, & ſe font lire avec plaiſir.

Il a mis auſſi en vers le joli roman de Pſyché fait par la Fontaine.

Aulaire (Jean-François-Joſeph de Beaupoil, Marquis de Saint). Il commença à faire des vers à ſoixante ans, & à quatre-vingt-quinze il compoſa ceux ſi connus, qu'il adreſſa à Madame la Ducheſſe du Maine.

« La Divinité qui s'amuſe

» A me demander mon ſecret,

» Si j'étais Apollon ne ſerait point ma Muſe,

» Elle ſerait Thétis, & le jour finirait.

Il eſt mort en 1742.

ESSAI

CHANSON.

« Bergere détachons-nous
» De Newton, de Deſcartes :
» Ces deux eſpeces de Fous
» N'ont jamais vu le deſſous
» Des cartes, des cartes, des cartes

Autre faite à quatre-vingt-dix ans

« Bacchus & Silvie,
» Ont partagé ma vie;
» Bacchus & Silvie
» M'occupaient tour à tour.
» Mais à mon âge,
» *On devient ſage*,
» Et ſans partage
» Mon dernier jour
» Doit ſe conſacrer à l'Amour.

Autreau (Jacques), né Philoſophe, ou plutôt Miſantrope, faiſait peu de cas de l'eſtime de tout le monde, & ne s'eſtimait gueres plus lui-même. Il a fui le monde par goût, & la médiocrité de ſa fortune n'a pas été capable de l'en rapprocher. Sa philoſophie renfermait plus d'humeur que d'amour-propre; mais elle tenait auſſi plus du tempérament que de la raiſon.

Il était Poëte par goût & ſe fit Peintre par néceſſité. Son tableau le plus eſtimé eſt celui qui appartenait à M. de la Faye, dans lequel on voyait Fontenelle, la Motte & Danchet, diſputant ſur un ouvrage dont on leur faiſait la lecture. Son dernier ouvrage en peinture eſt peut-être la plus belle allégorie qui ait été trouvée. Elle repréſente Diogène près de ſon tonneau, ayant trouvé l'homme qu'il cherchait depuis ſi long-tems, & cet homme eſt le Cardinal de Fleury, dont il tient le portrait.

Il fit pluſieurs pieces au théâtre Italien, qui ont eu beaucoup de ſuccès. La Magie de l'Amour, & les Amans ignorans, prouvent un grand talent pour la comédie. Sa proſe eſt élégante & correcte, ſes vers ſont agréables & bien tournés.

Il naquit en 1656, & ne donna ſa premiere comédie qu'en 1718 Sa mort arriva en 1745 à l'hôpital des Incurables.

CHANSON.

D'où vient, diſait Lucas, qu'on voit entre les Rois
Toujours maille à partir, toujours queuque anicroche?
» Morguiene à Pantin, ſans reproche,
Je vivons mieux d'accord, nous autres villageois.
» En voici la raiſon, me ſemble,
» Lui répondit Grégoire en eſprit fort:
» Le moyen qu'ils ſoient d'accord?
» Ils ne buvont jamais enſemble ».

AUTRE.

« L'épouſe la plus belle
» Dégoûte & fatigue à la fin;
» Mais plus on boit de ſon vin,
» Et plus il nous rappelle.
» Eh! mes amis, croyez-moi,
» Femme en ville & vin chez ſoi ».

AUTRE.

« Une femme eſt un embarras,
» N'eſt-il pas vrai compere Blaiſe?
» Humons le piot tout à notre aiſe,
» Nargue de l'amoureux tracas.
» Au cabaret lorſque je ſis à table,
» Je ne bois qu'à ma ſoif, & quand le cœur m'en dit;
» Mais quand Margot me tient au lit,
» Tout ci, tout ça,
» Par-ci, par-là,
» Mon pauvre Colas,
» Eſt-tu déja las?
» Alle eſt inſupportable »

AUTRE.

« Baiſe-moi donc; me diſait Blaiſe;
» Nannin, nannin, je ne ſuis pas ſi niaiſe,

» Ma mere me le défend bien.
» Mais voyez ce grand Nicodeme ;
» La ſienne ne lui défend rien :
» Que ne me baiſe-t-il lui-même ? »

PARODIE.

« Loin des ſots & des critiques,
» Des fâcheux & des mélancoliques,
» Cinq ou ſix amis, gens pacifiques,
» En certain lieu, près de Paris,
» Sous des Lambris ruſtiques
» Trouvent le Paradis,
» Que Mahom crut jadis.
» A ſon apétit
» Chacun vit.
On rit, on chante, on fait grand chere ;
» On mene ſa bergere
» Sur le ſainfoin :
» Le reſte eſt un myſtere
» Qu'on ne révele point.
» Cabinets, lits de verdure,
» Ornemens de la nature
» Pure ;
Parterres gais, allée obſcure,
» Salon bien frais,
» Dont *les murs* ſont diſcrets,
» Peu chargés de dorure,
» Mais la cuiſine auprès,
» Voilà notre palais.
» Nous vivons en Dieux
» Dans ces beaux lieux,
Tout flatte notre fantaiſie ;
» Tout nous eſt ambroiſie :
» Point de ſouci ;
» Puiſſions-nous tous mourir ici,
» Reſſuſciter auſſi.

On trouve dans ſes ouvrages l'opéra de Platée, augmenté & changé par feu M. Balot, & mis en muſique par Rameau. On le donna pour la premiere fois en 1747.

Baïf (Jean-Antoine de), originaire d'Anjou, né à Veniſe en 1531. Il était fils naturel de l'Abbé Baïf, Maître des requêtes & Ambaſſadeur à Veniſe. Son pere l'ayant fait légitimer, lui fit faire de bonnes études, & mourut avant que ſon fils les eut entiérement achevées. Ronſard, ſon camarade de claſſe, l'aimait beaucoup & en faiſait grand cas.

Ce qui le diſtingua davantage, fut un académie de Muſique qu'il établit dans une petite maiſon qu'il avait dans un des fauxbourgs de Paris. Il y donnait ſouvent des concerts qui lui attiraient les viſites de toute la Cour. Charles IX & Henri III les honorerent ſouvent de leur préſence.

Baïf était auſſi bon Muſicien que bon Poëte. On a de lui pluſieurs livres de chanſons à quatre parties imprimées en 1578. Les paroles & la muſique de douze chanſons ſpirituelles à quatre parties, en 1562.

Une inſtruction *pour toute Muſique des huit divers tons en tablature de luth*; & une inſtruction pour apprendre la tablature, & à jouer de la guiterne (guitare).

Il mourut en 1591.

CHANSON.

Si ce n'eſt pas amour, que ſent donques mon cœur!
Si c'eſt amour auſſi, pour Dieu quelle choſe eſt-ce?
S'elle eſt bonne, comment nous met-elle en détreſſe,
Si mauvaiſe, qui fait ſi douce ſa rigueur? »

Bainville (Charles), Provençal, & parent de Boileau, était Peintre, mais aimait encore mieux faire des vers. Il mourut en 1754.

CHANSON.

« L'autre jour l'enfant de Cythere,
» Sous une treille à demi-gris,
» Diſait, en parlant à ſa mere,
» Je bois à toi, ma chere Iris.
» Vénus le regarde en colere:
» Maman, calmez votre courroux;
» Si je vous prends pour ma bergere,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

AUTRE.

« L'Amour caché dans un buiſſon
» Vit Colin & Nanette ;
» Tout auſſi-tôt ce Dieu fripon,
» Jouant de l'arbalête,
» Perça la fille & le garçon,
» Tous les deux ſur l'herbette.

» Fier de ce coup, il s'aprocha
» Du couple qui ſe pâme ;
» Mais ce ſpectacle le toucha,
» Et par un trait de flâme,
» Qu'avec roideur il décocha,
» *Ce Dieu leur rendit l'âme.*

» Colin le premier s'éveillant,
» Joyeux de l'aventure,
» Dit à Nanette, en l'embraſſant,
» Comment va ta bleſſure ?
» Elle répond en rougiſſant,
» Ta ſanté me raſſure.

Balot de Sovot, frere du ſieur Balot, Notaire, a raccommodé les paroles de l'acte de *Pygmalion*, de la Motte, de la maniere dont on le donne à préſent. Il a auſſi refondu le poëme de *Platée*, opéra d'*Autreau*, mis en muſique par Rameau. Balot a compoſé le poëme d'*Aglaure*, tragédie qui allait être miſe en muſique, lorſqu'il mourut vers 1760.

Banzi (de) a compoſé les paroles du ballet de *Villeneuve-Saint-Georges*, mis en muſique par Colſaſſe, exécuté devant Monſeigneur, le 1 Septembre 1692, & à l'opéra en 1732.

Bartas (Guillaume de Saluſte du), fils d'un Tréſorier de France, naquit à Monfort en Armagnac vers 1544, & fut gentilhomme ordinaire de la chambre d'Henri IV, alors Roi de Navarre.

Il ſe diſtingua comme Capitaine, comme Négociateur & comme Poëte. Il a fait un poëme ſur la création, intitulé *la Semaine*, qui eut un grand

ſuccès. On a de lui pluſieurs autres ouvrages qui lui donnerent une grande réputation.

Du Bartas mourut en Juillet 1590, âgé de quarante-ſix ans, ayant été trop exalté pendant ſa vie & trop rabaiſſé après ſa mort. On a de lui quelque poéſie lyrique, mais aſſez médiocre.

Baugé (Daniel-Paul Chapuſeau de), né à Lyon, fils d'un miniſtre Calviniſte, abjura, devint Abbé, puis Financier, & ſe maria. Il mourut vers 1739.

Il dònna en 1691, à l'opéra, *Coronis* en cinq actes, muſique de Théobalde.

Baurans, né à Toulouſe vers 1712, fut d'abord deſtiné au Barreau & revêtu d'une charge de ſubſtitut du Procureur-Général au Parlement de cette ville; mais ſon peu de fortune l'obligea de quitter cet état, & de ſe charger de l'éducation du fils d'un de ſes amis. Ce fut dans ce tems que Rouſſeau de Genève commença à faire connaître ſa grande facilité pour les paradoxes, dans ſa fameuſe Lettre ſur la Muſique. Baurans, indigné des fauſſes aſſertions dont cette Lettre eſt remplie, & de l'aſſurance avec laquelle cet écrivain oſait dire aux Français que leur langue ne pouvait ſe prêter à la Muſique, prétendit prouver que non-ſeulement notre langue était propre à notre Muſique, mais encore à la Muſique Italienne, & choiſit *la Serva Padrona*, le plus fameux intermede des Italiens, pour en parodier tous les morceaux de Muſique, en les traduiſant littéralement. Son ſuccès fut complet, le public y courut en foule, & cent repréſentations de ſuite ne diminuerent pas les applaudiſſemens. Il réuſſit auſſi bien dans le *Maître de Muſique*; & depuis ce tems, une foule d'opéra-comiques charmans ont prouvé que Rouſſeau avait tort. Au milieu de ces ſuccès, & tandis qu'il s'en préparait de nouveaux, Baurans fut frappé d'apoplexie, en revint un peu, ſe fit porter dans ſa patrie, où il languit environ deux ans, & mourut au commencement d'Avril 1766, âgé d'environ cinquante-quatre ans, eſtimé de tous ceux qui l'avaient connu.

CHANSON.

« Sous un ombrage épais,
» Fait exprès,
» Liſette dormait en paix;
Mais

» Le fin Licas,
» Qui ne dormait pas,
» La voit, s'approche à petit
[illegible]it,
» Tout doucement
» Il prend un baiſer charmant.
» Puis ſur ſon ſein,
» Il veut promener ſa main,
Quand la Belle à propos s'éveilla,
» Pour arrêter ce jeu-là.
Là.
» Fit-elle bien!
» Je n'en dirai rien:
» Eſt-on d'accord ſur ce point?
» Point.
» Tout bas le cœur
» Dément ſa rigueur:
» Celle qui dit autrement
Ment.
» On ſe défend
» A ſi grand peine en veillant,
» Faut-il auſſi
Dormir avec ce ſouci?
» Si quelqu'amant
» Saiſit le moment,
» Peut-on avoir quand on dort
» Tort ».

Beaulieu (Euſtache de). On le croit né avant 1500; car il était Organiſte de Leictoure en 1522. Il était Poëte, ainſi que Muſicien. Nous avons de lui des chanſons à pluſieurs parties qui ne valent pas grand choſe.

Il quitta la Religion Catholique, & devint Miniſtre à Genève, après avoir été Prêtre en Gaſcogne.

Bellay (Joachim du), Seigneur de Liré près de Nantes, fut en 1555 Chanoine de Notre-Dame, & nommé à l'Archevêché de Bordeaux, ſur la démiſſion du Cardinal du Bellay ſon oncle.

Il mourut d'apoplexie le 1 de Janvier 1560, dans ſa trente-ſeptieme année. On l'avait ſurnommé l'Ovide Français.

Paquier nous apprend que ce fut du Bellay qui introduiſit l'uſage des *ſonnets* en France.

Il y a dans ſes poéſies de la douceur & de la naïveté.

Il eſt enterré à Notre-Dame dans la chapelle Saint-Creſpin.

A *V*ÉNUS.

« Ayant après long deſir
» Pris de ma douce ennemie
» Quelques arres du plaiſir,
» Que ſa rigueur me dénie;
» Je t'offre ces beaux œillets,
» Vénus, je t'offre ces roſes,
» Dont les boutons vermeillets
» *Imitent les lévres cloſes*
» *Que j'ai baiſé par trois fois*,
» Marchant tout beau deſſous l'ombre
» De ce buiſſon que tu vois.
» Et n'ai ſçeu paſſer ce nombre;
» Pour ce que la mere était
» Auprès delà, ce me ſemble,
» Laquelle nous aguettait:
» De peur encore j'en tremble.
» Or, je te donne des fleurs:
» Mais ſi tu fais ma rebelle
» Autant piteuſe à mes pleurs,
» Comme à mes yeux elle eſt belle,
» Un myrthe je dédierai
» Deſſus les rives de Loyre,
» Et ſur l'écorce écrirai
» Ces quatre vers à ta gloire:

» *Miſis* ſur ce bord ici
» A Vénus conſacre & donne
» Ce myrthe, & lui donne auſſi
» Ses troupeaux & ſa perſonne ».

Belleau (Remy), né à Nogent-le-Rotrou en 1520, ſuivit en 1557 en Italie René de Lorraine, Général des galeres; & ce Prince fut ſi content de ſon eſprit, qu'il l'engagea à ſe charger de l'éducation de Charles de Lorraine ſon fils, qui fut premier Duc d'Elbeuf & Grand-Ecuyer de France.

On trouva ſingulier que le plus frugal & le plus ſobre de tous les Poëtes eût pris plaiſir à traduire Anacréon, le plus voluptueux de tous les Grecs. Il mourut le 6 Mars 1577, & fut enterré aux Auguſtins, où l'on voit ſon tombeau & ſon épitaphe compoſée par Ronſard (*a*).

Sainte Marthe a dit de lui : « que quand il fallait exprimer naïvement » les choſes, il le faiſait de ſi bonne grace & avec tant d'adreſſe, qu'il » ſemblait être une vivante peinture des choſes qu'il voulait écrire ».

CHANSON.

« Avril, l'honneur & des bois
» Et des mois,
» Avril, la douce eſpérance
» Des fruits, qui ſous le coton
» Du bouton
» Nourriſſent leur jeune enfance.

» Avril, l'honneur des prés verds,
» Jaunes pers ;
» Qui d'une humeur bigarée,
» Emaillent de mille fleurs
» De couleurs,
» Leur parure diaprée.

» Avril, l'honneur des ſoupirs,
» Des Zéphirs,
» Qui ſous le vent de leur aîle,
» Dreſſent encore ès forêts
» De doux rets
» Pour ravir Flore la belle.

» Avril, c'eſt ta douce main,
» Qui du ſein
» De la nature deſſerre
» Une moiſſon de ſenteurs
» Et de fleurs,
» Embaumant l'air & la terre.

(*a*) *Épitaphe de Belleau.*

« Ne taillés, mains induſtrieuſes,
» Des pierres pour couvrir *Belleau*.
» Lui-même a bâti ſon tombeau
» Dedans ſes *pierres précieuſes* ».

Avril

» Avril, l'honneur verdiſſant,
» Floriſſant
» Sur les treſſes blondelettes
» De ma Dame & de ſon ſein
» Toujours plein
» De mille & mille fleurettes.

» Avec la grace & les ris
» De Cypris,
» Le flair & la douce haleine,
» Avril, le parfum des Dieux,
» Qui des cieux
» Sentent l'odeur de la plaine.

» C'eſt toi, courtois & gentil,
» *Qui d'exil*
» Retire ces paſſageres,
» Ces arondelles qui vont
» Et qui ſont
» Des beaux jours les meſſageres.

» L'aubépine, l'églantin
» Et le thym,
» L'œillet, le lys & les roſes,
» En cette belle ſaiſon
» A ſaiſon
» Montrent leurs robes écloſes.

» Le gentil roſſignolet
» Doucelet,
» Découpe deſſous l'ombrage
» Mille frédons gazouillans
» Et brillans
» Au doux chant de ſon ramage.

» C'eſt à ton heureux retour
» Que l'amour
» Souffle à doucettes haleines
» Un feu diſcret & couvert
» Que l'hyver
» Receloit dedans nos veines.

» Viens, amour, donne ta voix
» A ce mois,
» Qui prend le ſurnom de celle
» Qui de l'écumeuſe mer
[illegible] former
» Sa beauté toujours nouvelle ».

Bellocq (Pierre), né à Paris en 1645, était ami intime de Moliere & de Racine. Il a fait pluſieurs poéſies eſtimées; entr'autres, la ſatyre des Petits Maîtres, celle des Nouvelliſtes, & ſon poëme ſur l'Hôtel-des-Invalides. Il mourut le 4 Octobre 1704.

Bellone (Etienne), Tourangeau, a fait pluſieurs livres de chanſons intitulés : *Livres des Chanſons folâtres*, & *Prologues tant ſuperlifiques que drolatiques*, &c. en 1612. Nous n'y avons rien trouvé qui nous ait paru digne d'être rapporté.

Belloy (Pierre-Laurent Burette de), neveu d'un Avocat de Paris, naquit à Saint-Flour le 17 Novembre 1727, & fit de longs voyages dans les Cours du Nord. A ſon retour, il voulut s'eſſayer dans l'art dramatique, & n'eut pas de ſuccès dans ſa *Clémence de Titus*. On ſait la plaiſanterie qui fut faite alors.

« Titus perdit un jour : un jour perdit Titus ».

Mais il fut bien dédommagé de cet échec par le ſuccès de *Zelmire* & celui du *Siege de Calais*, qui n'avait jamais eu d'exemple; *Gaſton & Bayard*, & *Gabrielle de Vergy* ont auſſi beaucoup réuſſi. La ville de Calais lui envoya des lettres de bourgeoiſie; & en 1770, l'Académie Françaiſe le reçut parmi ſes membres. Il était dans la plus grande indigence, lorſqu'il tomba malade de ſa derniere maladie; & le feu Roi, en apprenant ſon triſte état, chargea M. le Maréchal de Duras de lui donner tous les ſecours dont il aurait beſoin. Il mourut le 5 Mars 1775, emportant l'eſtime de tous ſes amis.

On vient de donner une édition de ſes œuvres en ſix volumes, dans leſ-
on trouve quelques morceaux de poéſies lyriques.

Benserade (Iſaac de), né à Lions en Normandie en 1612, était plutôt

un Poëte de ſociété qu'un Auteur académique. Il avait de la facilité, de la grace, & quelquefois des tours heureux. A l'âge de huit ans, lorſqu'il reçut la confirmation, l'Evêque lui demanda s'il ne voulait pas quitter ſon nom de Juif pour en prendre un Chrétien. *Je ne demande pas mieux*, répondit l'enfant, *pourvu que l'on me donne du retour.*

Le Cardinal de Richelieu, à qui il plut, lui donna une penſion de ſix cent livres qu'il perdit avec lui, ces vers le prouvent :

« Ci gît, oui gît, par la morbleu,
» Le Cardinal de Richelieu;
» Et ce qui cauſe mon ennui,
» Ma penſion avec lui.

Le Cardinal de Mazarin lui en rendit une de deux mille livres, ſur un bénéfice, & lui fit d'autres graces.

Il fit pendant quarante ans les amuſemens de la Cour. Ses vers les plus fameux ſont ceux qu'il adreſſa au Roi, repréſentant le ſoleil dans un de ſes ſpectacles :

« Je doute qu'on le prenne avec vous ſur le ton
» De Daphné ni de Phaëton :
» Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine :
» Il n'eſt point là de piege où vous puiſſiez donner ;
» Le moyen de s'imaginer
» Qu'une femme vous fuye, & qu'un homme vous mene.

Benſerade fut protégé par Madame de la Valiere, qui s'était ſervi de lui pluſieurs fois pour répondre aux lettres de Louis XIV.

Sa réputation était au comble, lorſqu'il s'aviſa de vouloir mettre en rondeaux les métamorphoſes d'Ovide, & ce fut l'écueil de ſa gloire. Quoique Poëte, il n'était pas ſavant; & ſur-tout en Mythologie. Madame lui ayant demandé quelle différence il y avait entre une Driade & une Hamadryade, Benſerade qui l'ignorait, & qui ne voulait pas reſter court, lui répondit : la même qu'entre un Evêque & un Archevêque.

Vers la fin de ſa vie il ſe retira à Gentilly, & embellit ſa retraite de pluſieurs inſcriptions qui méritaient d'être recueillies. Nous en citerons une :

» Adieu fortune, honneur; adieu vous & les vôtres,
» Je viens ici vous oublier.
» Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres
» Difficile à congédier ».

Il avait été reçu de l'Académie Françaiſe en 1674 à la place de Chapelain, & mourut en 1691, âgé ſoixante-dix-neuf ans.

Vers de Senecé pour mettre au bas du portrait de Benſerade.

» Ce bel eſprit eut trois talents divers
» Qui trouveront l'avenir peu crédule ;
» De plaiſanter les Grands ne ſe fit point ſcrupule,
» Sans qu'ils le priſſent de travers ;
» Il fut vieux & galand, ſans être ridicule,
» Et s'enrichit à compoſer des vers ».

BERNARD (Mademoiſelle Catherine), née à Rouen, remporta pluſieurs fois le prix de l'Académie Françaiſe, & fut reçue de celle de Padoue. Elle compoſa deux tragédies (*Brutus* & *Laodamie*) qui n'eurent point de ſuccès, quoiqu'on prétende que M. de Fontenelle y eut travaillé. Depuis, Madame de Ponchartrain, femme du Chancelier, l'engagea à ne plus travailler pour le théâtre. Elle mourut à Paris en 1712. Ses plus jolis romans ſont le *Comte d'Amboiſe* & *Inès de Cordoue*.

CHANSON.

« Quand le ſage Damon dit que, d'un trait mortel
» L'Amour bleſſe les cœurs, ſans qu'ils oſent ſe plaindre ;
» Que c'eſt un Dieu traître & cruel :
» L'Amour, pour moi, n'eſt point à craindre ;
» Mais quand le jeune Athis me vient dire à ſon tour :
» Ce Dieu n'eſt qu'un enfant, doux, careſſant, aimable,
» Plus beau mille fois que le jour,
» Que je le trouve redoutable ! »

BERNARD, né d'une famille honnête du Dauphiné, fut toute ſa vie attaché à la maiſon de Coigny, qui lui donna la place de Sécrétaire général des Dragons, & celle de Bibliothécaire du Roi à Choiſy.

Bernard fut bon parent, bon ami, bon citoyen, & l'homme le plus ſûr dans la ſociété. Il ne livra jamais ſes ouvrages à l'impreſſion, & ſe contentait de lire ſes poéſies dans quelques cercles.

Bernard eut le malheur de ſe ſurvivre à lui-même, dans les deux derniers

années de ſa vie. Ses organes fatigués par le travail, & peut-être par l'abus des plaiſirs, l'avaient laiſſé dans une eſpece d'enfance. Il mourut à Paris, regretté de ſes amis, & ce qui eſt plus rare, des gens de lettres eux-mêmes.

M. Paliſſot a dit qu'aucun de nos Poëtes n'a plus approché que lui de la maniere d'Ovide, & qu'il en avait les beautés, ainſi que les défauts.

Bernard a donné à l'Opéra en 1737 *Caſtor & Pollux*, muſique de Rameau.

En 1757, *les ſurpriſes de l'Amour*, compoſées des actes de *l'enlevement d'Adonis*, *Linus* & *Anacréon*; muſique de Rameau.

CHANSON.

» Tendre fruits des pleurs de l'aurore,
» Objet des baiſers du Zéphir,
» Reine de l'empire de Flore,
» Hâte-toi de t'épanouir.
» Que dis-je, hélas! crains de paraître,
» Differe un moment de t'ouvrir;
» L'inſtant qui doit te faire naître,
» Eſt celui qui doit te flétrir.

» Va, meurs ſur le ſein de Thémire,
» Qu'il ſoit ton thrône & ton tombeau;
» *Jaloux de ton ſort, je n'aſpire*
» Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.
» Si quelque main a l'imprudence
» De venir troubler ton repos,
» Emporte avec toi ta défenſe,
» Garde une épine à mes rivaux.

» L'amour aura ſoin de t'inſtruire
» De quel côté tu dois pencher;
» Eclate à mes yeux ſans me nuire,
» Pare ſon ſein ſans le cacher.
» Qu'enfin elle rende les armes
» Au Dieu qui forma mes liens,
» Et qu'en voyant périr tes charmes
» Elle apprenne à jouir des ſiens ».

AUTRE.

« L'amant frivole & volage
» Chante par-tout ſes plaiſirs ;
» Le berger diſcret & ſage
» Cache juſqu'à ſes deſirs.
» Telle eſt mon ardeur extrême :
» Mon cœur ſoumis à ta loi,
» Te dit ſans ceſſe qu'il aime,
» Pour ne le dire qu'à toi.

» Sur une écorce légere,
» Amans, tracez votre ardeur ;
» Le beau nom de ma bergere
» N'eſt gravé que dans mon cœur.
» Je n'oſe occuper ma lyre
» A chanter un nom ſi doux,
» Echo pourroit le redire,
» Et j'aurois trop de jaloux.

» Vous qu'un fol amour inſpire,
» Connoiſſez mieux le plaiſir ;
» Vous n'aimez que pour le dire,
» Nous n'aimons que pour jouir.
» Églé, que notre myſtere
» Dure autant que nos amours ;
» L'amant content doit ſe taire,
» Fais moi taire pour toujours.

Vers de M. de Voltaire à Bernard.

« Dans ce pays trois Bernard ſont connus.
» L'un eſt ce ſaint, ambitieux reclus,
» Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles ;
» L'autre Bernard eſt l'enfant de Plutus,
» Bien plus grand ſaint, faiſant plus de miracles ;
» Et le troiſieme eſt l'enfant de Phœbus,
» Gentil Bernard, dont la muſe féconde
» Doit faire encor les délices du monde,
» Quand des premiers on ne parlera plus.

Billet de M. Voltaire à Bernard, pour l'inviter à ſouper chez Madame la Ducheſſe de Luxembourg.

» Genti Bernard eſt averti
» Au nom du Pinde & de Cythere,
» Que *l'art d'aimer* doit ſamedi
» Venir ſouper chez l'art de plaire ».

CHANSON.

« Souffrez les amours ſur vos traces ;
» Muſes, ſouvenez-vous toujours
» Que l'eſprit eſt ſans les amours
» Ce qu'eſt la beauté ſans les grâces.
» C'eſt à l'amour qu'il faut céder ;
» *Quel autre charme nous arrête.*
» L'eſprit peut faire une conquête ;
» Mais c'eſt au cœur à la garder.

B. (M. le C. François-Joachim de), né en 1715 à Saint-Marcel de l'Ardeche, réunit les avantages de tous les eſprits. C'eſt à regret que nous bornons nos éloges à ſes talens poétiques. L'épître que l'on va lire, eſt un des plus beaux morceaux de la Poéſie françaiſe.

Epître à Fontenelle.

« *On vit long-tems quand on eſt ſage ;*
» C'eſt du ſein des tranquilles nuits
» Que naiſſent les jours ſans nuage ;
» En moiſſonnant trop tôt les roſes du bel âge,
» On n'en recueille point les fruits.
» Ce ſoleil brillant dès l'aurore
» Qui conſume *les fleurs de la belle ſaiſon*,
» Qu'un aſtre bienfaiſant qui féconde & colore,
» Et qui d'un voile d'or embellit l'horiſon ;
» Remede pour le ſage, il devient un poiſon
» Pour les cœurs que ſon feu dévore.
» Tes jours comblés d'honneurs & tiſſus de plaiſirs
» Tes beaux jours, ſage Fontenelle,
» Semés d'heureux travaux & de brillans loiſirs,
» Dont au gré de nos vœux le fil ſe renouvelle,
» Conſacrent à jamais la raiſon éternelle.

» Qui dirigea tes pas & régla tes deſirs.
» On vit un céleſte génie
» T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
» La plume de Clio, la lyre des Amours.
» La gloire répandit ſes rayons ſur ta vie;
» Mais la ſeule raiſon en étendit le cours.
» Les martyrs de l'orgueil prodiguent ſans réſerve
» Leurs jours pour ſaiſir des momens:
» La gloire ſur ſes pas fait périr ſes amans,
» Et la ſageſſe les conſerve.
» Sans jouir du préſent vivre pour l'avenir,
» S'immoler aux races futures,
» D'un travail épineux endurer les tortures;
» Laiſſer, quand on n'eſt plus, un foible ſouvenir;
» O chimere d'orgueil! ô mépriſable idole!
» En s'éclairant ſoi-même éclairer l'univers,
» Mériter un grand nom, ſentir qu'il eſt frivole;
» Enlever ſans effort ces lauriers toujours verds,
» Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
» Deſirer d'être grand ſans ceſſer d'être heureux,
» Enrichir ſon eſprit en prolongeant ſa vie,
» Mépriſer la faveur & conſoler l'envie,
» Déſarmer ſes rivaux, régner ſur ſes neveux;
» Tel eſt l'objet du ſage, & telle eſt ton hiſtoire.
» Il faut, pour être mon héros,
» S'approcher lentement du temple de mémoire,
» Travailler ſans relâche en faveur du repos;
» Excercer, conſerver les reſſorts de ſon ame;
» Plus la vie eſt tranquille, & plus ſa foible trame
» Echappe au ciſeau d'Atropos.
» Nos paſſions ſont nos furies:
» Elles veillent ſans ceſſe, & leurs cris renaiſſans
» Viennent rompre le cours des douces rêveries,
» Et l'équilibre de nos ſens.
» Qui ſçait les maîtriſer, eſt le Dieu d'Épidaure.
» Oui, la ſageſſe aimable eſt ſœur de la ſanté;
» Elle ſeule connaît ce ſecret qu'on ignore
» D'aſſurer l'immortalité.
» Qu'un autre exalte le courage
» D'Achille mort dans ſon printems;
» Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems;
» Et le Neſtor des Grecs fut encor le plus ſage ».

CHANSON.

« Le connais-tu, ma chere Eléonore,
» Ce tendre enfant qui te ſuit en tout lieu;
» Ce faible enfant qui ſerait tel encore,
» Si tes regards n'en avaient fait un Dieu.

» C'eſt par ta voix qu'il étend ſon empire:
» Je ne le ſens qu'en voyant tes appas;
» Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
» Et ſur les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.

» Qui te connaît, connaîtra la tendreſſe;
» Qui voit tes yeux, en boira le poiſon:
» *Tu donnerais des ſens à la ſageſſe*
» *Et des deſirs à la froide raiſon.*

AUTRE.

» Iris, Thémire & Danaé
» Ont envain reçu mon hommage;
» N'en doutez point, belle Aglaé,
» Jamais mon cœur ne fut volage.

» Iris parle ſi tendrement,
» Mon cœur eſt ſi faible & ſi tendre.
» *Que je croyais, même en l'aimant,*
» Vous voir, vous parler, vous entendre.

» Un ſourire engageant & doux
» M'enflamma bientôt pour Thémire:
» J'ignorais qu'une autre que vous
» *Pût auſſi finement ſourire.*

» Danaé s'offrit dans le bain;
» Qu'on eſt aveugle quand on aime!
» Aux lys répandus ſur ſon ſein,
» Je ne crus voir qu'Aglaé même.

» Ainſi dans les plus doux plaiſirs
» Je cédais à vos ſeules armes.
» Mon cœur ne formait de deſirs
» Que par l'image de vos charmes.

Autre à Madame de Pompadour.

« Qu'eſt-ce qu'Amour ? c'eſt un enfant mon maître.
» Il l'eſt auſſi du Berger & du Roi.
» Il eſt fait comme vous, il penſe comme moi,
» Mais il eſt plus hardi peut-être ».

Berquin (Arnaud) a donné au Public deux recueils d'Idylles. Deux de Romances. Choix de tableaux tirés de diverſes galeries anglaiſes. *Pygmalion*, ſcène lyrique de Rouſſeau, miſe en vers, &c.

Plaintes d'une femme abandonnée par ſon Amant.

« Dors mon enfant, *clos ta paupiere*,
» Tes cris me *déchirent le cœur :*
» Dors mon enfant, ta pauvre mere
» A bien aſſez de ſa douleur.

» Lorſque, par des douces tendreſſes,
» Ton pere ſçut gagner ma foi,
» Il me ſemblait dans ſes careſſes
» Naïf, innocent comme toi ;
» Je le crus. Où ſont ſes promeſſes ?
» Il oublie & ſon fils & moi.
» Dors, &c.

» Qu'à ton réveil, un doux ſourire
» Me ſoulage dans mon tourment,
» De ton pere, pour me ſéduire,
» Tel fut l'aimable enchantement :
» Qu'il connaiſſait bien ſon empire ;
» Et qu'il en uſe *méchamment !*
» Dors, &c.

» Le cruel ; hélas ! il me quitte ;
» Il me laiſſe ſans nul appui.
» Je l'aimai tant avant ſa fuite !
» Oh ! je l'aime encore aujourd'hui :
» Dans quelque ſéjour qu'il habite,
» Mon cœur eſt toujours avec lui.
» Dors, &c.

» Oui, le voilà! c'eſt ſon image
» Que tu retraces à mes yeux;
» Ta bouche aura ſon doux langage;
» Ton front, ſon air vif & joyeux;
» Ne prends point ſon humeur volage;
» Mais garde ſes traits gracieux.
» Dors, &c.

» Tu ne peux concevoir encore
» Ce qui m'arrache ces ſanglots.
» Que le chagrin qui me dévore,
» N'attaque jamais ton repos!
» *Se plaindre de ceux qu'on adore,*
» C'eſt le plus grand de tous les maux.
» Dors, &c.

» *Sur la terre, il n'eſt plus perſonne*
» Qui ſe plaiſe à nous ſecourir;
» Lorſque ton pere m'abandonne,
» A qui pourrais-je recourir?
» Ah! tous les chagrins qu'il me donne,
» Toi ſeul, tu peux les adoucir.
» Dors, &c.

» Mêlons nos triſtes deſtinées,
» Et vivons enſemble toujours:
» Deux victimes infortunées
» *Se doivent de tendres ſecours.*
» J'ai ſoin de tes jeunes années,
» Tu prendras ſoin de mes vieux jours.
» Dors, &c. »

Bertaud (Jean) naquit à Caen en 1552, & fut Aumônier de Catherine de Médicis, Abbé d'Aunay en 1594, évêque de Séez en 1606 & Secrétaire du cabinet de Henri III. Henri IV le fit conſeiller d'état. Un de ſes ancêtres, nommé Jean Bertaud, fut Secrétaire intime de Charles VI. Ses meilleurs amis étaient Ronſard & Deſportes; il cultiva avec eux la poéſie, & ne fut jamais jaloux de leurs ſuccès.

Les perſonnes élevées aux plus hautes dignités s'occupaient alors de la poéſie.

On trouvera dans notre quatrieme livre cette chanſon charmante de Berthaud.

Au bord d'une Fontaine, &c. »

MM. de Port-Royal, dans leur commentaire ſur Job, la citent comme une des meilleures qu'on ait faites.

Il mourut le 8 Juin 1611, & fut un prélat d'un grand mérite, & d'une rare probité.

CHANSON.

« Tous les ſoucis humains ne ſont que vanité;
» D'ignorance & d'erreur toute la terre abonde:
» Mais aimer conſtamment une rare beauté,
» C'eſt la plus douce erreur des vanités du monde.
» Non, non, ne tuons point un ſi plaiſant ſouci,
» Rien n'eſt doux ſans amour dans cette vie humaine;
» Ceux qui ceſſent d'aimer, ceſſent de vivre auſſi,
» Ou vivent ſans plaiſir comme ils vivent ſans peine. »

AUTRE.

» Hélas! que me ſert-il d'aimer ſi l'on ne m'aime,
» Et d'aiguiſer le fer dont je ſuis entamé?
» Je reſſemble au flambeau ſur la table allumé,
» Qui pour ſervir autrui ſe conſume ſoi-même.

» *Le feu dont la chimere était jadis à craindre,*
» S'éteignait par la terre, & s'alumait par l'eau;
» Le mien en eſt ainſi: la terre du tombeau
» Seule éteindre le peut, ſi rien le peut éteindre.
» Hélas! &c. »

Birague (Flaminio de), *Gentilhomme* ordinaire du Roi, parent & contemporain du Cardinal de ce nom, qui fut auſſi Chancelier, vivait en 1580, & donna vers ce tems-là un Recueil de Poéſies, où l'on trouve des pieces agréables.

CHANSON.

« Vous, qui repus d'une poiſon amere,
» Courez après le trompeur hameçon

» D'une beauté qui, d'une aîle légere
» S'enfuit de vous ſans payer la rançon :
» Prenez la fuite hors des féminins lieux :
» A ce tranſport ne donnez foi aucune :
» Trois choſes ſont inconteſtables aux yeux ;
» Le vent, la femme & l'aveugle fortune ».

DISSY (Le Comte de Thiard de), Lieutenant-Général des armées du Roi, & de la Province de Languedoc, l'un des quarante de l'Académie Françaiſe, a fait l'ingénieuſe hiſtoire d'Ema, & pluſieurs autres ouvrages agréables.

Parmi pluſieurs morceaux de poéſie qu'on a de lui, on diſtingue cette chanſon ſinguliere.

L'Ombre d'Églé.

« Sous les voiles du repos
» La nuit berçait l'eſpérance ;
» La douleur ſous des pavots
» Se calmait dans le ſilence,
» Quand des gouffres du néant ;
» La mort, cet enfant du crime,
» Au lit d'un parjure amant
» Guide une faible victime.

» Cibaris ouvre ſes yeux,
» Il voit une ombre éplorée ;
» Du ſouvenir de ſes feux
» Cette amante eſt dévorée ;
» C'eſt Eglé, dans le tombeau
» Cibaris voit ſon amante ;
» L'amour, armé d'un flambeau
» Lui montre Eglé palpitante.

» Arrête, lui dit Eglé,
» Ne détourne point la vue,
» Quoi! ton eſprit eſt troublé
» De mon image imprévue!
» Cibaris eſt abattu
» Et craint d'entendre ma plainte ;
» Mais il outragea ſans crainte
» Et l'amour & la vertu.

» Dans l'innocence & la paix
» *Mes* jours coulaient ſans alarmes ;
» Tu me vantas mes attraits,
» J'ignorais encor mes charmes :
» Tu régnas ſeul ſur mon cœur,
» Et ma jeuneſſe imprudente,
» A la foi de ſon vainqueur,
» Confia ſa fleur naiſſante.

» Je t'aimai, tu me trahis,
» Je ſouffris ton inconſtance ;
» Et préférai tes mépris
» A l'horreur de ton abſence ;
» Je me nourriſſais de pleurs,
» Et n'avais pas le courage
» De fuir un amant volage
» Pour ſoulager mes douleurs.

» Enfin de mon triſte ſort
» La parque rompit la trame ;
» Trop heureuſe ſi la mort
» Eût anéanti mon ame....
» Mais dans l'éternelle nuit
» Toujours tendre, je ſuccombe.
» L'amour, l'amour me pourſuit
» Juſques au fond de ma tombe.

» N'es-tu pas épouvanté
» De cette affreuſe exiſtence,
» De la triſte éternité
» Que hâta ton inconſtance ?
» Conſidere ce linceuil,
» Vois la longue ſolitude
» Qui régne autour du cercueil
» Qu'ouvrit ton ingratitude.

» Mais le jour bleſſe mes yeux :
» J'entends la mort qui m'appelle
» Je vais rentrer dans ces lieux
» Couverts d'une ombre éternelle :
» Reçois mes triſtes adieux,
» Et ſouviens-toi, cœur barbare,

» Que l'inſtant qui nous ſépare,
» Eſt pour moi le plus affreux ».

Cette chanſon a donné lieu à la chanſon ſuivante.

L'Ombre d'Hylas.

« La nuit pourſuivant la lumiere;
» A peine obſcurciſſait les airs;
» Déja ſon voile funéraire
» Rendait le calme à l'univers:
» Eglé, par Morphée aſſoupie,
» Allait céder à ſes pavots,
» Et de la nature engourdie
» Partager le profond repos.

» Un ſpectre ſanglant & livide
» Dans ce moment s'offre à ſes yeux;
» Ecoute-moi, dit-il, perfide,
» Je te dois ces triſtes adieux:
» C'eſt du plus profond des abîmes
» Que je m'élance dans les airs,
» Pour te reprocher tous tes crimes
» Et te dévouer aux enfers.

» Je t'adorai, je ſçus te plaire;
» Tu te rendis à mes ſermens;
» Et le voile épais du myſtere
» Couvrit bientôt d'heureux momens.
» Même en jouiſſant de tes charmes,
» Je brûlais d'un nouveau deſir;
» Et ſi mes yeux s'ouvraient aux larmes
» *C'était à celles du plaiſir.*

» Plaiſir trompeur & peu durable!
» Eclat paſſager d'un beau jour!
» Ton cœur, hélas! bientôt coupable,
» Trahit ton amant & l'amour.
» Inſenſé, je crus que l'abſence
» Pourrait éteindre enfin mes feux;
» Mais j'éprouvai que la conſtance
» Eſt la vertu des malheureux.

» A ta barbare tyrannie,
» La mort ſeule a pu m'arracher;
» Sans frémir j'ai quitté la vie,
» Frémis de te le reprocher.
» Tu trembles, tu pâlis, cruelle;
» Rougirais-tu de tes forfaits?
» C'eſt envain... la nuit éternelle
» Nous a ſéparés pour jamais.

» Souffre, gémis, verſe des larmes,
» Meurs chaque jour de mille morts,
» De regret en perdant tes charmes,
» Et de douleur par tes remords.
» Que tes jours ſoient des jours funebres,
» Que l'effroi glace ton *ſommeil* :
» *Entends ma voix dans les ténebres*,
» Et tremble encore à ton *réveil*.

» Pour détourner ces vœux funeſtes,
» Et te ſouſtraire à tant de maux,
» Viens découvrir mes triſtes reſtes,
» Suis-moi dans la nuit des tombeaux.
» Prends le poignard qui de ma vie
» A ſeul pu terminer l'horreur,
» Ingrate, imite ma furie,
» Frappe, plonge-le dans ton cœur.

» *Mais dans mon cercueil je retombe.*
» La mort, *l'impitoyable mort*,
» Me retire au fond de ma tombe;
» Il faut céder à ſon effort.
» Tu gémis.... ſerais-tu ſenſible
» A ton *parjure*, *à mon tourment* !
» Ah! que ma mort ſerait horrible,
» Si tu regrettais ton amant!

BLIN DE SAINMORE (Adrien-Michel-Hyacinthe), né à Paris, a donné au Public les ouvrages ſuivans;

Héroïdes; *Biblis à Caunus, ſon frere; Sapho à Phaon; Gabrielle d'Eſtrées à Henri IV; Jean Calas à ſa femme & à ſes enfans; la Ducheſſe de la Valiere à Louis XIV*; une Épître à Racine & d'autres pieces fugitives

dans

dans le même volume; *Orphanis*, tragédie; *Joachim*, drame; Requête des filles de Salency à la Reine, &c.

Dans toutes ces pieces on trouve des vers agréables & du ſentiment; elles ne peuvent que faire le plus grand honneur à M. Blin de Sainmore.

CHANSON.

« Belle Roſine, & vous, belle Cécile;
» Egalement vous ſavez nous charmer:
» Entre vous deux, le choix eſt difficile;
» En vous voyant, il faut pourtant aimer.

» Je ne ſais pas qui de vous doit mieux plaire;
» Ou par l'eſprit, ou bien par le minois:
» Amis peut-on mieux décider l'affaire
» Qu'en les aimant toutes deux à la fois?

» Je demandais jadis aux Dieux propices,
» Après ma mort, d'aller aux lieux charmans,
» Où la beauté, d'un torrent de délices,
» Doit ennyvrer les heureux Muſulmans.

» Mais, près de vous, je ne deſire guere
» Le paradis qu'inventa Mahomet,
» Je reſte ici, puiſque j'ai ſur la terre
» Tous les plaiſirs qu'au ciel il nous promet.

AUTRE.

« Lubin dit à Cloris un jour:
» Qu'on ſouffre quand on aime!
» Je crains dès qu'on vous fait la cour,
» Votre inconſtance extrême:
» Je ſais, reprit-elle, à tes maux
» Un remede ſuprême,
» Veux-tu n'avoir point de rivaux?
» Il faut t'aimer toi-même.

*Autre à Madame la P. de F***.*

« Le Dieu du Pinde & le Dieu de Cithere
» Sur vos attraits ſe diſputaient un jour;
» C'eſt ſa beauté qu'on aime, dit l'Amour.
» C'eſt ſon eſprit, dit l'autre, qui ſait plaire,

» Hélas ! comme eux, dans un débat ſemblable,
» Qui ne ſerait embarraſſé du choix ?
» En vous voyant, on adore à la fois
» La beauté ſage & la ſageſſe aimable.

» Belle F..... on ne peut ſe ſouſtraire
» Au ſentiment par vous-même inſpiré.
» On n'en dit rien ; mais au moins ſachez gré
» Des longs efforts qu'on ſe fait pour le taire.

» A le dompter on ne ſaurait prétendre ;
» Il nous faudrait, ſoit dit ſans vous fâcher ;
» Votre vertu pour pouvoir le cacher,
» Ou vos accens, pour vous le faire entendre.

Boderie (Guy Lefevre de la), né en baſſe Normandie en Août 1541, fut un ſavant diſtingué, chargé de coopérer à la fameuſe Bible Royale, appellée la *Polyglote du Roi d'Eſpagne*.

Le Pape Pie IV lui fit propoſer de venir à Rome, & lui promit (dit-on) de l'élever au cardinalat ; mais la Boderie ne voulut jamais y conſentir. Il ſe contenta du titre de Secrétaire du Duc d'Alençon, & mourut le 10 Juin 1584.

Il nous reſte de lui pluſieurs poëmes couronnés qui ne valent pas grand choſe. Ses poéſies chrétiennes lyriques ne valent pas la peine d'être lues.

Boileau (Nicolas Deſpreaux) (*a*), naquit à Croſne, à quatre lieuës de Paris, en 1636, dans la maiſon de campagne de ſon pere, Greffier du Parlement.

Quoique né avec un eſprit cauſtique & naturellement porté à la ſatyre, il était humain, doux & généreux ; & Madame de Sévigné, diſait qu'il n'était cruel qu'en vers. On prétend que ſes ſatyres ont plus de ſel que d'enjouement, & de vivacité que de délicateſſe. Un Poëte célebre a dit ;

« Jamais un vers n'eſt parti de ſon cœur ».

Son pere ne prévit guères ce qu'il deviendrait un jour ; car il diſait aſſez ſouvent, *pour Colin, ce ſera un bon diable qui ne dira mal de perſonne*.

(*a*) N'eſt compris dans cette notice que parcequ'il a fait quelques chanſons ; car le lyrique n'était pas ſon genre.

Il eſſaya du Barreau & de la Sorbonne, mais il ſe dégoûta bien vîte de tous les deux, & ſe livra tout entier à la ſatyre. Louis XIV lui témoigna toujours beaucoup d'eſtime, & lui dit un jour : « Souvenez-vous, Boileau, » que j'ai toujours une heure par ſemaine à vous donner, quand vous » voudrez venir ».

Comme ſes Œuvres ſont dans les mains de tout le monde, on ſe diſpenſera d'en parler ici. Nous nous contenterons de rapporter un trait de ſa vie qui lui fait le plus grand honneur.

Patru, célebre Avocat, étant aſſez pauvre pour être obligé de vendre ſa bibliotheque à bas prix ; Boileau, qui le ſut, alla lui en offrir un tiers de plus que ce qu'on lui en donnait, & mit pour condition qu'il la garderait pendant toute ſa vie.

Louis XIV lui ayant demandé quel était le génie qui avait le plus illuſtré ſon regne. « C'eſt Moliere, dit-il, ſans balancer : » Modeſtie rare dans un Poëte.

Il fut reçu à l'Académie Françaiſe en 1684, & mourut à Paris le 11 Mars 1711.

Dans ſa derniere maladie, un de ſes amis lui demandant comment il ſe trouvait, il répondit par ce vers de Malherbe :

« Je ſuis vaincu du tems, je cede à ſes outrages.

Et un moment après lui ſerrant la main : *Bonjour*, dit-il, & *adieu ; l'adieu ſera bien long*. Il mourut d'une hydropiſie de poitrine, & laiſſa preſque tout ſon bien aux pauvres.

Jamais Poëte n'a plus reſpecté que lui les mœurs, dans ſa conduite & dans ſes écrits.

CHANSON.

« Voici les lieux charmans où mon ame ravie
» Paſſait à contempler Silvie,
» Ces tranquilles momens ſi doucement perdus ;
» Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !
» Mon cœur vous ſoupirez au nom de l'infidelle,
» Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

» C'eſt ici que ſouvent errant dans les prairies,
» Ma main des fleurs les plus chéries,

» Lui faiſait des préſens ſi tendrement reçus ;
» Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !
» Mon cœur, &c. »

Boisrobert (François Metel de), né à Rouen, fut Chanoine de cette ville, Abbé de Châtillon-ſur-Seine, Conſeiller d'Etat, de l'Académie Françaiſe, & favori du Cardinal de Richelieu.

On lui doit l'établiſſement de l'Académie, & les gens de lettres lui furent redevables d'une foule de graces qu'ils obtinrent par ſon crédit.

Sa converſation était ſi agréable, que le premier médecin du Cardinal lui dit un jour : « Monſeigneur, toutes nos drogues ſeront inutiles pour » vous guérir, ſi vous ne mêlez une drachme de *Boisrobert* ». Il mourut en 1662, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Furetiere l'appellait le premier chanſonnier de France ; ce qui pouvait être alors.

CHANSON.

« Eh quoi ! dans un âge ſi tendre
» On ne peut déja vous entendre,
» Ni voir vos beaux yeux ſans mourir !
» Ah ! vous êtes pour nous ou trop jeune ou trop belle :
» Attendez petite cruelle,
» Attendez à bleſſer que vous puiſſiez guérir ».

Malleville fit contre lui ce rondeau ſatyrique :

« Coëffé d'un froc bien raffiné,
» Et revêtu d'un Doyenné
» Qui lui rapporte de quoi frire
» Frere René devient Meſſire,
» Et vit comme un déterminé.
» Un Prélat riche & fortuné,
» Sous un bonnet enluminé
» En eſt, s'il le faut ainſi dire,
» Coëffé.
» Ce n'eſt pas que frere René
» D'aucun mérite ſoit orné,
» Qu'il ſoit docte, qu'il ſache écrire,
» Ni qu'il diſe le mot pour rire ;
» Mais c'eſt ſeulement qu'il eſt né
» Coëffé ».

Vers de Boiſrobert à Balzac, ſur l'Académie Françaiſe.

« Pour dire tout enfin dans cette épître,
» L'Académie eſt comme un vrai chapitre,
» Chacun à part promet d'y faire bien,
» Mais tous enſemble ils ne tiennent plus rien ;
» Mais tous enſemble ils ne font rien qui vaille,
» Depuis ſix ans deſſus l'F on travaille ;
» Et le deſtin m'aurait fort obligé,
» S'il m'avait dit : tu vivras juſqu'au G.

Boissy (Louis de), né à Vic en Auvergne en 1694, a fait un grand nombre de pieces pour les Comédiens Français & Italiens, dont pluſieurs ſont eſtimées. Il a fait auſſi pluſieurs opéra-comiques dont on ne parle plus. Il fut reçu à l'Académie Françaiſe en 1754, eut le privilege du Mercure en 1755, & mourut en 1758.

Bombarde (M. de), né vers la fin du dernier ſiecle, d'un pere fort riche qui lui avait donné l'éducation la plus ſoignée. Répandu dans les meilleures ſociétés, particuliérement dans celles de Meſdames *d'Aiguillon*, *de Surgeres*, &c. & tenant une excellente maiſon, où il raſſemblait les artiſtes du premier ordre, il n'eut d'autre ſoin que celui de paſſer doucement ſa vie en éprouvant ſans ceſſe les charmes de l'amitié, des arts & des talens.

Ainſi que le Comte de *Caylus*, ſon ami, il aida les gens de lettres de ſes conſeils & de ſa bourſe, & nous pourrions en citer pluſieurs qui lui furent redevables de leur fortune.

La Muſique fut ſon goût le plus décidé, la poéſie, la littérature ancienne, les romans l'occuperent enſuite; enfin la peinture, l'hiſtoire naturelle & la botanique leur ſuccéderent, & il s'y livrait entiérement, lorſque M. *de la Place* (de qui nous tenons cette anecdote) lui témoignant de l'inquiétude ſur ce qu'il pourrait devenir quand ce dernier genre d'occupation & d'amuſement n'aurait plus rien de piquant pour lui..... « Oh! mon » ami, lui répondit-il, tranquilliſez-vous là-deſſus : j'ai bientôt ſoixante » ans, il me reſte, grace au ciel, encore cinq à ſix goûts en réſerve ; & » c'eſt plus qu'il n'en faut pour achever agréablement ma carriere ».

Cet homme aimable & reſpectable mourut vers 1760, regretté de tous

ſes amis, & ſur-tout de Meſdames de *Monteſquiou* & de *Voiſenon*, ſes nieces. M. de Bombarde de Beaulieu, Conſeiller au grand conſeil, était ſon frere.

On aſſure que la Muſique du cinquieme acte de Pyrame & Thisbé eſt en partie de M. de Bombarde. Il a fait auſſi des chanſons charmantes. Nous en citerons deux :

ROMANCE.

« Ce n'eſt plus un myſtere ;
» J'ai fait voir ma douleur ;
» Tu ſais qu'une bergere
» Ne connaît qu'un malheur.
» L'ingrat que je préfere,
» Tircis que j'aime tant,
» A qui je fus ſi chere,
» Tircis eſt inconſtant.

» J'avais ſu me défendre
» Pendant près de deux ans.
» On croit pouvoir ſe rendre
» Après mille ſermens.
» Son art fut de ſéduire,
» De plaire & d'enflammer ;
» Il feint ce qu'il inſpire,
» Mon art fut de l'aimer.

» Un jour, c'était ma fête ;
» Il vint de grand matin ;
» De fleurs ornant ma tête,
» Il plaignit ſon deſtin :
» Diſant : veux-tu, cruelle,
» Jouir de mes tourmens ?
» Je dis, ſois-moi fidèle,
» Et laiſſe faire au tems.

» Tircis charmé m'embraſſe
» J'en montrai du dépit.
» Mais il demanda grace ;
» Et mon cœur la lui fit.

» Bientôt plus téméraire,
» Ce fut nouveau tranſport,
» J'en fus toute en colere
» Et m'appaiſai d'abord.

» De peur de lui déplaire,
» Je n'oſai le gronder;
» Un charme involontaire
» Me força de céder:
» *Je crus ſon feu ſincere;*
» Il courut au plaiſir;
» *Hélas, qu'avais-je à faire*
» Me taire &. puis rougir.

CHANSON.

» Iris, dans un bois ſolitaire,
» Dormait un jour tranquillement;
» Un ſonge éveilla la Bergere,
» Ce ſonge lui parut charmant.
» Filles
» Gentilles,
» Un ſonge flatteur
» Souvent vous réveille,
» La puce à l'oreille,
» L'amour au cœur.

» De cet *agréable* menſonge,
» Son cœur eſt ſurpris & flatté,
» Mais ſon amour n'était qu'un ſonge;
» Son plaiſir une vérité.
» Filles, &c. »

BONNEVAL (Michel de), Intendant des menus, homme de beaucoup d'eſprit, eſt mort en 1766.

CHANSON.

» Je n'entends plus deſſous l'ormeau
» Le Berger que j'adore;
» Il n'enfle plus ſon chalumeau
» Au lever de l'aurore.

» Je le préférais à ſes rivaux ;
» Il ne ceſſait de me faire
» Pour me plaire
» De petits airs nouveaux.

» C'eſt le Berger le plus parfait
» Qui ſoit dans le village ;
» Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait ;
» Sans qu'on y penſe, engage :
» Je le préférais, &c.

» Que j'ai de regret à ſon cœur !
» Un autre objet l'engage.
» Il était fait à mon humeur,
» J'aimais ſon badinage ;
» Je le préférais, &c.

» Mon jardinet il arroſait
» Trois fois la matinée ;
» Trois fois le ſoir recommençait
» Pour finir la journée :
» Je le préférais, &c. ».

Il a donné à l'Opéra, en 1736, *Les Romans*, muſique de Niel, remis en muſique en 1776 par M. Cambini ; en 1737, *Les Amours du Printems*, muſique de Blâmont ; en 1745, *Jupiter, vainqueur de Titans*, muſique de Blamont & de M. de Bury.

Boufflers (Chevalier de). Quoique ſes charmantes pièces de vers ſoient connues de tout le monde, nous ne pouvons nous diſpenſer d'en rapporter ici quelques-unes.

On connaît auſſi de lui *Les Cœurs*, poëme érotique, & une Lettre à Madame ſa mere ſur ſon voyage en Suiſſe. Son Conte de la Reine de Golconde a donné lieu à l'opéra de M. Sedaine.

*Vers à Madame ***, en lui envoyant les Fables de la Fontaine.*

« Voilà le bon-homme qui fit
» Cent prodiges qui nous enchantent ;
» Des fables qui jamais ne mentent,
» Et des bêtes pleines d'eſprit,

» La morale a beſoin, pour être bien reçue,
» Du maſque, de la fable & du charme des vers :
» La vérité plaît moins quand elle eſt toute nue ;
» Et c'eſt la ſeule vierge en ce vaſte univers,
» Qu'on aime à voir un peu vêtue.
» Si Minerve même, ici bas,
» Venait enſeigner la ſageſſe,
» Il faudrait bien que la Déeſſe
» A ſon profond ſavoir joignît quelques appas.
» Le genre humain eſt ſourd, quand on ne lui plaît pas;
» Pour nous éclairer tous, ſans offenſer perſonne,
» La ſavante Minerve a pris vos traits charmans;
» En vous voyant, je le ſoupçonne;
» J'en ſuis sûr quand je vous entends ».

Chanſon à une Femme qui le menaçait de le rendre heureux.

« O ciel ! je ſuis perdu ! quoi ! déja des faveurs !
» Quand j'ai promis d'être fidele,
» Quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs,
» Je m'étais attendu que vous ſeriez cruelle ;
» Je m'étais arrangé pour trouver des rigueurs.
» Ah ! ſi je vous ſuis cher, ſoyez plus inhumaine ;
» Laiſſez à mon amour le charme des deſirs ;
» Pour le faire durer, faites durer ſa peine :
» Je ne vous réponds pas qu'il ſurvive aux plaiſirs ».

Son Épitaphe par lui-même.

» Ci gît un Chevalier qui ſans ceſſe courut ;
» Qui ſur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
» Pour prouver ce qu'a dit le ſage,
» Que notre vie eſt un voyage ».

A M. le Prince de B.

« Venez ici paſſer des jours ſereins ;
» Ne dédaignez pas un aſyle
» Que l'amitié para de ſes modeſtes mains.
» L'intrigue de la cour, le fracas de la ville
» Font pour vous enchaîner des efforts ſurperflus :
» Des goûts plus innocens, un bonheur plus tranquille,
» Conviennent mieux à vos vertus.

« Les fleurs & les moutons qu'on trouve en nos retraites
» Valent vos Dames, vos Seigneurs :
» Bien de ces Meſſieurs ſont des bêtes ;
» Peu de ces Dames ſont des fleurs ».

CHANSON.

« Le premier jour que je la vis,
» J'apperçus ſa beauté : mais je n'apperçus qu'elle ;
» Et le jour que je l'entendis,
» Je la trouvai bien plus que belle.
» J'admirai ſon eſprit, je louai ſes attraits,
» Sans penſer que mon ame en ſerait enflammée.
» Si j'avais ſu d'abord combien je l'aimerais,
» Je ne l'aurais jamais aimée ».

Boulay (Michel du), Secrétaire de M. de Vendôme, né à Paris, & mort au commencement du ſiecle, a fait en 1688 les paroles de *Zéphire & Flore*, ballet mis en muſique par Louis & Jean Lully, fils du grand Lully ; en 1690, *Orphée*, muſique de Louis Lully.

Boursault (Edme), né à Muſſy-l'Evêque en Bourgogne en 1638, a été un Poëte agréable, mais peu ſavant. Ses deux comédies d'*Eſope à la Cour & du Mercure galant* feront long-tems eſtimées. On a de lui de jolies pieces fugitives, madrigaux, chanſons, &c. Il mourut en 1701.

Boutelier. Il a donné à l'Opéra, en 1776, *Euthyme & Lycoris*, en un acte, muſique de Deſormery ; en 1777, *Alain & Roſette*, en un acte, muſique de Poutau.

Boyer (Claude), né en 1618, fit un grand nombre de pieces qui n'eurent qu'un médiocre ſuccès. Feretiere fit à ce ſujet l'épigramme ſuivante :

« Quand les pieces repréſentées
» De Boyer, ſont peu fréquentées,
Chagrin qu'il eſt d'y voir peu d'aſſiſtans,
» Voici comme il tourne la choſe :
» Vendredi la pluie en eſt cauſe,
» Et le Dimanche le beau tems.

Pour éprouver ſi la chûte de ſes ouvrages ne devait pas être imputée à la mauvaiſe humeur du Public, il fit afficher ſous le nom de *Pader d'Aſſeran*, jeune Gaſcon, ſa tragédie d'*Agamemnon*. Elle fut généralement applaudie. Racine lui-même, le fléau de Boyer, ſe déclara ouvertement le protecteur de Pader. Boyer, enchanté de ſon ſuccès, ne put feindre davantage, & cria en plein parterre : « Elle eſt pourtant de Boyer en dépit de Racine ». Ce mot lui coûta cher ; car ſa piece fut ſifflée le lendemain.

Il fit en 1697 les paroles de *Méduſe*, muſique de Gervais, & mourut le 22 Juillet 1698.

Brach (Pierre de), de Bordeaux, né vers le milieu du ſeizieme ſiecle, vivait encore en 1600, était ami de du Bartas, & comme lui, a fait un Recueil de poéſies, où l'on trouve des ſonnets, des *chanſons*, &c. Il a auſſi traduit l'*Aminte* & une partie de la *Jéruſalem délivrée*. Il diſait de ſes vers, qu'ils n'offraient que *la même note d'une chanſon ſouvent rechantée*.

Chanſon à l'Amour.

« Cher enfant, qui dans les cieux
» Fis ſous ton obéiſſance
» D'une invincible puiſſance
» Courber le plus grand des Dieux ;
» Changeant ſa forme divine
» Pour abuſer nos beautés
» Sous les maſques empruntés
» De taureau, d'or, & de cigne !

» Toi duquel le Dieu boiteux.
» Plus chaude a trouvé la braiſe ;
» Que celle qu'en ſa fournaiſe
» Soufflent ſes ſoufflets venteux ;
» Qui aux hommes ſur la terre,
» Qui parmi l'air aux oiſeaux,
» Qui aux poiſſons ſur les eaux,
» Maître de tout, fais la guerre.

» Reçois, enfant immortel,
» Les offrandes amoureuſes
» Que nos mains dévotieuſes
» Appendent ſur ton autel.

» T'offrant pour fléchir nos Dames;
» Sous un amour *contre-aimé*,
» Au lieu d'un cierge allumé,
» Nos cœurs brûlant de tes flâmes.

» Nos vœux ſont petits & bas,
» Indignes de ton mérite;
» Mais l'offrande petite
» Les Dieux ne regardent pas.
» Cérès ſur les bleds commande;
» Bacchus eſt le Dieu des vins;
» Mais deux épis, deux raiſins
» Ils reçoivent pour offrande ».

Brébeuf, d'une bonne maiſon de Rouen, eut une fievre maligne qui lui dura vingt ans, & pendant laquelle il traduiſit en vers la Pharſale de Lucain, & fit une infinité d'autres ouvrages; c'eſt dans ce poëme que l'on trouve ces quatre vers ſi connus:

« C'eſt de-là que nous vient cet art ingénieux
» De peindre la parole & de parler aux yeux;
» Et par des traits divers de figures tracées,
» Donner de la couleur & du corps aux penſées ».

Il naquit en 1621 & mourut en 1663.

CHANSON.

« Vous demandez pourquoi je vous vois rarement,
» Vous que de mille appas la nature a pourvue?
» Et moi je vous demande un peu plus juſtement,
» Hélas! pourquoi vous ai-je vue?
» Pourquoi donc avez-vous une ame *forte & ſaine*,
» Dont tous les mouvemens ſont ſi bien compoſés
» Que la peine que vous cauſez,
» Ne vous cauſe jamais de peine?

Son Lucain traveſti eſt ſon meilleur ouvrage.

Bret (Antoine), né à Dijon en 1717, homme de beaucoup d'eſprit & de goût, eſt du très-petit nombre de gens de mérite qui ont eu de

bonheur de ne jamais avoir d'ennemis. La pureté de ſes mœurs & la douceur de ſon caractere, lui ont procuré cet avantage. Il a donné au Théâtre Français pluſieurs pieces, dont quelques-unes ſont reſtées: *La double extravagance* ſera toujours jouée avec le même ſuccès. Depuis quelques années, il eſt chargé de la gazette de France, ouvrage ingrat, mais plus difficile à faire qu'on ne le croit, par toutes les conſidérations qu'il faut allier à la vérité qui doit être la baſe de cette gazette.

M. Bret a donné une ſuperbe édition de Moliere avec des commentaires eſtimés. On a auſſi de lui un poëme des Saiſons.

Chanſon ſur la Santé.

« Mettez tous les biens en un tas,
» Perles, rubis, terres, contrats,
» Maiſon ſuperbe & bonne table,
» Honneurs à foiſon, dignité,
». Si je n'y vois point la ſanté,
» Je donnerais le tas au diable.
» La ſanté! pauvre miſérable,
» Il m'en ſouvient, hélas! il fut un jour
» Où j'euſſe dit: ſi je n'y vois l'amour ».

AUTRE.

« D'un ruiſſeau qui coupait la plaine,
» Mes pas ſuivaient chaque détour,
» Et bientôt ſa courſe m'entraîne
» Près d'un bois où dormait l'amour.

» Ses traits, ſur un tapis de mouſſe
» Sont répandus à ſes côtés;
» Qu'un autre que moi les émouſſe;
» J'aime juſqu'à leurs cruautés.

» Mais voyant leur plume légere
» Différer en tout à mes yeux;
» Je m'occupe de ce myſtere
» Dont mon eſprit eſt curieux.

» L'amour s'éveille, je friſſonne;
» Ami, dit-il avec bonté,
» De ce prodige qui t'étonne,
» Tu vas percer l'obſcurité.

» Ai-je à frapper l'ame inquiete,
» De quelqu'Amant ſombre & jaloux;
» Je choiſis alors la ſagette
» Où ſont les plumes de hiboux.

» Pour le diſciple d'Epicure;
» Le ſentiment eſt ſans attraits:
» Quand je lui fais une bleſſure,
» Les moineaux ont paré mes traits.

» L'aiglon eſt pour le téméraire:
» Le ſerin pour les beaux conteurs;
» Pour le fat, toujours ſûr de plaire
» Du paon j'emprunte les couleurs.

» Veux-je bleſſer un cœur fidele,
» Fait pour aimer bien conſtamment;
» La plume de la tourterelle
» A ma fléche ſert d'ornement.

» Regarde-la, vois qu'elle eſt belle;
» Sur tous mes traits elle a le prix...
» Ah! m'écriai-je, Amour, c'eſt celle
» Dont tu m'as bleſſé pour Iris ».

AUTRE.

» Plus enfant que ſa poupée,
» Iris au bord d'un ruiſſeau,
» Diſpoſait pour ſa pipée
» Ses lacets & ſon réſeau;
» De ſurpriſe, elle eſt frappée.
» Dieux! dit-elle, quel oiſeau!

» C'eſt la beauté, la jeuneſſe;
» Mais il vole, il fend les airs.
» Ah! dit-elle avec ivreſſe,
» S'il ſe prenait dans mes fers,
» Je le baiſerais ſans ceſſe:
» Que ſes jours me ſeraient chers!

» Elle ſuit l'enfant qui vole
» Et qui rit de ſes deſirs:
» La jeune Iris ſe déſole

» Et croit voir fuir ſes plaiſirs.
» Un vieillard qui la conſole,
» Arrête ainſi ſes ſoupirs:

» Belle, tremblez de l'atteindre,
» C'eſt un dangereux vautour;
» Vous en avez tout à craindre;
» Apprenez que c'eſt l'amour:
» Hélas! il faudra vous plaindre,
» S'il ſe laiſſe prendre un jour.

BRUERE (Charles le Clerc de la), né à Crépi-en-Valois en 1714, & Secrétaire d'ambaſſade de M. le Duc de Nivernois à Rome, eut le privilege du Mercure depuis 1744 juſqu'en 1754, qu'il mourut âgé de trente-neuf ans.

Il raſſembla un jour pluſieurs de ſes amis, pour leur lire ſon opéra de *Dardanus* qu'il deſtinait au grand Rameau. Peut-être la maniere dont il fit cette lecture, ne prévint-elle pas en faveur de l'ouvrage; peut-être auſſi avait-on bu un peu plus qu'il ne fallait au dîné qui avait précédé la ſéance. L'ouvrage fut jugé ſi mauvais, qu'il fut condamné au feu, & la ſentence exécutée ſur le champ. Heureuſement pour nous que Crébillon le fils, l'un des convives plus de ſang froid que les autres, ſauva des flammes ce beau poëme qui tient le premier rang après ceux de Quinault.

Il donna au théâtre:

En 1734, *Les Mécontents*, comédie en un acte; en 1736, *les Voyages de l'Amour*, muſique de Boiſmortier; en 1739, *Dardanus*, muſique de Rameau; en 1748, *Erigone*, en un acte, muſique de Mondonville; en 1760, *le Prince de Noiſy*, donné dix ans avant ſur le théâtre des petits appartemens, muſique de Rebel & Francœur.

Il avait fait auſſi un opéra de *Linus* qui a été mis en muſique par Trial le Berton & d'Auvergne.

CHANSON.

« Je l'aimais d'un amour ſi tendre,
» Celle qui cauſe mes tourmens!
» Elle a condamné, ſans l'entendre,
» Le plus fidele des amans.

» Grands Dieux ! que je la trouvais belle,
» Quand ſes regards m'ouvraient les cieux !
» Qui l'eût cru, que de ſi beaux yeux
» Deviendraient ceux d'une cruelle ?

» Loin de ſa préſence chérie ;
» Je ne vis que pour mon amour ;
» Ma raiſon, mon ame, ma vie,
» Tout eſt au lieu de ſon ſéjour.
» Mon ſeul plaiſir, ma ſeule affaire,
» Eſt d'y ſonger à tout moment ;
» Prononce-t-on ce nom charmant ;
» Tout étranger devient mon frere.

» Sans eſpoir que ma voix l'attire,
» Ma voix l'appelle triſtement.
» Je regarde, & mon cœur ſoupire
» D'avoir appellé vainement.
» Son nom dans ce ſéjour ſauvage
» Eſt gravé ſur tous les ormeaux ;
» Il va croître avec leurs rameaux :
» Mon amour croîtra davantage ».

Brunet (Pierre-Nicolas), *né en 1733, ſe fit connaître* pour la premiere fois en 1756, par un poëme intitulé *Minorque conquiſe*. Il fit enſuite quelques pieces pour les Comédiens Français & Italiens, & mourut le 4 Novembre 1771.

Il a donné à l'Opéra : Le *Rival favorable*, ajouté aux Fêtes d'Euterpe, muſique de Dauvergne ; *Hypomène & Athalante*, muſique de Vachon ; *Apollon & Daphné*, en un acte, muſique de .....

Bussy-d'Amboise, né vers 1540. Ce célebre gentilhomme du Duc d'Alençon était le plus brave homme de ſon ſiecle. La Reine Marguerite, premiere femme de Henri IV, l'aimait beaucoup, & dit de lui dans ſes mémoires : « Il » eſt la terreur de ſes ennemis, la gloire de ſon maître & l'eſpérance de » ſes amis. C'était l'homme le plus galant de la cour, le plus modeſte dans ſes habits & le plus faſtueux dans ceux de ſa livrée. On lui fit un crime d'avoir été trop aimé de Marguerite. Il aima auſſi la Dame de Monſoreau ; & ſon mari l'ayant forcée de donner un rendez-vous au brave

Buſſy

Buſſy dans ſa maiſon de campagne, l'aſſaſſina lâchement, n'oſant ſe battre avec lui. Il mourut en 1579.

CHANSON.

« Oh ! qu'heureuſe eſt ma fortune !
» Oh ! combien eſt grand mon heur ;
» D'être ſeul retenu d'une (*a*).
» Pour fidele ſerviteur,
» Par ſus toutes elle eſt vue
» Pleine de grace & beauté,
» Et ſuis sûr qu'elle eſt pourvue
» Beaucoup plus de loyauté.

» O vous qui ne l'avez vue,
» Voyez-la pour votre bien ;
» Puis jugez, l'ayant connue :
» L'heur que ce m'eſt d'être ſien.
» Mais la voyant ſi parfaite,
» Gardez-vous bien un chacun ;
» Car pour bleſſer elle eſt faite,
» Et de tous n'en guérir qu'un.

Bussi Rabutin (Roger, Comte), Meſtre-de-camp de la cavalerie légere de France, Lieutenant-Général & Conſeiller d'Etat, naquit à Epiry en Nivernois, le 3 Avril 1618, d'une de plus anciennes maiſons de Bourgogne.

En 1665, *il fut reçu de l'Académie Françaiſe*, & *fit paraître* enſuite ſon Hiſtoire amoureuſe des Gaules, dans laquelle il couvre de honte Meſdames d'Olonne & de Châtillon. Le Roi l'envoya à la Baſtille, & enſuite l'exila dans ſes terres, où il reſta ſeize ans, n'étant revenu à la cour qu'en 1681. Jamais il ne put regagner les bontés du Roi, & le chagrin le fit encore retourner dans ſes terres. *Il mourut à Autun le* 9 *Avril* 1693. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages de poéſie.

Cahusac (Louis de), né d'une famille noble de Montauban, Secrétaire des commandemens de Monſeigneur le Comte de Clermont, né au commencement de ce ſiecle, mourut à Paris en 1759, d'une maladie qui l'avait d'abord conduit à Charenton.

(*a*) On prétend que cette chanſon fut faite ſur la Reine Marguerite ; cependant elle en guériſſait pluſieurs.

Il eſt auteur de *Grigri*, joli roman; de l'hiſtoire de la Danſe ancienne & moderne, ouvrage eſtimé; des tragédies de *Pharamond* & du *Comte de Warwick*; de la comédie de *l'Algérien*. Un Journaliſte ayant loué ſon opéra de *Zoroaſtre*, Cahuſac lui dit en l'embraſſant : « Vous êtes le » ſeul homme en France qui ait eu le courage de dire du bien de moi ».

Il donna à l'opéra : En 1747, les *Fêtes de Polymnie* en trois actes & prologue, muſique de Rameau; en 1747, les *Fêtes de l'Hymen & de l'Amour*, muſique de Rameau; en 1748, *Zais*, en quatre actes, muſique de Rameau; en 1749, *Nais*, en trois actes, muſique de Rameau; *idem*, *Zoroaſtre*, en cinq actes, muſique de Rameau; en 1750, *la Naiſſance d'Oſiris*, & *Anacréon*, muſique de Rameau; en 1754, *la Fête de Pamilie*, en un acte, muſique de Rameau; en 1755, *les Amours de Tempé*, en quatre actes, muſique de Dauvergne.

Cailhava (Jean-François), né à Toulouſe, l'un des meilleurs Poëtes comiques de ce ſiecle, a donné d'excellentes comédies, & a traduit & parodié *la bonne Fille*, charmant opéra comique de M. Piccini.

Son livre ſur l'*Art de la Comédie* eſt eſtimé, & mérite de l'être par les excellens principes dont il eſt rempli.

Cailly (Le Chevalier Jacques de), né à Orléans, prit le nom d'Accilly, qui eſt l'anagrame de ſon nom, fit beaucoup d'épigrammes, & mourut Chevalier de Saint-Michel en 1674.

Son ſtyle eſt ſimple & naïf, & ſes penſées fines & délicates.

Epitaphe du Sieur Etienne.

« Il eſt au bout de ſes travaux,
» Il eſt paſſé le Sieur Etienne :
» En ce monde il eut tant de maux,
» Qu'on ne croit pas qu'il y revienne ».

CHANSON.

« Battre ta femme de la ſorte,
» Sous tes pieds la laiſſer pour morte,
» Et d'un bruit ſcandaleux les voiſins alarmer,
» Tu vas paſſer pour un infâme.
» Compere, l'on ſait bien qu'il faut battre ſa femme,
» Mais il ne faut pas l'aſſommer.

PRIERE.

« O mort ! quand tu feras ta ronde,
» Epargne le Sieur de Torci :
» Chez lui tout rit & tout abonde ;
» Il n'a ni peine ni ſouci :
» Qu'a-t-il à faire en l'autre monde ?
» Il eſt ſi bien dans celui-ci ! »

On connaît de lui ce quatrain ſur l'étimologie du mot *Alphana.*

« *Alphana* vient *d'Equs ſans doute* ;
» Mais il faut avouer auſſi
» Qu'en venant de-là juſqu'ici,
» Il a bien changé ſur la route ».

CAMPISTRON (Jean Galbert de), né à Toulouſe en *1656*, fut éleve de Racine. Il fut Secrétaire du Duc de Vendôme, qui fit ſa fortune, & il dut au Comédien Baron la plus grande partie de ſa réputation.

Campiſtron était bon gentilhomme & le meilleur homme du monde. Ses pieces ſont aſſez touchantes. Il travaillait facilement & peut-être avec trop de facilité ; mais il avouait aiſément ſes fautes.

A la bataille de Steinkerke, où le Duc de Vendôme faiſait des prodiges de valeur, Campiſtron ne quitta pas ſes côtés. Le Duc lui demandant ce qu'il faiſait là : « Monſeigneur, lui répondit-il froidement, j'attends » que vous veuilliez vous en aller ».

Il fut reçu de l'Académie en 1701, & mourut d'apoplexie à Toulouſe le 11 Mai 1723. Il avait épouſé Mademoiſelle de Maniban, ſœur de l'Archevêque de Bordeaux. Il donna en *1686*, la paſtorale *d'Acis & de Galatée*, muſique de Lully ; en *1668*, (*a*) *Achille & Polixene*, muſique

» (*a*) Cet opéra tomba & donna lieu à l'épigramme ſuivante.

« Entre Campiſtron & Colaſſe,
» Grand débat au Parnaſſe,
» Sur ce que l'opéra n'a pas un ſort heureux.
» De ſon mauvais ſuccès nul ne ſe croit coupable.
» L'un dit que la Muſique eſt plate & miſérable,
» L'autre, que la conduite & les vers ſont affreux :
» Mais le grand Apollon, toujours juge équitable,
» Trouve qu'ils ont raiſon tous deux ».

de Colaſſe; en 1695, *Alcide* (a), tragédie, muſique de Louis Lully & de Marais.

Dégoûté du théâtre lyrique, il fit quelques tragédies qui eurent du ſuccès, & une comédie intitulée, le *Jaloux déſabuſé*.

Cassagne (L'Abbé), né à Niſmes en 1633, fut reçu de l'Académie Françaiſe en 1660, ſur une ode qu'il avait faite à ſa louange.

Il prêcha, fit des vers & devint garde de la bibliothèque du Roi. Boileau ne l'a pas bien traité. Sa tête ſe dérangea, & il fut mis à Saint-Lazare, où il mourut le 19 Mai 1679.

CHANSON.

« Que chantez-vous, petits oiſeaux?
» *Je vous regarde & vous écoute* :
» C'eſt Dieu qui vous a faits ſi beaux
» Vous le chantez ſans doute.

» Son nom vous anime en ce bois,
» Vous n'en célébrez jamais d'autre!
» Faut-il que mon ingrate voix
» N'imite pas la vôtre.

» Vos airs ſi tendres & ſi doux
» Lui rendent tous les jours hommage :
» *Je le bénis bien moins que vous*,
» Et lui dois davantage ».

Chabanon (M. de), Américain, né en 1729, & de l'Académie des inſcriptions & belles-lettres depuis près de vingt ans, eſt né avec des diſpoſitions pour preſque tous les talens. Excellent Muſicien, il joue parfaitement du violon, & a compoſé les paroles & la muſique de *Semelé*, qui ayant été reçue à l'opéra, n'a pas été repréſentée, nous ne ſavons pourquoi. Il

(a) Cette piece n'eut pas un plus heureux ſuccès, à en juger par cette épigramme.

« A force de forger, on devient forgeron :
» Il n'en eſt pas ainſi du pauvre Campiſtron,
» Au lieu d'avancer, il recule.
» Voyez Hercule.

a fait enſuite pluſieurs tragédies auſſi reçues, & dont une a été repréſentée; a donné en 1773 l'opéra de *Sabinus*, muſique de Goſſec, & a fait paraître une traduction des odes pythiques de Pindare, & une des Idiles de Théocrite, dont pluſieurs ſont en vers bien faits & harmonieux. Ces différens ouvrages lui font le plus grand honneur, & le mettent au rang des premiers Littérateurs Français.

Vers à M. de Voltaire.

« J'ai volé pour vous voir, des rives de la Seine;
» Et l'eſtime & le goût de vous m'ont rapproché;
» Faible & timide Aiglon, ſous vos aîles caché,
» J'attends que votre vol me dirige & m'entraîne;
» Redevenez vous-même, & prenez votre eſſor;
» Faut-il que je vous voie encor;
» Pour des ſonges métaphiſiques,
» Quitter l'illuſion de nos jeux poétiques?
» Tous vos doutes heureux valent-ils un tranſport?
» L'homme eſt un livre obſcur & difficile à lire;
» On n'en connaît que la moitié.
» Qu'eſt-ce que notre eſprit? nul ne peut me le dire:
» Mais tel qu'il eſt, il fait pitié;
» Il eſt petit, faible & puſillanime,
» Chez tant de ſots dignes de nos mépris.
» J'aime à l'étudier dans vos charmans écrits;
» Il s'y peint éclatant, immortel & ſublime ».

A M. de Lorry, ſur ſon traité de la mélancolie.

« C'en eſt trop peu pour votre zèle
» De ces innombrables travaux,
» De cette fatigue éternelle
» Qui conſument votre repos;
» C'eſt peu que vous alliez ſans ceſſe
» Courir la ville & les fauxbourgs,
» Porter à l'humaine faibleſſe
» Votre aſſiſtance & vos ſecours;
» Et dans l'alcove ſolitaire
» De plus d'un malade attriſté,
» Répandre la douce lumiere
» De l'eſpoir & de la ſanté.

» En vérité, je vous admire :
» En vous ſeul vous réuniſſez
» Tous les dons du Dieu de la lyre ;
» Comme Apollon vous guériſſez :
» Comme lui vous ſavez écrire ;
» Avec tant d'eſprit & tant d'art ;
» Je vous plains d'être né trop tard.
» Jadis la Grèce dans ſes temples,
» Parmi ſes Dieux vous eût placé ?
» Hélas ! ce beau ſiecle eſt paſſé :
» On ne voit plus de tels exemples ;
» Le Français, né vif & brillant,
» Livre ſon goût aux bagatelles ;
» Il aime à ſourire au talent :
» Mais l'encens n'eſt que pour les belles ;
» Ce peuple aimable cependant
» Sert à l'Europe de modèle,
» Et vous-même vous lui devez
» Cet air d'aiſance naturelle,
» Ce ton charmant que vous avez.
» Ailleurs un ſage n'eſt qu'un ſage :
» Ici ſous un dehors plus doux,
» Il a les graces en partage ;
» Alors il eſt ſemblable à vous,
» Vous donc du beau monde l'idole
» Et la lumiere des Docteurs,
» Vous qui des bancs de votre école
» Sortez le front paré de fleurs,
» Contre le mal mélancolique,
» Dont vous avez ſi bien traité,
» Votre aimable ſociété
» Sera mon antidote unique ;
» Ce mal qu'on ne peut définir,
» Naît de l'ennui qui vous poſſede ;
» Le plaiſir en eſt le remede :
» Qui vous voit, eſt sûr d'en guérir.

Chabanon de Maugrys, frere cadet du précédent, né en 1735, fut d'abord bon Géometre, mais un ſéjour forcé de pluſieurs années à Saint-Domingue, ne lui laiſſa pas le tems de cultiver une ſcience qui oblige à des travaux ſuivis. Son goût pour ſa poéſie l'en dédommage en partie,

il a entrepris de traduire en vers les odes d'Horace, celui de tous les Poëtes qui exige le plus d'être traduit de cette maniere. M. de Maugrys a donné au Public ſa traduction du troiſieme livre des odes, & annonce modeſtement dans ſa préface, que ce n'eſt qu'un eſſai qui doit lui faire connaître s'il eſt digne de traduire Horace. Nous croyons pouvoir l'inviter à achever cet ouvrage intéreſſant, & à ſe moins défier de ſes forces. Il eſt difficile de mieux traduire la belle ode *Juſtum & tenacem*, &c.

« Le ſage eſt immuable en ſes juſtes projets,
» Un peuple mutiné lui preſcrit des forfaits,
» D'un tyran furieux l'œil ardent le menace;
» Il réſiſte à la force, il réprime l'audace.
» Que les vents conjurés bouleverſent les mers;
» Que la foudre ſillonne & déchire les airs,
» Le choc des élémens n'aura rien qui l'étonne:
» Tranquille ſous le bras de Jupiter qui tonne,
» Il verrait l'univers s'écrouler ſous ſes pas,
» Frappé de ſes débris, il ne tremblerait pas.

M. de Maugrys a donné à l'opéra : En 1775, *Alexis & Daphné*, & *Baucis & Philémon*, muſique de Goſſec.

CHANSON.

» Jamais à mon cœur innocent
» L'Amour n'avait donné de maître,
» Par toi pour être plus puiſſant,
» Cher Iphis, il ſe fit connaître;
» En toi ſeul de tous les objets
» Il découvrit ſa reſſemblance,
» Fallait-il, ayant tous ſes traits,
» Avoir auſſi ſon inconſtance!

» Ingrat, hélas! le même jour
» Qui vit dans ton cœur infidele
» S'allumer le feu de l'amour,
» En vit la derniere étincelle:
» Ce jour, Iphis, que ton ardeur
» Rendait le plus beau de ma vie,
» Devint temoin de mon malheur
» Par ton extrême perfidie.

» Mais je fatigue les Zéphirs
» Du triſte ſujet de ma peine;
» Le vain tribut de mes ſoupirs
» Eſt diſſipé par leur haleine.
» C'en eſt fait: je n'ai plus d'amant;
» Pour qui faut il que je m'engage?
» Au cœur hélas! le plus conſtant,
» Le mien préfere Iphis volage.

» Mais, quoi! ne puis-je ranimer
» Et fuir ton indifférence?
» De tout ce qui ſut te charmer,
» Je n'ai de moins que l'innocence;
» Si ſeule elle eût pu t'arrêter
» Et fixer ton âme légere,
» Cher ingrat, devais-tu m'ôter
» Le moyen de toujours te plaire!

AUTRE.

« Depuis que le cruel amour
» M'a captivé ſous ſon empire,
» Iſmene me fuit chaque jour,
» Et moi chaque jour je ſoupire.
» Bientôt, pour plaindre mes malheurs,
» Je n'aurai plus aſſez de larmes,
» De mon ſang au défaut de pleurs,
» Amour, j'arroſerai tes armes.

» C'en eſt fait, ſi mon triſte ſort
» Ne peut toucher mon inhumaine,
» Je vais terminer, par la mort,
» Mon amour, ma vie & ma peine:
» Hélas! de ma fidélité
» Un cyprès, gage déplorable
» De ſon injuſte cruauté,
» Sera le monument durable.

» Sur le tombeau qui de mon corps
» A jamais contiendra les reſtes,
» Que du tems malgré les efforts,
» On puiſſe voir ces mots funeſtes;

Des rigueurs d'Iſmène & d'amour
» *Hylas mourut à ſon aurore ;*
» *Hylas, s'il revoyait le jour,*
» *Adorerait Iſmène encore* ».

CHAMFORT, né en Auvergne, Secrétaire des commandemens de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, s'eſt fait connaître en remportant le prix de poéſie à l'Académie Françaiſe en 1765. Son éloge de Moliere a eu auſſi le prix, & eſt un des meilleurs ouvrages qui aient été faits en ce genre. Celui de la Fontaine a été couronné à Marſeille. Ses deux comédies de la *Jeune Indienne* & du *Marchand de Smyrne* ſont reſtées au théâtre, & le méritaient. Sa tragédie de *Muſtapha & Zéangir* a eu le plus grand ſuccès à la cour, même à Paris, malgré la violence & l'injuſtice des cabales. Peu de pieces ſont remplies d'auſſi beaux vers & ſont écrites auſſi purement.

Nous ne rapporterons de lui que trois odes ; il en exiſte peu d'auſſi belles. Deux de ces odes ont été couronnées à l'Académie des Jeux floraux.

O D E.

La grandeur de l'homme.

« Quand Dieu du haut du ciel a promené ſa vue
» Sur ces mondes divers ſemés dans l'étendue,
» Sur ces nombreux ſoleils brillans de ſa ſplendeur,
» Il arrête ſes yeux ſur le globe où nous ſommes,
» Il contemple les hommes,
» Et dans notre ame enfin, va chercher ſa grandeur.

» Apprends de lui, Mortel, à reſpecter ton être ;
» Cet orgueil généreux n'offenſe point ton maître,
» Sentir ta dignité, c'eſt bénir ſes faveurs,
» Tu dois ce juſte hommage à ſa bonté ſuprême :
» C'eſt l'oubli de toi-même,
» Qui, du ſein des forfaits, fit naître les malheurs.

» Mon ame ſe tranſporte aux premiers jours du monde,
» Eſt-ce là cette terre aujourd'hui ſi féconde ?
» Qu'ai-je vu ? des déſerts, des rochers, des forêts ;
» Ta faim demande au chêne une vile pâture :
» Une caverne obſcure,
» Du Roi de l'univers, eſt le premier palais.

» Tout naît, tout s'embellit ſous ta main fortunée :
» Ces déſerts ne ſont plus, & la terre étonnée,
» Voit ſon fertile ſein ombragé de moiſſons.
» Dans ces vaſtes cités, quel pouvoir invincible,
» Dans un calme paiſible,
» Des humains réunis endort les paſſions ?

» Le commerce t'appelle au bout de l'hémiſphere :
» L'Océan, ſous tes pas, abaiſſe ſa barriere.
» L'aiman, fidele au nord, te conduit ſur ſes eaux ;
» Tu ſais l'art d'enchaîner l'aquilon dans tes voiles ;
» Tu lis ſur les étoiles
» Les routes que le ciel preſcrit à tes vaiſſeaux.

» Séparés par les mers, deux continens s'uniſſent ;
» L'un de l'autre étonnés, *l'un de l'autre ils jouiſſent.*
» Tu forces la nature à trahir ſes ſecrets :
» De la terre au *ſoleil* tu marques la diſtance,
» Et des feux qu'il te lance,
» Le priſme audacieux a diviſé les traits.

» Tes yeux ont meſuré ce ciel qui te couronne.
» Ta main peſe les airs qu'un long tube emprisonne :
» La foudre menaçante obéit à tes loix ;
» Un charme impérieux (*a*), une force inconnue
» Arrache de la nue
» Le tonnerre indigné de deſcendre à ta voix.

» O prodige plus grand ! ô vertu que j'adore !
» C'eſt par toi que nos cœurs s'ennobliſſent encore.
» Quoi ! ma voix chante l'homme, & j'ai pu t'oublier !
» Je célebre avant toi . . . pardonne beauté pure,
» Pardonne cette injure ;
» Inſpire-moi des ſons *dignes de l'expier.*

» Mes vœux ſont entendus : ta main m'ouvre ton temple,
» Je tombe à vos genoux, Héros que je contemple,
» Peres, époux, amis, citoyens vertueux :
» Votre exemple, vos noms, ornemens de l'hiſtoire,
» Conſacrés par la gloire,
» Elevent juſqu'à vous les mortels généreux.

(*a*) L'électricité.

» Là, tranquille au milieu d'une foule abattue,
» Tu me fais, ô Socrate, envier ta cigue.
» Là, c'eſt ce fier Romain, plus grand que ſon vainqueur,
» C'eſt Caton ſans courroux déchirant ſa bleſſure :
» Son ame libre & pure
» S'enfuit, loin des tyrans, au ſein de ſon auteur.

» Quelle femme deſcend ſous cette voûte obſcure ?
» Son pere, dans les fers, languit ſans nourriture.
» Elle approche : ô tendreſſe ! amour ingénieux !
» De ſon lait ? . . . ſe peut-il ? oui de ſon propre pere
» Elle devient la mere :
» La nature trompée applaudit à tous deux.

» Une autre femme, hélas ! près d'un lit de triſteſſe,
» Pleure un fils expirant, ſoutien de ſa vieilleſſe.
» Il legue à ſon ami le droit de la nourrir :
» L'ami tombe à ſes pieds : &, fier de ſon partage,
» Bénit ſon héritage,
» Et rend grace à la main qui vient de l'enrichir.

» Et ſi je célébrais d'une voix éloquente
» La vertu couronnée & la vertu mourante,
» Et du monde attendri les bienfaiteurs fameux,
» Et Titus, qu'à genoux tout un peuple environne,
» Pleurant aux pieds du trône
» Le jour qu'il a perdu, ſans faire des heureux !

» Oui, j'oſe le penſer, ces mortels magnanimes
» Sont honorés, grand Dieu, de tes regards ſublimes.
» Tu ne négliges pas leurs illuſtres deſtins.
» Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être,
» Et ta bonté, peut-être,
» Pardonne, en leur faveur, au reſte des humains.

AUTRE.

Les Volcans.

» Eclaire, échauffe mon génie,
» Muſe de la terre & des cieux.
» Conduis-moi, ſublime Uranie,
» Vers ces abîmes pleins de feux,

» De l'enfer ſoupiraux horribles,
» Arſénaux profonds & terribles,
» Où dans un cahos éternel
» Des élémens la ſourde guerre
» Forme, alume, lance un tonnere
» Plus affreux que celui du ciel.

» Quels torrens épais de fumée ?
» La terre, ouverte ſous mes pas,
» Vomit une cendre enflâmée ;
» L'antre mugit... Dieux ! quels éclats !
» Des roches dans l'air élancées,
» Retombent, roulent diſperſées.
» Je m'arrête glacé d'effroi :
» Un fleuve de feux, de bitume ;
» Couvre d'une bouillante écume
» Leurs débris pouſſés *juſqu'à* moi.

» Monts altiers, voiſins des orages,
» Qui recèlez dans votre ſein
» Les fleuves enfans des nuages,
» Et les rendez au genre humain ;
» C'eſt dans vos cavernes profondes,
» Que du feu, de l'air, & des ondes
» Fermente la ſédition.
» Au fond de cet abîme immenſe,
» Je vois la nature en ſilence
» Méditer ſa deſtruction.

» L'eſclave qui briſe la pierre
» Et qui cherche l'or dans vos flancs,
» Sent les fondemens de la terre
» S'ébranler ſous ſes pas tremblans.
» Il palpite, écoute, friſſonne :
» Mais le *trépas en vain l'étonne*,
» La rage ranime ſes ſens.
» Il pardonne au fléau terrible
» Qui va, ſous un débris horrible,
» Ecraſer ſes cruels tyrans.

» Dieu ! quel avarice intrépide !
» L'antre pouſſe un reſte de feux ;
» Une foule imprudente, avide,
» Accourt d'un pas impétueux.

» Voyez-les d'une main tremblante,
» Sous une lave encor fumante,
» Chercher ces métaux déteſtés,
» Et ſur le ſalpêtre & le ſouffre,
» Des ruines mêmes du gouffre,
» Bâtir de ſuperbes cités.

» Mortel qui du ſort en colere
» Gémis d'épuiſer tous les coups,
» Sans doute le ciel moins ſévere
» Pouvait te voir d'un œil plus doux.
» Mais de la nature en furie
» Tu ſurpaſſes la barbarie;
» De tes maux déplorable auteur;
» C'eſt ta rage qui les conſomme;
» Et l'homme eſt à jamais pour l'homme
» Le fléau le plus deſtructeur.

» Quand ce globe a craint ſa ruine,
» Quand des feux voiſins des enfers,
» Grondaient de Lisbonne à la Chine,
» Et ſoulevaient le ſein des mers;
» Les aſſaſſinats de la guerre
» Déſolaient, ſaccageaient la terre;
» Vous enſanglantiez des volcans
» Et vous égorgiez vos victimes
» Sur les bords fumans des abîmes
» Qui vous engloutiſſaient vivans.

» Eh, quoi! tandis que je friſſonne
» Vous allumez pour les combats
» Ces volcans effroi de Bellone,
» Ces foudres cachés ſous ſes pas.
» Contre la terre conſternée,
» Quand la nature eſt déchaînée,
» Vous l'imitez dans ſes horreurs;
» Et le plus affreux phénomène,
» Dont frémiſſe la race humaine,
» Sert de modèle à vos fureurs.

» Que ne puis-je, arbître des ombres,
» Forçant les portes du trépas,
» Evoquer des Royaumes ſombres
» Tous les morts de tous les climats?

» A chacun d'eux ſi j'oſais dire :
» Un Dieu t'ordonne de m'inſtruire
» Qui t'a conduit au noir ſéjour ;
» Preſque tous, homme impitoyable !
» Ils répondraient, c'eſt mon ſemblable
» Dont la main m'a privé du jour.

» Ah ! jettez ces coupables armes ;
» De vous-même prenez pitié ;
» Connaiſſez, éprouvez les charmes
» De l'amour & de l'amitié.
» Que la force, que la puiſſance,
» Nobles ſoutiens de l'innocence,
» Ne ſervent plus à l'opprimer ;
» Ecartez la guerre inhumaine,
» Et ne vouez plus à la haine
» Le moment de vivre & d'aimer.

AUTRE.

A la Vérité.

« Deſcens de ta ſphere éternelle,
» O vérité, ſoutiens ma voix !
» Deſcens ; viens venger ta querelle ;
» Reclame tes auguſtes droits.
» Le pervers t'outrage & t'abhorre,
» Le ſage trop ſouvent t'ignore ;
» Et l'obſcur amas des mortels,
» Même en t'implorant par faibleſſe,
» Craint d'enviſager la Déeſſe
» Dont il embraſſe les autels.

» Faut-il que loin de notre vue
» Ton trône éclatant ſoit placé !
» Ah ! que du moins, perçant la nue,
» Un rayon vers nous ſoit lancé !
» Vois le ſoleil dans ſa carriere ;
» Son intariſſable lumiere
» Dans nos yeux entre avec douceur,
» Que ne peut ta vive influence,
» En imitant ſa bienfaiſance,
» Pénétrer ainſi notre cœur !

» L'univers à jamais paiſible
» Ne connaîtrait aucun fléau,
» Thémis, pour être incorruptible,
» N'aurait plus beſoin de bandeau;
» Et le fanatiſme barbare,
» Odieux enfant du Tenare
» Qui ſe dit le vengeur des cieux,
» Enchaîné par ta main puiſſante,
» Au fond de ſa priſon brûlante
» Etoufferait ſes cris affreux.

» Le menſonge, la perfidie,
» Loin des Cours eût fui pour jamais
» Du Sage la voix plus hardie
» Eût dit aux Rois dans leurs palais:
» Oui, je vous dois l'obéiſſance;
» Je m'arme pour votre défenſe.
» Mais, quand je combats pour mes Rois,
» On me doit des jours ſans alarmes,
» Et le droit d'eſſuyer nos larmes
» Eſt le plus noble de vos droits.

» Rougiſſez de votre génie;
» Vous, politiques impoſteurs,
» Complices de la tyrannie
» Dont vous conſacrez les fureurs.
» J'entends leur troupe mercénaire
» Crier aux maîtres de la terre,
» Vos peuples ſont formés pour vous,
» Aucun devoir ne vous engage,
» Ramper, gémir eſt leur partage,
» Heureux de vivre à vos genoux.

» Qu'un Courtiſan noirci de crimes
» Habile dans l'art de ramper,
» Empoiſonne de ces maximes
» Le Monarque qu'il veut tromper;
» Il entrevoit ſa récompenſe,
» Il va dérober la ſubſtance
» De tout un peuple gémiſſant.
» Je hais un flatteur exécrable,
» Je plains un tyran mépriſable,
» Et je me tais en frémiſſant.

» Mais vous dont la voix libre & ſage
» Aux mortels doit la vérité,
» Avez-vous cru lui rendre hommage
» En dégradant l'humanité ?
» Ne peſez plus ma deſtinée,
» Pourquoi d'une main forcenée
» Me jetter ſous un joug d'airain ?
» Et pourquoi d'un ſceptre paiſible
» Faites-vous un glaive terrible
» Prêt à ſe plonger dans mon ſein ?

» Fuis loin de moi mortel profane,
» Qui par le menſonge inſpiré,
» As, de Clio qui te condamne,
» Avili le burin ſacré.
» Je te l'arrache avec colère,
» Je veux que ſur l'airain ſevère,
» Il grave ta honte à jamais,
» Tu briſes la digue impuiſſante,
» Que d'un Dieu la main bienfaiſante
» Oppoſait aux heureux forfaits.

» O douleur ! un tyran féroce
» Dans le ſang ſe ſera plongé,
» Il rend en paix ſon ame atroce,
» Et l'univers n'eſt point vengé !
» Si dans nos cœurs il pouvait lire
» Le mépris, l'horreur qu'il inſpire...
» Mais d'encens il meurt enivré.
» Ah ! que l'hiſtoire inexorable
» Flétriſſe au moins ce nom coupable,
» Immortel pour être abhorré.

» Vérité confons l'artifice,
» Punis les fourbes, les flatteurs.
» Et toi, proſpérité propice,
» Diſpenſe avec choix tes faveurs.
» N'offre aux reſpects de tous les âges
» Que les vrais héros, les vrais ſages ;
» Et que ta prudente équité
» N'ouvre le temple de mémoire
» Qu'à ceux qui marchent vers la gloire
» Sur les pas de la vérité ».

Chapelain (Jean), né en 1595 à Paris, eut beaucoup de réputation ſous le Cardinal de Richelieu, & fut de l'Académie Françaiſe. On attendit vingt ans ſon poëme de la Pucelle; & dès qu'il parut, ſa réputation devint à rien. Le Maître des requêtes Montmor fit contre ce poëme une épigramme latine, dont voici la traduction par *Liniere*.

Nous attendions de Chapelain
» Une Pucelle,
» Jeune & belle;
Vingt ans à la former; il perdit ſon latin,
» Et de ſa main
» Il ſort enfin
» Une vieille ſempiternelle ».

Chapelain mourut à Paris, le 22 Février 1674.

Chapelle (Claude-Emanuel Luillier), ainſi nommé, parcequ'il était né au village de la Chapelle ſur le bord du chemin de Saint-Denis en 1621, était fils de François Luillier, Maître des comptes. Le célebre Gaſſendi lui enſeigna la philoſophie, ainſi qu'à Moliere; & delà vint la tendre amitié que les deux éleves eurent l'un pour l'autre. Le voyage en Provence qu'il fit avec Bachaumont, eut le plus grand ſuccès, & plaira toujours. Son pere voulut lui donner une charge; mais Chapelle aima mieux ſa liberté, & fut toujours recherché par les gens les plus aimables & de la meilleure compagnie.

Voltaire dit qu'il était plus débauché que délicat, & plus naturel que poli.

Chapelle était de ce fameux ſouper chez Moliere à Auteuil, où le vin ayant jetté tous les convives dans la morale la plus ſérieuſe, ils convinrent que le premier bonheur eſt de ne point naître, & le ſecond, de mourir promptement. Auſſi-tôt ils prirent la réſolution d'aller ſe jetter dans la riviere. Moliere qui avait conſervé plus de ſang froid, leur repréſenta qu'une ſi belle action ne devait pas être enſevelie dans les ténebres de la nuit, & qu'elle méritait d'être exécutée en plein jour. Ils en convinrent, & attendirent au lendemain; mais le lendemain ils trouverent à propos de ſupporter encore les miſeres de la vie. Boileau était de cette partie, & avait la bonne foi d'en convenir.

Chapelle mourut à Paris, en Septembre 1686, âgé de ſoixante-cinq ans. Il a été un de ceux qui ont ſu le mieux faire uſage de cette eſpece de poéſie, que l'on a depuis appellée *rimes redoublées.*

CHANSON.

» Sous ce berceau, qu'Amour exprès
» Fit pour toucher quelqu'inhumaine;
» L'un de nous deux un jour au frais,
» Aſſis près de cette fontaine,
» Le cœur percé de mille traits,
» D'une main qu'il portait à peine,
» Grava ces vers ſur un cyprès:
» Hélas! que l'on ſerait heureux
» *Dans ce beau lieu digne d'envie,*
» Si toujours aimé de Sylvie,
» L'on pouvait, toujours amoureux,
» Avec elle paſſer la vie.

Charles IX, Roi de France, naquit à Saint-Germain-en-Laye le 27 Juin 1550. Sans le conſidérer ici comme monarque, nous dirons que Charles aimait les lettres & ſe plaiſait dans la compagnie des ſavans. Il ne donnait aux Poëtes que des récompenſes modiques, diſant « les Poëtes » reſſemblent aux chevaux : ils deviennent lâches, & perdent leur vivacité » dans la trop grande abondance : il faut les nourrir, mais il ne faut pas » les engraiſſer ».

Charles mourut au milieu des douleurs les plus aigues & baigné dans ſon ſang, en 1574.

Dans cet affreux état la Saint-Barthelemi était ſans ceſſe préſente à ſa mémoire. Il marqua par *ſes cris & par ſes larmes* le regret qu'il en reſſentait.

Amiot, ſon grand Aumônier, cherchant à le diſtraire des images noires & chagrinantes qui le conſumaient, lui demanda un jour pourquoi il s'abandonnait ainſi à la triſteſſe. *Hélas, mon maître*, (*a*) lui répondit-il, *n'en ai-je pas raiſon?*

(*a*) Amiot avait été ſon Précepteur.

Arnaud de Sorbin qui le confeſſa, rapporte que le 30 Mai, jour de la Pentecôte, étant entré avec Amiot, à huit heures du matin, dans la chambre du Roi, ils le trouverent dans ſon lit, baigné de larmes. Conſolé par leur préſence & par leurs diſcours, il dit à Sorbin de s'aſſeoir au chevet de ſon lit, & ayant fait ſigne qu'on ſortit, il ſe confeſſa, & reçut le viatique quelques momens après. Amiot le trouvant extrêmement abattu, lui demanda s'il ne deſirait pas de recevoir l'extrême-onction. *Oui*, répondit le Prince; *mais hâtez-vous*, *mon maître*. La mort prévint la diligence du Prélat : Charles était expiré quand il revint; ſes dernieres paroles qu'on entendit à peine, furent : *mon Dieu*, *mettez-moi au nombre de vos élus.*

Nous voyons dans les Mémoires de la Reine Marguerite, que Charles IX *eut beaucoup de peine à conſentir au maſſacre de la S. Barthelemi*; *& ſi on ne lui avait fait entendre qu'il y allait de ſa vie & de ſon État*, *il ne l'eût jamais fait.*

C'eſt-à-dire, (comme le penſe M. l'Abbé *Oroux*, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique de la cour de France) qu'on abuſa de ſa jeuneſſe, & qu'on ſe ſervit des moyens les plus capables d'enflammer ſon tempérament naturellement colere, pour le déterminer à une action, dont on ſavait bien qu'il aurait horreur de ſang-froid.

Une preuve preſque convaincante que ce Prince n'était pas auſſi cruel qu'on nous le peint, c'eſt qu'il aimait les lettres, & les cultivait avec ſuccès. Nous avons encore de ſes vers aſſez bien faits, de ſes lettres intéreſſantes & bien écrites, & un ouvrage de recherches touchant la nature des cerfs, qui a été rendu public à Paris, en 1625, ſous le titre de *Chaſſe Royale*. De plus, il était paſſionné pour la Muſique, & protégeait ouvertement ceux qui faiſaient profeſſion de cet art, entr'autres le célebre *Orlande Laſſus*. La cruauté ne trouve point de place dans un cœur occupé par tant de goûts innocens. Les cruels qui l'entouraient, ſurent profiter de ſa vivacité & de ſa faibleſſe; nous croyons que voilà les ſeuls reproches à faire à l'infortuné Charles IX, & qu'on doit plus le plaindre que déteſter ſa mémoire. Les remords dont il fut dévoré pendant les deux dernieres années de ſa vie, prouvent aſſez l'horreur qu'il avait de ſon crime.

CHANSON.

« Toucher, aimer (*a*) : c'eſt ma deviſe.
» De celle-là que plus je priſe,
» Rien qu'un regard d'elle à mon cœur
» Darde plus de traits & de flâme,
» Que de tous l'archerot vainqueur
» N'en ſaurait onque appointer dans mon âme ».

Charleval (Jean-Louis Faucon de Ris, Seigneur de), neveu, frere & oncle de premiers Préſidens du Parlement de Rouen, naquit en Normandie en 1612. Sa famille, originaire d'Italie, était venue s'établir en France dès le regne de Charles VIII. Le village dont Jean-Louis porta le nom, s'appelait autrefois *Noyon-ſur-Audelle*. En 1572, Charles IX y fit bâtir un château : cet endroit lui paraiſſant à portée de la forêt de Lions, où il chaſſait ſouvent, & lui donna le nom de Charleval.

Meſſieurs de Ris en firent l'acquiſition peu de tems après.

Charleval était d'une complexion ſi faible qu'on ne croyait pas qu'il pût vivre ; cependant, à force de régime, il vécut plus de quatre-vingt ans.

Il était galant, ſans être tendre. La douceur de ſon caractere, la ſolidité de ſon eſprit, & la ſûreté de ſon commerce le rendoient extrêmement cher à tous ſes amis.

Quoique peu riche, il fut fort généreux, & ſouvent obligea les gens de lettres. On ſait que M. & Madame Dacier n'étant pas en état de demeurer à Paris, Charleval les força d'accepter dix mille livres. Il mourut en 1693. Voici quelques pieces de lui.

Épigramme contre une Coquette.

« Bien qu'Iris m'ait promis une amitié parfaite,
» A mille autres amans elle fait les doux yeux.

(*a*) *Aimer toucher*, *Marie Touchet :* Charles IX avait choiſi cette anagramme de ſon nom ; mais la véritable était, *je charme tout*. Elle était née à Orléans, fille du Lieutenant particulier du Bailliage, & avait autant de douceur que de charmes. Elle *mourut* le 18 Mars 1638, âgée de quatre-vingt-neuf ans ; après avoir vu les regnes de *ſix rois*, & fut enterrée aux Minimes de la place *royale*. *Elle eut de Charles IX un fils*, qui fut Comte d'Auvergne & Duc d'Angoulême.

» Ah ! c'eſt être haï des Dieux,
» Que d'être aimé d'une Coquette ! »

JALOUSIE.

« Olimpe, je n'ai point de paix,
» Abſent de vos beautés parfaites ;
» Et je ne ſais ce que je fais,
» Quand je ne ſais ce que vous faites ».

MADRIGAL.

« Au doux bruit des ruiſſeaux, dans les bois je reſpire ;
» C'eſt-là que ſur les fleurs je viens me repoſer.
» Je ne quitterais pas ces lieux pour un empire,
» Mais je les quitterais, Iris, pour un baiſer ».

CHANSON.

« Modérons nos propres vœux,
» Tâchons à nous mieux connaître ;
» Deſire-tu d'être heureux ?
» Deſire un peu moins de l'être.

» Voici comment j'ai compté,
» Dès ma plus tendre jeuneſſe ;
» La vertu, puis la ſanté,
» Puis la gloire & la richeſſe ».

AUTRE.

« Liſe a beau faire la mignarde ;
» Chaque jour elle s'enlaidit.
» Ce n'eſt pas que je la regarde
» Mais tout le monde me le dit ».

AUTRE.

« Quoi ! ſans vous ſouvenir de moi, ni de mes peines,
» Vous pouvez paſſer tout un jour ;
» Haïſſez-moi plutôt, Climène.
» L'indifférence eſt en amour
» Plus dangereuſe que la haine ».

AUTRE.

« Vous n'êtes pas heureuſe
» Dans ce charmant ſéjour ;
» Etes-vous amoureuſe ?
» Vous rêvez tout le jour,
» Ah ! l'on n'eſt pas rêveuſe,
» Quand on n'a point d'amour ».

AUTRE.

» Que Céſar autrefois ait ſubjugué la France
» Par ſa ſage conduite & ſa rare vaillance,
» Je le crois bien ;
» Mais qu'il eût entrepris d'en faire la conquête,
» S'il eût trouvé Louis en tête,
» Je n'en crois rien ».

Chastellux (Le Chevalier de Beauvoir de), Brigadier des armées du Roi, né en 1734, & reçu à l'Académie Françaiſe en 1775, eſt de la noble maiſon de Beauvoir, l'une des plus anciennes de Bourgogne, dont eſt ſorti *Claude de Beauvoir de Chaſtellux*, Maréchal de France ſous Charles VI & ſous Charles VII, & qui mourut en 1453.

Son goût pour la poéſie, pour les arts & pour les ſciences s'eſt manifeſté dès ſa plus grande jeuneſſe. Les occupations de ſon état ne l'ont pas empêché de les cultiver avec ſuccès ; & l'ouvrage qu'il nous a donné ſur la *Félicité publique*, fait honneur à ſon eſprit, ainſi qu'à ſon cœur. Pluſieurs comédies charmantes, applaudies avec tranſport ſur un théâtre de ſociété, ont prouvé que M. le Chevalier de Chaſtellux aurait eu des ſuccès ſur la ſcene comique, s'il eût eu la confiance de s'y préſenter. Mais ſatisfait des applaudiſſemens de ſes amis, il a eu le bon eſprit de n'en jamais deſirer d'autres, & s'eſt contenté de les mériter.

Son eſſai ſur l'union de la Poéſie & de la Muſique, eſt le fruit d'un voyage qu'il fit en Italie. Cet ouvrage eſt l'époque des réflexions que l'on a commencé à faire ſur cet art, alors abandonné à des Profeſſeurs peu en état de le raiſonner, & qui ne ſuivaient que les élans de leur imagination, ſoumis à une vieille routine dont ils ne s'écartaient guères.

M. Le Chevalier de Chaſtellux remarque avec raiſon que les Muſiciens

ne connaiſſent pas aſſez la Poéſie, que les Poëtes ne ſavent pas aſſez la Muſique, & que les uns & les autres ne ſont pas aſſez verſés dans la langue italienne. Il a entrepris de le leur prouver, & il y a réuſſi tellement, que c'eſt depuis ſon ouvrage qu'on a commencé à tirer la Muſique de l'eſpece de barbarie où elle était; ce que le génie de Rameau eſſayait envain depuis près de trente ans; car il n'avait encore pu parvenir qu'à créer le véritable genre des chœurs & des ballets; la plupart de ſes ſcenes étaient languiſſantes, ſes monologues froids, & on ne trouvait dans aucun de ſes ouvrages ce que les Italiens appellent *aria*, ni ces beaux *récitatifs obligés* qui expriment ſi bien les paſſions & les ſentimens.

Nous n'entreprendrons point de faire l'analyſe de ſon ouvrage, qui eſt entre les mains de tout le monde, nous ajouterons ſeulement que c'eſt à l'Eſſai ſur l'union de la Muſique & de la Poéſie que nous devons le traité du Melo-Drame, ouvrage rempli d'excellentes choſes, quoique nous en ayons trouvé quelquefois que nous n'adoptons point.

CHANSON.

« Après une longue abſence;
» Que le retour eſt flatteur!
» L'amour enfin récompenſe
» Les tourmens d'un tendre cœur;
» Ce n'eſt plus à l'eſpérance
» Qu'il devra tout ſon bonheur.

» Ouvre les yeux, mon amante,
» Ouvre ton ame au plaiſir!
» Que ta triſteſſe eſt touchante!
» Et qu'il eſt doux de jouir
» De cette langueur charmante,
» Au moment de la finir!

» O toi, qui prêtes des charmes
» A l'ardeur de nos deſirs;
» Toi, qui, ſans cauſer d'alarmes;
» Obtiens de nous des ſoupirs,
» Volupté, reçois nos larmes,
» Et change-les en plaiſirs.

» Mais déja je vois éclore
» Le prix de ma vive ardeur:
» Sur ces levres que j'adore,
» Par un ſourire enchanteur
» L'amour fait briller l'aurore
» Du jour de notre bonheur.

» C'eſt ainſi qu'après l'orage
» Le jour a plus de beauté,
» Le ſoleil ſur ſon paſſage
» Répand la ſérénité,
» Et le plus affreux nuage
» S'embellit de ſa clarté.

AUTRE.

Le Rendez-vous.

LA BERGERE.

« Que mon ame eſt interdite!
» Je n'oſe faire un pas.
A chaque inſtant mon cœur palpite;
» Que deviendrai-je, hélas!
Quoi! Silvandre dans tes bras,
» Dès ce ſoir tu me verras!
» De mon ardeur indiſcrette
» Garde-toi d'abuſer,
Tu ſais trop bien que ta Colette
» Ne peut te refuſer.

LE BERGER.

» Non, je ne dois plus attendre;
» Voici l'heureux inſtant,
» Où ma Colette va ſe rendre
» Aux vœux d'un tendre amant.
» Si c'eſt un crime à ſes yeux
» D'oſer ſe rendre heureux,
» L'obſcurité favorable
» Saura le déguiſer,
» Et je me rendrai ſi coupable,
» Qu'il faudra m'excuſer.

LA BERGERE.

» Mais quels ſons viens-je d'entendre !
» C'eſt lui, c'eſt mon berger.
Ah ! que veut-il donc entreprendre ?
» Dieux quel eſt mon danger !
» Hélas, je cede à tes vœux.
» Mon cœur ſurpris de tes feux
» N'a le tems de s'en défendre,
» Ni de les condamner.
Tu ne m'en laiſſes plus, Silvandre,
» Que pour te pardonner ».

Autre imitée d'Anacréon.

» Les Dieux, en peuplant la terre,
» Ont partagé leurs préſens,
» Nous voyons tous la lumiere,
» Mais nos ſoins ſont différens :
» L'aigle, dans ſon vol rapide,
» S'élance au plus haut des airs,
» Tandis qu'un peuple timide
» Fuit au ſein des vaſtes mers.

» Le tigre eut pour appanage
» La force & la cruauté,
» Le cerf eut moins de courage,
» Et plus de légéreté.
» L'homme ſeul, quelle injuſtice !
» Eſt ſans armes, ſans ſecours ;
» Mais la nature propice
» Lui permit d'aimer toujours.

» Ce bienfait le dédommage
» Des biens qu'il n'a pas reçus ;
» Un cœur tendre eſt ſon partage,
» Que peut-il vouloir de plus ?
» Une injuſte deſtinée
» Prétend enfin l'accabler.
» En aimant toute l'année,
» Il ſaura ſe conſoler.

» L'oiſeau qui chante ſa flâme
» Par Zéphir eſt ranimé.
» Un nouvel objet l'enflamme ;
» Il ſoupire, il eſt aimé.
» Pour moi, celle que j'adore
» En tout tems eut mes deſirs ;
» C'eſt le même amour encore
» Ce ſont de nouveaux plaiſirs ».

AUTRE.

» Printems, reviens orner nos bois
» De la plus riante verdure.
» L'Amour te conduit ; à ſa voix
» On voit s'éveiller la nature.
» Pour chanter de nouveaux plaiſirs ;
» Les oiſeaux préviennent l'aurore,
» Et c'eſt au ſouffle des zéphirs
» Qu'on doit la fleur qui vient d'éclore.

» Le roſſignol cherche en ces lieux
» Les jours que le printems ramene,
» Lorſque l'amour offre à ſes yeux
» L'objet qui pour jamais l'enchaîne.
» La nature alors n'a pour lui
» D'appas que ceux de ſon amante.
» Loin d'elle, il ne trouve qu'ennui
» Sous la verdure renaiſſante.

» Amour ! à de nouvelles loix
» Tout paraît inviter nos ames,
» Et le plaiſir de faire un choix
» Semble encor redoubler tes flames ;
» Mais *Daphnis* n'eſt pas moins heureux
» Par la douceur d'être fidele ;
» Il ferait bien moins amoureux,
» S'il brûlait d'une ardeur nouvelle ».

AUTRE.

Le Soir.

» Du ſommet de ces montagnes
» J'apperçois dans nos campagnes

» Liſe, parmi ſes compagnes,
» Qui s'approche du hameau.
» J'entends ſa voix qui m'appelle:
» Je voulois voler près d'elle,
» Mais mon devoir me r'appelle
» Et m'attache à mon troupeau.
» Du ſommet, &c.

» Agneaux que ma main careſſe,
» D'où vous vient cette pareſſe?
» Vainement mon chien vous preſſe
» Que vous marchez à pas lents!
» Dans cette ſombre retraite,
» Quand vous jouez ſur l'herbette
» Du loup cruel qui vous guette,
» C'eſt moi ſeul qui vous défend.
» Agneaux, &c.

» Liſe eſt l'objet qui m'enflâme,
» Liſe partage ma flâme,
» Liſe eſt l'objet qui m'enflâme,
» Et je la quitte pour vous.
» Mais dès que la nuit obſcure
» Vous chaſſe de la pâture,
» Mon cœur des maux qu'il endure,
» Reçoit le prix le plus doux.
» Liſe, &c.

» Retournez d'un pas agile,
» Retournez à votre aſyle,
» Vous qui d'un ſommeil tranquille
» Goûtez ſi bien la douceur.
» Nuit charmante, je t'implore,
» Juſqu'au lever de l'aurore,
» Que ton voile couvre encore
» Et mes feux & mon bonheur.
» Retournez, &c.

CHATEAUBRUN (Jean-Baptiſte Vivien de), né à Angoulême en *1686*, & Maître-d'hôtel de M. le Duc d'Orléans, a été reçu de l'Académie Françaiſe à ſoixante-douze ans en 1758, & eſt mort en 1775.

Mahomet ſecond fut ſa premiere piece. Il la donna en 1714, & elle eut un ſuccès qui fit naître l'eſpérance de voir en lui un bon Poëte tragique; mais ſon attachement pour un Prince religieux l'engagea à renoncer au théâtre; & ce ne fut qu'après la mort de ce Prince, arrivée environ quarante ans après, qu'il reparut ſur la ſcene. *Les Troyennes* eurent le plus grand ſuccès en 1754, & *Philoctete* en 1755. Il donna l'année ſuivante *Aſtianax*, dont les deux derniers actes ne réuſſirent pas. Loin de chercher à raccommoder ſa piece, Chateaubrun la retira dès la premiere fois, & jugeant apparemment que ſon talent était épuiſé, ne fit plus rien paraître depuis ce jour, & acheva paiſiblement ſa longue carriere, qu'il pouſſa juſqu'à quatre-vingt-neuf ans. Il mourut eſtimé & honoré de tous ceux qui le connaiſſaient.

Chaulieu (Guillaume Anfrie de), Abbé d'Aumale & Prieur de Saint-George dans l'île d'Oleron, naquit au château de Fontenai dans le Vexin Normand en 1636, d'une ancienne & noble famille connue avant 1400.

Le Duc de Vendôme & le Grand-Prieur ſon frere, l'honorerent de l'amitié la plus particuliere. Il fut recherché des gens d'eſprit & des gens aimables de la cour & de la ville, & fut ſur-tout l'ami du Marquis de la Fare, ſi connu par ſes vers, & de la fameuſe Ninon, célebre par ſon eſprit, ſes grâces & ſes galanteries.

L'Abbé de Chaulieu conſerva l'agrément de ſon eſprit & la mémoire la plus heureuſe juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il avait perdu la vue quatre ans avant ſa mort, qui arriva le 27 Juin 1720. Le Grand-Prieur allait ſouper preſque tous les jours chez lui.

Il était éleve de Chapelle, & ſes poéſies repréſentent fidélement le génie & le caractere de ſon maître. Voltaire l'appelle le premier des Poëtes négligés. Chaulieu en effet ſe permettait beaucoup d'incorrection; mais l'abondance de ſes images, la grace de ſes expreſſions, la facilité de ſes tours, & la philoſophie douce & conſolante qui regnent dans tous ſes ouvrages, le rendront toujours un Poëte très diſtingué. Nous croyons pouvoir avancer qu'aucun des nos Auteurs n'a eu autant que lui ce goût de philoſophie qu'on n'avait point revu depuis Horace.

CHANSON.

« Mon Iris m'eſt toujours fidelle,
» Nous ſommes l'un de l'autre également contents ;
» Je n'ai lieu de me plaindre d'elle
» Que de l'aimer depuis ſix ans.
» Cependant cela ſeul fait toutes nos querelles.
» Hélas! faut-il donc voir ainſi
» S'échapper, malgré nous, nos ardeurs mutuelles ;
» N'était-ce point aſſez que le tems eût des aîles !
» Pourquoi, volage amour, en avez-vous auſſi ? ».

AUTRE.

« Un aveugle au matin vous remit en mémoire,
» Qu'aujourd'hui de mon ſaint on célebre la gloire ;
» Et vous fait m'envoyer les préſens les plus doux ;
» Ah! mon bonheur ſerait extrême,
» Si cet aveugle était le même
» Qui jour & nuit me fait penſer à vous ».

Autre à M. de la Fare, pour le prier à ſouper avec une Dame.

» Ce ſoir, lorſque la nuit aux amans favorable,
» Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement ;
» Dans mon petit appartement
» Les graces & l'amour conduiront ma maîtreſſe :
» A cet objet de ma tendreſſe,
» De mon cœur partagé, rejoins l'autre moitié ;
» Et donne-moi ce ſoir le plaiſir d'être à table
» Entre l'amour & l'amitié ».

AUTRE.

» Théone, tu voulais à la ſimple amitié
» Réduire les ardeurs de ma naiſſante flame ;
» Et tu croyais avoir trop fait de la moitié,
» D'écouter, ſous ce nom, les tranſports de mon ame :
» Enfin tu rends juſtice à mon amour extrême,
» Et le nom d'amant m'eſt permis.
» Ah! combien je ſens que je t'aime
» Depuis que j'ai ceſſé d'être de tes amis ».

AUTRE.

« Que de chagrins, de tourmens & d'alarmes ;
» Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
» Faut-il encor que je verſe des larmes
» Pour déplorer ton infidélité ?

» Tu me jurais une ardeur éternelle ;
» Et cependant tu me manques de foi :
» Crois-tu trouver un amant plus fidele ?
» Il n'en eſt point qui t'aime autant que moi.

» Ce beau berger, à qui tu voudrais plaire,
» Sent pour Philis & pour toi même ardeur :
» Quand tu m'aimais, la Reine de Cythere.
» N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

» Tes faux ſermens & tes trompeuſes larmes,
» N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté :
» Reviens, Iris ; en faveur de tes charmes,
» Je ferai grace à ta légéreté ».

AUTRE.

» Le ſilence & la paix regnent dans ce bocage ;
» J'en trouble le repos par mes triſtes ſoupirs,
» Et j'y répands des pleurs, tandis que le ramage
» Des oiſeaux amoureux annonce leurs plaiſirs.
» Uniques confidens de l'ardeur qui me preſſe,
» Je ne puis, comme vous, exprimer par mes chants
» L'excès de ma tendreſſe,
» Mais j'ai ſeul plus d'amour que vous n'en avez tous ».

ODE

Sur la Goutte.

« Le deſtructeur impitoyable
» Et des marbres & de l'airain,
» Le tems, ce tyran ſouverain
» De la choſe la plus durable,

» Sappe ſans bruit le fondement
» De notre fragile machine,
» Et je ne vis plus un moment
» Sans ſentir quelque changement
» Qui m'avertit de ſa ruine.

» Je touche aux derniers inſtans
» De mes plus belles années;
» Et déja de mon printems
» Toutes les fleurs ſont fanées.
» Je ne vois & n'enviſage
» Pour mon arriere-ſaiſon
» Que le malheur d'être ſage,
» Et l'inutile avantage
» De connaître la raiſon.

» Autrefois mon ignorance
» Me fourniſſait des plaiſirs;
» Les erreurs de l'eſpérance
» Faiſaient naître mes deſirs.
» A préſent l'expérience
» M'apprend que la jouiſſance
» De nos biens les plus parfaits
» Ne vaut pas l'impatience
» Ni l'ardeur de nos ſouhaits.

» La fortune à ma jeuneſſe
» Offrit l'éclat des grandeurs:
» Comme un autre avec ſoupleſſe
» J'aurais brigué ſes faveurs;
» Mais ſur le peu de mérite
» De ceux qu'elle a bien traités;
» J'eus honte de la pourſuite
» De ſes aveugles bontés,
» Et paſſai, quoiqu'elle donne
» Et la pourpre & la couronne;
» Du mépris de la perſonne
» Au mépris des dignités.

» Aux ardeurs de mon bel âge
» L'amour joignit ſon flambeau;
» Les ans de ce Dieu volage
» M'ont arraché le bandeau.

» J'ai vu toutes mes foibleſſes,
» Et connu qu'entre les bras
» Des plus fideles maîtreſſes,
» Ennivré de leurs careſſes,
» Je ne les poſſédais pas.

» Mais quoi! ma goutte eſt paſſée;
» Mes chagrins ſont écartés,
» Pourquoi noircir ma penſée
» De ces triſtes vérités?
» Laiſſons revenir en foule
» Menſonges, erreurs, paſſions;
» Sur ce peu de tems qui coule,
» Faut-il des réflexions?
» Que ſage eſt qui s'en défie!
» J'en connais la vanité:
» Bonne ou mauvaiſe ſanté
» Fait notre philoſophie ».

A M. le Marquis de la Fare.

« Plus j'approche du terme, & moins je le redoute;
» Sur des principes sûrs mon eſprit affermi,
» Content, perſuadé, ne connaît plus le doute:
» Je ne ſuis libertin, ni dévot à demi.
» Exempt des préjugés, j'affronte l'impoſture
» Des vaines ſuperſtitions,
» Et me ris des préventions
» De ces faibles eſprits, dont la triſte cenſure
» Fait un crime à la créature
» De l'uſage des biens que lui fait ſon auteur;
» Et dont la pieuſe fureur
» Oſe traiter de choſe impure
» Le remede que la nature
» Offre à l'ardeur des paſſions,
» Quand d'une amoureuſe piqûre
» Nous ſentons les émotions.
» D'un Dieu maître de tout j'adore la puiſſance;
» La foudre eſt en ſes mains, la terre eſt à ſes pieds;
» Les élémens humiliés
» M'annoncent ſa grandeur & ſa magnificence.
» Mers vaſtes vous fuyez;

» Et toi, Jourdain, dans tes grottes profondes,
» Retournant ſur tes pas, tu vas cacher tes ondes;
» Tu frémis à l'aſpect, tu fuis devant les yeux
» D'un Dieu qui devant lui fait abaiſſer les cieux.
» Mais s'il eſt aux Mortels un maître redoutable,
» Eſt-il pour ſes enfans de pere plus aimable?
» C'eſt lui qui ſe cachant ſous cent noms différens,
» S'inſinuant par-tout, animant la nature,
» Et dont la bonté ſans meſure
» Fait un cercle de biens de la courſe des ans.
» Lui, de qui la féconde haleine,
» Sous le nom de zéphirs, rappelle le printems,
» Reſſuſcite nos fleurs, & dans nos bois ramene
» Le ramage & l'amour de cent oiſeaux divers,
» Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.
» De Mercure tantôt empruntant le ſymbole,
» Il dicte en ſes inſtructions
» L'art d'entraîner les nations
» Par le charme de la parole.
» Sous le nom d'Apollon il enſeigne les arts;
» Pour conſerver nos biens & défendre nos villes,
» Il emprunte celui de Bellone & de Mars;
» Et pour rendre nos champs fertiles
» Et faire jaunir nos guérets,
» Il ſe ſert des préſens & du nom de Cerès.
» Après tant de bienfaits, quoi! j'aurai l'inſolence,
» Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance,
» Par l'imbécille amas des femmes, des dévots,
» A cet Être parfait d'imputer mes défauts;
» D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colere,
» Capable de fureur & même ſanguinaire;
» Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
» Ce peuple qui jadis par lui fut ſeul chéri!
» Je forme de cet Être une plus noble idée;
» Sur le front du ſoleil lui-même l'a gravée;
» Immenſe, tout puiſſant, équitable, éternel,
» Maître de tout, a-t-il beſoin de mon autel?
» S'il eſt juſte, faut-il, pour le rendre propice,
» Que j'aille teindre les ruiſſeaux
» Dans l'offrande d'un ſacrifice
» Du ſang innocent des taureaux?
» Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple;

» Proſterné devant lui, j'adore ſa bonté,
» Et ne vas point ſuivre l'exemple
» Des Mortels inſenſés, de qui la vanité
» Croit rendre aſſez d'honneur à la Divinité,
» Dans les grands monumens de ſa magnificence,
» Témoins de leur extravagance,
» Bien plus que de leur piété.
» Un eſprit conſtant l'équité,
» Bannit loin de moi l'injuſtice,
» Et jamais ma noire malice
» N'a fait pâlir la vérité,
» Ni par quelqu'indigne artifice
» Rompu les doux liens de la ſociété.
» Ainſi, je ne crains point qu'un Dieu dans ſa colere
» Me demande les biens ou le ſang de mon frere;
» Me reproche la veuve & l'orphelin pillé,
» Le pauvre, par ma main, de ſon champ dépouillé,
» Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie;
» Ou par quelques forfaits la fortune envahie.
» Ainſi dans ce moment qui finira mes jours,
» Qu'il faudra te quitter, la Fare & mes amours,
» Mon ame n'ira point, flottante, épouvantée;
» Peu ſûre de ſa deſtinée,
» D'Arnaud ou d'Eſcobar implorer le ſecours;
» Mais plein d'une douce eſpérance,
» Je mourrai dans la confiance
» De trouver, au ſortir de ce funeſte lieu,
» Un aſyle aſſuré dans le ſein de mon Dieu ».

Chaussée (Pierre-Claude Nivelle de la), né à Paris en 1692, & fut reçu de l'Académie Françaiſe en 1736.

Il nous a laiſſé pluſieurs pieces charmantes, & a été chez nous le reſtaurateur du genre appellé *le Larmoyant*, qui était connu des Romains, & fort en vogue chez eux.

La Chauſſée mourut en 1754, âgé de ſoixante-deux ans, & a laiſſé quelques poéſies lyriques.

Chenevieres (M. de), premier Commis du Bureau de la guerre, homme de beaucoup d'eſprit, a donné en 1756 *Célime*, opéra en un acte, muſique du Chevalier d'Herbain.

CHANSON.

« Pour mon trop long retardement,
» Je vous demande grace ;
» Je ne fais pas facilement
» Des péchés au Parnaſſe :
» Si vous me demandiez de ceux
» Qu'on permet à Cythere,
» Vous me verriez moins pareſſeux,
» Belle Iris, à les faire ».

Clos de Chauderlo (M. de la), né à Amiens vers 1740, Officier dans le corps royal d'artillerie.

Nous connaiſſons de lui une épître ſur la mort, remplie de beaux vers & de belles images. Il a fait auſſi pluſieurs chanſons fort jolies.

CHANSON.

» Liſon revenait au village,
» C'était le ſoir ;
» Elle crut voir ſur ſon paſſage,
» Il faiſait noir,
» Accourir le jeune Silvandre ;
» Liſon eut peur ;
» Elle ne voulait pas l'attendre,
» C'eſt un malheur.

» Que pouvait faire cette belle,
» C'était le ſoir ;
» Silvandre court plus vîte qu'elle ;
» Il faiſait noir ;
» Bientôt il la joint & l'arrête,
» Liſon eut peur ;
» La peur la fit choir ſur l'herbette,
» C'eſt un malheur.

» Quand elle fut ainſi tombée,
» C'était le ſoir,
» Le Berger à la dérobée,
» Il faiſait noir,

» Voulut ravir certaine Roſe;
» Liſon eut peur;
» La peur ne ſert pas à grand choſe,
» C'eſt un malheur.

» Perſonne n'était ſur la route,
» C'était le ſoir;
» Bientôt Liſon ne vit plus goutte,
» Il faiſait noir.
Sa taille devint moins légere;
» Liſon eut peur;
» Neuf mois après elle fut mere,
» C'eſt un malheur ».

COLARDEAU (Charles-Pierre), né à *Yenville*, ou Janville près d'Orléans, le 12 Octobre 1732, du receveur du grenier à ſel de cette ville.

Privé à l'âge de 13 ans de ſon pere & de ſa mere, ſon oncle maternel, Curé de Pithiviers, eût la générosité de ne rien épargner pour ſon éducation. Il l'envoya au college de Meun-ſur-Loire; & ce fut dans cette patrie du célebre Clopinel, qu'il ſe ſentit le deſir de ſuivre ſa carriere.

Il vint s'établir tout-à-fait à Paris en 1755, préſenta ſa tragédie d'Aſtarbé, qui fut reçue avec acclamations; & publia ſa charmante traduction de l'Abaïlard & Héloïſe de Pope, qui a eu des imitateurs, mais n'a jamais été égalée.

Il donna depuis ſa tragédie de *Caliſte*, & pluſieurs autres ouvrages remplis de ces vers charmans qui le font toujours reconnaître. Ce Poëte auſſi aimable qu'intéreſſant, ne connaiſſant ni l'ambition, ni l'intrigue, ni la jalouſie, ſouvent perſécuté par des douleurs aigues qui le minaient ſourdement, paſſa les plus belles années de ſa vie preſqu'ignoré, & ignorant preſque tout ce qu'il valait. Il fut cependant nommé à l'Académie Françaiſe à la place de M. le Duc de Saint-Aignan, & cette élection ne fut due ni au manege ni à la brigue; mais il ne jouit pas des honneurs de la réception, & mourut quelques jours avant l'époque fixée pour ſon triomphe. Peu de perſonnes ont été autant regrettées & ont mérité de l'être autant que lui. M. Dorat, ſon ami, a célébré ſa mort par des vers remplis de ſentiment.

CHANSON.

« Liſe, entends-tu l'orage?
» Il gronde, l'air gémit!
» Sauvons-nous au bocage:
» Liſe doute & frémit.
» Qu'un cœur faible eſt à plaindre!
» Dans ce double danger,
» C'eſt trop d'avoir à craindre
» L'orage & le berger.

» Mais cependant la foudre
» Redouble ſes éclats:
» Que faire & que réſoudre?
» Faut-il donc ſuivre Hylas?
» De frayeur Liſe atteinte,
» Va, vient, fuit tour-à-tour;
» On fait un pas par crainte,
» Un autre par amour.

» Liſe au boſquet s'arrête,
» Et n'oſe y pénétrer:
» Un coup de la tempête
» Enfin l'y fait entrer.
» La foudre au loin s'égare,
» On évite ſes traits,
» Mais ceux qu'amour prépare
» Ne nous manquent jamais.

» Ce Dieu pendant l'orage
» Profite des momens,
» Caché dans le nuage,
» Son œil ſuit les amans;
» Liſe de ſon aſyle
» Sortit d'un air confus;
» Le ciel devint tranquille,
» Son cœur ne l'était plus ».

CHANSON.

« Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
» Mes jours affreux, d'ombres environnés:
» Va, les douleurs m'ont mis au rang des ſages,
» Et la raiſon ſuit les infortunés.

» A tous les goûts d'une folle jeuneſſe
» J'abandonnai l'eſſor de mes deſirs :
» A peine, hélas ! j'en ai ſenti l'ivreſſe,
» Qu'un prompt réveil a détruit mes plaiſirs.

» Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
» J'idolâtrai de trompeuſes beautés.
» J'aimais les fers d'un ſi doux eſclavage ;
» En les briſant, je les ai rejettés.

» J'offris alors aux filles de mémoire
» Un fugitif de ſa chaîne échappé :
» Mais je ne pus arracher à la gloire
» Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

» Enfin, j'ai vu de mes jeunes années
» L'aſtre pâlir au midi de ſon cours.
» Depuis long-tems la main des deſtinées
» Tourne à regret le fuſeau de mes jours.

» Gloire, plaiſirs, cet éclat de la vie,
» Bientôt pour moi tout s'eſt évanoui.
» Ce ſonge heureux, dont l'erreur m'eſt ravie,
» Fut trop rapide, & j'en ai peu joui.

» Mais l'amitié fait, par ſon éloquence,
» Calmer des maux qu'elle aime à partager ;
» Et chaque jour ma pénible exiſtence
» Devient près d'elle un fardeau plus léger.

» Juſqu'au tombeau, ſi ſon appui me reſte,
» Il eſt encor des plaiſirs pour mon cœur,
» Et ce débris du naufrage funeſte
» Pourra lui ſeul me conduire au bonheur.

» Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
» Intéreſſer eſt le bien le plus doux ;
» Et l'amitié nous eſt encor plus chere,
» Lorſque l'amour s'envole loin de nous. »

Collé (Charles), né à Paris, Secrétaire ordinaire & Lecteur de M. le Duc d'Orléans, eſt un des plus aimables auteurs & des premiers chanſonniers de tous les ſiecles. Son théâtre de ſociété eſt rempli de ſcenes

du meilleur comique, & ſes charmantes pieces de Henri IV, & de Dupuis & Deſronais auront toujours un grand ſuccès. M. Paliſſot a remarqué ingénieuſement que M. Collé concilie dans ſon caractere deux choſes qu'on voit rarement enſemble, la grande gaité & une ſenſibilité exquiſe.

M. Collé a donné à l'opéra, en 1753, *le Jaloux corrigé*, muſique de Blavet; en 1758, *Vénus & Adonis* a été ajouté aux fêtes de Paphos, muſique de Mondonville; *Daphnis & Eglé*, repréſenté à Fontainebleau en 1753; à la Comédie Italienne, en 1763, *l'Iſle ſonnante*, en trois actes, muſique de M. de Monſigny.

CHANSONS.

« Chanſonniers, mes confreres,
» Le cœur, l'amour, ce ſont des chimeres;
» Dans vos chanſons légeres,
» Traitez de vieux abus,
» De phœbus,
» De rebus,
» Ces vertus
» Qu'on n'a plus.
» Tâchez d'hiſtorier
» Quelque conte ordurier;
» Mais avec bienſéance,
Des mots trop gros l'oreille s'offenſe;
» Tirez votre indécence
» Du fond de vos ſujets,
» Et de faits
» Faux ou vrais,
» Scandaleux,
» Mais joyeux.
» Les Madrigaux ſont fades;
» L'apprêt
» Qu'on met
» A ces vers mauſſades,
» Ne vaut pas les boutades
» D'un chanſonnier ſans art
» Et ſans fard,
» Mais Gaillard,
» Indécent,
» Mais plaiſant.

» Et puis tous ces nigaux
» Qui ſont des madrigaux,
» Suppoſent à nos Dames
» Des cœurs,
» Des mœurs,
» Des vertus, des ames,
» Et rempliſſent de flames
» Et de beaux ſentimens,
» Nos amans
» Preſqu'éteints,
» Ces pantins
» Libertins.
» L'amour eſt mort en France;
» C'eſt un
» Défunt,
» Mort de trop d'aiſance,
» Et c'eſt la jouiſſance
» Qui ſuccede en ce lieu
» A ce Dieu
» Des Bourgeois,
» Des Gaulois
» D'autresfois:
» Chanſonniers de bon ſens
» Ne parlez donc qu'aux ſens,
» Peignez-nous ſans ſcrupule,
» Chantez,
» Vantez
» Les talens d'Hercule;
» Tournez en ridicule
» Ceux qui n'avancent pas
» Plus d'un pas,
» Ou qui ſont
» Un affront
» Au ſecond ».

AUTRE.

» J'ai la marotte
» D'aimer Marotte;
» Je la préfere à
» Nos ſœurs de l'Opéra.
» C'eſt une infante
» Moins triomphante

» Que

« Que ces belles Demoiſelles-là;
» C'eſt qu'elle eſt jolie,
» C'eſt qu'elle eſt polie;
C'eſt qu'elle eſt d'une folie....
Elle ſe rit toujours de quelqu'un...
» De l'eſprit ſans ſuite,
» Sa conduite
» N'a pas le ſens commun.
» J'ai la marotte
» D'aimer Marotte:
» Quoique trop ouverts,
» Je préfere ſes airs
» Aux graves mines
» De nos Robines,
Dont l'orgueil eſt le moindre travers.
» Cet hiver par accident,
» La veuve d'un Préſident
» M'avait pris en attendant,
» Et ce printems,
» J'eus quelque tems
» La femme d'un Intendant,
» Mais à mon corps défendant.
» Combien je ſouffris!
» Si c'eſt, mes amis,
» Un malheur d'être pris
» Par des Préſidentes,
» C'eſt encor pis
» D'avoir des Intendantes.
» J'ai la marotte
» D'aimer Marotte;
» Habile en amour,
» Elle y ſait plus d'un tour.
» C'eſt une aiſance,
» Une indécence:
» On croit voir une femme de cour.
» De ces fortunes-là,
» J'en ai juſques-là:
» Ces fortunes-là
» Ne ſont pas de grandes trouvailles,
» Et l'on en aura
» Tant qu'on en voudra,
» D'autant qu'à Verſailles,

C'eſt à qui s'en défera.
» Mais ici déja,
» L'on en veut à
» Ma pauvre Marotte ;
» Déja l'on complotte
» De me l'accrocher.
» On veut chercher
» A s'aboucher ;
» On offre cher
» En viager :
» Je l'ai fait déloger.
» Un des meilleurs
» Enchériſſeurs,
» O tems ! ô mœurs !
» C'eſt.... il faut que je nomme
L'homme ;
» C'eſt un riche Abbé, titré,
» Mître,
» Taré ;
» Son nom, c'eſt... Non ;
» Ne diſons pas tout haut ſon nom ;
» Mais ſi je ne le nomme pas,
» Autre embarras.
» Le Clergé qu'on vient d'aſſembler,
» Me fait trembler ;
» Tous nos Prélats,
» Gens délicats
» Qui jeûneront,
» D'abord prendront
» Ce qu'ils pourront ;
» Puis chercheront,
» Deterreront
» Marotte, *& me l'enleveront.*
» Marotte eſt faite exprès pour eux :
» Elle a des yeux
» Tendres & bleus,
» Bien ſcandaleux ;
» Quand elle lorgne, il eſt douteux
» Si Marotte ne fait pas mieux.
» Sur nos Pontifes indécens,
» Ces charmes-là ſont bien puiſſans ;
» Et d'ailleurs Marotte à des ſens

» Récompenſans
» Les inſolens
Qui montrent des talens;
» J'ai la marotte
» D'aimer Marotte,
» Tant que je pourrai,
» Je la conſerverai.
» Mais s'il arrive
» Que l'on m'en prive,
» Je m'en.... ma foi, je m'en paſſerai.

Colletet (Guillaume), né à Paris le 12 Mars 1598, fut Avocat au Conſeil, & l'un des quarante de l'Académie Françaiſe. Le Cardinal de Richelieu lui donna un jour ſix cens livres pour ſix vers qu'il lui avait adreſſés. Colletet lui donna auſſi-tôt ce diſtique:

« Armand, qui pour ſix vers me donne ſix cens livres,
» Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres? »

Il mourut le 10 Janvier 1659. On dit qu'il était un des cinq Auteurs qui travaillaient aux pieces du Cardinal. Les quatre autres étaient l'Etoile qui nous a laiſſé des mémoires, Boisrobert, Rotrou & le grand Corneille.

Condamine (Charles-Marie de la), né à Paris en 1701, de l'Académie Françaiſe en 1760, & de celle des Sciences en 1730, fut d'abord militaire, mais il quitta bientôt cet état pour ſe livrer entiérement aux ſciences les plus abſtraites. Il fut nommé en 1735, pour aller avec pluſieurs Académiciens de ſes confreres, déterminer la figure de la terre. Son voyage dans l'Amérique méridionale dura dix ans, & il revint dans ſa patrie achever ſa carriere auprès de ſes amis qui le chériſſaient malgré ſon extrême ſurdité qui le rendait à charge à la ſociété. Il épouſa ſa niece quelques années avant ſa mort, qui arriva le 4 Février 1774. Dans les dernieres années de ſa vie, il s'amuſait à faire des petites pieces de vers qui toutes ſont agréables, & dont nous n'avons pu recueillir que quelques-unes.

Chanſon à ſa femme le lendemain de ſes nôces.

« D'Aurore & de Titon, vous connaiſſez l'hiſtoire,
» Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire;

» Mais de mon ſort Titon ſerait jaloux :
» Que ſes lieux ſont différens des nôtres !
» L'Aurore entre ſes bras vit vieillir ſon époux ;
» Et je rajeunis dans les vôtres ».

AUTRE.

« J'ai lu que Daphné devint arbre,
» Et que par un plus triſte ſort,
» Niobé fut changée en marbre :
» Je ne ſuis l'un ni l'autre encor.

» Mais un pareil ſort me ménace :
» Apollon, je crois, ni ſa ſœur,
» N'ont eu de part à ma diſgrace :
» L'amour en ſerait-il l'auteur ?

» Déja mes membres ſe roidiſſent :
» Je ſens que mes pieds & mes mains
» Inſenſiblement s'engourdiſſent
» En dépit de l'art des Tronchins.

» D'un corps ſain jadis & robuſte,
» Qui bravait ſaiſons & climats,
» Les vents brûlans & les frimats ;
» Il ne me reſte que le buſte.

» Malgré mes nerfs demi perclus ;
» (*Deſtin auquel je me réſigne*)
» De la ſanté que je n'ai plus,
» Je conſerve encore le ſigne.

» Mais las ! je le conſerve envain :
» On me défend d'en faire uſage,
» Ma moitié vertueuſe & ſage ;
» Au lieu de s'en *plaindre*, me *plaint*.

» Ma ſœur la Platonicienne
» Dit : quel eſt donc votre regret ?
» N'avez-vous pas la tête ſaine ?
» Qu'eſt-ce que le reſte vous fait ?

» Madame, à cette triſte épreuve,
» Si-tôt je ne m'attendais pas,
» Ni que ma femme entre mes bras,
» De mon vivant ſe trouvât veuve ».

CONTE.

« Alain diſait : ma femme, écoute-moi ?
» Je t'avoûrai qu'avant que d'être à toi,
» Bien jeune encor, je fis une folie ;
» J'eus une fille ; elle eſt ma foi jolie ;
» Prends-la chez nous, faute de nourriçon ;
» Je veux de toi qu'elle prenne leçon ;
» Tu l'aimeras ; car elle te reſſemble.
» Et moi j'ai fait, dit-elle, un beau garçon ;
» Il nous faudra les marier enſemble ».

Corneille (Pierre), naquit à Rouen le 6 Juin 1606. Son pere, Maître des Eaux & Forêts fut anobli par Louis XIV.

Il compoſa par circonſtance ſa premiere piece, nommée *Melite*, qui eut un grand ſuccès, & l'engagea de ſe livrer au théâtre, où il effaça bientôt tous ſes prédéceſſeurs.

Il fut reçu de l'Académie Françaiſe en 1647, & mourut Doyen de cette compagnie en 1684. Il n'eſt pas aiſé de trouver un Poëte qui ait poſſédé, comme lui, tant de grands talens, la force, le jugement, l'eſprit, &c. Sa place était marquée au ſpectacle ; & toutes les fois qu'il y arrivait, ſi la comédie était commencée, on interrompait la piece ; & on l'accablait d'applaudiſſemens pendant tout le tems qu'il employait à ſe placer. Le grand Turenne s'étant trouvé à une repréſentation de Sertorius, s'écria : « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre » ?

En 1678, il fit, avec ſon frere, les paroles de la tragédie de Pſyché, dont Lully fit la muſique.

En 1679, *Bellerophon*, tragédie, idem en ſociété avec ſon frere.

Corneille (Thomas), né à Rouen le 20 Août 1625, frere du célebre Pierre, épouſa la ſœur de la femme de ſon frere, & ils ne firent qu'une même maiſon. Jamais il ne fut jaloux de la gloire de ſon frere, & trouva le moyen de cueillir quelques lauriers dans un champ où ſon aîné avait ſi abondament moiſſonné. Il lui ſuccéda à l'Académie Françaiſe en 1701, étant déja de celle des Belles-lettres. On a de lui quatorze comédies, dix-huit tragédies & trois opéra :

Pſiché, muſique de Lully, en 1678; *Bellerophon*, *idem*, en 1679; *Médée*, muſique de Charpentier, en 1693.

Thomas mourut à Andely le 8 Décembre 1709.

Cotin (L'Abbé Charles), Aumônier du Roi, l'un des quarante de l'Académie Françaiſe, n'était pas ſans mérite, quoiqu'il ait été ſi maltraité par Boileau. Ses parens, pour le faire interdire, l'accuſerent de démence; pour toute réponſe, Cotin invita ſes Juges à venir l'entendre prêcher. Ils y vinrent, & ſes parens furent condamnés aux dépens & à une amende.

Il était né à Paris, avait été fait Chanoine de Bayeux, & mourut en 1682. La chanſon ſuivante eſt de lui.

CHANSON.

« Iris s'eſt rendue à ma foi :
» Qu'eût-elle fait pour ſa défenſe?
» Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour & moi,
» Et l'amour fut d'intelligence ».

Autre ſur un Portrait.

« Ce grand Peintre, dont l'art ſurpaſſe la nature,
» A fait pour Silvanie un portrait ſi charmant,
» Qu'il faut ſouhaiter ſeulement
» Qu'elle reſſemble à ſa peinture ».

Coulanges (Philippe-Emmanuel de), Conſeiller au Parlement, puis Maître des requêtes, né en 1631, ſe diſtingua par un grand nombre de chanſons, dont le naturel eſt admirable. Il fit les plaiſirs de ſa ſociété & mourut à Paris en 1716, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

CHANSON.

« D'Adam nous ſommes tous enfans,
» La preuve en eſt connue,
» Et que tous nos premiers parens
» Ont mené la charrue.
» Mais las de cultiver enfin
» Sa terre labourée,
» L'un a dételé le matin,
» Et l'autre, l'après-dînée ».

CRÉBILLON (Proſper Joliot de), né à Dijon, le 15 Février 1674, d'un Greffier en chef de la Chambre des Comptes, dont la famille fut anoblie en 1442. Créateur d'un genre tragique, qui lui obtint de grands ſuccès, même après Corneille & Racine.

L'Académie Françaiſe le reçut en 1731, & il fut le premier Académicien qui fit ſon remercîment en vers.

Malgré le ſombre qui régne dans ſes ouvrages, il était gai & badin avec ſes amis, mais il haïſſait l'épigramme, & ne ſe la permettait jamais.

Crébillon donna *Idoménée*, ſa premiere piece, en 1705, & le *Triumvirat*, qui fut ſa derniere, en 1754. Il mourut en 1762, & ne laiſſa qu'un fils, connu par de charmans ouvrages, & par les agrémens qu'il répandait dans ſes ſociétés.

CHANSON.

« Ta beauté toujours nouvelle
» Rend mon feu toujours nouveau;
» J'aimerai juſqu'au tombeau
» Mon aimable tourterelle;
» Et ſi l'ame eſt immortelle,
» Nos amours
» Dureront toujours ».

CRÉBILLON (Claude-Proſper Joliot), fils, né à Paris, le 14 Février 1707, était fils du célebre Crébillon. Dès qu'il fut ſorti du college, ſon goût dominant fut celui de la comédie; & s'étant aſſocié avec *Romagneſi*, *Dominique* & *Riccoboni le fils*, ils travaillerent aux parodies des opéra nouveaux.

Il abandonna bientôt ce genre pour celui des romans. *Tanzai* eut un grand ſuccès, *les Egaremens du cœur & de l'eſprit* & le *Sopha* augmenterent ſa réputation: *la Nuit & le moment* y mit le comble.

L'eſprit de Crébillon était naturellement porté à la gaité & à la ſatyre plaiſante. C'était le ton d'une ſociété de gens de lettres, dont il était l'un des membres, & que l'on connaît encore ſous le nom de *ſociété du Caveau* (a).

(a) On peut voir dans la vie de Piron, par M. *Rigoley de Juvigny*, des détails intéreſſans ſur cette aimable ſociété.

Cette ſociété jugeait en dernier reſſort toutes les nouveautés, & ſouvent ſes arrêts ſe rendaient en bons mots. La gaité n'était pas le ſeul avantage de cette aſſociation, les gens de lettres qui travaillaient pour le théâtre, y trouvaient les reſſources d'une critique franche, judicieuſe & motivée. *La Noue* y refit entiérement le cinquieme acte de ſon *Mahomet II. Bernard* y refondit *Caſtor & Pollux*. Ce fut auſſi dans une de ces aſſemblées que le poëme de *Dardanus* fut condamné au feu par un jugement porté à la fin d'un grand dîné, mais ſauvé des flammes par Crébillon, qui, heureuſement pour nous, ce jour-là, n'avait bu que de l'eau.

Son dernier ouvrage eſt le roman des *Lettres Athéniennes*. L'Auteur du Nécrologe aſſure que Crébillon « n'a jamais penſé plus profondément que » dans cet ouvrage, mais qu'on n'y reconnaît plus le charme de ſon ſtyle ».

Il mourut le 12 Avril 1777, entre les bras de M. Collé ſon ami, qu'il nomma ſon exécuteur teſtamentaire.

CHANSON.

« En paſſant ſur le pont-neuf,
» L'an ſix cent quatre-vingt-neuf;
» Je rencontris une femme
» Qui me faiſant les yeux doux,
» Crut me déclarer ſa flame,
» En me diſant, *eſt-ce vous?*

» *Je lui répondis, non, non,*
» *Eſt-ce vous*, n'eſt pas mon nom;
» Je m'appelle *la Ramée*,
» Soldat du régiment du Roi,
» J'ons des guinches à l'armée
» Qui valont bien mieux que toi ».

» Elle répond à l'inſtant,
» Ce ſot eſt bien inſolent;
» Pour me faire un tel outrage,
» Il faut être un malotru:
» S'il n'aime pas mon viſage,
» Je lui montrerai mon cu.

» A l'inſtant je planti-là
» Cette fille d'opéra.

„ Pour.

» Pour en perdre la mémoire,
» Dans un cabaret voiſin
» Je m'enfonçis pour y boire
» A la ſanté de Catin.

» Après avoir bu mon ſaoul,
» Ne poſſédant pas le ſol,
» L'hôte m'apportit la carte,
» Diſant : il eſt minuit ſonné ;
» Je lui flanquis ſa pancarte
» Tout au beau milieu du né.

» L'hôteſſe criant *au guet*,
» Je fus pris au trébuchet.
» La pouſſe & le Commiſſaire
» S'en vinrent pour me happer :
» Moi qui ne ſavais que faire,
» Je me mis à les frapper.

» Mais n'étant pas le plus fort,
» Nous fûmes bientôt d'accord.
» On me mit au *Fort-l'Evêque*,
» J'en demandai la raiſon :
» Ils me répondirent : *c'eſt que*
» Vous méritez la priſon ».

AUTRE.

« Madame, je vois bien que
» Vous êtes encor fraîche ;
» Quant à moi, pour avoir de
» Ma race, il faut que je me
» Dépêche, dépêche, dépêche ».

Cubieres de Palmeseau (Le Chevalier de), Ecuyer de Madame la Comteſſe d'Artois, & frere de M. le Marquis de Cubieres, Ecuyer, Cavalcadour du Roi, a prouvé depuis pluſieurs années ſa facilité à faire de jolis vers. Il eſt né le 27 Septembre 1752, à Roquemaure près d'Avignon.

On a de lui pluſieurs pieces de vers, & le *Dramomane*, comédie en trois actes, jouée à la Cour en 1776.

CHANSON.

« L'autre jour, j'allai dans les champs
» Avec la belle Léonore ;
» Déja les airs étaient brillans
» Des premiers rayons de l'aurore.

» Je ne vis point ſon char vermeil
» De perles ſemant ſa carriere,
» Et ne pris pas garde au ſoleil,
» Déja montant ſur l'hémiſphere.

» Les bergeres à leurs agneaux
» Ouvraient déja les bergeries ;
» Je n'apperçus point les troupeaux ;
» Errans dans les plaines fleuries.

» Savez-vous pourquoi ce jour-là,
» Par un charme qui dure encore,
» Je ne vis rien de tout cela ?
» C'eſt que je voyais Léonore ».

*A Madame la Comteſſe de B***.*

« Maltraité par un Dieu vainqueur,
» Et las des rigueurs de Roſine,
» Un matin, penſif & rêveur,
» J'errais ſur la double colline.

» Un temple s'offre à mes regards ;
» Des muſes c'eſt l'auguſte enceinte ;
» Je pénétre, rempli de crainte,
» Dans le palais du Dieu des Arts.

» Je vois les Arts qui ſe careſſent
» Aux pieds du vainqueur de Pithon ;
» Virgile, Horace, Anacréon,
» Près de ſon trône m'apparaiſſent.

» Non loin de ces enfans du jour,
» Sapho, Deshouliere & Corine
» Tiraient de leur lyre argentine
» Des airs que répétait l'amour.

» Mais près du buſte de Julie,
» Dont l'art a conſervé les traits
» Sous la couronne du génie,
» Je vois l'aimable Beauharnais.

» A ſes genoux, un autre Ovide
» Modeſte, quoique ſans rivaux,
» Parcourait d'une main rapide
» Un luth qu'il vola dans Paphos.

» Cette jeune & brillante Fée
» S'embrâſait à ſes doux tranſports;
» Et par d'ingénieux accords,
» Surpaſſait le nouvel Orphée.

» J'écoutai long-tems leurs chanſons:
» Plein d'une illuſion divine,
» Je croyais entendre les ſons
» Des neuf filles de Mnémoſine.

» Mais voilà ſoudain qu'un enfant
» Trouble le concert agréable!
» Il lance un trait en ſouriant,
» Et bleſſe le chanteur aimable.

» J'ai recueilli les derniers mots
» Qu'exhala ce mortel trop tendre.
» *Amis, pour éviter mes maux,*
» *Il ne faut la voir, ni l'entendre* ».

Curis (de), Intendant des Menus, né en 1712, avait beaucoup d'eſprit & de gaité. Il donna en 1749, ſur le théâtre des petits appartemens, l'acte de *Zélie*, mis en muſique par M. Ferrand, alors Fermier-Général; & qui eut beaucoup de ſuccès.

Depuis il a retouché le poëme de *Canente*, remis en muſique par M. Dauvergne

Danchet (Antoine), né en 1671, à Riom en Auvergne, était un homme doux, ſans fiel, & incapable de vengeance; ce qui fit qu'il ne répondit jamais aux traits ſatyriques qu'on lançait ſur lui. Liſant un jour une tragédie aux Comédiens, l'un d'eux trouvant qu'il était impoſſible de

mieux déclamer, l'interrompit, en lui diſant : « Ah ! Monſieur, que ne » vous faites-vous Comédien ». Danchet le regardant avec dédain, lui répondit par ces deux vers de Nicomede :

« Le maître qui prit ſoin d'inſtruire ma jeuneſſe,
» Ne m'a jamais appris à faire une baſſeſſe ».

A l'âge de dix-neuf ans il fut Profeſſeur de Rhétorique, & vint quatre ans après s'établir à Paris, au college du Pleſſis. Il fut de l'Académie Françaiſe en 1712, étant déja de celle des inſcriptions depuis 1706. Il mourut à Paris le 20 Février 1748, eſtimé de tous ceux qui le connaiſſaient. On l'a inhumé à ſaint Joſeph.

Il donna à l'opéra : en 1700, *Héſione*, muſique de Campra ; en 1701, *Aréthuſe*, *idem* ; en 1702, *Tancrede*, *idem* ; en 1703, *le Ballet des Muſes*, *idem* ; en 1704, *Télémaque*, *idem* ; en 1705, *Alcine*, *idem* ; en 1710, *les Fêtes Vénitiennes*, *idem* ; en 1712, *Idoménée*, *idem* ; *Les Amours de Mars & de Vénus*, *idem* ; en 1713, *Télephe*, *idem* ; en 1717, *Camille*, *idem* ; en 1735, *Achille & Deidamie*, *idem* ; en 1750, M. Dauvergne a remis en muſique *Aréthuſe*.

Nous avons de lui une tragédie à mettre en muſique, intitulée *Hypomene & Atalante*, qui n'eſt point connue.

On a oublié ſes tragédies.

Darinel de Tirel, Poëte du ſeizieme ſiecle, a donné en 1555 un ouvrage en proſe & en vers, intitulé, *la Sphere des deux Mondes, compoſée en France par Darinel, Paſteur des Amadis.*

PASTOURELLE.

« Adieu, ville, vous command (a) :
» Il n'eſt plaiſir que des champs.

» L'autre hier trouvai Silvette,
» Son petit troupeau gardant ;
» Quand je l'apperçus ſeulette,
» L'amour allait demandant.
» Adieu, &c.

(a) Ville, je vous dis adieu.

» A quoi penſez-vous, Bergere,
» En cette fleur de quinze ans?
» La beauté paſſe légère;
» Comme la fleur au printems,
» Adieu, &c.

» Fille qui ne fait ami
» De tout ſon deſir content,
» On ne fait cas ne demi
» De ſon teint, de ſon corps gent.
» Adieu, &c.

» Il vous donnera ceinture,
» Demi-ceint ferré d'argent;
» Rouge cotte, & la doublure
» Plus que l'herbe verdoyant.
» Adieu, &c.

» Répond qu'elle eſt ſi jennette,
» Que n'entend mon prêchement;
» Mais qu'on dit qu'en amourette
» N'y a que peine & tourment.
» Adieu, &c.

» Depuis l'épiai à paſſage
» Tant que l'a trouvai filant
» A l'orée (*a*) du bocage,
» Près de ſon troupeau bélant.
» Adieu, &c.

» Dieu garde la filandiere
» Et celui qui la ſurprend.
» Elle regarde derriere,
» Et un doux ſalut me rend.
» Adieu, &c.

» Belle, dis-je, à ce ſolage (*b*),
» Vous hâlés votre teint blanc:
» Vous ſeriés mieux à l'ombrage
» De ce petit coudre (*c*) franc.
» Adieu, &c.

(*a*) Au bord.
(*b*) Soleil.
(*c*) Coudrier.

8067

» Voici un chapeau de paille,
» Un couvre-chef tavolant (*a*).
» Combien que ce don peu vaille,
» Le cœur eſt franc & vaillant.
» Adieu, &c.

» Je l'affuble & lui déclaire.
» Que de ſoif allois mourant:
» Me mene à la ſource claire,
» Où lui dis le demourant (*b*).
» Adieu, &c.

Daucourt (Godart), Fermier-Général, né à Langres, a donné pluſieurs opéra comiques fort agréables, des comédies & un poëme eſtimé.

Desboulmiers. Comme il ne porta jamais le nom de ſon pere, on a toujours ignoré qui il était, ainſi que le lieu de ſa naiſſance.

Ayant d'abord ſervi dans les troupes légeres, & ne pouvant y eſpérer une fortune ſuffiſante, il ſe livra tout entier à la littérature. Pluſieurs Romans intéreſſans le firent connaître avantageuſement. Il donna enſuite deux opéra comiques, dont l'un, *Toinon & Toinette*, eut aſſez de ſuccès. Ce qu'il a fait de mieux eſt une hiſtoire du Théâtre Italien & de la Foire, en 9 volumes.

Il mourut en 1770, d'un abſcès à la poitrine, pour n'avoir pas voulu ſe faire ſaigner par un chirurgien de campagne.

Desforges Maillard (Paul), né au Croiſic en Bretagne, le 25 Avril 1699. Fâché de n'avoir pas été couronné à l'Académie, il fit des vers contre les Académiciens, & ne put parvenir à les faire inſérer dans le Mercure. Il était alors à une petite maiſon qu'il avait à Brederac près du Croiſic, de laquelle dépend une vigne qu'on nomme Malcrais; voulant ſe venger de la Roque, Auteur du Mercure, en ſe moquant de lui, & l'induiſant en erreur, il prit le nom de Mademoiſelle Malcrais de la Vigne, & remplit le Mercure de ſes vers, qui furent admirés, non-ſeulement

(*a*) De toile.
(*b*) Le reſte.

par la Roque, mais par preſque tous les Poëtes de ce tems, qui, tous, même Voltaire, célébrerent ſes louanges ; on l'appella *dixieme Muſe*, *Sapho*, &c.

Quel fut l'étonnement de ſes adorateurs, lorſque Desforges Maillard vint à Paris ſe *démalcraiſer* ! Voltaire a écrit à Madame la Marquiſe d'Antremont :

« Vous n'êtes point la Desforges Maillard :
» De l'hélicon ce triſte hermaphrodite,
» Paſſa pour femme, & ce fut ſon ſeul art ;
» Dès qu'il fut homme, il perdit ſon mérite ».

On trouve quelques bonnes pieces dans ſes œuvres qui ont été imprimées, & ne méritaient pas de l'être. Il mourut aimé & eſtimé de ſes compatriotes.

Malgré ſa médiocrité, on lui aura toujours obligation d'avoir donné lieu, par ſon aventure, à la charmante comédie de la *Métromanie*.

Deshoulieres (Antoinette du Ligier de la Garde), née à Paris en 1638, a été de toutes les Dames Françaiſes qui ont cultivé la poéſie, celle qui a le plus réuſſi. Elle uniſſait les talens de l'eſprit aux graces de la figure & un enjouement plein de vivacité à une douce mélancolie qui porte à la réflexion. Le genre paſtoral était le ſien, & elle aurait dû s'y renfermer. Ses tragédies de *Genſeric* & de *Jules Antoine* ne ſont pas dignes d'elle ; mais rendent ſinon plus excuſable, du moins plus vraiſemblable, le motif qui lui dicta le ſonnet ſatyrique qu'elle fit contre l'admirable Phedre de Racine. Pluſieurs de ſes pieces fugitives méritent d'être conſervées. Les Œuvres de Mademoiſelle Deshoulieres ſa fille, morte en 1718, n'approchent pas de celles de ſa mere. Cependant ſes premiers vers remporterent le prix de l'Académie Françaiſe, quoiqu'elle eût Fontenelle pour concurrent.

Madame Deshoulieres mourut en 1694.

« Il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe
» D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
» Le deſir de gagner, qui nuit & jour occupe,
» Eſt un dangereux aiguillon :
» Souvent quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,
» On commence par être dupe,
» On finit par être fripon. »

CHANSON.

« Que je ſouffre un cruel martyre,
» Quand juſqu'au fond des bois Tircis vient me chercher?
» Il a cent choſes à me dire,
» Et j'en ai cent à lui cacher ».

Desmahis (Joſeph-François-Edouard de Coſſembleu), né à Sully-ſur-Loire en 1722, donna, dès ſa plus tendre jeuneſſe, des preuves de la délicateſſe de ſon eſprit & de ſon goût.

Il donna au théâtre français: *L'Impertinent*, piece en un acte, remplie de vers charmans & de portraits du meilleur ton.

Il mourut le 25 Février 1761. Son recueil de poéſies n'a paru qu'en 1775.

Vers de M. de Voltaire, en réponſe à une épître de Deſmahis.

« Vos jeunes mains cueillent de fleurs
» Dont je n'ai plus que les épines;
» Vous dormez deſſous les courtines
» Et des graces & des neuf ſœurs:
» Je leur fais encore quelques mines;
» Mais vous poſſédez leurs faveurs.
» Tout s'éteint, tout s'uſe, tout paſſe:
» Je m'affaiblis, & vous croiſſez;
» Mais je deſcendrai du parnaſſe
» Content, ſi vous m'y remplacez.
» Je jouis peu, mais j'aime encore:
» Je verrai du moins vos amours;
» Le crépuſcule de mes jours
» S'embellira de votre aurore.
» Je dirai, *je fus comme vous*:
» C'eſt beaucoup me vanter peut-être;
» Mais je n'en ſerai point jaloux,
» Le plaiſir permet-il de l'être? »

Desmarets de Saint-Sorlin (Jean), né à Paris en 1595, fut Contrôleur-général de l'Extraordinaire des guerres, Secrétaire général de la Marine, & de l'Académie Françaiſe dès ſon inſtitution: il travailla aux

pieces

pieces que le Cardinal de Richelieu donnait ſous ſon nom ; ſa comédie les *Viſionnaires*, paſſait pour chef-d'œuvre avant que l'on connût Moliere.

Il mourut le 25 Octobre 1676.

Chanſon à Mademoiſelle de Rambouillet.

C'eſt la Violette qui parle.

« Franche d'ambition, je me cache ſous l'herbe,
» Modeſte en ma couleur, modeſte en mon ſéjour ;
» Mais ſi ſur votre front je puis me voir un jour,
» La plus humble des fleurs ſera la plus ſuperbe ».

On a oublié ſon poëme de Clovis.

Desportes (Philippe), né à Chartres en 1546, fut Chanoine de la ſainte Chapelle, Abbé de Tyron, de Bonport, de Joſaphat, des Vaux de Cernay & d'Aurillac. La poéſie lui fit faire une fortune peu commune dans cette carriere. Charles IX qui l'aimait beaucoup, lui donna huit cent écus d'or pour ſon poëme (*a*) de Rodomont, qui n'a pas huit cent vers ; & Henri III, dix mille écus pour l'engager à mettre au jour un très petit nombre de ſonnets. Il accompagna ce Prince en Pologne. Il était né avec beaucoup de jugement & de goût, & contribua beaucoup aux progrès & à la pureté de la langue françaiſe.

Deſportes était oncle du Poëte Garnier. Après avoir vécu ſoixante ans fort agréablement, il mourut en 1606. Son épitaphe ſe lit dans la place de ſaint Etienne-du-Mont à Paris. On voit ce Poëte repréſenté dans la barque de Caron ; les Anges aident aux manœuvres du vieux Nocher. L'épitaphe eſt un mélange de la fable & de citations de l'écriture.

CHANSON.

« Le mal qui me rend miſérable
» Et qui me conduit au trépas,

(*a*) « Et toutes fois Deſportes
» De Charles de Valois, étant bien jeune encore,
» Eut pour ſon Rodomont huit cent couronnes d'or ».
Claude Garnier.

» Eſt ſi grand, qu'il eſt incroyable.
» Auſſi vous ne le croyez pas.

» Amour qui des yeux prend naiſſance,
» Court auſſi tôt vers le deſir ;
» Se conſerve avec l'eſpérance
» Et trouve repos au plaiſir.

» Mon amour eſt d'une autre ſorte,
» Le déſeſpoir la rend plus forte ;
» Elle renaît de ſon trépas,
» Perdant, elle acquiert la victoire ;
» C'eſt une choſe forte à croire,
» Auſſi vous ne la croyez pas.

» Tout ce que l'univers enſerre,
» Tend au bien, le cherche & le ſuit,
» Le feu, l'air, les eaux & la terre,
» Et tout ce qui d'eux eſt produit.

» Moi ſeul, de moi-même adverſaire,
» Je cours à ce qui m'eſt contraire,
» Et ne fuis rien tant que mon bien :
» Je rends ma douleur incurable ;
» Mais pour ce qu'il n'eſt pas croyable,
» Madame vous n'en croyez rien.
» Le mal, &c. »

AUTRE.

« Que vous m'allez tourmentant
» De m'eſtimer infidele !
» Non, *vous n'êtes point plus belle*,
» Que *je ſuis ferme & conſtant.*

» Pour bien voir quelle eſt ma foi,
» Regardez-moi dans votre ame,
» C'eſt comme je fais Madame :
» Dans la mienne je vous vois.

» Si vous penſez me changer,
» Ce miroir me le rapporte ;
» Voyez donc de même ſorte,
» En vous ſi je ſuis léger.

» Pour vous ſans plus je fus né,
» Mon cœur n'en peut aimer d'autre.
» Las! ſi je ne ſuis plus vôtre,
» A qui m'avez-vous donné? »

AUTRE.

« Roſette, pour un peu d'abſence,
» Votre cœur eſt déja changé!
» J'ai reconnu votre inconſtance,
» Perfide, & je me ſuis vengé.
» Non jamais beauté ſi légere
» Dans ſes liens ne me tiendra.
» Nous verrons, volage bergere,
» Qui des deux s'en repentira.

» Tandis qu'en pleurs je me conſume,
» Maudiſſant cet éloignement,
» Vous qui n'aimez que par coutume,
» Careſſez un nouvel amant.
» Jamais girouette légere
» Au vent ſitôt ne ſe tourna.
» Nous verrons, &c.

» Où ſont ces promeſſes ſi ſaintes?
» Tant de pleurs verſés en partant?
» Se peut-il que ces triſtes plaintes
» Sortiſſent d'un cœur inconſtant?
» Ah! beauté fourbe & menſongere,
» Maudit ſoit qui plus vous croira!
» Nous verrons, &c.

» Celui qui poſſede ma place,
» Ne peut vous aimer tant que moi;
» Et celle que j'aime vous paſſe
» De beauté, d'amour & de foi.
» Conſervez cette amour nouvelle,
» Jamais mon cœur ne changera.
» Nous verrons, &c. »

AUTRE.

« Que de plaiſir de voir deux colombelles
» Bec contre bec en trémouſſant des aîles,

» Mille baiſers ſe donner tour à tour ;
» Puis tout ravi de leur grace naïve
» Dormir au frais d'une ſource d'eau vive,
» Dont le doux bruit ſemble parler d'amour ! »

Desbarreaux a pris de Desportes l'idée de ſon fameux ſonnet, & on voit qu'il l'a entiérement imité ; car les mêmes rimes s'y trouvent dans pluſieurs endroits : on ſait que celui de Desbarreaux finiſſait ainſi :

« Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
» Qu'il ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt ? »

Voici la fin de celui de Desportes :

« Ne tournés pas les yeux ſur mes actes pervers ;
» Ou, ſi tu les veux voir, vois les teints & couverts
» Du beau ſang de ton fils, ma grace & ma juſtice ».

Destouches (Philippe Néricault), né à Tours en 1680, d'une bonne famille, prit d'abord le parti des armes, & penſa périr par l'effet d'une mine au ſiege de Barcelonne. Il fut enſuite Comédien, puis s'étant appliqué aux négociations, il fut fait Secrétaire d'ambaſſade en Suiſſe. Ce fut à Soleure qu'il fit ſa premiere piece, *le Curieux impertinent*. En 1717, M. le Régent l'envoya à Londres, où il fut chargé des affaires de France juſqu'en 1724, & il s'y maria avec une Anglaiſe. Depuis ſon retour, il ſe fixa dans une terre qu'il acheta près de Melun ; & ce fut-là qu'il compoſa preſque toutes ſes pieces. Auſſi-tôt qu'il en avait fait une, il l'apportait aux Comédiens, la leur faiſait répéter, & repartait pour ſa terre la veille de la premiere repréſentation. Il avait été reçu de l'Académie Françaiſe, à ſon retour d'Angleterre ; & il mourut en 1754, bon citoyen, bon mari, bon pere & bon ami. Le *Philoſophe marié*, le *Glorieux* & pluſieurs autres pieces aſſurent à jamais ſa réputation. On lui donne le poëme de *Ragonde*, mis en Muſique par Mouret ; d'autres veulent qu'il ſoit de Malezieux, Chef du conſeil de M. le Duc du Maine.

Dorat (Claude-Joſeph), né à Paris, fut d'abord Mouſquetaire de la premiere compagnie de la garde du Roi ; mais il quitta le ſervice pour ſe livrer entiérement aux lettres. Il ſerait difficile d'avoir plus d'eſprit que

lui, & ſes ouvrages ſont ſi connus, que nous nous contenterons de citer quelques-unes de ſes jolies chanſons.

CHANSON.

« Dans l'île de Cythere,
» Vénus à ſon preſſoir,
» Que, jaloux de lui plaire,
» Les amours font mouvoir;
» On y puiſe ſans ceſſe
» Un nectar précieux
» Que verſe la jeuneſſe
» A la table des Dieux.

» Cuve où l'on eſt à l'aiſe,
» Plaît le mieux à Bacchus:
» Ce goût, ne lui déplaiſe,
» Irait mal à Vénus:
» Le plus petit eſpace
» Renferme mille appas;
» Le vin tient de la place,
» Le plaiſir n'en tient pas.

» Tout rempli d'alégreſſe,
» Comme on voit le glaneur
» Grapiller ce que laiſſe
» Le fer du vendangeur,
» Armé d'une faucille,
» Dans Cythere à ſon tour,
» Le pauvre hymen grapille
» Les reſtes de l'amour.

» Ennemi du myſtere,
» Bacchus aime un ſéjour
» Que le ſoleil éclaire
» Et vendange le jour.
» Vénus aime le ſombre
» Du plus ſecret réduit,
» Elle ſe plaît à l'ombre,
» Et vendange la nuit ».

AUTRE.

» Amour, commence le tableau!
» Qu'il ſera beau, s'il eſt fidele.
» Voilà les couleurs, le pinceau
» Et dans mon cœur eſt le modele.

» L'ouvrage eſt digne de ta main,
» C'eſt à l'Amour à peindre Imene.
» Sur l'albâtre d'un front ſerein
» Trace deux jolis arcs d'ébene.

» Plus bas deſſine un œil charmant;
» Cet œil trop rigoureux peut-être,
» Qui tour-à-tour fier & touchant,
» Défend le deſir qu'il fait naître.

» *Peins le plus amoureux zéphir,*
» Semant de fleurs ſes levres cloſes;
» Mais viennent-elles à s'ouvrir,
» Peins des perles parmi les roſes.

» Avec art ſuſpends ſes cheveux
» Et treſſes-les en diadême;
» Laiſſés-les flotter; ſi tu veux;
» Ce déſordre lui ſied de même.

» Pour m'offrir les brillans contours
» De ſa taille ſvelte & légere,
» Peins la plus agile bergere
» Qui cherche ou qui fuit les amours.

» De ſon doux & tendre ſourire
» Exprime le charme ſecret:
» Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet;
» Moi, je peindrai ce qu'il inſpire.

» Acheve, arrondis ce beau ſein
» Où tu ceſſes d'être volage....
» Le pinceau tombe de ta main:
» Arrête & baiſe ton ouvrage ».

AUTRE.

« J'ai vu Thémire dans nos champs ;
» Comme à la ville elle y ſait plaire,
» Thémire écoutait mes accens ;
» Amour, Thémire était bergere !
» Elle était belle ſans apprêts ;
» Les lieux où brillent ſes attraits,
» Sont toujours ceux que je préfere.

» Sous un boſquet, ſous des lambris,
» De triompher elle eſt bien ſûre,
» Les cheveux chargés de rubis,
» Le front couronné de verdure.
» Près d'elle tout paraît charmant ;
» De tout elle fait l'ornement,
» Et rien ne lui ſert de parure.

» Si l'art quelquefois l'a ſéduit
» Dans le ſéjour de l'impoſture ;
» Bientôt le ſentiment l'inſtruit
» Et la ramene à la nature ;
» Oui, c'eſt une onde que les vents
» Troublent pendant quelques momens ;
» Mais dont la ſource eſt toujours pure ».

AUTRE.

« Serin je voudrais être
» Pour fêter dans mes chants
» Les beaux jours que font naître
» Thémire & le Printems,
» Pour la ſuivre au bocage,
» Voler ſur ſon chemin,
» Ou, de peur de la cage,
» Me ſauver dans ſon ſein.

» Là je lui fais deux roſes
» Que j'irais béqueter,
» Pour ſes levres mi-cloſes,
» Il faudrait les quitter ;

» Ne ſachant auprès d'elle
» Où fixer mon deſir,
» Chaque vol infidele
» Me vaudrait un plaiſir.

» Dans ces doux exercices
» Je paſſerais le tems,
» Entouré de délices
» Sans prévoir les tourmens;
» Puis le ſoir avec l'ombre,
» J'irais, ivre d'amour,
» Conter à la nuit ſombre
» Tous les plaiſirs du jour ».

AUTRE.

« L'autre jour j'apperçus *Liſette*
» *Triſte & déja loin du hameau*,
» Avec panetiere & houlette,
» Mais ſans ſon chien & ſon troupeau.
» Je lui dis où vas-tu, la belle,
» Avec l'air de te déſoler?
» *Je fuis l'amour, me répond-elle,*
» *Et ſi loin qu'il n'y puiſſe aller.*

» Ton erreur, lui dis-je, eſt extrême:
» Un vain dépit te fait la loi:
» Ton cœur te ſuit; ſi ton cœur aime,
» L'ennemi voyage avec toi.
» Reviens parmi nos paſtourelles,
» Si tu n'as pas d'autres ſecours:
» Le Dieu que tu fuis a des aîles;
» Il te rattraperait toujours ».

Dreuillet (Éliſabeth), femme d'un Préſident aux enquêtes du Parlement de Toulouſe, où elle était née, était de la cour de Madame la Ducheſſe du Maine; & par la vivacité de ſon eſprit, elle en faiſait un des principaux agrémens. Elle mourut en 1730.

CHANSON.

« Impitoyable loi d'un ſexe malheureux,
» Devoir cruel qui m'oblige au ſilence

» Que

» Que tu me fais ſouffrir de tourmens rigoureux!
» Tircis ſe plaint de mon indifférence.
» Hélas que ce berger a peu d'expérience!
» S'il ſavait lire dans mes yeux,
» Il verrait bien qu'il eſt plus heureux
» Qu'il ne penſe ».

Vers de la Comteſſe de Murat à Me Dreuillet, en lui envoyant du papier.

« Sur ce papier qu'on fabrique à Cythere,
» Amour le veut, tracés-y quelques traits
» De cet eſprit qui ſait briller & plaire,
» Qui nous ſurprend & ne tarit jamais.
» Le même Dieu m'ordonne auſſi d'écrire;
» Mais il me l'ordonne autrement;
» Il ne permet qu'à mon cœur ſeulement
» De dicter ce qu'il faut vous dire ».

Réponſe.

« L'amour ordonne mal (ſoit dit ſans le fâcher):
» Je ne me flatte point, & je ſais me connaître:
» Mon eſprit, devant vous, ne ſe peut trop cacher;
» Et ce que mon cœur ſent, ne ſaurait trop paraître ».

Duché de Vancy (Joſeph-François), naquit à Paris le 29 Octobre 1668. Son pere était Gentilhomme ordinaire & Secrétaire des Galeres, & devint Valet-de-chambre de Louis XIV. Il fut reçu à l'Académie des Belles-Lettres, & mourut le 14 Décembre 1704. On l'inhuma dans le cimetiere des Innocens.

On a de lui trois tragédies qu'on ne joue plus.

Il donna à l'Opéra: en 1694, *Céphale & Procris*, muſique de Mademoiſelle Laguerre; en 1695, *Théagene & Cariclée*, muſique de Deſmarets; *Les Amours de Momus*, *idem*; en 1698, *les Fêtes galantes*, *idem*; en 1701, *Scylla*, muſique de Théobalde; en 1704, *Iphigénie en Tauride*, achevée par Danchet, muſique de Deſmarets, achevée par Campra.

Ducis (Jean-François), Secrétaire ordinaire de Monsieur, l'un des Quarante de l'Académie Françaiſe, eſt né à Verſailles dans le mois

d'Août 1733, de parens honnêtes & connus par une probité irréprochable. Pierre Ducis, ſon pere, était né en Savoye; & toute ſa famille, du côté maternel, eſt également originaire de ce Duché. Il fit ſes humanités à Verſailles, & ſa Philoſophie à Paris, où il étudia auſſi pour être Avocat. Après avoir été Secrétaire de M. le Maréchal de Belle-Iſle, Miniſtre de la guerre, il accompagna en Allemagne, pendant toute la derniere Guerre, avec un traitement de Sa Majeſté, M. le Comte de Montazet, Lieutenant général des armées du Roi, & ſon Miniſtre à l'armée de l'Impératrice-Reine. Il eut l'honneur d'avoir la confiance & l'amitié de cet Officier général, homme vraiment rare par ſon génie éminent pour la guerre & les négociations, plein de mœurs & de vertus, mort Grand'croix de l'ordre de S. Louis, Chevalier de l'ordre de l'Aigle-blanc de Pologne, & Gouverneur de Saint Malo. Après avoir perdu cet ami illuſtre, il en retrouva un autre dans Monſieur le Comte d'Angiviller, Directeur général des bâtimens du Roi, qui obtint de MONSIEUR de le décorer du titre de ſon Secrétaire. C'eſt à ſes bienfaits qu'il doit tout ce qu'il poſſéde, c'eſt dans ſon ame profondément vertueuſe & ſenſible qu'il puiſa les conſolations & les encouragemens. Il eut auſſi le bonheur de s'acquérir l'amitié ſolide de Monſieur l'Evêque de Senlis, qui lui en a donné dans toutes les occaſions les preuves les plus fortes & les plus touchantes; ſous la condition expreſſe de n'en point parler.

Il ne céda que tard au penchant qui l'entraînait vers la carriere dramatique. Ses tragédies ſont *Amélyſe*, *Hamlet*, *Roméo & Juliette*, *Œdipe chez Admete*. On a de lui, dans un autre genre, le *Bouquet de l'Amitié*, en vers & en quatre chants; un poëme au Roi de Sardaigne, ſur le mariage de Madame Clotilde; différentes épîtres adreſſées à ſa mere ſur ſa convaleſcence, & à MM. de Leyre & Thomas ſes amis; quelques pieces fugitives, & ſon diſcours de réception à l'Académie Françaiſe.

DUCLOS (Charles Peheau), Hiſtoriographe de France, Cenſeur royal, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françaiſe, membre de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres, de l'Académie de Berlin, & de la Société royale de Londres, naquit en 1705 à Dinant en Bretagne, & mourut à

Paris le 26 Mars 1772. Il eſt auteur de l'Hiſtoire de Madame de Luz, des Confeſſions du Comte de ***, d'Acajou, des Conſidérations ſur les mœurs, de la Grammaire de Port-Royal, de l'Hiſtoire de Louis XI, &c.

L'Auteur de ſon éloge, dans le Nécrologe, le peint en peu de mots: « Sans être préciſément dans la claſſe des Ecrivains de génie, il a mérité » l'eſtime de ſon ſiecle & de la poſtérité par des talens diſtingués, dont » il a fait uſage en bon citoyen ».

Il a donné à l'Opéra, en 1743, les *Caracteres de la Folie*, muſique de M. de Bury, Surintendant de la Muſique du Roi.

Dumourier (Antoine-François du Perrier), né en 1707, fut Commiſſaire des guerres en 1732; & chargé de l'intendance de l'armée par M. le Maréchal de Broglio en 1759, il ne put ſe livrer au goût qu'il avait pour les Arts, & ſur-tout pour la Poéſie.

Ce ne fut qu'à la paix, quoiqu'alors il fut tourmenté des douleurs de la pierre, qu'il travailla au poëme de Richardet, qu'il traduiſit de l'Italien de Fortiguerra. Ce Poëte voulut prouver qu'il était facile de compoſer dans le genre de l'Arioſte, & paria, dit-on, de faire en trente jours un poëme en trente chants. Il gagna ſon pari, en nous donnant le *Ricciardeto*; mais cette hiſtoire a bien l'air d'une fable. M. Dumourier a réduit cet ouvrage à douze chants, & l'a plutôt imité que traduit.

Cet Auteur eſtimable mourut en 1769, & a laiſſé un fils digne de lui.

Durant (Gilles), ſieur de la Bergerie, Avocat & Poëte célebre du ſeizieme ſiecle. C'eſt à tort que le *Dictionnaire hiſtorique* dit qu'il fut puni de mort le 23 Août 1590, pour avoir fait ſa piece du *Trépas de l'Âne Ligueur*. On voit ſon nom ſur la liſte des Avocats, faite par l'Oiſel en 1599; & certainement le badinage de l'Ane Ligueur ne méritait pas la mort.

Les œuvres de *Gilles Durant* contiennent deux livres d'amours, deux d'odes, pluſieurs imitations de poéſies latines de Bonnefons, & des mêlanges poétiques. Les éloges de ſes contemporains prouvent qu'il a joui de la plus haute réputation.

CHANSON.

» L'amour vous joue un méchant tour;
» Il entre en maſque en votre ame inhumaine;
» Vous croyez voir chez vous la haine,
» Vous vous trompez, Lucrece, c'eſt l'amour ».

AUTRE.

« Quand on ſe défend, c'eſt en vain,
» On ne ſaurait trop tôt ſe rendre;
» Qui ſe rend aujourd'hui, ſauve le lendemain,
» Et met à bien le tems qu'on perd à ſe défendre;
» Sachez, Lucrece, qu'en amour
» On perd trop quand on perd un jour ».

AUTRE.

« Sapho votre aînée, à votre âge,
» Pouvait ſe contenter des faveurs d'Apollon;
» Mais celles du jeune Phaon
» L'auraient contenté davantage.

» Que ne l'imitez-vous, ma Belle?
» Pour être mûre vierge, a-t-on le chant plus doux?
» Sapho fit des vers comme vous,
» Faites l'amour comme elle ».

Evremont (Charles de S. Denys, Seigneur de S.), né à S. Denis-le-Guaſt, près de Coutances, d'une famille noble & ancienne, le premier Avril 1613, fut d'abord Capitaine d'Infanterie, & s'attacha à M. le Prince. Il ſervit en Catalogne, & fut fait Maréchal de camp. Une plaiſanterie qu'il ſe permit ſur le Cardinal Mazarin, le fit mettre pendant trois mois à la Baſtille. Cette leçon ne le rendit pas plus ſage; & une lettre qu'il écrivit à M. le Maréchal de Crequy ſur la paix des Pyrenées, l'obligea de ſe retirer en Angleterre. Il ſollicita vainement pluſieurs fois ſon rappel : le Roi fut inflexible.

Il fit les plaiſirs de la cour de Charles II, & fut l'ami intime de la fameuſe Ducheſſe de Mazarin & du Prince d'Orange. Il demeura à

Londres depuis 1665 juſqu'à ſa mort arrivée le 20 Septembre 1703, à quatre-vingt-dix ans; on l'enterra à Weſtminſter.

S. Evremont nous a laiſſé pluſieurs ouvrages eſtimés, & des vers fort agréables.

CHANSON.

« Qu'avez-vous fait de mon amour,
» Bonheur fatal, funeſte jouiſſance?
» Etait-ce pour le perdre! ô trop malheureux jour,
» Que je vous attendais avec impatience?
» Rendez, trompeur, rendez-moi mes deſirs,
» Et je vous rendrai vos plaiſirs ».

Fare (Charles-Auguſte, Marquis de la), né au château de Valgorge dans le *Vivarais*, en 1644, Capitaine des Gardes de Monſieur & enſuite du Régent, fut célebre par ſes talens pour la poéſie, qui ne ſe développerent qu'à près de ſoixante ans. C'était un des hommes les plus aimables du ſiecle de Louis XIV, & l'ami intime de l'Abbé de Chaulieu & de Ninon Lenclos. Il mourut deux ans avant ſon ami, en 1718.

CHANSON.

« Envain je bois pour calmer mes alarmes
» Et pour chaſſer l'amour qui m'a ſurpris:
» Ce ſont des armes
» Pour mon Iris.
» Le vin me fait oublier ſes mépris
» Et m'entretient ſeulement de ſes charmes ».

AUTRE.

« Quand je regarde ces prairies
» Et ces bocages renaiſſans,
» J'y mêle aux plaiſirs de mes ſens
» Le charme de mes rêveries;
» J'y laiſſe couler mon eſprit
» Comme cette onde gazouillante,
» Qui ſuit le chemin de ſa pente,
» Qu'aucune loi ne lui preſcrit.

» Je vois ſur des côteaux fertiles
» Des troupeaux riches & nombreux ;
» Ceux qui les gardent, ſont heureux,
» Et ceux qui les ont, ſont tranquilles.
» S'ils ont à redouter les loups,
» Et ſi l'hiver vient les contraindre,
» Ce ſont là tous les maux à craindre :
» Il en eſt d'autres parmi nous.

» Heureux habitans de ces plaines,
» Qui vous bornez dans vos deſirs,
» Si vous ignorez nos plaiſirs,
» Vous ne connaiſſez pas nos peines.
» Vous goûtez un repos ſi doux,
» Qu'il rappelle le temps d'Aſtrée.
» Enchanté de cette contrée,
» Je reviendrai vivre avec vous ».

Ce fut pour la belle Mad. de Caylus qu'il fit ſes premiers vers.

« M'abandonnant un jour à la triſteſſe,
» Sans eſpérance & même ſans deſirs,
» Je regrettais les ſenſibles plaiſirs
» Dont la douceur enchanta ma jeuneſſe.
» Sont-ils perdus, diſais-je, ſans retour ?
» Et n'es-tu pas cruel, Amour !
» Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
» Le maître de mes plus beaux jours,
» D'en laiſſer terminer le cours
» A l'ennuyeuſe indifférence ?
» Alors j'apperçus dans les airs
» L'enfant Maître de l'univers,
» Qui, plein d'une joie inhumaine,
» Me dit en ſouriant : *Tircis, ne te plains plus ;*
» Et pour mettre fin à ta peine,
» Je te promets un regard de Caylus ».

AUTRE.

« Je porte un cœur fidele & tendre ;
» Mais à qui veut le poſſéder,
» Il faut des charmes pour le prendre
» Et des faveurs pour le garder ».

Favart (Charles-Simon), naquit à Paris le 13 Septembre 1710. Il fit ſes études au college des Jéſuites, & y annonça dès ſes premieres claſſes de grandes diſpoſitions pour la verſification françaiſe. A l'âge de vingt ans il fit un poëme pour l'académie des Jeux Floraux, & fut couronné. Pluſieurs jolis couplets de lui s'étaient déja répandus dans la ſociété. Sur ſa réputation naiſſante le ſieur Ponteau, Directeur de l'opéra-comique, chercha à ſe l'attacher pour ſon ſpectacle. La *Chercheuſe d'eſprit*, qui avait été précédée de pluſieurs autres opéra-comiques accueillis avantageuſement, décida ſa réputation, & fut regardée comme un chef-d'œuvre dans ce genre. L'Académie Royale de Muſique réclama ſes talens, & il y donna avec ſuccès le ballet de Don Quichotte, muſique de Boismortier. En 1744, il épouſa la fille d'un Muſicien de la chapelle du Roi de Pologne, Marie-Benoite-Juſtine du Roncerai, qui, par ſes ſuccès ſoutenus au théâtre, ſes talens en différens genres & ſes qualités eſtimables, a juſtifié le choix d'un Auteur auſſi connu par la délicateſſe de ſon goût que par l'honnêteté de ſes mœurs. Il ſignala ſon zèle dans toutes les époques intéreſſantes pour la patrie, & fut chargé par la Cour de différentes fêtes, & honoré du titre de Compoſiteur des Spectacles de la Cour, avec une penſion de mille livres. A la paix de 1762, il compoſa par ordre du Gouvernement une piece en un acte, pour la Comédie Françaiſe; & la célebre Mlle. d'Angeville qui avait quitté le théâtre, y rentra pour jouer le rôle principal. Le ſuccès de cet ouvrage fut couronné par l'honneur qu'il eut d'être préſenté au Roi, qui le gratifia encore d'une penſion. Les gens de lettres reconnurent dans l'*Anglais à Bordeaux* l'agréable Auteur de *Ninette*, des *trois Sultanes*, & regretterent que des raiſons de convenance l'euſſent forcé de conſacrer au ſpectacle italien des talens faits pour briller ſur la ſcene françaiſe. Jamais les vrais connaiſſeurs ne lui ont fait l'injuſtice d'attribuer ſes ouvrages à un autre, & avec d'autant plus de raiſon qu'il a toujours eu la délicateſſe la plus ſcrupuleuſe pour avertir le public de la part que pouvaient avoir à quelques-uns de ſes ouvrages des amis de ſa ſociété intime. Ce fut lui qui, le premier, entreprit de faire connaître le charme de la muſique italienne, en y adaptant des paroles françaiſes, & il y réuſſit.

La pureté, l'élégance du ſtyle, la gaieté, & le ſentiment ſont le caractere principal des productions de cet aimable Auteur.

Nous ne rapporterons ici que quelques-unes de ſes chanſons.

CHANSON.

Sur l'air du menuet d'Exaudet.

« Mars un jour
» Et l'Amour
» A Cithere,
» Prirent querelle tous deux,
» L'Amour lui dit, je veux
» Te déclarer la guerre.
» Le Dieu Mars
» Prend ſes dards,
» *Sa* cuiraſſe,
» Et l'enfant tout déſarmé,
» Sans en être alarmé,
» Menace.
» Mars au combat l'appelle,
» Cupidon d'un coup d'aîle
» Rend ſes traits
» Sans effets,
» *Et balance*
» Sa puiſſance!
» Dans le cœur du Dieu guerrier
» L'Amour d'un vol altier,
» Lui-même tout entier
» S'élance.
» Mars en feu
» Sent ce Dieu
» Dans ſon ame.
» Si l'enfant audacieux
» A laiſſé dans ſes yeux
» Et ſon charme & ſa flame:
» Mars ſoumis
» En a pris
» Plus d'empire,
» A préſent tout cede à Mars,
» Qui ſoutient ſes regards,
» Soupire ».

AUTRE.

AUTRE.

Majeur.

« Un jour le fils de Vénus
» Vendangeait avec Bacchus ;
» Le petit Dieu de Cithere
» Voltigeait ſur le raiſin,
» En faiſait jaillir le vin,
» Et de ſon aîle légere,
» Careſſait ce jus divin.

Mineur.

» De ce nectar enchanteur,
» Il reſpire la vapeur.
» Le parfum qui l'environne
» Bientôt lui monte au cerveau :
» Il chancelle, & dans la tonne
» Laiſſe tomber ſon flambeau.

Majeur.

» Le vin bouillonne à l'inſtant ;
» Et s'éleve en pétillant.
» La gaité qui ſe réveille,
» Chante & rit, danſe à l'entour ;
» Et depuis cet heureux jour,
» Avec le jus de la treille,
» On boit la flame d'amour ».

AUTRE.

Air : *Sous un ormeau.*

« Dans un détour,
Me promenant au bois un jour,
» J'apperçus l'Amour
Dormant aux pieds d'un tilleul ;
» Seul.

» A l'aſpect du trompeur
Je recule en tremblant de frayeur ;
» Mais il a l'air ſi doux,
» Qu'ai-je à craindre : approchons... ſauvons-nous.

» O ſort heureux !
» Le traître dort, tout ſert nos vœux ;
» Ses yeux dangereux
» Sont couverts d'un voile épais.
» Paix.

» Pour lui prendre ſes traits ;
» Dans ces lieux tenons-nous aux aguets.
» Eſſayons ſi par là
» Je pourrai... Doucement... les voilà.
» Ne tardons pas,
» Pour l'enchaîner formons des las ;
» Mais que fais-je hélas !
» Non, il dort
» Fort.

» *Raſſurons nos eſprits,*
» *Serrons-le dans ces nœuds, il eſt pris.*
» Le cruel auſſi-tôt
» Fait un cri, ſe réveille en ſurſaut.
» Tyran des cœurs,
» Reçois le prix de tes rigueurs.
» Je ris de tes pleurs,
» Dans mes liens
» Je te tiens,
» Viens.

» *Il répond à ces mots,*
» Ecoutez mes ſoupirs, mes ſanglots.
» Je ſuivrai votre loi ;
» Je vous jure un reſpect... croyez-moi.
» Tu me promets
» De ne troubler jamais, jamais
» *La tranquille paix*
« Dont juſqu'ici j'ai joui.
» Oui.

» Pourquoi faire captif
» Un enfant qui paraît ſi naïf,
» Je le fais trop ſouffrir.
» Délions... Je me laiſſe attendrir.
» Tu m'as lâché,
» Me dit l'Amour d'un air touché,

» Et d'un trait caché,
L'ingrat, hélas! me perça,
» Ah!
» Tout mon ſang ſe troubla,
» Le perfide en riant s'envola :
» Je me ſens pénétré
» D'une ardeur.... Je ne puis reſpirer.
» Voilà comment
L'Amour content tient ſon ſerment.
» Depuis ce moment,
» Ainſi que lui, tout amant
» Ment ».

Faye (Jean-François de Leriget de la), né en Dauphiné en 1674, & reçu à l'Académie Françaiſe en 1730, nous a laiſſé un recueil de Poéſies fort agréables. Son frere était Capitaine aux Gardes, & ſe diſtingua aux batailles de Ramillies & d'Oudenarde. Ses talens pour les Mathématiques le firent recevoir de l'Académie des Sciences en 1716; il mourut en 1718, âgé de quarante-ſept ans. La Faye mourut en 1731.

« Il a réuni le mérite
» Et d'Horace & de Pollion
» Tantôt protégeant Apollon,
» Et tantôt chantant à ſa ſuite.
» Il reçut deux préſens des cieux,
» Les plus charmans qu'ils puiſſent faire :
» L'un était le talent de plaire,
» L'autre le ſecret d'être heureux ».
Volt. Temple du goût.

CHANSON.

» Etes-vous de Pſyché l'amant
» Ou bien la Déeſſe ſa mere?
» Sous cet équivoque ornement
» Vous raſſemblez tout l'art de plaire,
» Et je m'engage également,
» Ou pour Florence ou pour Cythere ».

Épitaphe de la Faye par Piron.

« Sur les bords ténébreux, la Faye eſt deſcendu :
» Le goût, l'urbanité, la raiſon délicate,

» Tout ce qui diſtingua le Romain du Sarmate ;
» Contre le trait fatal, rien ne l'a défendu :
» Muſes qu'il chériſſait, & qui l'avez perdu,
» Du culte qu'on vous rend, ſi la douceur vous flatte,
» Qu'en éloges plaintifs tout le Parnaſſe éclate,
» A qui vous en comblait ce tribut eſt bien dû:
» Mais ne l'exigez point de ma douleur trop tendre ;
» Que ne ferais-je pas pour honorer ſa cendre !
» Sur ſon tombeau ſouvent je veux jetter des fleurs !
» Pour ma triſte amitié, flatteuſe & vaine amorce !
» De les cueillir, hélas ! elle n'a pas la force,
» Et mon pouvoir ne va qu'à lui donner des pleurs ».

VERS.

« *Le petit peuple important*
» *Paraît avoir peur de rire ;*
» *S'il méritait moins la ſatyre,*
» *Il ne la craindrait pas tant* ».

CHANSON.

« Projet flatteur de ſéduire une Belle,
» Soins concertés de lui faire la cour,
» Tendres écrits, ſermens d'être fidele,
» Airs empreſſés, vous n'êtes point l'amour.
» *Mais ſe donner, ſans eſpoir de retour ;*
» Par ſon déſordre annoncer que l'on aime ;
» Reſpect timide avec ardeur extrême ;
» Perſévérance au comble du malheur ;
» Dans ſa Philis, n'aimer que Philis même :
» Voilà l'amour, il n'eſt que dans mon cœur ».

Fénelon (François de la Motte Salignac de), Précepteur des Enfans de France, & Archevêque de Cambray, né à Fénelon en Querci le *6* Août *1651*, compoſa le roman de Télémaque, chef-d'œuvre de ſtyle, de ſageſſe, d'éloquence & de raiſon. Il fut exilé en *1697* pour des *tracaſſeries* de religion.

On agitait devant la Reine de Pologne, épouſe du Roi Staniſlas, qui de Boſſuet ou de Fénelon avait rendu de plus grands ſervices à la religion. « L'un la prouve, dit cette Princeſſe, mais l'autre la fait aimer ».

Cet aimable Prélat ne dédaigna pas de faire quelques chanſons, dont nous n'avons pu recueillir que deux.

CHANSON.

« Jeune, j'étais trop ſage,
» Et voulais trop ſavoir;
» Je ne veux en partage
» Que badinage,
» Et touche au dernier âge
» Sans rien prévoir ».

AUTRE.

« Iris, vous connaîtrez un jour
» Quel eſt le danger où vous êtes;
» Le mépris ſuit de près l'amour,
» Que ſavent donner les coquettes.
» Cherchez à vous faire eſtimer,
» Bien plus qu'à vous montrer aimable.
» Le faux honneur de tout charmer
» Détruit ſouvent le véritable.

» Mille trompeurs, par leurs diſcours
» Remplis d'une perfide adreſſe,
» Chez vous s'efforcent tous les jours
» De prouver leur feinte tendreſſe.
» Fuyez leur charme ſéducteur,
» Tôt ou tard il devient funeſte;
» L'oreille eſt le chemin du cœur,
» Et toujours le cœur l'eſt du reſte.

» (*a*) Reſſentez donc pour votre Amant
» Ce qu'il reſſent pour ſon Amante;
» Comme il ſera toujours conſtant,
» Soyez auſſi toujours conſtante.
» Mais pour ceſſer de m'allarmer,
» Jurons de l'ardeur la plus vive,
» Moi, de vivre pour vous aimer,
» Vous de m'aimer pour que je vive ».

(*a*) Ce dernier couplet n'eſt pas de Fénelon.

Fenouillot de Falbaire, de Franche-Comté, a donné avec M. Grétry, *les deux Avares*, opéra-comique qui a eu un grand ſuccès, & *Mélide* avec M. Philidor. Il eſt auſſi auteur de *l'honnête Criminel*, du *Fabriquant de Londres*, & de pluſieurs autres pieces, où l'on trouve toujours de l'eſprit & du ſentiment.

Fermelhuis (de), fils d'un Médecin de Paris, donna en 1730, les paroles de Pyrrhus, muſique de Royer. Son pere avait donné en 1712 l'éloge funebre de Mlle. Cheron, femme de M. de la Haye, de l'Académie Royale de Peinture.

Ferrand (Antoine), né à Paris en 1677, & Conſeiller de la cour des Aydes, fit des chanſons charmantes & pleines de graces. Il mourut en 1719, âgé de quarante-deux ans.

CHANSON.

« D'amour & de mélancolie
» Celemnus enfin conſumé,
» En fontaine fut transformé;
» Et qui boit de ſes eaux oublie
» Juſqu'au nom de l'objet aimé.
» Pour mieux oublier Égérie,
» J'y courus hier vainement;
» A force de changer d'Amant
» L'infidele l'avait tarie ».

AUTRE.

« Il n'en eſt plus, Thémire, de ces cœurs
» Tendres, conſtans, incapables de feindre,
» Qui d'une ingrate éprouvant les rigueurs,
» Vivaient contens & *mouraient ſans ſe plaindre*.
» Les feux d'amour étaient alors à craindre:
» Mais aujourd'hui les feux les plus conſtans
» Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre;
» Helas! pourquoi ſuis-je encor du vieux tems »!

AUTRE.

« Le jeune Colin l'autre jour,
» Aſſis auprès de Liſette,

» L'entretenait de ſon amour
» Au doux ſon de ſa muſette ;
» Et l'Amour malin qui les voyait,
» De leur innocence riait.

» Le berger ſentait des plaiſirs
» Dont il ignorait l'uſage ;
» Liſette formait des deſirs,
» N'en ſachant pas davantage.
» Et, &c.

» Quelquefois un rouge ingénu
» Couvrait le teint de la belle ;
» Saiſi d'un tranſport inconnu,
» Colin rougiſſait comme elle ;
» Et l'Amour malin qui les voyait,
» De ce trouble innocent riait.

» L'amant plus hardi, ſur ſon ſein
» Porta ſa main téméraire,
» Liſette prévit ſon deſſein,
» Sourit & le laiſſa faire,
» Et l'Amour malin qui les voyait,
» De ce badinage riait.

» Bientôt de ſes tranſports ſecrets
» Colin connut le myſtere,
» Et déja ſes yeux indiſcrets
» En parlaient à ſa bergere :
» Et l'Amour malin qui les voyait,
» De leurs prochains plaiſirs riait ».

AUTRE.

« Etre l'Amour, quelquefois je deſire,
» Non pour régner ſur la terre & les cieux,
» Mais pour régner ſur le cœur de Thémire ;
» Seule elle vaut les mortels & les Dieux :
» Non pour avoir ſon bandeau ſur les yeux,
» Car de tous points Thémire m'eſt fidelle ;
» Non pour jouir d'une gloire immortelle,

» Car à ſes jours ſurvivre je ne veux;
» Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle
» Du Dieu d'Amour & les traits & les feux ».

AUTRE.

« Il eſt un Dieu maître de l'univers;
» Dont tous les Dieux reconnaiſſent l'empire;
» C'eſt un enfant; mais chargé de ſes fers,
» Quand il lui plaît, le plus ſage ſoupire.
» Il change tout; le Prince qu'il inſpire
» Devient Berger, le Berger devient Roi:
» Ce Dieu pourtant ne peut rien ſur Thémire;
» Et ne pourrait, ſans elle, rien ſur moi ».

Lefevre de S. Marc (Charles Hugues), né à Paris en 1698, paſſa de l'état militaire à l'état eccléſiaſtique, & finit par reprendre l'habit de laïc: il a commenté les œuvres de pluſieurs Poëtes, dont il a donné des éditions. En 1743, il donna à l'opéra le *Pouvoir de l'Amour*, ballet héroïque, muſique de Royer, & mourut à Paris le 21 Novembre 1769.

Fleury (Jacques), Avocat au Parlement, a fait pluſieurs opéra-comiques, entr'autres *le Roſſignol*; & a donné à l'Opéra, en 1732, *Biblis*, muſique de la Coſte; & en 1736, *les Génies*, muſique de Mlle. Duval.

Foix (Germain Poullain de S.), né à Rennes le 25 Février 1705, a fait pluſieurs pieces charmantes, & d'autres ouvrages qui lui ont acquis de la réputation. Ses Eſſais ſur Paris, ainſi que ſon Hiſtoire de l'Ordre du S. Eſprit, raſſemblent des anecdotes très-curieuſes. Il mourut le 26 Août 1776, & donna à l'Opéra, en 1755, *Deucalion & Pyrrha*, en un acte, muſique de Berton & Giraud.

Font (Joſeph de la), né à Paris en 1686, fit pluſieurs comédies, dont une ſeule (les trois Freres rivaux) eut du ſuccès. Son amour pour le jeu nuiſit à ſon talent, à ſa fortune, à ſa réputation & à ſa ſanté. Il mourut à Paſſy le 20 Mars 1725.

Lafont donna à l'opéra, en 1714, *les Fêtes de Thalie*, muſique de Mouret; en 1716, *Hypermneſtre*, muſique de Gervais, &, dit-on, de M. le Régent; en 1720, *les Amours de Protée*, muſique de Gervais.

Un autre Lafont mort vers 1692, était un agréable débauché qui avait le talent de parodier les airs les plus en vogue. Voici une de ſes chanſons:

« Quand Iris prend plaiſir à boire,
» Bachus croit que c'eſt pour ſa gloire;
» Mais l'Amour en a tout l'honneur;
» Car, en buvant, le vin la rend ſi belle,
» Que le plus altéré buveur
» S'ennivre moins de ſa liqueur
» Que de l'amour qu'il prend pour elle ».

Fontaine (Jean de la), fils d'un Maître des eaux & forêts, & né à Château-Thierry en 1621, fut le plus ſimple, quoique le plus admirable des hommes dans ſon genre. Malgré ſon mérite, il n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV, & mourut chez M. d'Ervard, le 13 Mars 1695.

Dans ſa derniere maladie, comme on l'exhortait à ſe repentir de ſes fautes, « Ah! s'il en a fait, s'écria ſa Garde, c'eſt par bêtiſe, plutôt que » par malice; car il eſt ſimple comme un enfant ».

Un jour qu'il ſoupait chez Moliere avec Racine & Deſpréaux, ces deux fameux Poëtes le voyant plus rêveur qu'à l'ordinaire, tenterent de le réveiller par des traits vifs & piquans. Moliere tirant à part Deſcoteaux, fameux Joueur de flûte, qui était auſſi du ſouper, lui dit d'abondance de cœur: « nos beaux eſprits ont beau faire, ils n'effaceront » pas le bon-homme ».

Il avait été reçu de l'Académie Françaiſe en 1684, & à l'âge de dix-neuf ans était entré dans la maiſon de l'Oratoire où il reſta dix-huit mois. Le goût de la Poéſie lui vint pendant ce tems-là en liſant les œuvres de Malherbe. Il donna en 1691, l'Opéra d'Aſtrée, dont Colaſſe fit la Muſique. Il fit auſſi Acis & Galathée, non joué. Nous avons de lui ſept comédies, dont le Florentin & la Coupe enchantée ſont reſtées au théâtre.

La Fontaine avait épouſé *Marie Hericart*, fille d'un Lieutenant au

Bailliage Royal de la Ferté-Milon. Il en eut un fils dont la poſtérité ſubſiſte encore aujourd'hui.

CHANSON.

« Paule, vous faites joliment
» Lettres & chanſonnettes;
» Quelque grain d'amour ſeulement,
» Elles ſeraient parfaites.
» Quand ſes ſoins au cœur ſont connus,
» Une Muſe ſait plaire ?
» Jeune Paule, trois ans de plus
» Font beaucoup à l'affaire.

» Vous parlez quelquefois d'amour,
» Paule, ſans le connaître :
» Mais j'eſpere vous voir un jour
» Ce petit Dieu pour maître.
» Le doux langage des ſoupirs
» Eſt pour vous lettre cloſe :
» Paule, trois retours de zéphirs
» Font beaucoup à la *choſe*.

» Si cet enfant, *dans vos chanſons*,
» A *des graces naïves*,
» Que ſera-ce quand ſes leçons
» *Seront* un peu plus *vives* ?
» Pour aider l'eſprit en ces vers,
» Le cœur eſt néceſſaire :
» Trois printems ſur autant d'hivers
» Font beaucoup à l'affaire ».

AUTRE.

L'Amour captif.

« L'autre jour deux belles
» Tout haut ſe vantaient,
» Que malgré mes aîles,
» Elles me reprendraient :
» Gageant que non, je perdis ;
» Car l'une m'eut bientôt pris.

» Silvie a la gloire
» De m'avoir dompté;
» Et cette victoire
» A fort peu coûté.
» La belle n'eut ſeulement
» Qu'à ſe montrer un moment.

» Autour de ſes charmes,
» Me voyant voler,
» Vénus tout en larmes
» Eut beau m'appeller;
» Celui qui brûle les Dieux,
» Se brûle à de ſi beaux yeux.

» Leur éclat ſuprême
» A ſu m'enflammer;
» Le ſort veut que j'aime;
» Moi qui fais aimer:
» On m'entend plaindre à mon tour;
» Et l'Amour a de l'amour ».

AUTRE.

« Homme qui femme prend, ſe met en un état
» Que de tous, à bon droit, on doit nommer le pire;
» Fol était le ſecond qui fit un tel contrat;
» A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire ».

FONTAINES (des), né à Caen, Secrétaire ordinaire de MONSIEUR, a donné aux Français *le Philoſophe prétendu* & *la Bergere des Alpes*; aux Italiens, *l'Aveugle de Palmire*, *la Réduction de Paris*, drame en trois actes & en proſe, reçu & non joué encore: *la Chaſſe*, opéra-comique en trois actes & en proſe, &c.

On a de lui auſſi les lettres de *Sophie*, & d'autres ouvrages remplis d'eſprit & de facilité. Il eſt un des Auteurs de l'hiſtoire générale des théâtres.

Il a donné à l'opéra, en 1771, *la Cinquantaine*, en trois actes; en 1773, *Iſmenor*, tragédie donnée à Verſailles, pour le mariage de M. le Comte d'Artois, muſique de *Rodolphe*; en 1778, *la Fête de village*, en un acte, muſique de *Goſſec*.

Fontenelle (Bernard le Bovier de), né à Rouen, le 11 Février 1657, d'un Avocat au Parlement de cette ville, & de la ſœur du grand Corneille. Sa poitrine fut toujours ſi délicate, qu'il vécut preſque toujours avec le plus grand régime. Il vint à Paris à dix-ſept ans, & n'en avait que vingt quand il travailla aux opéra de Pſyché & de Bellérophon, qui furent donnés ſous le nom de Pierre & Thomas Corneille, ſes oncles. Il fit enſuite des comédies & la tragédie d'Aſpar, qui tomba en 1680.

L'Académie Françaiſe l'admit le cinq Mai 1691; il fut Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences en 1699, & aſſocié à l'Académie des Inſcriptions en 1701. Quoique né ſans biens, il mourut riche par les bienfaits de M. le Régent & par ſa ſage économie.

Fontenelle doit paſſer pour un de nos plus ingénieux & de nos plus agréables Ecrivains; mais il parle rarement au cœur. Il mourut à Paris le neuf Janvier 1757, à cent ans moins un mois & deux jours. Nulle maladie ne précéda ſa mort: quelques jours auparavant il ſentit diminuer ſes forces, & dit à ſes Médecins qui l'interrogeaient ſur ce qu'il ſentait: « Je ne ſens autre choſe qu'une difficulté d'être ».

A la repriſe de ſon opéra de Thétis & Pelée, le vingt-neuf Novembre 1750, il ſe trouva dans la loge où il avait été ſoixante ans auparavant, quand on le donna pour la premiere fois (*a*), & il dîna avec deux amis qui avaient dîné avec lui le jour de cette premiere repréſentation.

Il donna à l'opéra, en 1689, *Thétis & Pelée*, dont Colaſſe fit la Muſique; en 1691, *Enée & Lavinie*, idem; en 1731, *Endymion*, Muſique de *Colin de Blamont*.

CHANSON.

« *C'eſt ici Madame du Tord;*
» *Qui la voit ſans l'aimer a tort:*
» *Qui l'entend & qui ne l'adore,*
» *A mille fois plus tort encore:*
» *Pour celui qui fit ces vers-ci,*
» *Il n'eût aucun tort, Dieu merci* ».

(*a*) Le 11 Janvier 1689.

AUTRE.

« Si l'or prolongeait la vie,
» Je n'aurais point d'autre envie
» Que d'amaſſer bien de l'or.
» La mort me rendant viſite,
» Je la renverrais bien vîte,
» En lui donnant mon tréſor.
» Mais ſi la Parque ſévere
» Ne le permet pas ainſi,
» L'or ne m'eſt plus néceſſaire;
» L'amour & la bonne chere
» Partageront mon ſouci ».

Sur un Portrait.

« *Abſent de la beauté que j'aime;*
» Seul il peut calmer mon ennui:
» Il eſt plus beau que l'amour même;
» Mais elle eſt plus belle que lui ».

CHANSON.

« Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage;
» J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet.
» *Mon cœur s'occupe du ſujet;*
» *Et l'eſprit laiſſe là l'ouvrage* ».

Framery (Nicolas-Etienne), né à Rouen, en 1745, a donné au théâtre Italien pluſieurs opéra-comiques qui ont eu du ſuccès. Nous lui devons *la Colonie*, un des plus jolis ouvrages en ce genre, & qui attire toujours l'affluence des ſpectateurs, quoiqu'il ait été repréſenté peut-être deux cent fois. MM. Favart, Baurans, Framery & Cailhava, ont enrichi notre théâtre de cinq chefs-d'œuvre que nous connaîtrions à peine ſans eux (*a*).

(*a*) La Bohémienne; la Servante Maîtreſſe; le Maître de Muſique; la Colonie; la Bonne Fille.

CHANSON.

« Toute la nuit en ſommeillant;
» J'ai ma bergere en tête;
» Tous les matins en m'éveillant;
» Je me dis, c'eſt ſa fête,
» C'était hier, c'eſt ajourd'hui,
» C'eſt demain tout de même;
» Chaque jour eſt pour moi celui
» De fêter ce que j'aime.

» Je lui deſtine pour bouquet
» Celui qu'elle demande.
» Mon cœur eſt tout ce qui lui plaît;
» Mon cœur eſt mon offrande.
» En ſcellant l'amour éternel
» Qui pour elle me touche,
» Je prends deux baiſers ſur l'autel,
» Et l'autel eſt ſa bouche.

» Elle eſt l'objet de mes chanſons;
» L'objet de ma penſée.
» Ma muſette à former des ſons,
» Pour elle, eſt empreſſée.
» Si j'accordais mon flageolet
» Pour une autre bergere,
» Sans y ſonger, il chanterait
» Celle qui ſait me plaire ».

AUTRE.

« Colin faiſait ſon bonheur
» De poſſéder ſa Colette.
» Le méchant trahit l'ardeur
» D'une flamme ſi parfaite,
» Hélas! ce n'eſt pas mon cœur;
» C'eſt le ſien que je regrette.

» Menant paître ſon troupeau,
» Son agneau dans l'eau ſe jette;
» Je lui donnai mon plus beau

» Qui portait une clochette.
» Ah ! ce n'eſt pas mon agneau,
» C'eſt ſon cœur que je regrette.

» L'autre jour en folâtrant,
» J'avais perdu ſur l'herbette
» Le beau nœud que j'aimais tant,
» Colin le prit en cachette.
» Ah ! ce n'eſt pas ce ruban,
» C'eſt ſon cœur que je regrette.

» Pour calmer mon tendre feu,
» Me dit-il, chere Colette,
» Promets de m'aimer un peu...
» Son ardeur fut ſatisfaite,
» Ah ! ce n'eſt pas cet aveu,
» C'eſt ſon cœur que je regrette.

» Je voulais lui refuſer
» Ma corbeille & ma houlette.
» Ma bouche prête à l'oſer,
» Sous la ſienne fut muette.
» Ah ! ce n'eſt pas mon baiſer,
» C'eſt ſon cœur que je regrette.

» Je ne m'attendais à rien,
» Il me prit ſous la coudrette,
» Mon anneau.... défend-on bien
» Ce qu'un tendre amant ſouhaite?
» Ah ! qu'il prenne tout mon bien;
» C'eſt ſon cœur que je regrette ».

François I. Perſonne n'ignore les événemens de ſa vie. Nous ne parlerons que du goût qu'il avait pour les lettres.

Il en fut le reſtaurateur, & les tira de la barbarie où elles étaient retombées.

Charlemagne avait commencé ce grand ouvrage; mais les regnes des Rois fainéans les avaient replongées dans les ténebres. Philippe-Auguſte fit un nouvel eſſai.

Les Lettres ſe ſoutinrent alors pendant quelque tems: les Troubadours y contribuerent par leurs ouvrages; mais les guerres civiles dont la France fut déchirée pendant pluſieurs ſiecles, ramenerent ceux de

l'ignorance. Enfin François I les fixa pour jamais dans ſes Etats, & commença ce que le beau ſiecle de Louis XIV a ſi complettement achevé.

François aimait beaucoup la poéſie, & nous a laiſſé pluſieurs ouvrages, dont les bons Poëtes même s'honoreraient.

Il était né à Cognac le douze Septembre 1494, & mourut au château de Rambouillet, le trente & un Mars 1547.

CHANSON.

« Eſt-il bien vrai, ou ſi je l'ai ſongé,
» Qu'il m'eſt beſoin m'eſloigner ou diſtraire
» De votre amour & en prendre congé?
» Las! je le veux, & je ne le puis faire.
» Que dis-je, veux? non; *c'eſt tout le contraire;*
» Faire le puis, & *ne puis le vouloir,*
» Car vous avez là rangé mon vouloir,
» Que plus *taſchés à liberté* me rendre;
» Plus empêchés que ne la puiſſe avoir,
» Et commandez ce que voulez défendre ».

AUTRE.

« Celle qui *fut de beauté ſi louable,*
» Que pour ſa *garde elle* avait une armée;
» A autre *plus* qu'à vous ne fut ſemblable,
» Ni de *Pâris,* ſon ami mieux aimée;
» Que de chaſcun vous êtes eſtimée.
» *Mais il* y a différence d'un point;
» Car à bon droit, elle a eſté blaſmée
» De trop aimer, & vous de n'aimer point ».

AUTRE.

« Si ung œuvre parfait doit chacun contenter,
» Il ne faut qu'un ſeul jour voir ma mie, l'hanter.
» Car qui la verrait moins, perdrait un trop grand bien;
» Et qui la verrait plus, mourrait pour être ſien.

» Donc comme vivre puis voulant toujours la *veoir,*
» Mon cueur où giſt la vie, a *tel mal ſçuſt pourveoir;*
» Car délaiſſant mon corps en tel lieu faict demeure,
» Que le gardant pour *lui,* gardera qu'il ne meurre.

» Auſſi

» Auſſi mourant à moi & à aultruy vivant,
» Mon cueur eſt mieu logé qu'en moi n'eſtait d'avant;
» Car pour vivre en tel lieu plus doulx eſt le mourir,
» Que de pouvoir ſans elle & vie & ſoi nourrir ».

AUTRE.

« Ores que l'ai ſous ma loi,
» Plus je regne aymant que Roy;
» C'eſt fortune qui guerdonne
» De ſceptre, empire ou couronne:
» Mais le cueur d'elle eſt le trône
» Où veult s'aſſeoir mon amour.
» Adieu, viſages de cour,
» Pour cueurs faux ſont les faux biens;
» En elle ſont tous les miens.
» Ores que l'ai ſous ma loy,
» Plus je regne aymant que Roy ».

François I étant au château de Chambors, dans un moment de mélancolie, écrivit ſur un des carreaux de vitre avec ſon diamant:

« Souvent femme varie,
» Bien fol eſt qui s'y fie ».

Epitaphe d'Agnès Sorel.

« Ici deſſous, des belles giſt l'eſlite;
» Car de louanges ſa beauté plus mérite.
» La cauſe étant de France recouvrer,
» Que tout cela qu'en cloiſtre peut ouvrer
» Cloſe nonain, ni en déſert hermite ».

Epitaphe de Laure.

« En petit lieu compris, vous pouvez voir
» Ce qui comprend beaucoup par renommée
» Plume, labeur, la langue & le ſavoir
» Furent vaincus de l'amant de l'aimée;
» O gentille ame! étant tant eſtimée,
» Qui te pourra louer qu'en ſe taiſant?
» Car la parole eſt toujours réprimée,
» Quand le ſujet ſurmonte le diſant ».

François de Neufchateau, né à Neufchâteau en Lorraine, en 1752, a développé dès l'enfance ſes talens pour la poéſie. Les Journaux ont ſouvent célébré ſes prémices. Nous ne citerons de lui que quelques chanſons.

CHANSON.

« L'eſprit & les talens ſont bien,
» Mais ſans les graces ce n'eſt rien.

» Sous le beau nom d'Anaximandre,
» Chez les Grecs un ſage vivait.
» Chacun accourait pour l'entendre;
» Athènes en foule le ſuivait.
» La profondeur & la juſteſſe
» Se rencontraient dans ſes diſcours;
» Mais pour plaire aux yeux des amours,
» Il faut de la délicateſſe.
» L'eſprit, &c.

» Le Philoſophe Anaximandre
» Aux belles offrit ſon encens:
» Car les Savans ont le cœur tendre;
» Et tout Philoſophe a des ſens.
» Mais les Athéniens volages
» Rejettèrent ſes tendres vœux;
» Et de frivoles amoureux
» Virent préférer leurs hommages.
» L'eſprit, &c.

» Piqué de les trouver rebelles,
» Il fut s'en plaindre chez Platon.
» Platon était l'ami des belles,
» Et même des Rois, nous dit-on;
» Il humaniſait ſon génie,
» Il brillait à ſouper le ſoir;
» Et malgré ſon profond ſavoir,
» Il était bonne compagnie.
» L'eſprit, &c.

» Apprenez-moi, mon cher confrere,
» Dit le ſage diſgracié,
» Comment chez vous à l'art de plaire

» Le génie eſt aſſocié.
» Je veux me former ſur vos traces:
» Votre conſeil ſera ma loi;
» Eh bien! dit Platon, croyez-moi,
» Mon cher, ſacrifiez aux graces:
» L'eſprit, &c.

» Dans une chapelle voiſine
» Anaximandre s'en alla;
» Aglaé, Thalie, Euphroſine
» Sourirent en le voyant là.
» Il fut initié par elles
» Dans leurs myſteres enchanteurs:
» Il revint couronné de fleurs,
» Et ne trouva plus de cruelles.
» L'eſprit, &c.

» La métamorphoſe ſoudaine
» Du ſage fit l'homme du jour:
» Les bonnes fortunes d'Athènes
» Vinrent l'accueillir tour-à-tour.
» Et quand il trouvait ſur ſes traces
» Quelque pédant de mauvais ton,
» Il lui diſait, croyez Platon,
» Mon cher, ſacrifiez aux graces.
» L'eſprit, &c. »

Couplet à une Dame qui voulait qu'il fit un couplet ſur ſes genoux.

« Sur vos genoux, ô ma belle Eugénie!
» A des couplets je ſongerais envain:
» Le ſentiment vient troubler le génie,
» Et le pupitre égare l'écrivain ».

A U T R E.

Les Souvenirs.

« O Dieu d'amour! ô que cette retraite,
» Que ces jardins ont de charmes pour moi!
» Ma chere Eglé, ma tendre bergerette,
» Eſt peinte ici dans tout ce que je vois.
» O Dieu, &c.

» Voilà les bords de la claire fontaine
» Où je la vis, où je lui dis mes feux;
» C'était ici qu'à l'ombre d'un vieux chêne
» Elle ſourit à mes premiers aveux.
» O Dieu d'amour, &c.

» Sous ce berceau de fleurs & de verdure,
» Elle me dit : je t'adore à mon tour;
» Dans les détours de cette grotte obſcure,
» Je l'égarai ſous les pas de l'amour.
» O Dieu d'amour, &c.

» Je dépouillai tous ces roſiers pour elle;
» Et ſur ſon front, j'inclinai ces rameaux
» Au clair de lune, avec moi cette belle
» D'un pas léger danſait ſous ces ormeaux.

» Ici ſouvent, à l'heure convenue,
» Je m'élançais au-devant de ſes pas,
» Quand à travers cette ſombre avenue
» Elle accourait en me tendant les bras.
» O Dieu d'amour, &c.

» Là, j'entendis ſa voix douce & chérie
» Qui ſe mêlait au concert des oiſeaux;
» Pour l'écouter, la Naïade attendrie
» Levait ſon front couronné de roſeaux.
» O Dieu d'amour, &c.

» C'était ainſi qu'occupé de ma flamme,
» Je m'ennivrais d'un tendre ſouvenir;
» Ces doux penſers avaient remplis mon ame,
» Céleſte Eglé, *quand je vous vis venir.*

» O Dieu d'amour! ô que cette retraite,
» Criai-je alors, a de charmes pour moi!
» Mes ſouvenirs n'ont rien que je regrette,
» Mon Eglé ſeule eſt l'objet que je vois ».

FRESNY (Charles Riviere du), né à Paris, en 1648, paſſait pour être un petit-fils d'Henri IV & d'une Jardiniere d'Anet : il lui reſſemblait beaucoup. Son pere avait été valet de garde-robbe de Louis XIII : il fut

valet-de-chambre de Louis XIV, & Contrôleur de ſes bâtimens. Ce Monarque le combla de biens, ſans pouvoir l'empêcher de mourir pauvre ; auſſi diſait-il que c'était le ſeul homme de ſon royaume qu'il ne pouvait enrichir. Il avait des talens naturels pour la muſique, le deſſein, la peinture, la ſculpture, l'architecture & tous les beaux-arts. Il eut le privilege du Mercure galant depuis 1710 juſqu'en 1713 ; mais il le vendit, ainſi que toutes les graces qu'il avait obtenues, même une penſion viagere.

Pluſieurs de ſes pieces ſont fort jolies : on trouvera dans notre quatrieme livre ſa charmante chanſon : *Philis plus avare*, &c.

CHANSON.

« Réveillez-vous, belle dormeuſe,
» Si ce baiſer vous fait plaiſir ;
» Ou ſi vous êtes ſcrupuleuſe,
» Dormez, ou feignez de dormir.

» Craignez que je ne vous éveille ;
» Favoriſez ma trahiſon.
» Vous ſoupirez : votre cœur veille,
» Laiſſez dormir votre raiſon.

» Souvent quand la raiſon ſommeille,
» On aime ſans y conſentir ;
» Pourvu qu'amour ne nous éveille
» Qu'autant qu'il faut pour le ſentir.

» Si je vous apparais en ſonge,
» Jouiſſez d'une douce erreur,
» Goûtez les plaiſirs du menſonge,
» Si la vérité vous fait peur ».

AUTRE.

» A mille ſoins jaloux Tircis abandonné,
» Rend moi, diſait-il à Liſette,
» Le ruban que je t'ai donné.
» Rend-moi mon chien & ma houlette.
» La bergere, pour l'appaiſer,
Tu m'a donné, dit-elle d'un air tendre,
» Sur ce gazon plu d'un baiſer,
» Viens, Berger, je te vais tout rendre ».

AUTRE.

« Pauvre Hermite, je veux t'en croire,
» C'eſt un grand bien
» De n'avoir rien, de ne deſirer rien;
Mais deſirer du vin, d'en avoir & d'en boire,
» C'eſt, ce me ſemble, un plus grand bien ».

Fuzelier (Louis), né à Paris, en 1672, travailla de bonne heure pour les Comédiens Français & Italiens & pour l'Opéra. En 1744, il obtint le privilege du Mercure, conjointement avec la Bruere, & mourut le dix-neuf Septembre 1752, après avoir paſſé ſa vie dans les ſociétés les plus agréables.

Il donna à l'opéra, en 1713, *les Amours déguiſés*, muſique de *Bourgeois*; en 1714, *Arion*, muſique de *Matho*; en 1718, *le Ballet des Ages*, muſique de *Campra*; en 1723, *les Fêtes Grecques & Romaines*, muſique de *Blamont*; en 1725, *la Reine des Peris*, muſique d'*Aubert*; en 1727, *les Amours des Dieux*, muſique de *Mouret*; en 1729, *les Amours des Déeſſes*, muſique de *Quinaut*; en 1735, *les Indes galantes*, muſique de *Rameau*; en 1744, *l'Ecole des Amans*, muſique de *Niel*; en 1749, *le Carnaval du Parnaſſe*, muſique de *Mondonville*; en 1759, *Phaétuſe*, en un acte, muſique d'*Iſo*. En 1773, M. Cardonne a remis en Muſique l'acte d'*Ovide & de Julie*.

CHANSON.

« Demain eſt un jour qui fuit
» Lorſque vous croyez qu'il s'avance;
» Au milieu de chaque nuit,
» Il perd ſon nom dans ſa naiſſance;
» Lorſqu'on croit ſe ſaiſir de lui,
» On trouve que c'eſt aujourd'hui :
» Juſqu'à ce jour aucun humain
» N'a pu voir arriver demain ».

Vers à Madame la Princeſſe de Talmont.

« Sur les bords où vous prîtes naiſſance,
» Les jours du tendre Ovide étaient enſevelis,

Dans les langueurs, dans les maux de l'abſence,
» Ces lieux n'étaient pas embellis
» Du charme de votre préſence :
» Ah ! pour lui quelle différence !
S'il les eût vus parés d'un attrait ſi charmant,
» Auguſte eût manqué ſa vengeance ;
» Et l'aimable Julie eût perdu ſon amant ».

Gallet, né à Paris, était marchand Epicier, avait fait de bonnes études, & était né avec beaucoup de talent pour la poéſie. On a de lui de très jolis vaudevilles, un peu trop libres.

Perſonne n'a parodié mieux que lui, & n'a plus fait de couplets.

Etant au moment de mourir d'une hydropiſie pour laquelle il avait déja ſouffert ſept ou huit fois la ponction, il fit ce couplet qui peut lui ſervir d'épitaphe.

« Rimeur couplétant coupletier,
» De couplets j'ai fait mon métier.
» Quoique la mort ſoit à ma porte,
» Je rime, je couplete encor.
» Si le Diable à la fin m'emporte,
» Il faut que ce ſoit Couplegor ».

Il a donné pluſieurs opéra-comiques ; il avait de la gaité, de l'enjouement, & faiſait les délices des ſociétés qu'il fréquentait : il mourut en 1757.

CHANSON.

« Dans un bois, je vis l'autre jour
» Villageoiſe jolie,
» Et qui me parut en amour
» N'être pas aguerrie.
» En l'abordant, ſur ſa beauté
» Je vantai fort la jouvencelle :
Ah ! me dit-elle, Monſieur, en vérité,
» Vous avez bien de la bonté.

» Tes yeux, lui dis-je, mon enfant,
» Ont pénétré mon ame ;
» Je mourrai, ſi dans cet inſtant
» Tu n'appaiſes ma flamme,

» De l'un & de l'autre côté
» J'applique un baiſer à la belle.
» Ah, me dit-elle, &c.

» A ces mots, la reconnaiſſant
» Simple autant que charmante,
» Je devins plus entreprenant,
» Elle plus complaiſante.
» Certes, m'écriai-je enchanté,
» Cette gorge eſt d'une pucelle.
» Ah! me dit-elle, &c.

» Ma main, au gré de mes deſirs,
» Et conſtante & volage,
» Sur un ſein fait pour les plaiſirs,
» Termine ſon voyage:
» Que d'appas, dis-je, tranſporté,
» Ton joli cotillon recelle!
» Ah! me dit-elle, &c.

» Aſſéyons-nous ſur ce gazon,
» Lui dis-je, mon aimable.
» Fort bien, prends à préſent leçon
» D'un jeu tout agréable.
» *Pouſſant à bout la liberté,*
» *Je ne la trouvai point rebelle.*
» Ah! me dit-elle, &c.

» Tous les deux dans *l'étroit ſéjour*
» Qu'habite le délice,
» Nous préparions au Dieu d'amour
» Un ardent ſacrifice,
» Quand ſon petit cœur agité,
» *Fit tourner ſa vive prunelle.*
» *Ah! me dit-elle, &c.*

» Contens trois fois, nous nous quittons;
» La belle s'en afflige.
» Souvent je viens en ces cantons;
» Conſole-toi, lui dis-je;
» Demain, dans ce bois écarté,
» Je te promets leçon nouvelle.
» Ah! me dit-elle, &c. »

AUTRE.

AUTRE.

« La trop innocente Colette,
» Et le trop ſimple Colinet,
» Sans penſer à mal, ſur l'herbette
» Folâtraient dans un verd boſquet,
» Appercevant de la brunette
» Par hazard le ſein rondelet :
» Eh ! qu'eſt ce que-ceci, Colette ?
» Dit bien étonné Colinet ;
» Comm'v'là qu'eſt fait, comm'v'la qu'eſt fait !

» Voulant ſe défendre, Colette
» Fit découvrir à Colinet
» D'une cuiſſe ferme & doucette
» L'échantillon blanc comme lait.
» Portant une main indiſcrete
» Plus haut que ce nouvel objet....
» Eh ! qu'eſt-ce que ceci, Colette ?
» Dit émerveillé Colinet ;
» Comm'v'là qu'eſt fait ! (*bis*).

» Effet d'une vertu ſecrete !
» Il s'arrête, tout ſtupéfait,
» Au lieu, d'où l'amour en cachette
» Contre lui lance un malin trait ;
» Ce trait pénétrant ſa pochette,
» En fait ſortir ſon flageolet :
» Eh ! dit bien ſurpriſe Colette,
» Qu'eſt-ce que ceci, Colinet ?
» Comm'v'là qu'eſt fait ! (*bis*).

» Nature ne fut pas muette,
» Et mit Colin d'abord au fait ;
» Trois fois la belle ſatisfaite,
» Le rend, plus qu'elle, ſatisfait.
» Touchant d'une main inquiette
» Le charme qu'elle méconnaît,
» Eh ! dit en ſoupirant Colette,
» Qu'eſt-ce que cela Colinet ?
» Comm'v'là qu'eſt fait ! (*bis*). »

AUTRE.

« Autrefois ſur mon flageolet
» Joyeux faiſeur de chanſonnettes,
» De Colin & de Colinet
» J'ai célébré les amourettes :
» Chantons encor ces amours-là ;
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Il était ſavant en amour,
» Elle était aſſez aguerrie ;
» Son berger la rencontre un *jour*
» Sous une aubépine endormie :
» Parbleu, dit-il, embraſſons-la,
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Il la baiſe cinq ou ſix *fois* ;
» Sans que la *belle* ſe *réveille* ;
» Voyant qu'un linge diſcourtois
» Lui cache une double merveille :
» Otons, dit-il, ce fichu-là,
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» *Sans* ſuccès il y met la main.
» Faiſons, lui dit-il, autre choſe :
» Uſons pour l'éveiller enfin,
» D'un moyen qu'amour nous *propoſe* ;
» *De* cette *épine piquons-la*,
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Comme elle dort ! qui le croirait !
» Rien ne l'éveille, eſt-il poſſible !
» Mais je connais certain endroit,
» Par où *la bergere* eſt ſenſible.
» *Il* faut toucher cet endroit là,
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Encor qu'elle ronflât bien haut,
» La finette riait ſous cape.
» Il croit ſans doute, le nigaud,
» Se diſait-elle, qu'il m'attrappe :
» Dormons toujours ſur ce ton-là,
» Pour voir un peu comment il f'ra.

» Pudeur chez les belles ſouvent
» Sait recourir au ſtratagême ;
» Et ſous un ſommeil apparent,
» Veut qu'on les attrape de même.
» Amans, bruſquez ces momens-là.
» Pour voir un peu comment ça ſ'ra ».

Garde (Philippe Bridart de la), né à Paris en 1710, était fils d'un homme attaché au Grand-Prieur de Vendôme. Il fut élevé au Temple avec l'Abbé Mangenot, ſi connu par ſes charmantes idilles ; & cet aimable Poëte lui inſpira le goût de la poéſie, qu'il conſerva toute ſa vie.

C'eſt à lui que l'on doit l'établiſſement des coſtumes ſur nos théâtres ; il les propoſa en 1754 pour celui de la cour, & depuis ce tems ils ont été adoptés par les autres.

Il avait d'abord commencé par être Abbé ; mais ſes liaiſons avec la célebre Mlle. le Maure, le firent bientôt renoncer à cet état, & on lui dut le retour de cette inimitable actrice, qui, à ſes ſollicitations, remonta ſur le théâtre.

La Garde ayant trouvé le moyen d'être préſenté à Mad. de Pompadour, fut chargé du détail des fêtes que l'on donnait aux petits appartemens, ſous les ordres de M. le Duc de la Valiere. Il fut nommé enſuite Bibliothécaire de Mad. de Pompadour, qui le combla de biens. La mort de ſa bienfaitrice, arrivée le 15 Avril 1764, le jetta dans une langueur qu'il ne put vaincre, & qui termina ſa vie le 3 Octobre 1767, ſans qu'il témoignât ni crainte ni foibleſſe. Il a fait les lettres de Thérèſe, roman eſtimé, la Roſe, opéra-comique, a travaillé en ſociété avec M. Favart au bal de Strasbourg, aux Amours grivois & aux fêtes de Paris.

Il a fait encore pluſieurs autres ouvrages, & a rédigé pendant longtems l'article des ſpectacles dans le Mercure.

La fameuſe chanſon, *Malgré la bataille*, eſt en partie de lui, & le reſte eſt de l'Abbé Mangenot ; d'autres diſent de ſon frere : elle a été longtems attribuée à M. de Voltaire.

CHANSON.

« Qu'importe à mes tendres deſirs,
» Qu'Iris ſoit coquette ou ſincere ?
» Tout ce qui m'offre des plaiſirs,
» N'eſt-il pas en droit de me plaire.

» Pourquoi dans nos amuſemens
» Chercher tant délicateſſe ?
» L'erreur nourrit nos ſentimens ;
» Souvent la vérité les bleſſe.

» L'amour n'eſt qu'une fiction,
» Une fable aimable & légere.
» Heureux qui, ſans *réflexion*,
» Peut ſe prêter à ſa chimere !

» Une belle eſt comme une fleur
» Dont on chérit la découverte :
» Si-tôt qu'elle ouvre trop ſon cœur,
» Elle nous annonce ſa perte.

» De l'art ſéduiſant de charmer,
» On ne m'entendra pas me plaindre.
» Qu'importe qu'on ſache m'aimer ?
» Pourvu que l'on ſache bien feindre !

AUTRE.

« A peine ai-je quitté l'enfance,
» Que nos bergers me font la cour ;
» Maman envain me fait défenſe
» D'écouter un ſeul mot d'amour :
» Souvent ſur cela je fripponne,
» Si quelqu'un s'y prend galamment ;
» Je gronde d'abord hautement,
» Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

» Tous les matins dans nos prairies,
» L'amour fait moiſſonner des fleurs ;
» Aux bergeres les plus jolies
» On en fait des marques d'honneurs.

» Toutes les fois que l'on m'en donne,
» Par un air froid & nonchalant
» Je déconcerte le galant,
» Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

» Il pouſſe ſi loin l'aventure,
» Qu'il m'oblige, par ſes efforts,
» A ſacrifier ma parure
» Pour me ſouſtraire à ſes tranſports.
» A grands cris j'appelle ma bonne,
» Ce chiffonnage me fait peur;
» Colin pouſſe à bout ma pudeur,
» Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

» Dans l'ardeur d'un feu téméraire,
» Par lui mon lacet eſt coupé,
» Je m'efforce d'être en colere,
» Et de mon buſc il eſt frappé:
» Mais, malgré les coups que je donne
» Il n'en devient pas plus diſcret;
» Je crois qu'un démon en ſecret,
» Lui dit que mon cœur lui pardonne ».

Gaultier Garguille, Auteur d'un volume de chanſons plaiſantes, mais dont la plupart paſſeraient aujourd'hui pour très indécentes, ſe nommait *Hugues Gueru*; il prit le nom de *Flechelles*, lorſqu'il ſe fit Comédien. Il débuta en 1598, ou, ſuivant d'autres, en 1584, dans la troupe du Marais, ſur le théâtre de laquelle il chantait lui-même ſes chanſons dans un coſtume biſarre & comique. Il portait dans la farce le nom de *Gaultier Garguille*, qui lui eſt reſté, & auquel ſon originalité a imprimé une eſpece de célébrité. Il avait pour camarades & amis deux autres farceurs, dont le nom a été dans leur tems auſſi célebre que le ſien: ils ſe nommaient *Gros-Guillaume* & *Turlupin*. Ayant quitté la troupe du Marais, Gaultier Garguille entra dans celle de l'hôtel de Bourgogne, où ſa réputation ne fit que s'accroître. Son talent ne ſe bornait pas à la farce & aux chanſons poliſſonnes; il repréſentait dans les drames réguliers. C'était un excellent comique; quoique né en Normandie, il contrefaiſait cependant fort bien le Gaſcon; il jouait même dans l'occaſion les Rois dans le tragique, & alors il ne s'appellait plus *Gaultier Garguille*, mais *Fle-*

chelles. Indépendamment du volume de chanſons dont nous venons de parler, Gaultier Garguille a fait imprimer des prologues dans le goût de ceux de Bruſcambille. Nous en connaiſſons un ſur le menſonge, rapporté par M. Parfait dans ſon Hiſtoire du Théâtre Français qui eſt aſſez plaiſant. Il avait épouſé la fille de Tabarin, ancien farceur, de qui les œuvres poliſſonnes ſont imprimées. Gaultier Garguille eſt mort âgé de ſoixante ans, & a été enterré à S. Sauveur; ſa veuve épouſa, dit-on, en ſecondes nôces un Gentilhomme de Normandie. Ses chanſons ont été imprimées trois fois; la premiere en *1631*, & la derniere en *1636*; c'eſt la meilleure édition. On lit dans le privilege qui eſt à la tête, qu'il n'a été accordé que dans la crainte qu'on ne contrefît la premiere édition, & qu'on n'y ajoutât quelques chanſons plus diſſolues que celles de Gaultier Garguille; mais il était difficile qu'un tel accident pût arriver.

Voici quatre de ces chanſons qui nous ont paru les plus agréables du recueil. M. le M. de P. qui a eu la bonté de nous les communiquer, n'y a changé que quelques vieux mots, qu'on aurait de la peine à entendre aujourd'hui, & quelques expreſſions qui pourraient choquer ou déplaire.

Chanſons de Gaultier Garguille.

« (*a*) Vous pouvez faire la belle,
» Mais de paſſer pour pucelle,
» Cela vous eſt interdit;
» Car vous n'êtes pas plus neuve
» Qu'une femme ou qu'une veuve;
» Mon petit doigt me l'a dit.

» J'ai vu votre main blanchette
» Toucher gaîment l'épinette
» Dont le ſon nous réjouit;
» Mais votre cœur vous propoſe
» De toucher quelqu'autre choſe;
» Mon petit doigt me l'a dit.

(*a*) Il y a toute apparence que les grimaces & les geſtes du farceur chanſonnier ajoutaient beaucoup au mérite du fond de la chanſon, & de la poéſie, qui de nos jours, & peut-être dès-lors, peuvent être aſſez plates, étant dénuées de ces agrémens.

» L'autre jour dans un bocage,
» Un garçon du voiſinage
» Sur l'herbette vous étendit;
» Il était vif, téméraire;
» Et vous le laiſsâtes faire;
» Mon petit doigt me l'a dit.

» Alix, cette chaſte Dame,
» A quelque choſe dans l'ame
» Qui la tourmente un petit;
» Mais qu'elle n'ait point de honte;
» Je ſais bien que c'eſt un conte;
» Mon petit doigt me l'a dit ».

AUTRE.

« Que l'amour eſt rigoureux!
» Qu'il aſſortit mal ſes flames!
» Quand j'étais jeune, amoureux,
» Il me fit haïr des Dames;
» Ore il m'offre des fillettes
» Quand j'ai paſſé ſoixante ans;
» Mais c'eſt donner des noiſettes
» A ceux qui n'ont plus de dents.

» Quand j'étais vaillant ſoldat,
» Chacun fuyait ma rencontre;
» Ore on me livre combat,
» Mais je fais mauvaiſe montre;
» Car de parler d'amourettes
» A qui paſſe ſoixante ans,
» C'eſt préſenter des noiſettes
» A ceux qui n'ont plus de dents.

» Etant garçon à jouer,
» Je brûlais auprès des filles,
» Qui ne voulaient point jouer
» Aux boules non plus qu'aux quilles;
» Et maintenant les fillettes
» M'offrent des baiſers charmans,
» Mais c'eſt donner des noiſettes
» A ceux qui n'ont plus de dents.

» Si l'on m'eût fait autrefois
» Travailler à la journée,
» J'euſſe bien fendu du bois
» Sans émouſſer la coignée;
» Mais de parler d'amourettes
» A qui paſſe ſoixante ans,
» C'eſt préſenter des noiſettes
» A ceux qui n'ont plus de dents.

» Elles détournaient leur ſeau
» Quand ma ſource était remplie,
» Et toutes viennent à l'eau,
» Quand la fontaine eſt tarie;
» Retournez-vous-en fillettes,
» Vous prenez mal votre tems;
» C'eſt préſenter des noiſettes
» A ceux qui n'ont plus de dents ».

AUTRE.

« Quelqu'un m'a dit en ſecret,
» Que ma femme eſt par trop gaillarde,
» Et que ſi je n'y prends garde,
» Un jour j'en aurai regret;
» Mais je penſe qu'il eſt plus doux
» D'être cocu que jaloux.

» Je ſais bien que chaque jour
» Elle fait cent coquetteries,
» Que le cours & les tuileries
» Sont ſes écoles d'amour;
» Mais je penſe qu'il eſt plus doux
» D'être cocu que jaloux.

» Je ſais bien que tous les jours,
» Feignant d'aller voir ſa couſine,
» Ou viſiter ſa voiſine,
» Elle va voir ſes amours;
» Mais je penſe qu'il eſt plus doux
» D'être cocu que jaloux.

» Tout le plus grand reconfort,
» Qu'en ce mal je me promette,

» Eſt de rendre ce qu'on me prête,
» Sans m'en affliger ſi fort,
» Et de croire qu'il eſt plus doux
» D'être cocu que jaloux ».

AUTRE.

(*a*) « Tout eſt perdu, ma voiſine;
» Je me brûle à petit feu,
» Mon époux a bonne mine;
» Mais le traître a mauvais jeu,
» Et puis, il faut vous le dire,
» Il n'a pas le mot pour rire.

» Ah! j'étais bien endormie,
» Quand je fis ce faux marché;
» Oui, ma commere, ma mie,
» J'ai commis un grand péché;
» Car, puiſqu'il faut vous le dire,
» Il n'a pas le mot pour rire.

» Je le pince & je le pique,
» Pour l'amener à mon point;
» Mais il eſt ſi pacifique,
» Qu'il ne ſe revanche point;
» J'ai beau lui faire & lui dire,
» Il n'a pas le mot pour rire.

» Ah! tout ce qui me conſole,
» C'eſt que, ſans lui rien dire,
» Je ferai bientôt la folle,
» S'il fait plus long-tems le ſot;
» J'en ſais un qui pourra dire
» Avec moi le mot pour rire ».

On prétend qu'en 1634 ſon camarade *Guérin*, dit *la Fleur*, s'étant aviſé de contrefaire un homme de robe qui avait une grimace d'habitude

(*a*) Selon toute apparence Gaultier Garguille chantait cette chanſon habillé en femme, déguiſement qu'il adoptait ſouvent à la farce, & ſur lequel ſa figure devait répandre un grand vernis de bouffonnerie. Peut-être portait-il le nom de Gaultier étant vêtu en homme, & celui de Garguille en femme : on peut le ſuppoſer, ce dernier nom étant féminin, & le premier maſculin.

fort ridicule, le Magiſtrat le fit mettre au cachot; que *Guérin* mourut de ſaiſiſſement, & que huit jours après ſes camarades *Turlupin* & *Gautier-Garguille* en moururent de chagrin.

Genest (Charles-Claude), Abbé de Vilmer, Aumônier de Mad. la Dauphine, né à Paris, en 1635, était fils d'une Sage-femme, & eſſaya dans ſa grande jeuneſſe d'aller faire fortune aux Indes; mais ayant été pris par les Anglais, il ſe fit Maître de langue françaiſe à Londres. De retour en France, il devint Précepteur de Mlle. de Blois, depuis Ducheſſe d'Orléans, Secrétaire des commandemens de M. le Duc du Maine & de l'Académie Françaiſe. Il mourut à Paris le 19 Novembre 1719.

Sa Tragédie de Pénélope eſt fort eſtimée, & eut un grand ſuccès. Geneſt fit pluſieurs divertiſſemens qui furent mis en muſique pour les fêtes de Sceaux. Son Epître à M. de la Baſtide pour l'engager à abjurer le calviniſme, mérite d'être conſervée.

Gilbert (Gabriel), né à Paris, fut Secrétaire des commandemens de la Reine Chriſtine, & eut quelque réputation.

Il fit pluſieurs opéra: *les Amours d'Ovide*, en cinq actes; *Endymion*, idem; *les Peines & les Plaiſirs de l'Amour*, mis en muſique par *Lambert*, & repréſentés en 1672.

Il devint ſi pauvre que M. d'Hervard, Amateur des lettres & des arts, le retira dans ſon hôtel, & il y mourut en 1680. La Fontaine que M. d'Hervard avait auſſi retiré chez lui, y mourut en 1695.

L'hôtel d'Hervard devint depuis l'hôtel d'Armenonville, & eſt aujourd'hui celui des Poſtes.

CHANSON

Sur l'art d'aimer d'Ovide.

« Cette lecture eſt ſans égale,
» Ce livre eſt un petit dédale
» Où l'eſprit prend plaiſir d'errer.
» Philis, ſuivez les pas d'Ovide,
» C'eſt le plus agréable guide
» Qu'on peut choiſir pour s'égarer ».

AUTRE.

Sur Apollon.

« Durant mes jeunes ans, mes ardeurs inſenſées
» Ont chanté les amours de Vénus & de Mars;
» Mais je veux déſormais occuper mes penſées
» A célébrer le Dieu des ſaiſons & des arts.
» C'eſt le pere des belles choſes
» Qui fait naître le jour, les femmes & les roſes.
» Sa voix qui retentit dans le ſacré vallon,
» Aux ſucceſſeurs d'Orphée enſeigne l'harmonie;
» Et le plus excellent génie,
» N'eſt qu'un luth bien d'accord dans les mains d'Apollon ».

Godeau (Antoine), Poëte, Orateur & Hiſtorien. On ſait que pour le *Benedicite* mis en vers; le Cardinal de Richelieu lui donna l'Evêché de Graſſe. Il naquit à Dreux en 1605, vint de bonne heure à Paris, où il logeait chez Conrart, ſon parent; & ce fut pour entendre la lecture de ſes poéſies que Conrart raſſembla, pour la premiere fois, ces gens de lettres, dont les conférences, bientôt après, donnerent naiſſance à l'Académie Françaiſe, dont Godeau fut un des premiers membres. Sa muſe s'occupa pendant quelque tems de poéſies galantes & lyriques; mais il la conſacra bientôt tout à fait à la religion, & fut l'exemple & l'ornement du Clergé. Il tomba en apoplexie le jour de Pâques 1672, & mourut quatre jours après, le deux d'Avril.

Gohorry (Jacques), né à Paris; Philoſophe, Mathématicien, Poëte & grand Chymiſte, mourut à Paris, le Jeudi 15 Mars 1576. Il était originaire de Florence.

CHANSON (*a*).

« La jeune Vierge eſt ſemblable à la roſe,
» Au beau jardin, ſur l'épine naïve,
» Tandis que ſûre & ſeulette repoſe,

(*a*) Cette chanſon eſt une traduction d'une ſtrophe du premier livre de l'Arioſte : *La Virginella è ſimile à la roſa*, &c.

» Sans que troupeau ni berger n'y arrive ;
» L'air doux l'échauffe, & l'aurore l'arroſe,
» La terre, l'eau, par ſa faveur l'avive ;
» Mais, jeunes gens & dames amoureuſes,
» De la cueillir ont les mains envieuſes.
» La terre & l'air, qui la ſoulaient nourrir,
» La quittent lors, & la laiſſent flétrir ».

AUTRE.

« O combien eſt heureux
» Celui qui ſe contente
» Des biens ſi planteureux
» Que nature préſente :
» Autres biens que ceux-ci
» Sont mêlés de ſoucis.

» J'ai toute ſuffiſance
» Que la vie requiert :
» Qui abonde en chevance,
» Pour autrui en acquiert :
» Tréſors des plus qu'aſſez,
» En vain ſont amaſſés.

» Qui ſe fonde en l'honneur
» A fortune ſe joue,
» Qui, du haut du bonheur,
» Jette au bas de ſa roue,
» La foudre va toujours
» Frapper les hautes tours ».

GOMBAUD (Jean Ogier de), Gentilhomme Calviniſte, naquit en Saintonge, à S. Juſt de Luſſac, près de Brouages, & fut un des premiers de l'Académie Françaiſe. On ſait peu de détails de ſa vie, mais ſeulement qu'il mourut en 1666, âgé d'environ cent ans.

CHANSON.

« Vous avez dit, belle indiſcrete,
» La faveur que vous m'avez faite,
» Qui n'était qu'un doux entretien ;
» Mais je renonce à votre empire,
» Où vous m'accorderez un bien
» Que vous n'oſerez jamais dire ».

AUTRE.

« Pour ſujet de mes vers, en la fleur de mon âge ;
» J'ai cherché quelque nymphe, illuſtre, belle & ſage,
» Et qui put m'inſpirer cent ouvrages divers,
» Telle & plus merveilleuſe, Olympe eſt arrivée ;
» Mais le ciel m'a trop tard ſes tréſors découverts,
» Je ne cherchais plus rien, lorſque je l'ai trouvée ».

Goudouli ou Goudoulin, célebre Poëte Gaſcon, né à Toulouſe, en 1579, était fils d'un Chirurgien. Il fit des chanſons qui lui acquirent beaucoup de réputation. Il était ſi pauvre que ſes concitoyens lui firent une penſion viagère. Il mourut à Toulouſe, le 10 Septembre 1549.

Son poëme ſur la mort d'Henri IV eſt fort eſtimé.

CHANSON.

Jantis Paſtourelets, que deſſous les ombrettes
Sentés abaſſma tout calimas del jour,
Entre que tous auſels per ſaluda l'Amour,
Enflors le gargaillot de mille canſonnettes.

Traduction.

« Bergers aimables, qui ſous les ombrages
» Sentez appaiſer la chaleur du jour,
» Tandis que les oiſeaux, pour ſaluer l'Amour,
» Enflent leur goſier par mille chanſonnettes ».

Grange-Chancel (Joſeph de la), Gentilhomme, né au château d'Antonjac en Perigord, le premier Janvier 1676, avec un penchant invincible pour la ſatyre, était cependant bon mari, bon pere, bon ami & bon citoyen.

Il oſa faire paraître ſes Philippiques contre le Duc d'Orléans, Régent; qui ſe contenta de le faire enfermer aux îles Ste. Marguerite, d'où il ſe ſauva. Après la mort de ce Prince, il revint finir tranquillement ſes jours dans le ſein de ſa famille. On a de lui huit Tragédies.

Il donna à l'Opéra, en 1702, *Médus*, muſique de *Bouvart*; en 1706,

Caſſandre, idem; en 1717, en ſociété avec *Roy*, *Ariane*, muſique de *Mouret*.

GRÉCOURT (Jean-Baptiſte-Joſeph, Abbé de), né à Tours, en 1683, & Chanoine de S. Martin, fit le fameux poëme de Philotanus, des fables, des contes, des épîtres, des épigrammes & de jolies chanſons. Il mourut à Tours le deux Avril 1743.

M. Paliſſot dit qu'il eſt à la Fontaine, ce qu'un Satyre eſt à une Grace.

CHANSON.

Près d'un bal, un fiacre habile
» S'alla placer à propos.
» L'Amour trouvant cet aſyle,
» Propre à cacher ſes travaux,
» Ouvrit ſa bourſe,
» Et lui paya ſon repos
» Plus que ſa courſe ».

GRESSET (Jean-Baptiſte-Louis), né à Amiens, en 1709, d'un Echevin de cette ville, ſe fit Jéſuite à ſeize ans; mais encouragé par les ſuccès mérités du Vert-Vert, il quitta bientôt cet état, pour ſe livrer entiérement à la poéſie; il fit enſuite les *Ombres* & la *Chartreuſe*, remplis de détails intéreſſans, malgré la ſécheteſſe du fond.

L'Epître au pere Bougeant, eſt peut-être le morceau le plus parfait d'une morale ſaine & pure; & la Lettre ſur la convaleſcence de ſa ſœur eſt un chef-d'œuvre de ſentiment. Greſſet ne fut pas ſi heureux dans le genre tragique: auſſi ſe rendit-il juſtice; & après avoir donné la tragédie d'Edouard, il renonça à ce genre. *Sidney* qui parut peu de tems après, n'eut qu'un ſuccès médiocre, quoique plein de vers charmans.

En 1747, il donna *le Méchant*, qui eut un ſuccès prodigieux, & il fut reçu peu de tems après à l'Académie Françaiſe à la place de *Danchet*.

Il ſe retira bientôt à Amiens, & y établit une ſociété littéraire, dont le Roi le nomma Préſident perpétuel; mais il n'en fit qu'une ſeule fois les fonctions, & ſe borna au titre d'Académicien *honoraire*.

On lui donna le cordon de S. Michel; il fut Hiſtoriographe de l'ordre de S. Lazare en 1777, & mourut le ſeize Juin de la même année.

Guichard (Henri), Contrôleur des bâtimens du Roi, en 1703, donna la tragédie d'*Ulyſſe*, muſique de *Rebel* le pere. Il eut un procès célebre contre *Lully*, qui l'accuſa d'avoir voulu l'empoiſonner dans du tabac. Il y eut pluſieurs factums répandus des deux côtés. Le Roi aſſoupit cette affaire, & leur ordonna de paſſer une tranſaction pour la terminer entiérement.

Guichard alla quelque tems après établir un ſpectacle en Eſpagne.

Guichard (Mlle. Louiſe-Adélaïde-Eléonore), née à Evreux le 28 Février 1719, morte à Paris le 23 Juillet 1751, ſans avoir été mariée.

Elle était fille de Jacques Guichard, Ecuyer, intéreſſé dans les fermes du Roi, & de Marie-Françoiſe de la Biche, ſa femme.

Elle eſt auteur de pluſieurs chanſons & de diverſes poéſies lyriques, dont le recueil n'a point été imprimé. On ſait auſſi que le roman intitulé : *Mémoires de Cécile*, eſt d'elle. M. de la Place en a été l'éditeur. Ils ont été imprimés en 1751.

On a d'elle une grande quantité de lettres charmantes, qui prouvent de l'eſprit, de la facilité, & ſur-tout beaucoup de ſentiment.

CHANSON.

« D'Apollon l'aimable artifice
» M'effraye, quand je veux rimer ;
» Dans l'art des vers je ſuis novice,
» Cher Miſis, je ne ſais qu'aimer.

» Souvent en faveur de la rime,
» Que devient la ſincérité ?
» En t'offrant une tendre eſtime,
» Mes vers diſent la vérité.

» Berger, pour me dire je t'aime,
» Tu n'invoques point d'Apollon ;
» Ton cœur s'exprime de lui-même,
» Et vaut pour moi tout l'hélicon.

» D'un amour vertueux, ſincere,
» Je te dois le timide aveu :
» Ah ! pourquoi voudrais-je le taire ?
» Puis-je rougir d'un ſi beau feu ?

» De tous les amans de notre âge,
» Toi ſeul as mérité mon cœur ;
» Non tu ne ſeras point volage,
» J'en crois ton innocente ardeur.

» On dit que l'amour eſt un crime ;
» Ce Dieu, ſans doute eſt peu connu :
» Quant il eſt le fils de l'eſtime,
» Il n'inſpire que la vertu ».

AUTRE.

« Vous m'aimez, dites-vous ? ah ! votre cœur volage
» N'eſt point ſenſible à mes ſoins empreſſés,
» Vous pouvez m'aimer davantage,
» Vous ne m'aimez donc pas aſſez ».

Vers au Docteur Boyer qui lui avait envoyé du papier.

« Mon cher Docteur, à quel uſage
» Deſtine-tu le don que tu me fais ?
» Si c'eſt pour l'employer en galant badinage ;
» En billets doux, tendres poulets,
» Ce ſera bien perdu, franchement c'eſt dommage :
» Mais ce n'eſt pas non plus, je gage,
» Pour enregiſtrer tes bienfaits ;
» Car il en fallait davantage.

. . . .

» Toi, qui des jours d'*Adélaïde*,
» Par ton art tout divin, as conſervé le cours,
» Le deſtin ordonne & décide
» Que, docile à ta voix, ſenſible à tes ſecours,
» Son jeune cœur qui prit toujours
» La reconnaiſſance pour guide
» D'un ſentiment ſi pur, marquera tous ſes jours ».

Guichard (Jean-François), a fait beaucoup de petites pieces fugitives & des chanſons fort agréables.

Il a donné à la Comédie Italienne le *Bucheron*, muſique de M. *Philidor*. Cette piece a eu beaucoup de ſuccès ; & le méritait.

Haber

Habert (Philippe), né à Paris, en 1605, & frere de l'Abbé Habert de Ceriſy, qui fit *les yeux d'Iris changés en aſtres*, & qui, ayant été l'un des premiers Académiciens Français, mourut en 1655, était Commiſſaire d'artillerie, lorſqu'il fut tué, en 1537, au ſiege d'Emery, entre Mons & Valenciennes. Un baril de poudre qui ſauta, fit tomber une muraille qui l'accabla ſous ſes ruines. Sa meilleure piece eſt le *Temple de la Mort*, qu'il avait faite pour le trépas de Mlle. d'Effiat, premiere femme de M. de Meilleraie.

En voici le début :

« Sous ces climats glacés, où le flambeau du monde
» Epand avec regret ſa lumiere féconde,
» Dans une iſle déſerte, eſt un vallon affreux
» Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux,
» Là, ſur de vieux cyprès dépouillés de verdure,
» Nichent tous les oiſeaux de malheureux augure.
» La terre n'eſt que cendre, & l'herbe que poiſons,
» Et l'hiver y tient lieu de toutes les ſaiſons.
» Tous les champs d'alentour ne ſont que cimetieres,
» Mille ſources de ſang y font mille rivieres,
» Qui traînant des corps morts & de vieux oſſemens,
» Au lieu de murmurer, font des gémiſſemens) ».

Il fut auſſi de l'Académie Françaiſe.

CHANSON.

« Enfin, adorable Silvie,
» J'ai triomphé de mes malheurs :
» Le ſommeil a ſéché mes pleurs :
» Le frere de la mort m'a redonné la vie ;
» J'ai vu dans un moment un cœur impérieux
» Quitter avec plaiſir cette humeur ſi farouche,
» Et j'ai vengé ſur votre bouche
» Le mal que m'avaient fait vos yeux. ».

Haguenier (Jean), né en Bourgogne, en 1678, a fait des chanſons charmantes, & qui ont eu beaucoup de réputation : les meilleures ſont trop libres. Il mourut en 1738.

CHANSON.

« Je n'ai pour toute maiſon
» Qu'une pauvre & ſimple chaumiere,
» Que dans le pays gaſcon
» On nommerait gentilhommiere :
» Là, loin du bruit & du fracas,
» Sans chagrin & ſans embarras,
» Dans une heureuſe obſcurité
» Je jouis de la liberté.

» J'ai dans le même canton
» Une vigne pour héritage ;
» Je prens ſoin de la façon,
» Les Dieux béniſſent mon ouvrage:
» De ce bien j'uſe de mon mieux,
» Je ne garde point de vin vieux,
» La fin de mon dernier tonneau
» M'annonce toujours le nouveau.

» Que la fortune à ſon gré
» En impoſe à ceux qu'elle joue ;
» Aſſis au dernier degré,
» Je vois de loin tourner ſa roue.
» La Déeſſe, d'un vain éclat
» Souvent revêtit un pied-plat :
» Je ris de toutes ſes erreurs,
» Et je renonce à ſes faveurs.

» Trop penſer eſt un abus :
» Qui veut prévoir eſt miſérable ;
» Le paſſé ne revient plus,
» L'avenir eſt impénétrable,
» Le préſent ſeul eſt le vrai bien :
» C'eſt à lui que je dois le mien;
» Que du plaiſir qui va paſſant,
» Un autre renaiſſe à l'inſtant ».

Autre attribuée à M. le Régent.

« L'auſtere philoſophie,
» En contraignant nos deſirs,

» Prétend que dans cette vie,
» Il n'eſt point de vrais plaiſirs.
» Je renonce à ce *ſyſtême :*
» Dieux ! n'en ſoyez point *jaloux !*
» Dans les bras de ce que *j'aime*,
» Suis-je moins heureux que *vous ?*

» Eh quoi ! m'avez-vous fait naître
» Avec des ſens ſuperflus ?
» Pour avoir le plaiſir d'être,
» Faut-il que je ne ſois plus ?
» Je renonce à ce ſyſtême :
» Dieux ! n'en ſoyez point jaloux !
» Dans les bras de ce que j'aime,
» Suis-je moins heureux que vous ?

» D'un bonheur imaginaire
» Je ne repais point mon cœur,
» Lorſque le préſent peut faire
» Mon unique & vrai bonheur.
» Voilà quel eſt mon ſyſtême,
» Dieux ! devenez-en jaloux !
» Dans les bras de ce que j'aime,
» Je ſuis plus heureux que vous ».

HAMILTON (Antoine Comte d'), né à Caen, en *1646*, & de l'illuſtre maiſon d'Hamilton en *Ecoſſe*, fit quelques jolies poéſies & des romans charmans, mêlés de proſe & de vers. Le Comte de Gramont avait épouſé ſa ſœur. Il mourut le vingt & un Avril 1720.

CHANSON.

« Pourquoi vous offrir à nos yeux
» Si brillante & ſi belle ?
» L'éclat qui vous ſuit en tous lieux
» N'eſt pas d'une mortelle :
» L'amour emprunte vos attraits,
» Pour faire des conquêtes ;
» Et laiſſe repoſer ſes traits
» Dans les lieux où vous êtes ».

AUTRE.

« C'eſt cet objet pour qui Phébus m'inſpire ;
» C'eſt elle enfin pour qui mon cœur ſoupire.
» Mais
» Amour, c'eſt à vous à dire
» Le reſte de mes ſecrets.

» Chantez oiſeaux dès la naiſſante aurore ;
» Chantez ſon nom toute la nuit encore :
» Mais
» Dites-lui que je l'adore ;
» Ou bien ne chantez jamais.

» Doux roſſignols, hôtes de ce bocage,
» Dans vos concerts rendez-lui votre hommage
» Mais
» Mêlez à votre ramage,
» Mêlez ces nouveaux couplets ».

HARPE (Jean-François de la), né à Paris le vingt Novembre 1739. Il donna *le Comte de Varwick*, en 1763 : *Mélanie* parut en 1770. En dernier lieu, il vient d'imprimer *Barnevelt*, drame en cinq actes & en vers, imité de l'Anglais, & de donner au Théâtre français la tragédie des *Barmécides*, qui a eu onze repréſentations. Ses autres pieces de théâtre n'ont pas été imprimées, ſoit que l'auteur les ait condamnées, ſoit qu'il veuille les retoucher.

Parmi ſes tragédies reçues, portées ſur le répertoire des Comédiens, on compte celle de Menzicof, jouée en 1775, ſur le théâtre de Fontainebleau.

M. de la Harpe a remporté *huit prix* à l'Académie Françaiſe, quatre d'éloquence & quatre de poéſie. Nul homme de lettres n'en a obtenu autant ; & ce qui n'eſt auſſi arrivé qu'à lui, c'eſt d'avoir été couronné à la fois en proſe & en vers, en 1771 & en 1775.

Les ouvrages de proſe qui ont été honorés de la palme académique, ſont : l'*Eloge de Charles V*, celui de *Fénelon*, celui de *Catinat*, & un diſcours ſur *les Malheurs de la guerre*. Ceux de poéſie ſont : l'*Ode ſur la Navigation*, le *Poëte*, les *Talens*, & les *Conſeils à un jeune Poëte*. On trouve dans l'édition en ſix volumes des œuvres de M. de la Harpe, qui

ſe vend chez *Piſſot*, d'autres ouvrages en proſe & en vers, qu'il ſerait ſuperflu de détailler ici, entr'autres deux chants d'une traduction en vers de la Pharſale de Lucain, que l'Auteur promet d'achever. Il a donné la traduction en proſe de Suétone & du Camoëns, qui ne ſont point dans le recueil de ſes œuvres, & qui ſe vendent ſéparément.

M. de la Harpe a été reçu à l'Académie Françaiſe en Juin 1776. Quelque tems auparavant, Sa Majeſté lui avait accordé une penſion ſur les Menus-plaiſirs, vacante par la mort de M. de Belloi. Son Alteſſe Impériale le Grand-Duc de Ruſſie & Sa Majeſté le Roi de Suéde lui ont fait l'honneur de le choiſir pour leur correſpondant littéraire.

ROMANCE.

« D'une amante abandonnée,
» Pourquoi crains-tu la fureur ?
» Maître de ma deſtinée,
» Tu prononces mon malheur;
» A cette nouvelle affreuſe,
» Je fus prête d'expirer :
» Mais je ſuis moins malheureuſe,
» A préſent je puis pleurer.

» Je t'ai fait trop voir, peut-être,
» Ton pouvoir & mon ardeur.
» En me laiſſant moins connaître,
» J'aurais mieux fixé ton cœur.
» Mais j'ai cru, loin de rien taire,
» N'en pas aſſez exprimer;
» D'autres ont l'orgueil de plaire,
» Je n'ai que celui d'aimer.

» Eh bien! ce monde volage
» T'offre-t-il de vrais plaiſirs ?
» Et l'objet de ton hommage
» Va-t-il fixer tes deſirs ?
» Que ta maîtreſſe nouvelle
» Doit être chere à tes vœux!
» Serais-tu donc infidele
» Sans devenir plus heureux ?

» Tu t'es mal connu toi-même,
» Tu ſentiras ton erreur.
» Tu mets ta gloire ſuprême
» A conquérir plus d'un cœur,
» Mais la nature invincible
» Te preſcrit une autre loi.
» Elle t'a formé ſenſible;
» Elle t'a formé pour moi.

» Lorſqu'à des beautés trompeuſes
» Tu ſeras las d'obéir,
» De tes victoires honteuſes
» Lorſque tu ſauras rougir,
» Viens retrouver ton Amante,
» Viens lui confier ton ſort;
» Tu la reverras conſtante,
» Elle n'attend qu'un remord.

» Ne crains point que ma vengeance
» Abuſe d'un tel moment.
» Je mettrai ma jouiſſance
» A conſerver mon amant.
» Va, ma tendreſſe eſt ſi pure,
» Que je croirai, malgré toi,
» En oubliant ton parjure,
» Ne rien faire que pour moi ».

AUTRE.

» O ma tendre muſette!
» Muſette des amours!
» Toi qui chantais Liſette,
» Liſette & les beaux jours!
» D'une vaine eſpérance
» Tu m'avais trop flatté;
» Chantes ſon inconſtance
» Et ma fidélité.

» C'eſt l'amour, c'eſt ſa flame
» Qui brille dans ſes yeux;
» Je croyais que ſon ame
» Brûlait des mêmes feux.
» Liſette à ſon aurore

» Reſpirait le plaiſir ;
» Hélas ! ſi jeune encore,
» Sait-on déja trahir ?

» Sa voix pour me ſéduire,
» Avait plus de douceur ;
» Juſques à ſon ſourire,
» Tout en elle eſt trompeur ;
» Tout en elle intéreſſe,
» *Et je voudrais, hélas !*
» *Qu'elle eût plus de tendreſſe,*
» Ou qu'elle eût moins d'appas.

» O ma chere Muſette,
» Conſole ma douleur !
» Parles-moi de *Liſette*,
» Ce *nom fait mon bonheur.*
» *Je la revois plus belle,*
» *Plus belle tous les jours ;*
» Je me plains toujours d'elle,
» Et je l'aime toujours ».

*Couplets à Madame *** qui danſait au bal.*

Qui, la Muſe pleine d'appas
» Qui préſide à la danſe,
A dû former les premiers pas
» Qu'eſſaya ton enfance.
Qui, la Déeſſe du Printems
» Te donnant ſa parure,
T'apprit à courir dans nos champs
» Sans fouler la verdure.

Telle Flore au ſoir d'un beau jour
» Fuit devant le Zéphire,
S'arrête, & d'un œil plein d'amour
» Vient encor lui ſourire.
Mais, ſi de tes regards charmans
» Flore avait le langage,
Zéphir, des volages amans
» Ne ſerait plus l'image.

» Ah ! Dieu ! que de légéreté,
» De grâce & de ſoupleſſe ?

» C'eſt l'abandon, c'eſt la gaité
» De l'amour qui careſſe.
» Amis, répandons ſur ſes pas
» Les fleurs de nos prairies;
» Les fleurs ſous ſes pieds délicats
» Ne ſeront point flétries.

» Le cœur le moins fait pour aimer
» Te ſerait-il rebelle?
» De tant d'attraits faits pour charmer,
» Le moins eſt d'être belle.
» Ta fille ſeule avec le tems
» Peut être ton égale;
» Juſqu'au jour qu'elle aura quinze ans
» Ne crains point de rivale ».

Hele (M. d') né en Angleterre, a donné aux Italiens, en 1778, le *Jugement de Midas*, muſique de M. *Grétry*. Cette piece a eu un grand ſuccès & le méritait. Il a donné en 1779, *l'Amant Jaloux*, muſique de M. *Grétry*, qui a eu le même ſuccès.

Helvetius (Claude-Adrien), Maître-d'hôtel ordinaire de la Reine, & Fermier général, né à Paris, en 1716, abandonna une place d'un revenu immenſe dans ce tems-là, pour ſe livrer entiérement aux Muſes.

Il prouva que la véritable philoſophie ſait borner ſes deſirs, & n'uſa de ſa fortune que pour le bonheur de ſa famille & de ſes amis, qu'il regardait comme en faiſant partie. Les ſervices qu'il a rendus, ſont innombrables, & ont le double mérite de n'avoir été connus dans le tems que de ceux à qui il les rendait.

On connaît le ſort de ſon fameux livre *de l'Eſprit*. M. Helvetius n'eut de chagrins dans ſa vie que ceux qu'il dut à la célébrité de cet ouvrage. Epoux fortuné, excellent pere, bon ami, que lui reſtait-il à deſirer? Le repos, qu'il perdit au moment où ſon livre parut, qu'il s'efforça de retrouver par le ſecours de la philoſophie, mais qu'il ne put entiérement recouvrer, & dont la perte le conduiſit inſenſiblement au tombeau dans l'année 1771. Il avait épouſé Mlle. de *Ligniville*, d'une des plus anciennes maiſons de Lorraine, femme auſſi eſtimable par le courage de ſon eſprit que par la ſenſibilité de ſon cœur.

Depuis

Depuis la mort de M. Helvetius, on a donné pluſieurs de ſes ouvrages en vers, &, entr'autres, un poëme ſur le Bonheur.

Son Epitaphe, par M. Dorat.

« Bienfaiteur délicat, riche ſans étalage,
» Pere tendre, ami généreux,
» Au ſein de l'opulence, il eut les mœurs d'un ſage,
» Et ſon or lui ſervit à faire des heureux.
» Mais vers le déclin de ſon âge,
» Des vices de ſon tems, la déſolante image
» Vint le bleſſer d'un trait ſi douloureux,
» Qu'au-delà des rivages ſombres,
» Entre Platon & Lucrece attendu,
» Doucement il eſt deſcendu
» Chercher des vertus chez les ombres ».

HÉNAUT (Charles-Jean-François), né à Paris, en 1685, fut Préſident honoraire au Parlement de Paris, & Surintendant de la maiſon de Madame la Dauphine.

Son abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France qui parut en 1744, a fait ſa réputation. Il fut reçu de l'Académie Françaiſe en 1723, & a fait quelques pieces de théatre imprimées & non jouées.

Marié en 1714 avec Mlle. le Bas de Montargis, il n'a point laiſſé d'enfans, & mourut le vingt-quatre Novembre 1770.

Vers en envoyant à une Dame un cachet antique.

« Sous ce cachet,
» Tu peux m'écrire ſans ſcrupule;
» Sous ce cachet,
» L'Amour le fit pour le ſecret;
» Il le grava du tems de Jule;
» Lesbie écrivait à Catulle
» Sous ce cachet ».

CHANSON.

« Il faut, quand on aime une fois;
» Aimer toute ſa vie:
» Le bonheur dépend d'un bon choix,
» Et j'ai choiſi Silvie,

» Vénus, fléchiſſez ſa rigueur,
» Son empire eſt le vôtre;
» Ses regards font plus ſur un cœur
» Que ſes faveurs d'une autre.

» Un cœur qui s'en laiſſe charmer,
» Goûte un bonheur ſuprême;
» Le plaiſir qu'on ſent à l'aimer,
» Ajoute à l'amour même.

» Tout ce qu'on voit en ces beaux lieux,
» Nous vante ſa conſtance;
» Les amours même les plus vieux
» Ont l'air de l'eſpérance.

» Le même rameau tous les ans
» Revoit ſes tourterelles:
» Le bonheur de vivre conſtans
» N'eſt-il fait que pour elles?

» Pour Céphale, on a vu couler
» Les larmes de l'Aurore;
» Le tems n'a pu la conſoler,
» Elle en répand encore».

AUTRE.

» Quoi! vous partez, ſans que rien vous arrête;
» Vous allez plaire en de nouveaux climats.
» Pourquoi voler de conquête en conquête?
» Nos cœurs ſoumis ne ſuffiſaient-ils pas?
» Quoi! &c.

» Pere du jour, éclairez ſon voyage,
» Parez les cieux des plus vives couleurs.
» Ne la voyez qu'à travers un nuage,
» Sur ſon chemin faites naître des fleurs.
» Pere du jour, &c.

» Peuples heureux qui verrez tant de charmes,
» Vous ignorez le ſort qui vous attend;
» Le Dieu qui cauſe aujourd'hui nos alarmes,
» Vous vendra cher le plaiſir d'un inſtant;
» Peuples heureux, &c.

Autre ſur la maladie de l'Abbé de Chaulieu.

« J'ai couru chez le pauvre Abbé,
» Il eſt ſur la litiere,
» Martyr du fils de Semelé
» Et du Dieu de Cythere.

» Les Amours auprès étendus,
» Qu'avec lui l'on vit naître,
» Diſent : nous ne ſervirons plus;
» C'eſt notre dernier maître.

» L'un lit, pour charmer ſon repos,
» Les annales ſacrées,
» Où les myſteres de Paphos
» Et ſes loix ſont gravées.

» Ils chantent cet art ſéducteur
» Si cher à ſa mémoire,
» A qui Chaulieu doit ſon bonheur;
» Et qui lui doit ſa gloire ».

AUTRE.

« N'était-ce pas aſſez qu'Iſmene fut volage?
» Pour me mieux accabler, elle me rend ſon cœur;
» Mais la mort à mes yeux cauſerait moins d'horreur
» Qu'un cœur capable de partage.
» Amour, quelle eſt la rigueur de tes loix!
» Je meurs de mes regrets & de ma réſiſtance.
» Faut-il que je ſouffre à la fois
» Par ſon retour & par ſon inconſtance? »

Henri IV. Ce grand Roi adoré de ſes ſujets, & qui vit encore dans le cœur des Français, ne dédaignait pas de faire quelques chanſons.

CHANSON.

« Charmante Gabrielle,
» Percé de mille dards,
» Quand la gloire m'appelle
« Sous les drapeaux de Mars;

» Cruelle départie !
» Malheureux jour !
» Que ne ſuis-je ſans vie
» Ou ſans amour !

» Bel aſtre que je quitte ;
» Ah ! cruel ſouvenir !
» Ma douleur s'en irrite.
» Vous revoir ou mourir,
» Cruelle, &c.

» Partagez ma couronne ;
» Le prix de ma valeur.
» Je la tiens de Bellone,
» Tenez-la de mon cœur :
» Cruelle, &c.

» Je veux que mes trompettes,
» Mes fiffres, les échos
» A tous momens répétent
» Ces doux & triſtes mots :
» Cruelle, &c.

AUTRE.

« Viens Aurore,
» Je t'implore ;
» Je ſuis gai quand je te voi ;
» La bergere
» Qui m'eſt chere,
» Eſt vermeille comme toi.

» De roſée
» Arroſée,
» La roſe a moins de fraîcheur.
» Une hermine
» Eſt moins fine,
» Le lait a moins de blancheur.

» Pour entendre
» Sa voix tendre,
» On déſerte le hameau ;
» Et Tytire
» Qui ſoupire,
» Fait taire ſon chalumeau.

» Elle eſt blonde
» Sans ſeconde,
» Elle a la taille à la main ;
» Sa prunelle
» Étincelle
» Comme l'aſtre du matin.

» D'Ambroiſie
» Bien choiſie,
» Hébé la nourrit à part :
» Et ſa bouche,
» Quand j'y touche,
» Me parfume de nectar ».

HEROET (Antoine), né à Paris, fut parent du Chancelier Olivier, & Évêque de Digne.

On ne ſait rien de ſa naiſſance ; mais il floriſſait ſous François I, & mourut à la fin de Décembre 1568.

Il eſt auteur d'un poëme intitulé : *la parfaite Amie* (ou la Vertu) & de quelques autres ouvrages.

Pourtrait de l'Amour.

« J'ai vu l'Amour pourtrait en divers lieux ;
» L'un le peint vieil, cruel & furieux ;
» L'autre, plus doux, enfant, aveugle, nu ;
» Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu
» Par ſes bienfaits ou par ſa forfaiture.
» Pour mieux au vrai définir ſa nature,
» C'eſt que chacun varie en ſon cerveau
» Un Dieu d'amour, pour lui propre & nouveau ;
» Et qu'il y a, ſi le dire eſt permis,
» D'aimer autant de ſortes que d'amis ».

JEAN (Saint), fit en 1696 les paroles d'*Ariadne & Bacchus*, tragédie, muſique de *Marais*.

JODELLE (Etienne), né à Paris, en 1532, d'une famille noble, était Seigneur de Lymodin, & fort aimé de Henri II & de Charles IX. Il,

vécut cependant dans la pauvreté, & fut un de nos premiers Poëtes tragiques.

Ce fut dans Arcueil qu'on lui ſacrifia un bouc ſuivant l'uſage des Anciens. Cette plaiſanterie prit mal, & penſa lui être funeſte ainſi qu'à Ronſard. Il mourut au mois de Juillet 1573.

Joliveau (M.), ancien Directeur de l'Opéra, a donné en 1763, ſur ce théâtre, la tragédie de *Polixene*, miſe en muſique par M. *d'Auvergne*, Surintendant de la Muſique du Roi... En 1771, *le Prix de la Valeur*, muſique du même Auteur.

La *Tour enchantée*, ballet en un acte, repréſenté ſur le théâtre de Verſailles en 1770.

Pluſieurs autres ouvrages qui n'ont pas paru, & toutes les coupures & les changemens néceſſaires aux anciens opéra, à meſure qu'on les donnait, pendant dix-huit ans qu'il a été attaché à l'Opéra.

Jolly (François-Antoine), Cenſeur Royal, né à Paris en 1672, s'eſt fait connaître par pluſieurs éditions qu'il a données de Racine, de Moliere, de Montfleury, &c. Il a laiſſé à la bibliothéque du Roi les matériaux d'un cérémonial français.

On a de lui pluſieurs pieces de théâtre.

Il donna en 1709 *Méléagre*, muſique de *Jean Stuck* dit *Batiſtin*.

Il mourut en 1753.

Juvigny (Jean-Antoine Rigoley de), Conſeiller honoraire du Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, né à Paris, commença par ſuivre le Barreau, & s'y diſtingua par pluſieurs mémoires écrits purement & d'un ſtyle agréable, dans des affaires ſingulieres & piquantes. Il était alors fort difficile de ſe faire une réputation dans ce genre de mémoires, M. de Gênes réuniſſant tous les ſuffrages, par la légéreté & l'agrément de ſon ſtyle.

M. de Juvigny étant devenu honoraire, ſuivait le goût qui l'entraînait vers les lettres, & ſe conſacra tout entier à cette douce étude.

Il nous a donné une édition des œuvres de M. de la Monnoye, précédées d'une vie de cet homme illuſtre, qui fait le plus grand honneur

à tous les deux. Son édition de *la Croix du Maine* & de *du Verdier* eſt remplie de notes ſavantes & d'heureuſes corrections. Enfin l'amitié qu'il avait pour le célebre Piron, a engagé M. de Juvigny à nous donner une édition complette de ſes œuvres, qu'il a ornées d'une vie très bien faite & fort intéreſſante de ce Poëte ſi eſtimé. Les recueils de pieces fugitives renferment preſque tous des vers très agréables de M. de Juvigny. Il ſerait à deſirer qu'il les raſſemblât un jour, & qu'il y joignît ceux que ſa négligence & ſa modeſtie condamnent depuis longtems à reſter dans ſon porte-feuille, & qu'il fît pour ſes œuvres ce qu'il a ſu ſi bien faire pour celles des autres.

Nous donnerons ici quelques-unes de ſes chanſons.

Chanſon tirée de l'élégie de Catulle, Lugete, ô veneres.

» Pleurez, Graces, pleurez Amours;
» Le Moineau chéri de Lesbie
» Vient de finir ſes heureux jours:
» Les Dieux lui portaient trop d'envie.

» Elle l'aimait plus que ſes yeux:
» Il était ſi beau, ſi fidele!
» Mille baiſers délicieux
» L'enchaînaient toujours auprès d'elle.

» Si quelquefois il voltigeait,
» Un ſigne, la moindre careſſe,
» Tout auſſi-tôt le ramenait
» Sur le beau ſein de ſa maîtreſſe.

» Mais hélas! cet aimable oiſeau
» Deſcend ſur le ſombre rivage:
» Parque inhumaine, ton ciſeau
» De l'amour a détruit l'ouvrage.

» Inflexible divinité,
» Rien n'amollit ton cœur barbare;
» Sous tes coups tombe la beauté
» Dans l'affreuſe nuit du Tartare.
» O toi qui faiſais les plaiſirs

» De ma chere & tendre Lesbie,
» Quoi! tu meurs! ſes pleurs, ſes ſoupirs
» Ne peuvent te rendre à la vie!

» Oiſeau digne d'un meilleur ſort,
» Objet de l'amour le plus tendre,
» Vois quels regrets cauſe ta mort
» Par les pleurs que tu fais répandre ».

Dialogue imité de l'Ode d'Horace, Donec gratus eram.

HORACE.

« Tant que tu m'as aimé, lorſque j'avais ta foi,
» Que je poſſédais ſeul & ton cœur & tes charmes;
» Mes jours s'écoulaient ſans alarmes,
» Le bonheur était fait pour moi.

LYDIE.

» Tant que je fus fidele à ta chere Lydie,
» Que Chloé n'avait point encor ſoumis ton cœur,
» J'étais au comble du bonheur,
» Et les Dieux me portaient envie.

HORACE.

» Par ſon luth, par ſa voix, Chloé ſait m'attendrir;
» Elle ſeule à préſent tient mon ame aſſervie;
» Pour elle, s'il fallait ma vie,
» Je ne craindrais pas de mourir.

LYDIE.

» J'adore Calaïs, & Calaïs m'adore;
» Je mourrais mille fois pour mon cher Calaïs;
» Si les Dieux voulaient à ce prix
» Joindre à ſes jours les miens encore.

HORACE.

» Mais ſi des plus beaux feux, le ſincere retour,
» De la tendre Lydie allait finir les peines!
» Si de Chloé briſant les chaînes,
» Je te rendais tout mon amour?

LYDIE.

» Le charmant Calaïs envain a ſu me plaire :

» Malgré ton inconſtance, il eſt plus doux pour moi.

» De vivre & mourir avec toi,

» Et c'eſt le ſort que je préfere ».

Imitation de l'Ode de Catulle : Paſſer, deliciæ.

« Fortuné Paſſereau, ton ſort eſt trop heureux !
» Tu fais tous les plaiſirs de ma jeune maîtreſſe ;
» Elle-même t'excite à becqueter ſans ceſſe
» Ou ſes doigts délicats, ou ſon ſein amoureux.

» Ce jeu devient pour elle une douce habitude ;
» Du feu qui la conſume, il appaiſe l'ardeur ;
» Il ramene à propos le calme dans ſon cœur,
» Et bannit pour un tems ſa tendre inquiétude.

» Ah ! s'il m'était permis, dans mes ennuis preſſans,
» De jouer avec toi comme fait cette belle ;
» Ou bien ſi, comme toi, folâtrant avec elle,
» Je pouvais ſoulager les maux que je reſſens ?

» Que j'oublirais bientôt le tourment que j'endure !
» J'aurais plus de plaiſir qu'Athalante autrefois
» N'en eut au doux moment où, réduite aux abois,
» Pour ſon heureux vainqueur, elle ôta ſa ceinture ».

LAINÈS (Alexandre), né à Chimay dans le Hainaut, en 1650, a fait quelques jolies chanſons. Il voyagea dans la Grèce, dans l'Archipel, l'Egypte, la Paleſtine, la Sicile, &c. & revint enſuite dans ſon pays où l'Abbé Faultrier, Intendant de Hainaut, le connut, le logea chez lui & lui donna ſa confiance.

Bientôt Lainès le quitta pour voyager encore, & il alla en Angleterre & en Hollande. Jamais on ne put ſavoir où il demeurait à Paris, parceque, de quelqu'endroit qu'on le ramenât, il ſe faiſait toujours deſcendre au Pont-Neuf. Il mourut à Paris le 18 Avril 1710, & fut enterré à S. Roch. Il nous reſte de lui quelques jolies chanſons.

CHANSON

A Madame de Martel.

« Le tendre Apelle, un jour, dans les jeux ſi vantés,
» Qu'Athénes ſur ſes bords conſacrait à Neptune
» Vit au ſortir de l'onde éclater cent beautés;
» En prenant un trait de chacune
» Il fit de ſa Vénus le portrait immortel.
» S'il avait vu l'adorable Martel,
» Il n'en aurait employé qu'une ».

AUTRE.

« La fable, entre mille plaiſirs
» Et mille flots badins conduits par des zéphirs,
» Fit naître une Vénus de l'écume de l'onde :
» Que la Grece murmure ou que la fable gronde,
» La Champagne le verre en main,
» A l'aſpect des preſſoirs que ſa liqueur inonde,
» L'a fait naître aujourd'hui de la mouſſe du vin ».

AUTRE.

« L'aurore à peine ouvrait les cieux,
» Qu'à la faveur d'un ſonge officieux,
» J'ai cru vous voir moins inhumaine.
» *Quels plaiſirs ! quels ardens tranſports !*
» Que je ſerais heureux, Climene,
» Si je veillais comme je dors ».

AUTRE.

« Un ruiſſeau m'endormait, *en tombant dans la Seine*;
» *Mille oiſeaux m'éveillaient & ranimaient* ma veine;
» Une aurore naiſſante éclairait un chemin,
» D'où le Zéphir & Flore, avec leur douce haleine,
» Faiſaient neiger ſur moi la roſe & le jaſmin.
» J'apperçus tout-à-coup la beauté que j'adore.
» J'oubliai les ruiſſeaux,
» Je ne vis plus d'oiſeaux,
» Je ne vis plus de Flore;
» De roſes, de jaſmins, de zéphirs, ni d'aurore ».

La Lane (Pierre de), fils d'un Garde des rôles du Conſeil privé, tirait ſon origine de Bordeaux, où ſa famille occupait un rang diſtingué dans le Parlement. Il était proche parent de l'Abbé de la Lane, Chanoine de Notre-Dame, qui fut envoyé à Rome dans le dernier ſiecle pour y défendre la doctrine de S. Auguſtin. On croit qu'il fut attaché au Duc de Retz, & on ſait qu'il alla avec lui en Bretagne en 1639.

Il ſe maria cette même année avec *Marie Gaſtelle des Roches*, fille de condition, qu'il aimait paſſionnément, & dont il était aimé de même; mais il eut le malheur de la perdre la cinquieme année de ſon mariage: elle mourut en 1644, lui laiſſant un fils.

La douleur de la Lane fut égale à ſon amour, & lui fit produire les meilleures de ſes pieces. Cette douleur fut cauſe de ſon voyage en Italie, où il demeura longtems; mais depuis cette époque, la ſeule choſe que l'on ſache de lui, c'eſt qu'il mourut en 1561.

Fontenelle aſſure que *ſes poéſies marquent un bel eſprit, un bon naturel & un cœur tendre*; il ne compoſa guères de vers, que pour célébrer les perfections de ſa femme, le bonheur qu'il eut de la poſſéder, & ſa douleur de l'avoir perdue.

Il ne fit jamais imprimer que trois de ſes pieces; on en a raſſemblé huit ou neuf autres depuis ſa mort.

Sonnet à ſes Amis ſur la mort de ſa Femme.

« Ceſſez de rappeller mon ame fugitive;
» La mort, que vous croyez le plus grand des malheurs,
» Se dépouille aujourd'hui de ſes noires couleurs,
» Et paraît à mon cœur trop lente & trop tardive.
» Êtes-vous envieux du bonheur qui m'arrive,
» Juſqu'à me deſirer au ſéjour des douleurs?
» N'êtes-vous point laſſés de voir couler mes pleurs,
» Et d'entendre ma voix gémiſſante & plaintive.
» Quoi! ne ſavez-vous pas, vous qui plaignez mon ſort,
» Qu'Amarante a ſubi le pouvoir de la mort,
» Et que l'amour devait m'obliger à la ſuivre?
» Tous vos conſeils en vain me veulent ſecourir;
» S'ils n'ont pas le pouvoir de la faire revivre,
» Ils ne peuvent auſſi m'empêcher de mourir ».

Lambert (M. de S.), né à Nancy, en 1717, a ſervi longtems dans l'Infanterie, puis dans les Etats-Majors de différentes armées. Il devint enſuite Grand-Maître de la garde-robbe du Roi de Pologne Staniſlas, qui, juſqu'à ſa mort, le traita comme ſon ami.

Tous ceux qui aiment les lettres, connaiſſent ſes charmantes pieces fugitives & ſon poëme des *Saiſons.* Nous ne rapporterons ici que quelques-unes de ſes chanſons priſes au hazard : il en eſt peu de plus jolies.

CHANSON.

« Sans dépit, ſans légéreté,
» Je quitte une amante volage,
» Et je reprens ma liberté,
» Sans regretter mon eſclavage.

» Ce matin j'ai cueilli des fleurs,
» Sans faire un bouquet pour Liſette,
» J'ai déja quitté ſes couleurs,
» Je vais lui rendre ſa houlette.

» Sans rougir j'ai vu ſous l'ormeau
» Silvandre aux pieds de l'infidelle;
» J'ai joué ſur mon chalumeau
» L'air que Silvandre a fait pour elle.

» Je ne fais plus dans nos vallons
» Retentir le nom de Liſette,
» Je veux lui dire les chanſons,
» Que je ferai pour Timarette.

» *Si quelquefois dans le ſommeil*
» *Ses faveurs me ſont retracées*,
» Elle n'eſt plus à mon reveil
» La premiere de mes penſées.

» Je ne viendrai plus en ces lieux
» Reſpirer l'air qu'elle reſpire,
» Je ne cherche plus dans ſes yeux
» Ce que je dois penſer & dire.

» Liſette a perdu plus que moi,
» J'étais tendre, elle était coquette:
» Liſette a perdu plus que moi;
» Non, non, je n'aime plus Liſette ».

AUTRE.

« Elle a d'Hébé la fraîcheur immortelle,
» Le ſouris fin, les graces de l'Amour,
» Ce Dieu près d'elle
» Fixe ſa cour;
» Et mille cœurs, enchaînés chaque jour,
» La font jouir du plaiſir d'être belle.

» Deviens, Amour, ſon vainqueur & ſon maître;
» D'un cœur ſoumis qu'elle accepte les vœux.
» Mais qui doit être
» L'amant heureux?
» Charmant Amour, c'eſt le plus amoureux;
» Tu le connais, ah! fais-le lui connaître ».

AUTRE.

« Dans le ſein des faveurs de la beauté que j'aime,
» Je déteſte le trait dont l'Amour m'a frappé;
» Mon rival plus heureux goûte un bonheur ſuprême:
» On nous trompe tous deux; mais il eſt mieux trompé ».

AUTRE.

La Capricieuſe.

« Mon deſtin auprès de Climene,
» Varie à chaque inſtant du jour;
» Un caprice inſpire ſa haine,
» Un autre lui rend ſon amour.

» Elle m'a dit: Lindor, je t'aime;
» Ton cœur a mérité ma foi;
» Elle m'a dit à l'inſtant même,
» Lindor, je me moquais de toi.

» Au moment où ſa voix m'appelle
» Climène ſonge à m'éviter.
» Je ne vais chercher auprès d'elle
» Que le regret de la quitter.

» Elle eſt triſte dans mon abſence,
» Et mépriſe alors mes rivaux :
» Elle les vante en ma préſence,
» Et leur parle de mes défauts.

» Mes tourmens pour elle ont des charmes;
» Elle cherche à les irriter,
» Et je la vois verſer des larmes,
» Lorſque je viens les lui conter.

» Je lui portais les fleurs qu'elle aime;
» Elle les prit avec dédain;
» Elle me donna le ſoir même
» La roſe qui paraît ſon ſein.

» Un jour Climene moins cruelle
» Avait pris ſoin de me calmer,
» Et je m'ennivrais auprès d'elle
» Du bonheur de plaire & d'aimer.

» Dans la plus profonde triſteſſe,
» Je la vis bientôt ſe plonger;
» Je l'offenſais par mon ivreſſe :
» Mes plaiſirs ſemblaient l'affliger.

» Elle eſt ſimple, ſans artifices;
» Nul amant n'a tenté ſa foi,
» Et fidelle dans ſes caprices,
» Elle n'aime & ne hait que moi.

» Beauté ſi douce & ſi terrible,
» Souvent aimé, jamais heureux,
» Que tu ſois cruelle ou ſenſible,
» Je n'en ſuis pas moins amoureux.

» Par tes rigueurs ou ton abſence
» Ceſſe de déchirer mon cœur.
» Je t'aimerais ſans inconſtance,
» Quand tu m'aimerais ſans humeur ».

Lattaignant (Gabriel-Charles de), Chanoine de Reims, né à Paris vers 1701, & mort dans cette ville le dix Janvier 1779. De ſon recueil en quatre volumes remplis de jolies chanſons, nous ne rapporterons que les ſuivantes.

CHANSON

Sur M. le Maréchal de Richelieu & Mad. de la Martelliere.

« Liſette eſt faite pour Colin,
» Et Colin pour Liſette.
» Il eſt volage, il eſt badin,
« Elle eſt vive & coquette.
» Colin tolere ſes rivaux,
» Liſette ſes rivales.
» Il prime parmi ſes égaux,
» Elle, entre ſes égales.

» Liſette amuſe mille Amans,
» Colin toutes les Belles.
» Tous deux en amour ſont conſtans,
» Et tous deux infideles.
» Il eſt le plus beau du hameau,
» Comme elle eſt la plus belle.
» Colin reſſemble au franc moineau,
» Liſette à l'hirondelle.

» Sans ſoupirer & ſans languir,
« Ils amuſent l'abſence
» Par les plaiſirs du ſouvenir
» Et ceux de l'eſpérance.
» Où s'ils diſſipent leur chagrin
» Par quelqu'autre amourette,
» Liſette revient à Colin,
» Et Colin à Liſette.

» S'il naît quelque diſpute entr'eux,
» C'eſt un leger orage,

» Qui bien loin de briſer leurs nœuds,
» Les ſerre davantage.
» Quels torts pourraient-ils ſe donner,
» Egalement coupables?
» Ah! pour ne pas ſe pardonner,
» Tous deux ſont trop aimables.

» Les ſoupçons jaloux, les ſoupirs
» Ne troublent point leurs chaînes;
» D'Amour ils goûtent les plaiſirs,
» Sans en ſentir les peines.
» Amans, qui voulez vivre heureux,
» Prenez-les pour modele;
» Et n'imitez plus dans vos feux
» La ſotte tourterelle ».

AUTRE.

« Je ne forme point de deſirs
» Qu'autant qu'exigent les plaiſirs;
» Et pour goûter la vie,
» De ce que j'ai, je ſais jouir;
» Ce que je ne puis obtenir,
» Me cauſe peu d'envie.

» Tous les jours je rends grace aux Dieux
» Des bienfaits que j'ai reçus d'eux,
» Et ne fais nulle plainte:
» Soumis aux ordres du deſtin,
» Tranquillement j'attends ma fin,
» Sans deſir & ſans crainte.

» Le paſſé ne peut revenir,
» On ne peut prévoir l'avenir,
» Du préſent on eſt maître;
» J'en jouis ſans l'aprofondir.
» Les Dieux m'ont formé pour jouir,
» Et non pas pour connaître.

» Je m'amuſe ſans m'occuper:
» L'étude a ſu me détromper
» Du profit qu'on en tire.

» Que

» Que ſert de lire & méditer!
» Hélas! l'on n'apprend qu'à douter
» En cherchant à s'inſtruire.

» Raiſon, que ſert ton vain flambeau,
» Qui doit, dit-on, juſqu'au tombeau
» Eclairer l'homme ſage?
» Dans notre enfance à peine il luit,
» Dans la jeuneſſe il éblouit;
» Il s'éteint avec l'âge.

» Que l'homme eſt grand! qu'il eſt petit!
» Qu'il eſt borné! qu'il a d'eſprit!
» Prodigieux emblême!
» Des aſtres il connaît le cours,
» Celui des ſaiſons & des jours,
» Et s'ignore lui-même ».

AUTRE.

« Comme un chien dans un jeu de quille,
» On reçoit une pauvre fille,
» A l'inſtant qu'elle vient au jour:
» A quinze ans, quand elle eſt gentille,
» Elle nous reçoit, à ſon tour,
» Comme un chien dans un jeu de quille ».

AUTRE.

« Jeune Iris, ſouffrez ſans courroux
» De paſſer pour coquette:
» Pourquoi vous offenſeriez-vous
» D'une telle épithete?
» Quelque grain de légéreté
» Et de coquetterie
» Ajoute encore à la beauté,
» Le titre de jolie.

» Pourquoi vouloir mal-à-propos
» Vous piquer de conſtance?
» Cette triſte vertu des ſots
» N'eſt plus de mode en France.

» Laiſſez aux belles du commun
» L'honneur d'être conſtante.
» Vaut-il mieux n'en rendre heureux qu'un,
» Que d'en amuſer trente.

» Les belles dont l'antiquité
» Conſacre la mémoire
» Avec plus de fidélité,
» Auraient eu moins de gloire:
» Et ſans le nombre des Amans
» Qui les ont adorées,
» Que de Déeſſes de ce tems
» Qui ſeraient ignorées!

» Imitez toujours nos guerriers,
» Si jaloux de la gloire;
» Ils ne veulent que des lauriers
» Pour prix de leur victoire.
» A peine un cœur eſt-il dompté,
» Attaquez-en un autre.
» Triomphez de leur liberté,
» Jouiſſez de la vôtre ».

Laujon (Pierre de), Poëte agréable, ingénieux & délicat; né à Paris, en 1728, de l'Académie des Sciences & Arts de Châlons, Commiſſaire des guerres, & Secrétaire des commandemens de M. le Duc de Bourbon, commença ſa carriere littéraire en ſortant des Jéſuites, par quelques parodies qu'il fit en ſociété avec M. Favart, & qui furent données à la Comédie Italienne & à l'Opéra-comique. Encouragé par quelque ſuccès, il eſſaya de voler de ſes propres aîles, & donna en 1747 l'opéra de *Daphnis & Chloé*, dont Boiſmortier avait fait la muſique. Cet ouvrage rempli de jolis vers & de jolis chants, eut beaucoup de ſuccès.

Fuſelier & la Bruere qui faiſaient alors le Mercure, appliquerent à M. de Laujon ce vers de Virgile:

Paſtores, hederâ creſcentem ornate Poëtam.

Il eſt vrai que le ſtyle de ce ballet eſt plein de ſentiment & de naïveté, & la poéſie facile & pleine de graces. Pour deux faiſeurs d'*opéra*, ce n'était pas mal traiter leur jeune confrere. Vers ce tems-là, M. le

Comte de Clermont confia à M. de Laujon la place de Secrétaire de ſes commandemens, quoiqu'il eût à peine dix-neuf ans, & il a conſervé pour lui, juſqu'à ſa mort, les mêmes bontés & la même confiance.

Dans l'eſpace de cinq ou ſix ans, M. de Laujon fit pour les petits appartemens les opéra de *Léandre* & de *Hero; la Toilette de Vénus; Eglé*, dont le ſuccès eſt ſi connu; *Silvie*, d'abord mis en muſique par M. *de la Garde*, enſuite par MM. *Berton* & *Trial; Iſmène* & *Iſmenias*, repréſenté ſur le théâtre de Choiſy le treize Juin 1763, puis ſur celui de Paris en 1770: opéra dans lequel on a vu le ballet de *Médée* & de *Jaſon*, le premier de ce genre qu'on ait vu en France, & dont l'idée appartient entiérement à M. de Laujon, puiſque le programme en était fait ainſi que la muſique, lorſque ce ballet parut ſur les théâtres de Stugard & de Vienne.

Le tems que M. de Laujon employait à travailler pour les théâtres, ne l'empêcha pas de trouver des momens à conſacrer à l'amuſement des ſociétés brillantes où il était deſiré & admis. Les fêtes de ce genre qu'il a compoſées, ſont innombrables, & remplies d'eſprit & de gaieté; mais ſans qu'il ſe ſoit jamais permis de s'égayer aux dépens des autres : on ne connaît pas de lui une ſeule épigramme, & jamais on ne l'a entendu mal parler des ouvrages de ceux qui l'avaient le moins ménagé.

On peut juger de la quantité de vers agréables qu'il a faits pour la ſociété, par ſon recueil en trois volumes intitulé : *les A-propos de ſociété*, imprimé avec ſoin chez *Barbou*, & orné d'eſtampes, vignettes, &c. par *Moreau* le jeune. On les trouve à Paris, chez la veuve *Ducheſne*, rue S. Jacques.

Pour mettre le Lecteur à portée d'en juger, nous en extrairons quelques chanſons dans différens genres.

M. de Laujon a donné aux Français *l'Inconſéquent* ou *les Soubrettes*.

Aux Italiens, avec MM. Favart & Parvy, la parodie *des Fêtes de Thalie*; avec M. Favart, la parodie de *Zélindor*; & ſeul, la parodie d'*Armide*, en 1762; l'*Amoureux de quinze ans*, en 1771; *le Fermier cru ſourd* ou *les Méfiances*; *Matroco*, drame burleſque en 1777.

A l'Opéra-comique, avec MM. Favart & Parvy, la parodie de *Théſée*.

CHANSON

Pour une jeune Dame qui avait exigé de l'Auteur une épigramme ſur ſes boutons.

« Pour un rien, pour quelque rougeur,
» Dans votre inquiétude,
» Vous taxez le ciel de rigueur :
» Ah ! quelle ingratitude !
» Un don de moins vous déplaît fort ;
» Tant d'autres le remplacent,
» Qu'il ſied mal de ſentir un tort
» Que les bienfaits remplacent.

» Le grand Peintre du genre humain,
» L'auteur de la nature,
» Selon moi, ne fit rien en vain
» Pour chaque créature.
» S'il prouve que chaque tableau
» Veut des clairs & des ſombres,
» Voyons en vous ſi ſon pinceau
» A trop chargé les ombres.

» Vos yeux, où tout, à votre gré,
» Et ſe peint & s'exprime,
» Empruntent leur vivacité
» Du feu qui les anime ;
» Bouton (qui ſans doute rougit
» D'affliger ce qu'on aime)
» Vous vaut encor le bon eſprit
» D'en plaiſanter vous-même.

» Sur ces riens conſulter Tiſſot ! (*a*)
» Quelle erreur eſt la vôtre !
» Contentez-vous de votre lot,
» Il en vaut bien un autre ;
» A la nature abandonnons
» Les effets & les cauſes :
» Elle fit naître les boutons
» Pour nous donner les roſes ».

(*a*) Fameux Médecin de Lauſane.

La petite Diſeuſe de bonne aventure.

» Mon œil n'entrevit jamais
» De ſiniſtre augure ;
» Je veux que ſur mes ſecrets,
» Ma gaité raſſure ;
» Je ne ſus jamais bleſſer ;
» Mon plaiſir eſt d'annoncer
» La bonne aventure
» Au gai,
» La bonne aventure.

» Trop jeune encor pour flatter,
» Je fuis l'impoſture ;
» Je me borne à préſenter
» La vérité pure ;
» Et je vois, ſans trop chercher,
» Les yeux où va ſe nicher
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventur

» L'horoſcope eſt quelquefois
» Peint ſur la figure ;
» Avec lui joli minois
» Porte ſon augure ;
» Je ne fais que l'annoncer ;
» C'eſt à l'amour à fixer
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventure.

» Beautés (*a*) que de ſes bienfaits
» Combla la nature,
» Cherchez-vous quelque ſuccès,
» Que l'amour n'aſſure !
» Et des cœurs faits pour jouir,
» Fondent-ils ſur l'avenir
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventure.

(*a*) Aux Dames.

» Jadis chez nos bons Gaulois,
» (Gens pleins de droiture)
» L'amour exerçait ſes droits
» Sans méſaventure;
» Leur prêchant l'art d'oublier,
» Plutôt que de publier
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventure.

» Nos Meſſieurs à ſentiment,
» Par qui tout s'épure,
» Bien mieux, de ce Dieu charmant
» Tracent la peinture,
» Car ils ont l'air d'afficher,
» Qu'on ne fait plus qu'ébaucher
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventure ».

La Naiſſance de l'Amour (a).

« L'homme ignorait le bonheur d'être (*b*)
» Avant le jour
» Où la bienfaiſance fit naître
» Le tendre Amour:
» Les Dieux étaient dans leur partage
» Privés d'autels
» Et de leurs plus doux avantages
» Sur les mortels.

» Le cœur que tenait l'ignorance
» Dans le cahos,
» Ne connaiſſait que l'innocence
» Et le repos (*c*);
» L'Amour naît, & par ſa préſence

(*a*) Cette chanſon fut faite pour une fête dans laquelle M. C... chanta la naiſſance de Bacchus.

(*b*) Etat du monde avant la naiſſance de l'Amour.

(*c*) Naiſſance de l'Amour.

» Un jour nouveau
» Luit au cœur, qui de ſon enfance
» Eſt le berceau.

» Cœurs animés, bornez à plaire
» Tous vos deſirs,
» Leur dit l'enfant qui les éclaire
» Sur les plaiſirs;
» La beauté, des Dieux eſt l'image,
» Tient ſes biens d'eux;
» En l'adorant, trouvez l'hommage (*a*)
» Qu'on doit aux Dieux.

» Le feu que cet enfant fait naître,
» Charme le cœur,
» Aux Dieux même (*b*) apprend à connaître
» Tout leur bonheur.
» S'il eſt des inſtans où notre ame
» S'approche d'eux,
» Mortels! ce ſont ceux où ſa flame
» Brille à nos yeux.

» Déja *Zéphir* carreſſe l'onde
» Soir & matin;
» (*c*) La terre, au *Dieu qui la féconde*,
» Ouvre ſon ſein;
» Le ruiſſeau preſſe la verdure
» Plus tendrement.
» Le ciel embraſſe *la nature*,
» Tout eſt amant.

» Quels chants nouveaux l'oiſeau fredonne
» Sur ce roſier (*d*),
» A ſa moitié qui lui pardonne
» De l'éveiller!
» Les arts ſont nés (*e*), chacun veut plaire,
» Chacun s'inſtruit;
» Le feu qui luit au cœur, éclaire
» Bientôt l'eſprit.

(*a*) Origine des hommages offerts à la Divinité.

(*b*) Le pouvoir de l'Amour ſur les Dieux & les hommes.

(*c*) Sur les élémens.

(*d*) Le roſier eſt conſacré à l'Amour.

(*e*) Origine des arts.

» Voyez bondir dans la campagne
» Moutons (*a*), chevreaux ;
» Le cerf, pour chercher ſa compagne,
» Franchit les eaux....
» Et ſur les merveilles qu'opere
» L'amour naiſſant,
» Jugez de tout ce qu'il peut faire
» En grandiſſant.

» Vous en connaiſſez la puiſſance
» Et les progrès ;
» Dans ces lieux je peins ſa naiſſance,
» (*e*) Vous, ſes ſuccès ;
» Et ſi ma muſe renouvelle
» Ce jour ſi doux,
» C'eſt que chaque inſtant le rappelle
» Auprès de vous ».

Bouquet à Madeleine.

» Elle ſut plaire à tous les yeux,
» Votre aimable Patrone ;
» A Paphos, comme dans les cieux,
» *Elle obtint la couronne ;*
» Auſſi dans l'une & dans l'autre cour,
» Pour chanter ſes louanges,
» On vit diſputer tour-à-tour
» Les Amours, & les Anges.

» Sa morale eut trop de rigueur !
» Eh ! peut-elle être utile,
» Quand, pour vouloir ſauver un cœur
» On en fait damner mille !
» L'Amour offrait à ſes deſirs
» Tout ce qu'il offre aux vôtres ;
» Laiſſez-la pleurer ſes plaiſirs ;
» Riez toujours, aux nôtres.

» Que de cœurs ſouffriraient à voir
» La beauté dans les larmes !

(*a*) Pouvoir de l'Amour ſur les animaux.
(*b*) Aux Dames.

Eh !

» Eh ! peut-on ſe faire un devoir
» De l'oubli de ſes charmes !
» Fixez toujours, comme en ces lieux,
» Les heureux que vous faites ;
» Et croyez qu'on trouve les cieux
» Au ſéjour où vous êtes ».

Hiſtoire morale des Amours, de M. Pierre *& de Mlle.* du Roſier, *la fille d'un Marchand de plumes, oue' l'on verra la morale que la fortune va & vient ſans qu'on s'en doute, & qu'elle eſt ben près quand on la croit ben loin* (a).

« J'aimais Man'ſell' du Roſier,
» La fille d'un Plumaſſier ;
» Mon per' qu'eſt un p'tit Fermier,
» S'en vint le prier de nous marier ;
» La d'mand plut, on m'agréa :
» V'la qui va ben juſques-là ;
» V'la qui va ben juſques-là :

(*Comme quoi la fortune change le monde* (b).)

» Sur ſa porte était écrit
» A l'enſeig' du gagn'petit,
» Je l'vallions ben dans c'tems-là ;
» A deux mois d'ilà,
» Ce n'eſt plus cela ;
» Plus riche, il tourne à tout vent,
» Comme les plumes qu'il vend. (*bis*).

(*Triſteſſe & doléance de M.* Pierre, *en apprenant que ſes eſpérances étaient ſans eſpoir*).

» Qui m'avait dit oui, m'dit non ;
» V'là mon amour beau garçon !
» Sa fille & moi, tout le jour
» J'pleurions ; quand l'amour

(*a*) L'Auteur, dans cette chanſon, a eu pour but d'imiter le genre des hiſtoires qui ſe trouvent dans ces ſortes de recueils. Auſſi faut-il y rendre le caractere de chacun des interlocuteurs qui y ſont en action & en récit.

(*b*) Tous les titres de chaque couplet ſe parlent, & l'on montre avec la baguette du chanſonnier le tableau qui a rapport au couplet.

» M'aviſit d'un tour;
» Car un cœur ben amoureux,
» A toujours de l'eſprit pour deux (*bis*).

(*Comme il eſt bon quelquefois de pleurer devant ſon cher pere.*)

» J'vas cheux nous; tout en entrant,
» J'parle à mon ch'pere en pleurant;
» Ça l'afflige, & j'dis ſus ça:
» Quand i'vous plaira, (*en pleurant*)
» Ça s'arrangera.
» I m'dit: Parle, & dans l'moment
» Tu verras qu't'es mon enfant (*bis*). (*En pleurant plus fort, en imitant l'attendriſſement du ſexe*).

(*Tartagem de M.* Pierre).

» I m' permet d' faire de ſon bien
» Tout comm' je ferois du mien. (*Avec joie*).
» Cheux les Fermiers de nos cantons,
» J' mene ſes moutons,
» Ses veaux, ſes dindons,
» Je les troque & je les vends
» Pour des coqs & pour des paons. (*bis*).

(*Comme l'eſprit i fait ouvrir les yeux à tout le monde*).

» Quand la fille au per' l'apprit,
» I' fut ſurpris d' mon eſprit;
» Ça l' fit r'venir tout d'un coup;
» I' dit: V'là du goût! (*Avec le ton important*).
» C'eſt toujours beaucoup,
» Qu'à ſon âge on ait l'bon ſens
» De s'accommoder au tems (*bis*). (*C'était dans le moment où les bonnets en plumes étaient le plus à la mode.*)

(*Dénoûment agriable des amours des deux Amoureux à la ſatisfaction des deux chers peres*).

» Vite i' m'rappelle; & tant y a,
» Qu' tous deux i'nous maria; (*Avec joie*).
» Quand la fill' a m' vit choiſir!...

» Jugez du plaiſir ! (*Comme ſi la joie lui coupait la reſpiration.*)
» Ça vint nous ſaiſir.
Ça prouve que l' plaiſir dépend
Des pleum' de coq & de paon ».

L'OISELEUSE.

Parodie.

« Point de bruit !
» Ce réduit
» Solitaire
» Eſt propre à tendre mes rêts ;
» Guettons dans ces forêts
» Les oiſeaux de Cithere !
» J'en aurai,
» Je ſaurai
» Leur cachette....
» Mes filets ſont ſous des fleurs....
» Un des oiſeaux voleurs
» S'y jette,
» Je ſaute ſur ma priſe ;
» En cage elle eſt bientôt miſe ;...
» Quel oiſeau !
» Qu'il eſt beau !
» Quel ramage !
» Quel plumage !
» Je le ſiffle, il vient chanter ;
» Je l'entends répéter
» Qu'il ne veut plus quitter
» Sa cage.
» Il me dit,
» Qu'il chérit
» L'eſclavage ;
» Mon priſonnier me fait peur ;
» C'eſt l'Amour ! le trompeur
» Me dit en ſon langage :
» Oui, Liſon,
» Qu'en priſon
» L'on me tienne !
» Je ne veux ma liberté
» Qu'après t'avoir ôté
» La tienne ».

Laurès (Antoine Chevalier de), né à Gignac près de Montpellier, & fils du Doyen des Conſeillers de la Cour des Aydes de cette ville, a remporté pluſieurs prix (*a*) académiques, & les méritait.

Sa traduction en vers du poëme de la Pharſale n'eſt pas auſſi connue qu'elle devrait l'être. La modeſtie de l'Auteur l'a empêché de faire les démarches qui procurent ſouvent des ſuccès momentanés ; mais cet ouvrage ſera toujours eſtimé, ainſi que ſon auteur.

Nous ne connaiſſons de M. le Chevalier de Laurès que *Thomiris*, tragédie non repréſentée ; *la fauſſe Statue*, comédie en un acte, jouée aux Italiens ; *la Fête de Cythere*, opéra-comique en un acte, muſique de *Blavet*, repréſentée à Bernis chez Mgr le Comté de Clermont ; & *Zémide*, opéra en un acte, mis en muſique par *Iſo*, & donné en 1759. On dit qu'il a fait un acte intitulé : *Narciſſe*, que M. *Deſaugiers* vient de mettre en muſique. M. le Chevalier de Laurès eſt mort cette année 1779.

O D E.

« Tel qu'un cygne aux bords du Méandre,
» Quand la mort va fermer ſes yeux,
» Des derniers chants qu'il fait entendre
» Charme les hommes & les Dieux ;
» Tel, prêt à quitter la lumiere,
» Dieu du Pinde, dans ta carrière,
» Je vais étonner mes rivaux ;
» A tes ſons j'accorde ma lyre,
» Et nouveau Sophocle, j'aſpire
» A tes triomphes les plus beaux.

» O mortel, dont le cœur avide
» Vole après un bien qui te fuit,
» Ma voix de l'erreur qui te guide,
» Vient diſſiper l'épaiſſe nuit ;
» Abandonne un eſpoir frivole,
» Et contre le tems qui s'envole,

(*a*) Il avait été couronné quatre fois aux *Jeux floraux*, & quatre fois à l'Académie Françaiſe.

» Ingrat, rougis de murmurer:
» Libre du joug de la jeuneſſe,
» C'eſt dans les bras de la vieilleſſe
» Que tu vas bientôt reſpirer.

» Tu diſparais, obſcur nuage,
» Fantôme qui m'a trop ſéduit;
» Le calme ſuccede à l'orage,
» Le jour le plus ſerein me luit;
» Ma vie à cet inſtant commence;
» La raiſon & l'expérience
» Eclairent, raſſurent mes pas:
» Je cueille, même après l'automne,
» Des fruits mûrs que la vertu donne
» Et que le tems ne détruit pas.

» Lance tes traits, amour perfide;
» Fais briller tes charmes trompeurs;
» La vieilleſſe me ſert d'égide,
» Je ris de tes vaines fureurs;
» Jadis aux Bacchantes fidele,
» Sur leurs traces, fils de Semele,
» J'honorais ta divinité:
» Mon culte eſt enfin raiſonnable
» Et ton nectar coule à ma table
» Des mains de la ſobriété.

» Le regne paſſager de Flore
» N'offrent que de vaines couleurs;
» Telle eſt, ô beauté! votre aurore;
» Ceſſez d'idolâtrer ſes fleurs;
» Si les rides font fuir les Graces,
» Le tems amene ſur leurs traces
» Des biens plus vrais & plus conſtans:
» Iſaure à ſon dixieme luſtre
» Brillait déja d'un plus beau luſtre
» Qu'aux premiers jours de ſon printems.

» Arrête, téméraire Icare,
» Suis ton pere au milieu des airs;
» Mais que vois-je? hélas! il s'égare,
» Dédale ſeul franchit les mers;

» Ainſi périra la jeuneſſe,
» Qui ſur la voix de la vieilleſſe
» Ne réglera point ſon eſſor;
» Jamais le jeune Télémaque
» N'aurait revu les murs d'Itaque,
» S'il n'eût eu pour guide Mentor.

» Dieux! ſous mes pas la terre s'ouvre!
» Quels objets! quel abîme affreux!
» Mon œil effrayé vous découvre,
» Noir Tartare, terribles feux:
» Que de Pâris, que de Narciſſes,
» En proie aux plus cruels ſupplices,
» Gémiſſent ſur ces triſtes bords!
» Mais dans les champs de l'Eliſée,
» Si j'y vois un fils de Théſée,
» Que j'y puis compter de *Neſtors*!

» Le ſang, la flame, le ravage,
» Annoncent de jeunes héros:
» Inſatiables de carnage,
» Ils laſſent la main d'Atropos.
» Octave au printems de ſa vie,
» Eſt un tigre, dont la furie
» Immole Rome à ſes projets;
» Mais mûri par l'âge, il eſt homme;
» Octave enfin, l'amour de Rome,
» Eſt le pere de ſes ſujets.

» Que les limites d'un empire
» Changent au gré d'un conquérant;
» Le vieillard, que Minerve inſpire,
» Par les loix qu'il dicte, eſt plus grand.
» Accourez des demeures ſombres,
» Venez l'atteſter, fieres ombres,
» Et de Lycurgue & de Minos;
» Où vais-je chercher des exemples?
» France, dans *Fleury* tu contemples
» Un ſage qui fait les héros.

» O tems, que ta fuite eſt utile!
» Mon ame en ſent l'heureux effet;

» Hâtes-toi, ſoumets cette argile
» Qu'anima le fils de Japhet;
» En affaibliſſant nos entraves,
» Tes coups ſoulagent des eſclaves
» Courbés vers les terreſtres lieux;
» Plus ta main frappe la matiere,
» Plus mon eſprit rompt la barriere
» Qui ſépare l'homme des Dieux ».

L'Autel (de), Auteur de pluſieurs opéra-comiques & de parodies qui ont eu du ſuccès.

Le Blanc (Jean-Bernard Abbé), Hiſtoriographe des bâtimens du Roi, des Académies *della Cruſca*, des *Arcades de Rome*, de l'*Inſtitut de Bologne*, &c. né à Dijon 3 Décembre 1707, a fait pluſieurs ouvrages qui lui ont acquis de la réputation. On a de lui un poëme ſur l'hiſtoire des gens de lettres de Bourgogne, des élégies, la tragédie d'Abenſaïd, repréſentée en 1736, &c. Voici une chanſon de M. l'Abbé le Blanc.

« Je rencontrai l'autre jour
» Cupidon, ce petit traître;
» D'abord pour le Dieu d'amour,
» J'eus peine à le reconnaître.

» Il n'avait arc, ni carquois,
» Ni traits pour lancer aux belles,
» Et pour la premiere fois
» S'était fait couper les aîles.

» Ses yeux étaient ſans bandeau,
» La tête de fleurs ornée;
» Il n'avait que le flambeau
» Qui ſert au Dieu d'Hymenée.

» Amour ainſi déguiſé,
» Avait tout l'air de ſon frere:
» Le fourbe! qu'il eſt ruſé!
» Il ne fait rien ſans myſtere.

» Belles, il veut vous tromper;
» Telle a toujours été ſage,
» Qui ſe laiſſe enfin duper
» Par l'eſpoir du mariage ».

Legier a donné aux Italiens, en 1763, *le Rendez-vous*, muſique de Duny. Il a fait auſſi les *Mariages Samnites*, qui n'ont pas été repréſentés, & une Tragédie à mettre en muſique, intitulée *Edouard IV*, où il y a de très belles choſes. On a de lui un recueil de jolis vers.

Léonard (M.) Nous connaiſſons de lui une Epître à un *jeune homme*: *la Religion établie ſur les ruines de l'idolâtrie*; la nouvelle *Clémentine* & le *Temple de Gnide* imité de Monteſquieu, ainſi que pluſieurs pieces de poéſies légeres remplies de jolis vers.

CHANSON.

« Un beau berger ſur ſa muſette
» Chantait toujours :
» *Il n'eſt point de douceur parfaite*
» *Sans les amours*;
» De vos amans, jeunes bergeres,
» N'ayez point peur;
» Ils ont, quoiqu'en diſent vos meres,
» Ils ont un cœur.

» Souvent Iſmene allait ſe rendre
» Près du berger,
» Et prenait plaiſir à l'entendre
» Sans y ſonger.
» Elle apprit bientôt, la pauvrette,
» Pour ſon malheur,
» Qu'on peut, pour une chanſonnette,
» Donner ſon cœur.

» Aujourd'hui la plaintive Iſmene
» N'a plus d'amant,
» Et tout le long de la ſemaine,
» Va répétant :
» Défiez-vous de la voix tendre
» D'un ſéducteur,
» Hélas ! ſans celle de Silvandre,
» J'aurais mon cœur ».

AUTRE.

AUTRE.

« Je dis un jour à mon amie :
» Avant que Doris fut à moi,
» Avant le bonheur de ma vie,
» Quelqu'autre avait-il eu ſa foi ?

» Je vois ma bergere qui compte
» Gravement avec ſes dix doigts ;
» Le rouge au viſage me monte ;
» Je friſonnais à chaque fois.

» Ton calcul a de quoi confondre,
» As-tu formé tant de liens ?
» Paix, dit-elle, avant de répondre,
» Je m'amuſe à compter les tiens ».

Leyre (M. de), eſt né vers 1725 dans la Guyenne, au village de *Portes*, à un quart de lieue du château de la *Brede*, que le nom de Monteſquieu a rendu ſi célebre.

Son pere qui était d'une famille très honnête, le fit élever au college des Jéſuites à Bordeaux. Son goût pour les lettres & ſes ſuccès dans les premieres études, le firent entrer dans cet ordre : il en ſortit longtems avant ſa deſtruction.

Le premier ouvrage par lequel il s'eſt fait connaître dans la littérature, eſt l'analyſe de la philoſophie du Chancelier Bacon. Pour donner une idée du mérite de cet ouvrage, il ſuffit peut-être de rappeller que les ennemis de la philoſophie l'attribuerent dans le tems aux deux Editeurs du Dictionnaire Encyclopédique ; on vient d'en faire une nouvelle édition.

A peu-près dans le même-tems, il donna deux articles à l'Encyclopédie : les articles *Fanatiſme* & *Epingle*. On y remarqua deux mérites bien différens. Le premier eſt plein de mouvemens, de verve & de chaleur : il attaqua le fanatiſme avec l'enthouſiaſme qu'il inſpire ; dans le ſecond, il détaille & décrit avec l'attention la plus tranquille & la plus laborieuſe les innombrables procédés d'un art qui pourrait impatienter par la petiteſſe même de ſon objet.

M. de Leyre fit imprimer enſuite *l'Eſprit de S. Evremont* & *le Génie de Monteſquieu*. Il réunit dans un très petit volume tout ce qu'on a intérêt de connaître dans la nombreuſe collection des œuvres de S. Evremont; & le génie de Monteſquieu raſſemble auſſi dans un volume les vues les plus neuves & les plus importantes de ce grand homme.

M. de Leyre commença à travailler au Journal Etranger vers la fin de l'année 1756, & le fit toute l'année ſuivante.

Il alla enſuite à Parme, où il concourut avec M. l'Abbé de Condillac à l'éducation de l'Infant Duc de Parme. Pendant ſon ſéjour dans cette ville, il envoya à la *Gazette de Littérature* quelques articles qui furent diſtingués.

A ſon retour de l'Italie, il fut chargé de la continuation de l'hiſtoire *générale des Voyages. Il en a donné un volume in*-4°, qui contient les voyages chez les peuples du Nord. Tous ceux qui ont lu cette immenſe collection, conviennent que ce volume eſt le meilleur de tous. Cette juſtice lui a été rendue par un Journaliſte même qui avait fait le volume précédent.

M. de Leyre n'a fait paraître depuis qu'un éloge de M. Roux, Médecin célebre, ſon compatriote & ſon ami, & une lettre à M. Ducis ſur Roméo & Juliette, qui a été imprimée à la tête d'une nouvelle édition de cette tragédie. Dans ces deux hommages qu'il a rendus aux talens & à l'amitié, on reconnaît un homme éclairé & ſenſible qui ſait apprécier & honorer également la raiſon d'un philoſophe, & le génie d'un auteur tragique.

Le célebre Jean-Jacques Rouſſeau, dans les dernieres années de ſa vie, ſe plaiſait à faire de la muſique ſur des paroles de M. de Leyre. Le public a déja quelques romances qu'ils ont faites enſemble, & il y en a un bien plus grand nombre dans les ouvrages de muſique de Rouſſeau pour leſquels on a ouvert une ſouſcription.

M. de Leyre travaille depuis longtems à une traduction en vers français du poëme de Lucrece, & il a dans ſon porte-feuille des ouvrages en proſe qui ajouteraient ſans doute beaucoup à ſa réputation comme Ecrivain & comme Philoſophe. Il eſt connu, chéri & eſtimé des hommes de lettres, dont la nation s'honore le plus aujourd'hui.

CHANSON.

« Je l'ai planté, je l'ai vu naître
» Ce beau roſier, où les oiſeaux,
» Tous les matins ſous ma fenêtre,
» Viennent chanter ſur ſes rameaux.

» Petits oiſeaux, troupe amoureuſe,
» Ah par pitié, ne chantez pas :
» L'amant qui me rendait heureuſe,
» Eſt parti pour d'autres climats.

» Pour les tréſors du nouveau-monde,
» Il fait l'amour, brave la mort;
» Hélas! pourquoi chercher ſur l'onde
» Le bonheur qu'il trouvait au port?

» Vous, paſſageres hirondelles,
» Qui ramenez chaque printems
» Oiſeaux voyageurs, mais fidelles,
» Ramenez-le moi tous les ans ».

Lille (l'Abbé Jacques de), reçu à l'Académie Françaiſe en 1774 : connu par ſon excellente traduction des Georgiques de Virgile, a fait pluſieurs charmantes pieces de vers, & doit être mis au rang des meilleurs Poëtes de notre ſiecle.

*A Mademoiſelle de B***, âgée de huit jours.*

« Toi, dont j'ai vu couler les premiers pleurs
» Et naître le premier ſourire,
» Je vais ſur ton berceau répandre quelques fleurs.
» Pour prix du zele qui m'inſpire,
» Que dans ces vers un jour Papa t'apprenne à lire,
» Et c'eſt trop m'en récompenſer;
» Je ſais qu'en un âge auſſi tendre
» Tu ne peux encor les comprendre :
» Mais moi j'ai du plaiſir à te les adreſſer;
» Même avant de ſentir, tu ſais intéreſſer.
» Mes vers au moins n'ont rien dont je rougiſſe,
» Que d'autres, célébrant des mortels corrompus,

» Encenſent dans de vieux Créſus
» La décrépitude du vice :
» Je célebre dans toi l'enfance des vertus ;
» L'enfance eſt ſi touchante ! eh ! quelle ame ſi dure
» N'éprouve en ſa faveur le plus tendre intérêt ?
» Tous les êtres naiſſans ont un charme ſecret :
» Telle eſt la loi de la nature.
» Ces ormeaux orgueilleux, leur verte *chevelure*,
» M'intéreſſent bien moins que ces *jeunes boutons*,
» Dont je vois peindre la verdure,
» Ou que les tendres *rejettons*
» Qui doivent du bocage être un jour la parure.
» Le doux éclat de ce *ſoleil* naiſſant
» Flatte bien plus mes yeux que ces flots de lumiere,
» Qu'au plus haut point de ſa carriere
» Verſe ſon char *éblouiſſant*.
» *L'été ſi fier de ſes richeſſes*,
» L'automne *qui nous fait de ſi riches préſens*,
» Me plaiſent moins que le printems,
» Qui ne nous fait que des promeſſes.
» Ciel, retranche aux jours nébuleux
» De la lente vieilleſſe ;
» Abrege les jours orageux
» De l'impétueuſe jeuneſſe :
» Mais prolonge les jours heureux
» Et des ris innocens & des folâtres jeux !
» Le vrai plaiſir ſemble fait pour cet âge ;
» L'épanouiſſement d'un cœur encor nouveau,
» Du ſentiment le doux apprentiſſage,
» L'univers, par degrés déployant ſon tableau,
» Ce ſang ſi pur qui coule dans les veines,
» Des plaiſirs vifs & de légeres peines,
» L'eſprit ſans *préjugés, le cœur ſans paſſions*,
» De *l'avenir l'heureuſe inſouciance*,
» Pour tous palais des châteaux de cartons,
» Et pour richeſſes des bonbons,
» Voilà le deſtin de l'enfance :
» Ah ! la ſaiſon de l'innocence
» Eſt la plus belle des ſaiſons ».

ODE

A la Bienfaiſance.

« Déeſſe, idole du vulgaire,
» Toi, qui, reine de l'univers,
» Toujours redoutable & légere,
» Donnes des ſceptres ou des fers ;
» Le peuple ébloui des richeſſes,
» Envie à ceux que tu careſſes
» Des biens trop ſouvent dangereux ;
» A tous ces grands le cœur du ſage
» Envie un plus noble avantage,
» Ils peuvent faire des heureux.

» Bienfaiſance, ô vertu ſacrée !
» Noble attribut des immortels ;
» Pour toi l'homme aux beaux jours d'Aſtrée,
» Eleva les premiers autels :
» Dans ce ſoleil, dont l'influence,
» De nos fruits mûrit la ſemence,
» C'eſt toi que l'homme révérait ;
» Dans tous ces globes de lumiere,
» Qui ſuivent pour nous leur carriere,
» C'eſt toi ſeule qu'il adorait.

» De ce Dieu, dont la main puiſſante
» Soutient notre fragilité,
» La voix ineffable & touchante
» M'annonce la divinité.
» S'il ne ſe montrait à la terre
» Qu'au bruit affreux de ſon tonnerre,
» Armé de ſes flêches de feu,
» A ces traits, je pourrais connaître
» L'arbitre du monde & mon maître ;
» Je chercherais encor un Dieu.

» La nature prudente & ſage,
» Unit tous les hommes entr'eux ;
» Ta main, confirmant ſon ouvrage,
» Reſſerre ces utiles nœuds ;

» C'eſt toi dont le charme nous lie
» A nos maîtres, à la patrie,
» Aux auteurs mêmes de nos jours;
» C'eſt toi dont la vertu féconde
» Réunit l'un & l'autre monde
» Par un commerce de ſecours.

» Des fortunes, à ta préſence
» Diſparaît l'inégalité;
» Par toi, les biens de l'opulence
» Sont les biens de la pauvreté;
» Sans toi, la puiſſance ſuprême,
» Et la pourpre & le diadême
» Brillent d'un éclat odieux;
» Sans toi, ſur ce globe où nous ſommes,
» Les Rois ſont les tyrans des hommes,
» Ils ſont pour toi rivaux des Dieux.

» A ce Monarque, ton image,
» Qui nous dicte tes ſages loix,
» Sur nos reſpects & nos hommages
» Tu donnes d'invincibles droits:
» C'eſt toi, divine Bienfaiſance,
» Qui regles la juſte *puiſſance*
» Que le ciel remit dans ſes *mains*.
» Il ſait qu'un pouvoir *légitime*
» Eſt le *privilege ſublime*
» *D'être bienfaiteur des humains*.

» Que pour des ames généreuſes,
» Un droit ſi noble eſt précieux!
» O vous, familles malheureuſes,
» Que la honte cache à nos yeux,
» Mortels, mes ſemblables, mes freres,
» Dans quels aſyles ſolitaires
» Allez-vous cacher vos douleurs?
» Heureux qui finit vos alarmes!
» La gloire d'eſſuyer vos larmes
» Vaut tous les lauriers des vainqueurs.

» Ah! malgré vous, mon cœur avide
» Va trouver votre affreux réduit;

» J'y vole, la pitié me guide,
» Son flambeau ſacré me conduit,
» Je perce ces triſtes ténebres,
» Je découvre ces lieux funebres....
» O Grands! brillez dans vos palais,
» Aſſerviſſez la terre entiere
» Sur le pauvre, dans ſa chaumiere
» Je vais régner par mes bienfaits.

» Viens je t'offre un bras ſecourable;
» Viens, malgré tes deſtins jaloux,
» Revis, famille déplorable.....
» Quoi! tu tombes à mes genoux.
» Tes yeux éteints par la triſteſſe
» Verſent des larmes de tendreſſe
» Sur la main qui finit tes maux:
» Tu crois voir un Dieu tutélaire;
» Non, je ſuis homme; à leur miſere
» Je viens arracher mes égaux.

» Ne crains pas que mon ame altiere,
» S'armant d'un faſte impérieux,
» Offenſe ta pauvreté fiere,
» Et ſouille mes dons à tes yeux.
» Malheur au Bienfaiteur ſauvage
» Qui veut forcer le libre hommage
» Des cœurs que ſes dons ont ſoumis;
» Dont les bienfaits ſont des entraves,
» Qui veut acheter des eſclaves
» Et non s'attacher des amis.

» Oui, je hais la pitié farouche
» D'un Grand ſuperbe & dédaigneux;
» Oui, le blaſpheme eſt dans ma bouche,
» Lorſque l'orgueil eſt dans ſes yeux.
» Enflé d'une vaine arrogance,
» Même en exerçant ſa clémence,
» Il aime à me faire trembler.
» Et lorſqu'il ſoutient ma faibleſſe,
» Son orgueil veut que je connaiſſe
» Que ſon bras pouvait m'accabler.

» Ainſi nous voyons ſur nos têtes
» Ces nuages noirs & brûlans,
» Qui portent les feux, les tempêtes
» Et les orages dans leurs flancs :
» Tandis que ſur nos champs arides,
» Ils verſent ces torrens rapides
» Qui vont au loin les arroſer ;
» Armés des éclairs, du tonnerre,
» Même en fertiliſant la terre,
» Ils menacent de l'embrâſer ».

Linant (de), né à Rouen, en 1702, fut Gouverneur des fils de M. Hebert, Introducteur des Ambaſſadeurs, remporta trois fois le prix de l'Académie Françaiſe, & fit deux tragédies qui ont eu peu de ſuccès. On trouve quelques jolies odes dans ſes pieces fugitives. Il mourut le onze Décembre 1749.

Lingendes (Jean de), né à Moulins, proche parent de l'Evêque de Mâcon & du Pere Lingendes, Jéſuite, célebre Prédicateur. On le fait Inventeur des ſtances. Il mourut en 1616.

CHANSON.

« Si c'eſt un crime de l'aimer,
» On n'en doit juſtement blâmer
» Que les beautés qui ſont en elle.
» La faute en eſt aux Dieux,
» Qui la firent ſi belle,
» Et non pas à mes yeux ».

Liniere (François Pajot de), Poëte ingénieux, né à Senlis en 1628, & appellé *l'Athée de Senlis*, a laiſſé quelques pieces charmantes. Il mourut en 1704.

On dit qu'il reçut des coups de bâton d'un Conſeiller à la Cour des Aydes, nommé *S. Michel*, & à cette occaſion on fit ce couplet :

« Liniere, homme exécrable,
» Eſt déja réprouvé du Ciel :
» La preuve en eſt, que Saint Michel
» L'a battu comme un Diable ».

Louvencourt (Mlle de), née à Paris, en 1680, jolie, aimable & ſpirituelle; elle était amie de Mlle de Scudery, & mourut en 1712. M. Titon du Tillet en parle dans ſon Parnaſſe Français. Elle a fait les paroles de pluſieurs des cantates de Clérambaut.

Lussan (Mlle de). On croit qu'elle était fille d'une courtiſanne & du Prince *Thomas de Savoye*; Comte de Soiſſons, frere du fameux *Prince Eugène*. Ce Prince, dit-on, la fit élever avec ſoin, le tendre attachement qu'il avait pour ſa mere, la lui rendant extrêmement chere.

Son goût pour les romans ſe manifeſta dès ſa grande jeuneſſe. Elle n'avait pas vingt-cinq ans lorſqu'elle donna le premier qu'elle fit, *l'Hiſtoire de la Comteſſe de Gondès*, dans lequel elle peignit ſon ami *Laſerre*, Auteur de *Pirame & Thisbé*, & de pluſieurs autres opéra. On y retrouve ſous le nom de *Calemane*, le portrait fidele de cet Auteur, né avec vingt-cinq mille livres de rentes, mais qui avait tout perdu au jeu. Laſerre fut ſon ami toute ſa vie, & ne lui fut pas inutile pour rédiger les plans de ſes ouvrages. Les bontés dont les Princes de Savoye la comblerent, jointes à ſon mérite perſonnel, ouvrit à Mlle de Luſſan l'entrée des plus grandes maiſons. Sa figure ne lui était pas d'un grand ſecours; car elle était louche & brune à l'excès. Quiconque l'eût entendue ſans la voir, l'eût priſe pour un homme; & quiconque l'eût vue ſans qu'elle parlât, l'eût encore priſe pour un homme. Cependant elle était ſenſible, compatiſſante, pleine d'humanité, généreuſe, ſujette à la colere, mais jamais à la haine. Sa gourmandiſe cauſa ſa mort, un Chirurgien l'ayant ſaignée dans une indigeſtion qu'elle eut le 31 Mai 1758, jour de ſa mort. Elle était âgé de ſoixante-quinze ans & quelques mois. Mad. de Pompadour l'aima beaucoup, & la mit en état, par ſes bienfaits, de paſſer une vieilleſſe heureuſe.

Nous avons de Mlle de Luſſan, 1°. ſes Romans: *la Comteſſe de Gondès*; *les Veillées de Theſſalie*; *l'Hiſtoire de Marie d'Angleterre*; *les Anecdotes de la cour de Philippe Auguſte*; *les Anecdotes de la cour de François I*; *les Annales galantes de la cour d'Henri II*; *Mourat & Turquio*; 2°. ſes ouvrages hiſtoriques: *l'Hiſtoire de Charles VI*; *celle de Louis XI*; *la derniere Révolution de Naples*, & *la Vie du brave Crillon*.

Elle a auſſi compoſé pluſieurs petites pieces lyriques & des vers aſſez

agréables. Son divertiſſement de la *Nymphe de la Seine*, fait à l'occaſio du retour de la premiere campagne de Louis XV, fut exécuté ſur l théâtre de Verſailles.

Maillhol (Gabriel de), né à Carcaſſone, a donné pluſieurs pieces agréables; & il aurait pu ſe diſpenſer de mettre en vers l'*Avare* de Moliere.

Mainard (François), Préſident d'Aurillac, né à Toulouſe en 1578, fut un de ceux qui annoncerent le beau ſiecle de Louis XIV.

Il était fort jeune quand il vint à la cour; ce qui n'empêcha pas la Reine Marguerite de le choiſir pour ſon Secrétaire. Il alla à Rome avec M. de Noailles, alors Ambaſſadeur en cette cour, & ſe fit aimer d'Urbain VIII & du Cardinal Bentivoglio.

Il fut reçu de l'Académie Françaiſe, mais n'obtint jamais aucune grace du Cardinal de Richelieu; & lorſqu'il lui adreſſa ces beaux vers:

« Armand l'âge affaiblit mes yeux,
» Et toute ma chaleur me quitte:
» Je verrai bientôt mes aïeux
» Sur le rivage du Cocyte,
» C'eſt où je ſerai des ſuivans,
» De ce bon monarque de France,
» Qui fut le pere des ſavans
» En un ſiecle d'ignorance.
» Dès que j'approcherai de lui,
» Il voudra que je lui raconte,
» Tout ce que tu fais aujourd'hui,
» Pour combler l'Eſpagne de honte.
» Je contenterai ſon deſir
» Par le beau récit de ta vie;
» Et charmerai le déplaiſir
» Qui lui fait maudir ſa vie.
» Mais s'il demande à quel emploi,
» Tu m'as occupé dans le monde,
» Et quels biens j'ai reçu de toi,
» Que veux-tu que je lui réponde? »

Le Cardinal eut la cruauté d'écrire au bas: *Rien.*

Mainard, pour ſe venger de cette réponſe, fit le fameux ſonnet qu'on appliqué depuis à d'autres Miniſtres.

« Par vos humeurs le monde eſt gouverné ;
» Vos volontés ſont le calme & l'orage ;
» Et vous riez de me voir confiné,
» Loin de la cour, dans mon petit village.
» Cléomedon, mes deſirs ſont contens,
» Je trouve beau le déſert où j'habite,
» Et connais bien qu'il faut céder au tems,
» Fuir l'éclat, & devenir hermite ;
» Je ſuis heureux de vieillir ſans emploi,
» De me cacher, de vivre tout à moi,
» D'avoir dompté la crainte & l'eſpérance ;
» Et ſi le ciel qui me traite ſi bien,
» Avait pitié de vous & de la France,
» Votre bonheur ſerait égal au mien ».

Après la mort du Cardinal, il fit un voyage à la cour, mais ne fut pas plus heureux, & ſe retira chez lui, où il mourut âgé de 68 ans, le vingt-huit Décembre 1646.

Il avait écrit cette inſcription ſur la porte de ſon cabinet :

« Las d'eſpérer & de me plaindre
» Des muſes, des grands & du ſort,
» C'eſt ici que j'attends la mort,
» Sans la deſirer ni la craindre ».

Les deux derniers vers ſont une traduction de ce vers latin.

Summum nec metuas diem nec optes.

Homme d'honneur & bon ami, il était bon convive & preſque toujours gai, quoique rien ne lui réuſsît.

Il fit des vers juſqu'à ſa mort, comme il paraît par ceux-ci qu'il compoſa, lorſqu'on le reçut à l'Académie.

« En cheveux blancs, il me faut donc aller
» Comme un enfant tous les jours à l'école ;
» Que je ſuis fou d'apprendre à bien parler,
» Lorſque la mort va m'ôter la parole ! »

VERS.

Sur la mort de ſa Fille.

« Je ſuis frappé d'un malheur ſans remede.
» La Parque avare a volé tout mon bien,
» Ma fille eſt morte, & l'Eliſe poſſede
» L'aimable eſprit qui poſſédait le mien.
» Celle qui fut tout l'eſpoir de ma vie
» Eſt à cette heure à la merci des vers!
» Le ſort, rempli de malice & d'envie,
» L'a ſeulement montrée à l'univers.
» Que l'éloquence avecque tous ſes charmes,
» A mon ſecours ne vienne pas s'offrir;
» Je n'aime rien que mes cris & mes larmes;
» Et ſi je vis, ce n'eſt que pour ſouffrir.
» Pourquoi faut-il que la parque differe
» A m'affranchir de ce mortel lien?
» Sur mon tombeau ma fille devrait faire
» Ce que je fais aujourd'hui ſur le ſien ».

CHANSON.

« Dès que la nuit reprend ſon cours,
» Je me gliſſe dans la taverne,
» Et n'en ſors jamais que le jour
» Ne faſſe pâlir ma lanterne;
» C'eſt le ſeul parti que j'ai pris
» Pour me venger de mon Iris ».

MALESIEU (Nicolas de), né à Paris, en 1650, Chef du conſeil de M. le Duc du Maine & Chancelier de Dombes, habile Géometre, fut reçu de l'Académie Françaiſe en 1701, & l'avait déja été de l'Académie des Sciences en 1699. Il était l'ame des fêtes qui ſe donnaient à Sceaux chez Mad. la Ducheſſe du Maine. Il mourut en 1727.

On prétend que les amours de Ragonde ſont de lui.

CHANSON.

Grand Prieur, vuidons tes celliers;
» J'en veux donner l'exemple:

» Buvons comme des Templiers,
» Nous voici dans le temple.
» De ſes antiques fondateurs
» Rappellons la mémoire,
» Non par le déſordre des mœurs
» Mais à force de boire ».

AUTRE.

« Treve aux chanſons, ne vous déplaiſe :
» Je ne ſaurais boire à mon aiſe,
» Quand il faut arranger des mots.
» Gardons, ſuivant l'antique uſage,
» Parmi les verres & les pots,
» La liberté juſqu'au langage.

» Evitons toute ſervitude,
» Et fuyons la pénible étude
» De rimailler hors de ſaiſon.
» C'eſt une plaiſante maxime,
» Quand il faut perdre la raiſon,
» De vouloir conſerver la rime ».

Malfilatre, né à Caen, en 1733, eut à lutter toute ſa vie contre l'indigence, la plus cruelle ennemie des talens. On peut juger par ces vers de ſa maniere de les faire.

« Je te ſalue, ame du monde,
» Sacré ſoleil, aſtre de feu,
» De tous les biens ſource féconde ;
» Soleil, image de mon Dieu !
» Aux globes qui, dans leur carriere,
» Rendent hommage à ta lumiere,
» Annonce Dieu par ta ſplendeur ;
» Regne à jamais ſur ſes ouvrages ;
» Triomphe, entretiens tous les âges
» De ſon éternelle grandeur ».

Il était occupé à terminer pluſieurs poëmes qu'il avait entrepris, & dont nous avons beaucoup d'excellens fragmens, lorſque la mort le ſurprit en 1768. Il a été auſſi regretté pour ſes mœurs que pour ſes talens.

Il a dû la tranquillité de ſes dernieres années à la bienfaiſance de M. le Comte de Lauraguais qui a le double mérite d'avoir rendu une foule de ſervices, à condition qu'ils ne feraient connus que de ceux qui les éprouvaient.

Malherbe (François), ſurnommé le Pere de la Poéſie Françoiſe, naquit à Caen vers l'an 1555. Il était de la maiſon de Malherbe de S. Agnan, qui a porté les armes d'Angleterre, & ſe diſait deſcendre de ceux qui ſuivirent Guillaume le conquérant. Il épouſa en 1586 Mlle de Coriolis, fille d'un Préſident à mortier du Parlement d'Aix.

Le Cardinal du Perron le loua tellement en préſence de Henri IV, qu'il voulut le connaître, & l'aima bientôt, mais ne lui fit aucun bien.

Après ſa mort, la Régente lui donna 1500 livres de penſion.

A l'âge de ſoixante-douze ans ayant perdu un fils qu'il aimait extrêmement & qui fut tué en duel, il voulut ſe battre contre le meurtrier de ſon fils; & comme on lui repréſentait qu'il y avait de la diſproportion, « C'eſt à cauſe de cela, dit-il, que je veux me battre, je ne riſque » qu'un denier contre une piſtole ». Il mourut l'année ſuivante en 1628, d'une maladie qu'il rapporta du *ſiege de la Rochelle*, où il était allé faire ſa cour à la Régente & au jeune Roi.

CHANSON.

« Le tems d'un inſenſible cours
» Nous porte à la fin de nos jours;
» C'eſt à notre ſage conduite,
» Sans murmurer de ce défaut,
» De nous conſoler de ſa fuite,
» En le ménageant comme il faut ».

ODE

A M. du Perier, Gentilhomme Provençal, ſur la mort de ſa Fille.

« Ta douleur, du Perier, ſera donc éternelle,
» Et les triſtes diſcours,
» Que te met en l'eſprit l'amitié paternelle,
» L'augmenteront toujours.

» Le malheur de ta fille au tombeau deſcendue
» Par un commun trépas,
» Eſt-ce quelque Dédale, ou ta raiſon perdue
» Ne ſe retrouve pas ?

» Elle était de ce monde, où les plus belles choſes
» Ont le pire deſtin,
» Et roſe, elle a vécu ce que vivent les roſes
» L'eſpace d'un matin.

» Pour moi, déja deux fois d'une pareille foudre
» Je me ſuis vu perclus,
» Et deux fois la raiſon m'a ſi bien fait réſoudre,
» Qu'il ne m'en ſouvient plus.

» Non, qu'il me ſoit grief que la terre poſſede
» Ce qui me fut ſi cher :
» Mais dans un accident qui n'a point de remede,
» Il n'en faut point chercher.

» La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
» On a beau la prier,
» La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles
» Et nous laiſſe crier.

» Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
» Eſt ſujet à ſes loix :
» Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
» N'en défend point nos Rois ».

Malleville (Claude de), né à Paris, en 1597, fut l'un des premiers Académiciens Français, après avoir remporté le prix ſur Voiture, & ſur les beaux eſprits de ſon tems, par ſon ſonnet de la belle Matineuſe. Il était Secrétaire de M. de Baſſompierre, à qui il rendit de grands ſervices pendant ſon ſéjour à la Baſtille. Dès qu'il en fut dehors, il lui acheta une charge de Secrétaire du Roi, pour lui prouver ſa reconnaiſſance. Malleville devint auſſi Secrétaire perpétuel de l'Académie, & mourut en 1647.

Sur une belle Statue d'Ariane.

« Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle,
» Ne ſe peut comparer à ce qui m'eſt rendu ;
» Une ſavante main aujourdhui me fait telle
» Que j'acquiers mille amans pour un que j'ai perdu ».

Epitaphe d'un Chien.

« Rude aux voleurs, doux à l'amant,
» J'aboyais & faiſais careſſe ;
» Ainſi j'ai ſu diverſement
» Servir mon maître & ma maîtreſſe ».

Sonnet de la belle Matineuſe.

« Le ſilence régnait ſur la terre & ſur l'onde,
» L'air devenait ſerein, & l'olympe vermeil ;
» Et l'amoureux Zéphir, affranchi du ſommeil,
» Reſſuſcitait les fleurs d'une haleine féconde.

» L'Aurore déployait l'or de ſa treſſe blonde,
» Et ſemait de rubis le chemin du Soleil ;
» Enfin ce Dieu venait au plus grand appareil
» Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.

» Quand la jeune Philis au viſage riant,
» Sortant de ſon palais, plus clair que l'orient,
» Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

» Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux
» Vous parûtes alors auſſi peu devant elle,
» Que les feux de la nuit avaient fait devant vous ».

Mangenot (l'Abbé), Chanoine du Temple, né à Paris en 1694, était neveu de Palaprat, & l'un des hommes de ſon tems le plus aimable & le plus ſenſible, quoique fort vif & quelquefois emporté. Il n'a compoſé que des pieces détachées, dont quelques-unes ſont parfaites. Telle eſt ſon Eglogue du *Rendez-vous*, qui gagna le prix aux Jeux Floraux à Toulouſe. Son oncle l'avait fait concourir ſans qu'il le ſut ; & ce fut le grand Rouſſeau qui lui préſenta l'Eglantine en lui apprenant ſon triomphe.

Il mourut le neuf Octobre 1768, & s'était fait ces deux épitaphes.

» Sous ce marbre gît enterré
» Un Prébendier ſexagénaire
» Qui ne lut jamais ſon bréviaire,
» Et qui ne connut ſon Curé
» Qu'en reliſant ſon baptiſtaire ».

» Ci gît qui crut long-tems affronter le trépas
» Et prévoir ſans terreur le terme de la vie :
» Vain eſpoir ! penſait-il, hélas !
» Que néceſſairement ſa mort ſerait ſuivie
» Des pleurs & de l'oubli de ſa chere Silvie ».

Vers ſur la Mort.

« Laiſſons au vulgaire des hommes
» Redouter de la mort les pieges imprévus ;
» Elle n'eſt point tant que nous ſommes,
» Quand elle eſt, nous ne ſommes plus ».

CHANSON.

« Si l'on peut compter ſur un cœur,
» C'eſt ſur le cœur d'une Bergere :
» Par ſon air naïf & trompeur,
» Ma Corine avait ſu me plaire ;
» Je la trouvais belle ſans fard,
» Je chériſſais ſon cœur ſans art :
» Mais, comme une autre, elle eſt légere.

» Amour, venge un fidele amant
» Des trahiſons d'une infidelle :
» Fais lui perdre quelqu'agrément
» A chaque inconſtance nouvelle ;
» Hélas ! tu ne m'écoutes pas !
» Loin d'ôter rien à ſes appas,
» Chaque forfait la rend plus belle ».

AUTRE.

« Dans un boſquet près du hameau
» Colin careſſait Iſabeau ;
» La jeune Bergere,
» D'une main légere
» Le repouſſait,
» Le nommant téméraire ;
» Et lui jurait
» Qu'elle appellerait.

« Sa chienne qui voyait cela,
» Croyant l'obliger, aboya;
» La belle inquiette,
» Saiſit ſa houlette
» Et l'en frappa,
» Maudiſſant l'indiſcrette;
» Jugez par-là,
» Comme elle appella ».

AUTRE.

« Délicat, conſtant & fidele,
» Mon cœur eſt fait pour les amours:
» S'il pouvait fixer une belle,
» Je ſens qu'il aimerait toujours.
» Envain la reine de Cythere
» Entreprendrait de le charmer:
» *Grands Dieux! que n'ai-je l'art de plaire!*
» J'aurais ſi bien celui d'aimer.

» Si, couronnant mon eſpérance,
» Ma maîtreſſe comblait mes vœux,
» Ce ſerait dans la *jouiſſance*
» Que je rallumerais mes feux.
» Jeunes beautés, laiſſez-moi faire,
» Le plaiſir ſait me ranimer.
» Grands Dieux! &c.

» Je ne découvrirais les craintes,
» Dont un rival ſait nous glacer;
» Que par de délicates plaintes
» Et par le ſoin de l'effacer.
» Quand on eſtime une Bergere,
» Doit on autrement s'exprimer?
» Grands Dieux! &c.

» Des biens qu'obtiendrait ma conſtance,
» Je ne ferais point vanité,
» Et je ſaurais avec prudence
» Jouir de ma félicité:
» A l'ombre d'un ſecret myſtere,
» Un amant doit ſe renfermer.
» Grands Dieux! &c. »

Autre faite en 1774.

« Malgré la bataille
» Qu'on donne demain,
» Ça faiſons ripaille,
» Charmante Catin,
» Attendant la gloire,
» Prenons le plaiſir,
» *Sans lire au grimoire*
» Du ſombre avenir.

« Si la hallebarde
» Je peux mériter,
» Près du corps de garde,
» Je te fais planter;
» Ayant la dentelle,
» Le ſoulier brodé,
» La blouque à l'oreille,
» Le chignon cardé.

» Narguant tes compagnes,
» Mépriſant leurs vœux,
» J'ai fait deux campagnes
» Roti de tes feux.
» Digne de la pomme,
» Tu reçus ma foi,
» Et jamais rogome
» Ne fut bu ſans toi.

» Tiens, ſerre ma pipe,
» Garde mon briquet;
» Et ſi la *Tulipe*
» Fait le noir trajet,
» Que tu ſois la ſeule
» Dans le régiment
» Qu'ait le brûle-gueule
» De ſon cher amant.

» Ah! retien tes larmes,
» Calme ton chagrin;
» Au nom de tes charmes,

« Acheve ton vin.
» Mais quoi ! de nos bandes
» J'entends les tambours ?
» Gloire, tu commandes :
» Adieu mes amours ».

Marchand (Jean-Henri), né vers 1700, Avocat & Cenſeur Royal, convive aimable & Poëte agréable, a ſouvent employé ſes momens de repos à ſe délaſſer par de charmans badinages, de ſes occupations ſérieuſes. Il a fait beaucoup de chanſons qui méritent d'être conſervées. La requête du Curé de Fontenoy, qui a eu tant de ſuccès, eſt de lui.

Agé de plus de ſoixante-dix ans, il a ſupporté l'opération de la pierre avec autant de force que de courage, & même de gaieté. Il mettait ſes bulletins en vers, & badinait ſur ſon état, que tant d'autres n'auraient pas trouvé plaiſant. Cette bonne humeur & ſa tranquillité d'ame ont autant contribué que les remedes, à ſon rétabliſſement; & cette opération douloureuſe aura été un nouveau bail avec la vie.

CHANSON.

« Je mépriſe la ſervitude
» Où vivent les gens de la cour;
» Le plaiſir fait ma ſeule étude,
» Et je n'encenſe que l'amour.
» Dans une heureuſe indépendance;
» J'ai choiſi Chloé pour mon roi,
» Et je partage ſa puiſſance :
» Son premier miniſtre, c'eſt moi.

» Je ſuis content ſous ſon empire :
» Ses beaux yeux ſeuls dictent mes loix;
» Et gaiment l'on me voit ſouſcrire
» Au devoir d'acquitter ſes droits.
» Elle les perçoit elle-même,
» Je lui paie de bonne foi,
» L'entrée & même le dixieme;
» Et ſon ſeul tréſorier, c'eſt moi.

» L'on voit régner dans notre empire
» La gaité, l'aiſance & la paix;

» Nous ſavons tous deux nous ſuffire,
» Sans vouloir de nouveaux ſujets.
» Un même deſir nous raſſemble,
» Et ſans prévoir aucun revers,
» Pour nous le plaiſir d'être enſemble
» Vaut tous les biens de l'univers.

» Jamais la chaleur des querelles
» N'altere notre intimité.
» A l'exemple des tourterelles,
» Nous careſſons la volupté;
» L'amour ne nous prête ſes aîles
» Que pour aider à nous chercher;
» Et les moineaux ſont nos modeles
» Dans l'ardeur de nous rapprocher ».

Marcouville (Lefevre de), né à Paris, a donné en 1772, pluſieurs petites pieces qui ont eu du ſuccès.

Marguerite de Valois, Reine de Navarre, née à Angoulême le onze Avril 1492, était fille du Duc d'Angoulême & de Louiſe de Savoye, & ſœur de François I, moins âgé qu'elle de deux ans. Elle fut mariée le neuf Octobre 1509, au Duc d'Alençon, qui mourut à Lyon en 1525, de regret d'avoir fui à la bataille de Pavie.

On connaît la malheureuſe paſſion du Connétable de Bourbon pour elle, qui lui fit malheureuſement refuſer d'épouſer Louiſe de Savoye; ce mariage eût évité ſes malheurs & ceux de la France.

Marguerite alla en Eſpagne pour y traiter de la rançon du Roi ſon frere, &, par ſon habileté, ayant échappée à toutes les embûches qu'on lui dreſſa, elle le ramena dans ſes états, & peu de tems après, en 1527, épouſa Henri d'Albret, Roi de Navarre, qui ne la rendit pas heureuſe.

Elle s'en conſola avec les Lettres, & protégea les Poëtes, & ſur-tout Clément Marot, ſon valet-de-chambre, qu'on la ſoupçonna même d'avoir trop aimé. Elle paſſa le reſte de ſa vie auprès du Roi ſon frere, ou dans ſa retraite d'Ortez qu'elle ne quitta plus, après avoir perdu ce frere chéri en 1547. Elle mourut deux ans après lui au château d'Odos en Bigorre, le deux Décembre 1549, âgée de cinquante-ſept ans &

demi, & fut inhumée à Pau. Un de ſes valets-de-chambre publia ſes œuvres en 1547, ſous ce titre : *les Marguerites de la Marguerite des Princeſſes, très illuſtre Reine de Navarre*. Ce livre eſt rempli de choſes charmantes, & qui prouvent qu'elle était auſſi inſtruite que ſpirituelle.

Chanſon à un Amant qui ne s'exprimait que par ſes yeux.

« De ton œil le regard je voi,
» Du mien auſſi je te regarde;
» Mais au cœur que l'on voit par foi,
» Je ne prends point autrement garde:
» De s'expliquer tant qu'on retarde:
» Mon jugement eſt ſuſpendu;
» Il faut premier qu'amour hazarde
» Le parler pour être entendu.

» *Mon œil juge ce qu'il veut voir,*
» Et non la penſée couverte;
» Car l'œil de mentir fait devoir
» Autant que la parole ouverte,
» Moi qui n'y cherche gain ni perte;
» Ne veux rien croire & rien ſentir:
» L'amour, par le regard offerte,
» Peut, comme le parler mentir.

» Je ne dois croire à la douleur
» Qui ne m'eſt montrée ni dite;
» L'œil piteux, la pâle couleur
» A nul jugement ne m'incite!
» L'amitié ſemble bien petite
» Qui ne chaſſe crainte dehors:
» Tout parler réponſe mérite;
» Parle, je répondrai pour lors.

» Si, en me ſervant, tu n'as rien
» De ce que ton deſir pourchaſſe,
» Cherche un autre cœur que le mien,
» Puiſqu'amour ne te ſert d'audace.
» Mais, afin que plus tu ne faſſe
» Pourſuite d'un inconnu bien,
» Autre que toi a pris la place
» Du cœur qui ne peut être tien.

» La vertu, qui eſt fondement
» De cet amour ferme & honnête,
» Me la fait montrer clairement,
» Sans rougir ni baiſſer la tête :
» Aſſez ſe ſont mis en la queſte
» Pour trouver en mon cœur pitié :
» Mais je réponds à leur requeſte,
» Je n'ai qu'en un ſeul amitié ».

CANTIQUE.

« Pour être un digne & bon chrétien,
» Il faut à Chriſt être ſemblable ;
» Il faut renoncer à tout bien,
» A tout honneur qui eſt damnable,
» A la Dame belle & jolie,
» A plaiſir qui la chair émeut :
» Laiſſer biens, honneurs & amies ;
» Ne fait pas ce tour-là qui veut.

» Ses biens aux pauvres faut donner
» D'un cœur joyeux & volontaire ;
» Faut les injures pardonner,
» Et à ſes ennemis bien faire ;
» Séjouir en mélancolie
» Et tourment dont la chair s'émeut ;
» Aimer la mort comme la vie ;
» Ne fait pas ce tour-là qui veut ».

Marie Stuart, Reine de France & d'Ecoſſe, née en 1545, & fille de Jacques V, Roi d'Ecoſſe, & de la fille du Duc de Guiſe, devint Reine n'ayant que huit jours, & épouſa François II, alors Dauphin, le vingt-quatre Février 1558. Après ſa mort, elle épouſa Henri Stuart ſon couſin, qui, la ſurprenant un jour ſoupant avec un Muſicien, nommé *Rizzo*, & une de ſes favorites, fit tuer le Muſicien preſque ſous ſes yeux. Peu de tems après il fut aſſaſſiné, & elle ſe maria pour la troiſieme fois au Comte de Bothwel, ſoupçonné d'avoir empoiſonné le Roi.

Le Comte voulant s'emparer du jeune Jacques, fils de Marie (qui fut depuis Roi d'Angleterre & d'Ecoſſe, ſous le nom de Jacques I,) la Nobleſſe s'y oppoſa, chaſſa le Comte, & mit la Reine en priſon.

Elle trouva le moyen de ſe ſauver, & ſe réfugia auprès de la Reine Eliſabeth, qui lui avait promis du ſecours; mais elle ne fut pas plutôt à Londres, qu'elle fut miſe en priſon ſur de fauſſes accuſations, y reſta dix-huit ans, & n'en ſortit que pour avoir la tête tranchée. Elle mourut avec une conſtance admirable, le dix-huit Février 1587, au château de Fondringaye.

Les Hiſtoriens parlent avantageuſement de ſon eſprit, de ſes talens & ſa beauté. Elle ſavait ſix langues, & écrivait auſſi bien en vers qu'en proſe. Lorſqu'elle ſe fut embarquée pour retourner en Ecoſſe, & qu'elle eut commencé à perdre de vue les côtes de France, elle fit la chanſon ſuivante qui nous a été conſervée.

« Adieu plaiſant pays de France,
» O ma patrie la plus chérie
» Que a norrit ma jeune enfance.
» Adieu France, adieu nos beaux jours:
» La nef qui déjoint nos amours,
» N'a cy de moy que la moitié;
» Une part te reſte, elle eſt tienne;
» Je la fie à ton amitié,
» Pour que de l'autre il te ſouvienne ».

Autre en Provençal.

Viei repupiaire, es tem de deſarma,
Ké deſſein as de t'enflamma?
Laiſſou la tendreſſe à ou bel adge,
La keu kedré de ſi laiſſa reharma,
Eſtez feloun, toun dire une foulie d'eïma;
Per ké vos eſtré foueu quand deves eſtre ſadge.

Traduction.

« Vieux fou, il eſt tems de mettre bas les armes;
» Quel eſt donc ton deſſein en t'enflammant?
» Laiſſe la tendreſſe au bel âge;
» Celui qui a droit de ſe laiſſer charmer,
» C'eſt à ton dire un fou de vouloir aimer,
» Pourquoi donc être fou quand tu dois être ſage ».

MARIGNY

Marigny (Jacques Charpentier de), né à Nevers vers la fin du ſeizieme ſiecle, fut fort aimé des Cardinaux de Richelieu & de Retz. On trouve dans ſes poéſies des pieces charmantes. Nous ne citerons que la chanſon ſuivante. Il mourut en 1670; & le recueil de ſes poéſies parut en 1674.

CHANSON.

« Si l'amour eſt un doux ſervage,
» Si l'on ne peut trop eſtimer
» Les plaiſirs où l'amour engage;
» Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
» Mais ſi l'on ſe ſent enflamer
» D'un feu dont l'ardeur eſt extrême;
» Et qu'on n'oſe pas l'exprimer
» Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

» Si dans la fleur de ſon bel âge,
» Fille, qui pourrait tout charmer,
» Vous donne ſon cœur en partage;
» Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
» Mais s'il faut toujours s'alarmer,
» Craindre, rougir, devenir blême;
» Auſſi-tôt qu'on s'entend nommer,
» Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

» Pour complaire au plus doux viſage
» Qu'amour puiſſe jamais former;
» S'il ne faut rien qu'un doux langage
» Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
» Mais quand on ſe voit conſumer,
» Si la belle eſt toujours de même,
» Sans que rien la puiſſe animer,
» Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

ENVOI.

» En amour ſi rien n'eſt amer,
» Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
» Si tout l'eſt au degré ſuprême,
» Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

AUTRE.

» Vous me l'accorderez, Silvie,
» Qu'il n'eſt rien de ſi doux qu'un baiſer;
» Ce charmant plaiſir de la vie,
» Vous me l'accorderez, Silvie.
» Que ſi, contentant mon envie,
» Nos feux ſe peuvent appaiſer;
» Vous me l'accorderez, Silvie,
» Qu'il n'eſt rien de ſi doux qu'un baiſer.

» Qu'aimer eſt un fâcheux martyre,
» Et que c'eſt un tyran bien *cruel que l'amour.*
» Vous riez de *m'entendre dire*,
» Qu'aimer *eſt* un fâcheux martyre:
» Mais ſi *jamais l'amour* vous tient ſous ſon empire;
» Vous direz, belle, à votre tour,
» Qu'aimer eſt un fâcheux martyre;
» Et que c'eſt un tyran bien cruel que l'amour».

Marin (Louis-François-Claude), Cenſeur Royal, né à la Ciotat en Provence, a donné & fait imprimer pluſieurs pieces agréables.

Marmontel (Jean-François), né en 1723, reçu à l'Académie Françaiſe en 1763, nommé Hiſtoriographe de France en 1772. Comme il eſt celui des hommes de lettres qui paraît s'être le plus occupé des moyens de rendre la poéſie françaiſe ſuſceptible des divers caracteres de la Muſique, en donnant aux paroles la coupe, le tour & le rhythme les plus favorables au chant, on croit devoir donner plus d'étendue à ſon article.

Quoique, dans ſes premiers eſſais, il fût aſſujetti aux formes de l'ancienne Muſique Françaiſe, on voit cependant que, dès-lors, il tâchait d'en rompre la monotonie & d'en varier les effets. Cette intention eſt marquée dans l'acte de *la Guirlande* & dans celui des *Sibarites*; elle l'eſt encore plus dans l'*Hercule mourant*. Mais ſon ſyſtême n'était encore ni aſſez mûrement réfléchi, ni aſſez complettement formé, ni aſſez analogue au génie & au ſtyle des Muſiciens de ce tems-là. Il l'a conçu depuis

avec plus d'étendue, de préciſion & de clarté. Le voici tel qu'il l'a expoſé dans différens articles de l'Encyclopédie.

« Le principe de tous les arts qui ſe propoſent d'imiter la nature, eſt que l'imitation ſoit quelque choſe de reſſemblant, & non pas de ſemblable ».

« L'imitation eſt donc un menſonge, ſoit dans le moyen, ſoit dans la maniere dont elle fait illuſion; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le témoignage confus que nous nous rendons à nous-mêmes, que l'art nous trompe, eſt la cauſe du plaiſir ſenſible & délicat que nous éprouvons à être trompés. Il doit donc y avoir dans l'imitation une reſſemblance, afin que l'ame y ſoit trompée; mais il doit y avoir en même-tems une différence ſenſible, afin que l'ame s'apperçoive & jouiſſe confuſément de ſon erreur ».

« Alternativement ſavoir & oublier que l'imitation eſt un artifice; ſentir à chaque inſtant le mérite de l'art, en le prenant pour la nature; jouir, par ſentiment, des apparences de la vérité, &, par réflexion, des charmes du menſonge, voilà le compoſé réel, quoiqu'ineffable du plaiſir que nous font les arts d'imitation ».

« Tous ces arts ſont une eſpece de pacte avec l'ame & avec les ſens qu'ils affectent; ce pacte conſiſte à demander des licences, & à promettre des plaiſirs qu'ils ne donneraient pas ſans ces licences heureuſes ».

« S'il eſt donc vrai que le chant, comme les vers, embelliſſe l'imitation de la parole, ſans détruire l'illuſion, on aurait tort de ſe refuſer au nouveau plaiſir qu'il nous cauſe: ce ne ſera jamais un peuple doué d'une oreille ſenſible qui ſe plaindra qu'on parle en chantant ».

« La ſcène déclamée eſt ce qu'il y a de plus reſſemblant au ton naturel de la parole; la ſcène chantée ſans accompagnement & ſans meſure, eſt ce qui approche le plus de la déclamation; le récit obligé s'en éloigne davantage; enfin l'air eſt encore une imitation plus altérée, plus éloignée de la vérité; car la rondeur, la ſymmétrie & l'unité du chant ne reſſemblent que de très-loin aux modulations libres & naturelles de la voix ».

« Si donc on ne cherchait dans l'expreſſion muſicale que la vérité de l'imitation, & ſi, pour produire l'illuſion, il fallait que l'imitation fût fidelle, il n'y aurait aucun doute que la Muſique la plus parfaite ſerait le

ſimple récitatif ; & ce récitatif lui-même, moins naturel que la déclamation, n'en eût pas dû prendre la place ».

« Mais dans l'imitation on ne cherche pas ſeulement la vérité ; on y deſire la vérité embellie, c'eſt-à-dire, une impreſſion plus agréable que celle de la vérité même ou de ſon exacte reſſemblance ; il s'agit donc ici d'un calcul de plaiſir ».

« Ne demandez-vous qu'à être émus par le tableau le plus frappant d'une action pathétique ; fuyez loin du théâtre où l'on chante, & allez à celui où des Acteurs habiles donnent aux paſſions leur accent naturel. Une voix étouffée, une voix déchirante, les gémiſſemens, les cris, les ſanglots de la douleur bien imitée, vous feront plus d'illuſion & une impreſſion plus profonde que la Muſique la plus touchante ; & à l'avantage de l'expreſſion ſe joindra celui d'un poëme où le génie, n'étant gêné ſur rien, n'a eu rien à ſacrifier. Mais voulez-vous joindre au plaiſir d'être ému d'étonnement, de crainte & de pitié, celui d'avoir l'oreille agréablement affectée par une *ſucceſſion* ou *par* un *enſemble* de ſons *mélodieux*, d'accords *harmonieux* ? allez au théâtre où l'on chante, & demandez au théâtre que l'art du chant y ſoit porté au plus haut degré d'expreſſion & de charme ».

« La Muſique vocale a trois procédés différens : le récitatif ſimple, le récitatif obligé, & l'air ou le chant périodique & ſuivi. Le premier s'emploie à tout ce que la ſcène a de tranquille & de rapide ; le ſecond a lieu dans des ſituations plus vives & plus fortes ; il exprime le choc des paſſions, les mouvemens interrompus de l'ame, l'égarement de la raiſon, les irréſolutions de la penſée, & tout ce qui ſe paſſe de tumultueux & d'entre-coupé ſur la ſcène ; le troiſieme eſt placé toutes les fois que le ſentiment eſt ſuſceptible d'une expreſſion développée & circonſcrite dans un eſpace régulier ».

« Le récitatif, *quel qu'il ſoit*, *réduit à ſa ſimplicité monotone*, fatiguera toujours l'oreille ; le récitatif obligé, quelqu'expreſſion qu'on donne à l'harmonie qui l'accompagne, quelqu'énergie qu'elle ajoute aux accens dont il eſt formé, ne répandra jamais dans la ſcène aſſez de variété, d'agrémens & de charmes, pour compenſer l'altération de l'accent naturel ».

« Je quitterai mes motifs, nous dit l'Auteur du Mélodrame : *je les multiplierai, je les tronquerai, je mêlerai l'air & le récit, je changerai*

les rhythmes, je mutilerai les phraſes, mais je ſaurai bien vous en dédommager ».

« Et nous dédommagerez-vous de la vérité ſimple, énergique & inimitable d'une déclamation naturelle? noterez-vous les accens de la voix de Mérope, les ſanglots, les cris déchirans de la voix d'une Dumeſnil? dédommagerez-vous la tragédie de l'eſpece de mutilation, à laquelle elle eſt condamnée, pour épargner à la Muſique les gradations, les dévelop-pemens dont celle-ci eſt ennemie? Nous dédommagerez-vous des penſées approfondies que le Poëte s'eſt interdites, par la raiſon que leur caractere tranquille & grave de majeſté, de force & d'élévation, ſans aucun mouvement rapide & varié, n'était pas favorable au chant? Où ſera la compenſation de toutes les beautés qu'on aura ſacrifiées à la Muſique? Une déclamation rompue, où le rhythme & la période ſeront tronqués à chaque inſtant; une déclamation entre-mêlée de traits de chant briſés, mutilés, avortés; une déclamation qui n'aura ni la vérité de la nature, ni aucun des agrémens de l'art, vaut-elle bien ces ſacrifices? L'expreſſion en ſera pathétique dans les momens de force; mais dans les intervalles où la chaleur de la paſſion vous abandonnera, quelle monotonie & quelle inſipide langueur! »

« A l'Opéra, un ſeul moyen de plaire, toujours varié, toujours ſenſible, toujours inépuiſable dans ſes reſſources, c'eſt le chant, parcequ'il prend toutes les formes du ſentiment & de la penſée; qu'en même-tems qu'il *flatte* l'oreille, il touche l'ame; qu'il parle à l'eſprit comme au ſens ».

« Concluons que la partie eſſentielle de la Muſique, c'eſt le chant; que le récitatif obligé, qui, dans les mouvemens rompus & tumultueux des paſſions, peut emprunter de l'harmonie tant d'énergie & de puiſſance, n'eſt pourtant pas ce qu'on deſire le plus vivement, & dont on ſe laſſe le moins; que c'eſt de la beauté du chant périodique & mélodieux que l'amé & l'oreille ſont inſatiables, & que par conſéquent le Poëte, qui écrit pour le Muſicien, doit regarder la partie du récitatif ſimple comme celle qui exige le ſtyle le plus concis, le plus léger, le plus rapide, afin que l'oreille impatiente d'arriver au chant, ne ſe plaigne jamais qu'on l'arrête au paſſage; la partie du récitatif obligé, comme celle qui demande à être employée avec le plus de ſobriété, afin

que le ſentiment de l'harmonie ne ſoit point émouſſé par la fatigue de n'entendre que des accords ſans deſſin, & la partie du chant mélodieux & fini, comme celle dont la diſtribution doit être ſon premier objet, afin que le charme de la mélodie, le vrai plaiſir de ce ſpectacle, ſe reproduiſe ſous mille formes, & que s'il altere la vérité de l'expreſſion naturelle, ce ne ſoit que pour l'embellir ».

« L'air eſt à la Muſique ce que la période (*a*) eſt à l'éloquence; c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus régulier, de plus fini, de plus ſatisfaiſant pour l'oreille; & l'interdire au chant théâtral, ce ſerait retrancher du théâtre lyrique le plus ſenſible de ſes plaiſirs. Mais quelle eſt la place de l'air? »

« Il eſt des momens où la ſituation de l'ame eſt déterminée, & ſon mouvement décidé, ou par une paſſion *ſimple*, *ou par deux paſſions* qui ſe ſuccédent, & qui l'emportent tour-à-tour. Si l'affection de l'ame eſt ſimple, l'air doit être ſimple comme elle; & ne revenir ſur ſes modulations que pour les varier, & pour les rendre plus ſenſibles, *il* eſt alors l'expreſſion d'un mouvement de l'ame plus lent ou plus rapide, plus violent ou plus doux, mais qui n'eſt point contraire; & l'air en prend le caractere. Si l'affection de l'ame eſt implexe, & qu'elle ſe trouve agitée par deux mouvemens oppoſés, l'air exprimera l'un & l'autre; mais tantôt il n'y aura qu'une ſucceſſion directe, un paſſage, comme de l'abattement au tranſport, de la douleur au déſeſpoir; & alors le premier ſentiment doit être en contraſte avec le ſecond, & celui-ci former *ſa période par-*

(*a*) M. le Chevalier de *Chaſtellux* nous dit, d'après *Demetrius de Phalere*, que les membres des périodes reſſemblent aux voûtes qui ſoutiennent les toits des édifices, tandis que les phraſes des diſcours négligés, reſſemblent à des pierres éparſes çà & là.

(*Eſſai ſur l'union de la Poéſie & de la Muſique*).

Il paraît certain que les *Anciens n'ont point* connu le chant périodique & motivé, que nous appelons *air*. (*Id. pag.* 10).

Les critiques de la *Période muſicale*, & qui ne veulent pas admettre ce nom pour exprimer certaines phraſes qui reviennent pluſieurs fois dans certains morceaux de muſique, devraient cependant ſonger qu'un de leurs oracles, Rouſſeau, dans ſon Dictionnaire, (pag. 201, *in*-4°) ſe ſert de ce terme, & dit: « En général, *plus le ſtyle, les périodes*, » les phraſes, la mélodie & l'harmonie ont de caractere, *plus l'enſemble* eſt facile à » ſaiſir, &c. » Au ſurplus, il faut bien que ce *retour périodique* de quelques phraſes ait un nom. Vaut autant celui-là qu'un autre.

ticuliere : c'eſt-là ce qu'on appelle un air à deux motifs, mais ſans retour de l'un à l'autre. Tantôt il y aura un retour de l'ame ſur elle-même & comme une eſpece de révolution du ſecond mouvement au premier ; l'air, par exemple, commencera par la colere, à laquelle ſuccédera un mouvement de pitié, qu'un nouveau mouvement de dépit fera diſparaître, en ramenant avec plus de violence le premier de ces ſentimens. Ainſi l'on voit que l'air peut commencer par le ſentiment le plus vif, dont la ſeconde partie ſoit le relâche, & qui ſe réveille à la fin avec plus de chaleur & de rapidité. C'eſt quelquefois l'amour que le devoir retient, mais qui lui échappe & s'abandonne à toute l'ardeur de ſes deſirs ; c'eſt la joie que la crainte modére, & qu'un nouveau rayon d'eſpérance ranime ; c'eſt la colere que ralentit un mouvement de généroſité, mais que le reſſentiment de l'injure vient ranimer encore avec plus de fureur ».

« Il peut arriver cependant que la premiere partie de l'air, quoique la plus douce, ait un caractere ſi ſenſible, ſi gracieux ou ſi touchant, qu'elle ſe faſſe deſirer à l'oreille ; & alors c'eſt au Poëte à prendre ſoin que le mouvement de l'ame l'y ramene. L'oreille qui demande & qui attend ce retour, ſerait déſagréablement trompée, ſi on lui en dérobait le plaiſir ».

« Enfin les révolutions de l'ame ou ſes oſcillations d'un mouvement à l'autre peuvent être naturellement redoublées ; & par conſéquent le retour de la premiere partie de l'air peut avoir lieu plus d'une fois ».

« La marche & la coupe de l'air eſt donc priſe dans la nature, ſoit qu'il exprime un ſimple mouvement de l'ame, une ſeule affection développée & variée par ſes nuances, ſoit qu'il exprime le balancement & l'agitation de l'ame entre deux ou pluſieurs ſentimens oppoſés, ſoit qu'il exprime le paſſage unique d'un ſentiment plus modéré, à un ſentiment plus rapide, *& vice versâ* ; car tout cela eſt conforme aux loix des mouvemens du cœur humain ; & demander alors que la déclamation muſicale ne ſoit pas un air, mais un ſimple récitatif rompu dans ſes modulations, ſans deſſein & ſans unité, c'eſt non-ſeulement vouloir que l'art ſoit dépouillé d'un de ſes ornemens, mais que la nature elle-même ſoit contrariée dans l'expreſſion qu'elle indique ».

« Mais pour que l'air ſoit naturellement placé, il faut ſaiſir avec juſteſſe le moment où la vérité de l'expreſſion le ſollicite. L'air, dans un moment vuide ou froid, ſera toujours un ornement poſtiche. C'eſt le mo-

ment le plus vif de la ſcène qu'il faut choiſir pour y attacher l'expreſſion la plus ſaillante ; & cette expreſſion doit être priſe elle-même dans la nature. Ce n'eſt, ni une image tirée de loin, ni une comparaiſon forcée, ni un madrigal artificiellement éguiſé, ni une antithèſe curieuſement arrangée, qui doit être le ſujet de l'air ; l'expreſſion la plus ſimple de ce qui affecte l'ame eſt ce qui lui convient le mieux, parce que c'eſt-là ce qui donne lieu aux accens les plus ſenſibles de la parole, & par imitation, aux accens les plus touchans de la Muſique ».

« Le duo, tel que Métaſtaſe nous en a donné des modeles, eſt un dialogue concis, rapide, ſymmétriquement compoſé, & ſuſceptible, comme l'air, d'un deſſein régulier & ſimple. Dans ce dialogue les voix ſe font d'abord entendre ſéparément, & chacun dit ce qu'il doit dire ; les ames ſe répondent, les divers ſentimens ſe contrarient & ſe combattent ; juſques-là tout ſe paſſe comme dans la nature. Mais vient un moment où le dialogue eſt ſi *preſſé*, *qu'il n'y a plus d'alternative*, & que des deux côtés les mouvemens de l'ame s'échappent à la fois ; alors les deux voix ſe rencontrent, & leur accord n'eſt pas moins un plaiſir pour l'ame que pour l'oreille, parcequ'il exprime ou la réunion de deux ſentimens unanimes, ou le combat vif & rapide de deux ſentimens oppoſés. Ici l'art prend quelque licence ».

« Une des plus grandes beautés du chœur, c'eſt le deſſein. Ce deſſein demande quelqu'étendue pour ſe développer, & quelque ſuite pour avoir de la rondeur & de l'enſemble : le moyen de décrire un cercle harmonieux en imitant des cris, des mots entre-coupés ? Voilà ſans doute la difficulté, mais auſſi le ſecret de l'art ; & ce ſecret ſe réduit, du côté du Poëte, à dialoguer le chœur, ainſi que le duo. Que les différentes parties ſe ſéparent & ſe rejoignent ; que tantôt elles ſe contrarient & que tantôt elles s'accordent ; que deux, trois voix, une voix ſeule de tems en tems ſe faſſe entendre, qu'une partie lui réponde, qu'une autre partie la ſoutienne, & qu'enfin toutes ſe ramenent à un ſentiment unanime, ou ſe choquent dans un combat de deux ſentimens oppoſés ; voilà le chœur qui devient une ſcène étendue & dévolopée, & qui, dans ſon imitation à toute la vérité de la nature, avec cette ſeule différence, que d'un tumulte populaire, on aura fait un chant & un concert harmonieux ».

Tel eſt le ſiſtême que M. Marmontel s'eſt propoſé depuis long-temps.

Il

Il avait cru s'appercevoir qu'au théâtre de l'Opera, rien encore n'y étoit favorable, au lieu qu'à l'Opéra-Comique tout y paroiſſoit diſpoſé. Il fit d'abord avec un amateur, une tentative qui réuſſit, mais ſur des théâtres particuliers. On ſait pourquoi ce petit Opéra d'*Annette & Lubin* ne parut pas ſur la ſcene publique. M. Marmontel y mit le conte de la *Bergere des Alpes*. Le dénouement n'en étoit pas heureux, & la Muſique en étoit foible; il n'eut point de ſuccès.

Mais un compoſiteur plein d'eſprit & de goût, M. Gréti, arriva d'Italie, & il eut recours à M. Marmontel. Ce fut alors que celui-ci pût mettre en œuvre ſes principes, & ſucceſſivement eſſayer à quel point notre langue étoit ſuſceptible des divers caracteres de la Muſique Italienne dans tous les degrés d'expreſſion. Le *Huron*, *Lucile*, *Silvain*, *l'Ami de la Maiſon*, *Zémire & Azor*, & *la Fauſſe Magie* lui ſervirent d'études pour exercer ſon ſtyle & pour s'habituer à donner à ſes vers la coupe, le rithme, le tour périodique les plus analogues au ſentiment que le chant devoit exprimer. Dans la plûpart de ces ſujets, il a trouvé moyen de placer des morceaux qui approchent du genre héroïque : le *duo* de Silvain ſeroit beau dans le plus bel Opéra ; preſque tout Zémire & Azor eſt digne d'un théâtre noble.

Mais ce n'étoit là que la route, & non le terme où il vouloit arriver. « Son but, en rapprochant l'Opéra-Comique de l'Opéra ſérieux, avoit été de faciliter à la Muſique Italienne le paſſage de l'un à l'autre; pour y parvenir, il vit qu'il ſerait plus ſage de ne pas riſquer un ouvrage nouveau, mais de chercher à tirer parti d'ouvrages déjà faits, & deſtinés à la nation, tels que les Opéra de Quinault ». Projet louable, & par ſon motif, & par le courage qu'il fallait pour en vaincre les difficultés & les déſagréments.

« L'air phraſé à l'Italienne, avait-il dit dans un article de l'Encyclopédie, manque à la ſcène de l'opéra Français, pour l'animer & l'embellir; & lorſqu'on ſaura l'y employer avec intelligence & avec avantage, ainſi que le duo & le récitatif obligé, il en réſultera, pour l'opéra Français ſur l'opéra Italien, une ſupériorité que nous ne craignons pas de prédire; mais on aura toujours à regretter que les chefs-d'œuvres de Quinault ſoient privés de cet ornement; & celui qui réuſſirait à les en rendre ſuſceptibles, en conſervant à ces poëmes leurs inimitables beautés, ferait

plus qu'on ne ſaurait croire pour les progrès de la Muſique en France, & pour la gloire d'un théâtre où Quinault doit toujours régner. Quelque mérite que l'on ſuppoſe à Lully, la facilité, la nobleſſe, le naturel de ſon récitatif peuvent être inutiles, & dans tout le reſte il n'eſt pas difficile d'être ſupérieur à lui; mais rien peut-être ne remplacera jamais les poëmes de *Théſée*, de *Roland* & d'*Armide*; & toute nouveauté qui les bannira du théâtre, nous laiſſera de longs regrets ».

Ce fut donc pour conſerver au théâtre les poëmes anciens, que M. Marmontel, en effaçant tout ce qui pouvait les déparer, & en les réduiſant à leurs beautés pures, entreprit d'y mêler lui-même des morceaux de poéſie deſtinés au chant, mais tellement liés avec le dialogue, qu'ils ne fuſſent que l'expreſſion plus vive & plus ſaillantes du ſentiment qui naît de la ſituation. Encouragé dans ce travail par les gens de lettres les plus éclairés, les plus verſés dans l'art d'écrire, à l'examen deſquels il l'avait ſoumis, il était parvenu à diſpoſer pour une Muſique nouvelle les poëmes d'*Amadis*, de *Roland*, de *Perſée*, de *Proſerpine*, d'*Atys*, de *Phaëton*, d'*Iſis*, de *Théſée* & d'*Armide*. Lorſque l'un des plus célebres Compoſiteurs d'Italie, M. Piccini, fut appellé en France, on demanda pour lui, à M. Marmontel, un des poëmes de Quinault, & l'on choiſit Roland. M. Piccini ne ſavait point la langue: il fallait donc, en lui expliquant le poëme, ſuivre pas à pas ſon travail. M. Marmontel y mit le même ſoin qu'y aurait mis Quinault lui-même.

Le Compoſiteur Italien apprit de lui en peu de tems, & notre langue poétique, & l'accentuation de nos vers, enſorte que, dans ſa Muſique, les Cenſeurs même les plus ſéveres n'ont pu relever une faute contre la proſodie & l'accent de la langue. L'on ſait quel a été le ſuccès de cet ouvrage; il a rempli le vœu de M. Marmontel; il a réſolu le problême:

Si notre langue était ſuſceptible de la Muſique Italienne.

Il l'a établie ſur notre théâtre lyrique, avec l'applaudiſſement le plus ſolemnel; enfin il a ouvert aux Compoſiteurs Italiens une nouvelle carriere, & à la nation Françaiſe une nouvelle ſource de plaiſirs.

Ce qu'on remarque ſinguliérement dans le travail de M. Marmontel ſur les poëmes de Quinault, c'eſt l'attention la plus ſévere à ne porter atteinte à aucune de leurs beautés, & à n'en pas retrancher un vers que l'on regrette; c'eſt auſſi le ſoin qu'il a pris de donner aux traits qu'il

ajoute, la couleur même du tableau, de maniere qu'on ne s'apperçût pas que le tableau fut retouché ; & cet éloge, il l'a reçu des gens de lettres les plus diſtingués par leur talent pour la poéſie, & les plus ſenſibles à l'harmonie, à l'élégance, & au naturel du ſtyle de Quinault.

M. Marmontel a donné à l'Opéra, en 1751, *Acante & Céphiſe* en trois actes, muſique de *Rameau*: *la Guirlande*, en un acte, *idem*; en 1757, *les Sibarites*, en un acte, *idem*; en 1761, *Hercule mourant*, muſique de M. *d'Auvergne*; en 1775, *Céphale & Procris*, muſique de M. *Grétry*; en 1778, *Roland*, de Quinault, remis en trois actes, muſique de M. *Piccini*.

Il a donné à la Comédie Italienne, en 1766, *la Bergere des Alpes*, muſique de *Kohaut*; en 1768, *le Huron*, muſique de M. *Grétry*; en 1769, *Lucile*, *idem*; en 1770, *Sylvain*, *idem*: *Zémire & Azor*, *idem*; en 1772, *l'Ami de la Maiſon*, *idem*; en 1775, *la fauſſe Magie*, *idem*, à Fontainebleau; en 1743, *Myſis & Delie*, à Choiſy; en 1762, *Annette & Lubin*.

CHANSON.

» Adelaïde
» Semble faite exprès pour charmer ;
» Et mieux que le galant Ovide,
» Ses yeux enſeignent l'art d'aimer
» Adélaïde.

» D'Adélaïde,
» Ah ! que l'empire ſemble doux !
» Qu'on me donne un nouvel Alcide :
» Je gage qu'il file aux genoux
» D'Adélaïde.

» D'Adélaïde,
» Fuyez le dangereux accueil ;
» Tous les enchantemens d'Armide
» Sont moins à craindre qu'un coup d'œil
» D'Adélaïde.

» D'Adélaïde,
» Quand amour eut formé les traits,
» Ma foi, dit-il, la cour de Gnide
» N'a rien de pareil aux attraits
» D'Adélaïde.

» Adélaïde,
» Lui dit-il, ne nous quittons pas;
» Je ſuis aveugle, ſois mon guide:
» Je ſuivrai par-tout pas-à-pas
» Adélaïde.

ROMANCE.

» L'amour ma fait la peinture
» De Daphné, de ſes malheurs;
» J'en vais tracer l'aventure,
» Puiſſe la race future
» L'entendre & verſer des pleurs.

» Daphné fut ſenſible & belle,
» Apollon ſenſible & beau;
» Sur eux l'amour d'un coup d'aîle
» Fit voler une étincelle
» De ſon dangereux flambeau.

» Daphné d'abord interdite,
» Rougit, voyant Apollon;
» Il s'approche, elle l'évite;
» *Mais fuyait-elle bien vîte?*
» *L'amour aſſure que non.*

» Le Dieu qui vole à ſa ſuite
» De ſa lenteur s'applaudit;
» Elle balance, elle héſite,
» La pudeur hâte ſa fuite,
» Le deſir la relentit.

» Il la pourſuit à la trace;
» Il eſt prêt à la ſaiſir;
» Il va demander grace:
» Une nymphe eſt bientôt laſſe,
» Quand elle fuit le plaiſir.

» Elle deſire, elle n'oſe,
» Son pere voit ſes combats;
» Et par ſa métamorphoſe
» A ſa défaite, il s'oppoſe;
» Daphné ne l'en priait pas.

» C'eſt Apollon qu'elle implore,
» Sa vue adoucit ſes maux,
» Et vers l'amant qu'elle adore,
» Ses bras s'étendent encore,
» En ſe chargeant en rameanx.

» Qnel objet pour la tendreſſe
» De ce malheureux vainqueur!
» C'eſt un arbre qu'il careſſe;
» Mais ſous l'écorce qu'il preſſe,
» Il ſent palpiter un cœur.

» Ce cœur ne fut point ſévere,
» Et ſon dernier mouvement
» Fut, ſi l'amour eſt ſincere,
» Un reproche pour ſon pere;
» Un regret pour ſon amant ».

AUTRE.

« Comment Colin ſait-il donc que je l'aime?
» J'ai ſi bien l'air de le haïr?
» Eſt-ce mon cœur qui s'eſt trahi lui-même?
» Eſt-ce l'amour qui m'a voulu trahir?

» Avec lui timide & farouche,
» J'ai du plaiſir, mais je ſais le cacher;
» Je rougis ſitôt qu'il me touche,
» Je lui défends de me toucher.
» Comment, &c.

» Dans mes yeux il aurait pu lire;
» Mais devant lui j'ai ſoin de les baiſſer;
» Je retiens juſqu'à mon ſourire,
» Et je lui dis de me laiſſer.
» Comment, &c.

» Un baiſer qu'il croit me ſurprendre;
» M'irrite au point qu'il ne peut m'appaiſer
» Je lui dis, tu peux le reprendre,
» Je ne veux point de ton baiſer.
» Comment, &c. »

Marot (Jean), pere de Clément, naquit à Mathieu, village aux environs de Caen, l'an 1463, & aurait eu plus de réputation, ſi ſon fils en avait eu moins; il eut une conduite & des mœurs irréprochables, & mourut âgé d'environ ſoixante-trois ans, quelque tems avant la bataille de Pavie.

CHANSON.

« Qui en amours veut être heureux,
» Faut tenir train de ſeigneurie,
» Eſtre prompt & adventureux,
» Quand à monſtrer l'armarie;
» Porter drap d'or, orphévrerie;
» Car cela les Dames eſmeut
» Tout ſert : mais, par ſainte Marie,
» Il ne fait pas ce tour qui veut.

» *Je fus na guerres amoureux*
» De Dame en beauté aſſouvie,
» Qui me diſt, en mots ſavoureux :
» Mon amour eſt en vous ravie;
» *Mais il faut qu'el ſoit deſſervie*
» Par cinqante écus d'or; s'on peut :
» Cinquante eſcus! bon gré ma vie,
» Il ne fait pas ce tour qui veut.

» Alors lui donnai, ſur les *lieux*
» Où elle faiſait l'endormie
» Quatre venues de cœur joyeux ».

Marot (Clément) naquit à Cahors en 1495, de Jean Marot, qui l'emmena à Paris pour faire ſes études. Il entra enſuite chez Monſieur de Villeroy, en qualité de Page, & devint valet-de-chambre de Marguerite de Valois, ſœur de François I; ce qui ne l'empêcha pas de ſervir. Il ſuivit le Roi à Ardres & dans le Hainault, & ſe trouva à la bataille de Pavie, où il fut bleſſé & fait priſonnier.

On prétend qu'il fut aimé de Diane de Poitiers, depuis Ducheſſe de Valentinois, & maîtreſſe de Henri II, & on lui fait même l'honneur d'avoir trop plu à la Reine de Navarre; ce qui eſt d'autant moins

croyable, que cette Princeſſe ayant eu deux maris, qui n'étaient ni aimables ni aimés d'elle, n'a jamais été accuſée que de cette faibleſſe.

Les perſécutions qu'il eſſuya pour cauſe de religion, le forcèrent de quitter la France. Il ſe retira auprès de Madame Renée, fille de Louis XII, & Ducheſſe de Ferrare, qui protégeait les Luthériens; il revint en France, & fut encore forcé d'en ſortir, pour avoir traduit les pſeaumes en vers français. Il ſe retira à Genève, & de-là à Turin, où il mourut âgé de cinquante ans environ, en 1545.

« Sa vie eſt un mélange de gloire & d'infortunes; il fut cher à pluſieurs » Rois, & abandonné par eux; honoré par-tout, & par-tout perſécuté, il » vécut dans le chemin des honneurs & de la fortune, & il mourut pauvre » & délaiſſé ». (*a*)

CHANSON

« Plus ne ſuis ce que j'ai été,
» Et plus ne ſaurais jamais l'être;
» Mon beau printems & mon été
» Ont fait le ſaut par la fenêtre:
» Amour tu as été mon maître,
» Je t'ai ſervi ſur tous les Dieux?
» Ah! ſi je pouvais deux fois naître,
» Combien je te ſervirais mieux ».

Autre pour la Reine de Navarre.

« Amour me voyant ſans triſteſſe,
» Et de le ſervir dégouſté,
» M'a dit que fiſſe une maîtreſſe,
» Et qu'il ſerait de mon coſté.
» Après l'avoir bien écouté,
» J'en ai fais une à ma plaiſance;
» Et ne me ſuis point meſcompté;
» C'eſt bien la plus belle de France.

» Elle a un œil riant, qui bleſſe
» Mon cœur tout plein de loyauté;
» Et parmi ſa haute nobleſſe,
» Meſle une douce privauté.

(*a*) Annales poétique.

» Grand mal ſerait, ſi cruauté
» Faiſait en elle demeurance :
» Car quant à parler de beauté,
» C'eſt bien la plus belle de Francc.

» De fuir s'amour qui m'oppreſſe,
» Je n'ai pouvoir ni volonté ;
» Arreſté, ſuis en cette preſſe
» Comme l'arbre en terre planté.
» S'ébahit-on, ſi j'ai planté
» De peine, tourment & ſouffrance ?
» Pour moins, on eſt bien tourmenté,
» C'eſt bien la plus belle de France ».

CHANSON.

« Récompenſe vous donnerai,
» Mon ami, & ſi menerai,
» A bonne fin votre eſpérance ;
» Vivante ne vous leſſerai,
» Encore quand morte ſerai,
» L'eſprit en aura ſouvénance.

» Si pour moi avés du ſouci,
» Non pour vous n'en ai moins auſſi ;
» Amour le vous doit faire entendre :
» Mais s'il vous fâche d'être ainſi,
» Appaiſés votre cœur tranſi;
» Tout vient à point qui peut attendre ».

AUTRE.

« Amour trouva celle qui m'eſt amere ;
« Et j'y étais, j'en ſais bien mieux le conte ;
» Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mere,
» Puis tout-à-coup il voit qu'il ſe mécompte,
» Dont la couleur au viſage lui monte,
» D'avoir failli honteux, Dieu ſait combien ;
» Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
» Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien ».

Marre (l'Abbé de la) était de Bretagne, & mourut en 1747.

CHANSON

CHANSON.

A une Princeſſe à la fin du bal de l'Opéra.

« Quoi ! j'aurais pu vous amuſer,
» Adorable Princeſſe !
» Que ne puis-je me déguiſer
» Pour vous parler ſans ceſſe !
» Tout mon eſprit eſt dans vos yeux.
» Le deſir de vous plaire
» A mis deux fois au rang des Dieux
» Un mortel ordinaire.

» Si j'ai pu vous inquiéter,
» Pardonnez mon audace ;
» Je me flatte de mériter
» Que vous me faſſiez grâce :
» Mon crime fût-il des plus grands,
» Mon repentir l'efface ;
» Et l'hommage que je vous rends,
» Me remet à ma place.

» Cette prompte nuit va finir
» Ma brillante aventure ;
» De mon bonheur le ſouvenir
» Deviendra ma torture.
» Je vous verrai, fille des Dieux,
» Au ſéjour du tonnerre :
» Vous allez rentrer dans les cieux,
» Je reſte ſur la terre ».

Il donna à l'Opéra, en 1739, *Zaïde*, muſique de *Royer*; en 1753, *Titon & l'Aurore*, en trois actes & prologue, muſique de *Mondonville*.

Massip donna en 1734 *les Fêtes nouvelles*, muſique de *Pleſſis cadet*.

Meniglaise (le Chevalier de), Officier au régiment des Gardes-Françaiſes, d'une ancienne maiſon de Normandie, & neveu de M. l'Abbé de Canay, ſi aimé & ſi conſidéré de tous les gens de lettres, a donné à la poéſie quelques momens de ſes loiſirs. Nous connaiſſons de

lui pluſieurs pieces charmantes jouées en ſociété, & une infinité de chanſons agréables, dont nous rapporterons quelques-unes.

CHANSON.

« Colin ſur un verd gazon
» S'écriait aſſis près d'Alizon,
» Non, non...
» Tu ne reſſens point l'ardeur
» Qui remplit mon cœur.
» Mes yeux
» Amoureux
» Ne peuvent ſurprendre
» Un regard tendre;
» Ah! dit-elle, Colin,
» Je te l'accorde envain.
» C'eſt le ſort des amours,
» De ſe plaindre *toujours.*

» Si je demande un baiſer,
» Je te vois prête à le refuſer....
» Non, non,
» *Mon cœur t'accorde ce don;*
» *Mais que fais-tu donc?*
» Déja
» Pour cela,
» Tu ſembles attendre
» Un don plus tendre!
» Je ſavais bien, Colin,
» Que ce ſerait envain;
» C'eſt le ſort des amours
» De ſe plaindre toujours.

» *La belle écoute ſes vœux,*
» *L'inſtant arrive, il devient heureux;*
» Ses feux
» Sont d'abord vifs & preſſans;
» Bientôt languiſſans;
» Comment,
» Cher amant,
» Ton ardeur chancelle;
» S'écria-t-elle;

» Hélas! reprit Colin,
» Mon cœur t'adore envain,
» C'eſt le ſort d s amours
» De ſe plaindre toujours ».

AUTRE.

« Colinet au pied d'un ormeau,
» Diſait un jour à ſa bergere ;
» Si tu m'es toujours ſi ſévere
» Je vais me pendre à ce rameau.
» Un peu ſurpriſe à ce langage,
» La belle lui dit alte-là.
» Colinet, ſi tu fais cela,
» Que dira-t-on dans le village ?

» Laiſſe-moi donc prendre un baiſer,
» Lui dit le berger plein de flame ;
» La bergere au fond de ſon ame
» Eût voulu ne point refuſer :
» Il le ravit avec courage ;
» La belle lui dit, alte-là.
» Colinet, ſi l'on ſait cela,
» Que dira-t-on dans le village ?

» Le berger devient plus preſſant
» Et la bergere moins farouche,
» Un baiſer qu'il prend ſur ſa bouche,
» L'irrite, & puis elle y conſent.
» Bientôt il oſe davantage ;
» Pour le coup, dit-elle, alte-là.
» Bon, reprit-il, que fait cela ?
» Le ſaura-t-on dans le village ?

» D'abord la belle à ce diſcours
» Demeure un inſtant interdite ;
» L'amour déja la ſollicite,
» Colinet la preſſe toujours.
» Ah ! dit-elle, tu n'es pas ſage ;
» Elle voulut dire alte-là.
» Mais tous les deux après cela,
» Ne ſongerent plus au village ».

AUTRE.

« Au pied d'un ormeau,
» Un jour le beau Silvandre,
» Sur ſon chalumeau
» Répétait un air tendre ;
» Dans un boſquet Iſabeau
» S'en vint pour l'entendre :
» Bientôt ſa voix la toucha,
» Et comment s'en défendre !
» Bientôt ſon cœur palpita ;
» L'amour l'attendait là.

» Un ſoupir trahit
» La belle qui s'agite ;
» Le berger la vit,
» Mais elle prit la fuite :
» Plein d'amour, il la pourſuit,
» Et l'atteint bien vîte.
» Hélas ! cruel, te voilà,
» Cria-t-elle interdite :
» *Bientôt ſon cœur palpita ;*
» *L'amour l'attendait là.*

» Le berger ardent,
» Plein du feu qui l'inſpire,
» Sur un ton preſſant
» Exprime ſon martyre.
» Il prend ſa main tendrement,
» Iſabeau ſoupire,
» Son air touchant exprima,
» Ce qu'elle n'oſait dire ;
» Bientôt ſon cœur palpita,
» L'amour l'attendait là ».

AUTRE.

« Mon Dieu, qu'on a de peine
» A conſerver ſon cœur !
» Une amoureuſe chaîne
» Promet tant de douceur !

» Eh! pourquoi ſe défendre
» De ſuivre ſon deſir?
» Souvent à trop attendre,
» On perd bien du plaiſir.

» Corine, ſur mon ame,
» Doit régner à jamais;
» Déja ma tendre flame
» Egale ſes attraits.
» Mon amour, à l'aurore
» M'annonce un jour ſerein;
» Puiſſe-le ſoir encore
» Reſſembler au matin.

» Nuit & jour je ſoupire;
» Je voudrais exprimer
» Ce que mon cœur deſire;
» Mais je ne ſais qu'aimer.
» Hélas! puiſſe Corine
» Le deviner un jour!
» Tenez, quand on devine,
» C'eſt permettre l'amour ».

AUTRE.

» Pierrot dit à Madeleine,
» Le cœur gros de ſoucis,
» Tu ris à pert d'haleine
» Au récit de mes ennuis:
» Tu me cauſes tant de peines,
» Que je ne ſais où j'en ſuis.

» Madeleine, ſans mot dire,
» Doucement le regarda:
» Pierrot s'agite & ſoupire,
» Puis il reſte planté-là;
» La belle ſe prit à rire,
» Bientôt elle ſoupira.

» Son bouquet tombe par terre,
» Pierrot court le ramaſſer.
» Déja ſa main téméraire

» Brûlait de le replacer ;
» Mais la crainte de déplaire
» L'empêche encore d'avancer.

» Pourtant il reprend courage,
» Puis il demande un baiſer ;
» Madeleine, à ce langage,
» Sourit ſans le refuſer.
» Joyeux de cet avantage,
» Il eſt prêt à tout oſer.

» Madeleine ſent l'atteinte
» D'un trait que lance l'amour ;
» Un cri qu'excite la crainte
» Aux plaiſirs donne le jour,
» L'ame inſenſible à ſa plainte,
» Pierrot en rit à ſon tour ».

AUTRE.

« Vois-tu, diſait Liſette
» A ſon jeune Berger,
» Auprès d'un fauvette
» Ce moineau voltiger ?
» A l'inſtant de ſa flame
» Un autre était l'objet ;
» Des tranſports de ton ame
» Je crains le même effet.

» Non, non, dit-il, cruelle,
» Juge mieux de tes feux,
» Quelle chaîne plus belle,
» Pourrait fixer mes vœux.
» *La conſtance eſt le gage*
» D'un deſtin plein d'appas,
» Le plaiſir eſt volage,
» Le bonheur ne l'eſt pas.

» Vois cette tourterelle
» Soupirer ardemment ;
» Ne vois-tu pas près d'elle,
» Voltiger ſon amant !

» Ce baiſer (quel modele
» Pour les cœurs amoureux !)
» Va le rendre fidele,
» En le rendant heureux.

» Au diſcours de Silvandre,
» Liſette, malgré ſoi,
» Sent un penchant plus tendre
» Diſſiper ſon effroi;
» Du doute qui l'offenſe,
» Aiſément le deſir
» Fait pencher la balance
» En faveur du plaiſir ».

Mennesson donna en 1711, l'opéra de *Manto la Fée*, muſique de *Batiſtin*; en 1715, *les Plaiſirs de la Paix*, muſique de *Bourgeois*; en 1716, *Ajax*, muſique de *Bertin*.

Il mourut à Paris, en 1742, à près de quatre-vingt ans.

Merville (Michel Guyot de), naquit à Verſailles le 1 Février 1696, & ſe deſtina de bonne heure au théâtre. Il préſenta à la fois trois Tragédies, qui furent rejettées avec dédain. Dégoûté de ce genre, il eſſaya le comique, & y fut plus heureux, ſon *Conſentement forcé* ayant eu avec raiſon beaucoup de ſuccès.

Cependant dégoûté du théâtre, il ſe livra à ſon goût pour les voyages; mais ne put s'empêcher de compoſer en route un volume de comédies qui n'ont point été jouées.

Son peu de fortune, & le chagrin qu'il avait de voir preſque dans la miſere une épouſe & une fille qu'il chériſſait, lui firent prendre le parti de ſe retirer dans le pays de Vaux, où il eſpérait de vivre à moins de frais; mais voyant le peu qu'il avait diminuer tous les jours, n'ayant plus d'eſpoir de l'augmentet, il fit un état de ſes effets, s'aſſura que le prix de leur vente ſuffirait pour acquitter ſes dettes, dreſſa un bilan qu'il mit ſur ſa table, écrivit pluſieurs lettres, chargea de ſes dernieres volontés un Magiſtrat de ſes amis, laiſſa ſes habits, ſon épée, & le peu qu'il poſſédait; & ne prenant qu'une mauvaiſe capote, ſortit de la maiſon qu'il habitait à Genêve, le 23 Mai 1765, en diſant qu'on ne l'attendît

pas ce jour-là. Quelque tems après, on trouva ſur les bords du lac un cadavre que les flots y avaient jetté. On n'a pas douté que ce ne fût ſon corps, quoiqu'on ait fait courir le bruit qu'il s'était retiré dans un couvent du pays de Gex.

On trouve quelquefois des choſes agréables dans le recueil de ſes poéſies.

MIERE (Antoine Marin le), né à Paris, a débuté dans la carriere des lettres, par remporter le prix de poéſie à l'Académie Françaiſe, en 1753. Le ſujet de ſon poëme était *la Tendreſſe de Louis XIV pour ſa famille*. Il a gagné depuis pluſieurs prix à la même Académie, & a donné à la Comédie Françaiſe, *Hypermneſtre*, *Terée*, *Idomenée*, *Artaxerce*, *Barneveldt*, *Guillaume Tell*, *la Veuve du Malabar*. Ces ouvrages remplis de beaux vers, & ſon poëme ſur la *Peinture*, ainſi que celui des *Faſtes*, lui ont donné des droits inconteſtables au fauteuil académique. Le public le nomme le premier à toutes les places vacantes; il eſt à préſumer qu'enfin ſes futurs confreres ſeront de l'avis du public.

CHANSON.

« Adorable Climene,
» Qui m'avez ſu charmer,
» Trop aimable inhumaine,
» Laiſſez-vous déſarmer.
» L'amour reçoit mes vœux;
» Que n'eſt-il dans votre ame
» Comme il eſt dans vos yeux.

» Votre tendre jeuneſſe
» Vous dit qu'il faut céder,
» Entr'elle & la ſageſſe,
» L'amour doit décider:
» L'on ſuccombe avec gloire
» En ſuivant ſes deſirs:
» La défaite eſt victoire
» Dans le champ des plaiſirs.

» Aimer ſans être aimable,
» C'eſt outrager l'amour:
» Il faut être adorable

» Pour

» Pour trouver du retour :
» Sans beauté, la tendreſſe
» Ne nous toucherait pas ;
» La beauté ſans rudeſſe
» N'en a que plus d'appas.

» A devenir ſenſible,
» Inſtruiſez votre cœur ;
» Nul n'eſt inacceſſible
» A ce charme vainqueur.
» D'une douceur extrême
» Nous ſerons pénétrés,
» Si vous ſentez vous-même
» Ce que vous inſpirez ».

Couplet en l'honneur de Monſeigneur le Prince de Condé.

« Voici l'heureux anniverſaire
» Des ſuccès d'un jeune héros :
» Meſſieurs, vous l'avez tous vu faire ;
» Chantez avec moi ſes travaux ;
» La majorité pour la gloire
» Ne s'acquérait qu'avec le tems :
» Emancipé par la victoire,
» Il eſt héros à vingt-cinq ans.

» De ſes éclatantes proueſſes,
» Quels plus illuſtres monumens
» Que ces beaux drapeaux tout en pieces
» Qu'il ſut ravir aux Allemands !
» Ses exploits, dignes de mémoire,
» Sont, ſur ces lambeaux de ſatin,
» Mieux gravés des mains de la gloire
» Qu'ils ne le ſeraient ſur l'airain.

» Parmi le belliqueux vacarme,
» Le ſang, la pouſſiere & les feux,
» Que les périls avaient de charme
» Sur ſes traces & ſous ſes yeux.
» Non, à peine l'expérience
» Aux cheveux blancs, au front ridé,
» Eût donné plus de confiance
» Que l'ardeur du jeune *Condé*.

» Mois fécond, qui mûrrit la vigne,
» Tu ſeras cher à nos neveux ;
» *Condé* vint au jour ſous ton ſigne :
» Sous ſon ſigne, il ſe rend fameux ;
» De fleurs formons-lui des couronnes
» Honorons-le par la gaîté,
» Et le bon vin que tu nous donnes,
» Buvons-le tout à ſa ſanté ».

Romance du ſiege de Calais.

Sur l'air de la Romance d'Enguerrand.

» Par Edouard, Roi d'Angleterre,
» Calais bloqué
» Se voyait confiſqué,
» La faim, couſine de la guerre,
» Met aux abois.
» Les plus riches bourgeois ;
» Pour tout feſtin,
» Même pour pain,
» *Dans ce coin de la terre*,
» Les oſſemens pétris,
» Les ſouris
» Par-tout étaient ſervis.

» Indigné de leur réſiſtance,
» Le Prince Anglais
» Leur envoie un exprès ;
» Livrez, dit-il, en diligence
» A votre choix
» Trois paires de Bourgeois,
» Ou bien mon Roi,
» Semant l'effroi,
» S'en va dans ſa vengeance
» A grands coups de canon,
» Patapon,
» Mettre tout en charbon.

» Euſtache, pour ſauver la place,
» Avec tranſport
» Se dévoue à la mort.

Les deux Wiſſans ſuivent ſa trace,
» Puis avec eux,
Trois autres généreux;
» Ils partent tous,
» Portant aux cous
» Un collier de filaſſe;
» Mais de ce nœud d'horreur,
» Leur grand cœur
» Fait un cordon d'honneur.

» Hé, qui pourrait compter les larmes
» Tombant de l'œil
» Des habitans en deuil?
» L'Anglais lui-même en ces alarmes,
» Le cœur navré
» *Se ſent tout pénétré!*
» *Tant, ô vertu!*
» *L'on eſt vaincu*
» Malgré ſoi par tes charmes:
» Edouard obſtiné,
» Roi mal né,
» Seul n'en eſt point gagné.

» Ils allaient périr, quand la Reine
» Vole aux genoux
» De ſon barbare époux,
» Quoi! dit-elle, tout hors d'haleine,
» Des gens de bien,
» Mourir comme vaurien?
» Se lamentant,
» Elle fit tant,
» Que touché de ſa peine,
» Le Roi vit tout ſon tort,
» Le remord
» Contremanda la mort.

Depuis qu'une Reine ſi bonne
» Sut enſeigner
» Comment il faut régner,
Peut-on priver de la couronne
» Les jolis fronts
» Qui portent des pompons.

» Ah ! la bonté,
» L'humanité,
» Sous les devoirs du trône
» Plus ſenſibles que nous,
» Sexe doux,
Ma voix ſera pour vous ».

Mimeures (le Marquis de), Menin de Monſeigneur, eut beaucoup de talent pour la poéſie. On a de lui quelques chanſons & pluſieurs odes, entr'autres celle à Vénus imitée d'Horace, & qui commence ainſi :

Cruelle mere des Amours, &c.

CHANSON.

« *De ſes traits le Dieu de Cythere*
» *Vous a fait don, jeune Bergere,*
» *Tout cede à vos charmes vainqueurs.*
» *Ne gardez pas un préſent ſi funeſte,*
» *Un trait ſuffit pour unir nos deux cœurs,*
» *Rendez à l'amour tout le reſte* ».

Moliere (Jean-Baptiſte Pocquelin de), né à Paris en 1620, était fils d'un valet-de-chambre Tapiſſier du Roi, & obtint la charge de ſon pere. Il avait trente-quatre ans lorſqu'il donna ſes premieres pieces, où il jouait lui-même. Sa troupe fut arrêtée au ſervice du Roi, en 1665, & ce fut l'époque du vrai goût de la comédie. Il devait avoir la premiere place vacante à l'Académie Françaiſe, & allait commencer une traduction en vers de Lucrece, lorſqu'il mourut, après avoir joué le rôle du Malade imaginaire, qu'on donnait alors pour la quatrieme fois ; il ſe rompit une veine, & mourut le même jour 17 Février 1673.

L'Archevêque de Paris (*a*) faiſait beaucoup de difficultés pour permettre qu'on l'enterrât, lorſque le Roi en donna l'ordre, & on le porta dans le cimetiere de S. Joſeph, rue Montmartre, dans le même endroit, où l'on mit vingt-deux ans après le célebre la Fontaine. Vers l'année 1750, en

(*a*) Il s'appellait de Harlai, & était fort décrié pour ſes mœurs.

creuſant une foſſe dans ce cimetiere, on trouva leurs cercueils, & on les transporta dans l'égliſe, où ils ſont maintenant.

Moliere compoſa pluſieurs petits ballets & autres fêtes pour le Roi, dont Lully & d'autres Muſiciens de ce tems firent la muſique.

Epitaphe de Moliere, par Lafontaine.

« En ce tombeau giſent Plaute & Térence,
» Et cependant le ſeul Moliere y gît;
» Leurs trois talens ne formaient qu'un eſprit;
» Dont le bel art réjouiſſait la France.
» Ils ſont partis; & j'ai peu d'eſpérance
» De les revoir malgré tous nos efforts.
» Pour un longtems, ſelon toute apparence,
» Térence & Plaute & Moliere ſont morts ».

Moline (Pierre-Louis), né à Avignon, a fait pluſieurs ouvrages en vers & en proſe. Les plus connus ſont *Orphée*, donné à l'Opéra en 1774. Le poëme eſt traduit de l'Italien, de *Calzabigi* : la muſique eſt de *Gluck*; l'*Inconnue perſécutée*, traduite de l'Italien ſur la muſique d'*Anfoſſi*, donnée à la cour en 1777; *Roger Bon-tems & Javotte*, parodie d'Orphée, en ſociété avec d'Orvigny; le *Duel comique*, opéra bouffon, &c.

Moncrif (François-Auguſtin Paradis de), né à Paris en 1687, fut d'abord Maître en fait d'armes; ce qui le lia avec preſque toute la jeune nobleſſe de ſon tems.

L'amour de la poéſie lui fit bientôt abandonner ſa premiere profeſſion; & ſes premiers eſſais en ce genre furent une ode ſur la mort de Louis XIV, où dans preſque toutes les ſtrophes il ne louait que M. le Régent.

Il eut au ſuprême degré le talent de la louange, & heureuſement il trouvait moyen de louer ſans adulation, ſeulement quelquefois avec fadeur. Cette facilité lui fit des amis de toutes ſes connaiſſances; car qui ne ſe laiſſe prendre aux éloges? Peu redouté de ſes rivaux, accueilli par tout le monde, aimé de beaucoup de gens, indifférent aux autres, il n'eut jamais la force de ſe faire un ennemi, & c'eſt ainſi qu'il fut heureux. Auſſi dit-il dans un de ſes ouvrages : « Un des fruits qu'on doit naturel-

» lement ſe promettre des avantages de l'eſprit, c'eſt de ſe procurer une » vie agréable ».

Moncrif a fait quelques comédies, mais a ſur-tout travaillé pour l'Opéra, où il s'eſt emparé du genre des enchanteurs galans. Pluſieurs de ſes opéra ont eu beaucoup de ſuccès & le méritaient; mais ce qui lui donne droit aux véritables éloges, c'eſt ſa charmante épître du *Rajeuniſſement inutile* que Voltaire n'aurait point déſavouée, & ſa romance d'Alix & d'Alexis, ainſi que pluſieurs de ſes chanſons.

Le plus bel éloge que l'on puiſſe faire de lui, c'eſt qu'ayant eu l'honneur d'être nommé Lecteur de la feue Reine, il lui parut digne de ſa confiance & même de ſon amitié.

Un beau trait de ſa vie eſt d'avoir demandé la permiſſion de ſuivre M. le Comte d'Argenſon dans ſon exil, quoiqu'alors comblé des bontés de la Reine, il eût pu mener à la cour la vie la plus agréable. La reconnaiſſance qu'il avait des ſervices que ce Miniſtre lui avait rendus, l'emporta ſur toute autre conſidération. Au bonheur de plaire à tout le monde, Moncrif ajouta celui de mener la vie la plus heureuſe, & de pouſſer ſa carriere juſqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, ſans avoir jamais éprouvé d'incommodités, & en vivant toujours comme s'il n'en avait eu que cinquante. Il s'éteignit en 1770, ſans douleur, ſans crainte & ſans remords, n'ayant jamais offenſé perſonne.

Epitaphe de Moncrif par M. de la Place.

« Des mœurs dignes de l'âge d'or,
» Ami sûr, Auteur agréable,
» Ci gît qui vieux comme Neſtor,
» Fut moins bavard & plus aimable ».

Il a donné à l'Opéra, en 1741, *Linus*, en un acte, muſique du Chevalier *de Braſſac*; en 1744, *les Auguſtales*, prologue, muſique de *Rebel & Francœur*; en 1745, *Zélindor*, en un acte, muſique de *Rebel & Francœur*; en 1747, *Almaſis*, en un acte, muſique de *Roy*: *Iſmène*, en un acte, muſique de *Rebel & Francœur*; en 1751, *les Génies tutélaires*, *idem*.

CHANSON.

« Songez bien que l'amour fait feindre;
» Redoutez un ſage Berger :
» On n'eſt que plus près du danger,
» Quand on croit n'avoir rien à craindre.

» Je voyais, ſans être inquiete,
» Daphnis m'aborder quelquefois;
» Il me trouvait ſeulette au bois,
» Sans jamais me conter fleurette.

» D'aimer on doit bien ſe défendre,
» Me diſait-il dans ſes chanſons;
» Mais il formait de ſi beaux ſons,
» Qu'on s'attendriſſait à l'entendre.

» Je me croyais ſi raiſonnable
» En l'écoutant ſur le gazon :
» Quel ouvrage de la raiſon
» D'écouter un berger aimable!

» Sans deſſein, ſans inquiétude,
» Chaque jour j'aimais à le voir;
» Bientôt ſans m'en appercevoir,
» Je perdis toute autre habitude.

» L'enchanteur : quelle adreſſe extrême,
» Il employait pour me charmer!
» Croirait-on qu'on ſe fit aimer
» Sans jamais dire : je vous aime?

» Si je chantais dans le bocage,
» Pour m'écouter il s'arrêtait :
» Une autre bergere chantait,
» Il s'en retournait au village.

» Des amans me peignant l'ivreſſe,
» Il m'entretenait tout un jour;
» C'était pour condamner l'amour,
» Mais c'était en parler ſans ceſſe.

» Qu'amour ſéduit avec adreſſe !
» Comme il ſait déguiſer ſon feu !
» Juſqu'au mal qu'on dit de ce Dieu ;
» Tout eſt un piege qu'il nous dreſſe.

» Daphnis enfin ſut me contraindre
» A partager ſa tendre ardeur ;
» Je ſentis qu'il avait mon cœur,
» Quand je commençai de le craindre ».

AUTRE.

» Plus inconſtant que l'onde & le nuage ;
» Le tems s'enfuit ; pourquoi le regretter ?
» Malgré la pente volage
» Qui le force à nous quitter,
» *En faire uſage,*
» *C'eſt l'arrêter.*
» Goûtons mille douceurs ;
» Et ſi la vie eſt un paſſage,
» Sur ce paſſage au moins ſemons des fleurs ».

AUTRE.

» Qui par fortune trouvera
» Nymphes dans la prairie,
» Celle qui tant *plus lui plaira*,
» *Tenez, c'eſt bien ma mie.*
» Si quelqu'une vient à danſer,
» Et d'une grace telle
» Qu'elle ne fait les fleurs verſer ;
» Hé bien, c'eſt encore elle.

» Si quelqu'un dit avec ſerment,
» Je donnerais ma vie,
» Pour être aimé rien qu'un moment,
» Tenez, c'eſt de ma mie.
» Si quelqu'autre ſuit ſans eſpoir
» La nymphe qu'il adore,
» Content du charme de la *voir* ;
» Hé bien, c'eſt elle encore.

Eglé vint aux jeux de Cérès,
» Et fut d'abord ſuivie;
Eglé revint le jour d'après,
» On ne vit que ma mie.
» Si quelque nymphe a le crédit
» D'être toujours nouvelle
» A vos yeux comme à votre eſprit;
» Tenez, c'eſt toujours elle.

» L'autre matin ſous ces buiſſons,
» Une nymphe jolie
» Me dit, j'aime tant vos chanſons:
» Je dis, c'eſt pour ma mie.
» Pour célébrer ſes doux attraits,
» Fait-on chanſon nouvelle?
» En y ſongeant, l'inſtant d'après
» On chante encor pour elle.

» Je lui fais maint adorateur,
» Et n'en ai jalouſie;
» Amour a mis tout mon bonheur,
» Dans celui de ma mie.
» Que ſervirait de m'alarmer?
» La choſe eſt naturelle;
» Amour la faite pour charmer,
» Et nous pour n'aimer qu'elle ».

• MONDONVILLE. (Voyez ſon article parmi les Compoſiteurs). En 1754, il donna à l'Opéra les paroles & la muſique de Daphnis & Alcimadure. Les paroles étaient d'abord en Languedocien, & enſuite il les parodia en Français ſur les mêmes meſures.

MONDORGE (Antoine Gauthier de), né à Lyon en 1717, devint Maître de la chambre aux deniers du Roi, & compoſa pluſieurs pieces de vers charmantes.

Il avait une maiſon de campagne à Yeres, village aux environs de Paris, qu'il orna d'inſcriptions ingénieuſes. On a conſervé celle-ci pour une fontaine:

« Toujours tranquille, toujours pure,
» Rien ne trouble jamais mon cours:
» Puiſſe l'ami de la nature
» Voir couler ainſi tous ſes jours ».

Il n'avait que vingt ans lorſqu'il fit les paroles des *Talens lyriques*; opéra charmant mis en muſique par Rameau. M. de Mondorge oſa le premier s'écarter de ces lieux communs de morale voluptueuſe, dont les opéra étaient remplis. La harangue de Tyrtée eſt vraiment une harangue militaire, mais il n'avait pas aſſez de force pour porter ce genre où il pouvait aller. C'eſt toujours beaucoup d'avoir entrevu que celui qui régnait ne valait rien.

On donne à M. de Mondorge pluſieurs ouvrages agréables, entr'autres, *les Lettres d'une jeune Veuve à un Chevalier de Malte*, où l'on trouve infiniment d'eſprit & ſur-tout de ſentiment. Il mourut à Paris le 24 Octobre 1768, & avait donné à l'Opéra, en 1739, *les Fêtes d'Hébé* ou *les Talens lyriques*, muſique de *Rameau*; en 1762, *l'Opéra de ſociété* en un acte, muſique de *Giraud*.

Monnier (Pierre-René le), Commiſſaire ordinaire des guerres, eſt auteur du *Maître en Droit*, du *Cadi dupé*, du *Mariage clandeſtin*, de *Renaud d'Aſt*, de *la Meûniere de Gentilly*, & de *la Matrone Chinoiſe*, aux Italiens.

En 1773, il donna à l'Opéra *l'Union de l'Amour & des Arts*, muſique de *Floquet*. On ſait le ſuccès prodigieux de cet opéra.

En 1774, les mêmes Auteurs donnerent *Azolan*, opéra tiré d'un conte de M. de Voltaire. Il eut auſſi beaucoup de ſuccès; cependant M. le Monnier la refait en entier. Nous avons recueilli quelques-unes de ſes chanſons.

CHANSON.

Les Adieux.

« Adieu donc ma chere Liſette,
» Adieu l'objet de mes amours;
» Puiſque tu quittes la retraite,
» Je vais te perdre pour toujours.
» En vain pour calmer ma triſteſſe,
» Tu promets de m'aimer ſans ceſſe;
» Ah! qui ſait ſi, loin de moi,
» Tu me garderas ta foi?

» Permets à mon ame bleſſée
» De s'occuper de tes appas,

» Et laiſſe-moi par la penſée
» Suivre la trace de tes pas;
» Je ſerai ton guide fidele
» Juſqu'aux lieux où l'on te rappelle;
» Mais qui ſait, &c.

» Je verrai ſouvent ce bocage
» Témoin de nos premiers ſermens,
» Où près de l'objet qui m'engage,
» J'ai paſſé de ſi doux momens.
» Voilà, dirai-je, où ma maîtreſſe
» Me fit l'aveu de ſa tendreſſe;
» Mais qui ſait, &c.

» Si tu veux conſerver ſans ceſſe
» Le ſouvenir de notre ardeur,
» Songe, ma charmante maîtreſſe,
» Au trait dont tu bleſſas mon cœur.
» Rappelle-toi cet adieu tendre
» Qu'en partant je te fais entendre;
» Mais qui ſait ſi, loin de moi,
» Tu me garderas ta foi? »

RONDE.

« N'allez point au bois ſeulette,
» Belle qui craignez l'Amour,
» C'eſt là que ce Dieu vous guette
» Pour vous jouer quelque tour.

» Bonjour, gentille fillette,
» Vous dit un Berger galant,
» Votre cœur à la fleurette
» *Serait-il indifférent?*
» N'allez point, &c.

» Laiſſez-là votre houlette,
» Laiſſez-là votre troupeau,
» Aux doux ſons de ma muſette,
» Venez danſer ſous l'ormeau.
» N'allez point, &c.

» Par degrés il devient tendre ;
» Il vous preſſe, on ſe défend,
» Puis il vous force à l'entendre ;
» Le malheur n'eſt pas bien grand.
» N'allez point, &c. »

Monnoye (Bernard de la), l'un des plus habiles & des plus judicieux critiques de ſon tems, naquit à Dijon le 15 Juin 1641, & devint Correcteur des Comptes.

En 1671, lorſque l'Académie Françaiſe établit un prix de poéſie, à l'imitation de celui d'éloquence, fondé par Balſac, qu'elle a continué depuis chaque année, la Monnoye remporta le premier qui fut donné. Il en remporta depuis pluſieurs autres, & fut reçu de l'Académie en 1713, à la place de l'Abbé Regnier Deſmarais. Ce fut à ſa réception que le Roi ordonna que *déſormais il y aurait aux aſſemblées des fauteuils pour tous les Académiciens.* Juſqu'alors il n'y avait que le Directeur, le Chancelier & le Secrétaire perpétuel qui en euſſent ; & comme les Cardinaux n'en avaient que lorſqu'ils étaient revêtus de l'une de ces trois charges, ils ſe diſpenſaient d'aſſiſter aux ſéances publiques, lorſqu'ils n'étaient qu'Académiciens. M. le Cardinal d'Eſtrées qui aimait beaucoup la Monnoye, & qui voulait aſſiſter à ſa réception, mais non pas ſur une ſimple chaiſe, obtint cette déciſion du Roi par le moyen du Cardinal de Polignac qui la lui demanda. La Monnoye fut reçu le 23 Décembre au bruit des applaudiſſemens unanimes d'une nombreuſe aſſemblée. Il paſſait à Paris une vie auſſi tranquille qu'agréable, & dans l'union la plus étroite, avec une épouſe qu'il aimait autant qu'il la reſpectait, lorſque le ſyſtême lui emportant tout ſon bien, le réduiſit à la plus étroite miſere : il avait alors quatre-vingt ans, & ſa femme ſoixante-neuf. M. le Duc de Villeroy lui fit une penſion, qui l'aida à ſubſiſter juſqu'à ſa mort. Il perdit ſon épouſe en 1726 ; & quoiqu'alors âgé de 85 ans, il fit ces ſtances ſi pleines de ſentiment.

« Chere épouſe, tu n'es donc plus !
» Je te rappelle en vain, mes cris ſont ſuperflus.
» Rien ne peut adoucir le chagrin qui me ronge ;
» Je hais la clarté du ſoleil ;
» Et ſi je cherche le ſommeil,
» C'eſt pour te retrouver en ſonge.

» Je ne te verrai plus ici,
» Claude (*a*) mon unique ſouci ;
» Nom pour moi préférable aux noms les plus illuſtres.
» Nous fûmes moins époux qu'amans.
» Dix luſtres avec toi m'ont paru dix momens,
» Et dix momens, ſans toi, me paraiſſent dix luſtres.

» Je me ſouviens de tes ſecours,
» De tes attentions, de tes ſoins, de tes veilles.
» Malgré toi (*b*), ſourde à mes diſcours,
» Tes yeux remplaçaient tes oreilles.
» Au moindre ſigne ils m'entendaient ;
» Et de mes volontés, interprètes habiles,
» Toujours prêts, jamais inutiles,
» Au langage des miens d'abord ils répondaient.

» Que deviendrai-je, hélas! tu pars, & je demeure.
» Ton ame, loin de moi, ſans doute dans les cieux,
» Goûte un repos délicieux :
» Moi, ſur terre inquiet, je ſoupire, je pleure.
» Unis par une tendre & ſincere amitié,
» Qui devait être inſéparable,
» Nous formions un tout agréable ;
» Et je ne ſerai plus qu'une triſte moitié.

» Devant te précéder, bientôt je te vais ſuivre.
» Agé de quatre-vingt-cinq ans,
» Déſormais, chere ombre, il eſt tems
» Que la parque à la mort me livre.
» Et ſi l'heure de mon trépas
» Dans cet inſtant ne ſonne pas,
» C'eſt que (le nommerai-je!) un héros me fait vivre :
» Un héros ..... (*c*) que ne puis-je autrement m'exprimer?
» Je le loûrais bien mieux, ſi j'oſais le nommer ».

Il ne ſurvéquit pas longtems à ſa compagne chérie, & mourut le 15 Octobre 1728, âgé de quatre-vingt-ſept ans, laiſſant quatre enfans, deux

(*a*) C'eſt ainſi qu'il nommait ſa femme.
(*b*) Elle était ſourde depuis dix ans.
(*c*) M. le Duc de Villeroy.

garçons & deux filles; l'aîné, Pierre de la Monnoye, ſe maria, & fut pere de feu M. de la Monnoye, auſſi honnête qu'habile Avocat, & Conſeiller des finances de M. le Duc d'Orléans.

CHANSON.

« Je me faiſais un grand plaiſir,
» Phylis, de vous ſuivre au village;
» Je croyais y rire à loiſir;
» Mon amour fut de ce voyage;
» Mais ce qui cauſe mon ſouci,
» Votre rigueur en fut auſſi ».

La fameuſe chanſon de la Palice eſt de la Monnoye.

AUTRE.

« *Si je ne gagne mon procès,*
» *Vous ne gagnerez pas le vôtre;*
» *Vous n'aurez pas un bon ſuccès,*
» *Si je ne gagne mon procès,*
» *Vous avez chez moi libre accès;*
» *J'en demande chez vous un autre.*
» *Si je ne gagne mon procès,*
» *Vous ne gagnerez pas le vôtre* ».

Montplaisir (N. de Bruc, Marquis de), d'une ancienne maiſon de Bretagne, naquit vers l'an 1610, & mourut vers 1671. Il fut l'ami particulier de Lalane, & fit avec lui le voyage de Picardie en 1636, & celui de Bretagne en 1638. On ſait qu'en 1659, il était Lieutenant de Roi d'Arras. Il jouiſſait de la réputation d'un excellent Officier, & les agrémens de ſon eſprit le firent eſtimer de la cour & de la ville. Il était frere de Madame du Pleſſis-Belliere, & par conſéquent oncle de la Maréchale de Créquy.

Vers à Mademoiſelle de Lenclos, jouant du luth.

Quand vous touchez le luth, j'y trouve tant de charmes,
» Qu'amour avec ces douces armes
» Ne peut manquer d'être vainqueur.

Votre main, belle Iris, n'eut jamais de pareille;
» Et quand on vous prête l'oreille,
» On vous donne bientôt le cœur.

Vous entendant jouer avecque tant d'adreſſe,
» Si l'on éprouve une tendreſſe
» Pour des appas ſi précieux,
Ce n'eſt pas, belle Iris, une grande merveille.
» L'amour peut entrer par l'oreille,
» Comme il ſe gliſſe par les yeux ».

Sur une horloge de verre remplie de cendre

« Cette pouſſiere que tu vois,
» Qui les heures compaſſe,
» Et va recourant tant de fois
» Par un petit eſpace;
» Jadis Damon je m'appellais,
» Que la divine grace
» De Philis, pour qui je brûlais,
» A mis en cette place.
» Le feu ſecret qui me rongea,
» En cette poudre me changea,
» Qui jamais ne repoſe.
» Apprends, amant, que, par le ſort,
» L'eſpérance t'eſt cloſe,
» De repoſer même en ta mort ».

Montesquieu (Charles Secondat, Baron de), né au château de la Brede près Bordeaux, le 18 Janvier 1689, fut reçu le 13 Juillet 1716, Préſident à mortier au Parlement de cette ville.

Ses Lettres Perſannes qu'il donna en 1721, commencerent ſa réputation, &, avec le Temple de Gnide, lui ouvrirent les portes de l'Académie Française en 1728, à la place de M. de Sacy.

Son ouvrage ſur la cauſe de la grandeur & de la décadence des Romains parut en 1734, & lui fit beaucoup d'honneur; mais ce qui le rendit à jamais célebre, fut ſon *Eſprit des Loix*, qui parut en 1750. Cet ouvrage eſt trop connu pour que nous en parlions. Le Préſident de Monteſquieu mourut à Paris le 10 Février 1755, âgé de ſoixante-ſix ans, en prononçant ces paroles:

« J'ai toujours reſpecté la Religion ; la morale de l'Evangile eſt une » excellente choſe, & le plus beau préſent que Dieu pût faire aux » hommes ».

Il avait entrepris une hiſtoire de Louis XI ; & à meſure qu'il y travaillait, il jettait au feu les mémoires qui lui avaient ſervi ; mais un jour ſon Secrétaire ayant mal compris ce qu'il lui diſait, brûla la copie ; & M. de Monteſquieu, en ſe levant, ayant trouvé le brouillon ſur ſa table, crut que le Secrétaire avait oublié de le brûler, & le jetta au feu. C'eſt ainſi que nous avons été privés de l'hiſtoire d'un regne des plus intéreſſans de la Monarchie, écrite par la plume la plus capable de le faire connaître.

Nous avons recueilli de lui ces deux chanſons.

CHANSON.

« Amour, après mainte victoire,
» Croyant régner ſeul dans les cieux ;
» Allait bravant les autres Dieux,
» Vantant ſon triomphe & ſa gloire.

» Eux, à la fin qui ſe laſſerent
» De voir l'inſolente façon
» De cet orgueilleux enfançon,
» Du ciel par dépit le chaſſerent.

» Banni du ciel, il vole en terre,
» Bien réſolu de ſe venger,
» Dans vos yeux il vint ſe loger,
» Pour, de-là, faire aux Dieux la guerre.

» Mais ces yeux d'étrange nature
» L'ont ſi doucement retenu,
» Qu'il ne s'eſt depuis ſouvenu
» Du ciel, des Dieux, ni de l'injure ».

AUTRE.

« Boufflers, vous avez la ceinture
» Que la Déeſſe de Paphos
» Reçut des mains de la Nature

Au

» Au débrouillement du cahos.
» Si quelquefois votre parure
» A des irrégularités,
» Une grace qui les corrige,
» Fait voir à nos yeux enchantés;
» Que la beauté qui ſe néglige,
» Eſt la premiere des beautés ».

Montreuil (Matthieu de), né à Paris en 1621, eut le défaut de faire inſérer ſes vers dans tous les recueils qui paraiſſaient : il aima beaucoup les voyages, & dépenſa follement preſque tout ſon bien. Il devint Secrétaire de Coſnac, Evêque de Valence, & le ſuivit à Aix lorſqu'il en fut fait Archevêque. Il y mourut en 1692. Ses madrigaux ſont eſtimés.

CHANSON.

Quoi! ſans vous ſouvenir de moi ni de ma peine;
» Vous pouvez paſſer tout un jour!
» Haïſſez-moi plutôt, Climene :
» L'indifférence eſt, en amour,
» Plus dangereuſe que la haine ».

AUTRE

A une Dame qui jouait à Colin Maillart.

« De toutes les façons vous avez droit de plaire;
» Mais ſur-tout vous ſavez nous charmer en ce jour,
» Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour;
» Les voyant découverts, on vous prend pour ſa mere ».

Monvel, Comédien ordinaire du Roi, a donné au Théâtre Italien, en 1772, *Julie*, muſique de M. *Deſaides*; en 1773, *la ſuite de Julie*, *idem*: *le Stratagême découvert*, *idem*; en 1777, *les trois Fermiers*, *idem*.

Moreau (Jacob-Nicolas), Hiſtoriographe de France, Conſeiller au Parlement de Provence, & Bibliothécaire de Madame la Dauphine, né avec un caractere très gai, a eu cependant de bonne heure un goût

décidé pour les études ſérieuſes, & s'eſt principalement occupé du droit public.

Le Miniſtere inſtruit des connaiſſances de M. Moreau dans ce genre, le chargea, au commencement de la derniere guerre, de défendre la cauſe du Royaume contre les Anglais; car on peut regarder comme autant de *factums* les quarante-ſix lettres de l'Obſervateur Hollandais, auxquelles l'Angleterre ne put répondre. Cet ouvrage fit alors la plus grande ſenſation; & ce qui honora le plus l'Auteur, c'eſt que tout le monde le devina, quoiqu'il gardât l'anonyme le plus exact.

Ce fut alors (*a*) que feu M. le Dauphin qui ſavait apprécier les talens, les encourager & les récompenſer, chargea M. Moreau d'exécuter un plan qu'il avait conçu lui-même pour l'éducation des Princes, & qui conſiſtait à attacher à notre hiſtoire toutes les vérités de morale, de politique & de droit public.

On imprime maintenant les différens ouvrages de M. Moreau ſur ces matieres: le plus précieux eſt celui qui a pour titre, *Leçons de morale, de politique & de droit public, tirées de l'Hiſtoire de France*, &c.

Ce petit volume renferme les idées même de M. le Dauphin, & a été relu & approuvé par lui. Les autres qui n'ont été composés que depuis ſa mort, ſont, 1°. un volume intitulé: *les Devoirs du Prince réduits au même principe*, ou *Diſcours ſur la juſtice*; 2°. une ſuite de Diſcours ſur l'hiſtoire de France, qui ſont l'exécution du plan indiqué dans les Leçons de morale. Nous en avons déja ſix volumes, & le ſeptieme eſt ſous preſſe.

Cet auteur qui a paſſé la plus grande partie de ſa vie dans les recherches les plus laborieuſes & les plus utiles, n'a pas dédaigné de ſe délaſſer (*b*) quelquefois, en faiſant des chanſons charmantes, qui mériteraient qu'on en fît un recueil à part.

Nous en citerons de lui quelques-unes, & nous ne ſommes embarraſſés que ſur le choix.

(*a*) En 1764.

(*b*) Tout le monde connaît la charmante hiſtoire des Cacouacs.

CHANSON

Sur la petite maiſon de l'Abbé de Chamillard, où étaient Meſdames les Comteſſes de Tal... & de Cha....

« L'amour avec la folie,
« Ici logeaient autrefois;
» La derniere en eſt bannie;
» L'amour y revient par fois.
» Mais plus tendre & moins volage,
» Dans ſa petite maiſon,
» Près du plaiſir il eſt ſage,
» Et ſoupe avec la raiſon.

» Dans ce charmant hermitage,
» Il a pris pour précepteur
» Un Abbé qui du ménage
» Eſt encor le directeur;
» C'eſt la blanche chevelure
» Que portait Anacréon,
» C'eſt le regard d'Epicure,
» Mais c'eſt l'ame de Caton ».

AUTRE

Pour Iſmène.

« Amitié, c'eſt toi que je peins;
» Je vais chanter le cœur d'Iſmène.
» Trop long-tems tu cauſas ſa peine;
» Viens lui rendre des jours ſereins.
» Que ton pouvoir doit être extrême
» Dans ce cœur où brûlent tes feux!
» Car quand tu brilles dans ſes yeux,
» On te prendrait pour l'Amour même.

» Sans ſe montrer, ſans ſe cacher,
» Comme une fleur qui, dans la plaine,
» Souffre ſans plaiſir & ſans peine
» Que nos yeux aillent l'y chercher,

» Iſmene ne ſent point l'envie
» De mettre un amant ſous ſes loix ;
» Jamais elle ne fit un choix ;
» Mais tous nos bergers l'ont choiſie.

» Qui la voit, croit n'être enchanté
» Que par ſes regards pleins de flâme ;
» Mais qui peut lire dans ſon ame,
» Ne penſe plus à ſa beauté :
» Et quand, ſur ſes levres de roſe,
» La douce raiſon vint s'aſſeoir,
» L'Amour ſoumis à ſon pouvoir,
» Chérit juſqu'aux loix qu'elle impoſe.

» Je l'aimerai dans mes beaux jours ;
» Je l'aimerai quand ma vieilleſſe
» Viendra ſous le nom de ſageſſe,
» Glacer tous mes autres amours.
» Les feux dont je brûle pour *elle*,
» Survivront à tous mes *deſirs*,
» Et le dernier de mes ſoupirs
» Sera leur *derniere étincelle* ».

AUTRE.

L'heureux Miniſtre.

« Que Dieu m'accorde donc la grace
» D'entrer au conſeil à mon tour,
» Pourvu que ſa bonté m'en chaſſe
» Après l'an, le mois & le jour.
» S'il ſoupe, s'il dort, s'il digere,
» *Si l'âge ne l'a point glacé*,
» L'être le plus heureux ſur terre
» Eſt un Miniſtre déplacé.

» Rentré dans la route commune
» De la ſageſſe & du bonheur,
» Pour lui, la plus belle fortune
» Eſt d'avoir perdu ſa grandeur :
» Aſſuré de ſa deſtinée,

» Il peut donner, loin des ennuis
» A l'amitié toute l'année,
» A l'amour encor quelques nuits.

» Après un inſtant de murmure
» Contre l'intrigue & ſa fureur,
» Aux ſimples vœux de la nature,
» Il eſt forcé d'ouvrir ſon cœur;
» Pour lui, la douce jouiſſance
» N'eſt plus un obſcur avenir;
» Et, s'il a perdu l'eſpérance,
» A ſa place il met le plaiſir.

» Il aime les fleurs & l'ombrage;
» Il goûte les chants des bergers;
» Il connaît le prix d'un bocage
» Et le doux produit des vergers.
» L'aſtre qui rend le jour au monde,
» Ne lui promet que des bienfaits,
» Et lorſqu'il ſe plonge dans l'onde,
» Il ne lui laiſſe aucuns regrets.

» Ma muſe légere & riante
» Fit ces couplets en vous quittant;
» Ne croyez pas que je les chante
» Chez les Miniſtres d'à préſent.
» Je ne veux point leur faire envie
» D'un bien aujourd'hui ſi commun;
» Mais s'il leur en prend fantaiſie,
» Je n'en veux dégoûter aucun ».

AUTRE

A Meſdames la Ducheſſe du Châtelet & la Comteſſe de Damas.

« S'il fallait à la plus belle
» De ces deux charmantes ſœurs
» Offrir le portrait fidele
» De ſes attraits enchanteurs,
» Ma peine ferait extrême,
» Et les voyant toutes les deux;
» Je dirais à l'amour même,
» Oſe choiſir ſi tu peux.

» La beauté peut nous ſurprendre
» Un hommage paſſager,
» *Mais* celui que je veux rendre,
» Ne pourrait ſe partager.
» Viens amour, tu peux m'apprendre
» A qui s'adreſſent mes ſons;
» Dis-moi quelle eſt la plus tendre,
» Et porte lui mes chanſons ».

AUTRE.

Le Bal des Meres, à Madame la Comteſſe de Périgord.

« A moi, charmant Anacréon,
» J'invoque aujourd'hui ton génie:
» Des jeux prolonger la ſaiſon,
» C'eſt ajouter à notre vie.
» Appellons ici la gaité,
» L'innocence & la liberté,
» Enfans de quinze ans,
» Laiſſez danſer vos mamans.

» Conviens, Amour, qu'ici des ans
» Tu méconnaîtrais l'intervalle.
» La moins jeune de ces *mamans*
» Peut de ſa fille être *rivale*.
» Il eſt plus d'un *mois pour les fleurs*;
» Et toutes les *roſes* ſont ſœurs.
» Enfans, &c.

» *Belles* qui formez des projets,
» Trente ans eſt pour vous le bel âge;
» Vous n'en avez pas moins d'attraits,
» Vous en connaiſſez mieux l'uſage.
» C'eſt le vrai moment d'être heureux;
» On plaît autant, on aime mieux,
» Enfans, &c.

» Croyez-vous que ce Dieu malin,
» Dont je chéris & crains la flâme,
» Allume aux rayons du matin
» Le flambeau qui brûle notre ame?
» Son feu, ſi je l'ai bien ſenti,
» Reſſemble aux ardeurs du midi.
» Enfans, &c.

AUTRE.

La Vieilleſſe.

« Quand la Vieilleſſe commence,
» La douceur de ſoupirer
» Eſt l'unique jouiſſance
» Qu'*il ſoit permis d'eſpérer.*
» *L'Amour fuit, l'amitié tendre*
» Oſe *alors lui reſſembler,*
» Mais trop peu pour rien prétendre;
» Aſſez pour nous conſoler.

» Adieu folle & douce ivreſſe,
» Que je pris pour le bonheur.
» J'eus des ſens dans ma jeuneſſe:
» Il me reſte encore un cœur.
» Que *celle à qui je le* donne
» Daigne en approuver l'ardeur;
» Je dirai : mes jours d'automne
» Ont encor quelque chaleur.

» Pour l'amour tout eſt martyre,
» Enthouſiaſme ou fureur;
» Pour l'amitié qui ſoupire,
» Tout eſt plaiſir & faveur.
» Églé regne ſur mon ame,
» Sans en *troubler* le repos,
» Et mes deſirs & ma flame
» N'allarment point mes rivaux.

» Je la verrai pourſuivie
» Par la foule des amours,
» Et le *déclin* de ma vie
» Jouira de ſes beaux jours.
» Tel, ſur ſa tige inclinée,
» Un vieux chêne de cent ans
» Croît renaître, chaque année,
» Avec les fleurs du printems.

Morfontaine, Gentilhomme de Brie, eſt auteur d'une grande partie des chanſons de Douſſet; il avoit fait un opéra de *Pirame & Thisbé*,

mis en partie en muſique par le fameux organiſte Marchand. Il eſt mort vers 1732.

CHANSON.

« Je ne changerais pas pour la coupe des rois
» Ce petit verre que tu vois,
» Ami ; c'eſt qu'il eſt fait de la même fougere,
» Sur laquelle cent fois
» J'amuſai ma Bergere ».

Motin, né à Bourges, vivait du tems de Malherbe & de Regnier. Il était ami de Théophile & grand buveur, il fut l'inventeur des chanſons à boire. Voici la premiere qui fut faite en ce genre.

CHANSON.

« Que j'aime en tout tems la taverne !
» Que *librement je* m'y gouverne !
» Elle n'a rien d'égal à ſoi ;
» J'y vois tout ce que je demande ;
» Et les torchons y ſont pour moi
» De *fine toile* de *Hollande*.

» Pendant que le chaud nous outrage ;
» On ne trouve point de bocage
» Agréable & frais comme elle l'eſt ;
» Et quand la froidure m'y mene,
» Un malheureux fagot m'y plaît
» Plus que tout le bois de Vincenne.

» J'y trouve à ſouhait toutes choſes,
» Les chardons m'y ſemblent des roſes,
» Et les tripes des ortolans :
» L'on n'y combat jamais qu'au verre ;
» Les cabarets & les brelans
» Sont les *paradis* de la terre.

» C'eſt Bacchus que nous devons ſuivre ;
» Le nectar dont il nous ennivre,
» A je ne ſais quoi de divin :
» Et quiconque a cette louange
» D'être homme ſans boire du vin ;
» S'il en buvait, ſerait un ange.

» Le

» Le vin me rit, je le careſſe;
» C'eſt lui qui bannit ma triſteſſe
» Et réveille tous mes eſprits;
» Nous nous aimons de même ſorte:
» Je le prends, après j'en ſuis pris;
» Je le porte, & puis il m'emporte.

» Quand j'ai mis quarte deſſus pinte;
» Je ſuis gai, l'oreille me tinte,
» Je recule au lieu d'avancer:
» Avec le premier je me frotte,
» Et je fais, ſans ſavoir danſer,
» De beaux entrechats dans la crotte.

» Pour moi, juſqu'à ce que je meure,
» Je veux que le vin blanc demeure
» Avec le clairet dans mon corps,
» Pourvu que la paix les aſſemble:
» Car je les jetterai dehors,
» S'ils ne s'accordent bien enſemble ».

Cette chanſon a été imprimée en 1692, dans un *recueil des plus belles pieces des Poëtes Français*, en cinq volumes, ſous le nom de *Leſtoille*, Auteur du Journal de Henri III; mais nous croyons être sûr qu'elle eſt de *Motin*.

Motte (Antoine Houdard de la), né à Paris le 17 Janvier 1672, d'un Chapelier, donna ſa première piece en 1693, ſur le Théâtre Italien, & n'ayant pas eu de ſuccès, ſe retira à la Trappe où il vécut pluſieurs mois dans les plus grandes auſtérités.

Sa ferveur ne dura pas, & il reprit bientôt pour le théâtre, le goût qu'il conſerva toute ſa vie. Il fut reçu à l'Académie Françaiſe en 1710, & mourut le 25 Décembre 1731, âgé de cinquante-neuf ans, aimé & eſtimé même de ſes rivaux. Il avait perdu la vue pluſieurs années avant ſa mort. De ſes tragédies, *Inès de Caſtro* eſt la ſeule reſtée au théâtre. Ses mœurs étaient ſi douces & ſi honnêtes, qu'il eſt atroce que Boindin mourant en 1752, ait laiſſé un mémoire très-circonſtancié, dans leſquel il déclare que *la Motte eſt l'auteur des fameux couplets qui ont fait exiler*

le grand Rouſſeau; *& qu'il a eu pour camarade Joſeph Saurin*; *de l'Académie des Sciences*, auſſi incapable que la Motte, d'avoir fait de pareilles horreurs.

La Motte eſt, ſans contredit, l'un des hommes qui a eu le plus d'eſprit. S'il n'a pas été un excellent poëte, ſi la chaleur & l'imagination ſeules peuvent mériter d'obtenir ce titre, au moins a-t-il été un des plus ingénieux, & a-t-il eu le premier le mérite de ſentir & de prouver que le langage de la Poéſie n'était pas incompatible avec l'eſprit de morale & de philoſophie : ſous ce point de vue, la Motte a rendu un vrai ſervice à la Poéſie.

Il eſt d'ailleurs, après Quinaut, le plus lyrique & le plus galant des Poëtes qui ont travaillé pour l'Opéra.

Il a donné à ce théâtre en 1697, *l'Europe galante*, muſique de Campra; *Iſſé*, muſique de Deſtouches; en 1699, *Amadis de Grèce*, idem; *Marthéſie*, idem; en 1700, *le Triomphe des Arts*, muſique de la Barre; l'acte de Pygmalion a été remis en muſique par Rameau en 1748; *idem*, *Canente*, muſique de Colaſſe; en 1701, *Omphale*, muſique de Deſtouches, remiſe en muſique en 1769 par M. Cardonne, Officier de la chambre de MADAME; en 1704, *le Carnaval & la Folie*, muſique de Deſtouches; en 1705, *la Vénitienne*, muſique de la Barre, remiſe en muſique par M. d'Auvergne, en 1768; en 1706, *Alcione*, muſique de Marin Marais; en 1709, *Semelé*. En 1735, on donna l'opéra de Scanderberg trouvé dans ſes papiers, & achevé par la Serre, mis en muſique par Rebel & Francœur.

CHANSON.

« Dans un lieu ſolitaire & ſombre
» Je me promenais l'autre jour :
» Un enfant y dormait à l'ombre;
» C'était le redoutable Amour.

» J'approche, ſa beauté me flatte;
» Mais j'aurais dû m'en défier.
» J'y vis tous les traits d'une ingrate,
» Que j'avais juré d'oublier.

» Il avait la bouche vermeille,
» Le teint auſſi beau que le ſien.
» Un ſoupir m'échappe, il s'éveille :
» L'Amour ſe réveille de rien.

» Auſſi-tôt déployant ſes aîles,
» Et ſaiſiſſant ſon arc vengeur,
» D'une de ſes flêches cruelles,
» En partant, il me bleſſe au cœur.

» Va, dit-il, aux pieds de Silvie,
» De nouveau languir & brûler :
» Tu l'aimeras toute ta vie
» Pour avoir oſé m'éveiller ».

AUTRE.

« La raiſon n'eſt pas raiſonnable,
» Bien fou qui s'en laiſſe charmer :
» Elle me dit que vous êtes aimable,
» Et me défend, Iris, de vous aimer.
» J'aime Iris, dit l'Amour, puiſqu'elle a ſu te plaire
» Profite des inſtans de ta belle ſaiſon :
» Ma foi l'amour, ſur cette affaire,
» Raiſonne mieux que la raiſon ».

AUTRE.

« Je vous nomme ſans que j'y penſe,
» Votre entretien me charme, & je crains votre abſence;
» J'aime à cauſer tous vos deſirs ;
» Et votre rencontre imprévue
» Me cauſe de certains plaiſirs
» Que je ne ſens qu'à votre vue ;
» Je ſonge à vous malgré moi-même,
» Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour;
» Si ce n'eſt pas là comme on aime,
» Apprenez-moi ce que c'eſt que l'amour ».

AUTRE.

« Jeune Lucile, aimez qui vous adore,
» Ne craignez point de vous laiſſer charmer;

» Que de plaiſir un inſenſible ignore !
» C'eſt l'amour ſeul qui peut nous animer.
» Avant d'aimer, on ne vit pas encore,
» On ne vit plus dès qu'on ceſſe d'aimer ».

MURAT (Henriette-Julie de Caſtelnau, Comteſſe de), née en 1671, & fille du Marquis de Caſtelnau, Gouverneur de Breſt & Meſtre-de-camp, qui mourut d'une bleſſure reçue près d'Utrecht, réunit les avantages de l'eſprit à ceux de la figure. Elle épouſa le Comte de Murat, Brigadier des armées du Roi, &, après la mort de ſon mari, fut exilée à Loches, vers 1709, on ne ſait trop pourquoi. Le Duc d'Orléans Régent lui rendit la liberté ; mais elle en profita peu, étant morte l'année ſuivante (1716), âgée de quarante-cinq ans.

Nous avons d'elle les Lutins de Kernoſi, des chanſons & des contes qui ont eu un ſuccès prodigieux, ſur-tout celui intitulé : *le Palais de la Vengeance.*

On a d'elle auſſi l'hiſtoire de la Courtiſanne Rhodope, qu'elle donna en 1708, & quelques autres ouvrages. Dans un manuſcrit qui en renferme pluſieurs non encore imprimés, & qui, peut-être, verra bientôt le jour, on trouve d'elle pluſieurs chanſons charmantes : nous en tranſcrirons deux.

Chanſon faite pendant le grand hiver de 1709.

« Le tendre amour ſoupirant,
» Hier diſait à ſa mere,
» Je ne ſais quel accident
» A fait geler ma terre ;
» Mais il fait bien mauvais tems
» Dans l'île de Cythere.

» Les amoureux ſont tranſis
» Auprès de leurs bergeres ;
» Dans ſes doigts on voit Tircis
» Souffler & ne rien faire ;
» Ah ! que de cœurs engourdis
» Dans l'île de Cythere ?

» Il nous faudrait des amans
» Diſcrets, mais téméraires,

» Qu'ils ne fuſſent pas *tremblans*,
» Mais ardens & ſinceres :
» Tels ne ſont pas ceux du tems
» Qui régne dans Cythere.

» Après le froid, c'eſt la faim
» Qui nous livre la guerre ;
» On appauvrit le terrein
» D'Amour & de ſa mere ;
» On n'a plus que mauvais grain
» Au marché de Cythere.

» Jadis on allait ſemant
» Le grain en bonne terre ;
» On faiſait facilement
» Une récolte entiere ;
» Que de déchet à préſent
» Aux greniers de Cythere !

» L'on apportait à foiſon
» Farine aux boulangeres ;
» Dans cette morte ſaiſon,
» A peine les meûnieres
» Retirent-elles du ſon
» Des moulins de Cythere ».

Cette chanſon fut faite à Loches, où Madame de Murat avait été exilée, pour une fête donnée par Madame Dangé, mere du Fermier général de ce nom, mort depuis quelques années. Cette femme aimable & de beaucoup d'eſprit tenait une bonne maiſon à Loches, & était amie intime de Madame la Comteſſe de Murat.

CHANSON.

« *Faut-il être tant volage*,
» *Ai-je dit au doux plaiſir ?*
» *Tu nous fuis, las ! quel domage*,
» *Dès qu'on a pu te ſaiſir.*

» *Ce plaiſir tant regrettable*
» *Me répond, rends grace aux Dieux ;*
» *S'ils m'avaient fait plus durable*,
» *Ils m'auraient gardé pour eux* ».

Epître à Liſette.

« Muſes de tous nos jeux, objet de nos hommages ;
» Songez que le dépit ſe mêle à nos ſuffrages,
» Lorſque vous empruntez des traveſtiſſemens,
» Trop peu dignes de vous, malgré leurs agrémens.
» D'un naturel heureux l'aſcendant eſt extrême ;
» Pour nous plaire toujours, ſoyez toujours vous-même
» Sous des myrtes fleuris, dans des palais charmans,
» Devenez-vous princeſſe ou compagne de Flore,
» Vous cauſez dans les cœurs de doux raviſſemens :
» Un murmure s'éleve, éclate, augmente encore ;
» Vous entendez par-tout des applaudiſſemens :
» Quels triomphes flatteurs ! c'eſt un peuple d'amans
» Qui couronne ce qu'il adore.
» Hé bien, croyez-les donc ces cœurs que vous troublez ;
» Sous les vrais ornemens que votre art vous préſente :
» Vous n'êtes jamais *plus charmante*
» Que lorſque vous vous reſſemblez ».

On connaît de Mad. de Murat l'*Hiſtoire de la Comteſſe de Châteaubriant* ou *les Effets de la Jalouſie*, *le Comte de Dunois*, *le Sylphe amoureux*, &c.

N*** (M. le Duc de). C'eſt avec regret que nous citerons ſeulement ces deux pieces lyriques d'un des plus aimables Poëtes de notre ſiecle. Sa tranquille indifférence pour les palmes poétiques, le rend auſſi ſoigneux de cacher ſes heureuſes productions, que tant d'autres le ſont de publier par toute leur mauvaiſe proſe en rimes. Ils croiraient voler le public, s'ils lui dérobaient un ſeul petit quatrain ; mais le vol réel eſt celui que fait un Auteur charmant, en tenant renfermé dans ſon porte-feuille des écrits dictés par le goût, le ſentiment, l'eſprit & la délicateſſe, tandis qu'ils devraient être entre les mains de tout le monde.

Ode d'Horace : Donec gratus eram tibi.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

« Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs,
» J'ai vu mes jours dignes d'envie ;

» Tranquilles, ils coulaient au gré de nos ardeurs :
Vous m'aimiez charmante Lydie.

LYDIE.

» Que mes jours étaient beaux, quand des ſoins les plus doux
» Vous payiez ma flame ſincere !
» Vénus me regardait avec des yeux jaloux,
» Chloé n'avait pas ſu vous plaire.

HORACE.

» Par ſon luth, par ſa voix organe des amours,
» Chloé ſeule me paraît belle :
» Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
» Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

» Le jeune Calaïs, plus beau que les amours,
» Plaît ſeul à mon ame ravie.
» Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
» Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

» Quoi, ſi mes premiers feux ranimant leur ardeur
» Etouffaient un amour fatale ;
» Si perdant pour jamais tous ſes droits ſur mon cœur,
» Chloé vous laiſſait ſans rivale.....

LYDIE.

» Calaïs eſt charmant : mais je n'aime que vous,
» Ingrat, mon cœur vous juſtifie ;
» Heureuſe également en des liens ſi doux,
» De perdre ou de paſſer la vie ».

CHANSON.

« Que l'on goûte ici de plaiſirs ?
» Où pourrions-nous mieux être ?
» Tout y ſatisfait nos deſirs,
» Et tout les fait renaître.

» N'eſt-ce pas ici le jardin
» Où notre premier père

» Trouvait ſans ceſſe ſous ſa main
» De quoi ſe ſatisfaire ?

» Ne ſommes-nous pas encor mieux
» Qu'Adam dans ſon bocage ?
» Il n'y voyait que deux beaux yeux,
» J'en vois bien davantage.

» Dans ce jardin délicieux,
» On voit auſſi des pommes
» Faites pour charmer tous les Dieux
» Et damner tous les hommes.

» Amis, en voyant tant d'appas,
» Quels plaiſirs ſont les nôtres ?
» Sans le péché d'Adam, hélas !
» Nous en verrions bien d'autres.

» Il n'eut qu'une femme avec lui,
» Encore c'était la ſienne.
» Je vois ici celle d'autrui,
» Et n'y vois pas la mienne.

» Il buvait de l'eau triſtement
» Auprès de ſa compagne :
» Nous autres nous chantons gaiment,
» En ſablant le champagne.

» Si l'on eut fait dans un repas
» Cette chère au bonhomme,
» Le gourmand ne nous aurait pas
» Damné pour une pomme ».

Non (M. de), de Châlons-ſur-Saône en Bourgogne, & Gentilhomme ordinaire du Roi, eſt né avec le goût de tous les arts & l'eſprit de tous les genres dont il veut s'occuper. Dès ſa plus grande jeuneſſe il donna à la Comédie Françaiſe une piece intitulée *Julie*, qui eut du ſuccès. L'envie de s'inſtruire & le goût des voyages l'emporterent ſur celui des théâtres, quoique ſon premier ſuccès eût dû l'encourager. Il parcourut preſque toute l'Europe, non pas comme la plupart des jeunes Français, qui ordinairement voyagent moins pour s'inſtruire que pour ſe moquer des uſages contraires

contraires à ceux de leur pays, mais en hiſtorien exact, en juge impartial & en obſervateur habile.

Son amitié pour nous l'a déterminé à entreprendre le voyage auſſi difficile que dangereux de la Calabre & de la Sicile, non pas ſeulement en parcourant les côtes, ainſi que l'ont fait MM. le Baron de Riedezel & Bridonne; mais en pénétrant dans l'intérieur de ces pays ſi peu connus, quoique ſi intéreſſans, par les peuples fameux qui les habitaient autrefois, & par les monumens de la plus haute antiquité qu'ils renferment.

M. de Non, accompagné de pluſieurs Artiſtes du premier mérite, vient d'achever heureuſement cette pénible entrepriſe où il a couru les plus grands dangers de pluſieurs genres, & a rapporté de ces pays ſi curieux une foule de deſſins précieux dont quelques-uns ont déja paru dans les livraiſons de notre voyage de l'Italie. Artiſte lui-même, & amateur de la premiere force, il a deſſiné tous les coſtumes & des vues charmantes, qui ne déparent point les ouvrages de ſes habiles compagnons de voyage.

M. de Non a fait *pluſieurs chanſons*, dont nous donnerons celle-ci.

CHANSON.

» Alexine à Coridon
» Tenait ce langage:
» Bien que ce fut en chanſon;
» C'était une leçon.
» Un pigeon quitta ſon ménage;
» Sa tendre moitié, ſes petits,
» Pour une alouette volage,
» Dont le caquet l'avait épris.

» Il voulut en même tems
» Prendre le ramage
» De ces étourdis amans;
» Que l'on trouve charmans.
» Toujours pigeon, quoique volage;
» Notre pauvre amant roucoulait;
» Croyant imiter le langage
» De celle qui le perſifflait.

» Moqué, confus, éconduit;
» Objet de riſée,

» Il revint bientôt ſans bruit
» Retrouver ſon réduit.
» Sa tendre moitié déſolée
» Lui parut belle en ce moment ;
» Quand de dépit l'âme eſt troublée ;
» On vante alors le ſentiment.

» L'époux qu'elle revoyait,
» L'avait délaiſſée,
» Souvent elle s'en plaignait
» Et ſouvent l'ennuyait.
» Soupir d'une belle offenſée,
» Effraie & charme un tendre amant ;
» Mais quand la tendreſſe eſt paſſée,
» Soupir fatigue l'inconſtant.

» L'humeur & l'air emprunté
» Que l'ennui fait naître,
» Fit qu'ils *vécurent ſans gaité*
» Chacun de leur côté.
» Pour un bien qu'on cherche à connaître ;
» On abandonne un doux lien ;
» Puis l'erreur vient à diſparaître,
» Et ſouvent il ne reſte rien ».

Noue (Jean Sauvé de la), né à Meaux, en 1701, fameux Comédien ; plus connu encore par ſa probité que par ſes talens, a donné la tragédie de Mahomet ſecond & la Coquette corrigée qui aſſurent ſa réputation comme Poëte dramatique. Il a donné pour les fêtes de mariage de M. le Dauphin, *Zeliſca*, mis en muſique par le célebre Jéliotte.

Il mourut le 15 Novembre 1761, emportant les regrets du tous ceux qui l'avaient connu.

Orléans (Jean-Philippe d', ou le Chevalier d'Orléans), Grand-Prieur de France, mort en 1748, avait beaucoup d'eſprit, & faiſait des chanſons charmantes, dont nous n'avons pu découvrir que celle-ci :

CHANSON.

» *Qui connaît bien le ſort des grands ;*
» *Du tout ne leur porte d'envie,*

» Leur faut trop de biens différens
» Pour paſſer un jour de la vie.

» J'habite un champêtre ſéjour,
» Et j'ai pris ma mie au village;
» Je la vois comme au premier jour;
» Qu'amour forma notre ménage.

» Le faſte a bien un grand attrait;
» Mais attrait qu'emporte l'uſage;
» La ſimplicité qui nous plaît,
» Nous plaira toujours davantage ».

Palissot (Charles), né à Nancy, le 3 Janvier 1730. C'eſt de nos Ecrivains modernes un de ceux qui s'eſt le plus attaché à l'étude des excellens Auteurs du ſiecle de Louis XIV, & particuliérement de Moliere & de Boileau. Ses ouvrages prouvent qu'il était appellé au genre de la bonne comédie. S'il n'a point égalé Moliere, qui n'a légué ſon ſecret à perſonne, il eſt un de ceux qui s'en eſt le plus approché par des vers pleins de ſens & de préciſion, de ces vers nés proverbes, comme les appellait Boileau, & ſur-tout par la rapidité & la vivacité du dialogue. On trouve dans ſes pieces des ſcènes que ſon modèle n'eût pas déſavouées; & n'eût-il fait que la comédie des *Philoſophes* & des *Courtiſannes*, il ſera toujours mis au rang de nos meilleurs Poëtes comiques. La hardieſſe de ces ſujets, les difficultés qu'ils offraient à vaincre, & le mérite qu'il a eu de ſaiſir dans notre ſiecle les plus grands traits de ridicule qui s'offraient à ſon pinceau, feront pour lui, aux yeux de la poſtérité, des titres de recommandation qui ne s'effaceront jamais.

La réputation de ſon poëme de la Dunciade ne fera que s'accroître à meſure que s'éteindra la génération des Ecrivains médiocres intéreſſés à en conteſter le mérite. Mais de tous les ouvrages de M. Paliſſot, celui, peut-être, qui lui aſſure les plus grands droits à la reconnaiſſance publique, ce ſont ſes mémoires littéraires, production d'un goût exquis, & à laquelle on ſouhaiterait ſeulement qu'il eût donné plus d'étendue. L'éloge de M. de Voltaire, qu'il vient de publier en dernier lieu, nous a paru digne de ſon ſujet; & en général, ſes jugemens pleins d'impartialité ſur nos Ecrivains les plus célebres, feraient deſirer que la littérature n'eût pas eu d'autre Hiſtorien.

Nous acheverons de le caractériſer par ces vers peu connus, & qui étaient deſtinés à être mis ſous ſon portrait.

« Des ſophiſtes du tems, il confondit l'audace,
» Démaſqua les fripons, les catins & les ſots,
» Et réunit, dans ſes bons mots,
» Le ſel d'Ariſtophane à l'enjoûment d'Horace ».

On a recueilli en 1776 preſque tous ſes ouvrages, dans une magnifique édition, enrichie de très belles gravures, faite à Liége, en ſept volumes in-8°; & on fait en même-tems une petite édition en ſept volumes in-12, qui ſera très élégante & très correcte, en faveur des perſonnes à qui la précédente aurait pu paraître trop diſpendieuſe.

CHANSON.

A Madame la Princeſſe de Robecq, qui avait joué le rôle d'Eglé dans le petit opéra de ce nom.

« *Eglé*, du céleſte ſéjour
» J'ai vu les Dieux deſcendre.
» Vous chantiez : venez, dit l'Amour
» Accourez tous l'entendre.
» Muſes, dans votre art enchanteur,
» Mon Eglé vous égale.
» Grâces vous avez une ſœur,
» Vénus une rivale ».

AUTRE.

« L'enfant malin, dangereux, mais charmant;
» Qui dans vos yeux commande à la nature,
» Le tendre Amour doit vous faire un préſent:
» J'ignore le deſſein de cet aimable enfant;
» Mais on dit que Vénus a perdu ſa ceinture ».

AUTRE.

« Ah! ſi les feux que Vénus fit éclore
» Pour embellir le matin de mes jours,
» Se ranimaient au flambeau des amours,
» Nouveau Titon, vous ſeriez mon Aurore ».

Panard (Charles-François), né en 1690, à Nogent-le-Roi, fut le plus gai, le plus ſimple & le meilleur des hommes. Né ſans biens, il commença par être Commis pour pouvoir ſubſiſter, & ſe conſolait quelquefois de ſon ennui, par les charmes de la poéſie, qu'il cultivait dès ſon enfance.

Le Comédien le Grand le découvrit dans la pouſſiere de ſon bureau, & le détermina à ſe conſacrer entiérement aux lettres. Quelques amis généreux l'aiderent à ſubſiſter; & bientôt ſes premiers ouvrages commencerent ſa réputation qui s'eſt ſoutenue juſqu'à ſa mort.

Panard & M. Favart porterent à ſa perfection le genre de l'opéra-comique, créé par le Sage, & ſi tombé de nos jours.

Mais ce qui exiſtera toujours, ce ſont les charmantes chanſons & vaudevilles que nous avons de lui; perſonne ne peut eſpérer d'en faire de meilleures que Panard, & M. Collé peut ſeul lui être comparé. Ces deux célebres Ecrivains ſe ſont ſervis du vaudeville pour critiquer les mœurs en général, & tourner en ridicule les défauts de chaque âge & de chaque état. Ils parvinrent ainſi à lui aſſigner un caractere qui lui eſt propre.

Panard ſe trouvant trop âgé, lorſque le nouveau genre d'opéra-comique commença à prendre faveur, ne jugea pas à propos de s'y exercer. Ce Poëte aimable eſt celui qui a le plus approché de la Fontaine par ſa naïveté & ſon enjouement. Il eut la même modeſtie, la même timidité & la même diſtraction. Tous deux ne dirent jamais de mal de perſonne; & peut-être Panard y eût-il plus de mérite par la facilité avec laquelle il maniait l'épigramme & le couplet, non plus que l'inimitable la Fontaine. L'ambition ne le tourmenta jamais; & quelque peu qu'il eut, il eut toujours aſſez.

Il faut lire dans ſes œuvres la piece de vers où il trace ſon portrait; ceux qui l'ont connu l'y reconnaîtront trait pour trait.

M. Favart, ſon rival & ſon meilleur ami, a dit de lui avec vérité :

Il chanſonna le vice & chanta la vertu.

Cet homme aimable & ſi aimé de tous ſes amis, mourut à Paris en 1765, âgé de ſoixante-quatorze ans, à la ſuite d'une attaque d'apoplexie.

CHANSON.

« Que vos yeux ſont touchans ! que leur regard eſt tendre !
» Si je les crois, Tireis, vous m'aimez tendrement.
» Mais parlez-moi ſincérement ;
» Votre cœur ſent-il tout ce qu'ils me font entendre ?
» Si vous ne m'aimez point, hélas !
» Ne cherchez point à me ſéduire ;
» Et que vos yeux ne parlent pas,
» Si votre cœur n'a rien à dire ».

AUTRE.

« Ah ! que vos yeux ont de pouvoir !
» Qui s'expoſe à les voir,
» Ne peut fuir l'eſclavage ;
» Ils ſont l'ouvrage de l'amour,
» *Et chaque jour*
» *L'amour eſt leur ouvrage* ».

AUTRE.

« Dans Paris, l'autre jour, Vénus porta ſes pas.
» Même jour, dans Paphos, vit arriver Hortenſe,
» Perſonne, dans ces deux climats,
» Ne s'apperçut de leur abſence ».

Le Ruiſſeau de Champigny.

A Mᵉ de V....

« Ruiſſeau qui baignez cette plaine,
» Je te reſſemble en bien des traits :
» Toujours même penchant t'entraîne ;
» Le mien ne changera jamais.
» Ton murmure *flatteur* & tendre
» Ne cauſe ni bruit ni fracas ;
» Plein du ſouci qu'amour fait prendre ;
» Si j'en murmure, c'eſt tout bas.

» Rien n'eſt dans l'empire liquide,
» Si pur que l'argent de tes *flots* ;
» L'ardeur qui dans mon ſein réſide,
» N'eſt pas moins pure que tes eaux.

» Je reſſens pour ma tendre amie
» Cet amoureux empreſſement
» Qui te porte vers la prairie
» Que tu chéris ſi conſtamment.

» Quand Thémire eſt ſur ton rivage;
» Dans tes eaux on voit ſon portrait;
» Je conſerve auſſi ſon image;
» Dans mon cœur, elle eſt trait pour trait:
» Tu n'as point d'embuche profonde,
» Je n'ai point de piege trompeur:
» On voit juſqu'au fond de ton onde;
» On lit juſqu'au fond de mon cœur.

» Au but preſcrit par la nature,
» Tu vas toujours d'un pas égal
» Juſqu'au tems où, par ſa froidure,
» L'hiver vient glacer ton cryſtal.
» Sans Thémire, je ne puis vivre,
» Mon but à ſon cœur eſt fixé;
» Je ne ceſſerai de la ſuivre
» Que quand mon ſang ſera glacé ».

Danſe de Vieillards.

UN VIEILLARD.

« Dans ma jeuneſſe
» On ſe divertiſſait,
» Chacun ſe trémouſſait,
» Avec grace on danſait,
» Dans un bal on faiſait
» Admirer ſon adreſſe.
» Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
» Ce n'eſt qu'indolence,
» Langueur, négligence,
» Les graces, la danſe
» Sont en décadence.
» Et le bal va
» Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

» Dans ma jeuneſſe
» La vérité régnait,

» La vertu dominait ;
» La conſtance brillait ;
» La bonne foi réglait
» L'amant & la maîtreſſe.
» Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
» Ce n'eſt qu'injuſtice,
» Trahiſon, malice,
» Changemens, caprice,
» Détours, artifice,
» Et l'amour va,
» Cahin, caha.

Le Vieillard.

» Dans ma jeuneſſe,
» Les veuves, les mineurs
» Avaient des défenſeurs,
» Avocats, Procureurs,
» Juges & Rapporteurs
» *Soutenaient leur faibleſſe.*
» Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
» L'on gruge, l'on pille,
» La veuve, la fille,
» Majeur & pupille ;
» *Sur tout on grapille ;*
» Et Thémis va
» Cahin, caha.

La Vieille.

» Dans ma jeuneſſe,
» Quand deux cœurs amoureux
» S'uniſſaient tous les deux,
» Ils ſentaient mêmes feux ;
» De l'hymen les doux nœuds
» Augmentaient leur tendreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
» Quand l'hymen s'en mêle,
» L'ardeur la plus belle
» N'eſt qu'une étincelle,
» L'amour bat de l'aîle,
» Et l'Epoux va
» Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

» Dans ma jeuneſſe,
On voyait des auteurs,
» Fertiles producteurs,
» Enchanter les lecteurs;
» Charmer les ſpectateurs
» Par leur délicateſſe.
» Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
» Les vers aſſoupiſſent,
» Les ſcènes languiſſent,
» Les muſes gémiſſent,
» Succombent, périſſent,
» Pegaſe va
» Cahin, caha.

LA VIEILLE.

» Dans ma jeuneſſe,
» Les papas, les mamans
» Séveres, vigilans,
» En dépit des amans,
» De leurs tendrons charmans
» Conſervaient la ſageſſe,
» Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
» L'amant eſt habile,
» La fille docile,
» La mere facile,
» Le pere imbécille,
» Et l'honneur va
» Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

» Dans ma jeuneſſe,
» L'homme ſombre & prudent
» Au plaiſir moins ardent,
» Se bornait ſagement;
» Et ce ménagement
» Retardait ſa vieilleſſe.
» Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
» Honteux d'être ſage,
» Le libertinage

» Dès quinze ans l'engage :
A vingt il fait rage ;
» A trente il va
» Cahin, caha.

LA VIEILLE.

» Dans ma jeuneſſe,
» Les femmes, dès vingt ans,
» Renonçaient aux amans ;
» De leurs engagemens
» Les devoirs importans
» Les occupaient ſans ceſſe.
» Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
» Plus d'une grand'mere
» *S'efforce de plaire*,
» *Et veut encor faire*
» Un tour à Cythere ;
» *La bonne y va*
» Cahin, cahin.

LE VIEILLARD.

» *Dans ma jeuneſſe*,
» *Des riches partiſans*
» Les tréſors ſéduiſans,
» Les fêtes, les préſens
» N'étaient pas ſuffiſans
» Pour vaincre une maîtreſſe.
» Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
» Un commis, ſans peine
» Gagne une Climene ;
» Et dès qu'à Vincenne,
» En fiacre il la mene,
» *La vertu va*
» Cahin, caha.

LA VIEILLE *au Parterre.*

» Dans ma jeuneſſe,
» Le ſpectacle chéri
» Se voyait applaudi ;
» Le théâtre garni,
» Le parterre rempli

» Nous comblaient d'alégreſſe.
» Faites-nous voir encor cela :
» Qu'une ardeur nouvelle
» Chez nous vous rappelle ;
» Pour vous notre zele
» Conſtant & fidele
» Jamais n'ira
» Cahin, caha ».

Pasquier (Etienne), Avocat fameux, plus célebre par ſes *recherches* que par ſes poéſies, naquit en 1529, & devint ſous Henri III Avocat général de la Chambre des Comptes. Les déſordres de la ligue détruiſirent ſa fortune ; mais il ſupporta cette diſgrace avec courage & gaité, & mourut le 30 Août 1615, ſans avoir jamais été malade.

CHANSON.

« Malheureux amour, d'où procede
» Que plus je me livre au déduit
» Où ta folie nous réduit,
» Et moins ma Dame je poſſede ?
» Qui ſuit l'amour, l'amour le fuit,
» Qui fuit l'amour, l'amour le ſuit.

» D'où vient que d'une feinte honte
» Cette dédaigneuſe me fuit,
» Et qu'au contraire, elle pourſuit
» Celui qui d'elle ne fait conte !
» Qui ſuit l'amour, &c.

» Il faut bannir de ſa penſée
» Que l'aimer à aimer induit :
» Tel en fut autrefois le fruit,
» Mais la ſaiſon en eſt paſſée.
» Qui ſuit l'amour, &c.

» Aie d'amour l'ame enflamée,
» Cela, pauvre ſot, te détruit,
» Un autre en rapporte le fruit,
» Et toi ſeulement la fumée.
» Qui ſuit l'amour, &c.

» Veux-tu ſavoir d'amour la gloire ?
» C'eſt d'obſcurcir ce qui reluit,
» De changer en clarté la nuit,
» Par un eſprit contradictoire.
» Qui ſuit l'amour, &c.

» Dame, en qui le mépris habite,
» Afin d'éviter tout circuit,
» Puiſque ton amour tant me nuit,
» Demeurons tous deux quitte-à-quitte.
» Qui ſuit l'amour, &c. »

AUTRE.

« Les jours s'en vont & revont,
» Et d'une éternelle ſuite,
» Chaque choſe prend ſa fuite :
» Des ſoleils les nuits ſe font,
» Et du même mouvement,
» Des nuits, les journées gliſſent ;
» Ni les hommes ne jouiſſent
» De rien que du ſeul moment ».

Passerat (Jean), né à Troyes en Champagne, en 1529, ſuccéda au célebre Ramus dans la place de Profeſſeur Royal en Eloquence, & fut fort ami de Ronſard, Belleau, Baïf & Deſportes. Il vécut trente ans chez M. de Meſmes, & y mourut de paralyſie l'an 1602. Il paſſa dans ſon lit les cinq dernieres années de ſa vie ; & quoiqu'il ſouffrît beaucoup & fût devenu aveugle, ſa gaité ne l'abandonna pas. Il compoſa en latin ſon épitaphe que l'on peut voir aux Jacobins de la rue S. Jacques, & dont voici à peu près le ſens (a).

(a) « *Hic ſitus in parva Janus Paſſertius urna,*
» *Auſonii Doctor regius eloquii*
» *Diſcipuli memores tumulo date ſerta magiſtri,*
» *Ut vario florum munere vernet humus*
» *Hoc culta officio mea molliter oſſa quieſcent,*
» *Sint modò carminibus non onerata malis* ».

« Jean Paſſerat ici ſommeille,
» Attendant que l'Ange l'éveille,
» Et croit qu'il ſe réveillera
» Quand la trompette ſonnera.
» S'il faut que maintenant en la foſſe je tombe,
» Qui ai toujours aimé la paix & le repos,
» Afin que rien ne péſe à ma cendre, à mes os;
» Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe ».

CHANSON.

« Belle, ta beauté s'enfuit;
» Cueillons enſemble le fruit
» De la jeuneſſe gaillarde.
» Pendant qu'en avons le tems,
» Rendons nos deſirs contens.
» Beauté n'eſt un fruit de garde ».

AUTRE.

Pour le premier de Mai.

« Laiſſons le lit & le ſommeil
» Cette journée.
» Pour nous l'aurore au front vermeil
» Eſt déja née.
» Or que le ciel eſt le plus gai
» En ce gracieux mois de Mai,
» Aimons mignone;
» Contentons notre ardent deſir.
» En ce monde n'a du plaiſir
» Qui ne s'en donne.
» Viens, belle, viens te promener
» Dans ce bocage,
» Entendsl es oiſeaux jargonner
» De leur ramage.
» Mais écoute comme ſur tous
» Le roſſignol eſt le plus doux,
» Sans qu'il ſe laſſe.
» Oublions tout deuil, tout ennui,
» Pour nous réjouir comme lui.
» Le tems ſe paſſe.

» Ce vieillard contraire aux amans,
» Des aîles porte ;
» Et, en fuyant, nos meilleurs ans
» Bien loing emporte.
» Quand ridée un jour tu ſeras,
» Mélancolique, tu diras ;
» J'eſtoy peu ſage,
» Qui n'uſoy point de la beauté
» Que ſitoſt le tems a ôté
» De mon viſage.
» Laiſſons ce regret & ce pleur
» A la vieilleſſe ;
» Jeunes, il faut cueillir la fleur
» De la jeuneſſe.
» Or que le ciel eſt le plus gai
» En ce gracieux mois de mai ;
» Aimons, mignone ;
» Contentons notre ardent *deſir.*
» En ce monde n'a *du plaiſir*
» Qui ne s'en donne ».

Vers à M. de Soucy, Tréſorier de l'Epargne.

« Mes vers, Monſieur, c'eſt peu de choſe,
» Et Dieu merci, je le ſçai bien.
» Mais vous ferez beaucoup de rien,
» Si les changez en voſtre proſe ».

PATIN (Guy), fils du célebre Profeſſeur en Médecine, a fait quelques chanſons, dont nous citerons la plus eſtimée.

CHANSON.

« Je ſens pour la jeune Liſette
» Tout ce que jamais dans un cœur
» L'amour & la beauté parfaite
» Ont pu faire renaître d'ardeur :
» Je n'ai qu'une vaine eſpérance
» D'être heureux ;
» Mais rien n'altere la conſtance
» De mes feux.

» Des charmes qui brillent en elle,
» La nature a fait tous les frais,
» Peut-être on la peindrait moins belle,
» De Vénus lui prêtant les traits.
» Mais l'ingrate ternit ſans ceſſe
» Tant d'appas,
» Par un défaut que la Déeſſe
» N'avait pas ».

Patrix, Gentilhomme Normand, né à Caen, en 1583, fils d'un Conſeiller au Parlement de Rouen, avait une charge chez Monsieur, qui le fit Gouverneur de Limours.

Il était fort aimable & rempli de gaité. Jamais il ne voulut ſe marier, & mourut à quatre-vingt-huit ans, en 1671. Ce madrigal eſt fameux.

« Je ſongeais cette nuit, que de mal conſumé
» Coſte à coſte d'un pauvre on m'avait inhumé,
» Et que n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage,
» En mort de qualité je lui tins ce langage:
» Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
» Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi.
» Coquin, me répond-il d'une arrogance extrême,
» Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
» Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien,
» Je ſuis ſur mon fumier comme toi ſur le tien ».

CHANSON.

« Soupirs, regards, petits ſoins,
» En amour tout eſt langage:
» Et ſouvent qui parle le moins
» En témoigne davantage.
» Servir & perſévérer,
» C'eſt aſſez ſe déclarer ».

AUTRE.

« Reprenez, dès ce jour
» Votre amitié ſans amour.
» Fuſſiez-vous cent fois plus belle,
» Sans lui je ne veux point d'elle ».

P.....(M. le Marquis de). Cet homme illuſtre à beaucoup d'égards ; & d'ailleurs connu par ſon amour pour les arts & les belles-lettres, par ſon érudition, par ſa bibliothéque, qui, quoiqu'immenſe & formée avec choix & goût, eſt preſque toute entiere annotée de ſa main, & par des ouvrages charmans qui ont ſervi de délaſſement à ſes importantes occupations, dont quelques-uns ont paru ſans ſon aveu ; il a fait, entr'autres, un grand nombre de chanſons, pleines d'eſprit & de ſentiment. (a)

Nous ſaiſiſſons avec joie cette occaſion de le remercier des excellens avis qu'il n'a pas dédaigné de nous donner, & des reſſources ſans nombre qu'il nous a permis de tirer des tréſors que renferme ſa ſuperbe collection.

Pavillon (Etienne), né à Paris, en 1632, ſe diſtingua d'abord dans la charge d'Avocat général au Parlement de Metz, qu'il exerça pendant dix ans. Mais la faibleſſe de ſa ſanté le fit renoncer à toute autre occupation qu'à celle de la poéſie. Il fut nommé de l'Académie Françaiſe en 1691, à la place de Benſerade, & fort peu de tems après fut attaqué d'une goutte qui ne le quitta guères juſqu'à la fin de ſa vie.

Il fut cependant nommé depuis à l'Académie des Inſcriptions, & mourut à Paris le 10 Janvier 1705, âgé de ſoixante-treize ans.

Le Roi lui accorda la penſion de deux mille livres que Racine laiſſa vacante.

CHANSON.

« Iris a vingt amans qui l'obſedent ſans ceſſe,
» Dont elle fait vingt malheureux ;
» Je ſuis le ſeul parmi la preſſe
» De qui ſa cruauté daigne écouter les vœux :
» Mais d'une aventure ſi belle,
» Rivaux infortunés, ne ſoyez point jaloux :
» Je ſuis plus à plaindre que vous,
» Puiſque vous m'empêchez d'être ſeul avec elle :

AUTRE.

« C'eſt envain que la jeune Iris,
» Pour m'obliger d'être plus ſage,

(a) On en a vu pluſieurs dans notre quatrieme livre.

Me

» Me fait ſouvenir de mon âge,
» Et me montre mes cheveux gris:
» Suivant l'avis de cette belle,
» Je pourrais bien me contenir,
» Si je voyais dans l'avenir
» Autant de tems à perdre qu'elle ».

AUTRE.

« L'honneur de paſſer pour conſtant
» Ne vaut pas la peine de l'être.
» Doit-on briguer ſincérement
» L'honneur de paſſer pour conſtant?
» Près de l'objet le plus charmant,
» C'eſt bien aſſez de le paraître.
» L'honneur de paſſer pour conſtant
» Ne vaut pas la peine de l'être ».

Pavin (Denys Sanguin de S.), né à Paris, grand oncle de Louis Sanguin, Marquis de Livry, premier Maître-d'hôtel du Roi, & arriere-couſin du Chancelier Seguier, eut quelques bénéfices dès ſa grande jeuneſſe, & vécut ſans autre ambition que celle d'être homme de bonne compagnie. Il avait la répartie vive, aimait à railler ſans médire, cherchait non pas à faire rire, mais à réjouir, & voulait plaire ſans employer les artifices de la flatterie. Il ſe peint lui-même comme n'ayant été ni fâcheux, ni doux, ni fou, ni ſage, & comme ayant été tout cela enſemble, ſans que perſonne lui reſſemblât. Le grand Condé l'honorait de ſon amitié, & allait quelquefois paſſer un jour avec lui dans ſon château de Livry, aujourd'hui le Raincy.

Les douleurs de la goutte affligerent ſa vieilleſſe; mais il les ſupporta avec une conſtance philoſophique juſqu'à ſa mort, qui arriva en Avril 1670.

On lui reproche ſes liaiſons avec deux fameux débauchés de ce tems-là, *Théophile & Desbarreaux*; c'eſt contre ce dernier qu'on fit l'épigramme ſuivante, lorſqu'il parut vouloir ſe convertir.

« Des Barreaux, ce vieux débauché,
» Affecte une réforme auſtere;
» Il ne s'eſt pourtant retranché
» Que ce qu'il ne ſaurait plus faire »,

Boileau parla mal de Saint-Pavin ſans qu'il le méritât : il a fait pluſieurs jolies pieces de vers & quelques chanſons quelquefois un peu ſatyriques, comme celle-ci :

« Le changement vous eſt ſi doux ;
» Que quand on eſt bien avec vous ;
» On n'oſe s'en donner la gloire ?
» Celui qui peut vous arrêter,
» A ſi peu de tems pour le croire,
» Qu'il n'en a pas pour s'en vanter ».

Cet homme aimable, dégoûté des affaires & des plaiſirs du monde, après la mort de ſa femme, arrivée au commencement de 168[illegible], prit le parti d'aller achever ſa carriere dans la ſolitude des Camaldules de Grosbois. Il y mourut le 10 Septembre *1694*, âgé de ſoixante-ſept ans.

Le Maître des Requêtes, Fieubet, *homme* de beaucoup d'eſprit, fit ainſi l'épitaphe de *Saint-Pavin.*

« *Sous* ce tombeau gît Saint-Pavin ;
» Donne des larmes à ſa fin.
» Tu fus de ſes amis peut-être ?
» Pleure ton ſort & le ſien ?
» Tu n'en fus pas ? Pleure le tien ;
» Paſſant, d'avoir manqué d'en être ».

Voici encore quelques pieces de cet aimable Poëte.

EPIGRAMME.

« Tircis fait cent vers en une heure,
» Je [illegible] vîte, & n'ai pas *tort* ;
» Les ſiens mourront avant *qu'il meurre* ;
» Les miens vivront après ma mort ».

Epitaphe d'un homme qui s'était enté ſur une famille étrangere.

« Ci gît un prodige du tems :
» Sa naiſſance fut un myſtere,
» Tous les peres *font* leur enfans ;
» Cet enfant avait fait ſon pere ».

Autre d'une Femme galante.

« Ci gît Doraliſe, qui fut
» Une merveille ſans ſeconde.
» Comme elle plut à tout le monde,
» Auſſi tout le monde lui plut ».

Vers ſur une Demoiſelle qui craignait le mariage.

« Iris, tremble qu'au premier jour
» L'hymen, plus puiſſant que l'amour,
N'enleve ſes tréſors, ſans qu'elle oſe s'en plaindre;
» Elle a négligé mes avis;
» Si la belle les eût ſuivis,
» Elle n'aurait plus rien à craindre ».

Pellegrin (Simon-Joſeph, Abbé), fils d'un Conſeiller au ſiége de Marſeille, naquit dans cette ville en *1663*, & entra de bonne heure dans l'ordre des Servites, puis le quitta, & ſe fit Aumônier de vaiſſeau.

De retour de deux grands voyages, il gagna le prix de l'Académie Françaiſe en 1703; & on vit avec ſurpriſe que le ſeul concurrent qu'il eût eu, était lui-même, ayant envoyé deux pieces au concours. Mad. de Maintenon le fit paſſer dans l'ordre de Cluny, moyennant un Bref du Pape, & lui fit faire des cantiques pour S. Cyr.

Pellegrin était ſi pauvre, qu'il tenait boutique ouverte d'épigrammes, madrigaux, bouquets, &c. Il travailla auſſi pour les théâtres; ce qui fit qu'on dit de lui:

« Le matin catholique & le ſoir idolâtre,
» Il dîne de l'autel, & ſoupe du théâtre ».

Le Cardinal de Noailles l'interdit juſqu'à ſa mort; & peu de tems après il obtint une penſion ſur le Mercure, après avoir fait une foule d'ouvrages, dont très peu méritent d'être connus. Il mourut le 5 Septembre 1745, âge de quatre-vingt-deux ans.

Il commença une mauvaiſe traduction d'Horace, dont il fit imprimer les cinq livres d'odes avec le latin à côté. La Monnoye fit à ce ſujet cette jolie épigramme:

« Il faudrait, ſoit dit entre nous,
» A deux Divinités offrir ces deux Horaces,
» Le latin à Vénus, la Déeſſe des Grâces,
» Et le français à ſon Epoux ».

Le grand Rameau, alors peu connu, s'étant préſenté chez l'Abbé Pellegrin pour lui demander un poëme à mettre en muſique, le Poëte qui ne voulut pas riſquer la perte de ſon tems, fit faire un billet de ſix cent livres au Muſicien, en cas que ſa muſique ne réuſsît pas.

Dès que les deux premiers actes furent finis, Rameau les fit répéter chez M. de la Pouplinière qui l'aimait beaucoup. Pellegrin fut ſi tranſporté de ce qu'il entendait (c'était Hippolyte & Aricie) qu'il embraſſa Rameau; & déchirant ſon billet devant les Auditeurs: « Quand on fait de la » muſique comme vous, lui dit-il, on n'a pas beſoin de faire des billets ».

Il donna à l'Opéra, en 1714, *Télémaque*, muſique de Deſtouches; en 1716, *les Fêtes de l'Eté*, muſique de Montéclair; en 1718, *le Jugement de Pâris*, muſique de Bertin: en 1719, *les Plaiſirs de la campagne*, *idem*; en 1722, *Renaud*, muſique de Deſmarets; en 1725, *Télégone*, muſique de la Coſte; en 1728, *Orion*, *idem*; même année, *la Princeſſe d'Elide*, muſique de Villeneuve; en 1732, *Jephté*, muſique de Montéclair.

Il était ſi pauvre, qu'il ne pouvait acheter depuis longtems une perruque, dont il avait le plus grand beſoin. Le produit de Jephté le mit en état d'en avoir une. On ne l'appella que ſa *Jephté*.

En 1733, *Hippolyte & Aricie*, muſique de Rameau; en 1737, *les Caracteres de l'Amour*, muſique de Blamont.

Peravi (Guerneau de Saint), né à Janville en Beauce. On connaît de lui une ode ſur l'érection de la Statue du Prince Charles à *Bruxelles*; Zaluſca à Joſeph, Héroïde, & pluſieurs pieces de poéſies charmantes que l'on a inſérées dans tous les recueils.

Romance de Lucrece.

« Dans cette belle contrée,
» Où le Tibre, en ſes replis,
» Roule ſon onde dorée,
» Ma vue au loin égarée
» Errait parmi des débris.

» Le Dieu des ombres légeres
» M'invitait au doux repos,
» Quand d'antiques caracteres
» Suſpendirent mes paupieres
» Qu'allaient fermer ſes pavots.

» C'était la triſte aventure
» De Lucrèce & de Tarquin;
» J'en ai tracé la peinture;
» Puiſſe la race future
» Me ſavoir gré du larcin.

» Lucrece eut une ame tendre
» Avec un cœur vertueux.
» Tarquin ne put ſe défendre;
» Et le défaut de s'entendre
» Fit le malheur de tous deux.

» Un jour tout parfumé d'ambre;
» Méditant d'heureux efforts,
» Il la ſurprit dans ſa chambre;
» On n'avait point d'antichambre;
» On n'annonçait point alors.

» Lucrece reſte muette,
» Mais bientôt prenant un ton;
» Elle court à ſa ſonnette:
» Il en avait en cachette
» Exprès coupé le cordon.

» A ſes pieds, il tombe, il jure
» Qu'il ſera reſpectueux,
» Que ſa flame eſt vive & pure:
» On dit qu'en cette poſture
» Un homme eſt *bien dangereux*.

» Tarquin devient téméraire;
» Lucrece a recours aux cris:
» Elle tombe en ſa bergere;
» Le pied gliſſe d'ordinaire
» Sur les parquets ſans tapis.

» Auprès d'une femme aimable,
» Il a des torts à punir,

» Je ne ſais s'il fut blâmable ;
» Il faut être bien coupable
» Pour l'être au ſein du plaiſir.

» Dans le courroux qui l'enflame,
» Lucrece cede au dépit :
» On dit qu'elle en rendit l'ame ;
» Dans notre ſiecle une femme
» A plus de force d'eſprit ».

AUTRE.

L'Amour & la Folie.

« J'avais juré d'être ſage ;
» Mais avant peu j'en fus las ;
» O raiſon ! c'eſt bien dommage
» Que l'ennui ſuive tes pas.
» J'eus recours à la folie ;
» Je nageai dans les plaiſirs ;
» Le tems diſſipa l'orgie,
» Et je perdis mes deſirs.
» Entr'elles je voltigeai :
» L'une & l'autre ſe raſſemble ;
» Et je les apprivoiſerai
» Pour les faire vivre enſemble.
» Depuis, dans cette union
» Je coule ma douce vie ;
» J'ai pour femme la raiſon,
» Pour maîtreſſe la folie.
» Tour-à-tour mon goût volage
» Leur partage mes deſirs ;
» L'une a ſoin de mon ménage
» Et l'autre de mes plaiſirs ».

AUTRE.

« Un tendre aveu ſemble vous offenſer ;
» Je me tairai, puiſqu'il faut y ſouſcrire ;
» Et ce qu'on dit ſouvent ſans y penſer,
» Je le penſerai ſans le dire ».

AUTRE.

« De préſider à mes ſens
» Trois Dieux diſputaient la gloire :
» Phébus m'offrit de l'encens,
» Et Bacchus m'offrit à boire :
» Ils ſont ſéduiſans tous deux :
» Que fit le Dieu de Cythere ?
» Le fripon plus malin qu'eux,
» Me fit ſouper chez ſa mere ».

AUTRE.

L'Hymen & l'Amour.

« Un jour l'Amour faiſant voyage,
» (Ce Dieu fripon eſt grand coureur) ;
» Il rencontra ſur ſon paſſage
» L'Hymen pleurant de tout ſon cœur.

» Le voir pleurer eſt ordinaire ;
» Cupidon en fut peu touché ;
» Ces Dieux, dit-on, ne s'aiment gueres :
» Hélas ! pour nous, j'en ſuis fâché !

» Mais toutefois ils s'approcherent :
» Bon jour l'Hymen, bon jour l'Amour ;
» Et l'un & l'autre ils s'embraſſerent,
» Ainſi que font des gens de cour.

» Je ſuis, dit l'Hymen, au teint blême ;
» Bien las de ma Divinité :
» J'aime mieux être un Dieu qu'on aime ,
» Que d'être un Dieu tant reſpecté.

» A ma chapelle tant vantée,
» Petits & grands tournent le dos ;
» Et ta fougere eſt plus fêtée
» Que tous mes grands lits nuptiaux.

» Que ce jour nous réconcilie !
» Prens-moi pour ſuivant, ſi tu veux ;
» C'eſt moi qui tiendrai la bougie,
» C'eſt toi qui ſerreras les nœuds.

« L'Hymen ſut tant prêcher & dire
» Qu'à ſes raiſons l'Amour ſe rend ;
» L'Amour eſt facile à ſéduire :
» C'eſt en quoi ce Dieu me plaît tant.

» Mais comme l'Amour ne voit goute,
» Il fut arrêté ſans retour,
» Que le Dieu d'Hymen, dans la route
» Servirait de guide à l'Amour.

» Les voilà coureurs d'aventures,
» Et cherchant par monts & par vaux ;
» Un couple en qui mere nature
» N'ait voulu mettre nuls défauts.

» Même il fallait qu'à nos deux freres
» Le couple plût également ;
» *Sans quoi nul marché, point d'affaires :*
» *C'était la clauſe du ſerment.*

» Bien des pays ils parcoururent
» Sans trouver ce tréſor de prix ;
» Las & recrus, ils réſolurent
» De retourner à leur logis.

» Arrive un couple, il leur préſente
» Vieilles mœurs & jeunes attraits ;
» C'était Aglaïde & Timante,
» Ah ! dit l'Amour, faiſons la paix ».

Perrin (Pierre), né à Lyon, ſe fit Abbé, & devint ami de Voiture, qui traita avec lui de ſa charge d'Introducteur des Ambaſſadeurs, près de Gaſton, Duc d'Orléans), frere de Louis XIII.

C'eſt à lui que nous devons l'établiſſement de l'Opéra ; il compoſa la premiere paſtorale que nous ayons eue, & dont Cambert fit la muſique. Ce ballet, qui n'a d'autre nom que *la Paſtorale*, fut d'abord exécuté chez M. de la Haye, à Iſſy, en 1659 ; mais ſans machines & ſans danſes, & fut ſi applaudi, que le Cardinal de Mazarin en fit donner pluſieurs repréſentations à Vincennes devant le Roi.

En 1669, ayant obtenu des lettres-patentes pour l'établiſſement d'une Académie de Muſique, il s'aſſocia pour la muſique avec Cambert, & pour

pour les machines, avec le Marquis de Sourdeac, & donna en 1672, *Pomone*, paſtorale, dont Cambert avait fait la muſique. Les danſes furent compoſées par le ſieur Beauchamp, Surintendant des ballets du Roi. Il avait fait venir de Languedoc pluſieurs Muſiciens, entr'autres, Beaumavielle & Roſſignol, &c.

Ce fut en cette même année que le Roi choiſit M. de Lully pour Surintendant de ſa muſique, & lui fit expédier ſes priviléges, &c. Son premier théâtre fut placé au jeu de paume de Bel-air, rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud; & ſon premier opéra fut donné en 1672. C'étaient les Fêtes de l'Amour & de Bacchus, paroles de Quinault, machines de Vigarani. Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt que M. le Grand-Ecuyer, M. le Duc de Villeroy, & pluſieurs autres Seigneurs y danſerent.

En 1673, le théâtre du Palais Royal étant venu à vaquer par la mort de Moliere, le Roi le donna à l'Académie Royale, qui l'ouvrit par Alceſte; & le ſieur Pecourt, ſi fameux enſuite, y danſa pour la premiere fois.

Quoique Perrin fût un Poëte médiocre, on ne peut lui refuſer la gloire d'avoir imaginé le premier de donner des opéra français, & d'avoir compoſé le premier qui ait été fait. Ses autres poéſies ont été imprimées en 1661. Ce qu'il a fait de mieux, eſt ſon poëme de *la Chartreuſe*. Sa mort arriva à Paris vers l'an 1680.

Après celle de Lully, en 1687, le privilége de l'Opéra paſſa à M. de Francine ſon gendre, Maître-d'hôtel du Roi, & à M. Dumont, Ecuyer du Roi, commandant l'écurie de Monſeigneur.

CHANSON.

Pour deux Bergeres.

« Voici le printems,
» Voici le beau tems
» Que toutes les fleurs ſont écloſes;
» Hélas & nous reſtons
» Languiſſantes & cloſes;
» Amour, de tes boutons
» Quand feras-tu des roſes?

» Tout aime en tous lieux
» La terre & les cieux,
» Les bois, les vallons & les plaines;
» D'amour & de plaiſirs
» Les campagnes ſont pleines.
» Et nous, de ſes deſirs
» Nous n'avons que les peines ».

AUTRE.

« O doux ſommeil, que tes ſonges aimables
» M'ont donné de plaiſir!
» Ah! ſi la mort a des charmes ſemblables,
» Je conſens de mourir.

» J'ai cru Philis dans vos bras adorables
» Enfin ne plus languir.
» O doux, &c. »

Chanſon à boire.

» Que l'inventeur de la bouteille
» Fut un grand fat
» D'enfermer le jus de la treille
» Dans un vaiſſeau ſi délicat!
» Vive les flacons & les pots,
» Bacchus y ſommeille en repos.

» Quoi! mettre à la merci du verre
» Et de l'oſier
» Le plus noble jus de la terre,
» Et les délices du goſier!
» Vive, &c.

» Alors que je frappe ma pinte,
» Ou mon grand broc;
» Au lieu de caſſer elle tinte,
» Et ne branle non plus qu'un roc.
» Vive, &c.

» Au ſon perſonne ne rechigne;
» L'on court au vin;
» La bouteille eſt comme le cygne,
» Elle ne chante qu'à ſa fin.
» Vive, &c.

Perron (Jacques Davy du), Cardinal, grand Aumônier de France, Evêque d'Evreux, naquit à S. Lo, en 1556, le 15 Novembre, fut Lecteur d'Henri III, & chargé de la réconciliation d'Henri IV avec le Saint Siége. Il y avait dans ſes poéſies une élévation naturelle & beaucoup de ſentiment.

Sa mémoire était ſi prodigieuſe, qu'un jour ayant entendu un Poëte réciter au Roi une piece de vers, il prétendit que cette piece était de lui, &, pour le prouver, la récita ſur le champ. Il rendit auſſi-tôt la tranquillité à ce pauvre Poëte, en avouant qu'il l'avait retenue.

Ce fut lui qui fut chargé de l'oraiſon funebre de Marie Stuart, & de celle de Ronſard.

Clément VIII le fit Cardinal, & peu de tems après il fut nommé à l'Archevêché de Sens.

Il mourut à Paris le 5 Décembre 1618, & fut enterré à Sens, où on lui éleva un magnifique tombeau dans le chœur de la cathédrale.

CHANSON.

« Sortez de mon eſprit penſers pleins de délices,
» Cher & doux entretien, dont l'état eſt changé,
» Qu'un injuſte meſpris convertit en ſupplices,
» Je vous ouvre la porte, & vous donne congé.

» On ne me verra plus me baigner de mes larmes,
» Pour avoir eſprouvé le feu de ſes regards.
» Le tems contre ſes traits me donnera des armes,
» Et l'abſence & l'oubli repouſſeront ſes dards.

» Avec vos mots flatteurs & vos feintes idoles,
» De conſtance & de foi, déités ſans pouvoir,
» Dont le ſon déguiſait ſi ſouvent les paroles,
» Quel amant n'eût été facile à décevoir?

» Me jurer que ſon cœur, dont les flâmes ſont mortes,
» Embraſé d'un beau feu, ſoupirait nuit & jour,
» Et de myrthe enchaîné de mille & mille ſortes,
» Brûlait avec le mien ſur l'autel de l'Amour.

» A moi, qui ne vivais que pour lui rendre hommage,
» Et n'aimais mon eſprit enclin à l'adorer,

» Que pour le ſeul reſpect des traits de ſon viſage,
» Que l'amour de ſa main y ſut ſi bien placer.

» Adieu; mais qu'ai-je dit! quelle erreur me tranſporte?
» Qui, moi, de tes beaux yeux vouloir rompre la loi!
» Et briſer tant de nœuds, dont la chaîne eſt ſi forte,
» Comme ſi mon vouloir était encor à moi »!

Pesselier (Charles-Etienne), né à Paris le 9 Juillet 1712, d'une très bonne famille, reçut une excellente éducation, qui lui fit faire les progrès les plus rapides dans ſes études.

Son goût pour la poéſie ſe manifeſta dès ſa plus grande jeuneſſe; mais il fut obligé de ſacrifier ſon goût aux projets de ſes parens. Cependant il ne put s'empêcher de faire quelques comédies qui eurent du ſuccès, & qui l'auraient peut-être engagé à pourſuivre cette carriere, s'il n'avait pas été chargé d'un ouvrage ſur les Finances, qui l'enleva pour toujours au théâtre.

Peſſelier ſe délaſſait de ſes ſérieuſes occupations, en compoſant des fables, qui, peut-être, ont plus de mérite que celles de la Motte, parce qu'elles n'ont pas tant d'eſprit, & dont il donna un recueil en 1748.

La fatigue que lui cauſait un travail forcé, abrégea ſes jours. Il languit environ ſix mois, & mourut le 24 Avril 1763, emportant les regrets de tous ſes amis.

Jamais il n'a rien dit ni écrit qui pût bleſſer les mœurs ni la ſociété, & ce n'eſt pas un petit mérite dans ce ſiecle.

On trouva à ſa mort une grande quantité de pieces fugitives, fables, épîtres, madrigaux, chanſons, &c. dont pluſieurs ſont charmantes.

Pezay (Maſſon, Marquis de), *né près de Blois, fut d'abord Mouſquetaire*; il fit une ou deux campagnes en qualité d'Aide-de-camp; il fut enſuite Capitaine de dragons & Meſtre-de-camp, puis employé en qualité de Maréchal des logis dans une eſpece d'état major ambulant, créé par M. de Choiſeul: il parvint environ un an avant ſa mort à ſe faire nommer Inſpecteur général des gardes-côtes; & c'eſt dans une de ſes tournées qu'il fut attaqué de la maladie qui l'a conduit au tombeau. Il était actif, auſſi infatigable dans le travail, qu'ardent dans les plaiſirs,

complaiſant, doux, poli dans la ſociété, plein de ces talens aimables qui en font le charme & l'amuſement. Il avait joui quelque tems avant de mourir, de la confiance de pluſieurs Miniſtres; & s'il eût un peu moins brigué la faveur, il eût mérité d'avoir encore plus d'amis. Il mourut en 1777, juſtement regretté d'une femme charmante qu'il avait épouſée depuis peu.

M. de Pezay a donné au public *Zélis au bain*: *la Cloſiere & la Roſiere de Salency*, opéra-comiques: *les Soirées Helvétiennes*, *Alſaciennes & Francomtoiſes*: une traduction de *Catulle*, de *Tibulle* & de *Gallus*: *les Campagnes de M. le Maréchal de Maillebois en Italie*: *pluſieurs pieces de Poéſies fugitives*, imprimées dans différens recueils, & un recueil de Chanſons manuſcrites, dont nous aurions bien deſiré avoir connaiſſance.

CHANSON.

« Thaïs le printems ſe paſſe,
» Il faut nous en conſoler;
» Oui, l'hiver qui le remplace,
» Près de toi peut l'égaler.
» Sont-ce les fleurs qu'on regrette?
» Ton viſage en eſt ſemé;
» Te voir avant ta toilette,
» C'eſt ſe croire au mois de mai.

» Des jours où naît le feuillage,
» Un de ces charmes précieux
» Eſt le ſéduiſant ramage
» Du Roſſignol amoureux;
» Dis-nous ta chanſon nouvelle,
» Et nous allons convenir
» Que le chant de Philomele
» Commence au lieu de finir.

» Du regne charmant de Flore,
» Dont je trace le tableau,
» Près de toi, ta fille encore
» Nous offre un rapport nouveau;
» Je veux vous placer enſemble
» Dans ce couplet de chanſon,
» Comme le printems raſſemble
» La roſe près du bouton ».

AUTRE.

« Eh quoi! déja ſitôt paſſée ;
» Nuit heureuſe, amoureuſe nuit!
» Avec toi mon bonheur s'enfuit ;
» Mais il m'en reſte la penſée.
» Oui, la mémoire fait jouir;
» C'eſt un de nos plus doux partages.
» Plaiſirs, vous ſeriez trop volages
» Sans le bienfait du ſouvenir ».

AUTRE.

« J'aime Roſette à la folie :
» L'Amour l'a faite ſi jolie!
» Qui n'en ſerait point amoureux?
» Qu'elle ſoit tendre autant que belle,
» A jamais je lui ſuis fidele,
» Et gaiment nous vivrons tous deux.
» J'aime bien; mais je veux qu'on m'aime;
» Les faveurs me font aimer mieux,
» Et je n'ai point l'honneur ſuprême
» D'être conſtant ſans être heureux.

» Pourquoi reprocher à Roſette,
» Si Dieu la fit un peu coquette?
» Coquette en amour, quel bonheur!
» Un inſtant de coquetterie,
» Du caprice & de la folie,
» Que de volupté pour un cœur!
» Mais il faut jouir quand on aime;
» Coquette; alors ton art vaut mieux;
» Tu rirois, conviens-en toi-même,
» D'un cœur conſtant ſans être heureux.

» Roſette, je ſuis ton eſclave;
» Et ſi tout haut mon cœur te brave,
» Tout bas il palpite d'amour :
» Je ſuis bien loin d'être infidele.
» Mais ſi tu fais trop la cruelle,
» Cela pourrait venir un jour.

» Couronne dont l'Amant qui t'aime;
» Sois coquette après, ſi tu veux;
» Mais j'ai pour maxime ſuprême
» D'être inconſtant ou très-heureux ».

Petit (Louis), ancien Receveur général des domaines & bois, né à Rouen, en 1614, était ami du grand Corneille, & ſe chargea de faire imprimer ſes pieces. C'était un des beaux eſprits les plus aſſidus à l'hôtel de Rambouillet, & il était fort ami des Ducs de Montauſier & de Saint-Aignan. On a un recueil de ſes poéſies, où l'on trouve des choſes charmantes. Nous avons donné une chanſon de lui dans notre quatrieme livre, qui commence ainſi:

Dès que Robin eut vu partir Toinette, &c.

Petit mourut en 1693.

Pic (l'Abbé) donna à l'Opéra, en 1695, *le Ballet des Saiſons*, muſique de Colaſſe; en 1696, *la Naiſſance de Vénus*, *idem*; en 1697, *Aricie*, ballet muſical de la Coſte. Il mourut en 1712.

Piron (Alexis), né à Dijon le 9 Juillet 1689, était fils d'un Apothicaire qui fut Echevin & Poëte. Alexis fut d'abord Avocat, & vint en 1719 tenter fortune à Paris. Il entra chez le Chevalier de Belle-Iſle, où on l'employa comme copiſte. (Joli rôle pour Piron)? Il fit enſuite pluſieurs opéra-comiques qui eurent beaucoup de ſuccès, & donna pluſieurs pieces aux Français, entr'autres, Guſtave & la Métromanie, que Moliere aurait avouée avec plaiſir.

Ce fut vers ce tems-là que le Comte de Livri le logea chez lui, & l'aima d'une amitié qui ne finit qu'avec ſa vie; il le maria avec Dlle. Quenauder, qui avait environ deux mille livres de rente, & il eut la générosité de lui aſſurer ſix cent livres viageres. M. le Marquis de Laſſay en fit autant, mais ſans ſe nommer; & Piron fut obligé d'accepter le contrat chez un Notaire, ſans pouvoir connaître ſon bienfaiteur, qui n'a été connu qu'apès ſa mort.

Ayant perdu ſa femme en 1751, il demeura le reſte de ſa vie chez une niece (mariée aujourd'hui avec M. Capron, ſi connu par ſes talens

pour le violon), & mourut le 21 Janvier 1773, âgé de quatre-vingt-trois ans & demi. Il fut pluſieurs fois au moment d'être nommé à l'Académie Françaiſe; mais ſes ennemis trouverent les moyens de l'en écarter. Cependant Louis XV, en l'en excluant à la ſollicitation de l'Evêque de Mirepoix, eut la bonté d'adoucir ſon refus, en lui accordant une penſion ſur ſa caſſette.

Il faut lire la vie de Piron par M. Rigoley de Juvigny, à la tête de l'édition des œuvres de cet illuſtre Poëte, qu'il a bien voulu rédiger; elle eſt remplie de choſes gaies & intéreſſantes. Il ſerait à deſirer qu'on écrivît ainſi l'hiſtoire des grands hommes.

CHANSON.

Le Miroir.

« *Miroir officieux, je doi*
» T'aimer toute ma vie:
» Je poſſede, graces à toi,
» La charmante Silvie:
» Et je te regarde en ce jour,
» Comme un Dieu tutélaire
» Qui fait pour moi plus que l'Amour
» N'aurait jamais pu faire.

» Miroir plus peintre que la Tour,
» Plus prompt & plus ſincere,
» Et vous, mes trumeaux, tour à-tour
» Répétez ma Bergere:
» Croyez que jamais vous n'aurez
» De plus parfait modele,
» Et que plus vous l'embellirez,
» Plus vous ſerez fidele.

» Glace, ne faites votre effet
» Qu'en faveur de ma belle;
» Obſcure pour tout autre objet
» Ne repréſentez qu'elle.
» Par le même art, en ma faveur
» Et contre votre uſage,
» Puiſſiez-vous, ainſi que mon cœur,
» Conſerver ſon image ».

Place (Pierre-Antoine de la), né à Calais, en 1709, ancien Secrétaire de l'Académie d'Arras, propriétaire du privilége du Mercure, a fait pluſieurs pieces eſtimées, dont quelques-unes ont eu un grand ſuccès. Il a donné une traduction du Théâtre Anglais en vers & en proſe, & eſt le premier qui nous ait fait connaître ce genre de littérature. Son imitation du roman de Tom Jones eſt charmante, & nous doutons que l'original ſoit plus intéreſſant. Cet auteur eſtimable & aimé d'un grand nombre d'amis a fait pluſieurs jolis chanſons, dont nous rapporterons celles qui ſont venues à notre connaiſſance.

CHANSON.

« Ami, tel eſt mon deſtin :
» Tout paſſe dans la vie.
» Quand je quittai le Dieu du vin,
» *Je brûlai pour Silvie.*
» Les Muſes même trop ſouvent
» Ont reçu mon hommage.
» Je les redoute maintenant,
» Mais en ſuis-je plus ſage ?

» Tu te trompes, ſi tu le crois ;
» Et la ſageſſe auſtere,
» Vainement fait parler des droits
» Que le deſir fait taire.
» Le cœur eſt fait pour le plaiſir ;
» Il eſt jeune à tout âge ;
» Interdiſez-lui le deſir,
» Quel ſera ſon uſage ?

» Eſpoir de ſuccès & d'honneurs,
» *Séduiſante* manie,
» Phoſphores brillans & trompeurs,
» Laiſſez en paix ma vie :
» Contre vous je combats en vain ;
» Quand la gloire vous guide ;
» Mais plus l'eſprit ſe trouve plein,
» Et plus le cœur eſt vuide.

» Froid & redoutable poiſon
» D'un cœur tendre & ſenſible ;

» Tyran qu'on appelle raiſon ;
» Que ton joug eſt pénible !
» Lorſque ſous la loi des deſirs
» Je béniſſais mes chaînes ;
» Je ne comptais que mes plaiſirs,
» Tu calcules mes peines ».

AUTRE.

« Vous voulez apprendre à rimer ;
» Et daignez me choiſir pour maître !
» Pour peu que vous ſachiez aimer,
» Charmante Eglé, je veux bien l'être.

» Telle eſt la premiere leçon
» Que je donne à mes écolieres.
» Si le cœur eſt votre Apollon,
» Vous remplacerez *Deshoulieres.*

» L'eſprit ſouvent parle au haſard :
» La voix du cœur eſt toujours ſûre.
» Les regles ſont filles de l'art ;
» Mais l'art eſt fils de la nature.

» N'écoutez que le ſentiment ;
» Son eſſor eſt toujours ſublime :
» Si vous aimez bien votre amant,
» Vous ne chercherez point la rime.

» L'eſprit fait de fades chanſons ;
» La ſeule vanité l'inſpire :
» Ovide était sûr de ſes ſons,
» Lorſque l'amour montait ſa lyre.

» Aimez donc, & ſuivez la loi
» Que lui dictait ce Dieu ſuprême.
» Quand vous aimerez comme moi,
» Eglé, vous rimerez de même ».

AUTRE.

« Triſtes regrets, ſortez de ma penſée.
» Tout me l'apprend, j'ai perdu mon ami !

» Colin m'aimait, Colin m'a délaiſſée :
» Raiſon me dit de l'oublier auſſi ;
» Plus je l'aimais, plus mon ame eſt bleſſée.
» Mais qui jamais me plaira comme lui ?

» Tous nos bergers empreſſés à me plaire,
» S'offrent ſans ceſſe à calmer mon ennui ;
» Je puis ravir Licidas à Glicere,
» Le beau Cléon pour moi s'eſt attendri ;
» Contre un ingrat, tout aigrit ma colere ;
» Mais qui jamais me plaira comme lui ?

» Le grave Orgon, l'oracle du village
» De mes parens a mandié l'appui.
» Le fier Hylas, ſi riche & ſi volage,
» Semble pour moi ſe fixer aujourd'hui :
» L'ingrat Colin n'eſt ni riche ni ſage ;
» Mais qui jamais me plaira comme lui ?

» Parmi les pleurs, l'eſpoir & les alarmes,
» Mon faible cœur laſſé d'avoir langui,
» Pour le combattre eſſaya d'autres armes,
» Dont en ſecret ce cœur même a gémi ;
» Du changement on vante en vain les charmes,
» Jamais amant ne m'a plu comme lui ».

Envoi d'une Roſe.

» Fille de Zéphir & de Flore,
» Belle Roſe! jouis d'un ſort que j'envierais ;
» Vas mourir ſur le ſein de celle que j'adore :
» Si tu ſens ton bonheur, tu mourras ſans regrets.
» Mais mon deſtin ſerait plus doux encore ?
» Car où tu meurs, je renaîtrais ».

L'heureux exil.

« Cher *Daphnis*, tu me plains à tort :
» Sois plutôt jaloux de mon ſort.
» Seul & loin du faſte des cours,
» Avec Bacchus & mon Iris ;
» L'un me donne les plus beaux jours,
» Et l'autre les plus belles nuits ».

L'Amour ancien & l'Amour moderne.

« L'Amour, jadis enfant timide,
» N'ayant que le reſpect pour guide,
» En dépit des ſens,
» Marchait à pas lents,
» Mais arrivait,
» Et vivait
» De ſa gloire :
» Au tems préſent,
» Le ſot enfant,
» Toujours volant
» Et triomphant,
» Survit à peine à ſa victoire ».

Plein-chêne (de) a donné pluſieurs opéra-comiques.

Plumeteau (M. Gigault de), Gentilhomme ordinaire du Roi, & l'un des plus aimables hommes de ſon tems, naquit en 1726, & mourut en Novembre 1758.

Perſonne ne connut mieux que lui les graces & la délicateſſe de la poéſie. Il ſe préparait à donner quelques ouvrages lyriques, qui, ſans doute, euſſent eu le même ſuccès que ſes autres productions, lorſque la mort vint l'empêcher d'y mettre la derniere main.

Il ſerait à deſirer que ſa reſpectable famille, qui chériſſait ſi tendrement les qualités de ſon cœur, rendît hommage à celles de ſon eſprit, en raſſemblant les productions éparſes de cet aimable Poëte. Ce ſerait un des plus agréables recueils que l'on eût encore fait. Ce tribut eſt bien dû à ſa cendre ; c'eſt le vœu de tous ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur d'être aimé de lui, & qui donneront toujours des larmes à ſa mémoire.

CHANSON.

« Il eſt donc vrai, Lucille,
» Vous quittez ce hameau ?
» Cherchez-vous à la ville
» Quelqu'hommage nouveau ?

» L'amant qui fait entendre
» Un langage apprêté,
» Vaut-il un berger tendre
» Qui dit la vérité !

» Vous verrez ſur vos traces
» Mille jeunes galans
» Qui vanteront vos graces,
» Qui peindront leurs tourmens :
» C'eſt l'art qui les inſpire,
» Et non le ſentiment ;
» Moi, j'oſe à peine dire
» Quand j'aime tendrement.

» A l'air qu'ils font paraître,
» Quand ils offrent leur foi,
» Vous les croirez peut-être
» Auſſi tendres que moi.
» Leur vanité, Bergere,
» Allume tous leurs feux ;
» Je n'ai l'art ni de plaire
» Ni de tromper comme eux ».

AUTRE.

« Ah ! combien l'amour a de charmes,
» Pour les cœurs tendrement épris !
» S'il nous cauſe quelques alarmes,
» C'eſt pour y donner plus de prix.
» Depuis que j'aime Eléonore,
» Tout ſemble brûler de mes feux ;
» Tout me peint l'objet que j'adore ;
» Tout conſpire à me rendre heureux.

» Au matin, la clarté nouvelle
» Retrace ma Belle à mes yeux ;
» L'aſtre du jour me la rappelle,
» Quand il brille de tous ſes feux.
» Elle a la fraîcheur de l'aurore
» Et l'éclat d'un jour radieux.
» Tout me peint, &c.

» Lorſque le ſouffle du Zéphire,
» Qui vient de careſſer les fleurs,
» Agitant l'air que je reſpire,
» Y mêle de douces odeurs;
» C'eſt l'haleine d'Eléonore
» Qui ſemble parfumer ces lieux.
» Tout me peint, &c.

» Si l'on me voit de ſes égales
» Quelques inſtans ſuivre les pas,
» Même aux genoux de ſes *rivales*,
» Je crois adorer ſes appas!
» C'eſt quelque trait d'Eléonore
» Qui trompe mon cœur amoureux.
» Tout me peint, &c ».

AUTRE.

« L'autre jour la jeune Silvie
» Voulut imiter les *accens*,
» D'Apollon, qui, *près de Clitye*
» Rendait les ſons *les plus touchans*,
» Elle chanta *tout* comme lui.
» Ce *Dieu*, *la prenant pour modele*,
» *Voudrait l'imiter aujourd'hui*,
» *Mais il ne chante pas comme* elle ».

AUTRE.

« Colin, à peine à ſeize ans,
» Aimait déja Colette;
» Colette, à peine à treize ans
» Ecoutait la fleurette:
» On ne vit de ſi jeunes amans,
» Que Colin & Colette.

» Colin ſent déja des feux,
» En ſecret il ſoupire;
» Colette forme des vœux,
» Et cache ſon martyre:
» Colette & Colin s'aiment tous deux,
» Sans oſer ſe le dire.

» Ils s'en allaient ſans deſſein
» Le matin ſur l'herbette,
» Le cœur battait à Colin;
» Il battait à Colette:
» Son bouquet lui tombe de la main;
» Colin perd ſa houlette.

» Il s'approche doucement;
» Un ſoupir le décele;
» L'un regarde tendrement;
» L'autre en devient plus belle:
» Qu'as-tu donc, lui dit-il en tremblant?
» Qu'as-tu donc, lui dit-elle?

» Colette, au dedans de moi,
» Je ſens un trouble extrême:
» Moi, Colin, auprès de toi,
» Je le ſens tout de même:
» Ah! Colette, je t'aime, je crois;
Colin, je crois, je t'aime.

» Pour l'uſage de ſes dons;
» Nature les éclaire;
» Un dieu par des charmes prompts,
» Les conduit au myſtere.
» En amour il n'eſt point de leçons
» Qui vaillent la premiere ».

AUTRE.

« Non, non, le Dieu qui fait aimer,
» N'eſt pas le même qui fait plaire;
» Le trait qui bleſſe le Berger
» Bleſſerait toujours la Bergere.
» L'Amour, dont vous avez les traits victorieux,
N'eſt pas le même qui m'enflâme;
» On ne le verrait pas ſi fier dans vos beaux yeux,
» Et ſi timide dans mon âme.
» Non, non, &c.

AUTRE.

« J'ai ſix fois, dans la plaine,
» Vu jaunir nos moiſſons,

» Depuis que ma Climène
» Ecoute mes chanſons :
» D'une ardeur éternelle
» Nous brûlons tous les deux :
» Le tems la rend plus belle,
» Et moi plus amoureux.

» Ses ſermens ſur l'arêne
» Ne furent point tracés,
» Nos noms ſur aucun chêne
» Ne ſont entrelacés ;
» Ce ſont les faibles armes
» D'un amour impoſteur ;
» Mes ſermens & ſes charmes
» Sont gravés dans mon cœur.

» *Nous ſervons de modeles*,
» *On nous voit dans nos feux*
» *Egalement fideles*,
» *Egalement heureux*.
» Le froid de la conſtance
» Eſt loin de nos plaiſirs,
» Et notre jouiſſance
» N'a que l'air des deſirs ».

AUTRE.

« Rien ne me plaît, s'il n'eſt de Liſette ;
» Ce bouquet eſt cueilli de ſa main :
» Ce ruban qui pare ma houlette,
» Pendant long-tems a paré ſon ſein.
» J'aime Liſette, & dès l'aurore
» Je lui parle de mon amour ;
» Elle m'écoute, & j'en parle encore
» Quand le ſoleil a fini ſon tour.

» Veux-tu m'aimer, me diſait Climène ;
» Prens mon cœur, & donne-moi le tien.
» Point n'en voudrais, *fuſſiez-vous la Reine* ;
» Liſette, hélas ! m'a donné le ſien.
» J'aime Liſette, &c.

» Que Licidas quitte ſa bergere,
» Et que Philis quitte ſon berger,
» Qu'au plaiſir d'être tendre & ſincere,
» On préfere celui de changer.
» J'aime Liſette, &c. »

La Roſe & le Zéphir,

CANTATILLE.

« Non, vous ne m'aimez pas,
» Diſait une Roſe nouvelle,
Au Zéphir empreſſé, qui voltigeait près d'elle :
» Vous le jurez en vain tout bas,
» Quand je vous vois de cette aîle légere,
» Dont vous careſſez mes appas,
» Voler au ſein d'une rivale altiere,
Et flatter juſqu'aux fleurs que foule ſous ſes pas.
» La plus ſimple bergere :
» Non, Zéphir, vous ne m'aimez pas.
» On cherche moins à plaire,
» Quand on eſt bien épris ;
» Un cœur tendre & ſincere
» Ne connaît d'autre prix
» Que l'objet qu'il préfere.
» Le Papillon volage
» Séduit par ſes couleurs ;
» Mais on craint ſon hommage.
» Moins brillant & plus ſage,
» Il ſéduirait les fleurs.
» On cherche moins à plaire,
» Quand on eſt bien épris ;
» Un cœur tendre & ſincere
» Ne connaît d'autre prix
» Que l'objet qu'il préfere.
» Ah ! calmez, dit Zéphir, un injuſte courroux ;
» Pour vous, j'ai mépriſé les roſes les plus belles ;
» Si l'on m'a vu badiner avec elles,
» Je n'ai jamais ſoupiré qu'avec vous.
» On peut voltiger quelquefois,
» Sans bleſſer un amour extrême ;

» J'amuſe l'objet que je vois,
» Sans offenſer celui que j'aime.
» Au milieu des ris & des jeux,
» L'Amour n'eſt pas toujours volage;
» L'Amant triſte n'aime pas mieux,
» L'Amant badin plaît davantage.
» On peut voltiger quelquefois,
» Sans bleſſer un amour extrême;
» J'amuſe l'objet que je vois,
» Sans offenſer celui que j'aime ».

Poinsinet (Antoine-Alexandre-Henri), né à Fontainebleau, en 1735, d'une famille attachée à la maiſon d'Orléans, ne fit pas d'aſſez bonnes études pour bien remplir la carriere qu'il embraſſa depuis. On l'a vu pluſieurs fois être joué le même jour ſur les trois théâtres de la ville, & même avec ſuccès. Son opéra d'Ernelinde a le mérite d'avoir donné naiſſance à la ſuperbe muſique de M. Philidor. Ses opéra-comiques ont eu beaucoup de ſuccès, ſur-tout Tom-Jones & le Sorcier; ſa comédie du Cercle, qui eſt de tous ſes ouvrages celui qui a le plus réuſſi, n'eſt, dit-on, qu'un recueil de ſcènes priſe de tous les côtés; mais cette piece n'en eſt pas moins agréable. Poinſinet, né avec des talens, ne les a pas aſſez cultivés. Il a été un des exemples les plus ſinguliers de la poſſibilité d'unir quelques talens à une ſimplicité très voiſine de la bêtiſe. On aurait peine à croire les ſcènes de myſtification dont il a été l'objet, ſi elles n'étaient avérées par nombre de témoins dignes de foi.

En 1769, un de ſes amis l'avait engagé à l'accompagner en Eſpagne, où il allait établir une troupe de Comédiens. Poinſinet devait lui fournir toutes les pieces dont il avait beſoin. Ce malheureux ſe noya dans le Guadalquivir, en ſe baignant, & jamais on n'a ſu ſi ſon corps avait été retrouvé.

Il a donné à l'Opéra, en 1767, *Ernelinde*, muſique de Philidor; *Théonis*, acte mis en muſique par Berthon, Trial & Granier. A la Comédie Italienne, *Gilles, garçon Peintre*, *la Bagarre*, *Sancho Pança*, *le Sorcier*, *Tom-Jones*, &c.

Poinsinet de Sivry (Louis), né à Verſailles, en 1735. Il a donné au

Théâtre Français Brizeis & Ajax, & a fait des traductions de pluſieurs comédies d'Ariſtophane & d'autres poéſies greques remplies de vers charmans. Nous avons auſſi de lui une édition d'Horace, avec des notes intéreſſantes, & une traduction auſſi ſavante qu'élégante de Pline le Naturaliſte. Cette traduction aſſure à jamais ſa réputation. M. Paliſſot dit avec raiſon qu'un très grand nombre de fautes ne ſuffirait pas pour décrier un pareil ouvrage.

Pompignan (M. le Franc de), connu par ſa belle tragédie de Didon, par ſes poéſies ſacrées, & par pluſieurs autres ouvrages, ancien premier Préſident de la Cour des Aydes de Montauban, & l'un des membres de l'Académie Française, a donné à l'Opéra, en 1737, *le Triomphe de l'Harmonie*, muſique de Grenet; en 1750, *Léandre & Hero*, muſique du Marquis de Braſſac; en 1759, *Apollon, Berger d'Admete*, en un acte, muſique de Grenet.

ODE,

Tirée du Pſeaume 103.

« Inſpire-moi de ſaints cantiques,
» Mon ame, bénis le Seigneur.
» Quels concerts aſſez magnifiques,
» Quels hymnes lui rendront honneur!
» L'éclat pompeux de ſes ouvrages,
» Depuis la naiſſance des ages,
» Fait l'étonnement des mortels.
» Les feux céleſtes le couronnent,
» Et les flames qui l'environnent
» Sont ſes vêtemens éternels.

» Ainſi qu'un pavillon tiſſu d'or & de ſoie,
» Le vaſte azur des Cieux ſous ſa main ſe déploie;
» Il peuple leurs déſerts d'aſtres étincelans.
» Les eaux autour de lui demeurent ſuſpendues;
» Il foule aux pieds les nues,
» Et marche ſur les vents.

» Faut-il entendre ſa parole,
» Les Cieux croulent, la mer gémit,

» La ſoudre part, l'aquilon vole,
» La terre en ſilence frémit.
» Du ſeuil des portes éternelles,
» Des légions d'eſprits fideles
» A ſa voix s'élancent dans l'air,
» Un zele dévorant les guide,
» Et leur eſſor eſt plus rapide
» Que le feu brûlant de l'éclair.

» Il remplit du cahos les abîmes funebres ;
» Il affermit la terre & chaſſe les ténebres ;
» Les eaux couvraient au loin les rochers & les monts ;
» Mais au bruit de ſa voix les ondes ſe troublerent,
» Et ſoudain s'écoulerent
» Dans leurs gouffres profonds.

» Les bornes qu'il leur a preſcrites
» Sauront toujours les reſſerrer ;
» *Son doigt a tracé les limites,*
» Où leur fureur doit expirer.
» La mer, dans l'excès de ſa rage,
» Se roule envain ſur le rivage,
» Qu'elle épouvante de ſon bruit ;
» Un grain de ſable la diviſe,
» L'onde écume, le flot ſe briſe,
» Reconnaît ſon maître & s'enfuit, &c.

Si le recueil de M. de Pompignan avait beaucoup de pieces de cette force, quel Poëte pourrait-on lui comparer ?

PONTALAIS (Janin du), Chef & Maître des Joueurs de farces & de moralités qu'il compoſait, & avec leſquelles il gagnait ſa vie ſous le regne de François I, ordonna par ſon teſtament que ſon corps fût enſeveli dans un cloaque où s'égoutait l'eau de la marée de Paris, près de l'égliſe de S. Euſtache. Sa volonté fut exécutée, & le trou fut couvert d'une pierre, avec une épitaphe. Cette pierre s'appella depuis *le Pontalais*, juſqu'en 1719 qu'on l'ôta pour conſtruire une maiſon. Alais fit cet acte d'humilité, parcequ'il ſe repentait d'avoir donné l'idée d'impoſer un denier tournois ſur chaque panier de marée qui arrivait aux halles.

Pont-de-Vesle (Antoine de Ferriol, Comte de), fils d'un Préſident à mortier du Parlement de Metz, & d'Angélique de Tencin, ſœur du Cardinal, neveu de M. de Ferriol, Ambaſſadeur du Roi à Conſtantinople, & frere de M. le Comte d'Argental, Miniſtre plénipotentiaire de l'Infant de Parme, connu par ſon amour pour les arts, & par l'amitié de M. de Voltaire, naquit le 1 Octobre 1697. Il fut Intendant honoraire des claſſes de la Marine, & Lecteur du cabinet du Roi.

Le goût qu'il avait pour le théâtre, l'engagea à compoſer pluſieurs pieces qui ont eu du ſuccès, telles que *le Complaiſant*, *le Fat puni* & *le Somnambule*. Cet homme aimable & aimé de tous ſes amis, languiſſait depuis longtems & dépériſſait chaque jour, lorſque la mort termina des ſouffrances qu'il ſupporta avec le plus grand courage. Il a fini le 3 Septembre 1774.

CHANSON.

« Hélas! qu'eſt-ce donc que je ſens?
» Rêveuſe languiſſante, en ſecret je ſoupire.
» La raiſon, ſur mon cœur, a perdu ſon empire:
» Rien ne rend le calme à mes ſens.
» Je veux, je me repens, j'eſpere, je deſire;
» En proie à ces troubles naiſſans,
» Je pleure, & ne fais que redire,
» Hélas! qu'eſt-ce donc que je ſens»!

AUTRE.

« Si tu veux que je boive, ami,
» Buvons à celle que j'adore,
» Je n'y ſaurais boire à demi;
» Verſe-moi tout plein, verſe encore;
» Ni l'Amour, ni Bacchus n'en ſeront point jaloux:
» S'ils avaient vu celle que j'aime,
» L'Amour y boirait comme nous,
» Et Bacchus l'aimerait de même».

Ponthus de Thiard, Evêque de Châlons-ſur-Saône, né à Biſſy, dans le diocèſe de Mâcon, l'an 1521, mort en ſon château de Bragny le 23 Septembre de l'an 1605, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Il floriſſait ſous les regnes de Henri II, François II & Henri III. On a de lui un livre de Vers lyriques, un recueil de Poéſies mêlées, &c.

Il avait trop d'érudition pour un Poëte & pour un Evêque; cependant il n'a jamais été tous les deux enſemble; car il y avait longtems qu'il avait renoncé à la poéſie, quand, en 1578, Henri III le nomma à l'Evêché de Châlons. Alors il ne s'occupa plus que de la théologie.

Ses poéſies furent très bien accueillies, & Ronſard lui attribue la gloire d'avoir fait les premiers ſonnets français.

Autrefois la qualité de Buveur (*a*) était inſéparable de celle de Poëte. M. de Thiard aurait dû ſe défaire de l'une en abandonnant l'autre; mais il la conſerva juſqu'à la fin de ſes jours. Cependant c'était moins par intempérance que par beſoin; car il jouiſſait d'une ſanté robuſte même à l'âge de quatre-vingt ans, quoique tous les jours avant de ſe coucher, il eut coutume de boire une grande quantité de vin pour s'endormir.

(*a*) Horace, L. 1, Ep. 19.

Nulla placere diù, nec vivere carmina poſſunt,
Quæ ſcribuntur aquæ potoribus: ut malè ſanos
Adſcripſit liber ſatyris fauniſque Poëtas,
Vina ferè dulces oluerunt manè Camenæ,
Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus.
Ennius ipſe Pater nunquàm, niſi potus ad arma
Proſiluit dicenda. Forum putealque Livonis.
Mandabo ſiccis, adimam cantare ſeveris.
Hoc ſimul edixi; non ceſſavere Poëtæ
Nocturno certare mero, putere diurno.

« Jamais buveur d'eau ne fit des vers capables de plaire & de ſe ſoutenir long-tems.
» Depuis que Bacchus a ébranlé le cerveau des Poëtes, & qu'il les a enrôlés avec ſes
» Faunes & ſes Satyres, les muſes les plus retenues n'ont preſque plus rougi de ſentir
» le vin dès le point du jour: Homere a fait de cette liqueur des éloges qui font bien
» voir qu'il n'en était pas ennemi, & Ennius, le pere de notre poéſie, ne chantait
» jamais les exploits des Romains qu'après que le vin avait échauffé ſa veine. Le
» Barreau eſt pour les buveurs d'eau, & la Poéſie pour les ivrognes.
» C'eſt la loi que j'ai établie moi-même; & depuis ce tems-là, nos Poëtes ſe ſont
» mis à boire jour & nuit à qui mieux mieux ».

Pontoux (Claude de), né en Bourgogne vers 1540, étudia d'abord en Médecine, ſe retira à Dole en Franche-Comté, & fit un voyage en Italie, où il apprit ſi bien l'Italien, qu'il compoſa des poéſies en cette langue. Il en revint en 1571, & mourut à Châlons en 1579. On prétend qu'il fit des comédies & des tragédies, mais elles ſont inconnues.

CHANSON.

» *Ma petite Janneton,*
» *Me permet bien que je tâte*
» *Son beau col & ſon menton;*
» *Et veut bien que je m'ébatte;*
» *Mais ſitôt que je me hâte*
» *De ravir le beau bouton*
» *Qui fleurit ſur ſon teton,*
» *Et les fraiſettes jumelles,*
» *Elle me dit en riant:*
» *Ne touchez pas là friand,*
» *C'eſt le joyau des pucelles*».

Porte-lance, né à Paris, Auteur eſtimable de la tragédie d'Antipater, a fait en ſociété quelques comédies & opéra-comiques qui ont eu du ſuccès.

Poujade (le Vicomte de la), Lieutenant Colonel du régiment de Fleury, Cavalerie, né vers le commencement de ce ſiecle, eſt mort à Agen en 1774.

Il a fait pluſieurs chanſons fort agréables, & qui étaient preſque toujours des impromptus.

CHANSON,

A Madame la Ducheſſe d'Orléans.

« Vous ne devez tenir compte à perſonne
» De ſon reſpect, de ſon attachement,
» Mais ſachez gré du tourment qu'on ſe donne,
» Pour vous cacher un autre ſentiment ».

AUTRE.

A une Princeſſe d'une belle figure.

« Cette figure m'importune ;
» La Princeſſe s'en paſſerait ;
» Et la bergere qui l'aurait,
» En ferait ſa fortune ».

AUTRE.

« Votre gorge en vain vous occupe,
» Iris, vous prenez trop de ſoin ;
» A beau mentir qui vient de loin,
» Je n'en ſuis pas la dupe ».

AUTRE.

A une Dame en deuil qui avait les dents éblouiſſantes & les yeux très noirs.

« Que vos yeux & vos dents, Silvie,
» Forment un joli petit deuil !
» Je n'ai jamais connu d'écueil
» Plus à craindre dans ma vie ».

Poupliniere (Alexandre le Riche de la), né vers la fin du dernier ſiecle, & mort en 1762, Fermier général, célebre par ſon amour pour les arts & pour les plaiſirs, a fait pluſieurs pieces qui ont été repréſentées avec ſuccès ſur ſon théâtre de Paſſy. Nous avons connu de lui pluſieurs chanſons agréables, dont nous n'avons pu recueillir que celle-ci.

CHANSON.

« Grands Dieux !
» Qu'ils ſont heureux
» Ceux
» Qui de leur amour banniſſent la crainte,
» Hélas ! je n'oſerais ;
» Mais
» Mon amant ne l'oſera-t-il jamais ?

» Il ſuit par-tout mes pas,
» Pour me fatiguer de ſa plainte.
» Il voit mon embarras,
Quand je veux me ſauver de ſes bras;
» Il n'entend pas ma feinte,
» L'ingrat ne le mérite pas ».

Vers de Voltaire à M. de la Poupliniere, en lui envoyant Sémiramis.

« Mortel de l'eſpece très-rare
» Des ſolides & beaux eſprits,
» Je vous offre un tribut qui n'eſt pas de grand prix,
» Vous pourriez donner mieux : mais vos charmans écrits
» Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare ».

Prieur (M. le), Officier de la chambre du Roi, a fait des pieces charmantes en vers & en proſe. Il eſt bien fâcheux pour les arts que des occupations plus ſérieuſes & plus utiles lui aient fait abandonner une carriere, qui lui promettait les plus grands ſuccès; mais le motif de ſes travaux ne lui laiſſe rien à regretter.

CHANSON.

La Clochette.

« Dès long-tems Roſe était cruelle,
» Sourde aux fleurettes des garçons,
» Elle n'aimait rien, diſait-elle,
» Hormis ſon chien & ſes moutons.
» Et pourtant voyez l'innocence,
» Elle avait près d'elle un agneau
» Qu'elle flattait de préférence;
» C'était le mieux fait du troupeau.

» Cent fois de ſes levres de roſe,
» En un inſtant on le preſſait :
» Une fleur était-elle écloſe
» Sur ſon front, vîte on la plaçait :
» Sa moindre abſence l'inquiette....

» Auſſi dans ſes ſoins délicats,
» Roſe lui met une clochette,
» Bruyant témoin de tous ſes pas.

» Colin, amoureux de la Belle,
» Voudrait bien ſupplanter l'agneau :
» Un jour il le ſurprend, ſans elle,
» Et l'emporte loin du hameau :
» Puis il détache la clochette,
» Qu'il agite bien doucement ;
» Tant que l'innocente qui guette,
» Arrive où le malin l'attend.

» Jamais boſquet plus ſolitaire
» Ne fut ſi propice à l'amour.
» Colin conſole la Bergere,
» Puis de ſes feux parle à leur tour.
» Tout en vantant la gentilleſſe
» Du pauvre petit animal,
» Il lui peint ſi bien ſa tendreſſe,
» Qu'il prend les droits de ſon rival ».

AUTRE.

« Amitié, ma voix t'implore,
» L'Amour peut-il t'égaler !
» Comme la vermeille aurore,
» Tu brilles ſans nous brûler.
» Sur tes pas je m'abandonne,
» Tu ne promets pas en vain :
» L'aimable paix t'environne,
» Le bonheur naît ſous ta main.

» Ainſi parlait Cléonice,
» Elle n'avait que quinze ans :
» Douce erreur d'une novice
» Qui fait ſes premiers ſermens :
» A l'idole qui l'enchante,
» Un petit temple eſt dreſſé,
» Par la belle indifférente
» Soir & matin encenſé.

» Mais il lui faut une image
» Qui lui rappelle ſes traits :
» Les arts pour ce digne ouvrage
» Seront-ils aſſez parfaits ?
» Elle court chez Praxitele,
» Veut un chef-d'œuvre à l'inſtant :
» Sa chimere était ſi belle ! ....
» Son buſte ſera charmant.

» L'artiſte expoſe à ſa vue
» L'amitié, mais comme elle eſt
» Simple, mâle, retenue,
» Sans graces & ſans aprêt.
» L'art n'a point rendu, *dit-elle*,
» Ses traits, ſon air enchanteur ;
» Voulez-vous un ſûr modele,
» Il eſt empreint dans mon cœur.

» Non loin, ſur un lit d'albâtre
» Repoſe un aimable enfant :
» Voilà ce que j'idolâtre,
» Dit-elle, en s'en emparant :
» Eh ! quoi donc, belle ingénue,
» De l'amitié dans ce jour
» Vous demandiez la ſtatue,
» Et vous emportez l'amour ! »

AUTRE.

« Jupiter un jour en fureur
» Avait banni l'Amour ſur terre,
» Gourmand & ne ſachant rien faire,
» Il ſe mit frere quêteur.
» D'un perſonnage reſpectable,
» Avec la robe il veut le ton....
» Frere Amour en capuchon
» Ne pouvait qu'être aimable.

» Le voilà qui, tout marmotant,
» Se fait accès dans les familles :
» Eſcamote le cœur des filles,
» Et des meres prend l'argent.

» Tant il fait par ſon éloquence,
» Qu'il damne au lieu de convertir ;
» Et fait aimer le plaiſir
» En prêchant la pénitence.

» Un ſoir il frappe à la maiſon
» De la jeune & ſimple Glicère,
» Qui ſaintement, avec ſa mere,
» S'appliquait à l'oraiſon.
» Son habit le fait introduire,
» La petite court au tréſor ;
» On donne encor ; puis encor,
» La taſſe ne peut ſuffire.

» En échange, d'un air contrit,
» Le frere apprend une priere,
» Qui n'eſt pas dans le bréviaire,
» Où chaque jour elle lit.
» Eh ! mais d'où vient, dit la matrone,
» Etre ſi long-tems loin de moi ?
» Vraiment, j'accomplis la loi,
» Ma mere, je fais l'aumône ».

AUTRE.

« Comme au fort d'un été brûlant,
» On voit les fleurs perdre leurs charmes,
» Dès que l'aurore de ſes larmes
» N'humecte plus leur ſein ardent :
» De même en ſa douleur mortelle,
» Liſis penche un front languiſſant ;
» On a banni ſon amant,
» Peut-elle encore être belle.

» Mirtile l'aimait vainement,
» Il n'avait que le don de plaire,
» Faible tréſor aux yeux d'un pere
» Qui juge au poids d'un ſentiment :
» L'un de l'autre ils pleuraient l'abſence ;
» Les amans ſont communs entr'eux,
» Ils ont une vie à deux :
» Leur cœur fait leur exiſtence.

» Le mal dont Liſis va périr,
» Eſt un myſtere qu'on ignore :
» Son pere au temple d'Epidaure
» Veut la mener pour la guérir :
» Elle en ſent une peine extrême :
» Rarement un cœur amoureux
» D'encens fatigue les Dieux :
» Il ne croit qu'à ce qu'il aime.

» On arrive, un affreux ſerpent
» Eſt le Dieu que l'on y révere ;
» Mais aux marches du ſanctuaire,
» Pour Prêtre, elle voit ſon Amant :
» A ſes genoux l'impénitente
» Tombe, en demandant guériſon.
» L'Amour dictait l'oraiſon,
» Elle était bien éloquente.

» Le pere à peine en croit ſes yeux :
» Comme, dit-elle, dans la vie,
» On a plus d'une maladie,
» Il faut ſavoir borner ſes vœux.
» Pour les maux qui peuvent naître,
» Du Dieu réſervons-nous l'appui ;
» Pour me guérir aujourd'hui,
» Je n'ai beſoin que du Prêtre ».

Nous croyons qu'on fait difficilement de meilleurs vers que les ſuivans.

Vers à l'occaſion d'une des dernieres Tragédies de Voltaire.

« De l'Homere Français reſpectons les vieux ans
» Auſſi fier, auſſi grand au bout de ſa carriere,
» Il fait entendre encor ces ſublimes accens,
» Qui tant de fois charmaient l'Europe entiere,
» Fils des Arts, ainſi qu'eux il triomphe du tems.
» Dévoré de chagrins, environné d'alarmes,
» De la publique joie un critique attriſté,
» Vainement dans mes jeux voudrait tarir les larmes :
» Par un charme plus fort mon cœur eſt emporté ;
» Ces larmes ſont pour lui des larmes criminelles :
» Mes yeux pour le confondre, en verſent des nouvelles.

» On admire en tout tems l'aſtre brillant des Cieux:
» On le bénit à ſon aurore;
» Au milieu de ſon cours, il marche égal aux Dieux;
» A ſon coucher, il nous étonne encore,
» Et ſon dernier rayon nous fait briller les yeux ».

A une Demoiſelle qui avait propoſé le bonheur d'être libre pour ſujet d'une piece.

« L'un s'attache à la gloire, & l'autre ſert les Rois;
» Chacun a ſon Dieu qu'il encenſe:
» Il eſt doux d'être libre & de vivre à ſon choix,
» Le Courtiſan le dit, & le ſage le penſe.
» Quand on vous voit, on n'a point à choiſir;
» On eſt honteux de ſon indépendance:
» L'honneur eſt dans les fers, la gloire eſt de ſervir.
» Eh! comment conſerver un parfait équilibre
» Entre la raiſon & l'amour?
» Si le Ciel eut voulu que l'homme reſtât libre,
» Il ſe fût bien gardé de vous donner le jour ».

QUÉTANT a fait pluſieurs opéra-comiques qui ont réuſſi, ſur-tout *le Maréchal & le Serrurier*.

QUINAULT (Philippe), né à Paris, en 1635, fut d'abord domeſtique de Triſtan l'Hermite, qui lui apprit à faire des vers. Il commença par quelques tragédies qui eurent beaucoup de ſuccès, & ſont oubliées aujourd'hui. Sa comédie de la Mere coquette a conſervé celui dont elle jouit dès ſon origine.

C'eſt lors de l'époque de cette piece qu'il épouſa la veuve d'un Marchand, qui lui ayant donné 300,000 livres, le mit en état d'acheter une charge d'Auditeur des Comptes en 1671. Il avait été reçu de l'Académie Françaiſe l'année précédente, & avait renoncé au théâtre de la Comédie pour ſe livrer entiérement à celui de l'Opéra. Il y travailla conſtamment depuis l'année 1672 juſqu'à l'année 1686, & mourut à Paris le 28 Novembre 1688, âgé de cinquante-trois ans. Il eſt inhumé à S. Louis dans l'île.

Il donna à l'Opéra, en 1672, *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus*,

paſtorale, dont la muſique eſt de Lully; en 1674, *Cadmus*, du même: *Alceſte*, du même; en 1675, *Théſée*, du même; en 1676, *Atys*, du même; en 1677, *Iſis*, du même; en 1680, *Proſerpine*, du même; en 1681, *le Triomphe de l'Amour*, du même; en 1682, *Perſée*, du même; en 1683, *Phaéton*, du même; en 1684, *Amadis*, du même; en 1685, *Roland*; *l'Idylle de Verſailles*, *le Temple de la Paix*, du même; en 1686, *Armide*, du même.

CHANSON.

« Enfin la charmante Liſette,
» Senſible à mon cruel tourment,
» A bien voulu, deſſus l'herbette,
» M'accorder un heureux moment.
» Preſſé d'une charge ſi belle,
» Tendre gazon, relevez-vous;
» Il ne faut qu'une bagatelle
» Pour alarmer mille jaloux ».

Vers à Louis XIV.

« Ce n'eſt point l'opéra que je fais pour le Roi
» Qui m'empêche d'être tranquille;
» Tout ce qu'on fait pour lui paraît toujours facile.
» La grande peine où je me voi,
» C'eſt d'avoir cinq filles chez moi,
» Dont la moins âgée eſt nubile.
» Je dois les établir; je voudrais le pouvoir;
» Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit gueres,
» C'eſt avec peu de bien un terrible devoir,
» De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois beaupere.
» Quoi! cinq actes devant Notaire,
» Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
» O Ciel! peut-on jamais avoir
» Opéra plus fâcheux à faire »!

Nous n'avons pas oſé riſquer notre jugement ſur les poëmes tant vantés, & depuis ſi longtems, de l'immortel Quinault, & critiqués ſi amérement depuis quelques années. Nous croyons faire plaiſir à nos

Lecteurs de mettre ſous leurs yeux une diſſertation ſur les ouvrages de cet aimable Poëte, que M. Marmontel a bien voulu nous confier, avec la permiſſion d'en faire uſage. Qui mieux que lui peut connaître ſes beautés & ſes défauts ?

« Quinault, en créant l'Opéra Français, a conçu la plus belle idée que le génie poétique ait produite, depuis l'invention de l'épopée & de la tragédie ; & cette idée, il l'a remplie avec une ſupériorité de talent dont on n'a jamais approché depuis ».

« Son deſſein a été de former un ſpectacle de tous les prodiges des arts ; de réunir ſur la même ſcène tout ce qui peut intéreſſer l'ame, l'imagination & les ſens, & ce théâtre de l'illuſion que M. de Voltaire a ſi bien décrit ».

« Où les beaux vers, la Danſe, la Muſique,
» L'art de tromper les yeux par les couleurs,
» L'art le plus heureux de ſéduire les cœurs,
» De cent plaiſirs font un plaiſir unique ».

« Il fallait pour cela d'abord un genre de tragédie aſſez touchant pour émouvoir, mais non pas aſſez auſtere pour ſe refuſer aux preſtiges des arts qui devaient l'embellir ».

« La tragédie hiſtorique, dans ſa ſimplicité majeſtueuſe & ſombre, ne pouvait être, avec vraiſemblance, ni chantée, ni mêlée de fêtes & de danſes, ni ſuſceptible de cette variété, de cette magnificence de ſpectacle & de décoration, où l'art du Peintre & celui du Machiniſte devaient produire leurs enchantemens ».

En Italie, où la tragédie n'a point de théâtre qui lui ſoit propre, un peuple paſſionné pour la muſique a pu s'accorder à entendre Régulus, Thémiſtocle, Alexandre, Caton lui-même, parler ſur la ſcène en chantant ; mais un peuple, dont le goût devait être bien plus ſévere & plus délicat ſur les vraiſemblances, parcequ'il avait pour école & pour objet de comparaiſon le théâtre des Corneille & des Racine, aurait difficilement conſenti à ſubſtituer dans la tragédie la déclamation de Lully à celle de Baron. Le chant, comme on l'a déja dit, eſt un accent fabuleux ou magique ; & ſur un théâtre où tout eſt prodige, « il paraît tout ſimple » que la façon de s'exprimer ait ſon charme comme tout le reſte. On eſt

» dans un monde nouveau : c'eſt la nature dans l'enchantement, & viſi-
» blement animée par une foule d'intelligences, dont les volontés ſont ſes
» loix. La muſique y fait le charme du merveilleux : le merveilleux y
» fait la vraiſemblance de la muſique ; mais dans un ſpectacle où tout
» ſe paſſe comme dans la nature & ſelon la vérité de l'hiſtoire, par
» quoi ſerions-nous préparés à entendre Auguſte, Cornelie, Agrippine
» ou Brutus parler en chantant ? »

« Mais quand la tragédie, dénuée de merveilleux, aurait pu paſſer ſur le théâtre lyrique, elle n'y aurait eu ni la magnificence, ni la variété que l'inventeur de l'Opéra voulait donner à ſon ſpectacle ; & en perdant l'avantage précieux de la vérité la plus touchante & la plus énergique dans la déclamation théâtrale, elle n'eût preſque rien acquis du côté de l'illuſion ».

« La tragédie, dans ſon auſtérité, eſt naturellement triſte & ſombre : les deux ſentimens qu'elle excite, ſont la terreur & la pitié. Le progrès de l'action conſiſte à rendre ces deux intérêts plus forts & plus preſſans, de ſcène en ſcène & d'acte en acte ; les momens de relâche que peuvent occuper l'eſpérance, la joie, les paſſions heureuſes y ſont rares & fugitifs : il n'y a preſque jamais de calme, & par conſéquent il y a peu d'eſpace pour les fêtes ; & peu de moyens d'y varier les caracteres de la muſique, de les oppoſer l'un à l'autre, & de tirer de leur contraſte cet éclat & ce nouveau charme qu'ils ſe prêtent mutuellement ».

« Quinault vit donc bien qu'il devait préférer la tragédie fabuleuſe à la tragédie hiſtorique ; & de cette idée ſimple & féconde a réſulté un ſpectacle, dans lequel tout eſt menſonge, mais dans lequel tout eſt d'accord ».

« La fable embraſſe deux ſyſtêmes, la Mythologie & la Magie ; & de ces deux ſources Quinault a tout tiré ? La Mythologie lui a donné *Cadmus*, *Alceſte*, *Iſis*, *Atys*, *Perſée*, *Proſerpine*, *Théſée* & *Phaéton* ; la Magie lui a donné *Amadis*, *Armide* & *Roland* ; & d'un côté la puiſſance des Dieux, de l'autre celle des Enchanteurs l'on rendu maître de la nature entiere. De-là cette multitude de prodiges dont il a rempli ſon théâtre avec une vraiſemblance poétique qui ſuffit à l'illuſion ; car il en eſt des convenances théâtrales comme de l'harmonie des couleurs dans un tableau : on peut en élever le ton auſſi haut que l'on veut ; pourvu qu'il y régne

un bel accord, l'œil croira y voir la nature. Telle eſt la vérité relative que l'inventeur de l'Opéra Français a ſu donner à ſon ſpectacle, & qui manque eſſentiellement à l'Opéra Italien ».

« Mais à cette vérité qui réſulte de l'enſemble de ſon ſyſtême, & de la belle entente de ſes compoſitions, devait ſe joindre celle des mœurs & du langage; & il n'appartenait qu'à un homme de génie de s'élever, comme a fait Quinault, à la hauteur de ſes ſujets ».

« La Fontaine ſemble avoir vécu parmi les animaux qu'il a fait parler; Corneille parmi les Romains, du tems de Tullus & d'Auguſte; Racine à la cour de Néron ou dans le Temple de Jéruſalem; Quinault, parmi les Enchanteurs & les Dieux mêmes qu'il a mis ſur la ſcène. Or cette façon de ſe pénétrer des caractères que l'on doit rendre, & de ſe transformer ſoi-même, eſt éminemment le génie poétique; & Quinault, dans le genre le plus inacceſſible aux études & à l'imitation du Poëte, l'a poſſédé au plus haut degré ».

« Qu'on ſe rappelle le langage d'*Arcabone*, de *Médée* & d'*Armide*, celui de la *Gorgone* dans l'opéra de *Perſée*, celui de *Cérès* & de *Pluton* dans l'opéra de *Proſerpine*, celui du *Soleil* dans *Phaëton*; & qu'on juge ſi ce ſont là, comme l'a dit Boileau, des *lieux communs de morale lubrique* ».

Les Dieux de Quinault parlent d'amour; mais de quel ton?

Jupiter à la Nymphe Yo.

« La foudre eſt dans mes mains, les Dieux me font la cour;
» Je tiens tout l'Univers ſous mon obéiſſance;
» Mais ſi je prétends en ce jour
» Engager votre cœur à m'aimer à ſon tour,
» Je fonde moins mon eſpérance
» Sur la grandeur de ma puiſſance,
» Que ſur l'excès de mon amour ».

Pluton à Proſerpine.

« Je ſuis Roi des Enfers, Neptune eſt Roi de l'Onde:
» Nous regardons avec des yeux jaloux
» Jupiter plus heureux que nous:
» Son ſceptre eſt le premier des trois ſceptres du monde;

» Mais ſi de votre cœur j'étais victorieux,
» Je ſerais plus content d'adorer vos beaux yeux,
» Au milieu des Enfers, dans une paix profonde,
« Que Jupiter, le plus heureux des Dieux,
» N'eſt content d'être Roi de la Terre & des Cieux ».

Les Magiciennes de Quinault ne conſervent pas moins leur caractere ; & rien de moins doucereux que ces vers.

Médée.

« Mon frere & mes deux fils ont été les victimes
» De mon implacable fureur,
» J'ai rempli l'univers d'horreur;
» Mais le cruel amour a fait ſeul tous mes crimes.

» Peut-être que mon cœur cherche un malheur nouveau.
» Mon dépit, tu le ſais, dédaigne de ſe plaindre;
» Il eſt difficile à calmer;
» S'il venait à ſe rallumer,
» Il faudrait du ſang pour l'éteindre.

» Que puis-je hélas ? parlons ſans feindre.
» Les Enfers, quand je veux, ſont contraints de s'armer,
» Mais on ne force point un cœur à s'enflâmer:
» Mes charmes les plus forts ne ſauraient l'y contraindre,
» Ah ! je n'en ai que trop pour forcer à me craindre,
» Et trop peu pour me faire aimer ».

« Quinault, avec autant de correction dans le ſtyle, qu[illegible] Poëtes qui en ont le plus, a une facilité, une ſoupleſſe, un naturel qui lui ſont propres, & une harmonie qu'on n'a point égalée, quoiqu'on ait travaillé ſans ceſſe à l'imiter. Son langage eſt communément moins figuré, moins élevé que celui de Racine; mais il a le degré de coloris & de force qui lui convient ; & j'oſe dire que s'il était plus poétique, il le ſerait trop pour l'expreſſion muſicale, qui exige le tour le plus naturel, & qui préfere le mot ſenſible au mot plus fort ou plus brillant. Qui jamais, par exemple, a deſiré plus de poéſies dans ces plaintes d'un amant ſur l'infidélité de ſa maîtreſſe ? »

« Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
» Se ferait vers ſa ſource une route nouvelle,
» Plutôt qu'on ne verrait votre cœur dégagé.
» Voyez couler ces flots, dans cette vaſte plaine;
» C'eſt le même penchant qui toujours les entraîne,
» Leur cours ne change point, & vous avez changé

» Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine;
» La douce illuſion d'une eſpérance vaine
» Ne les fait point tomber du faîte du bonheur;
» Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur
» Comme eux à votre humeur ſévere,
» Je ne ſuis point accoutumé.
» Quel tourment de ceſſer de plaire,
» Lorſqu'on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé » !

On a reproché au ſtyle de Quinault la *moleſſe*; & la moleſſe eſt en effet le caractere de ſon ſtyle. Mais ſa *moleſſe* eſt le contraire de la dureté, & non pas de la force. Rien de plus doux à l'oreille que ces vers :

« Acheve ma vengeance Atys, connais ton crime
» Et reprens ta raiſon, pour ſentir ton malheur.

» O Dieux! injuſtes Dieux! que n'êtes-vous mortels?
» Faut-il que pour vous ſeuls vous gardiez la vengeance?

» Sortez, ombres, ſortez de la nuit éternelle,
» Voyez le jour pour le troubler.

» Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés:
» Ne ſoyons pas ſeuls miſérables ».

« Mais je demande s'il y a rien de plus énergique dans notre langue. Je demande ſi Racine lui-même eut mieux peint les fureurs d'*Atys*, la douleur de *Cérès*, le déſeſpoir d'*Armide*, le dépit de *Méduſe* ſur la perte de ſa beauté? Par-tout où le ſujet exige des touches fortes & de grands traits, le ſtyle de Quinault s'éleve au plus haut degré de nobleſſe, d'énergie ou de véhémence, ſelon le caractere de la penſée, de l'image ou du ſentiment. Quoi de plus poétique & de plus ſublime que ces deſcriptions de

la défaite des Titans, & du tremblement de l'Etna, dans l'opéra de Proſerpine? »

« Les ſuperbes Géans armés contre les Dieux,
» Ne nous donnent plus d'épouvante.
» Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
» Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux.
» Nous avons vu tomber leur chef audacieux
» Sous une montagne brûlante.
» Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
» Les reſtes enflâmés de ſa rage mourante.
» Jupiter eſt victorieux:
» Et tout céde à l'effort de ſa main foudroyante ».

PLUTON.

« Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé,
» Ont fait encor frémir le ciel, la terre & l'onde;
» Mon empire s'en eſt troublé;
» Juſqu'au centre du monde,
» Mon trône en a tremblé.
» L'affreux Typhon, avec ſa vaine rage,
» Trébuche enfin dans des gouffres ſans fonds,
» L'éclat du jour ne s'ouvre aucun paſſage
» Pour pénétrer les royaumes profonds
» Qui me ſont échus en partage.
» Le Ciel ne craindra plus que ſes fiers ennemis
» Se relevent jamais de leur chûte mortelle;
» Et du monde ébranlé, par leur fureur rebelle,
» Les fondemens ſont raffermis ».

Quoi de plus ſimple & de plus noble que le langage d'Hercule au dénouement de l'Alceſte?

« Non, non, vous ne devez pas croire
» Qu'un vainqueur des tyrans ſoit tyran à ſon tour.
» Sur l'enfer, ſur la mort, j'emporte la victoire;
» Il ne manque plus à ma gloire
» Que de triompher de l'Amour ».

Et je ne cite pas ici des morceaux choiſis avec ſoin: toute la partie eſſentielle des opéra de Quinault eſt écrite à peu-près de même: les plus

faibles de ces poëmes ont des beautés du premier ordre ; il en a répandu juſques dans ſes prologues, & jamais la louange n'a pris un ton plus élevé. C'eſt même là ce qui lui a fait de ſi dangereux ennemis. Il exprimait à ſa maniere l'enthouſiaſme que Louis XIV avait inſpiré à ſon ſiecle ; & Louis XIV était flatté de ſe voir retracer ſa gloire dans de magnifiques tableaux. Ce ſuccès du Poëte fit apparemment quelqu'ombrage à d'autres Poëtes courtiſans ; & de-là cette haine injuſte & ce mépris plus injuſte encore que les arbitres de l'opinion littéraire firent éclater contre lui. Comme le talent de Quinault n'était pas le leur, ils le déprimerent ſans ceſſe. Ils ne voyaient que des *amourettes* dans *Théſée*, dans *Atys*, dans *Armide* ; ils appellaient doucereux les beaux vers que l'on vient de lire. Ils attribuaient les ſuccès du Poëte à ſon Muſicien ; ils firent ſi bien, que de ſon vivant Quinault fut privé de ſa gloire ; & qu'elle ne lui a été rendue que très longtems après ſa mort, *non audituro cineri.* »

On lit dans un fragment de Deſpréaux, que *Mad. de Monteſpan & Mad. de Thiange ſa ſœur, laſſées des opéra de M. Quinault, propoſerent au Roi d'en faire faire un par M. Racine.* Deſpréaux ajoute que Racine prit pour ſujet la chûte de *Phaéton* ; qu'il exigea de lui d'en compoſer le prologue, & que ce *miſérable travail*, auquel ils étaient occupés, fut heureuſement interrompu par pitié pour Quinault qui, *les larmes aux yeux*, repréſenta au Roi *l'affront qu'il allait recevoir.* Deſpréaux donne après ce récit les premieres ſcènes de ſon prologue ; & il n'y avait pas de quoi humilier Quinault ».

« Nul homme n'a tous les talens. Celui de Deſpréaux aurait dû le rendre inacceſſible à l'envie, & aſſez juſte pour ne pas s'aveugler ſur le mérite d'autrui ».

« Il faut avouer cependant que dans ces poëmes admirables à tant d'égards, Quinault n'a pas laiſſé de donner priſe à la critique ; mais par un bonheur ſingulier tous les défauts en ſont accidentels, & toutes les beautés inhérentes, enſorte que ſi on en retranche la partie faible & défectueuſe, le poëme reſte entier, & n'offre plus que des beautés pures ».

« Les défauts dont je parle, ſont des intrigues ſubalternes, comiques ou galantes, qui coupent l'action principale, & refroidiſſent l'intérêt. Tel eſt dans *Théſée* l'épiſode d'*Arcas* ; tel eſt dans *Proſerpine* l'épiſode d'*Alphée* ; tel eſt celui des Chevaliers dans le quatrieme acte d'*Armide*. Qu'on les

ſupprime, on ne fait que rendre l'action plus vive & plus rapide, & l'opéra conſerve une juſte longueur ».

« Une autre partie négligée eſt celle des divertiſſemens. C'eſt là que, dans des canevas, où le Poëte était aſſervi au caprice du Muſicien, il a rimé ſur des airs de danſe ces lieux communs de galanterie que Deſpréaux lui a reprochés, comme ſi c'eût été la partie eſſentielle & dominante de ſes poëmes, tandis qu'un trait de plume peut les en détacher ».

« La premiere cauſe de ces défauts a été la néceſſité prétendue de fournir cinq actes avec une action, qui, le plus ſouvent, n'en demande que trois; & de-là une contrainte auſſi nuiſible à l'intérêt du ſpectacle qu'elle eſt pénible: je veux dire, la néceſſité d'interrompre quatre fois l'action par des fêtes qui, trop fréquentes pour être toutes amenées avec la même vraiſemblance, ne font que de froides longueurs. Le remède à ce mal eſt donc de réduire à trois actes l'action ſimple, intéreſſante & noble, où le Poëte a déployé ſes forces & n'a preſque rien négligé ».

« Lully voulait ſe ſauver lui-même de la monotonie; il demandait beaucoup de fêtes & des épiſodes d'un caractere qui fît variété avec celui de l'action. Quinault cédait par complaiſance. On a trouvé depuis des moyens plus heureux d'animer & de varier les caracteres de la muſique ».

« Le malheur de l'Opéra Français a été, je l'ai déja dit, qu'un Poëte » doué d'une imagination ſi belle, d'un coloris ſi pur & ſi brillant, d'un » ſtyle ſi mélodieux, ſi élégant, ſi naturel, & quand il le fallait, ſi élevé, » ſi énergique, toujours au ton de ſon ſujet, & à la hauteur même du » merveilleux qu'il a introduit dans ſes fables; que ce Poëte, dis-je, » n'ait pas eu, dans ſon tems, des Muſiciens dignes de lui. Ce n'eſt pas » que Lully ne fût alors ce qu'il pouvait être avec du génie & du goût; » mais ſon art était dans l'enfance, tandis que celui de ſon Poëte avait » acquis toute ſa force & toute ſa maturité ».

Les partiſans de l'Opéra Italien, c'eſt-à-dire, de la tragédie hiſtorique chantée, ne ſe ſont pas attachés aux défauts accidentels des poëmes de Quinault: ils en ont attaqué le genre.

Ne ſerait-ce pas, ont-ils demandé, *une entrepriſe contraire au bon ſens, que de vouloir rendre le merveilleux ſuſceptible de la repréſentation théâtrale? Ce qui, dans l'imagination du Poëte & de ſes Lecteurs, était*

noble & grand ; rendu ainſi viſible aux yeux, ne deviendra-t-il point puérile & meſquin?

Voici ce qu'on a répondu : « Ce qui n'eſt pas devenu puérile & meſ-
» quin ſous le pinceau du *Titien* & de l'*Albane*, ſous le ciſeau de *Pra-*
» *xitele* & de *Phidias*, quoique rendu viſible aux yeux, peut ne pas être
» puérile & meſquin ſur la ſcène. Les Peintres & les Statuaires n'ont
» fait des divinités d'Homère que de beaux hommes & de belles femmes;
» & peut-être ſerait-il contraire au bon ſens d'être plus difficile ſur le
» merveilleux théâtral ».

Des Dieux de tradition, inſiſtaient les critiques, *pourraient-ils émouvoir un peuple, & l'intéreſſer comme les objets de ſon culte & de ſa croyance?*

« Il n'eſt pas beſoin, leur a-t-on dit, de croire au merveilleux, pour
» qu'il nous faſſe illuſion. Dans la poéſie dramatique, comme dans l'épo-
» pée, l'illuſion n'eſt jamais complette; elle n'exige donc pas une croyance
» ſérieuſe, mais une adhéſion qui lui eſt offerte, & on l'obtient, cette
» adhéſion, à tous les ſpectacles du monde ».

Eſt-il permis, demandaient-ils encore, *de perſonifier tous les êtres que l'imagination des Poëtes a enfantés, un génie aérien, un Jeu, un ris, un plaiſir, une heure, une conſtellation, &c* ».

« Pourquoi non, ſi la poéſie leur a donné une exiſtence & une forme
» idéale; ſi la peinture l'a ſecondée, & ſi nos yeux, par elle, y ſont
» accoutumés? La fable & la féérie une fois reçus, tout le ſyſtême en
» exiſte dans notre imagination. Dès qu'*Armide* paraît, on s'attend à voir
» des *génies*; dès que *Vénus* ou l'*Amour* s'annonce, on ſerait ſurpris de
» ne pas voir les *grâces*, les *jeux*, les *plaiſirs*. Le *Guide* a peint les
» *Heures* entourant le char de l'*Aurore* : il en a fait un tableau divin.
» Pourquoi ce qui nous charme dans le tableau du *Guide*, choquerait-il
» le bon ſens & le goût ſur le théâtre du merveilleux? »

Le merveilleux n'aurait-il pas banni tout intérêt de la ſcène lyrique? Un Dieu peut étonner : il peut paraître grand & redoutable, mais peut-il intéreſſer? Comment s'y prendra-t-il pour nous toucher?

« Il ne vous touchera point; mais les malheurs, dont il ſera la cauſe,
» vous toucheront, & c'eſt aſſez. Lorſqu'Iſis eſt pourſuivie par la colere
» de Junon, penſez-vous que ce ſoit Junon qu'on veuille rendre inté-
» reſſante? Dans la tragédie de Phèdre, eſt-ce Vénus qui nous touche?

» Eſt-ce

» Eſt-ce Apollon ou les Euménides, dans la tragédie d'Oreſte? Eſt-ce » Diane dans l'Iphigénie en Aulide? Serait-ce Jupiter qui nous toucherait dans l'opéra de Didon? Avons-nous beſoin de nous intéreſſer à » Cybele, pour être émus & attendris ſur le malheur d'Atys? »

Mais ſuppoſé que la colere d'un Dieu ou ſa bienveillance influe ſur le ſort d'un héros, quelle part pourrions-nous prendre à une action, où rien ne ſe paſſe en conſéquence de la nature & de la néceſſité des choſes?

« Vous ne prenez donc aucune part au malheur de Phedre, brûlant » d'un amour inceſtueux & adultere, parcequ'on le dit allumé par la » colere de Vénus? Aucune part au malheur d'Oreſte, parcequ'un ordre » exprès des Dieux l'a condamné au parricide? Aucune part à la fuite » d'Enée, & au déſeſpoir de Didon, parceque telle a été la volonté de » Jupiter? »

« Tout ce que vous direz d'un opéra, je le dirai de ces tragédies. Et » qu'importe que le reſſort, le mobile de l'action ſoit naturel ou merveil-» leux? Il eſt merveilleux dans preſque toutes les tragédies grecques; & » l'action n'en eſt pas moins une, moins réguliere ni moins complette; elle » n'en eſt même que plus ſimple & plus étroitement réduite à l'unité ».

On nous a encore oppoſé l'exemple des Italiens. Mais à leur égard « la » vérité ſimple eſt que les premiers eſſais du ſpectacle lyrique furent faits » aux dépens des Ducs de Florence, de Mantoue & de Ferrare; que leur » magnificence n'y épargna rien; qu'alors le merveilleux, qui exige de » grands frais, pût paraître ſur leur théâtre; & que dans la ſuite, les » villes d'Italie, obligées de faire elles-mêmes les dépenſes de leur ſpec-» tacle, allerent à l'épargne, & donnerent par économie la préférence à » la tragédie dénuée de merveilleux. Or il eſt arrivé qu'au lieu de l'em-» bellir, ils ont gâté la tragédie, non-ſeulement par les ſacrifices que » leurs Poëtes ont été obligés de faire à leurs Muſiciens, mais parcequ'il » eſt impoſſible à la muſique de compenſer le tort qu'elle fait à la vérité, » à la rapidité, à la chaleur de l'expreſſion ».

« Si Quinault n'avait voulu produire ſur ſon théâtre que l'effet de la » tragédie, il aurait tâché d'imiter Racine, d'approfondir le cœur humain, » de donner plus de véhémence & plus d'énergie à ſon ſtyle, plus de » force à ſes caracteres, plus de chaleur à ſon action; & ſans employer, » ni le charme du chant, ni le preſtige du merveilleux, il aurait fait

» frémir, il aurait fait verſer des larmes ; mais ſon projet fut de réunir
» dans un ſeul ſpectacle tous les plaiſirs des yeux & des oreilles, & d'en
» faire un enchantement. Il fallait pour cela donner à ſon action, non-
» ſeulement la couleur ſombre de la tragédie, mais toutes les couleurs &
» toutes les nuances du ſentiment qui plaît à l'ame, & qui eſt ſuſceptible
» du chant ».

C'eſt à préſent, ſur-tout, qu'on doit ſentir l'avantage de ſon ſyſtême, & combien cette variété infinie de couleurs, dont ſes fables ſont ſuſceptibles, eſt plus favorable au génie de la Muſique moderne, que la tragédie ſévérement réduite à la vérité hiſtorique, & dénuée de merveilleux.

Metaſtaſe, avec tout ſon talent, a quelquefois bien de la peine à faire naître de ſon action cette variété de ſentimens & d'images que demande la mélodie, pour animer le chant ; & cette difficulté vient de la nature de ſes ſujets, qui ſont *tous* d'un tragique auſtere. Il a ſouvent recours à des comparaiſons d'autant moins naturelles, qu'elles ſont plus ingénieuſes ; & ce qu'on appelle ſes airs, ſont preſque tous de petits épilogues qu'il attache à la fin des ſcènes, & qui annoncent la ſortie du perſonnage qui va chanter. Avec le genre de Quinault il eût été plus à ſon aiſe : tout y favoriſe le chant : tout y eſt ſentiment ou image ; & pour ſe former une idée de la variété de couleurs, dont ce beau genre eſt ſuſceptible, il ſuffit d'entendre ce qu'un Compoſiteur très célebre a dit du poëme d'*Atys*. Ce poëme reſſemble à un jour d'été : le matin en eſt calme & ſerein, le midi brûlant, & le ſoir orageux.

Racan (Honorat du Bueil, Marquis de), né en 1589, à la Roche-Racan en Touraine, fils d'un Chevalier des ordres du Roi, fut l'ami, l'éleve & l'émule de Malherbe. Il fut d'abord Page d'Henri IV, & fut fort aimé de ſon maître. Il mourut pauvre en Février 1670, quoiqu'il eut hérité de vingt mille livres de rente de ſa couſine Madame de Bellegarde.

Boileau en parle ainſi dans le premier chant de ſon Art poétique.

« Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
» Racan chanter Philis, les bergers & les bois ».

CHANSON

A la Reine mere.

« Paiſſez, cheres Brebis, jouiſſez de la joie
» Que le ciel vous envoie :
» A la fin ſa clémence a pitié de nos pleurs :
» Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
» N'épargnez point les fleurs,
» Il en revient aſſez ſous les pas de *Marie*.

» Nous ne reverrons plus nos campagnes déſertes;
» Au lieu d'épis couvertes,
» De tant de bataillons l'un à l'autre oppoſés :
» L'innocence & la paix régneront ſur la terre,
» Et les Dieux appaiſés,
» Oublieront pour jamais l'uſage du tonnerre.

» La Nymphe de la Seine inceſſamment révere
» Cette grande Bergere
» Qui chaſſe de ſes bords tout ſujet de ſouci,
» Et pour jouir long-tems de l'heureuſe fortune
» Que l'on poſſede ici,
» Porte plus lentement ſon tribut à Neptune.

» Paiſſez donc, mes Brebis, prenez part aux délices
» Dont les deſtins propices,
» Par un ſi beau remede ont guéri nos douleurs;
» Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
» N'épargnez point les fleurs,
» Il en revient aſſez ſous les pas de *Marie* ».

AUTRE

A Mainard.

« Pourquoi te donner tant de peine,
» Buvons plutôt à longue haleine
» De ce nectar délicieux,
» Qui pour l'excellence précede
» Celui même que Ganymede
» Verſe dans la coupe des Dieux.

» C'eſt lui qui fait que les années
» Nous durent moins que des journées :
» C'eſt lui qui nous fait rajeunir,
» Et qui bannit de nos penſées
» Le regret des choſes paſſées
» Et la crainte de l'avenir.

» Buvons, Mainard, à pleine taſſe,
» L'âge inſenſiblement ſe paſſe
» Et nous mene à nos derniers jours.
» L'on a beau faire des prieres,
» Les ans, non plus que les rivieres,
» Jamais ne rebrouſſent leurs cours.

» Le printems vêtu de verdure
» Chaſſera bientôt la froidure,
» La mer a ſon *flus & reflus* ;
» Mais depuis que notre jeuneſſe
» Quitte la place à la vieilleſſe,
» Le tems ne la ramene plus.

» Les loix de la mort ſont fatales ;
» Auſſi bien aux maiſons royales
» Qu'aux taudis couverts de roſeaux.
» Tous nos jours ſont ſujets aux Parques ;
» Ceux des bergers & des monarques
» Sont coupés des mêmes ciſeaux.

» Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
» Raviſſent en bien peu d'eſpace
» Ce qu'on a de mieux établi,
» Et bientôt nous meneront boire
» Au-delà de la rive noire
» Dans les eaux du fleuve d'oubli ».

Racine (Jean), né à la Ferté-Milon le 21 Décembre 1639, fut élevé à Port-Royal, & portait encore l'habit eccléſiaſtique, quand il fit *Théagene*, ſa premiere tragédie, qui n'a point été imprimée, & les *Freres Ennemis*, dont Moliere lui donna le ſujet. Il eſt intitulé : *Prieur de l'Épinai*, dans le privilége de l'*Andromaque*, qui parut en 1667. Louis XIV le combla

de bontés, lui donna une charge de Gentilhomme ordinaire, le créa en 1677, ainſi que Boileau, Hiſtoriographe de France, le nomma quelquefois des voyages de Marly, & le fit coucher dans ſa chambre, dans une de ſes maladies.

Une Ode intitulée : *la Nymphe de la Seine*, qu'il compoſa en 1660, à l'occaſion du mariage du Roi, le fit connaître à la Cour, & commença ſa réputation qu'il a ſçu depuis élever à un point tel que ſon éclat diſpenſe d'en parler : ayant été conſulter Corneille ſur ſa tragédie d'*Alexandre*, Corneille lui conſeilla de ne plus faire de tragédies, en lui diſant qu'il avait beaucoup de talent pour la Poéſie, mais fort peut pour le Théâtre.

Ce jugement de Corneille doit, ſans doute, paraître extraordinaire. Il eſt cependant à obſever qu'il ne portait que ſur l'auteur d'*Alexandre*, fort inférieur à ce qu'il s'eſt montré depuis dans *Andromaque*, *Iphigénie*, *Phédre* & *Athalie*. Ce qui doit ſembler vraiment biſarre, ce qu'on ne peut expliquer aiſément, c'eſt le refus de ſuffrage que Racine a éprouvé de la part de quelques eſprits célèbres du ſiècle de Louis XIV. Madame de Sévigné, ſans modèle comme ſans copie, dans le genre épiſtolaire, faiſait peu de cas de Racine, & annonçait qu'il n'irait pas loin. Pluſieurs autres perſonnes, dont le bon goût était cependant prouvé par de bons ouvrages étaient auſſi peu frappés de l'excellence de ce Poëte aimable. A quoi attribuer de pareilles erreurs ? L'examen de leurs motifs pourrait donner lieu à une diſcuſſion intéreſſante, mais qui nous jetterait trop loin de notre ſujet.

Racine qui était bien venu de Madame de Maintenon, ayant compoſé un Mémoire raiſonné ſur les moyens de ſoulager la miſére du peuple, le lui faiſait lire un jour, lorſque le Roi entra chez elle ; il voulut ſavoir ce que c'étoit, & applaudit à ſon zéle, mais trouva mauvais qu'il ſe mêlât de choſes qui ne le regardaient pas.

Ce fut un coup de foudre pour Racine, qui avait le défaut d'être trop courtiſan. Il ne fit plus que languir depuis ce moment, & mourut quelque tems après le 21 Avril 1699, âgé de ſoixante ans.

Il laiſſa de ſon mariage, avec Mlle de Romanet, qui lui ſurvéquit trente-trois ans, deux fils & cinq filles.

Boileau fit ces vers pour mettre au bas de ſon portrait.

« Du Théâtre Français l'honneur & la merveille,
» Il ſut reſſuſciter Sophocle en ſes écrits,
» Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
» Surpaſſer Euripide & balancer Corneille ».

Racine (Louis), fils du grand Racine, naquit à Paris en 1692, & voulut être Poëte malgré l'avis de Boileau, qui craignoit pour lui la réputation de ſon pere. Il fut reçu de l'Académie des Inſcriptions en 1719, & donna en 1720, ſon Poëme de la Grace, & enſuite celui de la Religion, qui ſont remplis de vers charmans. Mais le Cardinal de Fleury lui ayant donné un emploi de finance, il ſe fixa en province, où il abandonna la poéſie. Son fils, jeune homme de la plus grande eſpérance, & le dernier de ſon nom, périt *malheureuſement* le premier Novembre 1755 (*a*), jour du temblement de terre de Liſbonne. Il était ſur la jetée de Cadix, avec M. Maſſon de Pliſſay le fils, ſon ami intime, lorſqu'un coup de mer les emporta tous les deux. Le chagrin que cette mort cauſa à ſon pere, affoiblit ſa ſanté, & empoiſonna le reſte de ſa vie, qui fut terminée à Paris en 1763. Il a laiſſé une fille mariée à M. d'Hariague, qui, par des malheurs imprévus & non mérités, doit inſpirer le plus grand intérêt à ceux même qui n'ont pas le bonheur de la connaître.

(*a*) M. le Brun a célébré ainſi dans une Ode ce triſte événement :

« Reviens . . . . la mer s'élance, arrête,
» Vois, crains, fuis ces *flots ſuſpendus*;
» Ils retombent . . . . Dieu ! la tempête
» L'entraîne à mes yeux éperdus.
» Divin Racine, ombre immortelle !
» Ton fils . . . . . il expire, il t'appelle.
» Volez, Muſes, Grâces, Amours,
» Volez, ſa bouche vous implore !
» Toi, Déeſſe, plus chere encore,
» Amitié, vole à ſon ſecours ».

Louis Racine a fait une traduction de Milton; & des Mémoires ſur la vie de ſon pere, auſſi curieux que bien écrits (*a*).

CHANSON

A la Femme d'un Officier qui enrôlait des ſoldats pour ſon mari.

« Vous faites des ſoldats au Roi;
» Iris, eſt-ce là votre emploi?
» Pour vous en épargner la peine,
» Que l'on aſſemble ſeulement
» Ceux qu'amour met dans votre chaîne;
» Et vous aurez un régiment.

» J'y veux entrer, & que l'argent
» Ne ſoit point mon engagement.
» *Je n'ai point l'ame mercenaire;*
» *D'un ſeul baiſer faites les frais:*
» Enrôlé par ce doux ſalaire,
» Je ne déſerterai jamais.

» Mais n'allez pas, pour conteſter
» A la taille, vous arrêter.
» Petit ou grand, cet avantage
» A la valeur n'ajoute rien;
» C'eſt du cœur que part le courage:
» Quand on aime, on ſert toujours bien ».

ODE.

« Charmé de mon loiſir & de ma ſolitude,
» Que les Grands, à l'envi m'appellent auprès d'eux;
» On ne me verra point chercher la ſervitude
» Lorſque je ſuis heureux.

» Faut-il courir ſi loin, inſenſés que nous ſommes,
» Pour trouver ce bonheur que nous deſirons tous!
» Maîtriſons nos deſirs, n'attendons rien des hommes,
» Et vivons avec nous.

(*a*) On ſait qu'il s'eſt fait peindre tenant les œuvres de ſon pere, & les regards fixés ſur ce vers: « Et moi, fils inconnu d'un ſi glorieux pere! »...

» Déja trop accablés des liens néceſſaires,
» Pourquoi groſſir encore la ſource de nos pleurs?
» Epargnons-nous du moins tous les nœuds volontaires;
» Ménageons nos douleurs.

» Qu'un lâche adulateur chaque jour importune
» Le Maître dont il peut eſſuyer la fierté;
» Je n'irai point à ceux qu'éleve la fortune
» Vendre ma liberté.

» Dans le palais des rois un coup d'œil nous captive,
» L'homme y va follement chercher un meilleur ſort;
» En entrant il le perd, libre quand il arrive,
» Eſclave quand il ſort.

» Le ſage toutefois ne pourra jamais l'être;
» Pour l'homme vraiment libre, il n'eſt point de lien;
» Au milieu de la cour, il peut vivre ſans maître,
» Lui ſeul il eſt ſien.

» Ni l'or ni les honneurs ne le rendent fidele;
» La vertu qui le guide eſt ſon unique appui;
» Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle,
» Elle en ſort avec lui.

» Il ſert ſans intérêt ceux que la terre adore;
» Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ſes vœux;
» Il ne deſire rien, & lui ſeul les honore,
» S'oubliant auprès d'eux.

» Lorſque l'air eſt ſerein, il prévoit la tempête;
» L'air ſe trouble, la nuit ne peut l'intimider;
» Sans changer de viſage, il entend ſur ſa tête
» Le tonnerre gronder.

» La ſolide grandeur dont l'éclat l'environne,
» Dans ſa diſgrace encor répand un plus grand jour,
» Nous le félicitons, quand la cour l'abandonne,
» Et nous plaignons la cour.

» Frappé d'une peinture & ſi rare & ſi belle,
» Si quelqu'un croit qu'ici j'invente le tableau,
» Qu'il regarde Alexandre, il verra le modele
» Qui conduit mon pinceau.

» Ah! ſi par leurs vertus & leur douceur extrême,
» Comme toi, tous les grands enchantaient l'univers;
» Que je perdrais bientôt la liberté que j'aime,
» Pour courir dans leurs fers.

» Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence,
» Je recherche un honneur d'amertune rempli,
» Je veux, loin des palais, vivre dans le ſilence
» Et mourir dans l'oubli.

» Oui, mon obſcurité fera mon aſſurance;
» J'y braverai du ſort le caprice inconſtant;
» Tranquille, délivré de crainte & d'eſpérance,
» Pauvre & toujours content.

» Apollon quelquefois viendra dans ma demeure;
» Les *Muſes* m'offriront des charmes innocens;
» Douces divinités; c'eſt pour vous qu'à toute heure
» Fumera mon encens.

» Que de momens heureux ſe paſſeront à lire
» Des Romains ou des Grecs les aimables écrits;
» Moi-même j'oſerai répéter ſur ma lyre
» Ce qu'ils m'auront appris.

» Et dans l'inſtant fatal où la parque ennemie
» Coupera de mes jours le fil délicieux,
» Sans accuſer la mort, ſans regretter la vie,
» Je fermerai les yeux ».

RANCHIN (Jacques de), Conſeiller au Parlement, deſcendait d'Étienne Ranchin, célebre Profeſſeur de Droit, en l'Univerſité de Montpellier, dans le ſeiziéme ſiele. Il a fait un Livre fameux intitulé: *Réviſion du Concile de Trente.*

Chanſon en triolets.

« Le premier jour du mois de Mai
» Fut le plus heureux de ma vie:
» Je vous vis & je vous aimai,
» Le premier jour du mois de Mai;

» Le beau deſſein que je formai !
» Si ce deſſein vous plaît, Silvie,
» Le premier jour du mois de Mai
» Fut le plus heureux de ma vie ».

CHANSON.

« Garder ſon cœur & ſon troupeau,
» C'en eſt trop pour une bergere:
» Qu'on a de peine, quand il faut
» Garder ſon cœur & ſon troupeau !
» Quand tous les bergers du hameau
» Et tous les loups lui font la guerre;
» Garder ſon cœur & ſon troupeau,
» C'en eſt trop pour une bergere ».

REGNARD (Jean-François), *notre meilleur Poëte* comique après Moliere, naquit à Paris en 1657, d'une bonne famille. Il eut d'abord la paſſion des voyages, fit celui d'Italie, fut pris par des Corſaires, & mené en captivité. Racheté par le Conſul, & revenu en France, il fit le voyage du Nord, & pénétra même juſqu'au fond de la Laponie. De retour dans ſa patrie, il acheta la terre de Grillon, près Dourdan, & y compoſa la plûpart de ſes Comédies. Il y mourut en Septembre 1710, à cinquante-quatre ans, d'autres diſent qu'il naquit en 1647, & qu'il mourut en 1710.

Il donna à l'Opéra en 1699, *le Carnaval de Veniſe*, muſique de Campra.

CHANSON.

« Pour Emilie,
» Qu'un autre ſe laiſſe enflammer:
» Si je n'avais pas vu Sophie,
» Je pourrais me laiſſer charmer
» Pour Emilie.

» Sur ſon viſage,
» Mille petits trous pleins d'appas
» Des amours ſont le tendre ouvrage;
» Sans compter ceux qu'on ne voit pas
» Sur ſon viſage.

» Sa gorge ronde
» Eſt de marbre, à ce que je croi;
» Car mortel encor dans le monde,
» N'a vu que des yeux de la foi
» Sa gorge ronde ».

Regnier (Mathurin), naquit à Chartres le 21 Décembre 1573. Sa mere étoit ſœur de l'Abbé Deſportes, fameux Poëte de ce tems. Regnier fut tonſuré le 31 Mars 1682, par Nicolas de Thou, Evêque de Chartres; & bientôt après obtint un canonicat de cette ville.

Il eut encore d'autres bénéfices, & une penſion de 2000 liv. qu'Henri IV lui donna en 1606, ſur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, après la mort de Deſportes, qui en était Abbé.

Son goût pour la ſatyre, perça dès ſa plus tendre enfance. Le déréglement dans lequel il vécut, ne le laiſſa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen dans ſa quarantiéme année, le 22 Octobre 1613, & fut enterré dans l'Abbaye de Royaumont près Pontoiſe.

Il fit ainſi ſon épitaphe.

« J'ai vécu ſans nul penſement,
» Me laiſſant aller doucement
» A la bonne loi naturelle:
» Et ſi m'étonne fort pourquoi
» La mort oſa ſonger à moi,
» Qui ne ſongeai jamais à elle ».

Nous avons de lui quelques Chanſons aſſez agréables. Nous n'en citerons qu'une.

CHANSON.

« Dieu d'amour, lorſque je voulais
» Par raiſon enfreindre tes loix,
» Rendant ma flame refroidie;
» Pleurant, j'accuſai ma raiſon:
» Et trouvai que la guériſon
» Eſt pire que la maladie.

» Un regret penſif & confus
» D'avoir été, & n'être plus,

» Rend mon ame aux douleurs ouverte ;
» A mes dépens, las ! je vois bien
» Qu'un bonheur comme était le mien
» Ne ſe connaît que par la perte ».

Regnier Desmarets (François-Séraphin), Grammairien, Orateur, Poëte, Hiſtorien, Traducteur (*a*), eut des ſuccès dans tous ces genres ; & fit des vers Eſpagnols & Italiens, auſſi bien que dans ſa propre langue. M. de la Monnoye le compare au Géant de la Fable, qui toutes les fois qu'il touchait la terre, venait à reprendre de nouvelles forces.

Il naquit à Paris le 13 Août 1632. Son pere étoit un Gentilhomme de Saintonge.

Deſmarets fut d'abord attaché au Comte de Liſlebonne, de la Maiſon de Lorraine, & fit, avec lui, les campagnes de 1654 & de 1655.

Il demeura enſuite auprès du Duc de Bournonville, & l'accompagna à Fontarabie, dans le tems du mariage du Roi. Ce fut alors qu'il apprit l'Eſpagnol.

En 1662, il *paſſa* à Rome en qualité de Secrétaire d'ambaſſade du Duc de Créqui, & ſe rendit la langue Italienne ſi familiere, qu'il compoſa des Chanſons aſſez bonnes, pour que l'Académie de la Cruſca jugeât qu'*elles* devoient être *de Pétrarque*. Dès qu'elle eut connu le véritable auteur, elle le reçut au nombre de ſes Membres en 1667.

L'année ſuivante, le Roi lui ayant donné le Prieuré de Grandmont, près Chinon, pour le récompenſer de ſes ſervices, il fut obligé d'embraſſer l'état eccléſiaſtique.

En 1670, il fut reçu à l'Académie Françaiſe à la place de M. de la Chambre, le même jour que l'Abbé de la Chambre remplaça le Marquis de Racan, & en 1684, il fut nommé Secrétaire perpétuel à la place de Mézerai. Depuis ce tems juſqu'au 6 Septembre 1713 qu'il mourut, il ne ceſſa de travailler, & de mériter l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui le connurent.

(*a*) M. de la Monnoye, dans le *diſcours* qu'il fit à l'Académie Françaiſe, en ſuccédant à l'Abbé Deſmarets, prétend, « *qu'ainſi qu'il eſt plus aiſé à la nature de faire un beau* » *viſage, qu'il ne l'eſt à l'Art d'en attrapper la reſſemblance, il eſt plus aiſé de bien* » *compoſer que de bien traduire* ».

CHANSON.

« Aimable, vive, jeune & belle;
» Amarillis apprend chez elle
» A ſouffrir, ſans en dire rien.
» Qu'avec un eſprit ſi docile
» Amarillis apprendrait bien
» Une leçon moins difficile!
» Et l'heureux maître que le ſien! »

AUTRE.

« Ne craignez point que votre humeur légere;
» Dans ma colere
» Me faſſe rien publier.
» Heureux, je ne ſais que me taire;
» Trahi, je ne ſais qu'oublier ».

Epitaphe d'un de ſes amis.

« Ci gît un homme exempt d'envie;
» Qui toujours de peu ſe paſſa;
» Et qui, ſans bruit, paſſa la vie,
» Puis à petit bruit trépaſſa ».

Epitaphe de Bontems, premier Valet-de-Chambre de Louis XIV.

« Bontems eſt mort: tout le regrette,
» Tout plaint ſa perte, tout la ſent,
» Depuis le ſceptre tout-puiſſant
» Juſques à la ſimple houlette.
» Vous qui pourriez dans vos emplois
» Rendre office auprès des grands rois,
» Et qui n'en voulez jamais rendre,
» Les regrets qu'il ſut mériter,
» Parlent à vous. Tâchez d'apprendre
» A vous faire un jour regretter ».

On trouvera dans le quatriéme livre cette Chanſon de Deſmarets.

« Un jour dans une grotte obſcure, &c.

Ribardiere (la), né à Paris, a donné aux Italiens, les *Aveux indiſcrets*, muſique de Monſigny; les *Sœurs Rivales*, muſique de Desbroſſes; les *deux Couſines & la Réconciliation Villageoiſe*.

Riboutet (Charles Henri), de Commercy en Lorraine, a compoſé de jolis Vaudevilles & des Parodies charmantes. Il eſt mort en 1740.

CHANSON.

« Damon, calmez votre colere :
» A quoi bon ces emportemens?
» Dès que je dépends de ma mere;
» Suis-je maîtreſſe de mon tems,
» Pour vous d'amour mon cœur pétille;
» Hélas! je ne penſe qu'à vous;
» Et ſi je manque au rendez-vous,
» Vous ſavez que quand on eſt fille
» On fait ce qu'on peut,
» Et non pas ce qu'on veut.

» Pénétré d'un aveu ſi tendre,
» Damon de joie eſt tranſporté.
» *Sur eux l'Amour allait répandre*
» *Les charmes de la volupté.*
» Quand, par une malice extrême,
» Ce Dieu, voulant tromper leurs vœux;
» De Damon ſuſpendit les feux,
» Et lui fit voir que, quoiqu'on aime,
» On fait ce qu'on peut,
» Et non pas ce qu'on veut!

» Mais bientôt l'amour le ranime,
» Tout eſt force en lui, tout renaît;
» Trois fois il répare ſon crime,
» Que ſon trop d'ardeur avait fait.
» Redouble, cher amant, dit-elle,
» Redouble, reſte entre mes bras.
» J'y ſens, répond-il, mille appas;
» Mais vous ſeriez cent fois plus belle,
» Qu'on fait ce qu'on peut,
» Et non pas ce qu'on veut.

» Hélas! je vois bien, dit Aminte,
» L'air attriſté, les yeux baiſſés,
» Que votre amour n'était que feinte;
» Votre tiédeur le prouve aſſez.
» De Damon, ſurpris de l'entendre,
» Ce reproche attiſe le feu:
» Elle en tire encor un aveu;
» Mais cet aveu lui fit comprendre,
» Qu'on fait ce qu'on peut,
» Et non pas ce qu'on veut ».

AUTRE.

« Que ne ſuis-je la fougere,
» Où ſur le ſoir d'un beau jour
» Se repoſe ma Bergere,
» *Sous la garde de l'Amour!*
» Que ne ſuis-je le Zéphire,
» Qui rafraîchit ſes appas!
» L'air que ſa bouche reſpire;
» La fleur qui naît ſous ſes pas!

» Que ne ſuis-je l'onde pure,
» Qui la reçoit dans ſon ſein!
» Que ne ſuis-je la parure
» Qu'elle met ſortant du bain!
» Que ne ſuis-je cette glace,
» Où ſon minois répété
» Offre à nos yeux une grace
» Qui ſourit à la beauté!

» Que ne *ſuis-je l'oiſeau tendre,*
» *Dont le* ramage *eſt ſi doux,*
» Qui lui-même vient l'entendre
» Et mourir à ſes genoux!
» Que ne ſuis-je le caprice
» Qui careſſe ſon deſir,
» Et lui porte en ſacrifice
» L'attrait d'un nouveau plaiſir!

» Que ne puis-je, par un ſonge,
» Tenir ſon cœur enchanté!

» Que ne puis-je du menſonge
» Paſſer à la vérité !
» Les Dieux qui m'ont donné l'être,
» M'ont fait trop ambitieux;
» Car enfin je voudrais être
» Tout ce qui plaît à ſes yeux ».

Riccoboni (François), né à Mantoue en 1707, débuta aux Italiens en 1726, & jouoit ſupérieurement les rôles de Lélio ou d'amoureux. Il a fait un grand nombre de Piéces, & quelques Opéra comiques, dont le plus ſuivi a été le *Prétendu*, muſique de Gaviniès. Il mourut en 1772.

Son épouſe (Marie Laboras de Mézieres), eſt célébre par ſes Romans, agréable occupation de ſes loiſirs depuis qu'elle a quitté le Théâtre.

Riviere (la), a donné en 1742, *Isbé*, Paſtorale, muſique de Mondonville.

Rochemore (Jean-Baptiſte-Louis Timoléon, Marquis de), *né* en Sologne, fut ſi paſſionné pour la célébre Mlle Journet, Actrice de *l'Opéra, qu'il mourut* en 1722, de chagrin de la mort de cette Actrice. Il fit ces vers dans le premier moment de ſon déſeſpoir. Nous doutons qu'il en exiſte de mieux faits.

« Aux autels du tyran des morts,
D'une tremblante main je conſacre ma lyre;
» Je ne chantais que pour Thémire,
» Thémire a vu les ſombres bords;
» Tendres concerts, charmant délire,
» Faites place à d'autres tranſports.
» Une douleur muette & ſombre,
» Des larmes qui partent du cœur,
» Ne chercher, ne ſentir, ne voir que mon malheur;
» Voilà le ſeul tribut que je dois à ſon ombre.
» Soyez les garans de ma foi,
» Lieux redoutés où repoſe ſa cendre;
» Il n'eſt plus aujourd'hui d'autre plaiſir pour moi,
» Que les pleurs qu'en ſecret je viens ici répandre ».

CHANSON.

CHANSON.

« Thémire eſt belle & trop belle,
» Douce & fiere en ſon maintien;
» Tant d'attraits brillent en elle,
» Qu'on ne ſait dire combien.
» Elle eſt ſenſible & cruelle,
» Et rien n'attache ſi bien.

» Je lui peins mon cœur fidèle;
» Si tendre & digne du ſien;
» Je vous aime auſſi, dit-elle,
» Et c'eſt ne promettre rien;
» Elle eſt ſenſible & cruelle,
» Rien ne tourmente ſi bien.

» Que par magie on reprenne
» Un cœur qu'elle fait gémir,
» Tout un ſiecle on le promene;
» Sans rencontrer le plaiſir;
» On retourne à l'inhumaine,
» La voir, l'aimer & ſouffrir.

» C'eſt grand abus de prétendre
» Fuir qui ſait nous charmer;
» Le cœur ne ſait où ſe prendre,
» Langueur le vient conſumer;
» Mieux vaut mourir d'amour tendre,
» Que de l'ennui de n'aimer ».

Rochebrune, ami de la Motte, fut compris dans les Couplets de Rouſſeau. Il mourut en 1732.

CHANSON.

« Vous n'avez pas, ſimple fougere,
» L'éclat des fleurs qui parent le printems;
» Mais leur beauté ne durent guere,
» Et vous nous plaiſez en tout tems.

» Vous offrez des ſecours charmans
» Aux plus doux plaiſirs de la terre :
» Vous ſervez de lit aux amans,
» Aux buveurs vous ſervez de verre ».

Rocque (Antoine de la), ancien Gendarme de la Garde, Auteur du Mercure de France, depuis 1721 juſqu'en 1744, le rendit plus intéreſſant qu'il n'avait encore été. Il naquit à Marſeille en 1672, & fut fait Chevalier de Saint Louis après la bataille de Malplaquet, où il fut bleſſé. Sa riche collection d'Eſtampes a été célébre, & feu Gerſain en donna un Catalogue curieux. Dans ſa jeuneſſe il fit un voyage en Syrie & au Mont-Liban, dont il nous a donné la relation imprimée en 1716.

La probité, la douceur des mœurs, la candeur, & toutes les vertus néceſſaires à la ſociété, formoient ſon caractère, & lui mériterent l'eſtime & la vénération de tous ceux qui le connurent. Il mourut à Paris le 3 Octobre 1744, & fut inhumé à Saint Sulpice.

Il donna à l'Opéra en 1713, *Médée & Jaſon*, muſique de Salomon; en 1715 *Theonoé*, *Idem*.

Rolley (le Bailli de), a donné à l'Opéra en 1774, *Iphigénie*, d'après la Tragédie de Racine, muſique de M. Gluk; en 1776, *Alceſte*, traduite de l'Italien de Calzabigi, *Idem*.

Ronsard (Pierre), ſurnommé le Prince des Poëtes français, fut fort eſtimé, non-ſeulement des Savans de ſon tems, mais des Rois Henri II, François II, Charles IX & Henri III.

Il était fils de Louis Ronſard, Chevalier de Saint Michel, alors l'Ordre du Roi; & naquit au Château de la Poſſonniere en Vendomois, le ſamedi 11 Septembre 1524.

Devenu Page du Dauphin, il paſſa au ſervice du Roi d'Écoſſe, qui avait épouſé Madeleine de France, & demeura en Écoſſe deux ans & demi. A ſon retour il fut employé dans les négociations, & fit un voyage en Italie, où il devint ſourd. Charles IX l'aima beaucoup, lui écrivit ſouvent, & le mena avec lui à Bayonne; il l'accompagna auſſi dans la fameuſe retraite de Meaux.

Il mourut à ſon Prieuré de Saint-Coſme-lès-Tours, le 27 Décembre

1585. On lui fit, le 24 Février ſuivant, les plus magnifiques funérailles dans la Chapelle du Collége de Boncourt à Paris; *le ſervice, mis en muſique nombrée*, (c'eſt-à-dire meſurée) *animée de toutes ſortes d'inſtrumens; fut par l'élite des Enfans des Muſes; s'y étant trouvés ceux de la muſique du Roi, ſuivant ſon commandement, & qui regretta à bon eſcient le treſpas d'un ſi grand perſonnage, ornement de ſon Royaume.* Après-dîner, Duperon prononça l'Oraiſon funébre. Tout ce qu'il y avait de Grands à la Cour & à la Ville y aſſiſta; & l'affluence était telle, que le *Cardinal de Bourbon, & pluſieurs autres Princes & Seigneurs, furent contraints de s'en retourner, pour n'avoir pu forcer la preſſe.* (Binet, *Vie de Ronſard*). Ronſard fut loué de tous les Critiques de ſon tems, & mérite encore une partie de ſa réputation. Scaliger lui dédia un Ouvrage comme au premier Poëte de France. Il était beau, bien fait, aimait beaucoup la muſique, chantait agréablement, & était fort libéral. On trouvera dans le quatriéme livre, ſa Chanſon.

« Mignone, allons voir ſi la Roſe, &c. »

CHANSON.

« La lune eſt coutumiere
» De naître tous les mois;
» Mais quand notre lumiere
» Eſt éteinte une fois,
» Sans nos yeux réveiller
» Faut long-tems ſommeiller.

» Tandis que vivons ores,
» Un baiſer donnez-moi,
» Donnez-m'en mille encores;
» Amour n'a point de loi;
» A ſa divinité
» Convient l'infinité.

» En vous baiſant, maîtreſſe,
» Vous m'avez entamé
» La langue chantereſſe
» De votre nom aimé.
» Quoi! eſt-ce là le prix
» Du travail qu'elle a pris »!

Rosoy (de) a donné à la Comédie Italienne pluſieurs opéra-comiques qui ont eu quelques ſuccès.

Il a fait pluſieurs autres ouvrages, & travaille depuis longtems aux annales de la ville de Toulouſe, qui doivent faire un corps d'hiſtoire fort intéreſſant.

Rotrou (Jean), Lieutenant particulier au bailliage de Dreux, où il naquit le 21 Août 1609, fut le pere de la bonne tragédie; & ſa tragédie de *Venceſlas* eſt toujours jouée avec grand ſuccès. Le grand Corneille l'appellait ſon pere. Il a laiſſé cependant une foule d'ouvrages entiérement oubliés.

Il mourut d'une fievre épidémique qui déſolait la ville de Dreux en 1650. Il écrivait à un de ſes amis quelques jours avant ſa mort. On ſonne actuellement pour la vingt-deuxieme perſonne morte aujourd'hui : ce ſera pour moi quand il plaira à Dieu.

Rousseau (Jean-Baptiſte), fils d'un Cordonnier, né à Paris en 1671, & l'un des plus grands Poëtes que la France ait eu. Voltaire dit que ſes beaux vers, ſes grandes fautes & ſes longs malheurs le rendirent fameux. On lui attribua ces fameux couplets qui firent tant de bruit, & furent cauſe de ſon exil.

Il mourut à Bruxelles le 17 Mars 1741, & à l'article de la mort il proteſta au nom du Dieu devant qui il allait paraître, qu'il n'était pas l'auteur de ces couplets.

En 1696, il fit la tragédie de *Jaſon*, muſique de Colaſſe; en 1697, *Vénus & Adonis*, muſique de Deſmarets.

CHANSON.

« Par un baiſer ſur les levres d'Iris,
» De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix;
» Mais mon bonheur a paſſé comme un ſonge:
» Je doute encor de ma félicité.
» Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un menſonge,
» Mais il dura trop peu pour une vérité ».

AUTRE.

« Ce ne fut point ſa robe de Neſſus
» Qui conſuma l'amoureux fils d'Alcmène ;
» Ce fut le feu de cent baiſers reçus,
» Qui dans ſon ſang coula de veine en veine,
» Il en mourut, & la nature humaine
» En fit un Dieu qu'on adore aujourd'hui.
» Que de mortels, ſi vous vouliez, Climene
» Mériteraient d'être Dieu comme lui ».

CHANSON.

«. Sortez de vos retraites,
» Accourez, Dieu des bois ;
» Au ſon de nos muſettes
» Accordez vos hautbois ;
» Chantez l'objet que j'aime ;
» Secondez mes deſirs,
» Et rendez le ciel même
» Jaloux de mes plaiſirs.

» Dans ce lieu ſolitaire ;
» Iris eſt de retour :
» Déeſſe de Cythere,
» Célébrez ce grand jour ;
» Rappellez ſur ces rives
» Les amours envolés,
» Les graces fugitives
» Et les ris exilés.

» Reprenez, belle Flore ;
» Vos premieres couleurs ;
» Couronnez-vous encore
» Des plus brillantes fleurs :
» Joignez-vous à Pomone,
» Pour embellir nos champs ;
» Et prêtez à l'automne
» Les beaux jours du printems.

» Sous ces tendres feuillages ;
» Venez petits oiſeaux ;

» Accordez vos ramages
» Au murmure des eaux ;
» Chantez l'objet que j'aime ;
» Secondez mes deſirs ,
» Et rendez le ciel même
» Jaloux de mes plaiſirs ».

AUTRE

« Arrêtez , jeune bergere ;
» Je ſuis un amant ſincere :
» Un amant vous fait-il peur ?
» Je n'ai qu'un mot à vous dire ,
» Et tout ce que je deſire ,
» C'eſt de vous tirer d'erreur.

» Le tems vous pourſuit ſans ceſſe ;
» L'éclat de votre jeuneſſe
» Sera bientôt effacé :
» Le tems détruit toutes choſes ;
» Et l'on ne voit plus de roſes
» Quand le printems eſt paſſé.

» Un peu de tendre folie
» Fait d'une fille jolie
» Le plaiſir & le bonheur ;
» Et dans le déclin de l'âge ,
» Un dehors fier & ſauvage
» Lui rend la gloire & l'honneur.

» Par cette leçon fidelle ,
» Tircis preſſait une belle
» D'avoir pitié de ſon mal ;
» Son diſcours la rendit ſage :
» Mais elle n'en fit uſage
» Qu'au profit de ſon rival ».

Épitaphe de Rouſſeau par Piron.

« Ci gît l'illuſtre & malheureux Rouſſeau ;
» Le Brabant fut ſa tombe & Paris ſon berceau.

» Voici l'abrégé de ſa vie,
» Qui fut trop longue de moitié :
» Il fut trente ans digne d'envie,
» Et trente ans digne de pitié ».

Rousseau (Jean-Jacques), né à Genève, en 1708, était fils d'un Horloger. Sa mere de la maiſon Bernard ou Bernardi, originaire d'Italie, mourut en couches de lui. Son pere eut une querelle avec un Officier, & en ayant reçu un affront, ils ſe battirent. Ayant bleſſé l'Officier il fut condamné à huit jours de priſon & à une légere amende; mais ne voulant ſubir ni l'une ni l'autre de ces punitions, il quitta Genève, & alla s'établir à Nyons, où il ſe remaria.

Son fils, dont il s'agit dans cet article, ſe mit en apprentiſſage chez un Graveur à Genève; mais ayant alors la plus grande averſion pour toute eſpece de métiers, il quitta Genève en 1728; & c'eſt à cette époque qu'a commencé le roman de ſa vie; il parcourut divers états, ne put reſter dans aucun pays, & après avoir eu une jeuneſſe fort orageuſe & changé pluſieurs fois de religion, ne goûta pas dans ſa vieilleſſe le repos & l'aiſance que ſa célébrité aurait dû lui procurer.

(Tout ceci eſt tiré d'une vie de Rouſſeau que nous avons ſous les yeux, faite par lui, & écrite de ſa main).

Cet homme chagrin, biſarre & éloquent, ſéduiſant à lire, dangereux à croire, qu'on admire plus qu'on ne l'aime, a prouvé en muſique & en poéſie, que l'eſprit pouvait ſuppléer aux connaiſſances.

Ses profondes recherches en muſique l'ont fait parvenir, 1°. à nous donner un Dictionnaire excellent dans quelques articles, mais plein de fiel, & de choſes abſolument fauſſes dans d'autres; 2°. à compoſer ſon intermede du *Devin de village*, dont l'enſemble eſt charmant, mais dont les paroles & la muſique, examinées ſéparément, prouvent qu'il n'était ni Poëte ni Compoſiteur. On connaît aſſez ſa vie, ſes caprices & ſes paradoxes, pour qu'il ne ſoit pas beſoin d'en parler davantage.

Nous nous contenterons d'obſerver que, pendant qu'il écrivait avec acharnement contre le danger des Spectacles, il *faiſait une Comédie* (Narciſſe ou l'Amant de lui-même); que, pendant qu'il écrivait des injures à notre nation, lui niait qu'elle eût une muſique, & voulait lui prouver que ſa langue n'était pas propre à être miſe en chant, il *faiſait un*

opéra ſur des paroles françaiſes; que, pendant qu'il déclamait par-tout contre les romans, comme n'étant propres qu'à gâter le cœur & l'eſprit, il *compoſait un roman*, qui, aſſurément, n'eſt pas propre à former l'eſprit ni le cœur; que tandis qu'il prêchait la vertu, la paix, la charité, &c. il faiſait ſourdement tous ſes efforts auprès des Genevois, pour qu'ils forçaſſent Voltaire à quitter ſa maiſon des Délices; ce qu'il pourſuivit avec tant d'inſtances, qu'il réuſſit enfin à lui cauſer ce chagrin, quoique ce grand homme, touché de ſon indigence, lui eût offert généreuſement de demeurer avec lui, ou de lui donner en pur don une maiſon charmante ſur les bords du lac de Genève; & alors Voltaire ne s'était pas encore permis une ſeule plaiſanterie ſur les étranges idées que l'on trouve ſouvent dans les ouvrages de Rouſſeau, &c.

Cette conduite ne prouve pas une liaiſon bien ſuivie dans les idées.

Il eſt mort en 1778, âgé de près de ſoixante-dix ans, dans le château d'Ermenonville, près de Chantilly, où il s'était retiré. Cette terre appartient à M. le Marquis de *Girardin*, connu par ſon goût pour les arts, & ſur-tout pour celui des jardins. Il lui a fait élever un tombeau pittoreſque dans une île appellée *l'île des peupliers*.

Rouſſeau a donné à l'Opéra, en 1753, ſon *Devin de village*, & on a trouvé dans ſes papiers une nouvelle muſique ſur les mêmes paroles. La nouvelle adminiſtration de l'Opéra l'a fait exécuter il y a quelques mois; mais le public ne s'eſt pas ſoucié de l'entendre deux fois.

Roy (Pierre-Charles), né à Paris en 1683, célebre Poëte lyrique, s'eſt immortaliſé par ſon prologue des *Elémens*, *Callirhoé*, *le Ballet des ſens*, & pluſieurs autres ouvrages.

Il avait été d'abord Conſeiller au Châtelet; mais ſon malheureux penchant pour l'épigramme l'en fit exclure, comme il l'empêcha dans la ſuite d'entrer à l'Académie Françaiſe.

Il eut cependant le cordon de S. Michel; ce qui donna lieu à cette épigramme, à l'occaſion de ſon poëme ſur la maladie du Roi à Metz.

» Notre Monarque, après ſa maladie,
» Etait à Metz attaqué d'inſomnie:
» Ah! que de gens l'auraient guéri d'abor

» Le

» Le Poëte Roi dans Paris verſifie ;
» La pièce arrive, on la lit, le Roi dort :
» De Saint Michel la muſe ſoit bénie ! »

Il mourut en 1764.

Roy a donné à l'Opéra, en 1705, *Philomele*, muſique de la Coſte ; en 1707, *Bradamante*, *idem* ; en 1708, *Hyppodamie*, muſique de Campra ; en 1712, *Creuſe*, muſique de la Coſte : *Callirhoé*, muſique de Deſtouches ; en 1717, en ſociété avec la Grange, *Ariane*, muſique de Mouret ; en 1718, *Sémiramis*, muſique de Deſtouches ; en 1725, *les Elémens*, muſique de la Lande & de Deſtouches ; en 1726, *les Stratagêmes de l'Amour*, muſique de Deſtouches ; en 1732, *le Ballet des ſens*, muſique de Mouret ; en 1735, *les Grâces*, *idem* ; en 1738, *le Ballet de la Paix*) muſique de Rebel & Francœur ; en 1741, *le Temple de Gnide*, muſique de Mouret ; en 1745, *la Félicité*, muſique de Rebel & Francœur ; en 1747, *l'Année galante*, muſique de Mion.

Sabliere (Antoine de Rambouillet de la), né en 1615, était fils de M. de Rambouillet, Secrétaire du Roi. Il épouſa Mlle Heſſelin, qui eut une grande réputation parmi les beaux eſprits de ſon tems, & qui donna retraite pendant vingt ans à la Fontaine, qui l'a célébrée dans pluſieurs de ſes pieces. Ce fut à la mort de cette Dame, que ce charmant Fabuliſte, perdant une reſſource qui lui était ſi néceſſaire, rencontra M. d'Hervard, qui lui dit en l'abordant : « J'ai appris, mon cher ami, le malheur qui » vous eſt arrivé, & j'allais vous prier de venir demeurer chez moi. J'y » allais, répondit le bon-homme ».

La Sabliere a fait un volume de madrigaux, où il s'en trouve pluſieurs fort jolis, tels que celui-ci.

« Depuis deux mois d'abſence enfin je vous revois
» Et le plaiſir que j'en reçois,
» Efface de mes maux la mémoire importune ;
» Mais dites moi, Philis, de votre heureux retour,
» Rendrai-je grace à la fortune,
» Ne devrai-je rien à l'amour ? »

Il mourut en 1680, âgé de ſoixante-cinq ans.

CHANSON

« Qu'on puiſſe oublier ce qu'on aime,
» Et qu'un fatal éloignement
» Ebranle le cœur d'un amant,
» Non, cela ne ſe peut, j'en juge par moi-même;
» Je ſonge à mon Iris & la nuit & le jour,
» Je ſoupire après ſon retour.
» Et je connais bien que l'abſence
» Eſt un prétexte à l'inconſtance
» Plutôt qu'un remede à l'amour ».

AUTRE.

» Eglé tremble que dès ce jour
» L'hymen, plus puiſſant que l'amour,
» N'enleve ſes tréſors, ſans qu'elle oſe s'en plaindre:
» *Elle* a négligé mes avis;
» *Si* la belle les eût ſuivis,
» Elle n'aurait plus rien à craindre ».

AUTRE.

« *Devant moi, l'aimable Climene*
» Ne montre que *froideur* & me regarde à peine.
» Loin de moi, j'apprends que ſon cœur
» Rend à mes feux plus de juſtice:
» Amour! ſouffres-tu ce caprice?
» Ne ſerai-je jamais préſent à mon bonheur! »

SAGE (Alain-René le), né à Rhuis en Bretagne l'an 1677, avait de l'eſprit & de l'imagination. Il poſſédait pluſieurs langues, entr'autres, l'Eſpagnol, & il traduiſit de cette langue pluſieurs romans (*a*) qui ont eu beaucoup de réputation. Sa comédie de Turcaret eut un très grand ſuccès, & en a encore toutes les fois qu'on la joue. Le Sage a fait pluſieurs jolis opéra-comiques avec d'Orneval, qui ont donné naiſſance à ce théâtre abandonné depuis quinze ans. Il eut deux fils; l'un nommé *Montmenil*, était un excellent Acteur comique. Après ſa mort arrivée en 1743, le Sage alla paſſer le reſte de ſa vie chez ſon ſecond fils, Chanoine, à Boulogne-ſur-Mer. Il y mourut en 1747.

(*a*) Gilblas, le Diable boîteux, Guſman d'Alfarache, le Bachelier de Salamanque, &c.

CHANSON.

« L'excès de la délicateſſe
» Eſt le poiſon de la tendreſſe ;
» Il faut de la crédulité.
» Un amant nous jure
» Que de nous il eſt enchanté :
» Fût-ce une impoſture,
» Croyons qu'il dit la vérité.
» Il eſt ſouvent fâcheux
» De s'y trop bien connaître :
» Se croire heureux,
» N'eſt-ce pas l'être » ?

Épitaphe de le Sage.

« Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
» Par le ciſeau de la parque importune ;
» S'il ne fut pas ami de la fortune !
» Il fut toujours ami de la vertu ».

Saint-Alphonse (de Viſmes de), né à Paris, en 1746, Lecteur du cabinet de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé.

Pluſieurs fêtes & pluſieurs comédies de lui en proſe & en vers ont été fort applaudies ſur le théâtre de Chantilly, & méritaient de l'être, par la maniere dont elles ſont écrites, & par le charme inconcevable avec lequel pluſieurs de ces pieces ont été rendues.

Nous eſpérons qu'on nous ſaura gré de rapporter ici quelques-uns de ſes vers.

CHANSON.

« D'où vient donc quand je ſommeille
» Ne rêvai-je qu'à Doris !
» D'où vient dès que je m'éveille
» S'offre-t-elle à mes eſprits ?
» Souvent je veux m'en diſtraire :
» Hélas ! j'ai beau le vouloir ;
» Je vois que ma vie entiere
» Tient au bonheur de la voir.

» Le ſoleil fait dans la plaine
» Fertiliſer nos guerêts,

» Du Zéphir la douce haleine,
» Donne à Flore des attraits.
» Ainſi, l'objet que j'adore
» De mon ſort regle le cours.
» Dans ſes yeux eſt mon aurore;
» Et j'y cherche mes beaux jours.

» Quel eſt donc ce charme extrême
» Qui m'aſſervit à ſa loi?
» Tout entier à ce que j'aime,
» Je ne ſuis plus rien pour moi.
» Amour, je bénis mes chaînes,
» Je me plais dans mes ſoupirs:
» Ah! quand on chérit tes peines,
» On a droit à tes plaiſirs ».

AUTRE.

« Oui, pour toi, mon ame reſſent
» L'amitié la plus pure;
» Te refuſer ce ſentiment,
» Serait te faire injure.
» Mais pourquoi vouloir qu'en mon cœur
» L'amitié ſeule brille?
» De l'amour on la dit la ſœur,
» Fais la vivre en famille?

» A l'amitié, pour t'obéir,
» Si je fais rendre hommage,
» Crois-tu que je lui puiſſe offrir
» Un culte ſans partage?
» M'eſt-il poſſible d'oublier
» Que l'Amour qui me preſſe,
» Dans mon ame né le premier,
» Garde ſon droit d'aîneſſe? »

LA MATINÉE.

« Loin du fracas de la ville,
» Il eſt un boſquet tranquille,
» Séjour ouvert aux amans.
» Là, toujours le Ciel propice
» Annonce d'heureux momens:
» Les ardeurs de l'écreviſſe
» N'y fatiguent point les ſens;
» Et jamais le ſagittaire,

» N'a de ſon regard auſtere
» Condamné ces lieux charmans ;
» Mais ſur des monceaux de roſe ,
» L'aimable Flore en tout tems ,
» Avec complaiſance expoſe
» Les témoignages conſtans
» Des careſſes du printems.
» C'eſt dans ce riant boccage
» Qu'hier j'appellais Doris ,
» Doris qui ſeule m'engage.
» Viens , diſais-je , un cœur volage
» N'aurait droit qu'à tes mépris :
» Mais tu ſais que mon hommage
» Pur , fidèle & ſans partage
» D'amour mérite le prix.
» A peine la jeune Aurore
» Du ciel quitte les pourpris ;
» Et de ſes beaux yeux encore
» Les pleurs ne ſont pas taris :
» Viens , ô Beauté que j'adore ;
» C'eſt à préſent que nos cœurs
» Du Dieu que Cythere implore ,
» Doivent chanter les faveurs.
» Sur l'orient qui s'éclaire ,
» Tombent des flots de lumiere ,
» De ces voûtes de ſaphir ;
» Tandis que plus ſolitaire ,
» Ce bois , ami du myſtère ,
» Nous invite au doux plaiſir.
» Viens donc , ô ma bien aimée ;
» Viens à mon ame charmée
» Faire un ſort digne des Dieux.
» La Naïade fugitive
» Qui s'échappant à nos yeux ,
» Porte encore à chaque rive
» Le tribut myſtérieux
» De ſon onde moins active ,
» Dans ſes détours ſinueux
» Ne voulant être captive
» Ni quitter de ſi beaux lieux ;
» Des Moineaux ſéditieux ,
» La troupe bruyante & vive ,

» A la Linotte naïve
» Peignant l'ardeur de leurs feux ;
» Cependant que plus craintive,
» Plus diſcrete dans ſes vœux,
» La Colombe non loin d'eux,
» Prête une oreille attentive
» Au ramage douloureux
» De Philomele plaintive ;
» Et le Zéphir amoureux
» Dont l'haleine parfumée
» Fait de la terre embaumée
» Un ſéjour égal aux cieux,
» Tout nous dit, ma bien aimée ;
» Que c'eſt l'inſtant d'être heureux.
» Seule en ce tems précieux,
» Tu manques à la nature :
» Viens : que l'air encor s'épure
» Par ton ſourire divin.
» Des amours l'aimable *eſſaim*
» Déja ſe plaint & murmure,
» D'un retard trop inhumain.
» Qui t'arrête, quel deſſein ?
» Eſt-ce d'orner ta *figure* ?
» *Ah ! tout ce qui ſait charmer*,
» Le Dieu qui nous fait aimer,
» Te l'a donné ſans meſure.
» Te méfier de tes traits,
» Ce ſerait lui faire injure.
» Pour honorer ſes bienfaits,
» Pour lui rendre avec uſure
» Tous les préſens qu'il t'a faits ;
» Prens une route plus ſûre :
» Dans les grâces du matin
» Viens montrer la beauté *pure*
» Que jamais de l'impoſture
» N'oſa profaner la main.
» Sur l'albâtre de ton ſein
» Laiſſe de ta chevelure
» L'ébene ondoyant & fin
» Se jouer à l'aventure.
» Confie au Zéphir badin
» Le détail de ta coëffure :

» Zéphir, quoiqu'un peu malin,
» Eſt l'amant de la nature.
» Qu'une élégante ceinture
» Soit ton unique ornement.
» Hier c'était ta parure :
» Que d'attraits! que d'agrément!
» En te voyant auſſi belle,
» Au fond du cœur je compris
» Qu'aiſément d'une mortelle
» Les Dieux pouvaient être épris.
» Puiſſant maître du tonnerre,
» M'écriai-je en ce moment,
» Jette un regard tutelaire
» Sur le plus fidele amant.
» Que ta volonté modere
» A ton gré chaque élément;
» Diſpenſe des loix au monde;
» Que tes *décrets éternels*
» S'élevent du ſein de l'onde.
» Au trône des immortels,
» Je ne prétens ſur la terre
» Que l'eſpace ſeulement,
» Qu'avec tant de grace enſerre
» Cette ceinture légere,
» Qui promet ſi décemment
» Tous les plaiſirs de Cythere,
» Et dont le tiſſu charmant
» Sait ſervir également
» La pudeur de la bergere,
» Et les deſirs de l'amant ».

SAINT-GILLES, Sous-Brigadier de la premiere compagnie des Mouſquetaires, quitta le ſervice en 1706, après la bataille de Ramillies, & ſe retira dans un couvent de Capucins, au grand étonnement de tout le monde. On a de lui des *contes*, des *chanſons*, des *vaudevilles*, & d'autres poéſies ingénieuſes, imprimés dans un volume intitulé *la Muſe Mouſquetaire*. Son frere mort en 1745, à 85 ans, eſt auteur de la tragédie d'*Ariarathe*.

SAINT-MARC (Lefevre de), a fait les paroles du *Pouvoir de l'Amour*, muſique de *Royer*, donné le 23 Avril 1743.

Saint-Mars (Jean-Paul-André de), de la province de Guienne, eſt entré Gentilhomme à drapeau dans le régiment des Gardes-Françaiſes en 1744. En 1762, ſa mauvaiſe ſanté l'a forcé de quitter le ſervice.

Les lettres qu'il avait toujours aimées ſans les cultiver, ſont venues alors à ſon ſecours pour remplir les loiſirs de ſa vie, & ont fait ſa principale occupation.

En 1770 & 1771, il a donné à la Cour & ſur le théâtre de l'Opéra, la fête de *Flore*, paſtorale en un acte, qui eut le plus grand ſuccès.

Il donna enſuite *Adele de Ponthieu*, tragédie lyrique en cinq actes, dont les deux miſes ont été également bien accueillies. Cet opéra, mis en ballet, pantomime par M. Novere, a eu auſſi le plus grand ſuccès à la cour de Vienne, & dans pluſieurs cours d'Italie.

En 1777, il a donné à la cour *le Langage des fleurs*, comédie-ballet qui n'a point encore paru à Paris.

Enfin il a été le premier à retoucher un des poëmes du Prince de nos Poëtes lyriques. Il a travaillé *Alceſte*, de Quinault, en conſervant ſcrupuleuſement toutes les beautés de ce poëme, en y changeant ſeulement ce que le goût avait proſcrit, & en donnant une coupe différente à certaines parties, pour ſervir plus avantageuſement le Muſicien & la Muſique.

Ce poëme eſt encore dans ſon porte-feuille, ainſi que pluſieurs autres.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de ſes ouvrages d'un genre différent.

Nous finirons en rapportant deux de ſes chanſons, auxquelles on a donné la préférence, parcequ'elles ſemblent peindre avec vérité deux époques de ſa vie.

CHANSON.

« Oui, l'Amour, jeune Glicere,
» Charma ſouvent mes loiſirs.
» Mais qu'une ardeur menſongere,
» Mais qu'une flame légere,
» Sont bien loin des vrais plaiſirs !

» Par le feu de la jeuneſſe
» Mon cœur toujours emporté
» Ne donnait dans ſon ivreſſe
» Qu'un moment à la tendreſſe,
» L'autre à l'infidélité.

Gen.

» Cent fois la folle inconſtance
» M'offrit les traits du bonheur,
» Séduit par ſon apparence,
» J'y volai; fauſſe eſpérance!
» Il n'était que dans ton cœur.

» Dès que l'Aurore vermeille
» Sort des portes du matin,
» Au bonheur qui me réveille,
» Se joint celui de la veille
» Et celui du lendemain ».

AUTRE.

« O toi qui portes dans les cœurs
» Le bonheur & l'oubli des peines;
» *Toi dont j'ai tant aimé les chaînes*
» Que *j'aime à peindre tes faveurs!*
» Comment à *chanter ta puiſſance*,
» Amour, ne pas trouver d'attraits?
» C'eſt ſe parer de tes bienfaits
» Que t'offrir ſa reconnaiſſance.

» Autrefois, au ſein des deſirs
» Et du preſtige où tu nous plonges,
» J'étais bercé par d'heureux ſonges
» Et réveillé par les plaiſirs.
» Souvent dans une folle ivreſſe,
» Je croyais plaire à vingt beautés.
» J'ai mieux ſenti les voluptés
» Avec une ſeule maîtreſſe.

» Vainement, dans ſon vol léger,
» Le tems veut m'éloigner des belles.
» Ne pouvant arrêter ſes aîles,
» Tu m'appris à les diriger.
» Je peins les plaiſirs du bel âge,
» Les tranſports du cœur & des ſens;
» Et dans mon ame je reſſens
» Les feux dont je trace l'image.

» Par toi j'ai vécu ſans langueur,
» Et je vis toujours ſans alarmes,

» Pour qui ſait connaître tes charmes ;
» Il eſt toujours quelque bonheur.
» Je ne connus jamais l'envie,
» Et je vois de jeunes amans,
» Comme un pere voit ſes enfans,
» Quoiqu'ils le chaſſent de la vie ».

SAINTONGE (Louiſe-Genevieve Gillot de), célebre par ſa beauté & par ſes talens pour la poéſie, était femme d'un Avocat. Elle naquit à Paris en 1650, & y mourut le 24 Mars 1718. Elle a fait un recueil de poéſies agréables, dont nous rapporterons quelques chanſons.

Elle donna à l'Opéra, en 1693, *Didon*, muſique de Deſmarets; en 1694, *Circé*, *idem*.

CHANSON.

« Ah! j'ai bien mérité mon funeſte malheur,
» Fallait-il me flatter de la vaine eſpérance
» D'arrêter un amant trompeur?
» Fallait-il compter ſur un cœur
» Que je devais à l'inconſtance » ?

AUTRE.

« Il vous ſied bien, charmante Iris
» De calculer votre âge,
» Lorſque les grâces & les ris
» Sont ſur votre viſage.
» Votre teint vif eſt du printems
» Une image fidelle :
» C'eſt ſavoir arrêter le tems
» Que d'être toujours belle ».

AUTRE.

« Quand vous ne m'aimez plus, inconſtante Bergere,
» Je voudrais me venger de votre humeur légere,
» Et ſuivre mes tranſports jaloux.
» Mais hélas! mon amour appaiſe ma colere,
» Et quand je ceſſe de vous plaire,
» Je me trouve cent fois plus coupable que vous ».

AUTRE.

« Un jour que ma cruelle
» Conduiſait ſon troupeau
» Sur un charmant côteau,
» Je ſoupirais pour elle;
» Aux ſoupirs que je fis,
» Sa cher ebrebi ette
» Tourna les yeux de mon côté;
» Sa pitié parut indiſcrète,
» Elle en eut un coup de houlette.
» Voyez la cruauté ».

Sanadon (Noël-Etienne), Jéſuite, naquit à Rouen le 16 Février 1676, profeſſa la Rhétorique à Paris, où il devint Bibliothécaire du collége de Louis-le-grand, & mourut le 21 Septembre 1733, à cinquante-huit ans. Sa traduction d'Horace eſt fort eſtimée. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages, parmi leſquels on trouve des poéſies françaiſes & latines fort agréables.

CHANSON.

« Le Dieu qui répand la lumiere
» Va terminer ſa courſe dans les flots,
» Et quitte le matin l'humide ſein des eaux,
» Pour recommencer ſa carriere.
» Mais malgré l'ordre du deſtin,
» Qui lui fait éclairer le monde,
» S'il couchait dans le vin,
» Comme il couche dans l'onde,
» Il ne ſortirait pas de ſon lit ſi matin ».

Santerre (Jean-Baptiſte Lourdet de), Maître des Comptes, né à Paris en 1732. Quelques légeres productions de jeuneſſe lui procurerent la connaiſſance de Crébillon le pere, qui l'accueillit avec bonté, lui conſacra des momens de loiſirs, & quelquefois même daigna plier ſon génie mâle au ſoin de lui corriger des vers & des couplets d'Opéra-comiques. Préſenté par cet homme célebre chez M. l'Abbé de Voiſenon & M. Favart, il ſe lia avec eux de l'amitié la plus intime & la plus ſolide. Ces deux

auteurs charmans voulurent bien cultiver ſon goût pour les lettres, & il dut aux leçons & à la complaiſance du dernier, l'avantage de mettre au théâtre quelques ſcènes & quelques couplets faits par amuſement. De la facilité pour le travail, une imagination gaie, & le deſir de contribuer aux plaiſirs de ſes amis, lui firent compoſer pluſieurs pieces & un grand nombre de fêtes qui ont eu du ſuccès dans la ſociété.

CHANSON.

« Dans ces fleurs, charmante Catant,
» Que j'aime à t'offrir ton image!
» Jamais mon cœur n'eſt en défaut
» Pour te rendre un ſincere hommage.
» D'un intérêt doux & preſſant
» J'éprouve le charme puiſſant.
» Je ſens, je ſens bien
» Que t'aimer eſt le vrai bien.

» Du partage de ſes bienfaits,
» Si la fortune oſa t'exclure,
» Ah! tu brilles de mille attraits,
» Qui ſe vengent de cette injure.
» La nature & l'amour exprès
» T'enrichiſſent à communs frais.
» Je ſens, je ſens bien
» Que t'aimer eſt le vrai bien.

» Gentilleſſe, candeur, gaîté
» Forment ta dot & ta parure;
» Ton aimable ſimplicité,
» De Vénus vaut bien la ceinture:
» Dans ton eſprit & dans ton cœur
» Sont les tréſors & mon bonheur.
» Je ſens, &c.

» Par ſes ſoins, chez toi chaque jour,
» La tendre amitié me careſſe,
» Elle a les graces de l'Amour,
» Sa chaleur, ſa délicateſſe;
» Mais plus conſtante en ſes deſirs,
» Le tems aſſure ſes plaiſirs.
» Je ſens, je ſens bien,
» Que t'aimer eſt le vrai bien ».

AUTRE.

« Un jeune lis brille en nos champs
» Entre les fleurs nouvelles,
» Ainſi Thémire en ſon printems
» Eſt la reine des Belles :
» Sur un modèle fait exprès,
» Nature a taillé ſes attraits,
» Un pied mignon,
» Un œil fripon,
» Une peau fine & blanche,
» Souris naïf,
» Air leſte & vif;
» Mine lutine & franche.
» Un cœur noble, ſenſible & fier,
» Un eſprit prompt comme l'éclair,
» Douceur,
» Candeur,
» Gaîté,
» Bonté,
» Dès qu'on la voit, il faut qu'on l'aime;
» Elle plaît aux femmes même.
» Un jeune lis, &c. ».

AUTRE.

« Du ſentiment quand tu vantes les charmes,
» C'eſt ton portrait que tu pares de fleurs :
» A l'amitié l'amour cède ſes armes,
» Pour mieux régner avec toi ſur nos cœurs.

» Chez toi nos jours ſont marqués par des fêtes
» Ton doux empire eſt celui des bienfaits :
» Par tes amis, tu comptes tes conquêtes,
» Tu ne crains point de le perdre jamais ».

AUTRE.

« Jeune Beauté, dont la nature
» Prit plaiſir à former les traits,
» L'art ſéduiſant de la parure
» Ajoute encor à tes attraits :

» Qu'un voile modeſte nous cache
» De ton ſein les tréſors naiſſans,
» L'heureux amant qui le détache
» Trouve leurs charmes plus puiſſans.

» D'une gaze légére & fine
» Vénus couvre ſa nudité;
» Mais l'œil fripon qui l'examine,
» N'en échappe aucune beauté.
» Voyez les Grâces ingénues,
» Des plus doux appas, c'eſt la fleur?
» Elles ne ſont qu'à demi-nues,
» L'Amour en fait tout ſon bonheur »

Sarazin (Jean-François), né à Caen, était fils d'un Avocat du Roi & Tréſorier de France. Il fut Secrétaire des commandemens de M. le Prince de Conty, & mourut en 1657, diſgracié de ſon maître, pour s'être mêlé d'une affaire qui lui avait déplu.

Sarazin était l'homme du monde le plus galant, le plus agréable & le plus gai.

C'eſt lui qu'on a peint dans le roman de Clélie ſous le nom d'Amilcar.

CHANSON.

Tircis, la plupart des amans
» Sont des imprudens
» De tant pleurer,
» Plaindre, ſoupirer
» Et ſe déſeſpérer.
» Ce n'eſt pas là pour brûler de leurs flames
» Le cœur des Dames;
» Car les amours
» Qui ſont enfans, veulent rire toujours.

Il faut, pour être vrai galant,
» Etre complaiſant,
» De belle humeur,
» Quelquefois railleur,
» Et quelque peu rimeur.

» Le doux propos & les chanſons gentilles
» Gagnent les filles ;
» Et les amours
» Qui ſont enfans, veulent chanter toujours ».

AUTRE.

« Je vous donne avec grand plaiſir
» De trois préſens un à choiſir.
» La Belle, c'eſt à vous de prendre
» Celui des trois qui plus vous duit.
» Les voici, ſans vous faire attendre,
» Bon jour, bon ſoir & bonne nuit ».

SAVOYARD (le) était un Chanſonnier célebre vers l'année *1660*, & courait toutes les rues, en chantant une foule de chanſons dont on a fait un recueil de quelques-unes en *1665*. Tout ce que nous ſavons [redacted], c'eſt qu'il était alors *fort à la mode*, & n'était pas ſans mérite. Dans une de ſes chanſons il dit qu'il eſt l'*Orphée du Pont-Neuf*.

CHANSON.

« Vous êtes trop belle
» Pour être cruelle ;
» Ah ! je meurs d'amour
» Ma belle inhumaine,
» Soulagez ma peine,
» Où je perds le jour.

» Pourquoi ſe défendre,
» Et ne rien comprendre
» A tant de ſoupirs ?
» Aux ames diſcrètes,
» Ils ſont interprètes,
» De tous nos deſirs.

» Je ne ſaurais dire
» Pourquoi je ſoupire :
» Mes maux ſont adroits,
» Ma flame eſt ſecrète,
» Ma langue eſt muète,
» Mes yeux ſont diſcrets.

» O rare merveille,
» Beauté ſans pareille,
» Votre empire eſt doux:
» Si je ſuis à plaindre,
» C'eſt qu'il me faut feindre
» Pour mieux être à vous.

» La plus belle choſe
» Que nommer je n'oſe,
» Eſt ſous votre main;
» Permettez, de grace,
» Que j'y prenne place
» Juſques à demain ».

AUTRE.

« Je ſuis jaloux de ma Philis,
» Je le chante & je le dis;
» Mon ame eſt fort inquiette,
» Je le fais connaître à tous.
» Ah! ſi vous être coquette,
» Puis-je pas être jaloux!

» Je ſuis de mauvaiſe humeur,
» Je grimace à faire peur,
» Il eſt vrai; mais ſi vous faites
» A cent galants les yeux doux;
» Je ne puis vous voir coquette
» Sans vous paraître jaloux.

» J'ai de la fidélité
» Autant que vous de beauté;
» Sachez mieux être diſcrete,
» Cachez mieux vos rendez-vous,
» Tant que vous ſerez coquette,
» Je ſerai toujours jaloux.

» Philis, mettons-nous d'accord,
» Vous avez le premier tort.
» Aimez-moi d'amour parfaite,
» Et pour bien vivre entre nous,
» Ne ſoyez jamais coquette,
» Je ne ſerai plus jaloux ».

SAURIN (Bernard-Joſeph), né à Paris, eſt fils du fameux Géomètre de l'Académie des Sciences, qui fut accuſé par Rouſſeau d'avoir fait ces indignes couplets qui firent tant de bruit en 1711 & 1712, & à l'occaſion deſquels un Arrêt du Parlement, rendu le 7 Avril de cette année, bannit Rouſſeau, & juſtifia Saurin.

Son fils avantageuſement connu par pluſieurs pieces reſtées au théâtre, a été reçu à l'Académie Françaiſe en 1761.

Ce Philoſophe ſage, honnête & vertueux; ſenſible aux charmes de l'amitié, a toujours conſervé ſes anciens amis. Il a épouſé en 1762 Mlle Sandras, connue par les charmes de ſa figure & les graces de ſon eſprit.

CHANSON.

« Vous, qui du vulgaire ſtupide
» Voulez écarter le bandeau,
» Prenez *Epicure pour guide*
» Et la nature pour flambeau.
» Il n'invente point de ſyſtêmes;
» Il ne fait bannir que l'erreur;
» *Et ſi nous rentrons en nous-mêmes,*
» *Epicure eſt dans notre cœur.*

» La nature, prudente & ſage,
» N'a jamais rien produit en vain;
» Nos ſens ont chacun leur uſage,
» Et nous devons tendre à leur fin.
» Pour nous l'enſeigner, la nature
» Nous a fait préſent du deſir;
» Par une route toujours ſûre,
» Il nous mene droit au plaiſir.

» Mais le plaiſir ceſſe de l'être,
» Dès qu'il ceſſe d'être goûté;
» La débauche ne peut paraître
» Sans faire fuir la volupté.
» Qu'on mêle avec délicateſſe
» Et les ſens & le ſentiment;
» Et que Bacchus laiſſant l'ivreſſe,
» N'ait avec lui que l'enjouement.

» Ton cœur eſt épris de Thémire !
» Thémire eſt ſenſible à ſon tour ;
» Tous deux dans un commun délire,
» Cueillez les roſes de l'amour ;
» A ſervir l'ardeur de vos flames
» Employez l'été de vos ans ;
» Et qu'à l'ivreſſe de vos âmes
» Se joigne celle de vos ſens.

» Que les ardeurs de la jeuneſſe
» Se temperent avec Vénus ;
» Que les glaces de la vieilleſſe
» Se réchauffent avec Bacchus :
» La vie eſt un inſtant qui paſſe,
» Malgré nous il va s'envoler,
» Rempliſſons-en du moins l'eſpace,
» Ne pouvant pas le reculer ».

AUTRE.

« Soleil, précipite tes feux,
» Laiſſe régner enfin la nuit & le myſtere ;
» Thémire, pour me rendre heureux,
» Veut que de ſon flambeau l'amour ſeul nous éclaire.
» Hâte-toi, termine ton cours ;
» Puiſſe-tu, t'oubliant au ſein de ton amante,
» Prolonger une nuit charmante
» Que ne vaudra jamais le plus beau de tes jours ».

AUTRE.

« Fais-nous brûler de tes flames,
» Amour, c'eſt l'unique bien ;
» Qu'il eſt doux d'unir deux ames !
» Mais pour former ce lien,
» Tendres amans, pour notaire,
» Ne prenez que le plaiſir,
» Pour témoins, que le myſtere,
» Pour prêtre, que le deſir ».

AUTRE.

« Vieillard la gloire de Théos ;
» Toi, dont l'heureux délire
» Célébrait & Naxe & Paphos,
» Que n'ai-je en main ta lyre !
» De Bacchus la douce liqueur
» Conſolait ta vieilleſſe,
» Et jeune encore par le cœur,
» Tu chantais la tendreſſe.

» A table je ſuis jeune auſſi,
» Quand une main charmante
» Me préſente d'un vin d'Aï
» La mouſſe pétillante.
» Un feu maître de tous mes ſens
» Dans mes veines circule ;
» Et Titon ſous ſes cheveux blancs
» Croit devenir Hercule.

» Sans trop regretter le paſſé,
» Du préſent faire uſage,
» C'eſt le parti le plus ſenſé
» En tout tems, à tout âge :
» Doux objets qui ſavez charmer,
» A vos coups je me livre,
» Jeune, je vivais pour aimer,
» Et vieux, j'aime pour vivre.

» Mes Dames, voilà trois couplets ;
» On les compte à mon âge.
» Jadis en voyant vos attraits,
» J'aurais pu davantage,
» Beauté, Reine de l'univers,
» Je te rends mon hommage ;
» Mais ne te plus fêter qu'en vers,
» C'eſt un triſte partage ».

Sauvigny (Edme de), Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Cenſeur de la Police, Auteur du charmant roman de *Pierre le Long*

& *Blanche Bazu*, qui eſt un chef-d'œuvre de naturel, a fait pluſieurs tragédies eſtimées, & beaucoup d'autres ouvrages en vers & en proſe qui aſſurent ſa réputation.

CHANSON.

« Garde-toi pour Iſabelle,
» Dit l'hymen, de ſoupirer;
» Elle va m'être fidelle :
» Car je l'en ai fait jurer.
» Tu me cauſes peu d'ombrage,
» Répond l'Amour en riant;
» J'aurai ſur toi l'avantage;
» Car j'ai ſon premier ſerment ».

AUTRE.

Le Songe.

« Je repoſais ſur la fougere;
» Morphée avait fermé mes yeux;
» Je croyais être avec Glycere,
» Et le plaiſir m'ouvrait les cieux.

» Minerve m'offrit la ſageſſe,
» Venus, les grâces, la beauté;
» Hébé, la fraîcheur, la jeuneſſe;
» Mars, ſes lauriers & ſa fierté.

» Bacchus dit, bois; Apollon, chante;
» Et prends ce luth, s'il t'a charmé.
» Tiens, dit Plutus, ſi l'or te tente :
» Amour me dit, aime, & j'aimai ».

AUTRE.

« O mes ennuis, ô *mes ennuis !*
» Baillez-moi treve, vous en prie;
» Sans en mourir, du tout ne puis
» Vous endurer loin de ma mie :
» Baillez-moi treve, vous en prie.
» Non que me plaigne de ſouffrir;
» C'eſt douceur que ſouffrir pour elle :
» Mais las! ſi me faites mourir,
» J'ai peur que chagriniez ma belle ».

Scarron (Paul.), né à Paris, en 1610, fils d'un Conſeiller au Parlement, fut toujours de la plus grande gaité, quoique paſſant ſa vie dans les ſouffrances. Il était impotent & preſque toujours malade. Après avoir quitté l'état eccléſiaſtique, il épouſa Mlle d'Aubigné, qui fut depuis la fameuſe Mad. de Maintenon. Il fut aimé du Cardinal de Richelieu & d'Anne d'Autriche, & mourut à Paris le 14 Octobre 1660, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Quelques momens avant ſa mort, voyant ſes domeſtiques en larmes autour de ſon lit: « Mes » amis, leur dit-il, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous » ai fait rire ».

CHANSON.

« Philis, vous vous plaignez que je n'ai point d'eſprit
» A vous parler de mon martyre :
» Hélas ! ingnorèz-vous qu'un mal que l'on peut dire
» *N'eſt jamais ſi grand qu'on le dit.*

» Un amant dit aſſez quand il eſt interdit,
» Quand il languit, quand il ſoupire :
» Mais apprenez, Philis, qu'un mal que l'on peut dire ;
» N'eſt jamais ſi grand qu'on le dit ».

Scudery (Magdeleine de), née au Havre, en 1607, vint de bonne heure à Paris, & fit bientôt parler d'elle par ſon eſprit, ſes longs romans & ſa rare laideur. Elle obtint des penſions du Roi, de la Reine Chriſtine, du Cardinal Mazarin, &c.

En allant en Provence avec ſon frere, ils coucherent au pont du S. Eſprit, & avant de s'endormir, Scudery demanda à ſa ſœur comment il ferait mourir un Prince qui était un héros du roman de Cyrus. Mlle de Scudery était d'avis qu'on l'empoiſonnât. Mais après pluſieurs conteſtations, il fut arrêté qu'on l'aſſaſſinerait. Des Marchands qui couchaient dans la chambre voiſine, ayant entendu ce débat, allerent auſſi-tôt dépoſer ce prétendu complot chez le Juge de la ville.

Le frere & la ſœur furent arrêtés ; & ce ne fut pas ſans peine qu'ils obtinrent la permiſſion de continuer leur route. Elle mourut à Paris le 2 Juin 1701, à quatre-vingt-quatorze ans.

CHANSON.

« L'eau qui carreſſe ce rivage ;
» La roſe qui s'ouvre au zéphir,
» Le vent qui rit ſous ce feuillage,
» Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir :
» De deux amans l'égale flame
» Sait doublement les rendre heureux ;
» Les indifférens n'ont qu'une ame ;
» Lorſque l'on aime, on en a deux ».

Sur ſon Portrait.

« Nanteuil, en faiſant mon image,
A de ſon art divin ſignalé le pouvoir ;
» Je hais mes yeux dans mon miroir ;
» Je les aime dans ſon ouvrage ».

SEDAINE (Michel Jean), Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Architecture, n'eſt entré que par hazard dans la carriere du théâtre. En 1754, Monnet, Entrepreneur de l'Opéra-comique, faiſant mal ſes affaires, engagea M. Sedaine à lui donner une piece. Il y conſentit avec peine, & fit le *Diable à quatre*, qui eut le plus grand ſuccès.

En 1758, il donna aux Italiens *Anacréon* ; en 1759, à l'Opéra-comique, *Blaiſe le Savetier*, muſique de M. Philidor, dont le ſuccès, avec raiſon, fut prodigieux.

L'Huître & les Plaideurs fut donnée la même année ; &, malgré ſon ſuccès, n'a point été remiſe au théâtre.

En 1760, *les Troqueurs dupés*, muſique de Sody ; en 1761, *le Jardinier & ſon Seigneur*, piece charmante & remplie de Muſique délicieuſe : *On ne s'aviſe jamais de tout*, muſique de Monſigny, dont le ſuccès fut prodigieux, & devint la cauſe de l'union de l'Opéra-comique à la Comédie Italienne, qui ſe ſoutenait à peine dans ce tems-là.

On fit alors un eſſai qui ne réuſſit pas ; ce fut de faire jouer à la cour *On ne s'aviſe jamais de tout*, par les Acteurs de l'Opéra : ce ſpectacle fut déteſtable. En 1762, *le Roi & le Fermier*, qui tomba d'abord, & eût enſuite le ſuccès le plus ſoutenu. En 1764, *Roſe & Colas* eut le même

ſort, & ne ſe releva qu'à la ſeptieme repréſentation, mais d'une maniere que jamais ſuccès n'a été comparable à celui de cette jolie piece.

En 1764, par complaiſance pour un de ſes amis, *l'Anneau perdu & retrouvé*, qui n'eut point de ſuccès. En 1765, à la Comédie Françaiſe, *le Philoſophe ſans le ſavoir*, piece d'un genre ſingulier, qui eut vingt-huit repréſentations de ſuite. C'eſt le ſeul ouvrage au théâtre, où le mot d'amour ne ſoit pas même prononcé. On donne ſouvent cette piece, qui fait toujours la même impreſſion.

En 1766, *la Reine de Golconde*, opéra tiré d'un roman charmant de M. le Chevalier de Boufflers.

En 1768, *les Sabots*, piece en un acte, muſique de Duny.

Même année, aux Français, *la Gageure imprévue*, en un acte. A l'exception du profit des onze premieres repréſentations, M. Sedaine en a abandonné le produit, pour contribuer à l'érection d'un buſte de marbre du premier auteur comique de l'univers, & peut-être du ſeul Philoſophe de ſon ſiecle.

En 1769, *le Déſerteur* eut un ſuccès pareil à celui du *Roi & le Fermier*.

En 1770, *Thémire*, dernier ouvrage de *Duny*.

En 1772, *le Faucon*, muſique de M. de Monſigny.

En 1773, *le Magnifique*, muſique de M. Grétry. La ſcène de la Roſe eſt une des plus jolies qui ſoient au théâtre.

En 1775, *les Femmes vengées*, muſique de M. Philidor. C'eſt une piece charmante à voir jouer, & l'une des plus difficiles à mettre ſur la ſcène.

En 1776, *le Mort marié*, muſique de Bianki.

En 1777, *Félix ou l'Enfant trouvé* en trois actes, muſique de M. de Monſigny, n'a eu que cinq repréſentations, & doit être bientôt remis au théâtre.

M. Sedaine a fait encore deux grands opéra, dont M. de Monſigny a fait la muſique, & qui, probablement, ſeront bientôt donnés.

Il a fait auſſi avec M. Grétry un opéra-comique en quatre actes, intitulé *Aucaſſin & Nicolette*, pris d'un fabliau, & mis en langue moderne par le ſavant M. de Sainte-Palaye.

M. Philidor a auſſi de lui un opéra nommé *Protogene*.

Enfin il a eſſayé une tragédie en cinq actes & en proſe, intitulée *Marcel & Maillard ou Paris ſauvé*, & n'a pu parvenir encore à obtenir la per-

miſſion de la faire repréſenter. M. Sedaine a fait imprimer deux volumes de pieces fugitives, d'où nous avons tiré les chanſons ſuivantes.

CHANSON.

« Croiſſez, feuilles, croiſſez, le Printems vous l'ordonne,
» Sous votre ombrage appellez les zéphirs :
» Ce verd gazon me ſert déja de trône :
» Servez de dais à mes plaiſirs ».

AUTRE.

« La fortune & ſes largeſſes
» N'excitent point mes deſirs ;
» A la place des richeſſes,
» J'en ai reçu des plaiſirs.
» Plaiſir vraiment délectable,
» Et plus précieux que l'or.
» Ma compagne eſt agréable,
» Oui, ma femme eſt un tréſor.

» Nous vivons aſſez à l'aiſe
» Dans un petit cabinet ;
» Car nous n'avons qu'une chaiſe,
» Près du lit un tabouret ;
» Mais dans ce lieu délectable
» Que ſa préſence embellit.
» L'appétit nous met à table,
» Et l'amour nous met au lit.

» Nos repas ſont peu ſuperbes ;
» Tout eſt ſi cher à préſent ;
» Mais ma femme avec des herbes
» Sait me renvoyer content ;
» Chaque morceau qu'elle touche
» Prend d'elle tant de ſaveur,
» Qu'il ſemble fait pour ma bouche
» Encor moins que pour mon cœur.

» Ma femme toujours opine
» Pour ménager quelque ſous ;

Nous

» Nous ne buvons que chopine
» Chaque repas entre nous;
» Mais quoique vin de taverne
» Et ſouvent trop bas percé,
» Il vaut mieux que le Falerne
» Quand par elle il eſt verſé.

» Nous avons bien de la peine,
» Nous la prenons ſans regret;
» Car le poids de notre chaîne
» S'allege par ſon objet.
» Dans nos travaux même zele,
» Nous ſoutient & nous conduit;
» Quand mon cœur dit, c'eſt pour elle,
» Le ſien répond, c'eſt pour lui ».

LÉANDRE & HÉRO,

Romance.

« Pourquoi paſſer à la nage?
» N'avait-il point de bateau?
» En amour qu'on eſt peu ſage!
» Pourquoi riſquer ce paſſage
» La nuit, au milieu de l'eau?

» Dès que Héro vit Léandre,
» Léandre fut ſon amant.
» Se regarder d'un air tendre,
» Soupirer, parler, s'entendre,
» Fut l'ouvrage d'un moment.

» Demeurez-vous loin, *la Belle!*
» *N'êtes-vous point d'Abidos?*
» C'eſt vrai, reprit la Pucelle,
» J'habite cette tourelle
» Tout vis-à-vis de Seſtos.

» Quoi donc! dans cette tourelle,
» *Ah! ſi vous vouliez ce ſoir,*
» Y placer une chandelle;
» Je le veux bien, lui dit-elle,
» Mais Léandre, il fait bien noir.

» Quoique la mer nous ſépare,
» Puis-je craindre le danger?
» Le flambeau qu'amour prépare
» Saura me ſervir de phare,
» Et de plus je ſais nager.

» Le ſoir même ſa lumiere
» Lançait un éclat tremblant.
» A ce ſignal qui l'éclaire
» Léandre fend l'onde amere;
» Le deſir volait devant.

» Sur l'autre bord il arrive;
» Héro reçoit ſon vainqueur;
» Que de baiſers ſur la rive,
» La tendreſſe la plus vive,
» En diſait moins que ſon cœur.

» Pendant quelques nuits de ſuite
» Il va la voir conſtamment,
» Plein de l'amour qui l'excite,
» Il allait toujours fort vîte;
» Mais il revenait lentement.

» Une nuit, Ciel! quel orage!
» La mer ſe gonfle, mugit,
» Qu'importe, il s'élance, il nage;
» Mais quel horrible préſage!
» Le clair flambeau s'éteignit.

» Le flot l'emporte, l'entraîne,
» En vain il étend les bras;
» Il ſuccombe, il perd haleine;
» Il meurt en pleurant la peine
» Que va cauſer ſon trépas.

» Le matin Héro tremblante
» Jette les yeux triſtement
» Sur les bords... Sa vue errante...
» Dieux! quel objet d'épouvante!
» Ciel! ô Ciel! c'eſt mon Amant.

» La mort ſeule à ſa ſouffrance
» Donna du ſoulagement.
» Dans pareille circonſtance,
» Nos femmes ſauraient en France
» Se conſoler autrement ».

Segrais (Jean-Renaud de), célebre Poëte Français, l'un des Quarante de l'Académie Françaiſe, naquit à Caen en 1625, & devint premier Echevin de cette ville. Le Comte de Fieſque l'emmena à Paris, & le fit connaître à la cour. Il devint enſuite Gentilhomme ordinaire de la Ducheſſe de Montpenſier, & quitta ſa maiſon, pour n'avoir pas approuvé le mariage de Mlle de Montpenſier avec M. de Lauzun.

Mad. de la Fayette le retira chez elle, & ce fut alors qu'ils travaillerent enſemble aux romans de Zaïde & de la Princeſſe de Cleves. Enfin il ſe retira à Caen, & y épouſa une riche héritiere de ſes parentes.

L'Académie de cette ville, qui était diſperſée depuis la mort de M. de Matignon ſon protecteur, ſe réunit chez Segrais, & y prit la forme qu'elle a conſervée depuis.

On a de lui pluſieurs ouvrages de poéſies, dont quelques-uns ſont eſtimés.

Cet homme aimable mourut à Caen le 25 Mars 1701, à ſoixante-ſeize ans.

CHANSON.

« Timarete s'en eſt allée,
» L'ingrate mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs,
» Laiſſe mon ame déſolée
» A la merci de ſes douleurs.
» Je n'eſpérai jamais qu'un jour elle eût envie
» De finir de mes maux le déplorable cours;
» Mais je l'aimais plus que ma vie,
» *Et je la voyais tous les jours* ».

Seg..... Monſieur).

CHANSON.

« Point ne voudrais, pour bien paſſer ma vie,
» Des riches dons du rivage indien;
» Point ne voudrais des parfums d'Arabie

» Ni des tréſors du peuple Lybien,
» Il ne me faut que l'amour de ma mie;
» Pour moi ſon cœur eſt le ſouverain bien.

» D'être un héros point ne me glorifie;
» Pour guerroyer, je ſuis trop citoyen.
» Que le Français diſpute l'Acadie,
» Que le Hongrois batte le Pruſſien,
» Il ne me faut que le cœur de ma mie;
» Voilà mon trône, & le reſte n'eſt rien.

» Point ne voudrais de belle galerie
» Ni des beautés de l'art athénien;
» L'art de Rubens ne me fait nulle envie;
» Point ne voudrais primer le Titien:
» Il ne me faut qu'un portrait de ma mie.
» Ah! ſi je l'ai, je ne deſire rien.

» *De l'art des vers je n'ai point la manie*,
» Je connais peu le Mont Aonien:
» Mais de rimer, s'il me prend fantaiſie,
» Chez les neuf Sœurs je n'emprunterai rien:
» Il ne me faut que ſonger à ma mie;
» Pour ſon nom ſeul, *je* rime & chante bien.

» Je ne veux point de la philoſophie:
» Elle eſt trop froide, & d'un triſte entretien;
» Je ne veux point ſavoir l'aſtrologie,
» L'état des cieux à mon cœur n'apprend rien:
» Il ne me faut qu'un regard de ma mie,
» C'eſt là mon aſtre, il me guidera bien.

» L'amour fait ſeul le bonheur de ma vie,
» L'eſpoir de plaire en eſt le vrai ſoutien;
» Qu'un autre amant vante la pharmacie,
» Ou rende hommage au fameux Gallien:
» Il ne me faut qu'un baiſer de ma mie;
» Mon cœur renaît, & je me porte bien.

» Souvent j'ai pris un peu de jalouſie:
» Quand on eſt tendre, on eſt Pyrrhonien;
» Dans les tranſports de cette frénéſie

» Tout me fait peur, diſcours, geſte, maintien :
» Il ne me faut qu'un ſouris de ma mie,
» Mon cœur s'appaiſe, & je ne crains plus rien.

» Si quelque crainte alarme mon génie,
» C'eſt l'abandon d'un cœur comme le ſien ;
» Tous les deſirs de mon ame attendrie
» Sont d'inſpirer un feu ſemblable au mien.
» Il ne me faut que conſerver ma mie :
» Plaire toujours, c'eſt le nœud gordien ».

AUTRE.

« Un enfant plein de charmes
» Hier vint m'embraſſer ;
» Et me dit tout en larmes :
» On vient de me chaſſer :
» L'inconſtante Lucille
» M'accable de froideur,
» Ah ! je n'ai plus d'azile,
» Berger que dans ton cœur.

» N'en es-tu pas le maître,
» Lui dis-je en ſoupirant ?
» Viens donner un nouvel être
» Au plus fidèle amant :
» A ces mots, de mon ame
» Il s'empare en vainqueur,
» Et j'ai ſenti ſa flame
» Redoubler mon ardeur.

» Amour, reſte ſans ceſſe
» En dépôt dans mon cœur :
» Flatte encor ma tendreſſe
» Par l'eſpoir du bonheur.
» Un jour ſi l'infidelle
» Retournait à ta loi,
» Pour moi, fais auprès d'elle
» Ce que je fais pour toi ».

AUTRE

« Pourquoi te plaindre Titire ?
» Ne vois-tu pas que toujours
» A tes chants, à tes diſcours,
» J'applaudis par un ſourire.
» Un ſouris n'eſt rien,
» Je voudrais, Thémire....
» Ah! tu m'entends bien.

» Senſible au cruel martyre
» Que te cauſa ton amour,
» Ne vois-tu pas qu'à ſon tour
» Mon cœur en ſecret ſoupire ?
» Un ſoupir n'eſt rien,
» Je voudrais, &c.

» Dans mes yeux tu n'as qu'à lire,
» Si tu m'aimes tendrement,
» Pour appaiſer ton tourment,
» Ce regard ſeul doit ſuffire,
» Un regard n'eſt rien,
» Je voudrais, &c.

» Je vois où ton cœur aſpire;
» Eh bien! pour te contenter.
» Tout ce qui peut te flatter,
» Je ſuis prête à te le dire :
» Un diſcours n'eſt rien,
» Je voudrais, &c.

» Ma raiſon perd ſon empire,
» Je n'écoute que tes vœux,
» Mon berger, te voir heureux
» Eſt tout ce que je deſire :
» Ce deſir n'eſt rien,
» Je voudrais, &c.

» A ce que mon cœur m'inſpire,
» Je me livre ſans retour;
» Sous les forces de l'amour,

» Le trop faible honneur expire.
» Bon, l'honneur n'eſt rien,
» Le plaiſir, Thémire,
» Voilà le vrai bien ».

Senecé (Antoine Bauderon de), naquit à Mâcon le 17 Octobre 1643, d'un Lieutenant général au Préſidial. Il devint à trente ans premier valet-de-chambre de la Reine, femme de Louis XIV. Ayant perdu ſa charge par la mort de cette Princeſſe, la Ducheſſe d'Angoulême le reçut chez elle avec ſa nombreuſe famille, & le garda pendant trente ans juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1713. Cette Princeſſe était bru de Charles IX, ayant épouſé le Duc d'Angoulême, fils de ce Monarque & de Marie Touchet. Il n'eſt pas commun de mourir cent trente-neuf ans après ſon beau-pere. Il eſt vrai que le Duc d'Angoulême n'était né qu'après la mort de ſon pere, qu'il était fort vieux lorſqu'il ſe remaria en ſecondes noces avec Mlle de Nargonne, & que ſa femme vécut près de cent ans.

Senecé retourna à Mâcon, & y mourut le 1 Janvier 1737, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Son conte du Kaimak eſt un ouvrage excellent & digne de la Fontaine, quoique d'une autre maniere. On a de lui pluſieurs pieces de vers agréables.

CHANSON.

« Amour, perce de mille traits
» Un cœur tendre & fidele;
» La bleſſure que tu fais
» N'eſt point mortelle.
» Dans mon tourment,
» Les yeux d'Iris m'ont appris à me plaire;
» Et la douceur de les voir un moment,
» Du mal que tu peux faire,
» Conſole aiſément ».

Serre (Jean-Louis-Ignace de la), né en Quercy en 1662, fut Cenſeur Royal, & homme de bonne compagnie. Il donna à l'Opéra, en 1706, *Polixene*, muſique de Colaſſe; en 1710, *Diomede*, muſique de Bertin; en 1720, *Polidore*, muſique de Batiſtin; en 1723, *Pirithoüs*, muſique de Mouret; en 1726, *Pyrame & Thisbé*, muſique de Rebel &

Francœur; en 1729, *Tarſis & Zélie*, *idem*; en 1741, *Nitetis*, muſique de Mion.

Il mourut le 30 Septembre 1756, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. On a de lui pluſieurs romans; & une traduction des Déſeſpérés d'Ambroſio Marini.

Suse (Henriette de Coligny, Comteſſe de la) était fille du Maréchal de Coligny-Châtillon, épouſa en premieres noces le Comte d'Hadinchton, Ecoſſais. Son mari étant devenu jaloux à l'excès, voulut l'emmener dans ſes terres; mais elle ſe fit catholique pour ne plus dépendre de lui: ce qui fit dire à la Reine Chriſtine, *qu'elle avait changé de religion pour ne voir ſon mari ni dans ce monde ni dans l'autre.* Cependant toujours tourmentée par la jalouſie de ſon mari, elle lui offrit vingt-cinq mille écus pour ſe démarier; il y conſentit, & le mariage fut caſſé par un Arrêt du Parlement. Elle eut toute ſa vie le cœur auſſi galant que l'eſprit.

Le Maître des Requêtes Fieubet, fit ſur elle ces quatre vers charmans.

« *Quæ Dea ſublimi rapitur per inania Curru?*
» *An Juno, an Pallas? Num Venus ipſa venit?*
» *Si genus inſpicias, Juno: ſi ſcripta, Minerva;*
» *Si ſpectes oculos, Mater amoris erit* ».

Elle mourut à Paris, le 10 Mars 1663, & nous a laiſſé quelques poéſies tendres & délicates.

CHANSON.

« Je ne peux plus penſer qu'aux peines que j'endure,
» Je prends même plaiſir d'irriter ma bleſſure;
» J'entretiens des penſers que je devrais bannir;
» Je pouſſe des ſanglots que je veux retenir,
» Lorſque l'on parle à moi, je ne ſaurais rien dire;
» Je rêve, je languis, je pleure, je ſoupire.
» Au ſeul nom de Tircis je change de couleur,
» Quand il eſt près de moi, j'ai bien moins de douleur;
» Si-tôt qu'il eſt parti, je ne ſuis plus la même.
» D'où vient ce changement? n'eſt-ce point que je l'aime ».

AUTRE.

AUTRE.

« Babet, qui que tu ſois, que tes lettres ſont belles!
» Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir!
» Ce ſont des beautés naturelles
» Qu'on ne ſe laſſe point de voir.
» Quand Tircis, inſenſible aux accens de ma lyre,
» Pour ne pas m'écouter, portait ailleurs ſes pas,
» Que ne te connaiſſais-je, hélas!
» Tu m'aurais appris à lui dire
» Ce que je ne lui diſais pas ».

Tanevot (Alexandre), Cenſeur Royal, né à Verſailles, en 1692, paſſa ſoixante ans de ſa vie dans les bureaux des finances. Cependant à peine ſa fortune ſuffit-elle pour payer ſes dettes, quoiqu'il eut toujours été ſage. Les Muſes firent tout ſon bonheur. On a de lui pluſieurs tragédies & différentes pieces de poéſie où l'on trouve du talent. Voltaire en faiſait beaucoup de cas, & fut ſon meilleur ami pendant plus de cinquante ans. Ce vertueux Littérateur mourut à Paris en 1773. On dit qu'il eut part à l'opéra des *Caracteres de l'Amour.*

Théophile, ſurnommé Viaud, naquit à Bouſſeres-Ste-Radegonde, près d'Aiguillon, en 1590. Accuſé d'athéïſme, il fut mis pendant deux ans à la conciergerie, dans le même cachot que Ravaillac, puis banni par le Parlement; mais M. de Montmorency le retira dans ſon hôtel, où il mourut le 25 Septembre 1726.

CHANSON.

« L'infidélité me déplaît,
» Et mon humeur juge qu'elle eſt
» Le plus noir crime de la terre:
» Lorſque les Dieux firent venir
» Les premiers éclats du tonnerre,
» Ce ne fut que pour la punir.

» La Déeſſe qui fait aimer,
» Des flots de l'inconſtante mer

» Sortit à la clarté du monde :
» Or Vénus, ſi ton doux flambeau
» Fut venu d'ailleurs que de l'onde,
» Sans doute il eût été plus beau.

» Ce qu'un hiver a fait mourir,
» Un printems le fait refleurir,
» Le deſtin change toutes choſes :
» Mais mon amitié ſeulement,
» Vos beaux lys & vos belles roſes
» Dureront éternellement ».

EPIGRAMME.

« Grace à ce Comte libéral,
» Et à la guerre de Mirande,
» Je ſuis Poëte & Caporal,
» O Dieux ! que ma fortune eſt grande !
» O combien je reçois d'honneur
» Des ſentinelles que je poſe !
» Le ſentiment de ce bonheur
» Fait que jamais je ne repoſe :
» Si je couche ſur le pavé,
» Je n'en ſuis que plutôt levé ;
» Parmi les troubles de la guerre ;
» Je n'ai point un repos en l'air ;
» Car mon lit ne ſaurait branler
» Que par un tremblement de terre ».

AUTRE.

« Iris ſans ceſſe m'importune
» Pour la comparer au ſoleil ;
» Il eſt commun, elle eſt commune ;
» Voilà ce qu'ils ont de pareil ».

THOMAS (Antoine), né à Clermont en Auvergne, en 1734, & reçu à l'Académie Françaiſe en 1766, après avoir remporté tous les prix qu'il avait diſputés, auteur de pluſieurs ouvrages, &, entr'autres, d'un eſſai ſur les éloges, très-eſtimé, travaille à un poëme ſur le Czar Pierre, dont on connait quelques vers de la plus grande beauté.

Il a donné à l'Opéra, en 1767, *Amphion*, en un acte.

CHANSON.

« Tandis que de nos bocages
» L'hiver ternit les couleurs,
» Que l'art a ſous ces ombrages
» Créé des berceaux de fleurs?
» Ah! je ne puis méconnaître
» Le Dieu qui les reproduit:
» Le plaiſir les fait renaître,
» Lorſque l'hiver les détruit.

» Ici, le plaiſir raſſemble
» Bacchus, l'Amour & les Jeux;
» Ici folâtrent enſemble
» Les plus aimables des Dieux.
» Sous cet éclatant feuillage,
» Cent beautés que j'apperçois,
» *Sont des roſes du même âge*:
» L'œil héſite ſur le choix.

» Parcourez ces fleurs nouvelles;
» Vous dont le cœur ſait aimer
» Au milieu de tant de belles,
» Il eſt doux de s'enflammer.
» Propos tendres, ſoins aimables,
» Prodiguez tout en ce ſéjour,
» Et ſemez autour des tables
» Les jolis riens de l'Amour.

» Le jeune Zéphir careſſe
» Trente roſes à la fois;
» Comme lui volez ſans ceſſe:
» D'un café ce ſont les loix.
» Ne choiſir qu'une bergere,
» C'eſt être injuſte envers cent:
» Lorſque toutes ſavent plaire,
» C'eſt vertu d'être inconſtant.

» Aux clartés étincellantes
» De ces flambeaux allumés,
» Les beautés ſont plus brillantes,
» Leurs yeux ſont plus animés.

» Par de ſecretes magies,
» Tous les ſens ſont excités :
» Le jour tremblant des bougies
» Eſt le jour des voluptés.

» Ici la coquette attire,
» La dédaigneuſe ſourit,
» L'indifférente ſoupire,
» La rêveuſe s'attendrit,
» La nymphe, ſans rien connaître,
» Cependant ſe ſent charmer,
» Et ſon cœur commence à naître ;
» Car c'eſt naître que d'aimer.

» Belles, l'Amour ſur vos traces
» Fait pétiller ſon flambeau ;
» Pour mieux contempler vos graces,
» Il ſouleve ſon bandeau.
» Dans vos yeux, mettez ſa flamme,
» Dans vos pas, ſes mouvemens,
» Par l'eſprit régnez ſur l'ame ;
» Par les charmes ſur les ſens.

» Sur-tout deſirez de plaire ;
» Vous plairez par ce deſir :
» Il fixe une ame légere ;
» Il enchaîne le plaiſir.
» A cet ordre eſt-on rebelle ?
» L'eſprit perd de ſon reſſort ;
» La beauté même eſt moins belle,
» Et l'Amour baille & s'endort.

» L'Amour qui, dans cette fête,
» Pas à pas ſuit la beauté,
» Peut trouver le tête-à-tête
» Au ſein de la liberté.
» Souvent le Dieu du myſtere
» Dans le bruit vient s'arrêter,
» Et la foule eſt ſolitaire
» Pour qui ſait en profiter.

» Laiſſez la raiſon boudeuſe
» Seule à l'écart dans un coin ;

» Ou du moins ſi la grondeuſe
» Vous ſuit, que ce ſoit de loin.
» Le Dieu qui, pour la jeuneſſe,
» Créa les tendres deſirs;
» Fit le jour pour la ſageſſe;
» Mais la nuit pour les plaiſirs ».

Thybergeau (Mad.) était la célebre Mademoiſelle de Sillery, chantée par la Fontaine.

« Car, afin que l'on le ſache;
» C'eſt Sillery qui s'attache
» A vouloir que de nouveau
» Sire Loup, ſire Corbeau,
» Chez moi ſe parlent en rime:
» Qui dit Sillery, dit tout ».

Mad. Thybergeau a *vécu juſques* dans un âge fort avancé, conſervant toutes les graces de ſon eſprit. Elle a laiſſé pluſieurs petites pieces charmantes, qu'il ſerait bien à deſirer qu'on recueillît.

CHANSON.

« Tant doux plaiſirs qu'offre la rêverie;
» Jeux de l'eſprit, brillante oiſiveté,
» Paiſible oubli des peines de la vie,
» Combien plaiſez à mon ame ravie!
» Je ne connais d'autre félicité.

» On m'a bien dit: tant douce rêverie;
» Jeux de l'eſprit, riante oiſiveté,
» Par trop ſouvent rendent l'ame attendrie;
» C'était ainſi que vivait Egérie
» Avec Liſis; il en a profité.

» Moi, je réponds, flatteuſe rêverie;
» Jeux de l'eſprit, doux emploi du loiſir;
» Font juſqu'ici le charme de ma vie;
» Pour un Liſis devenir attendrie,
» Peut-être encore eſt-ce un plus grand plaiſir ».

TOUR (la), mort en 1759, & connu ſeulement par cette chanſon:

« Quand vous venez dans nos vergers,
» Voyez les maux que vous y faites;
» Vos yeux font mourir les bergers,
» Et votre goſier les fauvettes.
» Qui chantera donc le printems,
» S'il n'eſt plus d'oiſeaux ni d'amans? »

TOURAILLE (M. le Marquis de la), Gentilhomme de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé. Un grand fond de gaîté, une tournure originale & le talent ſi rare, quoique ſouvent affecté de la *narration*, l'ont toujours fait chérir dans les ſociétés où il a vécu. Après avoir rempli avec honneur ce qu'il devait à ſon nom, il a abandonné ſes loiſirs à l'étude & aux belles-lettres. Fidèle au principe qu'il avait ſoutenu dans une Lettre à Duclos, que l'exercice des lettres pouvait honorer toute ſorte de profeſſions. Nous avons de lui quelques *pieces fugitives*, où il y a de la grace, de la facilité & de la philoſophie, & qui font regretter qu'il n'ait pas cultivé avec plus de ſuite l'accueil qu'on lui faiſait au Parnaſſe.

Les dangers du point du Jour.

CANTATILLE.

Récit.

« Aminte au lever de l'Aurore
» Voulant prolonger ſon erreur,
» Du tendre Berger qu'elle adore;
» Gardait l'image dans ſon cœur:
» Son cœur en ſoupirait encore ».

Air.

« Douce nuit, reviens ſur tes pas;
» Et rappelle cet heureux ſonge,
» Mon amant était dans mes bras;
» Ah! Dieux.... ce n'était qu'un menſonge ».

Récit.

« Ainſi la belle, à ſes accens
» Mêlait un pénible murmure;

» Sentant les feux de la nature
» Etinceler dans tous ſes ſens....
» Mais déja l'horiſon s'éclaire,
» Tout s'anime & ſe reproduit;
» Et du flambeau du jour, la belle avant-couriere
» Preſſe vers l'occident les ombres de la nuit;
» Pourquoi faut-il que tout ce qui reſpire,
» Diſait Aminte en ſa douleur,
» Des charmes du matin chante le doux empire;
» Quand je reproche au jour ma timide langueur?
« A l'Amour je rendais hommage
» Dans le ſilence de la nuit,
» Et malgré moi, des pleurs inondent mon viſage;
» Quand je perds une erreur que j'aime & qui s'enfuit ».

Air.

» Amour, viens conſoler cette jeune Bergere;
» Viens calmer ſon cœur agité.
» De ta main facile & légere
» Séche les pleurs de ſa paupiere
» Par le feu de la volupté,
» Et mets au lieu de la chimere
» Une plus douce vérité....

Récit.

» Ah! mais du ſein de ce plaiſir ſuprême;
» Dont le tendre amour le combla,
» Elle perdit le plaiſir même
» Avec l'Amour qui s'envola.

Air.

» Conſervons ſans ceſſe l'attente
» D'un bien que notre cœur pourſuit;
» Souvent la vérité détruit
» La douce erreur qui nous enchante ».

A Madame la M. de V.

« Le plaiſir qu'on goûte chez vous,
» Pour quiconque s'y livre,
» Eſt mêlé d'un poiſon ſi doux,
» Que bientôt on s'ennivre;

» On croirait avec ſûreté
» Dans une erreur extrême,
» Ne révérer que la bonté,
» C'eſt la Beauté qu'on aime.

» Il faut prononcer à genoux
« Le nom de Belle & Bonne :
» Les Dieux en ſeraient-ils jaloux,
» Quand la vertu l'ordonne ?
» Le ciel en formant tant d'appas,
» Excite nos louanges;
» Et ſans doute il ne défend pas
» Qu'on fête ici les Anges.

» De tous ceux qu'amour a ſoumis
» A votre loi ſévere,
» A qui donnerez-vous le prix
» Un jour ſur la fougere ?
» Mais ſoyez ſage, s'il le faut;
» Gardez cette chimere,
» Et mêlez un petit défaut
» A tous les dons de plaire ».

CHANSON.

» Plus je vous vois, plus je vous aime;
» Rien n'eſt égal à mon ardeur :
» Hélas ! que n'aimez-vous de même,
» Que ne fixez-vous votre cœur ?

» Mais je vois mon erreur extrême,
» Et l'objet dont vous raffollez ;
» Narciſſe n'aima que lui-même ;
» Et c'eſt ainſi que vous aimez.

» Pour finir ma cruelle peine
» Et rendre mon ſort ſans égal,
» Par pitié, charmante Climène,
» Abandonnez-moi mon rival ».

AUTRE.

« De la philoſophie auſtere
» J'ai trop écouté la leçon ;

» Elle dit que ce qui peut plaire
» D'un jeune cœur eſt le poiſon :
» Belle Chloé, de la Philoſophie
» J'oublie
» La leçon ;
» Non, je ne trouve de raiſon
» Qu'à vous aimer à la folie.

» Vos yeux où régne la tendreſſe,
» Ont enfin décidé mon choix ;
» Ils inſpirent moins de ſageſſe ;
» Mais ce ſont mes Dieux & mes loix.
Ah! qu'aiſément de la philoſophie
» J'oublie
» La leçon ;
» Non, je ne trouve de raiſon
» Qu'à vous aimer à la folie ».

AUTRE.

« J'ai déſarmé ta rigueur inhumaine!
» Quoi! tu conſens à combler tous mes vœux!
» C'eſt à tes pieds que je portais ta chaîne,
» C'eſt dans tes bras que je vais être heureux.

» Pour ſoulager le tourment que j'endure,
» Obſcure nuit, j'implore ton retour :
» Viens, cache aux yeux de toute la nature
» Tous les tréſors que me promet l'Amour.

» Mon cœur frémit près du bonheur ſuprême,
» C'eſt dans le tien que je veux le trouver.
» N'ouvre les yeux que pour dire, je t'aime,
» Et ne les ferme que pour le prouver ».

A M. de St. A..., Auteur d'une charmante Piece de théâtre, jouée à Chantilly.

» J'ai vu l'*heureuſe confidence*,
» Je vous en fais une à mon tour ;
» Vous écrivez comme *Térence*
» Ou *Deſtouches*, mieux que *Dancour* :

» Je vous donne la préférence
» Sur tous les comiques du jour.
» Mais je vois déja la cabale
» Qui veille au Théâtre Français,
» Préparer de ſa main fatale
» Du poiſon pour tous vos ſuccès.
» Déja tous les folliculaires,
» Et les dévots perſécuteurs,
» Et ces zoïles mercénaires
» Qui ſucent le ſang des Auteurs,
» Vont vous accabler de ſottiſe,
» Parceque vous plairez à tous;
» Et votre cœur plein de franchiſe
» Ne pourra calmer leur courroux.
» Des hiſtrions, l'aréopage
» Vous donnera d'autres dégoûts,
» Pour en obtenir le ſuffrage,
» Irez-vous *fléchir* les genoux?
» Non. Vous croirez leur faire grace
» En leur donnant votre labeur...
» Le ſemainier aura l'audace,
» La bêtiſe d'un protecteur.
» Renfermez dans votre commode
» Le fruit des dangereux talens;
» Jouez la bêtiſe à la mode,
» De crainte d'offenſer les gens.
» Autrefois au divin *Moliere*,
» A qui nous donnons de l'encens,
» Quand il eut fini ſa carriere,
» Au lieu de pleurs & de prieres,
» Des enterreurs extravagans
» Lui fermerent les cimetieres,
» Même celui des Innocens,
» Dont l'exhalaiſon meurtriere
» Empoiſonne tous les vivans.
» Aujourd'hui chacun le couronne,
» Dans tout le monde il eſt prôné;
» Si ſon théâtre fut ſon trône,
» Il y vécut infortuné.
» Mais quand il mettait ſur la ſcène
» Les bons tours qu'on fait aux maris,
» L'épouſe qui flétrit ſa chaîne,

» Les pratiquait dans ſon logis.
» Pour reconnaître en ſa perſonne
» Le plaiſir qu'il avait donné,
» Et fêter ſa muſe bouffonne,
» La ſainte Egliſe l'a damné.
» Plein d'eſprit, doux & ſociable,
» Ce n'eſt point aſſez, croyez-moi;
» C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable,
» Mais il faut être heureux pour ſoi ».

B . . . .

Réponſe.

« Vous en qui l'agrément ſe joint à la prudence,
» Aimable & ſage B....
» (Puiſque, ſous ce nom déguiſé,
» Vous voulez vous *ſouſtraire* à ma reconnaiſſance),
» Ce ſera donc auſſi ſous ce nom ſuppoſé
» Qu'il me faudra vous faire entendre
» Les remercimens que je doi,
» Non à des complimens trop au-deſſus de moi,
» Pour que jamais j'oſe y prétendre,
» Mais à l'intérêt vif, mais à l'amitié tendre,
» Sur-tout aux bons avis que de vous je reçoi.
» Ne craignez pas que mon ame, ennemie
» De ſa propre félicité,
» Livre à la noire fantaiſie
» De la cabale & de la jalouſie
» Des jours que j'ai voués à la tranquillité.
» D'un frivole public, je brigue peu l'hommage.
» Je n'ai point l'orgueil inſenſé
» De croire plaire ſans partage,
» Mais j'ai la prétention ſage
» De vivre heureux ſans être tracaſſé.
» Je ſais trop que d'un œil à la haine exercé,
» La critique de loin veille ſur un ouvrage
» Que de quelque ſuccès on a vu careſſé.
» Je n'irai point m'expoſer à ſa rage.
» Si les Muſes par leurs attraits,
» Ont quelquefois charmé les loiſirs de ma vie,
» Je ne veux point profaner leurs bienfaits

» En verſant leurs préſens dans les ſombres creuſets
» Où fermentent les ſucs dont ſe nourrit l'envie,
» Non; je m'en ſuis fait une loi.
» Que le jaloux folliculaire,
» Faux par ſyſtême & méchant par emploi,
» Exerce ailleurs ſa haine & ſa mauvaiſe foi;
» Il ne troublera point ma paiſible carriere;
» Et jamais ſa dent meurtriere
» N'aura rien à mordre ſur moi.
» Plus modeſte dans mon ſyſtême,
» Et toutes fois plus noble en ma prétention,
» Je place mon ambition
» A ſavoir plaire aux gens que j'aime.
» Je me ſuis vu comblé du plus doux des ſuccès:
» Un Prince illuſtre, une aimable Princeſſe
» Ont bien voulu ſourire à mes foibles eſſais.
» De leurs bontés avec ivreſſe,
» Il eſt vrai, mon cœur a joui,
» Mais ſans en être enorgueilli.
» De mon peu de talent l'opinion me reſte,
» Et j'ai ſenti qu'à Chantilly,
» C'eſt moins l'eſprit brillant que le talent modeſte
» Que l'on aime à voir accueilli.
» Animé toutesfois par un ſi grand ſuffrage,
» A vous plaire j'oſe aſpirer;
» Et ſi j'obtiens cet avantage,
» Je n'ai plus rien à deſirer ».

VERS adreſſés à un vieux Prêtre, qui, dans une Egliſe de village, vint ſans égards & ſans raiſon, dire des injures à l'Auteur, en le menaçant de le faire chaſſer par le Bédeau.

Homme féroce à barbe griſe,
Ennemi du bon ſens & de l'honnêteté,
Tu m'as chaſſé de ton Egliſe
Où j'étois à genoux en toute humilité.
Approcher de ton Temple eſt choſe redoutable;
Plus n'irai prier en ce lieu;
Puiſque j'ai rencontré le Diable
Où j'allais chercher le bon Dieu.

Tremoille (Charles-Armand-René, Duc de la), premier Gentilhomme de la chambre du Roi, l'un des plus aimables hommes de ſon ſiecle, a fait des chanſons charmantes. Il mourut de la petite vérole en 1741.

CHANSON.

« Dans ces hameaux, il eſt une bergere
» Qui ſoumet tout au pouvoir de ſes loix;
» Ses graces orneraient Cythere,
» Le Roſſignol eſt jaloux de ſa voix.
» J'ignore ſi ſon cœur eſt tendre :
» Heureux qui pourrait l'enflamer!
» Mais qui ne voudrait pas l'aimer,
» Ne doit ni la voir ni l'entendre ».

AUTRE.

« *Dans ces prés fleuris, une abeille*
» Vole & vient s'enrichir d'un précieux butin;
» Mais voit-on ſur la fleur les traces du larcin?
» Le baiſer que j'ai pris ſur ta bouche vermeille;
» En me rendant heureux, te laiſſe ta beauté.
» Roſe aimable, je ſuis l'abeille;
» Mon bonheur ne t'a rien coûté ».

Tressan (Louis-Eliſabeth de la Vergne, Comte de), Lieutenant général des armées du Roi, commandant dans le comté de Bitche, Commandeur de l'ordre de S. Lazare, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin, d'Edimbourg, & des Sociétés Royales de Montpellier, de Nancy, de Caen & de Rouen, né au Mans le 4 Novembre 1705, dans le palais épiſcopal de ſon grand oncle, Evêque du Mans, Comte de Lyon, & premier Aumônier de Monsieur, Frere de Louis XIV. Il eſt le chef de la maiſon de la Vergne, l'une de celles du Languedoc, qui ſuccomba ſous la croiſade de Simon de Monford, & qui, rentrée dans ſa province en 1350, éprouva de nouveaux malheurs pendant les guerres du Calviniſme.

Seize *Lavergne* périrent à la bataille de Jarnac, en défendant le Prince de Condé qui n'était encore que bleſſé.

Cette maiſon a des Chevaliers de Rhodes dès 1440, des Comtes de Lyon depuis deux cent cinquante ans, & elle ſubſiſte en Languedoc dans la branche aînée de *Treſſan*, & dans la branche cadette de *Montbaſin*, & en Périgord dans celle de *Marqueſſac Seſval*.

Le Comte de Treſſan fut préſenté au feu Roi en 1718, & fut élevé à la cour, ſous les yeux de ſon oncle, Archevêque de Rouen, Comte de Lyon, & premier Aumônier de M. le Régent.

MM. de Fontenelle, l'Evêque de Luçon Buſſy Rabutin & de Voltaire, tous les trois amis de l'Archevêque de Rouen, veillerent ſur l'éducation de ſon neveu; le premier lui inſpirait l'amour des ſciences, le ſecond les qualités ſociales, & le troiſieme l'animait à faire des vers, & à tout ce qui peut être du reſſort de l'imagination.

C'eſt ainſi qu'il eut le bonheur de paſſer ſes premieres années.

Il fut fait Meſtre-de-camp de Cavalerie en 1722, & eſt aujourd'hui le onzieme Lieutenant général de ſon nom.

Le goût qu'on lui avait inſpiré pour les ſciences & pour les arts, le fit voyager en Italie depuis 1732 juſqu'en 1733. Il paſſa quatre mois à la cour de Dom Carlos, alors Duc de Parme (aujourd'hui Roi d'Eſpagne) qui l'honora de ſes bontés, & qui daigne les lui continuer. M. de Treſſan reſta cinq mois à Rome, où le Cardinal Quirini l'ayant pris en amitié, lui ouvrit la bibliothéque du Vatican, & le jeune Littérateur s'attacha principalement à rechercher dans la collection de la Reine Chriſtine, tout ce qui pouvait l'éclairer ſur le berceau de la Littérature Françaiſe, & ſur tout ce qui a trait à l'ancienne Chevalerie.

La mort du Roi Auguſte ayant allumé la guerre en 1735, le Comte de Treſſan revint pour ſervir d'Aide-de-camp à feu M. le Maréchal de Noailles, qui le nomma chef de brigade des Gardes du corps, après la campagne de Philisbourg.

Il continua de ſervir dans ce corps juſqu'en 1745; & le feu Roi l'ayant honoré des marques de ſa ſatisfaction, le ſoir de la bataille de Fontenoy, le Comte de Treſſan obtint de l'auguſte Maître, qui l'avait honoré de ſon amitié dès ſon enfance, d'être employé en ligne; il fut alors nommé premier Maréchal de camp de l'armée que M. le Maréchal de Richelieu devait commander pour deſcendre en Angleterre.

Cette expédition manquée, le Comte de Treſſan reſta commandant en

chef en Boulonnois & en Picardie; il y établit un ordre de défenſe, dont il a rendu compte dans l'Encyclopédie, à l'article *Gardes-côtes*, lequel a été ſuivi depuis ſur toutes les côtes de France.

Ce fut pendant les quatre ans qu'il reſta commandant ſur ces côtes, que les expériences ſur l'électricité lui rappellerent bien vivement les anciennes leçons de M. de Fontenelle. Le travail qu'il avait fait à la Fere; une étude ſérieuſe des Mathématiques; la tournée qu'il avait faite des places fortes du royaume; ſa liaiſon intime avec MM. de Fontenelle, de Maupertuis, de Réaumur, de Mairan, de la Condamine, &c. les obſervations qu'il avait faites dans ſes voyages, ſur tout ce qui tient à la Phyſique générale, lui donnerent le courage d'écrire un long ouvrage ſur l'électricité, qu'il conſidéra dès-lors comme l'agent univerſel, & le principal moteur de toute la nature. Il ſoumit cet ouvrage à l'Académie des Sciences de Paris & à celle de Londres, qui toutes deux l'élirent le 1 Janvier 1750; & dans le mois ſuivant, celles de Berlin & d'Edimbourg, lui firent le même honneur. Ce Mémoire ſur l'électricité, que M. le Comte de Treſſan compoſa en 1749, n'a jamais été imprimé, & eſt dépoſé dans les regiſtres de l'Académie des Sciences.

A la fin de 1749, il paſſa du commandement du Boulonois & de la Picardie à celui de la Lorraine Françaiſe & du Toulois. La feue Reine & Mgr le Dauphin qui l'honoraient depuis longtems de leur protection & de leur ſociété intime, deſirerent qu'il fût attaché à la perſonne & au ſervice du feu Roi *Staniſlas*, qui le nomma grand Maréchal de ſa maiſon, après M. le Marquis du Chaſtelet qu'il fit ſon grand Chambellan.

Le deſir de plaire au Prince le plus éclairé & le plus aimable, excita plus vivement que jamais ſon émulation. Il travailla ſous les yeux & ſous les ordres de ce Prince à la fondation & aux ſtatuts de la Société Royale de Nancy, à laquelle il préſida pendant pluſieurs années. Le Comte de Treſſan venait depuis 1760 de paſſer au commandement en chef de la Lorraine-Allemande, lorſque ſon cœur fut frappé preſque à la fois des coups les plus mortels; il perdit ſes auguſtes bienfaiteurs, Mgr le Dauphin & le Roi de Pologne. Les injuſtices ſans exemple qu'il eſſuya dans ſon commandement, & la douleur de vivre dans un lieu où tout lui rappellait le maître qu'il avait perdu, lui firent demander & obtenir de ne plus réſider dans ſon commandement, qu'il a cependant conſervé.

Il ſe retira d'abord dans une maiſon, ſur les bords de la Marne, d'où ſouvent il venait à la Cour; mais ayant eu le malheur de perdre ſes maîtres, ainſi que ſes meilleurs & ſes plus anciens amis, il s'eſt retiré dans une maiſon de la vallée de Montmorency, où la culture générale & des voiſins éclairés, vertueux & aimables, embelliſſent ſes vieux jours.

Dans le cours de tant d'années, les muſes agréables ſe ſont unies quelquefois aux muſes laborieuſes, pour occuper le tems que lui laiſſaient les fonctions de ſon état. Sa tendreſſe pour ſes enfans lui dicta quelques réflexions ſommaires ſur l'eſprit; & cet ouvrage, joint à pluſieurs diſcours académiques, aux éloges du Roi Staniſlas & de M. de Maupertuis, compoſe, avec quelques pieces de vers, un recueil de pieces diverſes qui forment un in-8°. de plus de quatre cent pages.

L'attachement de M. de Treſſan pour un ſavant illuſtre par ſa naiſſance, ſes emplois & ſa réputation dans la littérature, lui firent eſſayer de faire quelques extraits pour la bibliothéque *des Romans*, dont Triſtan de Léonois eſt le premier, & dont l'extrait du roman de la Roſe eſt le onzieme. Ses amis l'ayant preſſé de faire revivre l'*Amadis de Gaule*, & de continuer à faire connaître les plus anciens romans, & ce qui tient à l'ancienne Chevalerie, il paraît une ſeconde édition plus correcte que la premiere de la traduction libre qu'il a donnée cette année de cet ancien roman, dont il a attribué les trois premiers livres aux romanciers Français du 12e ſiecle.

Traduction libre de l'Ode d'Horace,

Quantum diſtet ab inacho codrus.

« Thélephe, convive agréable,
» Pourquoi de faſtes ennuyeux
» Troubler les propos de la table,
» Et nous rappeller nos aïeux?

» Crois-moi, ce long récit de guerre
» Déplaît à Bacchus, à Cypris;
» Du vin dont tu remplis mon verre,
» Dis-nous plutôt quel eſt le prix?

» Quitte le ſang & la pouſſiere!
» Parle de parfums & de bains;
» Dis-nous chez qui, la nuit entiere,
» Silene ſe livre en nos mains?

» O nuit, aux amans favorable,
» C'eſt en ton honneur que je boi!
» O Lune, aux buveurs ſecourable,
» Ce ſecond coup s'adreſſe à toi.

» Pour le troiſieme, je le porte
» Au maître de cette maiſon;
» Trois coups, neuf coups, eh, que m'importe!
» Ai-je beſoin de ma raiſon?

» Ne venez point, Grâces timides,
» Regler nos coups dans ce feſtin;
» Le Scythe & les amis perfides
» Mêlent ſeuls le ſang & le vin.

» Mais reſtez: nous aimons à plaire,
» Et nous ne pouvons rien ſans vous:
» Si le plaiſir eſt néceſſaire,
» Plaire! c'eſt le premier de tous.

» Muſe, par ton pouvoir magique
» Et tes accords harmonieux,
» Viens, de notre temple bachique
» Chaſſer le ſilence ennuyeux.

» Au ſein de ſa jeune maîtreſſe,
» Licus languit en ſoupirant;
» Qu'à nos cris, qu'à notre alégreſſe,
» Licus s'éveille en murmurant.

» Plus doux, plus agréable encore
» Que la premiere ombre du ſoir,
» Téléphe! Cloé qui t'adore
» Tend ſes bras pour te recevoir.

» Pour moi, dans les chaînes fidelles
» Où Glicere ſçut m'arrêter,
» Mon amour a perdu ſes aîles,
» Je voudrais en vain t'imiter ».

Envoi d'un Cantique à Madame la Ducheſſe de Villars.

« Je vous conſacre & ma voix & ma lyre;
» Je reconnais un aſcendant vainqueur.
» Vous triomphez: le feu qui vous inſpire,
» Charme l'eſprit en pénétrant le cœur.

» De vos leçons rien ne peut me diſtraire ;
» Je m'y ſoumets, & j'aime à vous céder ;
» Dans ces leçons vous commencez par plaire,
» Vous finiſſez par nous perſuader.

» Recevez donc mon hommage timide ;
» D'un feu plus pur je me ſens enflamer :
» Et pour Théréſe, abandonnant Ovide,
» J'apprends de vous un nouvel *art d'aimer*. »

Chanſon à Mademoiſelle Gauſſin.

« Si, près de celle que j'adore,
» J'ai ſouvent chanté mon bonheur,
» Par des ſons plus touchans encore,
» Puiſſai-je exprimer ma douleur !

» Toi, dont la beauté, la tendreſſe
» Egalent celle des amours,
» Toi, dont la *main enchantereſſe*
» Serre mes chaînes tous les jours,

» Que ne vois-tu couler mes larmes !
» Ces vers en ſont preſqu'effacés ;
» *Mais ils auraient bien moins de charmes*,
» *Si ma main les eût mieux tracés*.

» Les traits de cette main tremblante
» Seront déchiffrés tour-à-tour :
» Rien n'échappe aux yeux d'une amante
» Qui lit au flambeau de l'amour.

» Ton amant loin de toi ſoupire,
» Tandis que Paris enchanté
» T'écoute, & tous les jours admire
» Et tes talens & ta beauté.

» Le triſte joug dont la fortune
» M'accable & m'impoſe la loi ;
» Ces vains honneurs ! tout m'importune :
» Je ne lui demandais que toi.

» C'eſt en vain pour moi, que l'aurore
» Du ſoleil hâte le retour ;
» Je ne dois point te voir encore,
» Je deſire la fin du jour.

» Toute la nature en ſilence
» N'offre qu'un déſert à mes yeux;
» Et les oiſeaux, dans ton abſence,
» N'ont plus de chants harmonieux.

» Pour éviter les jours de fête
» Je voudrais fuir dans les forêts;
» Je n'y couronne plus ma tête
» Que de ſoucis & de cyprès.

» Quelquefois couronné de lierre,
» De Silene le nourriſſon
» M'agace, me préſente un verre
» Et me demande une chanſon.

» Mais du tendre amant de Délie
» Ma voix a perdu les accens,
» Et du triſte amant de Julie;
» J'imite les ſons languiſſans.

» En vain je voudrais à l'étude
» Pouvoir donner quelques momens:
» L'eſprit a trop d'inquiétude
» Et le cœur trop de ſentimens.

» Souvent, ſans deſſein & ſans guide,
» Je m'égare au fond des vallons;
» Là, de Maupertuis & d'Euclide
» Je veux répéter les leçons.

» Je paſſe en ces ſombres demeures
» Les jours ſans m'en appercevoir,
» Et n'y calcule que les heures
» Que je dois paſſer ſans te voir.

» La nuit dans cette eſpace immenſe
» Que Newton ſoumit à ſa loi,
» Je n'obſerve que la diſtance
» Dont je ſuis éloigné de toi;

» Mon ame, abuſée & ravie,
» Croit ainſi preſſer mon retour;
» Dans tous les inſtans de ma vie
» Tout ſe rapporte à mon amour ».

AUTRE.

« Dans votre village
» Vous vivez heureux;
» Nul berger volage,
» A ſes premiers feux;
» Celle qui l'engage
» Seule a tous ſes vœux.

» Par votre innocence
» Vous plaiſez aux Dieux;
» Tout ſent leur préſence;
» Toujours ſous leurs yeux.
» La paix, l'abondance
» Régnent dans ces lieux.

» A ces Dieux propices,
» A ces bienfaiteurs,
» Pour tous ſacrifices
» Vous offrez vos cœurs;
» Et quelques prémices
» De fruits & de fleurs.

» L'Amour qui vous guide,
» Eſt comme un enfant
» Soumis & timide,
» Vif & careſſant,
» De faveurs avide,
» Et toujours preſſant.

» Si loin de ſa mere,
» Un bois écarté
» Ote à la bergere
» Sa timidité;
» Un profond myſtere
» Eſt ſa sûreté.

» Douce ſympathie,
» Innocentes mœurs,
» Feux ſans jalouſie,
» Mépris des grandeurs;
» Vous ſeuls, dans la vie
» Vous ſemez des fleurs.

» Près de ma Thémire,
» Comme vous heureux,
» Jadis ſur ma lyre
» Je chantais mes feux,
» Et tout mon délire
» Partait de ſes yeux.

» Mais des jours de fête
» Privé déſormais,
» L'amour ne m'apprête
» Que pleurs & regrets,
» Et n'orne ma tête
» Que d'affreux cyprès ».

Ode Anacréontique.

« Muſes, donnez-moi cette lyre
» Que Sapho baigna de ſes pleurs?
» Pour chanter la jeune Thémire,
» Je vais la couronner de fleurs.
» Amour, que ton flambeau m'éclaire
» Autant qu'il me fait enflamer;
» Donne-moi le talent de plaire,
» J'ai déja le bonheur d'aimer.
» Par elle, mon ame ravie
» Sacrifie encor aux amours;
» Thémire régne ſur ma vie,
» Et peut ſeule embellir mes jours.
» Déja loin de moi, la jeuneſſe
» Fuyait d'un pas précipité;
» Mon cœur abbattu, ſans tendreſſe,
» Languiſſait dans ſa liberté.
» L'amour de la philoſophie
» Avançait pour moi la ſaiſon,
» Où la ſombre mélancolie
» S'honore du nom de raiſon.
» Quelle erreur! dans la ſolitude
» Je paſſais les nuits & les jours:
» Ah! peut-on donner à l'étude
» Un tems que l'on doit aux amours?
» Je vois Thémire!... & dans mon ame
» Le ſentiment renaît ſoudain;

» Ses yeux ont allumé la flamme
» Qui vient de rechauffer mon ſein.
» Eh ! comment pourrais-je encore lire,
» Loke de ſes rivaux vainqueur ?
» Je n'écoute plus que Thémire ;
» Ma ſeule étude, c'eſt ſon cœur:
» Newton, c'eſt en vain que tu m'ouvres
» Un chemin brillant dans les cieux :
» Les grands ſecrets que tu découvres,
» Sont moins qu'un regard de ſes yeux.
» Eh ! que m'importe en un ſyſtême
» De trouver l'ordre & la clarté ?
» C'eſt dans le cœur de ce que j'aime
» Que je cherche la vérité.
» Une ame & ſi belle & ſi pure ;
» Les attraits qui m'ont ſu charmer....
» C'eſt pour moi toute la nature,
» Aujourd'hui je ne ſais qu'aimer.
» *Quels tranſports ! quel beau feu m'anime !*
» Quel bonheur pour moi d'être amant !
« Tout l'eſſor d'un eſprit ſublime
» Vaut-il un tendre ſentiment ?
» L'Amour a remonté ma lyre,
» Ce Dieu d'Uranie eſt vainqueur ;
» Je ne chante plus que Thémire,
» Tout mon eſprit eſt dans mon cœur ».

ODE.

Les charmes de la Poéſie lyrique.

« Quels ſons, quelle clarté nouvelle
» Fait luire à mes yeux un beau jour !
» Quelle eſt cette jeune immortelle
» Qui vient embellir ce ſéjour ?
» Telle ſur les bords du Scamandre,
» Anchiſe te voyait deſcendre,
» O Vénus, mere des plaiſirs !
» Telle dans un bois ſolitaire,
» La ſœur du Dieu qui nous éclaire,
» Charme l'objet de ſes deſirs.

» Je la reconnais au délire
» De ſes agréables concerts;
» C'eſt la Muſe qui, pour Thémire,
» Se plaît à me dicter des vers.
» Pour charmer mon inquiétude,
» Elle vient dans ma ſolitude
» M'inſpirer de nouveaux accords:
» Tous ſes feux coulent dans ma veine,
» Je m'éleve, & de l'Hipocrène
» Déjà je reconnais les bords.

» Tous les amans, dont l'eſclavage
» Fut illuſtré par leurs chanſons,
» Se promenent ſur ce rivage,
» D'Ovide écoutant les leçons.
» Là Tibule, aux pieds de Délie,
» Peint tous les charmes de la vie
» Et l'innocence des hameaux;
» Properce y couronne Cynthie,
» Et Catulle, de ſa Lesbie
» Grave le nom ſur les ormeaux.

» J'entends la trompette éclatante
» Célébrer le fils de Thétis;
» J'aime à voir le vainqueur du Xante,
» Eſclave aux pieds de Briſeïs.
» Héſiode, en ſa docte ivreſſe,
» S'éleve au plus haut du Permeſſe,
» A la terre il donne des Dieux:
» Dans ſes chants le divin Alcée
» Vole plus haut que Prométhée,
» Pour ravir la flamme des cieux.

» O Vénus! devenez ſenſible,
» De Sapho recevez les pleurs!
» Sur ce promontoire terrible
» Elle court finir ſes malheurs.
» Conduiſez l'amoureux Orphée
» Dans ces routes que ſuit Alphée
» Pour arriver aux ſombres bords;
» Qu'il y ſuſpende le ſupplice,
» Qu'il rappelle ſon Euridice,
» Par la douceur de ſes accords.

» Près d'Apollon je vois Pindare,
» De l'ode il dicte les leçons ;
» Le beau déſordre qui l'égare,
» Ne fait qu'animer ſes chanſons.
» Palès, viens écouter Virgile ;
» Il chante aux genoux d'Amarille
» Tes dons ennoblis par ſa voix ;
» Près d'Auguſte il reprend la lyre,
» Du fondateur de ſon empire
» Ses chants conſacrent les exploits.

» En vain une troupe effrénée
» De ſatyriques furieux
» Veut d'une haleine empoiſonnée
» Infecter ces aimables lieux :
» Je vois ſur eux la noire envie,
» Les vices & la calomnie,
» *Secouer d'horribles ſerpens ;*
» Pour eux *Thalie inexorable*,
» Déteſte une veine coupable
» Qui déshonore ſes talens.

» *Quelles ſont ces troupes riantes*
» *Qui m'attirent dans ce vallon ?*
» C'eſt Bacchus ſuivi des Bacchantes
» Et conduit par Anacréon.
» Les Satyres & les Driades
» Se joignant aux folles Ménades,
» Frappent l'herbe d'un pied léger,
» De roſes ils forment la chaîne,
» Dont en riant le bon Silene
» Cherche en vain à ſe dégager.

» A ſon ſecours ſa voix appelle
» Saraſin, la Fare & Chaulieu :
» Ils accourent avec Chapelle,
» Ils entourent le demi-Dieu.
» L'un d'eux lui vole ſa bouteille,
» L'autre, d'une mûre vermeille,
» Le barbouille d'un air badin ;
» Ninon lui préſente ſon verre,
» L'agace d'une main légere,
» Et Nolet lui verſe du vin.

» Marot chante ſur la fougere
» Valois qu'il retrouve en ces lieux ;
» Sous les habits d'une bergere,
» On reconnaît le ſang des Dieux.
» Je vois les Grâces attentives
» Careſſer ſes Muſes naïves,
» Charmantes ſous leurs vieux atours ;
» Leurs guirlandes toujours fleuries,
» Ont le vif émail des prairies,
» Et parent encor les Amours.

» De Malherbe la muſe altiere
» Ne ſe pare que des lauriers
» Que cueillent, dans la carriere,
» Des demi-Dieux & des Guerriers :
» D'un ton plus naïf & plus tendre
» Deshoulieres ſe fait entendre,
» Tous *les cœurs s'ouvrent à ſa voix* ;
» Au bord d'une onde vive & pure,
» Elle reçoit de la nature
» Les leçons dont elle a fait choix.

» Sous un berceau que l'Hypocrène
» Entoure, en ſuſpendant ſon cours,
» Je vois l'aimable la Fontaine
» Badiner avec les Amours ;
» Il s'entretient avec Horace :
» Quelle majeſté, quelle grace
» Animent leurs brillans portraits !
Tous deux ils couronnent Thémire,
» Tous deux ils accordent ma lyre
» Pour en célébrer les attraits ».

Tristan l'Hermite (François), Gentilhomme de Monsieur (Gaſton Duc d'Orléans) né en 1601 au château de Souliers dans la Marche, quoique fort aimé de ſon maître & du Cardinal de Richelieu, n'en reçut aucun bienfait.

Sa ſeule piece de théâtre qui ait réuſſi, eſt *Marianne* ; elle lui acquit une grande réputation.

Il mourut de la poitrine à l'hôtel de Guiſe, le 27 Septembre 1655. Il fit ainſi ſon épitaphe.

« Ebloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine,
» Je me flattais toujours d'une eſpérance vaine,
» Faiſant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur.
» Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître.
» Je véquis dans la peine, attendant le bonheur,
» Et mourus ſur un coffre en attendant mon maître ».

Épitaphe d'un Chien.

« Ci gît un chien, qui par nature
» Savait diſcerner ſagement,
» Durant la nuit la plus obſcure,
» Le voleur d'avecque l'amant.
» Sa diſcrete fidélité,
» Fit qu'avec beaucoup de tendreſſe,
» A ſa mort il fut regretté
» Par ſon maître & par ſa maîtreſſe ».

CHANSON.

« Je ſouffre tant de maux, que l'ingrate Climene
» Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine;
» Elle eſt une incrédule, & moi je meurs martyr.
» Amour, puiſqu'il eſt vrai que je ſers à ta gloire
» Fais lui croire les maux que tu me fais ſentir;
» Ou ne m'en fait ſentir qu'autant qu'elle en peut croire

VADÉ (Jean-Joſeph), de Ham en Picardie, n'avait point étudié, ne ſavait rien, & devait tout à ſa gaité qui l'a fait Poëte.

Ses *Troqueurs* ont été le premier opéra-comique d'un genre moins bas.

CHANSON.

« Sti-là qu'a pincé Berg-op-zoom,
» Eſt un vrai moule à *Te Deon* :
» Vantés que c'eſt un fier vivânt, piſque,
» Pour vaincre, il ſe fichait du riſque.

» Spinola, près de Lowendal
» Eſt un ſacré héros de bal :
» L'un molit devant la Pucelle,
» Et l'autre fait ſon lit cheus elle.

» Spendant pourtant le Gouverneur,
» Qui d'Berg-op-zoom était l'ſouteneur,
» Voulut faire l'fendant, mais zeſte,
» Lowendal lui ficha ſon reſte.

» Tien ſarpeguié, rien que ſon nom
» Fait autant d'effet que l'canon :
» C'eſt qu'dans c'te famill' l'courage
» Eſt l'pus fort de leux héritage.

» Le Roi qu'a vraiment l'cœur royal,
» Tout d'ſuit' vous l'fait Maréchal,
» Dam' vis-à-vis d'un Roi qui penſe,
» Et l'mérite a d'la récompenſe.

» Louis, en gloire eſt connoiſſeur ;
» Car c'te Déeſſe là eſt ſa ſœur :
» On doit les nommer dans l'hiſtoire
» Les deux *jumeaux* de la victoire.

» J'nai rien, mais c'eſt aſſez pour moi,
» Qu'un ſeul regard de notre Roi :
» Quand l'ſoleil donne ſur une plante,
» Ses rayons la rendent vivante.

» Dans c'te chanſon, il n'y a gueres d'eſprit,
» Mais le cœur fait bien ce qu'il dit :
» Et puis ſouvent tel qui nous gouaille
» En biau ſtil' ne fait rien qui vaille ».

AUTRE.

« Ah ! maman, que je l'échappe *belle !*
» Colin
» Ce matin
» S'était gliſſé dans ma ruelle.
» Ah ! maman, que je l'échappe belle !
» On a bien raiſon
» De ſe défier d'un garçon.
» Il s'approche de moi ſans rien dire ;
» Le fripon ſoudain
» Me prend la main,

» Je la retire,
» Il ſourit; je le gronde, il ſoupire.
» Mais, en ſoupirant,
» Dieux! qu'il avait l'air ſéduiſant!
» Ah! maman, &c.

» Il pourſuit, je m'étonne, il m'embraſſe,
» Un prudent effort
» De ſon tranſport
» Me débaraſſe:
» Mais voyant redoubler ſon audace,
» J'avais bien regret
» De n'avoir pas mis un corſet.
» Ah! maman, &c.

» Malgré moi, mon ſein frappe ſa vue;
» Je le couvre en vain;
» Il va plus loin,
» *J'en fus émue:*
» Les deux mains, quand on eſt preſque nue,
» Ne ſuffiſent pas
» Pour voiler ce qu'on a d'appas.
» Ah! maman, &c.

» En tremblant, je recule, il s'avance:
» Le traître à l'inſtant,
» D'un air content,
» Sur moi s'élance.
» Son ardeur forçait ma réſiſtance;
» Mais le ſuborneur
» S'enfuit, voyant entrer ma ſœur.
» Ah! maman, &c. »

AUTRE.

« Je ſuis un Narciſſe nouveau
» Qui s'aime & qui s'admire;
» Mais dans le vin & non dans l'eau,
» Sans ceſſe je me mire.
» En y voyant le coloris
» Qu'il donne à mon viſage,
» De l'amour de moi-même épris,
» J'avale mon image ».

Cantique de Saint Roch.

« Approchez-vous, & que chacun écoute
» Sur un vieux Saint un cantique nouveau;
» Le ton badin conviendrait mieux ſans doute
» Sur un ſujet & ſi noble & ſi beau :
» Sur un air tendre
» Faiſons entendre
» Comme à ſaint Roch,
» Le paradis fut *hoc*.

» Ce fut d'un gros, grand, large & long village,
» Que notre Saint ſe trouva né natif;
» De quatorze ans à peine avait-il l'âge,
» Qu'à Satanas il ſe montra rétif :
» Le diable inſiſte,
» Le Saint perſiſte,
» Et le lutin
» Y perdit ſon latin.

» Un pauvre un jour lui demanda l'aumône;
» Tranſi de froid, car il gelait alors;
» Soudain ſaint Roch ſe dépouille, & lui donne
» Manteau, culotte, & veſte & juſte-au-corps :
» Puis dans l'égliſe
» Fut en chemiſe,
» Dont le devant
Flottait au gré du vent.

» Il ſoufflait fort, & la biſe était froide,
» Cette bonne œuvre allait lui coûter cher;
» Voilà ſaint Roch tout tranſi, quaſi roide,
» Quoiqu'il fut dur du côté de la chair :
» *Mainte canaille*
» Sotte marmaille,
» Le honniſſait
» Et le vilipendait.

» Son cher papa le voyant de la ſorte,
» A coups de canne accueillit ce cher fils;
» Saint Roch lui dit, le diable vous emporte,
» Pour Dieu, j'ai fait préſent de mes habits :

» Ils ſont, je gage,
» Peut-être en gage,
» Dit le papa;
» Mais nous allons voir çà.

» Saint Roch voyant qu'il était difficile
» De vivre là comme doit un chrétien,
» Prit le parti d'abandonner la ville,
» Et dans les bois s'enfuit avec ſon chien:
» A leur ſubſtance,
» La providence
» Prenait le ſoin
» De fournir au beſoin.

» Saint Roch ſentant venir ſa derniere heure,
» Dit d'un grand cœur ſon dernier *oremus*.
» Et puis adieu, mon pauvre chien, demeure,
» Moi je m'en vais, je dis mon *inmanus*.
» Exemt de blâme,
» Il rendit l'ame
» En bon chrétien
» Dans les bras de ſon chien ».

Hiſtoire de Manon.

« Qui veut ſavoir l'hiſtoire entiere
» De Manſelle Manon la couturiere,
» Et de Monſieur ſon cher amant,
» Qui l'aimait z'amicablement.

» Ce jeune homme-cy t'un beau dimanche
» Qu'il buvait ſon d'miſtier à la croix blanche,
» Fut accueilly par des farauts:
» Qui racollent z'en magner' de crocs.

» L'un d'eux l'y dit: voulez-vous boire
» A la ſanté d'un Roi couvert de gloire?
» A ſa ſanté? dit-y, zoui-dà;
» Il mérite ben c't'honneur-là.

» Y n'eut pas plutôt dit la choſe,
» Qu'un racolleux dix écus l'y propoſe,
» En lui diſant en abrégé,
» Qu'avec eux t'il eſt z'engagé.

» Oh ! c'n'eſt pas comm'ça qu'on z'engage,
» Répond le jeun' garçon, faiſant tapage ;
» Y au guet ! y au guet ! y au guet, y'au guet !
» Le guet vient pour ſavoir le fait.

» Pour afin d'éclaircir l'affaire,
» L'guet les mene tretous chieux l'Commiſſaire,
» Qui condamne l'jeune garçon
» D'aller faire un tour t'en priſon.

» Ah ! voyés t'un peu l'injuſtice
» De ces Meſſieux les gens de la juſtice !
» Ils vous jugeont ſans jugement,
» Sans ſavoir l'queul qu'eſt l'innocent.

» Sachant cela, Manon zabile
» S'en va tout droit de cheux M. d'Marville,
» Pour lui raconter, zen pleurant,
» *Le malheur de ſon accident.*

» Monſieur l'Lieutenant de Police,
» Soit par raiſon d'Etat ou par malice,
» Dit : Man'ſell' quoiqu'vous parlés bien,
» *Vot' ſerviteur ; vous n'aurez rien.*

» Là d'ſſus, s'te pauvre chere amante
» Pleure encor un p'tit brin, pour qu'ça le tente ;
» Mais voyant qu'ça n'opérait pas,
» Pour la Cour all' part de ce pas.

» A Fontainebleau zelle arrive,
» Quaſi preſque toute auſſi morte que vive,
» S'jette au col de M. d'Villeroy,
» Qu'alle prit d'abord pour le Roy.

» *Monſieux, vot' ſarvante... J'ſuis l'votre ;*
» C'n'eſt pas moi qu'eſt l'Roy, dity, c'eſt un autre,
» Mon enfant, t'nés l'v'à tout la bas...
» Ah ! Monſieux, je l'vois, n'bougés pas.

» Sire, eſcuſés ſi j'vous dérange,
» Mais c'eſt que je ne dors, ne bois, ni mange,
» Du depuis que l'amant que j'ay
» Sur vot reſpect, & s'engagé.

» On zy a forcé ſa ſignature
» De ſigner un papier plein d'écriture;
» Il ne ſeroit point zenrolé,
» Si on ne l'avait pas violé.

» Le Roi qu'eſt la juſtice même,
» Dit : vous méritez qu'vote amant vous aime;
» Puis lui fit donner mil zécus,
» Et le congé par là deſſus.

» Ah! dit-elle, Roi trop propice,
» S'il y avait queuqu'choſe pour vot' ſarvice,
» Je pourrions nous employer, da....
» L'Roi dit qu'il n'vouloit rien pour çà.

» De Paris regagnant la ville,
» Elle reva de cheux M. d'Marville :
» M'faut mon amant, rendez-le moi,
» T'nez, liſez, *v'là l'ordre du Roi.*

» *Il eſt trop tard*, Mademoiſelle :
» Quand il s'rait encor plus tard l'y dit-elle;
» *M'faut mon amant, je l'veut avoir,*
» Non pas demain, mais drès ce ſoir.

» L'Magiſtrat, voyant ben que c'tordre
» Allait lui donner du fil à retordre,
» Fit venir le jeune garçon,
» Et puis le remit à Manon.

» Vous jugez comme ils s'embraſſirent;
» Et puis enſuite comme ils s'épouſirent,
» Et l'on entend dire en tout lieu,
» Que c'eſt un p'tit ménage de Dieu.

» Filles qui faites les fringantes,
» Parmi vous trouve-t-on de tell's amantes?
» Profitez de cette leçon,
» Vous aurez le ſort de Manon ».

Vallier (François-Charles de), Comte du Sauſſay, Colonel d'Infanterie, &c. a fait pluſieurs ouvrages en vers; & a fait jouer à la Cour *Eglé & le Triomphe de Flore*, mis en muſique par M. d'Auvergne.

Vers

Vers à Mademoiſelle ***.

« Je voudrais... quoi? je voudrais être
» Où ce bouquet va ſe placer;
» Sans ceſſe ſous vos yeux, j'apprendrais à penſer;
» Je jouirais des biens dont je deviendrais maître,
» On ne s'y fane point, je ſaurais m'y fixer.
» Eſt-ce donc là tout l'avantage
» Qui flatterait & mes yeux & mon goût?
» Non, je voudrais encore davantage,
» Je ſerais près du cœur, & le cœur mene à tout ».

Valliere (M. le Duc de la), né le 9 Novembre 1708, connu par ſon goût pour les arts, par ſes rares connaiſſances en littérature, par les jolies pieces de vers qu'on a de lui, & par ſa magnifique bibliothéque, l'une des plus précieuſes qu'il y ait en Europe, a donné en 1765, à Fontainebleau, deux actes mis en muſique par M. de Bury, Surintendant de la Muſique du Roi. Le premier eſt intitulé *Palmyre*, & le ſecond *Zenis & Almaſie*, qui a donné lieu à la plus belle décoration qu'on ait vue au théâtre. Sa Romance de *Raoul de Coucy* & celle du *Comte de Comminges*, ſont entre les mains de tout le monde, & remplies de vers de ſentiment.

Nous croyons faire plaiſir au public, en lui donnant pluſieurs petites pieces de M. le Duc de la Valliere qui ſont ignorées, ainſi que beaucoup d'autres, dont ſon porte-feuille eſt rempli.

« S'il ſuffiſait d'aimer éperdument
» Pour écrire ce que l'on penſe,
» Et le pouvoir écrire tendrement,
» Loin d'être dans la défiance
» De m'exprimer trop foiblement,
» Ah! que j'aurais de confiance!
» Lorſque privé de la préſence
» De l'objet le plus charmant,
» Qui jamais ait orné la France,
» Je ſens tous les maux de l'abſence.
» Pour en adoucir le tourment,
» J'aurais la flatteuſe aſſurance

» De lui peindre chaque moment,
» Et de peindre fidélement
» Et ma tendreſſe & ma conſtance;
» Mais, hélas! quand on aime auſſi parfaitement,
» L'eſprit avec le cœur n'eſt pas d'intelligence;
» L'amour le cherche vainement :
» Il échauffe l'indifférence
» Et refroidit le ſentiment ».

SONNET.

« Qu'es-tu dans l'univers trompeuſe liberté?
» Un vain nom fabriqué par notre inquiétude,
» Sous de fauſſes couleurs régne la ſervitude,
» Et de tous les mortels nul n'en eſt excepté.

» Chacun a ſes deſirs dont il eſt ſurmonté;
» L'un de l'ambition fait toute ſon étude,
» L'autre eſt prêt d'affronter la peine la plus rude,
» Afin d'avoir un bien dont l'eſpoir l'a flatté.

» Pour moi, qui ſéparé de la foule importune
» Ai mépriſé le don de l'aveugle fortune,
» Dédaigné ſes faveurs & bravé ſon courroux :

» J'ai, du port juſqu'ici, comtemplé ces orages;
» Captif, il eſt bien vrai; mais de tant d'eſclavages
» L'Amour, le tendre Amour m'a choiſi le plus doux ».

Vers en envoyant une Boëte où il y avait une glace.

« Daignez me regarder, Annette, un ſeul moment,
» Et vous verrez la naïve peinture
» De l'objet le plus charmant
» Qu'ait ſu former la nature.
» Mais briſez-moi l'inſtant d'après,
» Ou ne m'offrez jamais d'autre objet que vous-même.
» Je n'aime que l'honneur ſuprême
» De bien repréſenter vos immortels attraits,
» Vénus, dans ſon char de victoire,
» Viendrait en vain m'offrir ſes traits à raſſembler :
» Vénus ne pourrait rien, Annette, pour ma gloire,
» A moins que de vous reſſembler ».

VATAN (le Chevalier de), né au mois de Mai 1733, fils cadet de M. de Vatan, Prévôt des Marchands, était Cornette de la ſeconde Compagnie des Mouſquetaires. Il venait de commencer un long voyage dans les cours du Nord, pour ſe conſacrer à la partie des affaires étrangeres, comme à celle la plus capable d'occuper un eſprit auſſi pénétrant & auſſi vif que le ſien, lorſque la mort le ſurprit à Ratisbonne le 2 Janvier 1757. Peu de Poëtes ont annoncé plus de talent que lui; & pour en faire juger nos Lecteurs, nous ne pouvons lui offrir que la piece ſuivante, qui eſt remplie de beaux vers & de penſées ſublimes.

Ode à l'Éternité.

« Bois ſacré, lieux obſcurs, dont l'horreur ténébreuſe
» D'une frayeur religieuſe
» Me fait ſentir l'inſtinct nouveau,
» O bois muets & ſourds, dont les retraites ſombres,
» Le morne ſilence & les ombres
» Ne peignent à mes ſens que l'horreur du tombeau.

» Troncs antiques, témoins de l'enfance du monde,
» Remparts de cette nuit profonde,
» Tyrans ſourcilleux des forêts,
» Précipices, rochers, hideuſe perſpective
» A qui l'écho triſte & plaintive
» Fait ſouvent répéter mes douloureux regrets.

» Clair ruiſſeau qui, du haut de ces cimes arides,
» Précipitant tes flots rapides,
» Arroſes ces triſtes côteaux,
» Et baignant lentement la plaine languiſſante,
» Ne portes qu'une eau croupiſſante
» Dans des marais fangeux que couvrent des roſeaux.

» Déſerts, où m'égarant dans de ſeches bruyeres,
» Aux cris des oiſeaux ſolitaires,
» De mes cris, je mêle l'horreur!
» Effroyables objets, les ſeuls que je réclame!
» Par mes yeux, portez à mon ame
» Un aliment amer qu'implore ma douleur.

» J'ai perdu mon ami! ſon ombre que j'adore,
» Autour de moi voltige encore,
» Et ſemble entendre mes regrets;
» Mais trop flatteuſe erreur! dans un ſéjour terrible,
» Sous une chaîne indeſtructible
» L'affreuſe éternité le retient pour jamais.

» Malheureux! il vivait dans une paix profonde,
» Et le vain ſpectacle du monde
» L'amuſait encore aujourd'hui,
» L'heure ſonne; la mort ſe leve & frappe; il tombe:
» Enfermés tous la même tombe,
» Les êtres ſont rentrés dans le néant pour lui.

» Mais que t'importe, ami? cette nuit homicide,
» Qu'on dit couvrir l'abîme vuide,
» Ou du néant ou des eſprits,
» T'environnant *déja de ſon ombre ſtérile*,
T'enleve un deſir inutile,
» De ces ſenſations dont encor je jouis.

» Que dis-je, ce qu'il eſt, *je le ſerai moi-même*:
» Avec une vîteſſe extrême
» Le midi ſuivit le matin,
» Et peut-être bientôt une nuit trop hâtive,
» Même avant que le ſoir arrive,
» Sans eſpoir d'avenir va borner mon deſtin.

» Toi, par qui tout finit, dans qui tout peut renaître,
» A qui tout doit & rend ſon être,
» Et qui ne dois jamais finir,
» Théâtre du préſent que tu détruis ſans ceſſe,
» Toi, dont la force enchantereſſe
» Des cendres du paſſé fait germer l'avenir.

» Océan dévorant, gouffre incompréhenſible,
» O mer immobile & terrible
» De la ſévere Éternité,
» Aſſemblage incréé de ſemences fécondes,
» De tous les tems, de tous les mondes,
» Univerſel tombeau, principe illimité!

» Pour pénétrer au fond de tes abîmes ſombres,
» En vain j'unirai tous les nombres,
» Un jour tu les ſurpaſſeras :
» Lorſqu'un ſoleil s'éteint, un autre le remplace,
» Devant un troiſieme il s'efface,
» Tu reſtes, tu les vois, & ne les compte pas.

» De tant d'aſtres brillans la majeſté tranquille,
» Paſſe ſous ton œil immobile,
» Comme périt l'herbe des champs;
» Ainſi devant toi l'ourſe & l'étoile polaire,
» Comme une roſe paſſagere,
» Pour naître & pour mourir ont brillé deux inſtans.

» Quand l'être encor nouveau, dans un ordre ſublime
» S'élançant du fond de l'abîme,
» Combattait encor le cahos,
» Quand les corps ſe jouant de leur force premiere,
» Méditaient chacun dans leur ſphere,
» Les loix du mouvement & celles du repos.

» Avant que les rayons de la premiere aurore,
» S'efforçaſſent de faire éclore,
» Le monde encore à peine mûr,
» Et que l'aſtre du jour commençant ſa carriere,
» Lançât de ſon char de lumiere,
» Sur la nuit du néant des flots d'or & d'azur.

» Seule alors avec Dieu, dans ſon ſein déja née;
» Tu n'étais pas moins éloignée
» De ton magnifique berceau
» Que tu l'es aujourd'hui du jour qui t'a vu naître,
» Et que tu devras toujours l'être,
» De l'impoſſible inſtant marqué pour ton tombeau.

» Quand un ſecond néant, détruiſant cette maſſe,
» Ne laiſſera plus que l'eſpace
» A la place de l'univers,
» Quand tout ne ſera rien; que la cauſe premiere
» Détruiſant juſqu'à la matiere,
» Du cahos incréé mettra tout dans les fers :

» Quand d'autres univers, d'autres cieux que les nôtres,
» Auront fait place à d'autres
» Sujets à la commune loi,
» D'autres humains, mortels ainſi que leurs ancêtres,
» Les tems, les mondes & les êtres,
» Se ſeront tour à tour préſentés devant toi;

» Alors jeune toujours, & toujours immuable,
» Egalement inaltérable,
» Tu jouiras de ton printems,
» Comme en tes premiers jours de ta fin éloignée,
» Immortelle, indéterminée,
» Toujours également future en tous les tems; »

M. le Chevalier de Vatan avait fait une tragédie ſur l'hiſtoire du Czarowitz Alexis, fils du Czar Pierre. La mort l'a empêché d'y mettre la derniere main. Nous nous rappellons deux vers pleins de ſenſibilité :

« De deux amis la mort ne fait qu'un malheureux,
» C'eſt celui qui ſurvit; mais l'abſence en fait deux. »

Vendôme (le grand Prieur de), mort en 1727, a fait de fort jolies chanſons & d'autres poéſies.

CHANSON.

« Iris porte le Dieu du vin
» Et l'enfant de Cythere,
» L'un dans ſes yeux, l'autre en ſa main,
» Pour nous faire la guerre.
» Et lon lan la,
» Je crains plus ce Dieu-là
» Que celui qui tient le tonnerre ».

Vergier (Jacques), naquit à Lyon en 1657, étudia en Théologie, & prit à Paris, en Sorbonne, ſes grades de Bachelier.

En 1690, il fut fait Commiſſaire de la Marine, & exerça cette place à Rochefort, à Breſt & à Dunkerque. Il fut enſuite Commiſſaire ordonnateur, & fut en 1700 nommé à la place de Préſident du Conſeil de commerce de cette ville.

Après avoir fait pluſieurs voyages en Angleterre pour le ſervice du Roi,

& y avoir accompagné M. le Duc d'Aumont en qualité de Secrétaire d'Ambaſſade en 1712, il revint à Paris; & les forts de Dunkerque ayant été démolis, il vendit ſa charge, & paſſa le reſte de ſa vie dans les plus agréables ſociétés, où il était deſiré & fêté.

Il fut aſſaſſiné par des voleurs de la bande de Cartouche, dans la rue du Bout-du-monde, le 16 Août 1720, âgé de ſoixante-trois ans.

On connaît ſes deux volumes de poéſies; nous nous contenterons d'en extraire quelques chanſons.

CHANSON.

« Que vos yeux, Iris, ſont charmans.
» Iris, que votre voix eſt tendre!
» Tous les Dieux ſeraient vos amans,
» S'ils pouvaient vous voir, vous entendre.
» Plus ſenſible qu'eux à l'amour,
» Mais plus timide à ſe faire connaître,
» Je vous entends, je vous vois chaque jour:
» Que penſez-vous que je doive être »?

AUTRE.

« Que fait l'Amour à cette table?
» Ce Dieu doit-il être où l'on boit?
» Iris, eſt-il inévitable
De le trouver par-tout où l'on vous voit?
» Faites qu'il ſorte tout à l'heure:
» Je crains, je fuis ſon entretien;
» Mais, non, autant vaut qu'il demeure,
» Si vous reſtez nous n'y gagnerons rien ».

AUTRE.

« L'Amour aujourd'hui tout en larmes
» Se plaint hautement de nous deux.
» Il dit que vos yeux
» Ont enlevé ſes charmes.
» Que mon cœur a dérobé ſes feux.
» L'Amour aujourd'hui tout en larmes
» Se plaint hautement de nous deux ».

AUTRE.

« Bélize veut avoir tout ce qu'elle n'a pas,
» Et la conquête la plus belle,
» Si-tôt qu'elle l'obtient, lui devient ſans appas;
« Amant, qui ſoupirez pour elle,
» Pour faire que ſon cœur ſoit plus d'un jour fidelle,
» A ſes yeux, plus d'un jour, ſoyez indifférent,
» Vous la perdrez en l'acquérant.
» Un Amant de deux jours, pour elle a peu de grace;
» Et pour mieux vous en avertir,
» Celui qui dans ſon cœur tient la premiere place,
» N'eſt que le plus près d'en ſortir ».

Vigne (André de la), Secrétaire d'Anne de Bretagne, a fait un Journal en vers & en proſe du voyage & des conquêtes de Charles VIII en Italie en 1494 (*a*). Il fut fort ami d'Octavien de S. Gelais, & vivait encore en 1514; on croit qu'il était né vers 1560; mais était sûrement mort en 1527, ainſi que nous l'apprend Jean Bouchel dans ſa cinquante-ſeptieme Epître familiere, où il met la Vigne au nombre des Poëtes qui reçurent l'Abbé d'Angle Jean d'Anton dans les Champs-Elyſées.

CHANSON.

« De trop aimer, c'eſt grand'folie,
» Quelque choſe que l'on m'en die;
» De trop aimer, c'eſt grand'folie
» Je le ſais bien, quand à ma part,
» De trop aimer, c'eſt grand'folie.
» Qui ſage eſt, bientôt s'en départ ».

Villedieu (Marie-Catherine Deſjardins de), née à Alençon en 1640, vint à Paris à l'âge de vingt ans, & elle y fit beaucoup de bruit par ſa beauté & par ſon eſprit. M. de Villedieu, quoique déja marié en ſecret, l'épouſa & mourut bientôt après. Elle épouſa en ſecondes noces M. de

(*a*) Ce Journal commence le mardi 9 Septembre 1494, & finit le ſamedi 7 Novembre 1495.

Châ-

Châte, auſſi marié ſans qu'on le ſût, & qui ne vécut pas plus long-tems. Elle paſſa le reſte de ſes jours dans la galanterie, conſervant toujours le nom de Villedieu, même pendant la vie de ſon ſecond mari, & mourut en 1683, après avoir fait pluſieurs romans, & beaucoup de petites pieces de poéſie.

CHANSON.

« Amour, vous n'êtes pas encore mon vainqueur ;
» Mais hélas ! je vous crains, doux tyran de nos âmes ;
» Et lorſque vous mettez la crainte dans un cœur,
» Il eſt bien près de reſſentir vos flames ».

AUTRE.

« La nuit fut de tout tems favorable à l'amour :
» Que des jours les plus beaux elle ſoit triomphante :
» *Un moment d'une nuit charmante*
» Vaut ſeul tous les plaiſirs du jour ».

AUTRE.

« Preſque toujours chacun ſuit ſon caprice.
» Heureux eſt le mortel que les deſtins amis
» Ont partagé d'un caprice permis,
» Ou de qui le tranſport devient une juſtice ;
» Quand de ce don du ciel un cœur eſt revêtu,
» C'eſt toujours à l'honneur qu'il fait un ſacrifice.
» Mais, ſi d'un ſort contraire il était combattu,
» Le faible ferait pour le vice
» Tout ce qu'il fait pour la vertu ».

Voisenon (Claude-Henri Fuſée de), né au château de Voiſenon, près Melun, le 8 Juillet 1708, commença par être Grand-Vicaire de l'Evêque de Boulogne ; mais il abandonna bientôt les dignités eccléſiaſtiques, ne ſe ſentant pas deſtiné à les bien remplir. Il était né plutôt pour l'état militaire, puiſqu'ayant plaiſanté un Officier qui le trouva mauvais, il ſe battit avec lui, le bleſſa & le déſarma.

[illegible]is ce tems il ſe livra entiérement au monde & au théâtre ; mais [illegible] toujours ignoré dans ſes productions, il ſe couvrait de voiles qui

n'étaient que de ces gazes légeres que perce le premier coup-d'œil. On le reconnaiſſait par-tout, & ſouvent même où il n'était pas ; car on lui a attribué beaucoup de choſes qui ſont entiérement de Favard.

Son amitié pour cet aimable Poëte ne s'eſt pas démentie un ſeul moment jusqu'à la fin de ſa vie.

En 1771, il fut nommé Miniſtre de l'Evêque de Spire ; & termina près de cinq ans enſuite une vie ſouvent tourmentée par un aſthme, & par la complexion la plus délicate, qui le mirent plusieurs fois aux portes de la mort.

Il mourut à Voiſenon le 22 Novembre 1775, avec une fermeté & une conſtance peu communes.

Deſmahis a fait ainſi ſon portrait.

« Arbitre des talens qu'il cultive & poſſede ;
» Son eſprit eſt toujours d'accord avec le goût :
» Toujours nouveau, ſans ceſſe à lui-même il ſuccède ;
» Et ſans prétendre à rien, il a des droits ſur tout ».

L'Abbé de Voiſenon a donné à l'Opéra, en 1758, *l'Amour & Pſyché*, muſique de Mondonville ; en 1759, *les Fêtes de Paphos*, muſique de Mondonville.

CHANSON.

« Craignons ces bergers doucereux,
» Maman le veut, ce ſont, dit-elle,
» Des loups malins & dangereux ;
» Brebis, fuyez leur dent cruelle ;
» Hélas ! je frémis du danger.
» Mais les diſcours de mon berger
» Diſſipent bientôt mes alarmes.
» Maman, il a de ſi doux charmes,
» Pour guérir un ſoupçon fatal !
» Non, non, je ne puis m'en défendre :
» Il eſt ſi ſoumis & ſi tendre,
» Voudrait-il me faire du mal » ?

AUTRE.

« L'aimable printems voit éclore
» Des fruits que l'été fait mûrir ;

» L'autômne plus heureux encore,
» Nous offre ce jus à cueillir.

» Ainſi, par d'aimables largeſſes
» Tout conſpire à nous réjouir.
» Trois ſaiſons forment nos richeſſes;
» L'hiver eſt le tems d'en jouir.

» Chantons la ſaiſon favorable,
» Amis, qui nous raſſemble tous;
» Bravons chez une hôteſſe aimable
» Tous les vents du nord en courroux.

» Je vois la délicate Annette
» Que la biſe fait friſſonner.
» Ah! bergere, l'amour m'apprête
» Le plaiſir de te réchauffer.

» *L'amour & ce brillant champagne*
» A l'envi t'offrent tous leurs feux:
» Choiſis, mon aimable compagne,
» Ou plutôt, prens-en de nous deux.

» Au bout d'une courte carriere
» Phébus ſe plonge dans les eaux;
» Regretterai-je ſa lumiere,
» Quand je vois Annette aux flambeaux?

» Tandis que ſa face eſt viſible,
» Au travail on voit tout courir;
» Les heures de la nuit paiſible
» Sont les heures du doux plaiſir.

» De la clarté que l'art me donne,
» Je diſpoſe au gré de mes vœux;
» Une aimable rougeur l'ordonne,
» Je l'éteins, & je ſuis heureux.

» L'éclat d'une fête brillante
» Raſſemble les ſujets d'amour
» Dieux! que la bergere eſt contente!
» L'amant ſaura l'être à ſon tour,

» Seuls dans le cabinet d'Iphiſe,
» Que nos entretiens ont d'attraits!
» Dans le feu que ſa main attiſe,
» Le tendre amour forge ſes traits.

» Que l'hiver eſt charmant à table!
» Les plaiſirs s'y raſſemblent tous;
» Le vin rend l'amour plus traitable,
» Et l'amour rend le vin plus doux ».

Voiture, né à Amiens en 1598, & fils d'un Marchand de vin, fut élevé à Paris au collége de Boncour. M. d'Avaux, ſon camarade d'école, étant devenu Surintendant des Finances, le nomma premier Commis, pour qu'il en eût les appointemens, & le fit connaître à la Cour, où il fut fort goûté. Il était preſque toujours à l'hôtel de Rambouillet, & faiſait l'ornement de ces converſations ſi fameuſes dans ce tems-là. Jamais perſonne n'entendit mieux que lui l'art de badiner noblement & agréablement. Ses Lettres ſeront agréables *dans tous les tems*; mais fort peu de ſes vers méritent d'être conſervés.

M. d'Avaux lui procura la charge de Maître-d'hôtel du Roi, & celle d'Introducteur des Ambaſſadeurs chez Monsieur, frere du Roi. Il ſuivit ce Prince en Languedoc, pendant le tems des brouilleries, & fut envoyé par lui en Eſpagne, où il ſe fit aimer du Comte d'Olivarès; il apprit ſi bien l'Eſpagnol, qu'il fit des vers que l'on crut de Lopès de Véga. Il fit auſſi deux voyages à Rome, où il fut accueilli de tous les Savans.

Il fut un des Académiciens Français les plus eſtimés, & mourut en 1648, regretté des honnêtes gens, & ſur-tout des Dames.

CHANSON.

« J'avais de l'amour pour vous,
» Charmante Silvie:
» Mais vos injuſtes courroux
» Ont refroidi mon envie.
» Je ſais aimer conſtamment;
Mais ſi l'on n'aime également,
» Ma foi, je m'en ennuie.

» L'amour ſur un autre amour
» Volontiers s'appuie,

» J'aime ſans aucun détour.
» Mais ſi je vois qu'on me fuie,
» Et qu'on ſe plaiſe à m'ouir
» Pleurer, tourmenter & gémir,
» Ma foi, je m'en ennuie.

» Vous exercez ſur mon cœur
» Trop de tyrannie,
» Je ne vis plus qu'en langueur,
» C'eſt une peine infinie
» Que de vivre en vous aimant;
» Et pour vous parler franchement,
» Ma foi, je m'en ennuie.

» Si vous penſez honorer
« Une ame tranſie
» Qui meurt pour vous adorer,
» Pour moi, je vous remercie:
» Je ne veux point tant d'honneur;
» Gardez-le à quelque grand Seigneur;
» Ma foi je m'en ennuie ».

Voltaire (Marie-François Arrouet de). Il était de la deſtinée brillante de ce grand homme (comme on l'a ſouvent obſervé), d'étonner par l'univerſalité de ſes talens, & de parcourir avec ſuccès tous les genres de la littérature. Quoique le genre lyrique ne ſoit pas préciſement celui dans lequel il ait acquis le plus de gloire, on lui doit cependant de très-belles odes, telle que celle ſur la mort de l'Empereur Charles VI, celle ſur la mort de Madame la Margrave de Bareith, &c. Il a fait auſſi quelques opéra, entr'autres *Samſon* & *Pandore*. L'opéra de *Samſon* fut mis en muſique par *Rameau*; mais la repréſentation n'en fut pas permiſe, parce-qu'on regarda la ſcène lyrique comme trop profane, pour y repréſenter un ſujet tiré de l'Ecriture, tandis qu'on tolérait que *Samſon* & *Arlequin*, comme le dit plaiſamment Voltaire, fiſſent conjointement des miracles à la farce Italienne.

Nous nous permettrons de tranſcrire un fragment de cet opéra, pour prouver que le génie de l'Auteur ſavait ſe plier à tous les genres, & même y donner l'exemple de quelques beautés nouvelles.

SAMSON *enchaîné*, GARDES.

« Profonds abymes de la terre,
» Enfer, ouvre-toi !
» Frappe, tonnerre,
» Ecraſe-moi :
» Mon bras a refuſé de ſervir mon courage,
» Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage,
» Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des cieux !
» Lumiere, tu fuis de mes yeux !
« Lumiere, brillante image
» D'un Dieu ton auteur,
» Premier ouvrage
» Du créateur,
» Douce lumiere,
» Nature entiere,
» Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
» Te cache à ma *triſte paupiere*.
» *Profonds abymes*, &c. »

UNE PRÉTRESSE DES PHILISTINS.

» Tous nos Dieux étonnés & cachés dans les cieux,
» Ne pouvaient ſauver notre empire ;
» Vénus, avec un ſourire,
» Nous a rendus victorieux.
» Mars a volé, guidé par elle,
» Sur ſon char tout ſanglant ;
» La victoire immortelle
» Tirait ſon glaive étincelant
» Contre tout un peuple infidele ;
» Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant ».

LE ROI DES PHILISTINS *à Samſon*.

« Eh bien ! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
» Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
» Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
» Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
» Il t'abandonne, il céde à ma puiſſance ;
» Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins ;
» Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
» Se repoſe dans le ſilence ».

SAMSON.

» Grand Dieu ! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
» Quand il n'offenſait qu'un mortel,
» On inſulte ton nom, ton culte, ton autel,
» Leve-toi, venge ton outrage ».

CHŒUR DE PHILISTINS.

» Tes cris ne ſont point entendus,
» Malheureux, ton Dieu n'eſt plus ».

SAMSON.

» Tu peux encore armer cette main malheureuſe ;
» Accorde-moi du moins une mort glorieuſe ».

LE ROI.

« Non, tu *dois ſentir à longs traits*
» L'amertume de ton ſupplice.
» Qu'avec toi, ton Dieu périſſe,
» Et qu'il ſoit, comme toi, mépriſé pour jamais ».

SAMSON.

« Tu m'inſpires ! Grand Dieu ! c'eſt ſur toi que je fonde
» Mes ſuperbes deſſeins ;
» Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
» Mes languiſſantes mains ».

LE ROI.

» Vil eſclave, qu'oſes-tu dire ?
» Prêt à mourir dans les tourmens ;
» Peux-tu *bien* menacer ce *formidable* empire
» A tes derniers momens !
» Qu'on l'immole, il en eſt tems ;
» Frappez, il faut qu'il expire ».

SAMSON.

« Arrêtez, je dois vous inſtruire
» Des ſecrets de mon peuple & du Dieu que je ſers ;
» Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers ».

LE ROI.

« Parle, apprens-nous tous tes crimes ;
» Livre-nous toutes nos victimes ».

SAMSON.

» Roi, commande que les Hébreux
» Sortent de ta préſence & de ce temple affreux ».

LE ROI.

» Tu ſeras ſatisfait ».

SAMSON.

» La cour qui t'environne ;
» Tes Prêtres, tes guerriers ſont-ils autour de toi ? »

LE ROI.

» Ils y ſont tous, explique-toi ».

SAMSON.

« Suis-je auprès de cette colonne
» Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins ?

LE ROI.

« Oui, tu la touches de tes mains ».

SAMSON *ébranlant la colonne.*

« Temple odieux, que tes murs ſe renverſent ;
» Que tes débris ſe diſperſent
» Sur moi, ſur ce peuple en fureur ».

CHŒUR DES PHILISTINS.

» Tout tombe, tout périt, ô ciel ! ô Dieu vengeur !

SAMSON.

» J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur ».

Ces vers nous paraiſſent moins doucereux, moins fades que ceux de la plupart de nos opéra. Ils prouvent que notre ſcène lyrique pourrait s'élever à un ton de poéſie plus fier, plus mâle, plus élevé qu'on ne le croit communément, ſur-tout d'après nos opéra modernes.

On

On trouve auſſi de très heureux morceaux dans Pandore ; mais nous nous bornerons à ajouter ici quelques chanſons échappées au génie facile de M. de Voltaire. Quelques-unes ont été faites par l'Auteur, ſans qu'il ſe doutât qu'on dût les chanter, telles que ces ſtances charmantes qui appellaient ſi naturellement la muſique.

STANCES.

« Si vous voulez que j'aime encore,
» Rendez-moi l'âge des amours ;
» Au crépuſcule de mes jours
» Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

» Des beaux lieux où le Dieu du vin,
» Avec l'Amour, tient ſon empire,
» Le tems, qui me prend par la main,
» M'avertit que *je me retire.*

» Laiſſons à la belle jeuneſſe
» Le plaiſir & les agrémens :
» Nous ne vivons que deux momens ;
» Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

» Quoi, pour toujours vous me fuyez,
» Tendreſſe, illuſion, folie,
» Dons du ciel qui me conſoliez
» Des amertumes de la vie !

» On meurt deux fois, je le vois bien :
» Ceſſer de plaire & d'être aimable
» Eſt une mort inſupportable ;
» Ceſſer de vivre, ce n'eſt rien.

» Ainſi je déplorais la perte
» Des erreurs de mes premiers ans ;
» Et mon ame, aux deſirs ouverte,
» Rappellait ces enchantemens.

» Du ciel alors daignant deſcendre,
» L'amitié vint à mon ſecours ;

» Elle était plus douce, auſſi tendre,
» Mais moins vive que les amours.

» Touché de ſa beauté nouvelle,
» Et par ſa lumiere éclairé,
» Je la ſuivis ; mais je pleurai
» De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle ».

CHANSON.

A Madame la Princeſſe de Pruſſe.

« Souvent un air de vérité
» Se mêle au plus groſſier menſonge :
» Cette nuit, dans l'erreur d'un ſonge,
» Au rang des Rois j'étais monté :
» Je vous aimais alors, & j'oſais vous le dire :
» *Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté,*
» *Je n'ai perdu que mon empire* ».

AUTRE.

« Vos yeux ſont beaux ; mais votre ame eſt plus belle,
» Vous êtes ſimple & naturelle ;
» Et ſans prétendre à rien vous triomphez de tous.
» Si vous euſſiez été du tems de Gabrielle,
» Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous ;
» Mais on n'aurait point parlé d'elle ».

AUTRE.

« Pour ſoumettre mon ame
» A l'empire des plaiſirs,
» Un berger plein de flame,
» M'entretient de ſes deſirs :
» Pas à pas ſon feu le guide
» Vers la route des faveurs ;
» Mais ſon cœur encor timide
» N'oſe braver mes rigueurs.

» La ſageſſe trop fiere
» Me défend de l'écouter ;

» Et pour la faire taire,
» L'ingrat n'oſe aſſez tenter.
» Que n'a-t-il aſſez d'adreſſe
» Pour dérober au devoir
» La preuve d'une faibleſſe
» Que je n'oſe faire voir !

» Quand d'un œil moins ſévere,
» Je flatte ſes tendres feux,
» Son embarras différe
» L'inſtant de ſe rendre heureux.
» Il craint, il tremble, il héſite ;
» Il avertit ma fierté ;
» Et la cruelle en profite
» Pour bannir la volupté.

» Hier à la victoire
» Marchant plus rapidement,
» Il atteignit la gloire
» Dont on couronne un amant.
» Que n'oſait-il davantage ?
» Encor un pas ſeulement,
» Ma raiſon faiſait paſſage
» Au plaiſir du ſentiment ».

Autre, faite à plus de quatre-vingt ans.

« Eh quoi ! vous êtes étonnée,
» Qu'au bout de quatre-vingt hivers
» Ma muſe faible & ſurannée
» Puiſſe encore fredonner des airs !

» Quelquefois un peu de verdure
» Rit ſous les glaçons de nos champs ;
» Elle conſole la nature :
» Mais elle ſéche en peu de tems.

» Un oiſeau peut ſe faire entendre
» Après la ſaiſon des beaux jours ;
» Mais ſa voix n'a plus rien de tendre ;
» Il ne chante plus ſes amours.

» Ainſi je touche encor ma lyre
» Qui n'obéit plus à mes doigts ;
» Ainſi j'eſſaie encor ma voix
» Au moment même qu'elle expire.

» Je veux dans mes derniers adieux,
» Diſait Tibulle à ſon amante,
» Attacher mes yeux ſur tes yeux,
» Te preſſer de ma main mourante.

» Mais quand on ſent qu'on va paſſer
» Quand l'ame fuit avec la vie,
» A-t-on des yeux pour voir Délie,
» Et des mains pour la careſſer ?

» Dans ces momens chacun oublie
» Tout ce qu'il a fait en ſanté ;
» Quel mortel s'eſt jamais flatté
» D'un rendez-vous à l'agonie ?

» Délie elle-même à ſon tour,
» S'en va dans la nuit éternelle,
» En oubliant qu'elle fut belle
» Et qu'elle a vécu pour l'amour.

» Nous naiſſons, nous vivons, Bergere ;
» Nous mourrons ſans ſavoir comment ;
» Chacun eſt parti du néant :
» Où va-t-il ?... Dieu le ſait, ma chere ».

Ussieux (M. d') a fait un recueil d'anecdotes hiſtoriques, imprimé en deux volumes *in*-8°, avec des figures, & eſt intitulé *le Décaméron Français*. Preſque toutes ces hiſtoires ſont du plus grand intérêt, & auſſi bien écrites qu'agréables à lire. Son *Siége de S. Jean-de-Lône*, piece héroïque en trois actes, eſt reçu à la Comédie Françaiſe depuis longtems, & probablement ſera bientôt repréſenté. Sa traduction de l'Arioſte eſt fort eſtimée, & digne de la beauté de l'édition. Il a fait auſſi en ſociété *Gabrielle de Paſſy*, parodie de *Gabrielle de Vergy*. M. d'Uſſieux eſt l'un des Auteurs du Journal de Paris, & l'orne ſouvent d'articles de la meilleure critique.

CHANSON.

« Amour me tient en ſervage :
» En mon cœur plus n'eſt repos ;
» En ma bouche, doux propos ;
» N'ai que larmes pour breuvage,
» Et pour voix n'ai que ſanglots.

» Bien ſe voit que de ma vie
» Fleur ſe paſſe chaque jour,
» Si m'aimez à votre tour,
» Las ! dans peu, gente Émilie,
» Mourrai victime d'amour.

» Ah ! ſi me pouviez entendre,
» Si vous ſaviez que m'amoindrit,
» Que Roger d'amour périt,
» *Vous connois ame aſſez tendre,*
» Me pleureriez un petit.

» Mais non, non, ne craignez mie ;
» Mon ſecret point ne dirai ;
» Avec moi, quand finirai,
» Vous le promets, belle amie,
» Au tombeau l'emporterai ».

Watelet (Claude-Henri), Receveur général des Finances, né à Paris, & reçu à l'Académie Françaiſe en 1760. L'amitié, les lettres & les talens ont fait le bonheur de ſa vie, & ſes plus agréables délaſſemens.

Son poëme ſur la Peinture méritera toujours l'eſtime des Poëtes & des Peintres, & jamais un poëme ſur cet art ne pouvait être bien fait que par un homme qui poſſédât également les connaiſſances néceſſaires dans ces deux genres. On attend de M. Watelet une traduction en vers de la Jéruſalem délivrée du Taſſe. Ce qui en a été lu aux Séances publiques de l'Académie, a fait juger avantageuſement du reſte de cette difficile entrepriſe.

Jamais homme de lettres n'a moins été jaloux que M. Watelet, des ſuccès de ſes confreres ; & jamais perſonne n'a plus encouragé les talens naiſſans, ni ne leur a donné de conſeils plus utiles.

Nous avons de lui beaucoup de chanſons échappées à ſes loiſirs; on les chante ſans ſavoir de qui elles ſont, & jamais il n'y a attaché aſſez de mérite pour s'en déclarer l'auteur.

Ximenès (Auguſte-Louis, Marquis de), né à Paris le 28 Février 1726, a donné pluſieurs tragédies au Théâtre Français, & a fait l'opéra de *Pharamond* & celui d'*Hélène*, qui n'ont pas encore été repréſentés.

Yver, Seigneur de Plaiſance & de la Bigotterie (Jacques), Gentilhomme Poitevin, naquit à Niort en 1520.

Branle de Poitou.

« Ores, mon Angelette
» Que le pampre croiſſant
» D'une accolade eſtroite
» Va ſa treille embraſſant,
» Et qu'on voit s'enlaſſant
» Tout à l'entour du cheſne,
» D'une amoureuſe chaſne,
» Le lierre verdiſſant.

» Que les arbres en terre
» Se veſtent de blancheurs;
» Que le verd pré deſſerre
» Ses plus douces odeurs,
» Se bigarrant de fleurs,
» Et que l'eau qui ruiſſelle,
» Conſole la querelle
» Des oiſeaux voyageurs.

» Le roſſignol ſauvage,
» Le paſſe, & le ramier
» Sous le nouveau feuillage
» Se vont apparier:
» Que d'une amour entiere
» Gémit la tourterelle
» Et que jà l'arondelle
» Cherche à ſe marier.

» Puiſque tout ce, ma belle,
» Le printems nous fait voir,
» Serez-vous bien rebelle
» A l'amoureux devoir ?
» Pourrez-vous ſeule avoir
» L'hyver en la poictraine,
» Pour eſteindre inhumaine
» D'un doux feu le pouvoir ?

» Pluſtôt d'amour bénigne
» Faites un cœur nouveau,
» Pluſtôt ſoyez ma vigne,
» Je ſerai votre ormeau ;
» Et dans votre ſein beau,
» Enfermés mon courage,
» Comme dans une cage
» On enferme un oiſeau.

» *Et pour un plus grand ſigne*
» D'éternelle amitié,
» D'un lien androgyne
» Notre corps ſoit lié,
» Que de notre moitié,
» Amour ores parface
» Un tout qui ne s'efface
» Par la mort ſans pitié.

» Qu'un trait qui ne rebouche,
» Nous enſerre tous deux
» Sein à ſein, bouche à bouche,
» Flanc à flanc, yeux à yeux ;
» Que ce ret doucereux
» Cent fois ſur nous redouple,
» Duquel Vulcain accouple
» Les Déeſſes aux Dieux ».

CHANSON.

« J'ai requis à l'amour un bien tant ſeulement ;
» Que, pour de mes travaux l'heureuſe récompenſe,
» Il lui pleuſt d'un baiſer me donner allégeance,
» Tel que ma belle ſceu ſucrer ſi doucement.

» Il me fut octróyé de le prendre en paſſant ;
» O jour infortuné que j'en eus jouiſſance !
» Mon œil n'ayant plus lors de voir ſon bien puiſſant,
» De ma bouche enviait le doux contentement.
» Amour, tu n'as rien fait pour ma triſte penſée,
» Ayant une autre guerre en moi recommencée.
» Et me faiſant, hélas, de moi-même envieux :
» Donc puiſqu'à deux deſirs un bien ne peut ſuffire ;
» Je te ſupplie, amour, ſi tu ne veux m'occire,
» Ou bien oſte-moi tout, ou bien me donne mieux ».

Fin du ſixieme Livre.

SUPPLÉMENT AU CHAPITRE IV DU TOME III.

Nous devons à M. Suard, de l'Académie Françaiſe, ce Supplément qu'il n'a pas eu le tems de faire plus étendu. Il eût été à deſirer que nous l'euſſions conſulté plutôt, il aurait enrichi notre Ouvrage de recherches & de remarques auſſi agréables qu'utiles. Nous eſpérons qu'il voudra bien nous communiquer tout ce qu'il a écrit ſur la Muſique, ſi le Public a la bonté de juger notre Ouvrage digne d'une ſeconde édition.

Nous ne ſaurions trop le répéter : ſi jamais nous entreprenons cette tâche pénible, nous deſirerons que cet ouvrage ſoit bien moins le nôtre que celui de tous les gens inſtruits qui daigneront nous honorer de leurs conſeils & de leurs recherches. Nous n'avons jamais ambitionné que le mérite d'être utile aux amateurs d'un art qui n'eſt pas fondé, comme beaucoup de gens le croient, ſur des regles arbitraires ; & nous n'avons cherché qu'à raſſembler dans un même recueil les faits les plus intéreſſans épars dans des milliers de volumes. Loin de redouter ou de braver les critiques que nous méritons probablement dans une infinité d'endroits, nous les recevrons avec reconnoiſſance, ſur-tout ſi elles ſont dictées par l'amour du vrai, qui ſeul a été notre guide.

Des Compoſiteurs Italiens.

Antoniotti (George), Compoſiteur Italien, a fait imprimer à Londres, en 1760, un ouvrage intitulé *l'Arte Armonica.*

Agnesi (Marie-Thérèſe), de Milan, a mis en Muſique pluſieurs Cantates & trois Opéras qui ont eu du ſuccès : *La Sofoniſba*, le *Ciro in Armenia*, & la *Nitocri.* Cette dame était ſœur de la célebre Marie Gaetana Agneſi, qui a profeſſé les Mathématiques à Bologne, & qui eſt morte il y a peu de tems.

Ardore (le Marquis de Saint-George, Prince d'), ce Seigneur Napolitain, très-connu en France, où il a été Ambaſſadeur il y a trente ans, a mis en muſique des Cantates & des Opéras, & ſes compoſitions ſont eſtimées des maîtres de l'Art. Le royaume de Naples a fourni beaucoup de noms illuſtres à la liſte des Compoſiteurs en Muſique : les plus célébres ſont le Baron d'Aſtorgas, le Duc Ruffo, Don Bartolomeo Vaſſallo, tous trois Siciliens ; Don Antonio Caputo, Monſignore de' Stefani, & quelques autres, dont les noms ſont omis dans le catalogue.

Bertoni (Ferdinand). On a omis à l'article de ce Compoſiteur, encore vivant, une anecdote qui me paroît intéreſſante pour l'hiſtoire de l'Art.

On ſait le ſuccès extraordinaire que l'*Orfeo* du Chevalier Gluck a eu ſur preſque tous les théâtres d'Europe. Après avoir été joué vingt-huit fois de ſuite ſur celui de Parme, où toute l'Italie était raſſemblée pour la fête du mariage de l'Infant, on le grava. C'eſt le premier Opéra Italien qui ait été gravé. On engagea quelque tems après M. Bertoni à mettre en Muſique le même Poëme pour le théâtre de Veniſe ; il le fit avec ſuccès. On fit graver ſa partition ; mais il exigea qu'on mît à la tête un *Avis au Lecteur*, dont voici la traduction littérale.

« Ce n'eſt pas ſans quelque frayeur que j'ai accepté la propoſition de » mettre en Muſique l'*Orfeo* du célebre Signor Calzabigi, après l'heureux » ſuccès qu'a juſtement obtenu dans la même entrepriſe M. le Chevalier » Gluck chez toutes les nations de l'Europe. En me mettant à l'ouvrage, » me trouvant dépourvu du ſecours du Poëte que j'aurois pu conſulter » au beſoin, je regardai comme une circonſtance auſſi heureuſe qu'utile » pour moi, d'avoir ſous les yeux la partition du Compoſiteur, pour » ſuivre ſes traces, au moins dans la marche qu'il a tenue. C'eſt aux » hommes d'un diſcernement juſte & délicat, à juger de la différence » qu'il y a dans le reſte.

» Le ſuccès de mon ouvrage a paſſé toutes mes eſpérances, & d'après » les inſtances qu'on m'a faites pour le publier, je n'ai pu me diſpenſer » de le laiſſer graver.

» Je me trouverais fort heureux ſi je pouvais, non pas obtenir comme » M. le Chevalier Gluck, les applaudiſſemens des autres nations, mais

» du moins trouver auprès d'elles une partie de l'indulgence qu'on m'a
» montrée à Veniſe.

» Pour prix de ma condeſcendance, j'ai exigé de MM. les Editeurs
» qu'ils mettraient cet avis à la tête de l'ouvrage, afin de rendre juſtice
» à qui elle eſt due, & d'éviter toute imputation de vanité, défaut
» très-étranger à mon caractere ».

Ce qui me paraît mériter attention dans cette Préface, c'eſt de voir qu'un habile Compoſiteur, qui avait déja mis en muſique, ſans en être le moins du monde effrayé, (*ſenza trepidazione*) des Poëmes ſur leſquels les Vinci, les Jomelli, les Buranello, les Haſſe, &c. avaient déployé toutes les richeſſes de leur art, éprouve ce moment de frayeur en remettant en muſique l'*Orfeo*, après M. Gluck; qu'il ſe trouve fort heureux d'avoir la partition ſous les yeux pour ſuivre la marche & la diſpoſition générale que M. Gluck lui avait tracée; qu'il ait imité les intentions, les mouvemens, & ſouvent même les motifs de tous les morceaux intéreſſans de l'original, & que cette imitation ait encore eu un grand ſuccès chez les Italiens mêmes, qui ſemblent ne deſirer & ne goûter que la nouveauté. Je me contenterai d'expoſer ce fait, & je laiſſe aux gens d'eſprit à en tirer les conſéquences.

Cariſſimi (Jacques). L'article de ce célebre Compoſiteur nous paraît mériter d'être traité avec plus de détail qu'il ne l'eſt dans le catalogue. Peu de Muſiciens ont plus fait pour le progrès de l'art, & ont eu une plus grande réputation. C'eſt à lui que les Italiens doivent principalement le ſtyle actuel de leur récitatif, inventé d'abord par Jacopo Peri, & par Monteverde; Cariſſimi ſut y imiter de plus près les intonations naturelles du diſcours, en y conſervant une tournure de chant facile & agréable. Il eſt l'inventeur des baſſes figurées & mobiles, idée que Corelli ſaiſit & imita avec tant de goût & de ſuccès. Il fut auſſi le premier qui, dans les Motets, fit accompagner les voix par des violons & d'autres inſtrumens; pratique qu'il tranſporta du théâtre à l'égliſe, & qui fut imitée par tous les Compoſiteurs Italiens. On lui a attribué l'honneur d'avoir inventé la Cantate; mais on peut voir à l'article *Barbara Strozzi*, que cette invention, dont l'Opéra avoit donné l'idée, appartient à cette Dame Vénitienne. Cariſſimi ne fit que la tranſporter des Con-

certs dans la Muſique d'Egliſe, en compoſant des Cantates ſur des ſujets de religion. Une des plus célebres de ces compoſitions eſt celle de *Jephté*. Kircher en parle avec raviſſement dans ſa *Muſurgie*, & il donne les plus grands éloges à Cariſſimi.

Ce Compoſiteur avait fait une grande fortune par ſes Ouvrages, & a vécu quatre-vingt-dix ans.

Cecchini (Ange), Auteur de la Muſique d'un drame ancien, imprimé ſous ce titre : *La Sincerita Trionfante, owero l'Erculeo ardire, favola boſcareccia d'Ottaviano caſtelli, poſta in Muſica da Angelo Cecchini muſico del ſig. Duca di Bracciano. Roma, per vitale Maſcardi* 1640, 4°. *atti V, con un diologo e intermedi.*

Marotta (Eraſme). On a omis dans le catalogue, de dire que Marotta était Jéſuite, en même tems que Compoſiteur de Muſique. On y dit qu'il mit en muſique l'*Aminte du Taſſe en* 1550, ce qui ne peut pas être. Marotta entra dans la Société de Jeſus en 1612; & mourut à Palerme en 1641. Je n'ai pas le tems de rechercher la date de cette compoſition; mais je trouve dans la *Storia critica* du P. Quadrio, qu'elle était poſtérieure aux Mélodrames d'Emilio del Cavaliere, dont le dernier, intitulé, *Il giuoco della cieca*, fut repréſenté en 1595.

Merula (le Chevalier Tarquin). On peut ajouter à ſon article, que ce fut lui qui le premier introduiſit d'autres inſtrumens que l'Orgue dans la Muſique d'Egliſe pour accompagner le chant du chœur : il y employa la viole & même le violon. Un de ſes ouvrages eſt intitulé : *Canzoni overo ſonate concertate per chieſa e camera, a duo e tre Stromenti*, lib. IV, 1637. On voit par ce titre que dès l'année 1637, il compoſa des Sonates pour l'égliſe & pour la chambre; ce qui donne l'époque la plus reculée à laquelle on puiſſe rapporter l'invention de ce genre de compoſition; car on ſait que même pluſieurs années après cette époque, la ſeule muſique de concert qui fût en uſage en France, en Allemagne & en Angleterre, étaient des eſpeces de caprices pour la viole, ſans deſſein ni régularité.

Parmi les compoſitions de Muſique vocale de Merula, il y en a une

d'une eſpece un peu bizarre : c'eſt la déclinaiſon grammaticale du pronom latin *hic*, arrangée en forme de fugue ou de canon à l'uniſſon.

Monteverde (Claude). On pourrait ajouter à ſon article que pluſieurs Savans le regardent comme le véritable créateur de la Muſique théâtrale, & comme un des inventeurs du récitatif ; en effet, on ne connaît point d'exemple de récitatif plus ancien que celui de ſon opéra d'*Orfeo*, qui exiſte encore.

Naselli (il cavaliere Don Diego), de la maiſon d'Arragon, a mis en muſique pluſieurs opéras, l'*Attilio Regolo*, repréſenté à Palerme en 1748, & le *Demetrio*, joué à Naples en 1749. Il était éleve de Perez. Comme il ne voulait pas ſe faire connaître pour l'auteur de ces compoſitions, il les faiſait annoncer ſous les nom d'*Egidio Laſnel*, qui eſt l'anagrame de ſon vrai nom.

Pesenti (Martin), de Veniſe, mérite une place dans le catalogue des Compoſiteurs. Quoique né aveugle, il s'eſt fait une grande réputation dans ſon tems par des compoſitions de Muſique vocale & inſtrumentale. On pourrait croire, d'après nombre d'exemples, que la perte de la vue eſt plutôt favorable que nuiſible à l'étude & à la pratique de cet art. On connaît les ouvrages & la célébrité de Salinas, né aveugle auſſi ; Gaſpar Krumbhorn, de Lignitz en Siléſie, mort en 1621, & Louis Brooman, mort en 1597, tous deux aveugles, ont eu de la réputation comme Compoſiteurs. Le dernier, dont il n'eſt reſté aucun ouvrage connu, eſt appellé par Gerard Voſſius, *Muſices Princeps* : Handel & Sébaſtien Back ont continué de faire de la Muſique, après avoir perdu la vue dans un âge avancé.

Strozzi (Barbara), Dame Vénitienne, qui vivait dans le milieu du ſiecle dernier, mérite une place diſtinguée dans la liſte des Compoſiteurs Italiens. Elle a publié en 1653, un recueil de Muſique, intitulé : *Cantate, Ariette e Duetti*, avec un avertiſſement à la tête, dans lequel elle annonce qu'ayant imaginé un genre de Muſique vocale, mêlé d'airs & de récitatifs, elle en donnait un eſſai pour ſonder le goût du public.

Cette nouveauté réuſſit, & eut bientôt des imitateurs. On ne peut donc guère conteſter à cette Dame l'invention de la Cantate, quoique quelques Ecrivains en ayent fait honneur à Cariſſimi, qui vivait dans le même tems.

Il y a eu une Religieuſe de Florence du même nom, Laurentia Strozzi, qui vivait à la fin du même ſiecle, & qui a écrit ſur la Muſique. Elle était très-ſavante, entendait parfaitement le Grec, & a écrit des hymnes en Latin, qui ont été traduits dans notre Langue, & mis en Muſique par Mauduit, Muſicien français, fort loué par le P. Merſenne.

Terradellas (Dominique). Son article n'eſt pas exact : on le dit Napolitain; il était de Barcelonne; mais il avait étudié la Muſique en Italie, & était Maître de Chapelle de l'Egliſe de S. Jacques des Eſpagnols à Rome. Il eſt mort en 1751, de douleur de la chûte d'un de ſes opéra.

Viadana (Louis), Maître de Chapelle de la Cathédrale de Mantoue, ne méritait pas d'être oublié dans la même liſte. Il écrivait au commencement du ſeizieme ſiecle. Outre un grand nombre d'ouvrages en Muſique qu'il a laiſſés, & qui ont eu beaucoup de réputation de ſon tems, l'art lui eſt redevable d'une invention intéreſſante, celle de la baſſe continue. Voici comment Gaſpard Printz, Muſicien Allemand, qui a imprimé, en 1690, une hiſtoire de la Muſique, rend compte de cette invention. « Au temps de Viadana, les Motets étaient ſurchargés de » fugues, de ſyncopes, de contrepoints fleuris & briſés, & de toutes » les recherches ſavantes de l'Art; mais les Compoſiteurs, plus occupés » de l'harmonie des ſons que du ſens des paroles, s'attachaient à bien » diſpoſer les uns, & abandonnaient les autres au haſard & au » caprice. Il en réſultait tant de confuſion & d'irrégularité, que per» ſonne ne pouvait entendre ce qu'on chantait; auſſi les gens de goût » diſaient que la Muſique n'était qu'un vain bruit; *Muſicam eſſe ina» nem ſonorum ſtrepitum.*

» Cet ingénieux Compoſiteur Italien, frappé de ces abus, inventa des » Monodies ou Concerts, dans leſquels les paroles, moyennant la pro» nonciation diſtincte du Chanteur, étoient entendues ſans peine; mais

» comme une baſſe fondamentale était néceſſaire pour remplir cet » objet, il imagina cette méthode abrégée de noter, que nous appel- » lons aujourd'hui baſſe-continue ».

Printz place cette invention à l'an 1605. Ce récit mériterait d'être examiné avec un peu de ſoin. Il y a lieu de croire, d'après quelques ouvrages de Muſique connus, que la pratique des baſſes continues était en uſage avant le commencement du dix-ſeptieme ſiecle.

SUPPLÉMENT au Chapitre des Auteurs qui ont écrit ſur la Muſique.

AARON (Pierre). On a oublié de citer ſon meilleur ouvrage, *Toſcanella della Muſica*, imprimé d'abord à Veniſe en 1523, & réimprimé avec des additions en 1539. C'eſt un des premiers écrivains qui ayent réduit à des régles préciſes l'art du contrepoint. Aaron réduit ces règles au nombre de dix, & l'on voit que c'eſt par conſidération pour les dix préceptes du décalogue. Ce n'eſt pas le ſeul exemple de ce genre que l'on trouve parmi les Ecrivains de ces temps de ſuperſtition.

AGRICOLA (Martin). Je trouve dans le catalogue l'article de Rodolphe Agricola, érudit du quinzieme ſiecle, de qui on a des ouvrages de Théologie & de Scholaſtique, mais qui n'a rien écrit ſur la Muſique. On ſait ſeulement qu'il aimait beaucoup cet art, & qu'il jouait très-bien de l'orgue & du luth.

On a oublié l'article de Martin Agricola, qui, à-peu-près dans le même temps, a publié pluſieurs ouvrages élémentaires ſur la théorie & la pratique de la Muſique, les uns en allemand, les autres en latin.

Il publia en 1529 un ouvrage intitulé: *Muſica inſtrumentalis*, qu'il fit réimprimer en 1545, avec de grands changemens. Il y explique non-ſeulement les principes fondamentaux de la Muſique; il y donne auſſi la deſcription de divers inſtrumens en uſage de ſon temps, avec des règles ſur la maniere de les accorder & d'en jouer. Il y parle de la diviſion du monochorde & d'un tempérament pour l'orgue & le clavecin. Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage, c'eſt qu'il eſt écrit en vers. Comme il était deſtiné à l'inſtruc-

tion de ceux qui voulaient apprendre la Muſique, il crut que c'était un moyen de graver plus aiſément & plus fortement dans la mémoire des préceptes arides. Les premiers ouvrages dogmatiques chez les anciens peuples étaient écrits en vers, comme l'ont été parmi les modernes, les principes élémentaires de la grammaire & de la Philoſophie ſcholaſtique à l'uſage des écoles.

Les autres ouvrages de Martin Agricola, ſont un *Traité ſur le chant figuré*, en Allemand; un petit traité latin, *de Proportionibus*; un grand ouvrage intitulé, *Melodiæ ſcholaſticæ ſub horarum intervallis decantandæ*, publié à Magdebourg en 1512; un autre intitulé, *Scholia in Muſicam planam Venſceſlai Philomatis de nova domo*, &c. & un ouvrage poſthume publié en 1561, intitulé: *Duo libri Muſices, continentes compendium artis & illuſtria exempla, ſcripti à Martino Agricola Sileſio Soravienti.*

Cet écrivain était Chantre de Magdebourg. Il mourut en 1556.

Bona (Valerio), de Milan, publia en 1595: *Regole del contràpunto e compoſizione, brevemente raccolte dei diverſi autori: Operetta molto facile e utile per i Scolari principianti.*

Capella (Martianus Mineus Felix), né en Afrique, vivait à Rome ſous le regne de Léon, dans le milieu du cinquieme ſiecle.

On a de lui un ouvrage intitulé: *de nuptiis Philologiæ & Mercurii.* C'eſt un traité des ſept Arts libéraux; & le neuvieme livre roule uniquement ſur la Muſique. Ce morceau a été imprimé à part à la fin du recueil des ſept Auteurs Grecs ſur la Muſique ancienne, recueillis par Meibomius, avec des notes du ſavant éditeur. L'ouvrage de Capella n'eſt guere qu'un abrégé de celui d'Ariſtide Quintilien, mais utile en ce qu'il eſt plus clair & plus méthodique que l'ouvrage original.

Le Chevalier Henri Spelman remarque dans ſon gloſſaire, que Capella fut le premier qui donna le nom de *tons* à ce qu'on appellait *modes* dans la Muſique d'Egliſe.

Calwitz (Seth), de Gorſchleb, village de Thuringe, né en 1556. C'était le fils d'un pauvre payſan: élevé d'abord dans l'école publique de Franchenhauſen, il montra des diſpoſitions ſingulieres pour les ſciences,

ces, qui intéreſſerent à lui quelques perſonnes, dont les contributions le mirent en état d'aller étudier à l'Univerſité de Leipſick. Il y fit des progrès rapides en différens genres d'études; mais ce n'eſt que comme Muſicien que nous le conſidérons ici. Il étoit fort jeune encore, lorſqu'on lui donna la direction du chœur de l'Egliſe de l'Univerſité. Peu de temps après il fut nommé Profeſſeur de Muſique dans l'école principale de la haute Saxe. Il devint enſuite chantre dans l'Egliſe de S. Thomas à Leipſick, & Profeſſeur de l'Univerſité. Il mourut dans cette ville en 1615.

Il publia en 1595 *Melopeïa ſeu melodiæ condendæ ratio, quam vulgo Muſicam Poeticam vocant*, imprimé à Erfurt.

En 1611 il fit imprimer ſes *Opuſcula Muſica*, & l'année ſuivante ſon *Compendium Muſicum*, dont il donna dans la même année une ſeconde édition, ſous le titre de *Muſicæ artis præcepta nova & facillima*, &c. Il publia enſuite ſes *Exercitationes Muſicæ* diviſées en trois parties, dont les deux premieres furent imprimées en 1660, & la troiſieme en 1611: ce dernier ouvrage eſt le plus ſavant & le plus eſtimé.

Calwitz fut un des premiers qui adopta & recommanda l'uſage des ſept ſyllabes inventées pour déſigner les ſept notes de l'échelle, afin d'éviter les inconvéniens des muances dans l'ancienne maniere de ſolfier.

Il croyait que la Muſique à pluſieurs parties était abſolument inconnue aux anciens Grecs; & d'après quelques paſſages des écrits de Bede, il ne faiſait remonter l'invention du contrepoint qu'au commencement du huitieme ſiecle, où ce ſavant écrivait.

Il était fort lié avec Joſeph Scaliger, qui en parle avec de grands éloges. Il était ſur-tout très-ſavant en Chronologie. Il attaqua le Calendrier Grégorien dans un ouvrage intitulé: *Elenchus Calendarii Gregoriani*, imprimé à Francfort en 1612, & dans un autre imprimé au même endroit en 1627, ſous le titre de *Chronologia*.

Cochleus (Jean), célebre Théologien de Nuremberg, Doyen de l'Egliſe de Francfort ſur le Mein, a publié un livre intitulé: *Rudimenta Muſicæ & Geometriæ*, imprimé à Nuremberg en 1524.

Coclicus (Adrien Petit), auteur d'un traité eſtimé dans ſon temps,

& qui a pour titre : *Compendium Muſices*, imprimé à Nuremberg en 1552.

DIRUTA (Jérôme), Religieux Franciſcain, & auteur d'un livre intitulé : *Il Tranſilvano, dialogo ſopro il vero modo di ſuonar organi e inſtrumenti di penna.* Venezia 1625, folio.

Il obſerve dans cet ouvrage que la Muſique profane & laſcive, interdite dans les Egliſes par un decret du Concile de Trente, conſiſtait en airs reſſemblans aux airs de danſe : *Paſſemezzi ed altre ſonate di ballo.*

FABER. Il faut ajouter à l'atricle de Grégoire Faber, celui de Henri Faber qui vivoit au milieu du quinzieme ſiecle. Il étoit lecteur du College de Quedlinbourg, & il eſt mort en 1598.

On a de lui deux ouvrages qui ont été imprimés pluſieurs fois, l'un *Compendium Muſicæ*, l'autre *Compendiolum Muſicæ pro incipientibus.*

HAMBOYS (Jean), Muſicien Anglais qui avait de la réputation dans le quinzieme ſiecle. Il a laiſſé un petit recueil de morceaux de Muſique, *Cantionum artificialium diverſi generis*, & un ouvrage intitulé *Summa artis Muſicæ.*

La Muſique était fort cultivée, & avait fait de grands progrès en Angleterre dans ce ſiecle. On voit par un paſſage de l'*Eloge de la Folie*, d'Eraſme, que les Anglais ſe vantaient de ſurpaſſer les autres peuples par la beauté du corps, la Muſique & la bonne chere : *Natura eſt ſingulis mortalibus ſuam, ita ſingulis nationibus ac pene civitatibus communem quandam inſeviſſe philautiam; atque hinc fieri Britanni præter alias, formam, Muſicam & lautas menſas propria ſibi vindicent.*

L'enſeignement de la Muſique formait déja une des facultés des arts dans les Univerſités d'Oxford & de Cambridge. Quelques ſavans prétendent que Hamboys fut le premier qui obtint le degré de Docteur en Muſique; cet uſage s'eſt conſervé dans ces Univerſités. C'eſt dommage que parmi ces Docteurs en Muſique, les ſeuls qui portent aujourd'hui ce titre en Europe, il ne ſe trouve pas un ſeul Compoſiteur qui ait quelque réputation ailleurs que dans ſon pays.

Herbst (Jean André). En latiniſant ſon nom, on l'a appellé auſſi *Autumnus*. Il était Maître de Chapelle à Francfort ſur le Mein, où il eſt mort en 1660, âgé de 72 ans. En 1653, il publia en Allemand un livre intitulé: *Muſica poetica*. En 1658, il fit imprimer en Italien, *Muſica moderna prattica ovvero maniera del buon canto*; où il recommande ſur-tout la maniere de chanter des Italiens.

On a auſſi de lui, dans la même langue, un *Diſcours ſur le Contre-point*, où il ſe propoſe d'enſeigner à compoſer avec l'eſprit, non avec la plume; *à mente non à penna*.

Hoffman (Eucharius), Recteur de l'Ecole publique de Stralſund, a publié deux ouvrages ſur la Muſique, l'un intitulé; *Muſicæ praticæ precepta*; l'autre, *Doctrina de tonis ſeu modis Muſicæ*, l'un & l'autre, imprimés à Hambourg, en 1584, & réimprimés en 1588.

Kuhnau (Jean), fils d'un pêcheur de Geyſingen, petite ville de Saxe ſur la frontiere de Bohême, s'eſt rendu célebre dans la théorie & la pratique de la Muſique. Il a publié en 1684 une diſſertation, *De juribus circa Muſicos Eccleſiaſticos*; & il a laiſſé des traités manuſcrits qui n'ont pas été encore imprimés, l'un intitulé: *Tractatus de monochordo, ſeu Muſica antiqua & moderna*, & l'autre, *Diſputatio de triade harmonica*.

Il eſt mort à Leipſick en 1722, âgé de ſoixante-trois ans.

Listenius (Nicolas). On trouve à cet article le titre d'un ouvrage de Liſtenius que je ne connais pas, mais on a omis un traité en latin *de Muſica*, du même Auteur, qui fut imprimé en 1543, & réimprimé à Nuremberg en 1577.

Marcello (Benedetto); noble Vénitien, mort en 1739, âgé de cinquante-trois ans. La notice qu'on a donnée de cet homme célebre, à l'article des Compoſiteurs Italiens, paraît trop ſuccinte: le caractere & la réputation de ſes ouvrages de Muſique pouvaient donner lieu à des détails intéreſſans, & à des diſcuſſions utiles.

Il mérite auſſi une place dans la liſte des Ecrivains. Outre la préface

& les lettres ſur la Muſique, qu'il a imprimés à la tête des volumes de ſes *pſeaumes*, il a publié en 1722, un petit ouvrage intitulé: *Il teatro alla moda*, qui a été réimprimé pluſieurs fois depuis. C'eſt une ſatyre très-gaie, très-piquante, & en même temps très-ſenſée de l'opéra Italien: elle eut le plus grand ſuccès en Italie: on en trouve un extrait curieux & très-bien fait dans les *Variétés Littéraires*, tome 1.

Marcello y releve avec autant de goût que d'eſprit, tous les vices qui avoient déja corrompu le Mélodrame en Italie, & qui arrêtaient non-ſeulement les progrès de la Muſique théatrale, mais encore la détournaient de la véritable route qu'elle aurait dû ſuivre pour arriver aux grands effets dont elle eſt ſuſceptible.

Cet ouvrage obtint les plus grands éloges de Scipion Maffei, d'Apoſtolo Zeno, & de tous les gens d'eſprit d'Italie, qui déploraient comme Marcello, le faux goût qui égarait ou qui entraînait malgré eux les plus habiles Compoſiteurs.

La Muſique eſt un art qui ſe perd, diſait Marcello, & il le diſait dans le tems que Vinci, Porpora, Leo, Pergoleſe même, enchantaient les oreilles de ſes compatriotes. La convenance, la ſimplicité & l'expreſſion, voilà ce qu'il ne ceſſait de demander aux Compoſiteurs. Il aurait été bien ſurpris de lire dans des journaux, que la puiſſance première de la Muſique réſide dans la forme des ariettes, lui qui croyait que ſans s'arrêter à ces formes artificielles & ſymétriques de la phraſe muſicale, à ces développemens prolongés & contraſtés d'un même ſujet de chant, que Vinci avait le premier introduits dans les airs de théâtre il fallait changer de motif, de mouvement, de modulation, toutes les fois que le ſentiment ou l'idée changeait, & ne s'attacher qu'à donner aux paroles le ſens, l'expreſſion, la rapidité & la vérité qui peuvent ſe concilier avec les moyens & l'objet de l'art. Ce qu'il enſeignait à cet égard, il en donna l'exemple dans ſa fameuſe Cantate de *Caſſandra*, qui eut le plus grand ſuccès.

Lorſqu'un Compoſiteur, homme de génie, eſt venu tranſporter ſur notre théâtre lyrique les principes de Marcello & des plus ſavans hommes d'Italie, confirmés & éclairés par trente ans de réflexion, d'expérience & de ſuccès, il a vu s'élever contre lui des hommes d'eſprit, qui ſemblaient devoir être les premiers à applaudir & encourager cette

tentative, s'ils ne s'étaient laiſſés entraîner par des idées de théorie prématurée & par une admiration excluſive pour un genre de Muſique qu'ils ne connaiſſaient cependant pas mieux que les Zeno, les Maffei, les Metaſtaſe, les Muratori, les Conti, & tout ce qu'il y a eu de gens de lettres en Italie qui ont écrit ſur la Muſique, & qui ont tous regardé celle de leurs opéras comme dépourvue de vérité, de dignité & d'expreſſion tragique.

C'eſt dans les Concerts de Paris qu'on a découvert que cette même Muſique eſt propre à tous les grands effets du théâtre.

MELONE (Annibal), Muſicien de Bologne. On a vu à l'article *Bottrigari*, que Franceſco Patricio inſéra dans ſa pratique quelques opinions ſur la Muſique, qui furent l'objet d'une diſpute aſſez vive parmi les Savans. Melone écrivit contre Patricio un livre qui fit beaucoup de bruit, intitulé, *Deſiderio di Allemano Benelli*, nom ſuppoſé qui n'était que l'anagramme de celui d'*Annibal Melone*. On crut d'abord que ce livre était de Bottigrari, qui non-ſeulement le laiſſa croire, mais même le fit réimprimer ſous ſon nom.

Il Deſiderio eſt un dialogue aſſez curieux, dont le principal objet paraît être de parler des concerts de Muſique, qui commençaient alors à faire l'amuſement des perſonnes du premier rang, dans les grandes villes d'Italie, particuliérement à Veniſe & à Ferrare : on eſt étonné du grand nombre de Muſiciens de toute eſpece que le Duc de Ferrare entretenait à ſon ſervice, & de la quantité d'inſtrumens dont on faiſait uſage dans les concerts. On voit que les chanſons des Compoſiteurs Français & Flamands y étaient fort goûtées. Dans le cours du Dialogue, les principes de la Muſique des Grecs & ceux des modernes y ſont expoſés avec aſſez de netteté & d'érudition ; le réſultat eſt de donner la préférence à la Muſique moderne. Cet ouvrage renferme des détails curieux pour l'hiſtoire & les progrès de l'art.

OTTUSI (Octave), vivait en Italie à la fin du ſeizieme ſiecle. Il n'eſt connu que par une lettre qu'il adreſſa à Artuſi, dans laquelle il avançait les propoſitions les plus étranges en Muſique.

Il prétendait, par exemple, que la diſſonance de ſeptieme eſt plus

douce à l'oreille que l'octave ; que la ſeptieme peut ſe réſoudre en montant à l'octave ; la quarte en montant à la quinte ; la tierce à la quarte ; la quinte à la ſixte majeure ou mineure. Il fut ſolidement réfuté par Artuſi.

Patricio (François), mérite d'être placé dans la liſte des Ecrivains en Muſique, quoiqu'il n'ait écrit aucun traité *ex profeſſo* ſur cet art.

Dans l'ouvrage très-connu, *Della Poetica*, imprimé en 1586, il parle avec aſſez de détail de la Muſique, & ſur-tout des genres de la Muſique ancienne. Il y adopte la diviſion des tétracordes établie par Euclide. Cette opinion fut vivement attaquée par Ercole Bottrigari, dans le livre intitulé : *Il Patricio*, annoncé à ſon article, & auquel répondit Artuſi.

Patricio était d'Oſſero en Dalmatie. Il avait voyagé dans ſa jeuneſſe en Aſie, & s'était établi dans l'île de Chypre, où il avoit un bien conſidérable : il le perdit *lorſque les Vénitiens perdirent* cette île, & il ſe retira en Italie, où il fut obligé, pour vivre, de profeſſer la Philoſophie Platonicienne dans l'Univerſité de Ferrare. Il mourut à Rome.

Prætorius (Michel), né à Creutzberg dans la Thuringe, en 1571, Maître de Chapelle du Duc de Brunſvick, ſe diſtingua dans la théorie & la pratique de la Muſique. Il a laiſſé un ouvrage intitulé *Syntagmata Muſicum*, en trois vol. in 4°; il en préparait un quatrieme volume quand il mourut en 1621.

Cet ouvrage contient une hiſtoire des progrès de la Muſique Eccléſiaſtique, depuis ſon origine, juſqu'au tems de l'Auteur, avec la deſcription des divers inſtrumens en uſage dans les différens périodes.

Raselius (André) fit imprimer à Nuremberg, en 1598, un ouvrage intitulé *Hexachordum, ſeu queſtiones Muſicæ praticæ.*

Reisch (Grégoire), de Fribourg, Auteur d'un livre intitulé *Margarita Philoſophica*, imprimé à Baſle en 1517, & réimprimé à Paris en 1723, avec des corrections. Il y traite des ſept arts libéraux & de la Muſique en particulier.

Rhaw (George), Libraire de Wirtemberg, mais ſavant comme é-

toient preſque tous les premiers Libraires, qui n'étaient pas alors de ſimples marchands de papier, publia en 1536, un petit livre pour l'uſage des enfans, intitulé : *Enchiridion utriuſque Muſicæ pratica Georgio Rhaw, ex variis Muſicorum Libris pro pueris in Schola Vitebergenſi congeſtum.*

Santarelli (le Chevalier), Chapelain de l'Ordre de Malthe, & Maître de Chapelle du Pape, a compoſé un ouvrage curieux, *Della Muſica del Santuario e della diſciplina dei ſuoi cantori*, imprimé à Rome en 1764. C'eſt le traité le plus complet ſur l'hiſtoire & les progrès de la Muſique d'Egliſe.

Scacchi (Marc), Romain de naiſſance, Maître de Chapelle de Sigiſmond III & d'Uladiſlas IV, Rois de Pologne, publia en 1643 un ouvrage intitulé : *Cribrum Muſicum ad triticum ſiferticum ſeu examinatio ſuccincta pſalmorum, &c. Venetiis.*

Ses compoſitions muſicales ſont encore eſtimées en Italie pour l'enchaînement ſavant des modulations & l'art du contrepoint.

Sebastianus (Claudius) publia à Strasbourg en 1563, *Bellum Muſicale inter plani & menſuralis cantus Reges.* Ce livre eſt une allégorie qui n'eſt pas d'un trop bon goût, mais où il y a beaucoup d'érudition.

Varenne (Alarius), de Toulouſe, écrivit au commencement du ſeizieme ſiecle des dialogues latins dont quelques-uns traitent expreſſément de la ſcience de l'harmonie & de ſes élémens.

Vicentini (Don Nicolas). On aurait pu citer à ſon article une anecdote qui me paraît curieuſe ſous un certain point de vue, parce qu'elle prouve combien dès le commencement du ſeizieme ſiecle, l'étude de la Muſique excitait l'émulation parmi les Savans, & attirait l'attention du public.

Cette émulation générale ſur les principes & la théorie de cet art, était due principalement aux ſuccès des écrits de Franchini Gaffurio, dont l'article aurait pu être plus étendu.

Les premiers Ecrivains de Muſique ne furent preſque tous que des

commentateurs de Boëce, & s'occupaient beaucoup à comparer la Muſique des Anciens avec la moderne.

Vicentini étant à Rome en 1551, eut une diſpute dans une Académie de Muſique, avec Dom Vincenzio Luſitanio, & cette diſpute a été l'objet d'un grand nombre de diſcuſſions parmi les Savans de ce temps-là; Don Vincenzio ſoutenait que la Muſique pratiquée de ſon temps était du genre que les Anciens appellaient diatonique. Vicentini ſoutenait que c'était un mélange des trois genres, diatonique, chromatique & enharmonique.

Ils parierent deux écus d'or, & convinrent de s'en rapporter au jugement de deux arbitres: ces deux juges étaient deux Prêtres, chanteurs de la Chapelle du Pape.

La queſtion fut diſcutée dans une aſſemblée ſolemnelle, qui ſe tint dans la Chapelle de ſa Sainteté, en préſence du Cardinal de Ferrare, protecteur de Vicentini, & de tout ce qu'il y avait à Rome de Savans, de Muſiciens & de curieux. *Vicentini fut condamné à payer le pari*; il publia lui-même la Sentence qui le condamnait, mais il en appella toujours au jugement des Savans. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que Don Vincenzio parut quelque temps après rétracter ſa premiere opinion, & adopter celle de ſon adverſaire, dans un ouvrage qu'il fit imprimer à Rome en 1553, intitulé: *Introduzione faciliſſime a noviſſima de canto fermo figurato, contrapunto ſemplice, &c.* Ce livre n'eſt pas cité dans le Catalogue, où l'on a omis l'article de Don Vincenzio Luſitanio.

Bottrigari, dans l'ouvrage, intitulé *Il Melone*, rend compte de la diſpute de Vicentini avec Luſitanio, cenſure vivement & la ſentence des Juges, & les raiſons des deux contendans; mais paraît être de l'avis de Vicentini ſur le fond de la queſtion.

Vossius. Dans la liſte des Ecrivains, on ne cite à cet article qu'Iſaac Voſſius, Auteur du livre ingénieux *De poematum cantu & viribus rythmi.* Il ne fallait pas oublier ſon pere, le ſavant Jean Gerard Voſſius, qui dans ſon livre *De quatuor artibus popularibus*, & dans celui *De univerſæ Matheſeos natura & conſtitutione*, traite expreſſément & fort au long de la Muſique, de ſa nature & de ſes principes, de la Muſique ancienne, des Muſiciens Grecs & Latins, & de ceux qui ont écrit ſur cet art. Ces

diſcuſſions

diſcuſſions ſont pleines d'érudition & de recherches utiles à conſulter.

Il eſt mort à Amſterdam en 1649, âgé de ſoixante-douze ans.

WECKMEISTER (André), habile Organiſte d'Halberſtadt, où il eſt mort en 1705, âgé de ſoixante-un ans. Il a compoſé pluſieurs bons ouvrages ſur la Muſique, tant en Allemand qu'en Latin; les titres de ceux-ci ſont, *Muſicæ Mathematicæ Hodegum curioſum*, 1687: *Hydomnemata Muſica*, 1697: *Cribrum Muſicum*, 1700: *Harmonologia Muſica*, 1702.

WILPHLINGSEDER (Ambroiſe) fit imprimer à Nuremberg, en 1563, un livre intitulé: *Erotemata Muſices praticæ*, qui eut beaucoup de ſuccès, & qui étoit ſur-tout intéreſſant par un grand nombre de compoſitions des meilleurs maîtres, que l'Auteur y rapportait en exemples.

C'eſt dans la même année que Loſſius publia dans la même ville un livre qui porte le même titre. Ils étaient tous deux Luthériens: on peut croire, d'après le nombre des ouvrages élémentaires de Muſique, publiés dans le même temps en Allemagne par des Proteſtans, & deſtinés ſur-tout à l'inſtruction des enfans de chœur, que les Luthériens voulaient, à l'imitation des Catholiques Romains, donner à la Muſique d'Egliſe le plus d'intérêt & d'éclat qu'il étoit poſſible. Ils ſentaient qu'en augmentant l'appareil extérieur des cérémonies du culte, la religion elle-même acquéroit plus de dignité & d'empire. On a trop négligé depuis ce moyen de captiver l'eſprit par l'imagination des ſens. La foi & les arts y ont peut-être également perdu.

WOLTZ (Jean), Organiſte d'Helbrun, ville Impériale dans le Duché de Wirtemberg, eſt Auteur d'un ouvrage intitulé: *Nova Muſices Organicæ tablatura*, imprimé à Baſle en 1617.

ZACCONI (Louis), Moine Auguſtin de Pezzaro, & Muſicien du duc de Baviere, fit imprimer à Veniſe en 1596, un livre très bien fait, intitulé: *Pratica di Muſica, utile e neceſſaria ſi al compoſitore per comporre i canti ſuoi regolatamente, ſi anco al cantore per aſſicurarſi in tutte le coſe cantabili.*

En 1622, Zacconi publia une ſeconde partie de cet ouvrage, où il

traita avec plus de préciſion encore des élémens de la Muſique & des principes de la compoſition.

On y trouve, outre de bons principes clairement expoſés, des détails curieux ſur les progrès de l'art & ſur le caractere des plus célebres Compoſiteurs connus dans le ſeizieme ſiecle.

ERRATA

Pour la Notice d'un Manuſcrit de la Bibliothèque de M. le Duc de la Vallière, contenant les Poéſies de GUILLAUME DE MACHAU.

PAGE 1, *ligne* 6, d'après coup; *liſez :* après coup.
Même page, derniere ligne, in-12; *liſez :* in-4.
Page 4, *ligne* 25, ſur le Poëte; *liſez :* ſur ce Poëte.
Page 5, *ligne* 26, Lais; *liſez :* Lays.
Page 6, *ligne* 16, divers obſervations; *liſez :* diverſes obſervations.
Même page, *ligne* 29, ſceus; *liſez :* Sceus.
Page 7, *ligne* 6, rien; *liſez :* rieus. Et à la marge, vis-à-vis de cette ligne *Rien* : Ce mot ſignifie terre; *liſez : Rieus.* Ce mot ſignifie terre en friche.
Page 9, *ligne* 18, Elle eſt terminée par cette ſouſcription, dans laquelle l'Auteur a caché ſon nom, & celui du Roi de Jéruſalem & de Chypre; *liſez ſeulement :* Elle eſt terminée par cette ſouſcription.
Page 10, *ligne* 20, ces Lais; *liſez :* ces Lays.
Page 13, *ligne* 25, le nom de la premiere; *liſez :* le nom de premiere.
Page 15, *ligne* 4, d'Ogni Poeſia; *liſez :* d'ogni Poeſia.
Même page, *ligne* 13, Bibliotb.; *liſez : Biblioth.*
Même page, *ligne* 14, des Membres de l'Académie; *liſez :* des Mémoires.
Page 16, *note* (25), Hiſtoires; *liſez :* Hiſtoire.
Même page, *note* (28), *ligne* 12, à placer la ville Lorris; *liſez :* la ville de Lorris.
Même page, *& même note*, *ligne* 16, de Don Guillaume; *liſez :* de Dom Guillaume.
Page 19, *lignes* 8, 9, 10, *de la note* (54*) M. DCC. XVII.) L'Abbé Maſſieu (Hiſtoire de la Poéſie Françaiſe, *pag.* 177, *in*-12. Paris, Prault fils, 1739). Proſper Marchand (Dictionnaire, tom. 1. pag. 274). *Liſez :* M. DCC. XVII), l'Abbé Maſſieu (Hiſtoire de la Poéſie Françaiſe, pag. 177, *in*-12. Paris, Prault fils, 1739), Proſper Marchand (Dictionnaire, tom. 1. pag. 274).
Page 20, *note* (60), *ligne* 6, donné à Paris; *liſez :* donnée.
Même page, *note* (63), *derniere ligne*; *ajoutez après le mot* Manuſcrits, pag. 789 & 937.
Même page, *note* (64), *ligne* 1, Cette Piece eſt l'an 1349; *liſez :* de l'an 1349.
Page 21, *premiere ligne*, Valiere; *liſez :* Valliere.
Même page, *ligne* 6, dans les deux derniers que, &c.; *liſez :* dans les deux derniers vers que, &c.
Même page, *note* (68), *ligne* 2, eſt adreſſé; *liſez :* adreſſée.
Même page; *liſez ainſi les deux premiers vers de la note.*

Amis a toy donner Confort,
Ay meintes foys, &c.

Page 25, *ligne* 8, réciſe; *liſez :* préciſe.
Même page, *lignes* 13 & 14, elle a été exécutée d'après un manuſcrit de Froiſſart; *liſez :* d'après une miniature d'un manuſcrit de Froiſſart.
Même page, *ligne* 19, Mémoire; *liſez :* Mémoires.
Même page, *ligne* 21, ſecond tome; *liſez :* deux tomes.
Même page, *ſixieme vers*. Quant j'ay ſi longuement gem; *liſez :* Quant j'ay ſi longuement gémi.
Page 26, *note* (78), *premiere ligne*, Caperonnier; *liſez :* Capperonnier.

ERRATA pour la Lettre ſur la Formule, NOS DEI GRATIA.

PAGE 1, *ligne 12*, le premier eſt en Allemand; *liſez* : en Latin; *& ajoutez en forme de note marginale*, Baring n'a pas rapporté avec exactitude le titre de ce livre. On diroit d'après lui, qu'il eſt écrit en Allemand : il eſt en Latin. Il n'y a en Allemand que les mots du titre que nous avons copiés, & quelques notes.

Page 4, *note* (1), *ligne* 2, Vanden-hoekij; *liſez* : Vanden-hoeckii.

Page 5, *ligne* 20, Lyon 1612, *in-fol.* pag. 122; *ajoutez après ces mots* : Au reſte Baring s'eſt trompé, en diſant que cette Hiſtoire a été imprimée en 1612; elle ne l'a été qu'en 1614.

NOTICE

NOTICE

D'un Manuſcrit de la Bibliothèque de M. le Duc de la Vallière, contenant les Poéſies de GUILLAUME DE MACHAU, accompagnée de Recherches hiſtoriques & critiques, pour ſervir à la vie de ce Poëte, par M. l'Abbé RIVE.

Poëſies Françaiſes & Latines de Guillaume de Machau; in-fol. deux tom. maroquin rouge, fil. d'or.

MANUSCRIT ſur vélin. Il eſt ſans date & ſans nom d'Écrivain, mais il paroît avoir été exécuté vers l'an 1390. Ses lettres ſont celles qu'on appele.... *Lettres de forme.* Ses pages ſont preſque toutes ſur deux colonnes. Il y en a quelques-unes à longues lignes. Il a des ſignatures: elles y ſont exprimées par des mots placés horizontalement au bas du dernier verſo des cahiers. On y voit auſſi des chiffres: mais ils y ont été mis d'après coup, & il n'y en a pas au haut de tous ſes feuillets.

Ses ſommaires ſont en rouge. Ses capitales ſont peintes de diverſes couleurs. Il eſt enrichi de miniatures qui ſont rehauſſées d'or, & dont quelques-unes ont un blaſon qui eſt le même dans toutes celles où il eſt peint (1).

Il y en a cent quarante & une dans le premier tome, & ſept dans le ſecond. On trouve dans chaque tome pluſieurs piéces notées en muſique. La portée ſur laquelle leurs notes ſont poſées, eſt de cinq lignes, & il y en a qui ont la forme d'un loſange, portant une queue tournée, tantôt en haut & tantôt en bas.

Ce Manuſcrit eſt très-précieux. Il vient de la Bibliothéque de Gaignat (2), & il eſt décrit dans ſon Catalogue, mais d'une maniere fautive (3); il étoit auparavant dans celle des Carmes Déchaux de Paris. Il appartenait encore à ces Religieux, lorſque l'Abbé Lebeuf en donna une notice. Elle eſt imprimée dans le tome XX des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, *in*-12, pag. 377 — 398. M. de Juvigny ne l'a pas

Eſſai ſur la Muſique.

connue (4); elle manque de bonne foi (5), d'exactitude (6), de recherches (7); on y voit en revanche des conjectures que le bon ſens ne permet pas de haſarder (8).

L'Auteur du Monde Primitif (9) en a fait le plus grand éloge. Mais il en a jugé par prévention & ſans examen (10); il ne l'a ni collationnée ſur les pièces originales (11), ni comparée avec les deux Mémoires que le Comte de Caylus a publiés ſur la vie & les ouvrages du même Poëte (12).

Il n'a pas même ſçu rendre intelligible, l'expoſé qu'il en a fait (13). Au lieu de dire que l'Abbé Lebeuf trouva dans la Bibliothèque des Carmes Déchaux de Paris, le Manuſcrit que nous allons décrire; il dit qu'il y découvrit les ouvrages de Machau. N'eſt-il pas naturel de conclure d'un expoſé auſſi équivoque, qu'on ne connaiſſait aucun manuſcrit des ouvrages de ce Poëte, avant que l'Abbé Lebeuf eut découvert celui dont il a donné la notice ?

Guillaume de Machau a été inconnu à la Croix du Maine, à Moreri, à ſes Continuateurs (14), à l'Abbé Goujet (15), à Quadrio (16) & à Oſmont (17).

Il a été omis dans la Bibliographie. Du Verdier (18) l'a cité, mais il en a eſtropié le nom (19), & il n'a connu ni ſon pays (20), ni ſon âge, ni le ſiécle auquel il floriſſait (21), ni ſes Ouvrages (22). Guillaume de Machau était Champenois. C'eſt ce que nous apprend ſon épitaphe. Le Roi René, Comte de Provence, en eſt l'auteur. On la lit dans le Roman qu'il a publié ſous le titre *De la Queſte de très-doulce mercy au cuer d'amour eſpris* (23). Baugier (24) & l'Auteur de l'Hiſtoire des Comtes de Champagne (25) n'en ont pas eu connaiſſance, puiſqu'ils n'ont pas mis Machau au nombre des Champenois qui ſe ſont illuſtrés dans les Lettres. Elle n'eſt pas échappée à la Monnoye, qui avait lu le Roman dont nous venons de parler (26).

L'Abbé Lebeuf a ſubſtitué aux recherches qu'il aurait dû faire ſur la patrie de Machau, les conjectures ſuivantes.... « Machau, a-t-il dit, » a fait un Motet latin en l'honneur de Saint-Quentin, cela m'a fait » juger que s'il était marié, ſa femme pouvait s'appeler Quentine, ou » bien qu'il était Seigneur d'un lieu dont la Chapelle avait Saint-Quentin » pour patron, ou enfin qu'il était natif de la ville de Saint-Quentin » en Picardie (27) ». Il faut que l'Auteur du Monde Primitif ſoit bien

prodigué d'éloges pour en accorder à quelqu'un qui raiſonne ainſi.

Le Comte de Caylus s'eſt contredit ſur le pays de Guillaume de Machau. Il a dit d'abord qu'il était Champenois; enſuite qu'il naquit dans la petite ville de Lorris (28). Il n'a pas fait attention que cette Ville n'eſt pas en Champagne, mais qu'elle eſt dans le Gâtinois; cela étant, comment Machau a-t-il pu naître dans deux différentes Provinces? Comme il faut moins de tems pour copier que pour vérifier, l'Auteur du Monde Primitif a répété la même faute (29).

On ignore l'année de la naiſſance de notre Poëte; mais s'il eſt ce même Guillame de Machau, qui en 1301 était attaché au ſervice de la femme de Philippe-le-Bel, Roi de France, il a dû voir le jour vers l'année 1282 ou 1284 (30).

Il paſſa en 1307, du ſervice de la Reine à celui du Roi, il devint Valet-de-Chambre de Philippe-le-Bel, & il exerça cet emploi juſqu'à la fin du régne de ce Monarque, qui eſt de 1314. Deux ans après, Jean de Luxembourg (31), *Roi de Bohême*, le *prit* en *qualité* de Clerc ou de Secrétaire (32). Ce fut Henri, Roi de Navarre, qui fit entrer Machau dans la maiſon de ce Prince (33).

Ce nouvel emploi l'obligea de s'éloigner de la France, dont il ne ſortit qu'avec beaucoup de regret. Il reſta plus de trente ans auprès du Roi de Bohême (34). Mais en 1346, ce Prince ayant été tué à la bataille de Créci, où il combattait pour la France, Machau eut une charge auprès de Bonne de Luxembourg, ſa fille, que l'Auteur de l'Abrégé Chronologique de Mézetay, a mal à propos appelée Jeanne (35).

Elle était femme de Jean, Duc de Normandie, qui fut enſuite Roi de France, ſous le nom de Jean II; elle mourut en 1349. L'Abbé Lebeuf, qui l'a qualifiée Reine (36), ne s'eſt pas reſſouvenu que ſon mari ne monta ſur le Trône qu'environ un an après ſa mort (37). Les freres de Sainte-Marthe (38), Mézeray (39), le Pere Daniel (40), le Préſident Hénault (41) & Villaret (42), n'ont indiqué ni le mois, ni le jour auquel elle décéda. Marcel (42*) & les Auteurs de l'art de vérifier les dates (43), ont dit que ce fut le 11 Septembre de l'an 1349, Gueullette (44) a prétendu, au contraire, que ce fut en Janvier de la même année, ſelon le vieux ſtyle. Ils ſe ſont trompés; ce fut le 11 Août, ainſi que les chroniques de S. Denis l'atteſtent (45).

Après la mort de cette Princeſſe ; Machau fut Secrétaire du Duc de Normandie. Il continua de lui être attaché, lorſqu'il eut ſuccédé à Philippe de Valois, ſon pere (45*).

Le Roi Jean étant mort, Machau conſerva ſa charge auprès de Charles V, ſon fils ; il vécut même long-tems ſous ſon régne ; il était encore en vie en l'année 1370, puiſqu'il a fait un Ouvrage intitulé : *La priſe de la Ville d'Alexandrie*, dans lequel il raconte l'aſſaſſinat de Pierre, Roi de Jéruſalem & de Chypre, qui n'arriva que ſur la fin de 1369 (46).

Les détails chronologiques que nous avons donnés ſur la vie de Machau & les divers emplois, par leſquels nous l'avons vu paſſer, ſerviront à relever les fautes ſuivantes.

1°. Si Machau n'eſt venu au monde qu'en 1282 ou 1284, J. J. Rouſſeau a fait un prochroniſme, en diſant qu'il était contemporain de Thibaut, Comte de Champagne & Roi de Navarre, dont il mit les chanſons en Muſique, puiſqu'il ne naquit qu'environ trente ans après la mort de ce Comte (47).

2°. Machau n'avait que ſeize ou dix-huit ans en 1300, & il en a vécu encore au moins ſoixante & dix ; du Verdier a donc eu tort de dire qu'il floriſſait à la fin du XIIIe. ſiécle (48).

3°. S'il faiſait encore des Ouvrages vers l'an 1370, le Pere Labbe n'a pas dû borner ſa carriere littéraire à l'an 1349 (49). La Monnoie, au lieu de le corriger, l'a copié (50) ; M. de Juvigny, qui a été l'Éditeur de la Monnoye, a ſuivi la même erreur (51).... Il eſt d'autant moins excuſable, qu'il pouvait profiter des notices que l'Abbé Lebeuf & le Comte de Caylus ont publiées ſur le Poëte (52).

4°. Si Machau n'a eu dans ſa vie d'autres emplois, que ceux de Valet-de-Chambre de Philippe-le-Bel ; de Clerc ou de Secrétaire de Jean de Luxembourg, Roi de Bohême ; de Bonne, ſa fille, & des Rois Jean II & Charles V ; ſi à l'âge de ſoixante & trois ans, un de ſes emplois, le retenait encore dans une Cour étrangere, & loin de ſa Patrie, qu'il n'avait quittée qu'avec douleur, il n'eſt aucunement vraiſemblable que ſon extraction ait été auſſi illuſtre & ſa fortune auſſi conſidérable, que le Comte de Caylus l'a prétendu. Il en a fait un deſcendant de l'ancienne Maiſon de Chalete, & un Seigneur de la ville de Lorris (53). Mais croira-t-on que Machau ait joint à ſes talents & à ſes connoiſſances, une Nobleſſe auſſi

diſtinguée & un ſi beau titre, puiſqu'il n'a été que Valet-de-Chambre de Philippe-le-Bel & Clerc de divers Rois?

L'amour des conjectures ne doit jamais nous entraîner au-delà des vraiſemblances. Le Comte de Caylus tient ſi fortement aux ſiennes, que non content de franchir le vraiſemblable, il ferme même les yeux à la vérité. Il raporte un acte de partage paſſé en 1370, entre des Machau qui avoient pour ancêtres les anciens Seigneurs de Chalete. Notre Poëte vivait encore, il n'eſt ni compris, ni même nommé dans cet acte : il y a donc lieu de croire qu'il n'était pas de cette famille. Le Comte de Caylus en infére le contraire, nous ne ſaurions adhérer à une pareille logique. D'ailleurs Machau nous dit, dans ſon *Confort d'Ami*, que ſon extraction n'était pas des meilleures. C'eſt ainſi qu'il en parle à Charles II, Roi de Navarre.

> Car bien ſees que tu yes mes ſires
> Et je des miendres. Ne des pires
> Ne ſui (*Col. 2. fol. verſo 98, tom. 1. de notre manuſcrit, vers 23, 24, 25*).

Il nous apprend, à la fin de ſon dict de l'Alérion, ou des quatre oiſeaux, qu'il n'était que Clerc ou Damoiſeau.

> Se cils eſt Clers ou Damoiſeaux
> Qui fit le dit de quatre oiſeaux.

On ſait qu'autrefois le nom de *Damoiſeau*, ne ſe donnait ordinairement qu'aux fils des Seigneurs de Terres, & aux Gentilhommes qui n'étoient pas Chevaliers (53*).

Machau a fait des Pieces de divers genres : on peut les diviſer en Dits, Jugemens, Remédes ou Conſolations, Conforts, Amours, Hiſtoires, Louanges, Complaintes, Lais, Motets français & latins, Balades notées, Rondeaux notés, & Chanſons baladées.

Il y en a quelques-unes qui ſont mêlées de Proſe. Machau eſt-il le premier Auteur de cette ſorte de Mélange; c'eſt ce que nous vérifierons tôt ou tard (54)? S'il était queſtion de piéces de Proſe françaiſe, dans leſquelles on a mêlé des vers, nous ferions voir que l'Abbé Lenglet (54*) en a ignoré la véritable époque, en diſant que Théophile Viaud, qui ne floriſſait que

dans le XVII[e] ſiécle, en a été l'inventeur. Nous remonterions au XII[e], où nous en trouverions de ſemblables. Témoin la Verſion françaiſe des quatre livres des Rois, dont on conſerve un manuſcrit du même ſiécle, dans la Bibliothèque des Cordeliers de Paris (55), & qui vient de celle des Cordelieres de Long-Champ; témoins encore les Verſions en proſe françaiſe des Romans de Lancelot, de Triſtan & de Palamède, qui ſont au plus tard du ſiécle ſuivant.

Revenons aux Ouvrages de Machau, il ne faut pas chercher à les connoître dans du Verdier, le Pere Labbe (57) & la Monnoye (58). A peine ils en ont indiqué deux. L'Abbé Lebeuf & l'Auteur du Catalogue de Gaignat, qui ont eu en main notre manuſcrit, auroient dû en donner une deſcription exacte & complette, & ils nous auroient diſpenſés de faire imprimer celle qui va ſuivre.

Nous rapporterons les Sommaires & les premiers Vers de la plupart des pièces qu'il contient. Il y en aura quelques-unes qui nous fourniront divers obſervations contre les deux *Auteurs qui l'ont décrit.*

Il eſt juſte d'avertir que, preſque toutes les fautes qu'on lit dans le Catalogue de Gaignat, ſur les Ouvrages de Machau, ſont tirées d'une notice manuſcrite que feu M. Capperonnier en a faite (59).

Nous ne connaiſſons aucune collection des Œuvres de Machau, imprimée, mais n'y a-t-il eu aucune de ſes piéces qui ait été miſe ſous preſſe ſéparément; c'eſt ce que nous ne ſaurions affirmer?

Deſcription des Piéces de Guillaume de Machau, contenues dans notre Manuſcrit, Tome premier.

1°. Comment nature volant orendroit (60) plus que onques, mais révéler & faire eſſaucier les biens & honneurs qui ſont en amours. Vient à Guillaume de Machau, & li ordene & en charge à faire ſeur ce nouviaus dis amoureus, & li baille pour lui conſillier & aidier ad ce faire trois de ſes enfans. C'eſt aſſavoir, ſceus (61) Rétorique & Muſique, & li dit par ceſte maniere.

> Ie nature par qui tout eſt forme
> Quaquā cā vis * & ſeur terre & en mer.

* *Quaquā ca vis*; c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt vivant & ſur terre & ſur mer.

Cette Piéce eſt d'environ quatre pages, elle eſt diviſée en quatre Chapitres.

2°. Ci commence le dit dou Vergier (62);
Quant la douce ſaiſon repaire
Deſte, qui maint amant eſclaire.

Cette Piéce eſt d'environ treize pages.

3°. Ci commence le Jugement du bon Roi de Behaingne (63),

Au temps paſtour q toutes * rien ſeſgaie
Que la terre de mainte couleur gaie.

* *Rien.* Ce mot ſignifie terre.

Cette Piéce eſt d'environ vingt pages.

4°. Le Jugement du Roi de Navarre, contre le Jugement du bon Roi de Behangne (*) (64).

Au départir du bel eſte
Qui a gais & jolis eſte.

Cette Piéce eſt de près de quarante-deux pages.

5°. Remede de fortune (65),
Cils qui voet aucun art apprendre,
A xij. choſes doit entendre.

Cette Piéce eſt de près de quarante-ſept pages, elle eſt notée en divers endroits.

6°. Ci commence, le dit, dou Lyon (66),
Quant la ſaiſon diver décline
Que par droit toute rien ſencline.

Cette Piéce eſt d'environ vingt-quatre pages.

7°. Ci commence, le dit de l'alerion (67),
En tout le monde entierement
Pour vivre ſeculerement.

Cette Pièce eſt d'environ quarante-ſept pages.

(*) Ce mot eſt écrit en ce lieu, & dans le précédent, comme dans le Manuſcrit.

8°. Ci commence confort dami (68),
Amys à toi donner confort
Ay meintes foys penſe moult fort.

Cette Piéce eſt d'environ quarante-deux pages.

9°. Ci commence le dit de la Fonteinne amoureuſe (69),
Pour moy déduire & ſolacier,
Et pour ma penſee lacier.

Cette Piéce eſt d'environ trente-une pages.

On y trouve un Chapitre qui eſt intitulé : *le Confort de Vénus & de la Dame.*

Il commence au milieu de la vingt-quatriéme page.

10°. Ci commence *le dit* de la Harpe (70),
Je puis trop bien ma Dame cōparer
A la Harpe, & ſon gent corps parer.

Cette Piéce eſt de cinq pages.

11°. Ci commence le livre du voir dit (71),
A la loenge & à lonnour
De treſſine amour q̄ ie honnour.

Cette Piéce eſt en vers & en proſe, elle eſt de cent vingt-deux pages.

12°. Ci commence le dit de la Marguerite (72),
Aim une fleur q̄ ſueure, & qui ſencline
Vers le Soleil de jour qn̄t il chemine.

Cette Piéce eſt d'environ deux pages.

13°. Ci commence le dit de la Roſe
En May que Printens renouvelle,
Que lerbe point drue & nouvelle.

Cette Pièce eſt d'un peu plus d'une page.

14°. Veſci les biens que ma dame me fait
Pour amender moy monneur & mõ fait,
Sen gent corps fait a tour,
Son regart ſens folour (73).

Cette Piéce n'eſt que de ſoixante-cinq vers.

TOME SECOND.

118. La priſe de la ville d'Alexandrie, par Pierre, Roi de Jéruſalem & de Chypre (74).

Cette Piéce eſt de quatre-vingt-ſept pages, elle eſt ſans ſommaires. Nous avons fait nous-mêmes celui que nous venons de rapporter; elle commence ainſi:

Quant li Dieu par amours amerẽt,
Et les Déeſſes ſe jouerent.
Aus dous gieus courtois ſavoureus.
Qui ſont fais pour les amoureus,
Li clers Solaus, la clere Lune
Et des Eſtoiles la commune, &c.

Elle eſt terminée par cette ſouſcription, dans laquelle l'Auteur a caché ſon nom, & celui du Roi de Jéruſalem & de Chypre.

Pierre, Roy de Jheruſalem
Et de Chypre, le nomã lẽ,
Et moy Guillaume de Machaut,
Qui ne puis trop froit ne trop chaut,
Si que nos ij. nons trouverez,
Se diligément les querez,
En ces ij. vers de groſſe lettre,
Mar oſtes & h. y faut mettre,
Si le trouveres proprement.
Or les queres diligẽmẽt,
Et veſci des Vers la maniere:
ADIEU MA VRAIE DAME CHIERE

POUR LE MILLEUR TEMPS GARDE CHIER.
Voſtre honneur que ſai ſans trichier.

Il y a quelques morceaux de cette Piéce qui ſont en Proſe.

2°. Ci cōmence la loange des Dames (75).
En haut penſer plein damoureus deſir,
Ma bonne amour embatu ſans retraire.

Cette Piéce eſt de quarante-cinq pages.

3°. Ci commencent les complaintes (76).
Amours tu mas tāt eſt dure,
Et ſi ma tant dure & dure.

Cette Piéce eſt d'environ neuf pages.

4°. Ci *commence le dit de la fleur-de-lis & de la Marguerite*,
Qui faroit parler propremēt
Des couleurs & le jugemēt.

Cette Piéce eſt d'environ quatre pages.

5°. Ci commencent les Lays (77).
Loyaute que point ne delay,
Wet ſans delay,
Que face un Lay.

Ces Lais ſont d'environ vingt & une pages. Il y en a qui ſont notés en muſique.

6°. Le paradis d'Amour.
Amours ſe plus demandoie,
Ne voloie
Ou ſautre bien deſiroie
Que la joie qui me vient;
De toy, vers toi meſprendroie,
Et faroie,
Ce que faire ne deuroie.

Et ce qua moy napartient
Car il conuient que je croie ;
    Et ottroie
Quen ton dous Paradis ſoie
Quant de mamour me ſouvient.

Cette Piéce eſt de deux pages.

7°. Autres Lays, dont les principaux ſont le Lay Mortel, le Lay de la Fonteinne, adreſſé à la Sainte Vierge (78); le Lay de Confort, le Lay de Bonne eſpérance, le Lay de Plour, le Lay de la Souſcie, le Lay de la Roſe.

Ces Lays ſont d'environ trente-cinq pages; il y en a qui ſont notés en muſique.

8°. Ci commencent les motes (ou motets)
Quant en moy vint premierement,
Amours, ſi tres doucettement,
Me voſt mon cuer enamouret,
Que d'un regart me fiſt preſent
Et tres amoureus ſentement.

Ces Motets ſont de ſoixante & trois pages; ils ſont notés en muſique; il y en a qui ſont en latin; ils ſont terminés par une Meſſe en muſique notée à quatre parties, que l'on croit avoir été chantée au ſacre de Charles V, Roi de France. C'eſt ce que l'Abbé Lebeuf n'a pas ſçu: *Voy. Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, pag.* 382, *tom.* XX, in-4°.

9°. Ci commencent les Balades notées,
Samour ne fait par ſa grace adoucir,
Je ſui certains qu'il mi couuiet morir.

Ces Balades ſont de trente-deux pages.

10°. Ci commencent li Rondeaulz notes (notés).
Dous viaire gracieus
De fin cuer vous ay ſervi,

Weillies moy eſtre piteus ;
Dous viaire gracieus.

Ces Rondeaux ſont d'environ neuf pages.

11°. Ci commencent les Chanſons baladées & notées.
He Dame de vaillance,
Voſtre douce ſenlance,
Ma pris ſans deffiance.

Ces Chanſons ſont de vingt pages.

NOTES.

(1) Ce blaſon eſt de ſable au ſautoir d'or, cantonné de quatre figures d'argent qui nous ont paru être des épis.

(2) Catalogues de Gaignat, tom. I, pag. 451.

(3) Toutes les piéces de Machau n'y ſont pas détaillées. Les meſures de leurs vers n'y ſont pas indiquées ; il y en a dont les titres ſont défigurés, &c. &c.

(4) M. de Juvigny. Voyez ſa nouv. édition de la Croix Dumaine & de Duverdier, tom. IV, pag. 106.

(5) L'Abbé Lebeuf dit, pag. 367 du tome xx, *in*-4°. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, que deſirant de connaître l'auteur des piéces qui ſont contenues dans le Manuſcrit dont il a donné la notice, il ne trouva rien dans celle qui eſt à la tête du premier tome, qui pût lui donner le moindre renſeignement là-deſſus. Il ajoute, p. 381, qu'il lui a fallu parcourir tout ce Volume, & venir au fol. 67 du ſecond, pour y découvrir le nom qu'il cherchait.

L'Abbé Lebeuf a voulu en impoſer & donner plus de prix à ſa notice, en exagérant les peines qu'elle lui a occaſionnées.

Il eſt faux que le nom de Machau ne ſoit que ſur le folio 67 du tome ſecond de notre Manuſcrit. On le lit quatre fois dans la premiere piéce qui eſt à la tête de ſon premier tome.

C'eſt ici où l'infidélité de l'Abbé Lebeuf paraît au plus grand jour. La premiere piéce de ce tome eſt intitulée....... *Comment nature volant orendroit plus que onques, &c.* Elle eſt diviſée en quatre chapitres, dont chacun eſt précédé d'un ſommaire. On trouve le nom de Machau dans chacun de ces ſommaires.

L'Abbé Lebeuf affirme qu'il n'y a vu aucune trace de ce nom, & il y eſt quatre fois.

Pour juſtifier ce qu'il dit, il ſupprime cette premiere Piece, de ſa deſcription, & il donne le nom de la premiere à celle qui vient après, & qui a pour titre......... *Ledit dou Vergier*. Il eſt vrai, que le nom de l'Auteur n'eſt pas dans celle-ci. Comment l'Abbé Lebeuf a-t-il pu ſe perſuader que perſonne ne découvrirait jamais ſa fraude ? le Comte de Caylus a été de meilleure foi; il a mentionné, page 404, du même Tome des Mémoires de l'Académie, cette Piéce que l'Abbé Lebeuf a paſſée ſous ſilence, & l'a priſe pour le prologue de l'Auteur. C'eſt auſſi par cette même Piéce que commence la deſcription des Œuvres de Machau, qui eſt dans le Catalogue de Gaignat.

(6) L'Abbé Lebeuf a non-ſeulement paſſé ſous ſilence cette premiere Piece, par manque de bonne foi, mais il en a omis d'autres par négligence. Bien plus, il n'a dit, ni qu'elle eſt la meſure des Vers de la plupart des poéſies de Machau, ni de combien de lignes eſt la portée des notes de celles qui ſont en Muſique. Il a fait auſſi diverſes fautes

de chronologie, témoin celle que nous avons relevée, ſur Bonne Ducheſſe de Normandie, & premiere femme de Jean, Duc de Normandie, qui fut enſuite Roi de France, ſous le nom de Jean II. Enfin il s'eſt trompé ſur le Charles, auquel Machau a dédié ſon Confort d'Ami; c'eſt ce que nous expoſerons plus bas.

(7) Il eſt certain que la Notice de l'Abbé Lebeuf manque de recherches; il n'y en a aucune ſur le pays de Machau.

(8) Qu'on juge du mérite des conjectures de l'Abbé Lebeuf, par celles qu'il a avancées ſur le pays de Machau. Voy. *ſuprà*, page 2.

(9) L'Auteur du Monde Primitif s'eſt trop fié à certains Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, concernant l'Hiſtoire Littéraire. Il eût été plus avantageux pour lui, de vérifier les monumens que ces Mémoires ont pour objet, que de ſe laiſſer entraîner par le préjugé. Nous l'en avions prévenu, avant que ſon Ouvrage parût. Mais ce n'eſt pas ſeulement en cela qu'il eſt répréhenſible, il l'eſt encore dans ſon plan, dans pluſieurs définitions, raiſonnemens, étymologies, citations, dans quelques morceaux de traductions, & dans d'autres faits hiſtoriques & littéraires; on lui en adminiſtrera les preuves en temps & lieu.

Bornons nous actuellement aux fautes qu'il a faites ſur Guillaume de Machau & ſur ſes Ouvrages. 1°. Il n'a pas ſçu que le nom de ce Poëte a *été orthographié* de différentes façons, par divers Auteurs; il l'a appellé purement & ſimplement *Machaut*. On lira ci-deſſous, note (19), ce qu'il faut penſer de cette orthographe.

2°. Il a prétendu que Machau était de Lorris; cela ne peut pas être, parce que cet Auteur était Champenois, ainſi que le Roi René nous l'apprend dans ſon Épitaphe, & qu'il n'y a aucune Ville de ce nom en Champagne.

3°. Il a mis la ville de Lorris en Champagne; cela eſt faux, elle eſt dans le Gâtinois. Baillet n'a pas fait la même faute. (Voy. *le Jugement des Savans*, tom. 4, p. 283, *in*-4.

4°. Il a dit qu'on ſoupçonne qu'il en était Seigneur; nous avons démontré le contraire.

5°. Il a cru que le Confort d'Ami, dont nous parlerons plus bas note (68), eſt dédié à Charles V, Roi de France. Cela prouve qu'il n'a ni collationné la Notice de l'Abbé Lebeuf ſur les originaux, ni lu avec attention les extraits du *Confort d'Ami*, que cet Auteur a inſérés dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, parce que ces extraits prouvent le contraire, ni corrigé l'Abbé Lebeuf, par le Comte de Caylus, qui a dit, avec juſte raiſon, que cette Piéce eſt dédiée à Charles II, Roi de Navarre, dit le Mauvais. Voy. *le Diſcours Préliminaire du cinquieme Tom. du Monde Primitif*, pag. LXII & LXIII.

(10) Voy. *ſuprà*, note (9).

(11) Voy. même note (9).

(12) Voy. même note (9).

(13) Voy. *Diſcours Préliminaire du Tom. 5, du Monde Primitif*, pag. lxiii.

(14) Continuateurs de Moreri juſqu'en 1749 incluſivement.

(15) Goujet, Bibliothéque françaiſe.

(16) Quadrio iſtoria e ragione d'Ogni Poeſia, *in*-4. 7 vol.

(17) Oſmont. Cet Auteur a parlé de divers Ouvrages manuſcrits, moins connus que ceux de Machau, & il a omis ceux de ce Poëte.

(18) Du Verdier, nouvelle édition, Tom. II, pag. 106.

(19) Du Verdier, a appellé Machau, Machant; ſon nom était Machau. Il eſt écrit ainſi dans notre manuſcrit; c'eſt pour cela que nous avons ſuivi la même orthographe: L'Auteur du Catalogue de Gaignat l'a écrit comme nous (tom. 1[er], pag. 451).

L'Abbé Lebeuf, en a varié l'écriture: il y a mis d'abord une *s* à la fin (pag. 378), enſuite il en a retranché cette lettre (pag. 381). Le Pere Labbe (pag. 312 & 314 de ſon *nova Bibliotb. manuſcript*, *in*-4. Paris, 1653, chez Jean Henault), & le Comte de Caylus (pag. 399, du Tome XX, des Membres de l'Académie des Belles-Lettres), l'ont terminé par un *t*. La Monnoye a dit que les anciens l'appelloient Machault; (en effet c'eſt *ainſi qu'il eſt nommé dans ſon* Épitaphe *que nous allons rapporter*); mais que ſon vrai nom était Machaud. (Voy. Tom. II, *ſur du Verdier*, pag. 106). Comme il n'a cité aucune Piéce qui juſtifie ſon orthographe, nous nous en tenons à celle de notre manuſcrit.

(20) La Monnoye a ſuppléé à l'omiſſion de du Verdier, Tom. II, de la nouvelle édit. page 106.

(21) Du Verdier a dit que Machau floriſſait en 1300, il s'eſt trompé. Voy. *ſuprà*.

(22) Du Verdier n'a attribué à Machau qu'un ſeul Ouvrage, qu'il a intitulé...... *Les Amours de Machand en rimes*.

(23) Voici l'Épitaphe de Machau.

Guillaume de Machault, ainſi avoye nom,
Né en Champagne fus & ſi eus grant renom,
D'eſtre fort embraze du penſer amoureux,
Pour lamour dune voir (*) dont pas ne fus eureux;
Ma vie ſeulement tant que la peuſſe voir,
Mais pour ce ne laiſſay pour nous dire le voir (**),
Faire ditz & chancons tant que dura ma uie,
Tant auoye forment (***) de lui complaire enuye,
Et tant que cuer & corps aſprement lui donnay,

(*) Dune voir, c'eſt-à-dire; de voix une.
(**) Le voir, la vérité.
(***) Forment, fortement.

Et fis mainte balade complainte & uirelay,
Et incontinent voir ie rendi à Dieu lame,
Dont le corps giſt ycy en bas ſoubz ceſte lame.

Il n'y a dans cette Épitaphe ni apoſtrophe, ni cédilles, ni accents, ni points ſur les i, ni v conſonnes, ainſi que dans notre Manuſcrit de Machau; elle eſt tirée du *Verſo*, du *folio 92*, d'une copie Manuſcrite du Roman de la *Queſte de très-doulce Merci*, &c. qui eſt dans la Bibliothèque de M. le Duc de la Valliere, & dont on trouvera la Notice ſous le nom de René d'Anjou, dans l'Hiſtoire Critique des Manuſcrits de ſa Bibliothèque; que nous allons faire imprimer. Elle eſt dans la partie de ce Roman, qui a pour titre: *L'Hôpital d'Amour*, & qu'il ne faut pas confondre avec un Roman, qu'un jeune Clerc de Tournay a mis au jour ſous le même titre. Quelques-uns ont attribué *L'Hoſpital d'Amour* de ce Clerc à Alain Chartier. Ils ſe ſont trompés. Ducheſne n'a pas fait la même faute, mais il n'a pas ſçu de qui eſt ce Roman. (Voy. l'édition qu'il a donnée des Œuvres d'Alain Chartier, *in*-4. Paris 1617, page 867). C'eſt le Roi René qui nous a appris qu'il eſt d'un jeune Clerc de Tournay. (Voy. *fol. verſo 94, de la Queſte de très-doulce Merci.*

(24) Baugier. *Mémoires hiſtoriques de la Province de* Champagne, à Châlons, *in*-8. 2 Tomes M. D. CC. XXI. Chapitre VII du Tome II...... intitulé: *Des Perſonnes illuſtres de Champagne*

(25) Hiſtoires des Comtes de Champagne, ſecond Tome. *in*-12, Paris 1753.

(26) La Monnoye ſur du Verdier, *ſuprà*, note (19).

(27) L'Abbé Lebeuf, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XX, p. 381, *in*-4.

(28) Le Comte de Caylus a fait deux Mémoires ſur Guillaume de Machau. Ils ſont inſérés tous deux dans le Tome XX, des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *in*-4; le premier commence à la page 399, il finit à la page 414.

Le ſecond commence à la page 415, il finit à la page 439.

On lit dans le premier (page 401)..... « Guillaume de Machau était de Champagne, » de la petite ville de Lorris; du moins il en prend le nom dans pluſieurs autres Manuſcrits. » Peut-être en était-il Seigneur »?

Le Comte de Caylus aurait dû indiquer les Manuſcrits où Guillaume de Machau a pris le nom de Champenois, & a dit, en même temps, qu'il était natif de la ville de Lorris.

Ces Manuſcrits ſeroient très-intéreſſants, parce qu'ils ſerviroient à relever une erreur commune aux meilleurs Géographes & Hiſtoriens, qui ſe ſont accordés à placer la ville Lorris dans le Gâtinois, & non pas dans la Champagne.

Il n'en a cité aucun, & il n'eſt aucunement vraiſemblable qu'il en exiſte quelqu'un Machau ſe diſe Champenois & de la ville de Lorris.

Le Comte de Caylus avait feuilleté l'Hiſtoire générale du *Gatinois*, de Don Guillaume

laume Morin, Paris, *in*-4°. 1630. Il y avait déterré à la page 93 une famille de Machau. Il a voulu mettre à profit ſa découverte ; pour cela il a imaginé des manuſcrits dans leſquels il a prétendu qu'on lit que Machau était de Lorris, & il a avancé un fait qui eſt faux, en diſant que cette ville eſt en Champagne.

Au reſte, l'Auteur de l'Hiſtoire du *Gâtinois* qu'il a citée, y a fait mention des hommes illuſtres de la ville de Lorris, ſans parler de Machau. Voy. pag. 176.

(29) Voyez les éclairciſſemens qui ſont à la tête de ſon cinquieme tome, pag. 63.

(30) L'Abbé Lebeuf dit qu'on voit un Guillaume de Machol ſur l'état de la Reine en 1301. Voyez tom. xx des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, pag. 398, *in*-4°.

(31) Feu M. Capperonnier s'eſt trompé, en donnant dans la notice manuſcrite, dont nous avons parlé ci-deſſus, le nom de *Pierre* à ce Prince. L'Auteur du Catalogue de Gaignat a copié cette faute, tome I, pag. 451 & 452.

(32) Voyez l'Abbé Lebeuf, pag. 395, & le Comte de Caylus, pag. 406, tom. xx des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, *in*-4°.

(33) Voyez le Comte de Caylus, pag. 405 du même tome.

(34) *Ie fus ſes Clers ans plus de* xxx. Voyez le verſo du fol. 4 du tom. 2 de notre Manuſcrit, col. 2.

(35) Voyez l'Abrégé Chronologique de Mézerai, tome 2, pag. 574, *in*-4°. Paris, Thomas Jolli, M. DC. LXVIII., & Amſterdam, *in*-12. 1673, chez Abraham Wolfgang, tom. 3, pag. 67.

(36) Voyez l'Abbé Lebeuf, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome xx, pag. 398, *in*-4°.

(37) Bonne de Luxembourg, fille de Jean de Luxembourg, & premiere femme de Jean, Duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, qui fut enſuite Roi de France ſous le nom de Jean II, mourut en 1349. (Voyez l'Art de vérifier les Dates, pag. 556, col. 1, *in*-fol. Paris, M. DCC. LXX). Jean, Duc de Normandie, ne monta ſur le trône que le 22 Août de l'an 1350, (Voy. ibid. p. 554, col. 2, *in*-fol.) Bonne de Luxembourg n'a donc point été Reine. Mézerai & Gueullette n'ont pas fait la même faute que l'Abbé Lebeuf, puiſqu'ils ont averti qu'il ne faut pas comprendre cette Princeſſe au nombre de nos Reines. (Voy. le recto de la ſignature E ij, dans la préface du tome I de l'édition de l'Hiſtoire & plaiſante cronicque du petit Jehan de Saintré, de la jeune Dame, des belles Couſines, ſans autre nom nommer, &c. donnée par M. Gueullette, & imprimée à Paris chez Pierre-Jacques Bienvenu, en trois tomes, *in*-12, en M. DCC. XXIV).

(38) Les Freres de Sainte-Marthe (tom. 1, pag. 473 de l'Hiſtoire généalogique de la Maiſon de France, Paris, M. DC. XXVIII, *in-fol.*

(39) Mézerai, (Hiſtoire de France, édition de Guillemot, Paris M. DC. XLIII, tom. I, pag. 855.

(40) Le Pere Daniel, (Hiſtoire de France, tome v, page 410, *in*-4°. Paris, derniere édition).

(41) Le Préſident Henault (Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, Paris, *in*-4°. M. DCC LXVIII, tom. 1, pag. 261).

(42) Villaret (Continuation de l'Abbé Velly, pag. 536, *in*-4°. Paris, M. DCC. LXX).

(42*) Marcel, Hiſtoire de l'Origine & des Progrès de la Monarchie Françaiſe, tom. III, pag. 68.

(43) Voyez l'Art de vérifier les Dates, pag. 556, col. 1, de l'édition citée ci-deſſus, note (37).

(44) Gueullette, *ſuprà*, même note.

(45) Voyez les Chroniques de Saint Denis, *in-fol.* premiere édition imprimée en 1476, à Paris en trois tomes, chez Bonhomme, tom. II, *fol.* 263, col. 1, chap. XLIV. du Livre des Faits & Geſtes du Roi Philippe de Valois.

On lit dans ces Chroniques, que Bonne de Luxembourg mourut le XI d'Août un jour de vendredi, & qu'elle fut enterrée. . . . *le XVIIe jour du même mois en légle des Suers de Maubuiſſon empres Pontoiſe.*

Les Auteurs de l'Art de vérifier *les Dates ont prétendu*, ſans fondement, qu'elle mourut à Maubuiſſon même. Voyez *ſuprà*, pag. 556, col. 1. Ils ont pris cette faute dans Marcel (*ſuprà* note 42*).

Aucun des autres Auteurs que nous avons cités, ne l'a dit, & c'eſt ce dont on ne trouve aucun veſtige dans les mêmes Chroniques.

(45*) Le Roi Jean le fit ſon Secrétaire. Voyez les complaintes de Machau, tom. 2, de ſes Œuvres, & l'Abbé Lebeuf, pag. 381.

(46) Cet aſſaſſinat arriva le 16 Janvier de l'an 1369, ſelon le vieux ſtyle.

> L'an mil trois cent neuf & ſoixante
> En temps que froide biſe vente
> . . . .
> Droit de Janvier le jour ſeizieme
> Et environ l'heure quinzieme.

Voyez pag. 439 du tom. XX des mêmes Mémoires.

L'Abbé Lebeuf (pag. 380 & 398) a daté cet aſſaſſinat de l'an 1370; mais il a manqué d'ajouter, ſelon le nouveau ſtyle.

(47) Voyez le Dictionnaire de Muſique de J. J. Rouſſeau, tom 1, page 130, édit. de 1769, *in*-8°. à Amſt. avec ſes autres Œuvres en onze volumes.

(48) Du Verdier, *ſuprà* note (18).

(49) Le Pere Labbe. . . . *nova* Biblioth. manuſ. pag. 314, *in*-4°.

(50) Lamonnoye, ſur du Verdier, *ſuprà*, note (20).

(51) Juvigny, ſur du Verdier, tom. II, nouv. édit. pag. 106.

(52) Voyez *ſuprà*, pag. 7 de notre Notice, & note (28).

(53) Le Comte de Caylus, *ſupra*, note (28).

(53*) Voyez Menage, Dictionnaire Etymologique, Paris, Briaſſon, M. DCC. L, tom. I, *in fol.* & le Dictionnaire Hiſtorique des Mœurs, Uſages & Coutumes des Français, Paris 1767, tom. 1, pag. 660.

(54) Lenglet, Tablettes Chronologiques, édit. de 1763, *in*-8°. Paris, tom. 1, p. 655.

(54*) Il y a eu avant Machau des pieces de poéſie mêlées de proſe, ne fût-ce que le Roman du nouveau Renard, de Jacquemars Gielée, qui fut compoſé en l'an 1289, environ ſept ans après la naiſſance de Machau, & dont nous donnerons auſſi une notice. Nous obſervons ici en paſſant que la Croix du Maine (tom. 1, pag. 386, nouv. édit.), du Verdier (pag. 257, tom. 2, nouv. édit.), leur nouvel Editeur (*ibidem*), Jean-George Eccard (pag. 48 de la préface qu'il a miſe à la tête de l'édition du *Collectanea Etymologica*, de Geoffroy-Guillaume Leibnitz, *in*-8°. *Hanoveræ, ſumpt. Nic. Foerſteri*, M. DCC. XVII). *L'Abbé Maſſieu* (Hiſtoire de la Poéſie Françaiſe, pag. 177, *in*-12. Paris, Prault fils, 1739). Proſper Marchand (Dictionnaire, tom. 1, pag. 274). Barbaſan (Diſſertation ſur l'origine de la langue françaiſe, pag. 48, à la tête de ſon édition de l'ordene de Chevalerie), & Quadrio (*ſuprà*, tom. 6, pag. 403), qui l'ont daté de 1290, & que Montfaucon (tom. 2, Biblioth. manuſ. pag. 1669) qui l'a daté de 1288, ſe ſont trompés. Nous obſervons encore que Fauchet s'eſt contredit ſur la date de ce livre. Il a dit dans un endroit (*fol. verſo* 588, du Recueil de ſes Œuvres *in*-4°.) qu'il eſt de 1290, & dans un autre, (*ibid. fol. verſo* 511) qu'il eſt de 1300. Toutes ces dates ſont fauſſes. Le Roman du nouveau Renard a vu le jour en 1289 : c'eſt ce qu'on y lit dans le 110ᵉ vers avant la fin.

> En l'an de l'Incarnation
> Mil. & ij cens & quatrevins
> Et IX. fu ci faite li fins
> De ceſte brance en une vile
> Qu'on apele en Flandres Liſle.

(55) Voyez ſur ce Manuſcrit l'avertiſſement qui eſt à la tête du tome VII de l'Hiſtoire Littéraire de la France *in*-4°. à Paris 1746, pag. LIV, & pag. VII de la préface qui eſt à la tête du tome I des Fabliaux & Contes des Poëtes Français des XI, XIII, XIV & XVᵉ ſiecles tirés des meilleurs Auteurs, à Paris chez Vincent, en trois tomes *in*-12. 1756.

(56) Voyez note précédente.

(57) Le Pere Labbe, *ſuprà*, note (49).

(58) Lamonnoye, ſur du Verdier, *ſuprà*, note (20)

(59) M. Capperonnier fit cette notice que nous avons ſous la main, pour M. Gaignat, lorſque cet Amateur de raretés bibliographiques eut acquis le manuſcrit des Carmes Déchaux.

(60) *Orendroit*, c'eſt à-dire dorénavant. Borel n'a cité que Marot, ſur ce mot, à la pag. 363 de la premiere édition de ſon Tréſor. Celui qui l'a fait réimprimer à la ſuite du Dictionnaire Etymologique de Menage, *in-fol.* Paris, deux tomes, n'eſt pas remonté plus haut. On voit cependant ce mot dans le Roman de la Roſe. L'Abbé Lenglet l'a cité dans le gloſſaire de ce Roman, qui eſt à la fin du tome III de l'édition qu'il en a donné à Paris en trois volumes *in-12*, en 1735 (page 362). On le voit auſſi dans quelques-uns de nos anciens Fabliaux, pag. 288 du tom. 1, pag. 344 du tom. 2, & page 297 du tome 3 du Recueil que nous en avons cité ci-deſſus note (55).

(61) Sceus, c'eſt-à-dire ſens.

(62) L'Abbé Lebeuf n'a pas indiqué la meſure des vers de cette Piece, & il a dit une fauſſeté en la qualifiant la premiere piece de notre Manuſ. Voy. *ſuprà* note (5).

(63) Cette Piece eſt appellée *dans divers Manuſcrits, le Tems Paſcour*, à cauſe des premiers mots de *ſon premier vers*. C'eſt ce que le Comte de Caylus a obſervé (p. 406). L'Abbé Lebeuf n'a pas fait la même remarque; de plus, il n'a rien dit ſur la meſure de ſes vers. Montfaucon l'a citée ainſi que la ſuivante, mais ſans en mentionner l'Auteur, tome II de *ſa Bibliothèque des Manuſcrits*.

(64) Cette Piece eſt l'an 1349. Voy. l'Abbé Lebeuf, *ſuprà*, page 377, & le Comte de Caylus, page 407. Son ſujet celui de la précédente, ſont expliqués *ibidem*, p. 407 & 408.

(65) Cette Piece eſt antérieure au *Confort d'Ami*, puiſqu'elle y eſt citée. Voy. *fol. verſo* 110, du tome 1, de notre Manuſcrit, col. 2.

Et ſe ſon pooir voes ſavoir
Sans oublier choſes nes une
Qui ex en remede de fortune
Et en mon lay de bon eſpoir.

C'eſt ce que l'Abbé Lebeuf & le Comte de Caylus n'ont pas obſervé.

Elle porte dans quelques manuſcrits, le nom de l'*Eſcu bleu*, à cauſe que l'Eſpérance y donne à l'Auteur, un eſcu de cette couleur. Voy. le Comte de Caylus, pag. 405 & 406. Cette remarque eſt échappée à l'Abbé Lebeuf.

(66) Ce dit ou dict, a été mis au jour le 2 d'Avril de l'an 1342. Voy. l'Abbé Lebeuf, page 379, & le Comte de Caylus, page 408. Ces deux Auteurs n'ont pas fait mention des derniers vers de cette Piece, dans leſquels Machau a caché ſon nom. Nous les rap-

porterons auſſi dans notre Hiſtoire Critique des manuſcrits de M. de la Valière, en donnant la notice d'une copie ſéparée que nous en avons. L'Abbé Lebeuf a auſſi omis la meſure de ſes vers.

(67) L'Auteur du Catalogue de Gaignat s'eſt trompé en appellant ce dit, *le dit de Valerion*. Voy. tome I, pag. 452; il eſt intitulé : *Le Dict de l'Alérion*. Il s'appelle auſſi *le Dict des IV Oiſeaux*, ainſi qu'on le voit dans les deux derniers que nous en avons cités ci-deſſus page 5. Le Comte de Caylus l'a connu ſous ces deux noms, page 408. L'Abbé Lebeuf ne l'a indiqué que ſous le premier.

(68) Le *Confort d'Ami*. L'Abbé Lebeuf a prétendu (pag. 379 & 382) que cette Piece eſt adreſſée à Charles V, Roi de France, & qu'elle a été compoſée, peu après ſon avénement au trône; c'eſt-à-dire, vers l'an 1365; c'eſt ce qui prouve, 1°. qu'il ne l'a pas lue en entier; 2°. qu'il a lu ſans attention les morceaux qu'il en a extraits, & fait imprimer dans le Tome XX des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *in-4*.

Elle commence dans notre Manuſcrit à la ſeconde colonne du *verſo*, du *fol.* 98, & elle finit vers la moitié de la premiere colonne du *verſo* du *fol.* 119.

L'Abbé Lebeuf n'en a lu que les Fragmens qu'il a publiés, & qui ſont contenus entre la ſeconde colonne du *recto* du *fol.* 114; & la ſeconde colonne du *recto* du *fol.* 118. Il aurait certainement *changé d'avis, s'il avait lu tout ce qui précéde*, parce qu'il n'y a pas un mot qu'on puiſſe appliquer à Charles V; il en aurait fait autant s'il avait réfléchi ſur les extraits qu'il en a donnés. Il n'y en a aucun qui prouve ſon opinion; il y en a, au contraire, qui la combattent.

Mais, à qui, & en quel tems, cette Piece a-t-elle été dédiée? Elle l'a été à Charles II, Roi de Navarre, dit le Mauvais, & beau-frere de Charles V, vers le commencement d'Octobre de l'an 1357; elle eſt mêlée de conſolations & d'avis.

Il y a à la tête un prologue, dans lequel Machau ſe qualifie ami de ce Prince, & lui témoigne le deſir qu'il a depuis long-tems de le conſoler ſur ſa détention. Il lui expoſe en même tems l'embarras où il eſt, de lui faire parvenir ce qu'il a envie de lui écrire. Il ajoute que ce qui diminue ſon embarras, c'eſt qu'il eſt fermement perſuadé de ſon innocence, & qu'il regarde comme inutiles tous les motifs de conſolations qu'il pourrait lui donner.

Ami a toy donner Confort
Ay maintes foys penſe moult fort
Et diex ſeet que je le feroie
Plus que ne di ſe je pooie
De tres bon cuer & volentiers
Mais il n'eſt voie ne ſentiers
Qui mon ouel peuſt auoier
Que vers toy peuſſe enuoier
Non pourqnt ie commenſeray
Et ſe diex plaiſt ie feneray

Comment que ſoies aſſes ſages
Pour toi garder ſans mes meſſages
Et ſans mes Confors recevoir
May je le fais ſans decevoir
Pour tamour : & la ramebrance
Que jay toudis de ta grevence
Et par ma foy quant a ton fait
Je crois que tu nas riens meffait.
Se ten dois à dieu conforter
Et tes meſchies plus biau porter
Sire, & ſe je tappelle ami
Nen aies pieur cuer ami
Car bien ſees que tu yes mes ſires
Et je des miendres. Ne des pires
Ne ſui, mais ſans riens retenir
Sui tiens quoy qui doie auenir.

Il finit ſon prologue en l'avertiſſant, que leurs deux noms *ſont cachés à la fin du Confort* qu'il lui adreſſe, & en *lui apprenant la maniere de les deviner.*

Machau entre *enſuite* en matiere. Il rappelle à Charles II l'exemple de différens perſonnages de l'Ancien Teſtament qui ont été ou fauſſemunt accuſés, ou mis dans les fers, tels que Suſanne, Daniel, Manaſsès.

Il lui dit de ne pas s'inquiéter *ſur ſa détention*, parce qu'on en ignore la cauſe, & que pour un qui paraît s'en réjouir, il y en a plus de deux mille qui s'en attriſtent.

Je te di que la renommée
Seſpent par toute la contrée,
Que po de gens ſcevent la cauſe
Dont ta détention ſe cauſe
Si en dit chaſcuns à ſa guiſe
May pour. 1. queſt liez de ta priſe
Des dolens en ya. ij. mille
On le ſcet bien parmi la Ville
Car chaſcuns que de toy parole (*) (parle *)
En dit bonne & belle parole
Et te pleint, nes li enfencon
Chantent de toi bonne chancon.

(Voyez la premiere & la ſeconde colonne du *verſo* du *fol.* 108).

Il lui met ſous les yeux le livre de la Conſolation de la Philoſophie de Boëce & l'Hiſtoire d'Orphée, qui, par les doux accords de *ſa lyre*, égaya les cavernes infernales, où ſon amour l'avait fait deſcendre.

D'ailleurs, lui dit-il, tu n'es pas auſſi malheureux que tu pourrais te l'imaginer; ſi tu avais été libre, n'aurais-tu pas combattu pour la France à la fatale journée de Poitiers? Hé! qui ſait ſi tu n'y aurais pas été, ou tué, ou pris, ou ſi tu n'en ſerais pas revenu, au milieu des fuyards, couvert d'ignominie & d'opprobre?

On dit ſouvent parmi la ville
Et le tient ont pour eungile
Pluſieurs fois lay oy debatre
Qui te faloit l'un de ces quatre
Se tu nous fuſſes demourez
Car tu fuſſes deshonnoures
Mors. ou pris. ou que la bataille
Vainquiſſes. & ceſtoit ſans faille
Une moult forte choſe à faire
Qui bien conſidere la faire
Car les gens darmes a grans routes
Sen alerent. & nō pas toutes:
Car li preudōme demourerent
Et tuit le autres ſen alerent
La fu pris li bons Roi de France
Que ot tel cuer & tel conſtance
Quonque Judas Machabeus
Hector ne Ceſar Julius
Alixandres ne Charle meiſme
Qui tint lEmpire en ſon Domainne
Godefroy de Buillon ne Artus
Ayaus, Achilles, Troillus,
Gauvains, Triſtans, ne Lancelos
Rolans, Nogiers, bien dire los
Guillaumes, Oliuiers ne Ponpee
Norrent ſi très bonne journée
Ne ne firent tant cōme il fiſt
En, 1. jour trop en deſconfiſt.
(Voyez *fol. verſo* 113, col. 1 & 2).

Enfin il l'exhorte à ne rien craindre, parce que le Roi Jean, ſon beau-pere, eſt juſte.

Einſi diſt qui teſt très bien cheu
Et que c'eſt ton bien & tonnour
Quand tu yes pris de tel Signour

Qui te fera droit & juſtice
Et grace ſa li eſt requiſe
(Voy. *fol. recto* 114, col. 1.)

Il mêle à tous ces motifs de conſolation, divers avis; il recommande à Charles II la propreté, la ſobriété & la diſſimulation. Il lui conſeille de ne pas ſe plaindre de la maniere dont il eſt couché, & de ne pas manger un jour plus que l'autre, de peur que ceux qui l'obſervent, ne s'étudient à le contrarier, & ne lui donnent qu'un ordinaire fort court, lorſqu'il paraîtra avoir plus d'appétit. Il lui recommande d'être juſte, ſtable, reſpectueux envers les Dames, &c.

Tout cela précéde les extraits de l'Abbé Lebeuf. Qu'on juge ſi nous avons eu raiſon de dire, que cette Piece ne concerne en aucune façon Charles V, & que l'Abbé Lebeuf n'en a lu que la derniere partie; mais l'a-t-il lue attentivement, & a-t-il réfléchi ſur les fragmens qu'il en a tirés?

Machau conſeille dans ſes fragments au Prince, auquel il écrit, de donner aux gens de ſa Maiſon, des habits uniformes, ſelon la diverſité de leurs rangs, ainſi que le Roi de France le pratique. Ce conſeil peut-il convenir à Charles V?

N'eſt-ce choſe plus honourable
Que tu voyes devant ta table
Tes Chevaliers, tes Eſcuyers
Tes Clers, tes Servans, tes Meſtiers
Veſtis enſemble en ordenance
A la bonne guiſe de France
Que ce qu'il ſoient en belle guiſe
Que chaſcun ainſi ſe deſguiſe

(Voy. l'Abbé Lebeuf, page 392, & le *recto* du *fol.* 118 du premier tome de notre Manuſcrit, col. 2.

Bullet (Recherches Hiſtoriques ſur les cartes à jouer. Lyon, chez J. Deville, M. DCC. LVII, *in*-8. pag. 16 & pag. 30), & l'Auteur du Monde Primitif (*ſuprà*, pag. LXIII.), qui ont répété d'après l'Abbé Lebeuf, que cette Piece eſt dédiée à Charles V, ſont doublement repréhenſibles,

1°. En ce qu'ils n'ont pas ſçu diſcerner dans les fragmens qu'il en a rapportés, le Prince auquel Machau l'a adreſſée.

2°. En ce qu'ils ne ſe ſont pas apperçus, que le Comte de Caylus a contredit formellement l'Abbé Lebeuf ſur ce point, & a obſervé, avec juſte raiſon, que le Prince pour lequel Machau a fait ſon Confort, eſt Charles II, Roi de Navarre, dit le Mauvais, gendre du Roi Jean II, & beau-frere de Charles V. (Voy. le tome XX des Mémoires de l'Académie, pag. 410). Si le Comte de Caylus n'eſt pas tombé dans la même faute que nous venons de reprocher à l'Abbé Lebeuf, & à ſes deux copiſtes; il en a fait une autre, en

diſant

diſant que Machau félicite Charles II dans ſon Confort, de ne s'être pas trouvé à la bataille de Poitiers, parce qu'il aurait été obligé de s'enfuir (pag. 410).

Nous avons rapporté ci-deſſus les vers de Machau ſur cette bataille. Ceux qui les liront y chercheront en vain la félicitation que le Comte de Caylus y a vue.

Mais paſſons à la date du Confort d'Ami. Le Comte de Caylus s'eſt contenté de dire qu'il eſt poſtérieur au 19 Septembre de l'an 1356, qui eſt le jour auquel le Roi Jean fut pris (page 410) : il aurait pu, s'il l'avait voulu, en déterminer la date d'une maniere très-préciſe.

Le Roi de Navarre fut ſurpris par Jean, Roi de France, dans le Château de Rouen pendant qu'il était à table, le pénultieme jour de l'an 1355, qui fut le 3 Avril, & arrêté priſonnier par ſon ordre.

Montfaucon a fait graver dans le tome II, de ſes monumens de la Monarchie Françaiſe, pag. 296, une eſtampe repréſentant la priſe de ce Prince; elle a été exécutée d'après un Manuſcrit de Froiſſart, qui eſt à la Bibliothèque du Roi, num. 8320. (Voy. le *verſo* du *fol.* IX XX VII de ce Manuſcrit).

Charles II était accuſé de haute trahiſon. Il fut traîné de priſon en priſon. Il était enfermé dans le Château d'Arleux en Cambreſis, lorſque Philippe de Navarre, ſon frere, trouva le moyen de briſer ſes fers. Ce fut le 8 Novembre de l'an 1357, que Charles recouvra ſa liberté. Il fut donc près de vingt mois en priſon. (Voy. *Secouſſe*, Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire de Charles II, Roi de Navarre, Paris, Durant, M. D C C. LVII, *in*-4, ſecond tome, page 72, 145 & 147 du tome Ier, & le tome XXX, de la verſion françaiſe de l'Hiſtoire Univerſelle des Anglais, pag. 66, 436, 439. Mais les dates n'en ſont pas auſſi exactes que celles de Secouſſe).

Lorſque Machau dédia ſon Confort à Charles II, il y avait plus de dix-huit mois qu'il était détenu. Cette Piece eſt donc du commencement d'Octobre de l'an 1357.

Explicit le Confort dami
Qui eſveilla le cuer de mi
Es Tenebres ou il dormi
Et au reſveiller diſt aimi
Que ne ſuis je partis parmi
Quant iay ſi longuement gemi
Et tant ploure & tant fremi
Que le gros deluet dun fremi
Nay receu par Saint Fremi
De joye, en plus dan & demi.

(6) Le Comte de Caylus a mentionné ce dit, avant celui du *Confort d'Ami*, p. 409 & a obſervé qu'il porte auſſi le titre de *Morpheus*. L'Abbé Lebeuf n'a pas fait la même obſervation, & il a omis la meſure de ſes vers; mais il l'a cité dans le même ordre que nous, page 379.

(70) L'Abbé Lebeuf eſt paſſé très-rapidement ſur cette Piece. Auſſi n'a-t-il pas eu le tems de voir à quelle Princeſſe elle eſt dédiée. (Voy. pag. 379). Le Comte de Caylus, qui l'a examinée de plus près, a eu ſoin d'avertir que Machau l'a adreſſée à Agnès de Navarre, femme de Gaſton Phœbus, Comte de Foix. Voy. pag. 413.

Cette Princeſſe était fille de Philippe d'Evreux, Roi de Navarre, ſous le nom de Philippe III, & de Jeanne, fille de Louis Hutin, proclamée Reine du même Royaume, ſous le nom de Jeanne II. (Voyez le tome xxx de la verſion françaiſe de l'Hiſtoire Univerſelle des Anglais, pag. 62 & 58.

(71) L'Abbé Lebeuf convient de n'avoir pas lu le livre *du Voir* ou de *la Vérité* (p. 379). Il eſt dédié à la même Princeſſe. Il eſt mêlé de proſe. Il contient les Amours de Machau & de celle à laquelle il eſt dédié.

Agnès de Navarre n'avait guères alors que dix-huit ou vingt ans. Le Poëte y a fait entrer pluſieurs rondeaux, balades & chanſons, que cette Princeſſe a compoſés. Ce Dit eſt très-intéreſſant & très-curieux; mais il y a des détails que la bienſéance ne permet pas à un Hiſtorien de mettre à découvert. (Voyez *le Comte de Caylus*, pag. 413 & 414).

(72) Ce Dit & le ſuivant ont été omis par l'Abbé Lebeuf, pag. 379, & par le Comte de Caylus, pag. 414.

(73) L'Abbé Lebeuf, le Comte de Caylus & l'Auteur du Catalogue de Gaignat ont publié cette Piece.

(74) Le ſecond Mémoire du Comte de Caylus, n'a pour objet que l'Hiſtoire de la priſe de la Ville d'Alexandrie. Voy. pag. 415 — 439.

Cette Hiſtoire eſt poſtérieure à l'an 1369, puiſque Machau y parle de l'aſſaſſinat de Pierre, Roi de Chypre. Voy. *ſuprà*.

(75) L'Abbé Lebeuf a obſervé que cette Piece eſt en vers alexandrins (pag. 380). Il s'eſt trompé, témoins les deux premiers vers que nous en avons raportés.

(76) Machau a mis ſon nom à la fin de cette Piece. (Voy. l'Abbé Lebeuf, pag. 381).

(77) Voici la maniere dont l'Auteur du Catalogue de Gaignat indique ces lais....

Pluſieurs lais ſur différens ſujets, avec les ſtrophes, mis en chant pour la plus grande partie (pag. 452).

Que ſignifient ces mots: *Pluſieurs lais avec les ſtrophes*, mis en chant? Il était bien plus ſimple de ſuivre la notice de feu M. Capperonnier, & de dire pluſieurs lais ſur différens ſujets, dont les premieres ſtrophes ſont notées.

(78) Ce Lay a été omis par l'Auteur du Catalogue de Gaignat & M. Caperonnier. Si le Comte de Caylus l'avoit lu, il s'en ſerait peut-être ſervi pour corriger une faute qui lui eſt échappée dans la notice de la Bible Guyot, qu'il a fait inſérer dans le tome xxi de l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres *in*-4°. (Voy. pag. 191).

Il a pris la bouſſole pour la *treſmontaigne*, c'eſt-à-dire pour l'étoile polaire, & il a prêté cette erreur au Poëte, dont il a fait connaître l'ouvrage.

La treſmontaigne n'eſt point la bouſſole. Guyot de Provins ne lui a pas donné ce nom. Machau n'a entendu par la *treſmontaine*, que l'étoile polaire.

Voici comme il en a parlé dans ſon Lay de la Fontaine, adreſſé à la Sainte Vierge.

He Reyne ſouverainne
Qui ſeür toutes luis
Conſidere une fonteinne
Plus cler que la treſmontainne.

(Tome 2 de notre Manuſcrit, *fol. verſo* 93).

Machau a encore fait mention de la treſmontaine, dans ſon Livre du *Voir dit*, (Voy. col. 1, du *recto* du *fol.* 137 de notre Manuſcrit).

C'eſt droitement la treſmontaine
Qui cuers au port de joye maine.

C'eſt ainſi que Gauthier de Metz & Brunetto Latini ont appellé l'étoile polaire, long-tems avant Machau, l'un dans ſon Roman de la Mappemonde en rimes, & l'autre dans ſon Tréſor. L'Auteur du Livre *intitulé Dialogus Creaturarum Moraliſatus*, l'a nommée de même [Dial. 2 & 3]. C'eſt ce que M. Gaillard, qui a copié l'erreur du Comte de Caylus, n'a pas ſu. [Voy. tom. VI de ſon Hiſtoire de François I, *in*-12. pag, 187]

Fin des Notes.

LETTRE

De M. l'Abbé RIVE *à M.* DE LABORDE, *ſur la Formule* NOS DEI GRATIA.

Vous me demandez, Monſieur, des éclairciſſemens ſur la Formule...... *Nos Dei Gratiâ*: vous n'avez qu'à parcourir le Livre de Gatterer, qui a pour titre....... *Elementa Artis Diplomaticæ* (1), & le nouveau Traité de Diplomatique des Bénédictins (2), vous y trouverez l'origine & l'uſage de cette Formule. Je ne vous renvoie pas à quatre autres petits Ouvrages qui ont été écrits *ad hoc* ſur cette matiere. Vous auriez beaucoup de peine à vous les procurer dans Paris. Ils ont été imprimés chez l'Étranger. On ne tire pas beaucoup d'exemplaires de ces ſortes de Pieces, & elles diſparaiſſent tout de ſuite au ſortir de la preſſe.

Baring a mentionné ces quatre petits Traités dans la Bibliotheque diplomatique qu'il a miſe à la tête de ſon *Clavis Diplomatica* (3).

Le premier eſt en Allemand. Son Auteur eſt Fréderic Geiſler, & ſon titre, *wir von Gottes Gnaden*, &c. Il eſt diviſé en deux parties. Il a été imprimé *in*-4. à Leipſick, en 1677.

Le ſecond eſt de Balth. Tileſius. Il a été mis ſous preſſe en 1723, ſous ce titre, ... *Diſſertatio de ſenſu tituli*.... *Nos Dei* Gratiâ ...Regiomonti... Baring en a omis le format.

Le troiſieme eſt de Chriſtophle Auguſte Heumann. Il eſt intitulé,..... *Programma de Titulo Dei Gratiâ*. Il a vu le jour à Allendorff, *in*-4. en 1727.

Le quatrieme a pour Auteur Jean-Tobie Hagelgans. Baring ne dit ni en quelle langue il a été écrit, ni en quel tems, ni en quel lieu, ni par qui il a été imprimé (4). Il n'y a que la premiere & la ſeconde de ces pieces qui ſoient citées dans le Catalogue alphabétique des Livres concernant la Diplomatique, qui eſt au commencement du ſixieme volume du Traité des Bénédictins que j'ai indiqué ci-deſſus (5).

Si vous n'avez pas le tems de feuilleter les livres dont je viens de vous parler, permettez-moi de vous offrir les recherches & obſervations critiques que j'ai faites ſur cette Formule. Il y en a pluſieurs que vous ne lirez aucune part, & qui ſont entiérement neuves.

La Formule *Nos Dei Gratiâ* ne fut dans ſon origine qu'une marque de piété. Elle prit naiſſance dans l'Egliſe. Il y eut des Evêques du Concile d'Epheſe qui l'employerent, en ſouſcrivant à la condamnation de Neſtorius (6). Elle a été admiſe dans le même eſprit juſqu'au quinzieme ſiecle par des Abbés, des Abbeſſes & des Eccléſiaſtiques du ſecond ordre (7).

La Cour de Rome, toujours attentive à l'agrandiſſement de ſon autorité, profita ſur la fin du treizieme ſiécle (8), de l'abolition des élections, pour y faire joindre, par des Evêques qu'elle gagna ſous main, les mots ..... & *Sanctæ Sedis apoſtolicæ*.

Piganiol de la Force (9) a prétendu que le premier Prélat qui donna dans cette nouveauté, fut Gérard, Archevêque de Nicoſie, qui, en 1298, s'intitula ..... *Archevêque par la grace de Dieu & du Saint Siege apoſtolique.*

Il a ignoré qu'Arnoul, Evêque de Bamberg, s'était déja ſervi en 1287 de la même Formule (10).

Il s'eſt écoulé plus de deux cens ans avant qu'elle ſoit devenue générale & d'un uſage conſtant. Il y a eu *juſqu'à la fin du quinzieme* ſiécle des Evêques même en Italie qui ont retenu l'ancienne (11), & ne ſe ſont pas ſoumis à cette adulation ultramontaine.

Les mots *Dei Gratiâ* paſſerent de l'Egliſe dans la Chancellerie de nos Souverains. Pépin fut le premier qui les introduiſit *dans ſes* Diplomes (12); & Charles le Chauve, le premier qui les fit graver ſur ſes ſceaux (13).

Les Empereurs d'Occident (14), les Ducs, les Marquis (17), les Comtes (16), les Seigneurs même ſuivirent leur exemple (15).

On ne regarda d'abord cette Formule que comme une proteſtation religieuſe que l'on faiſait à l'Etre-Suprême, de tenir de ſa faveur toute puiſſance & tout titre.

Bouche, Chifflet, le Pere Daniel, l'Abbé de Longuerue, le Pere Hergott & Menard, ont dit qu'elle a toujours été employée comme une marque de ſouveraineté & d'indépendance, ils ſe ſont trompés (18). Il eſt vrai que l'idée de religion qu'on lui attacha au commencement, s'altéra dans la ſuite, & qu'il y eut en France des Comtes & des Ducs qui cauſerent de l'inquiétude à nos Rois, par l'abus qu'ils en firent. Mais ce ne fut que dans le quinzieme ſiécle (19). Auſſi Charles VII fit défenſe, en 1442, à Jean IV, Comte d'Armagnac, de s'en ſervir. C'eſt ce que les Auteurs du N. Traité de Diplomatique (20), & de l'Art de vérifier les dates (21) n'ont pas manqué d'obſerver, & c'eſt ce qui nous eſt atteſté par un Ecrivain du tems, appellé Gilles le Bouvier, ſurnommé Berry, premier hérault des Rois Charles VI

& Charles VII (22), dont Fauchet (23), La Croix du Maine (24), du Verdier (25), Ducheſne (26), Bullet (27) & la Cheſnaye des Bois (28), &c. ont mal à propos attribué l'Hiſt. à Alain Chartier.

Denys Godefroy (29), Moréri (30), Struve (31), le Pere le Long (32), l'Abbé Lenglet (33), la Monnoye (34) & l'Abbé de Guaſco (35), &c. n'ont pas fait la même faute. Mais ſi Struve a été du nombre de ceux qui ont évité cette erreur, il eſt tombé dans une autre, en faiſant de l'Auteur de cette hiſtoire, deux Auteurs différens. Il en a nommé un Gilles, le Bouvier, & l'autre, de Berry (36).

Charles VII obligea pareillement, en 1449, Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, à déclarer en termes exprès, qu'il ne prétendait donner, par cette Formule, aucune atteinte aux droits que la Couronne de France avait ſur les poſſeſſions qu'il tenait d'elle (37).

Louis XI envoya, en 1463, ſon Chancelier à François II, Duc de Bretagne, pour lui en interdire l'uſage (38).

Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne, qui ſuccéda à Philippe le Bon ſon pere, le 15 Juin de l'an 1467 (39), *s'en ſervit dans le même ſens que* ſon prédéceſſeur, avant que Louis XI eût enfreint le Traité de Péronne (40). Mais il ne l'employa plus que comme un ſigne de ſon indépendance & de ſa liberté, dès que, ſelon ce Traité (41), ce Roi fut déchu, par ſon infraction, de la ſouveraineté qu'il avait ſur une partie de ſes Etats (42).

Au reſte, ſi Dom Plancher s'était reſſouvenu de la déclaration que Charles VII exigea de Philippe le Bon, & de la promeſſe que Louis XI fit à Charles le Téméraire, de le tenir quitte de toute fidélité & de tout hommage, s'il ne gardait pas le traité qui vient d'être cité, il n'aurait pas dit que Philippe le Hardy, ayeul de Philippe le Bon, obtint du Roi Jean, dont il était fils, le Duché de Bourgogne en ſouveraineté (43).

Tout Prince qui tient d'autrui les Etats qu'il poſſede, n'en a que la ſuzeraineté ſur les vaſſaux qui lui ſont ſoumis. Telle eſt la maxime féodale, telle eſt la remarque de Bodin (44), de Loiſeau (45), des Auteurs de la Verſion françaiſe de l'Hiſtoire univerſelle des Anglais (46), & de M. d'Argenſon (47).

Il n'y a que la prééminence des Rois & autres potentats, ſur ceux qui tiennent d'eux, qu'on qualifie *ſouveraineté*. Ainſi l'Abbé de Condillac (48) & Linguet (49) ſe ſont trompés, en nommant cette prééminence *ſuzeraineté*.

Je ne vous ai pas parlé, Monſieur, d'un Mémoire de M. Bonamy, de

l'Acad. des Inſcript. & B. Lettres, qui eſt inſéré dans le XXVIe. Tom. des Mém. de cette Acad. *in*-4°. il eſt du 30 Janvier de l'an 1753. Baring qui donna, l'année d'après, la ſeconde édition de ſon *Clavis Diplomatica* n'avait pas pû en avoir connaiſſance, c'eſt pour cela qu'il n'en a pas fait mention dans ſa Biblioth. Diplomatique. Ce Mémoire eſt fort long : il eſt d'environ 20 pag. *in*-4°. Si vous êtes curieux de le lire, il vous paraîtra peut-être avoir moins d'ordre & contenir moins d'obſervations que le petit précis que je vous envoye. Les Auteurs du nouveau Traité de Diplomatique, ont parlé de cette formule plus ſavamment que M. Bonamy. Comme la forme de leur ouvrage exigeoit qu'ils partageaſſent en divers endroits, ce qu'ils en ont dit ; j'ai rapproché leurs divers paſſages, pour vous les offrir ſous un même point de vue. J'ai corrigé quelques fautes, & contradictions qui leur ſont échappées ſur cet objet, & j'ai ſuppléé à quelques omiſſions qu'ils ont faites.

Je ſerai très-flatté, Monſieur, ſi les éclairciſſemens que j'ai l'honneur de vous faire paſſer, peuvent vous être utiles. — Vous connaiſſez les ſentimens que je vous ai voués pour la vie, & avec leſquels

J'ai l'honneur d'être,
votre très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur, l'Abbé RIVE.

Paris, ce 25 Janvier 1779.

NOTES.

(1) GATTERER (*Elementa Artis Diplomaticæ univerſalis*, in-4°. tom. I. *Gottingæ apud viduam b. Vanden-hoekij* CIƆIƆCCLXV.)

(2) Nouveau Traité de Diplomatique en 6 vol. *in*-4°. Paris, Guillaume Deſprez, M. DCC. L. — M. DCC. LXV.

(3) Baring.... (*Danielis Eberhardi Baringii Clavis diplomatica*, &c. *iteratâ hâc editione, ſic ab Auctore recognitâ, emendatâ ac locupletatâ, ut novum opus videri poſſit. Hanoveræ ſumtibus Hæredum B. Nic. Foerſteri & Filii*, M. DCC. LIV. *in*-4°.)

Il y a à la tête de cet Ouvrage, une Bibliotheque diplomatique qui eſt très ample & très utile. Elle eſt intitulée...! *Bibliotheca diplomatica ſcriptorum Rei diplomaticæ*; elle eſt précédée d'un faux titre. Son corps commence à la page 3, il finit à la 144.

Il eſt ſuivi de quatre feuillets, dont les trois premiers contiennent l'Index des chapitres, & le quatrieme a pour ſommaire : *Deſiderata diplomatica quæ Ampliſſimus Joh. Heumannus in præfatione*, tom. II. *Commentar. de Re diplomaticâ Imperatorum ac Regum Germanorum inde à Ludovici Germanici temporibus* Norimb. 1753. *Præmiſſa expoſuit*, &c.

Si les Auteurs du Journal des Savans (Novembre 1776, *in-4°.* pag. 707), & M. de Brequigny, de l'Académie Françaiſe & de celle des Belles-Lettres, avaient fait uſage de cette Bibliotheque profeſſionale, ils n'auraient pas adopté une erreur de Dom Vaiſſete. Cet Auteur a prétendu, que Guillaume Catel a été le premier à fonder la vérité hiſtorique ſur l'autorité des actes, dans l'Hiſtoire des Comtes de Toulouſe, qu'il a publiée en 1623. (Voyez le Journal des Savans, *ſuprà*).

Pour ſe convaincre du contraire, on n'a qu'à parcourir la cinquieme ſection de cette Bibliotheque. Elle a pour titre ... *Hiſtorici qui res à ſe conſignatas Diplomatibus illuſtriores reddiderunt.* On y trouvera divers Ouvrages, qui ont été imprimés avant l'année 1623, fondés en partie ſur l'autorité des Diplomes. C'eſt ce qui prouve que l'obſervation de Dom Vaiſſete n'eſt pas juſte. En voici quelques-uns :

Jean Bouchet, Annales d'Aquitaine. Poitiers 1531, *in-fol.* pag. 122.

Sigiſm. L. B. in Herberſtain Rerum Moſcovit. Commentar. Baſil. 1571, *in-fol.* p. 129.

Petri Bizari Leges Reipublicæ Genuenſis, à Legatis ſummi Pontificis, Cæſaris & Regis Catholici, in quos per Rempublicam collata fuerat autoritas conditæ. Antuerpiæ 1583 (*ſine formæ & excuſoris indicatione*), pag. 121.

Cronica della vera origine & attioni, della illuſtriſſima & famoſiſſima Conteſſa Mazilda, & de ſuoi anteceſſori & diſcendenti dal Padre Benedetto Luchino. In Mantoua. 1592, *in-4°.* pag. 117.

Céſar de Noſtradamus, Hiſtoire & Chronique de Provence. Lyon 1612, *in-fol.* pag. 122.

Bertrand d'Argentré. — L'Hiſtoire de Bretagne. Paris 1618, *in-fol.* pag. 123.

André Ducheſne, Hiſtoire des Rois, Ducs & Comtes de Bourgogne & d'Arles. Paris 1619, *in-4°.* pag. 122.

Auguſtin du Paz, Hiſtoire généalogique de Bretagne. Paris 1620, *in-fol.* pag. 123.

André Ducheſne, Hiſtoire généalogique de la Maiſon de Châtillon-ſur-Marne. Paris 1621, *in-fol.* pag. 123.

(4) *Voyez* les quatre petites pieces ſur la Formule *Nos Dei Gratiâ*, indiquées ſur la page 22 de la Biblioth. diplom. de Baring.

(5) *Voyez* pag. xl & lxiv du Catal. alphab. des livres concernant la Diplomatique qui eſt à la tête du VIe tome du nouveau Traité de Diplomatique

(6) *Voyez* le nouveau Traité de Diplomatique, tom. IV, pag. 588.

(7) *Voyez* le même Traité, pag. *eâdem.*

(8) Les Auteurs du nouveau Traité de Diplomatique, ſe ſont contredits ſur le tems auquel les mots, *& Sanctæ Sedis Apoſtolicæ*, ont été introduits. Ils ont dit, tom. IV, p. 76 & 591, qu'ils ſont de la fin du treizieme ſiecle ; & tom. V, p. 575, qu'on en voit le commencement dans une charte de 1224. D'ailleurs ils n'ont pas fait attention que la charte de 1224, qu'ils ont citée, eſt encore ſuſceptible d'une explication différente de celle qu'ils en ont donnée. Cette charte porte ces mots ... *Divinâ permiſſione & apoſtolicâ autoritate Carnotenſis Eccleſiæ miniſter humilis.* Ces mots, *apoſtolicâ autoritate*, qu'ils ont interprétés ainſi, par *l'autorité du Saint Siege*, peuvent également ſignifier par *l'autorité des Apôtres.*

(9) Piganiol de la Force, pag. 13 du IIe tome de ſon Introduction au Droit public de la France, *in-12*, 2 tom.

(10) *V.* les p. 76 & 591 du IVe tome du nouv. Traité de Diplomat. & Gatterer, p. 303.

(11) Mapheo Girardi, Patriarche de Veniſe, n'employa pas d'autre Formule, en approuvant le Livre de Jean le Chartreux, intitulé.... *Noſce te ipſum*, & imprimé pour la premiere fois à Veniſe, par Nicolas Jenſon, *in-4°.* en 1480.

On peut voir ſon approbation dans le tom. IV des Singularités hiſt. & litt. de Dom Liron, p. 526; & dans le *Bibliotheca Smithiana, Venetiis Typis Joannis Baptiſtæ Paſquali*, M. DCC. LI. *in-4°.* pag. CC. ij.

Robert de Litio (*), évêque d'Aquino, ſuivit auſſi l'ancienne Formule. Il n'y a qu'à lire la ſouſcription qui eſt à la fin du Livre, qu'il a compoſé ſous ce titre.... *Specchio della fede.* Ce Prélat mourut en 1465, ſelon la Chronique de Guazzo, écrite en Italien, & imprimée *in-fol.* à Veniſe en 1553, par Franceſco Bindoni (ſur le recto du fol. 316); mais l'Artiſte, qui imprima en 1490 ſon *Specchio*, &c. retint la ſouſcription, qu'il y trouva à la fin. C'eſt ce qui prouve encore que la nouvelle Formule n'était pas univerſellement reçue à la fin du quinzieme ſiecle.

(12) Pepin fut le premier, &c.... *Voyez* le tome III du nouv. Tr. de Diplomat. p. 666; le tome IV du même Traité, p. 594, & le tome VIII du Recueil des *Hiſtoriens* des Gaules & de la France, *in-fol. p. 677.*

Le Diplome, dans lequel Pepin s'eſt ſervi de cette Formule, eſt de l'an 768. Il le fit expédier à l'Abbé & aux Moines de Saint Hilaire de Poitiers.

(13) Charles-le-Chauve fut le premier, &c. *Voyez* le nouv. Tr. de Diplomat. tom. IV, p. 67; & Gatterer, p. 303, note 41.

(14) Les Empereurs d'Occident, &c... L'Auteur du Chronicon Gottwicenſe (*in-fol.*) a obſervé que cette Formule n'eſt, ni ſur les ſceaux de Conrad I, ni ſur ceux de Henri I, mais qu'elle eſt ſur ceux d'Othon I, qui eſt venu après eux. *Voyez* les Diplomes, qu'il a inſérés dans ſon premier tome, imprimé en M. DCC. XXXII. (*Typis Monaſterii Tegernſeenſis O. S. Benedicti*), vis-à-vis les pag. 89, 106, 139, 159, 161 & 162.

(15) Les Ducs, les Marquis, &c. *Voyez* la pag. 589 du tom. IV du nouv. Traité de Diplomatique.

(16) Les Comtes. *Voyez* la même pag. du tom. IV du nouv. Traité de Diplomat. *Voyez* encore 1°.Ducheſne dans ſon édition des Œuvres d'Alain Chartrier, *in-4°.* Paris. Pierre Le-Mur, M. DC. XVII, p. 843. 2°. L'Abrégé de l'Hiſtoire de Provence, par Louvet, *in-12*, dans lequel on lit (tom. I, pag. 375), que Guillaume de Sabran, fils de Giraud Amic de Sabran, & d'Alix, fille de Bertrand III, comte de Forcalquier, employa la même Formule au commencement du treizieme ſiecle. 3°. Le Dictionnaire géographique des Gaules de l'Abbé Expilly, dans lequel on voit (tom. III, pag. 920, col. 1), que Guillaume II, Comte de Forez, s'intitula en 920, *Comte de Forez par la Grace de Dieu.*

(17) Les Seigneurs même ſuivirent leur exemple. — *Voyez* le tom. IV du nouv. Tr.

(*) Litio, Lecce ou Leccie, ville du royaume de Naples.

de Diplom. Ducheſne, *ſuprà* (note 16); & le Traité de Gariel, intitulé : *Series Præſulum Magalonenſium, édit. ſecunda, in-fol.* 1645, p. 228 & 229.

(18) *Voyez* le nouv. Tr. de Diplom. tom. IV, p. 588.

(19) *Voyez* le même tome, p. 590.

(20) *Ibid.*

(21) *Voyez* l'Art de vérifier les dates, 2de édit. p. 736, col. 1, *in-fol.*

(22) Gilles le Bouvier. *Voyez* l'Hiſtoire de cet Auteur, imprimée dans la collection des Œuvres d'Alain Chartier, citée ci-deſſus note 16. Le fait dont nous parlons, eſt à la page 149 de cette collection.

(23) Fauchet. *Voyez* ſes Œuvres, Paris, M. DC. XI. Jean de Heuqueville, *in-4°. folio verſo* 476.

(24) La Croix du Maine, nouv. édit. tom. I, p. 11.

(25) Du Verdier, nouv. édit. tom. 1, p. 31.

(26) Ducheſne, *ſuprà* note 16. Il a enſuite reconnu ſon erreur.

(27) Bullet. *Voyez* ſes Recherches hiſt. ſur les cartes à jouer. Lyon, chez J. Deville, M. DCC. LVII, *in-8°.* p. 30. (note l).

(28) La Cheſnaye des Bois. *Voyez* ſon Diction. hiſt. des Mœurs, Uſages & Coutumes des Français. Paris, M. DCC. LXVII. Vincent, *in-8°.* tom. 1, p. 660 (imprimé ſans nom d'Auteur).

(29) *Voyez* la note marginale que *Denys Godefroy* a miſe ſur la premiere page de l'avis au Lecteur, qui eſt à la tête de l'édition, qu'il a donnée de l'Hiſtoire de Charles VI, par Juvenal des Urſins, *in-fol.* Paris, Imprim. Royale, 1653. *Voyez* la même édition, p. 411. *Voyez* encore l'édition de l'Hiſt. de Charles VII, par Jean Chartier, donnée par le même Godefroy, *in-fol.* Paris, Imprim. Royale 1661, p. 369.

(30) Moreri, *infrà*, dans les Diſſ. de l'Abbé de Guaſco (*Voyez* notre note 35).

(31) Struve, *Biblioth. Hiſtoriæ ſelecta*, tom. 1, *Jenæ*, *in-8°.* 1740, p. 359.

(32) Lelong, Biblioth. hiſt. de la France, tom. 2. nouv. édit. p. 192, col. 1.

(33) Lenglet, Méthode pour étudier l'Hiſt. *in-12.* nouv. édit. Paris, M. DCC. LXXII, tom. XII, p. 148.

(34) La Monnoye ſur la Croix du Maine (*ſuprà*), p. 12; & ſur du Verdier (*ſuprà*), pag. 32.

(35) L'Abbé de Guaſco, Diſſ. hiſt. politiq. litt. *in-8°.* Tournay, 1756, 2 tom. pag. 275 du tom. 1.

(36) Struve, *ſuprà* (note 31).

(37) Nouv. Tr. de Diplomat. p. 590, tom. IV.

(38) Nouv. Tr. de Diplom. *ibid.* tom. IV, Bodin de la République, liv. 1, chap. 10, p. 173, *in-fol.* Lyon, Jacques du Puys, M. D. LXXX. Le Théâtre d'Honneur de Favin, & le Traité de la Souveraineté du Roi, par Savaron, cités dans l'Ouvrage qu'Everard Otton a publié ſous ce titre. *Primæ lineæ notitiæ Rerum publicarum*, *Jenæ* 1728, *in-8°.* pag. 195.

(39) Cette date eſt celle d'Olivier de la Marche, auteur contemporain. *Voyez* ſes Mémoires *in-4°.* Lovain Everaerdt de Vitte, année 1645, pag. 494, 4me édit. Elle a été ſuivie dans le *Rationarium Temporum* du P. Petau. *Voyez* la page 400 de l'édition de 1710, *in-8°.*

Lugd. Bat.; & dans l'Art de vérifier les dates, *in-fol.* p. 675, col. 2, & p. 676, col. 1. Le Préſident Henault (p. 326, Paris, *in-4°.* 1768); & les Auteurs de la Verſion Françaiſe de l'Hiſt. univ. des Anglais (tom. 30, *in-4°.* p. 546), n'ont pas indiqué le mois auquel ce Duc a commencé de regner. Fabert s'eſt trompé en datant le commencement de ſon regne, du 15 de Juillet de l'an 1467. (*Voyez* ſon Hiſt. des Ducs de Bourgogne, *in-12.* Cologne, Pierre Marteau 1687, p. 260, & p. 168 du tom. 1 de la 2de édit. de cette Hiſt. chez le même, 1689).

(40) *Voyez* le Traité de Péronne dans la premiere partie du IIIe tome du Corps diplomatique de Dumont, p. 396, col. 1, *in-fol.* Amſterdam & La Haye, M. DCC. XXVI. La clauſe de ce Traité qui contient la renonciation de Louis XI à la Souveraineté qu'il avait ſur divers états du Duc de Bourgogne, a été omiſe dans l'Art de vérifier les dates (*in-fol.* p. 565, col. 2), dans la Verſion Françaiſe de l'Hiſt. univ. des Anglais (tom. XXX, p. 549), dans les Mémoires de Philippe de Comines (liv. 2, chap. 9. p. LIV (cxj), Paris, ſous le nom de Londres, *in-4°.* 1747, chez Rollin), & dans l'Abrégé chronologique du Préſident Henault, *in-4°.* Paris 1768, p. 328, an. 1468.

(41) *Voyez* la teneur de ce Traité dans le Corps diplomatique, cité ci-deſſus, note 41.

(42) *Voyez* Olivier de la Marche, cité ci-deſſus, note 39. Il dit dans l'Introduction qui eſt à la tête de ſes Mémoires, p. 76 .... *laquelle paix fut rompue & contrevenue par icelui, Roy de France, par quoy le Duc Charles ſe diſait Souverain en icelles Seigneuries, & en jouiſt comme Souverain juſqu'à ſa mort.*

(43) Dom Plancher dit que les Grands & le Peuple de Bourgogne, deſirant d'avoir comme auparavant des Ducs pour leurs Souverains, ſupplierent en 1362 le Roi Jean, de leur donner pour leur Duc & leur Souverain, le Prince Philippe ſon fils, qui était déja leur Gouverneur. (*Voyez* l'Hiſt. de Bourgogne de cet Auteur, *in-fol.* tom. 2, p. 249. L'expreſſion fautive de Dom Plancher a été adoptée par les Auteurs de l'Art de vérifier les dates, p. 672, col. 1, *in-fol.*

(44) Bodin de la République, liv. 1, chap. 9, p. 117, *in-fol.* Lyon, Jacques du Puys M. D. LXXX.

(45) Loiſeau, des Seigneuries (dans la Verſion Françaiſe de l'Hiſt. univ. des Anglais, tom. XXX, p. 309, note).

(46) *Ibid.*

(47) Le Marquis d'Argenſon (Conſidérations ſur le Gouvernement ancien & préſent de la France, Amſt. Marc-Michel Rey, *in-8°.* M. DCC. LXVI. p. 114). Il qualifie les Grands vaſſaux, *Suzerains* de ceux qui tiennent d'eux directement; & le Roi *Souverain* des Grands, vaſſaux qui tiennent immédiatement de la Couronne.

(48) L'Abbé de Condillac .... (tom. XI de ſon Cours d'Education, p. 209, 1re édit.). « Charles Martel, dit-il, Pepin ſon fils, & Charlemagne avaient donné des Bénéfices aux » Grands qu'ils voulaient s'attacher, exigeant d'eux le ferment de fidélité, l'hommage & le » ſervice militaire, quand ils ſeraient commandés. Cet établiſſement lia le Bénéficier *à celui* » qui conférait le Bénéfice, & mit entr'eux un rapport, qu'on exprimait *par les mots* de » *Vaſſal* & de *Suzerain*. Il fallait dire de *Souverain* ».

(49) Linguet, en parlant de la Souveraineté que nos Rois avaient jadis ſur ceux de la Grande-Bretagne, à cauſe des terres qu'ils poſſédaient en France, l'appelle *Suzeraineté*. Il devait la qualifier *Souveraineté*. *Voyez* le vol. 4 de ſes Annal. polit. civ. & litt. année 1778, num. XXVI, p. 91.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES
Contenues dans les quatre Volumes de cet Ouvrage.

Les Lettres A, B, C, D, *indiquent les volumes; les chiffres Arabes indiquent les pages.*

A.

*A*ARON, Auteur Italien ſur la *muſique*. C, 331.
Abbé (l'), Muſicien. C, 489.
Abeille, Poëte lyrique. D, 3.
Abélard. Les deux ſeuls vers latins qui ſoient reſtés de lui. *B*, 146.
Abélard, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 540.
Abyſſins. Noms & deſcription de leurs inſtrumens. A, 262 & ſuiv.
Acciajuoli. Poëte lyrique Italien. C, 255.
Accius (Lucius), Poëte Latin. C, 36.
Accord-parfait. De quels ſons il eſt compoſé. B, 31.
Acquino, Chanteur Italien. C, 304.
Adam. Poëte lyrique. D; 1.
Adenez (le Roi), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 150.
Adimari, Poëte lyrique Italien. C, 255.
Autre du même nom. *Ibid.*
Adorare, ſorte d'applaudiſſement. Comment ſe faiſait. A, 104.
Adraſte, Auteur Grec ſur la muſique. C, 133.
Aelrede (St.), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 540.
Affilard. (l'), Ecrivain Français ſur la muſique. C. 541.
Afranius, Poëte Latin. C. 36.
Agatocle, fameux Muſicien Grec C, 75.
Agathon, Muſicien Grec, C, 75.
Agazzari, Cantatrice Italienne. C, 320.
Agazzari, Auteur Italien ſur la muſique. C, 331.
Agelaüs de Tégée, Muſicien Grec. C. 75.
Agenor, Muſicien Grec. C, 75.
Agenor, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 133.
Agoſti, Chanteur Italien. C, 302.
Agoſtini, Compoſiteur Italien. C, 161.
Autre *Agoſtini*. Ibid.
Agoſtino, Auteur Italien ſur la muſique. C, 331.
Agricola, Ecrivain Latin ſur la muſique. C, 331.
Agujari, Cantatrice Italienne. C, 329.
Air & *Aria*. Origine de ces noms. A, 32.
Ala (Jean-Baptiſte), Poëte-Muſicien. C, 254.

Alain Chartier, Poëte lyrique du quatorzieme ſiecle. B, 353.

Alars de Caus, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 150.

Albaneze, Muſicien. C, 490.

Albaret, Poëte lyrique. D, 3.

Alberelli, Chanteur Italien. C, 305.

Albergati, Compoſiteur Italien. C, 161.

Albert, Muſicien. C, 490.

Alberti, Compoſiteur Italien. C, 161.

Albertini, Chanteur Italien. C, 311.

Albertini, Cantatrice Italienne. C, 324.

Albinoni, Compoſiteur Italien, C, 162.

Albinovanus, Poëte Latin. C, 37.

Albret (le Capdet de Lebret), Chanſonnier des quatorzieme & quinzieme ſiecles. B, 353.

Albuzzi, Cantatrice Italienne. C, 328.

Alcée, Poëte Grec, amoureux de Sapho. C, 1.

Alcidamas, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 133.

Alcide, Muſicien Grec & Auteur d'ouvrages ſur la muſique. C, 133.

Alcman, Poëte Grec. C, 3.

Alcman ou *Alcmæon*, Poëte & Muſicien Grec. C, 3.

Aldofati, Compoſiteur Italien. C, 161.

Aldovrandini, Compoſiteur Italien. C, 163.

Alembert (d'), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 541.

Alençon (le duc d'), Chanſonnier du quatorzième ſiecle. B, 354.

Aleſſandri, Compoſiteur Italien. C, 163.

Autre *Aleſſandri*. Ibid.

Aleſſandri, Cantatrice Italienne. C, 328.

Alexandre, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 133.

Alexandre, Compoſiteur Français, C, 375.

Alexandre l'*Étolien*, Poëte Grec. C, 3.

Alexandre d'Alexandrie, Muſicien Grec. C, 75.

Alexandre de Cythere, autre Muſicien Grec. *Ibid.*

Alexandre de Paris, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 150.

Alexandre Polyhiſtor, Ecrivain Latin ſur la muſique. C, 154.

Alexandrides, Muſicien Grec. C, 75.

Alexandrins (vers). Quel en eſt l'auteur. B, 139. Etym. de ce nom. A, 112 *b*.

Algarotti, Auteur Italien ſur la muſique. C, 332.

Algeri, Cantatrice Italienne. C, 326.

Alibrai, Poëte lyrique. D, 3.

Aliprandi, Chanteur Italien. C, 307.

Allegri, Compoſiteur Italien. C, 183.

Aloyſius Paleſtrina, Auteur Latin ſur la muſique. C, 332.

Altis, nom du bois ſacré des jeux en Grèce, conſacré à Jupiter. A, 77.

Alto-tenore ou Hautes-contres. Etendue de leur voix. B, 26.

Alto-viola, inſtrument à archet. A, 290.

Alyate; Muſicien Grec. C, 76.

Alypius, Auteur qui a écrit ſur la muſique greque, commenté par Meibomius. A, 36.

Alypius, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 133.

Amadio, Poëte lyrique Italien. C, 255.

Amadori, Compoſiteur Italien. C, 164.

Amand (St.), Poëte lyrique. D, 4.

Amaranto Scidiatico, nom arcadique de Gigli, Poëte lyrique Italien. C, 273. Voyez *Gigli*.

Ambreville (d'), Cantatrice Italienne. C, 325.

Ambroiſe (Saint-), a écrit ſur la muſique. C, 363.

Ambroſien (office), comment ſubſtitué au Mozarabique. A, 111, note.

Ambroiſien (chant). Voyez *Grégorien.*
Ambubage, ſorte de flûte dont jouaient les courtiſanes chez les Syriens. A, 16.
Amerighi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Amfreville, Poëte lyrique. D, 4.
Amicis, Cantatrice Italienne. C, 329.
Amiens le Clercs (Henri), Chanſonnier du treizieme ſiecle, B, 151.
Amiens le Paiguieres, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 151.
Amiantus, Poëte Latin. C, 37.
Amiot (le Pere), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 544.
Amœbus, Muſicien Grec. C, 76.
Amorevoli, Chanteur Italien. C, 315.
Amphicordum où lyre barbeſine. A, 290.
Amphion, Muſicien Grec. C, 76.
Anacréon, Poëte Grec. Anecdote ſur ſon chien, C, 4.
Anaxenor, Muſicien Grec. C, 77.
Anaxilas, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 134.
Ancile, petit bouclier ſur lequel les Muſiciens Romains battaient la meſure. A, 41.
Andeli (Rogerin ou Rogiers d'), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 151.
Andre (d'), Cantatrice Italienne. C, 324.
André, Auteur Italien ſur la muſiq. C, 332.
Andreini, Chanteur Italien. C, 300.
Andreini, Muſicienne. C, 490.
Andron ou *Andronis*, Muſicien Grec. C, 77.
Ane (Fête de l'). Voyez *Fous* (Fête des).
Aneau, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 547.
Anfoſſi, Compoſiteur Italien. C, 164.
Angarès, Muſicien Grec. C, 77.
Angecourt (Perrin d'), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 151.
Angeli, Chanteur Italien. C, 300.
Angeli, Auteur Italien ſur la muſique. C, 332.
Angelo, Poëte lyrique Italien, C, 255.
Angelo Bezegui, Muſicien. C, 491.
Anglani, Auteur Italien ſur la muſique. C, 332.
Angoulême (comte d'), Poëte lyrique du quinzieme ſiecle. B, 354.
Anjou (Charles d'), frere de St. Louis, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 153.
Annibali, Chanteur Italien. C, 315.
Anſaux, Compoſiteur Français. C, 375.
Anſeaume, Poëte lyrique. D, 4.
Antias (*Furius*), Poëte Latin. C, 37.
Anthès, Poëte Grec. C, 5.
Antier (Dlle), Muſicienne. C, 491.
Antigene, Muſicien Grec. C, 77.
Antigenide, Muſicien Grec. C, 77.
Antimaque, Poëte & Muſicien Grec, C, 5.
Antinori, Chanteur Italien. C, 311.
Antiphane, Poëte comique Grec. C, 5.
Antiphon le Rhamnuſien, Orateur, Poëte & Muſicien Grec. C, 6.
Anthiphonie. Ce que c'était chez les Grecs. Ce que c'eſt chez nous. A, x. & note *a*.
Antiphonie, nom des concerts des Anciens. B, 33.
Antiſthènes, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 134.
Antoine (*Julius*), Poëte Latin. C, 37.
Apollinaires (Jeux). Leur origine. A, 89.
Apollodore, Poëte comique Grec. C, 6.
Apollon eſt le frere d'Oſiris, qui fut ſuivi, par amour pour ſon talent en muſique, par neuf jeunes filles. Delà les neuf Muſes. A, 19. *a*.
Apolloni, Poëte lyrique Italien. C, 256.
Apolloni, Compoſiteur Italien. C, 165.
Apollonius, Poëte Grec. C, 6.
Apoſtolo-Zeno, Poëte lyrique Italien. C, 256.
Apothètos, nôme grec pour les flûtes. B, 127.
Appiani, Chanteur Italien. C, 314.
Appianino. Voyez *Appiani*.
Aprile, Chanteur Italien. C, 317.

Apulée, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 134.
Aquin (d'), célebre Organiſte & Compoſit. Français. C, 375.
Arabe (muſique). Ses commencemens. A. 175.
Son éloge. 173 & ſuiv.
Gamme & morceaux de muſique Arabe. *Ibid.* 181 & ſuiv.
Arabe (Muſique). Supplément à cet article A, 436.
Arabes (Inſtrumens). A, 191.
Araya, Compoſiteur Italien. C, 165.
Aratus, Poëte Grec. C, 6.
Arbuſcule, Muſicien de Rome. C, 125.
Arcadet, Compoſiteur Français. C, 378.
Archelaüs, Muſicien Grec. C, 78.
Archelaüs, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 134.
Archeſtrate, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 135.
Archet, connu chez les Hébreux, ſe nommait en grec *trichordon* & *triſidium* en latin. A, 202.
Archias, Muſicien Grec. C, 78.
Archi, Chanteur Italien C, 309.
Archicembalo, inſtrument du ſeizieme ſiecle. A, 290.
Archiloque, Poëte Grec, auteur des vers ïambes. C, 6.
Archiluth, inſtrument à cordes. A, 292.
Archytas, Muſicien Grec. C, 78.
Autre Muſicien Grec du même nom. *Ibid.*
Arcoleo, Poëte lyrique Italien. C, 257.
Ardale, Muſicien Grec. C, 79.
Arena (Joſeph d'), Compoſiteur Italien. C, 165.
Areſti (Florien), Compoſiteur Italien. C, 165.
Argenti, Poëte lyrique Italien, C, 257.
Argiès (Mre Gautier d'), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 155.
Aria. Son origine. C, 179, note.
Ariberti, Poëte lyrique Italien, C, 258.
Arichondas, Muſicien Grec. C, 79.
Arion, Muſicien Grec. C, 79.
Arioſti, Compoſiteur Italien. C, 165.
Ariphron, Poëte Grec. C, 7.
Ariſtarque, Poëte tragique Grec. C, 8.
Ariſtide Quintilien, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 135.
Ariſtoclès, Muſicien Grec. C, 80.
Ariſtoclide, Muſicien Grec. C, 80.
Ariſtonoüs, Muſicien Grec. C, 80.
Ariſtophane, Poëte Grec. C, 8.
Ariſtophane, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 135.
Ariſtote, Poëte Grec. C. 9.
Ariſtote, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 136.
Ariſtoxene, *Ecrivain Grec ſur la muſique*, C, 136.
Armandolino, Chanteur Italien. C, 306.
Arnaud (l'Abbé), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 547.
Arnaud (d'), Poëte lyrique, D, 5.
Arnould le Vieleux, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 156.
Arnould (Dlle). Chanteuſe céleb. C, 492.
Arrigoni, Compoſiteur Italien. C, 166.
Arrivée (l'), excellent Chanteur. C, 492.
Arrivée (Mde l'), ſa femme, célebre Chanteuſe. C, 493.
Artaud, Poëte lyrique. D, 7.
Artale, Poëte lyrique Italien. C, 258.
Arthur aux Couteaux, Compoſiteur Français. C, 378.
Artuzzi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 332.
Aſchieri, Cantatrice Italienne. C, 327.
Aſpaſie, femme célebre par ſa beauté & ſes poéſies. C, 9.
Aſpeindius, Muſicien Grec. C, 80.
Aſtaritta, Compoſiteur Italien. C, 166.

Aſtorga, Chanteur. C, 307.
Aſtrua, Cantatrice Italienne. C, 328.
Atta (T. *Quintius*), Poëte comique Latin, C. 38.
Athelard, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 567.
Athénée, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 138.
Athies (Simon d'), Chanſonnier du douzieme ſiecle. B, 158.
Athies (Hugues d'), Chanſonnier du douzieme ſiecle. B, 158.
Atys, Muſicien. C, 493.
Aubert, Compoſiteur Français. C, 378.
Aubert, Poëte lyrique. D, 7.
Aubins ou *Auboins*, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 156.
Auboin de Sezane, Chanſonn. du douzieme ſiecle. B, 147.
Audefrois le Bâtard, Chanſonnier du douzieme ſiecle. B. 157.
Averara, Poëte lyrique Italien. C, 258.
Aüguino, Auteur Italien ſur la muſique. C, 332.
Auguſtaux (Jeux). Leur origine. A, 96.
Auguſtin (St.), a écrit ſur la muſique. C, 332.
Avienus (*Rufus-Feſtus*), Poëte Lat. C, 38.
Aviſon, Muſicien Anglais, a fait un traité ſur l'expreſſion. A, 51.
Avitus (*Alphius*), Poëte Latin. C, 39.
Aulaire (St.), Poëte lyrique. D, 7.
Aulugelle, Ecrivain Latin ſur la muſique. C, 154.
Aulus (Serenus), Poëte Latin. C, 39.
Aureli, Poëte lyrique Italien. C, 259.
Aurelien, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 567.
Auriol (Blaiſe), Poëte lyrique des quinzieme & ſeizieme ſiecles. B, 355.
Auſone (*Decimus-Magnus*) Poëte Latin. C, 39.
Autiè (Simon d') ou d'*Athies*, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 157.
Autieux ou *Autels* (Baudoins des), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 159.
Autreau, Poëte lyrique. D, 8.
Auvergne (d'), Compoſiteur Français. C, 378.
Azais, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 567.

B.

Baazas, eſpece de guitarre des Negres d'Amérique. A, 291.
Babbi, Chanteur Italien. C, 315.
Baccelli, Compoſiteur Français. C, 383.
Bacchis, Muſicienne Greque. C, 80.
Bacci, Compoſiteur Italien, C, 166.
Bacchius le vieux, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 140.
Bacchylide, Poëte Grec. C, 91.
Bacily, Compoſiteur Français. C, 383.
Badia, Compoſiteur Italien. C, 166.
Baglia, Chanteur Italien. C, 302.
Badoaro, Poëte lyrique Italien. C, 259.
Baglioncella, Cantatrice Italienne. C, 320.
Baglioni, Chanteur Italien. C, 316.
Baglioni, Cantatrice Italienne. C, 329.
Bagnolezzi Pinacci, Cantatrice Italienne. C, 327.
Baïf, Poëte lyrique. D, 11.
Bainville, Poëte lyrique. D, 11.
Bal de l'Opéra. Son établiſſement. A, 415.
Balafo, *Balard* ou *Balafeu*, inſtrument des Negres. A, 217.
Balbaſtre, Compoſiteur & Organiſte, C. 383.
Baldaſſarri, Compoſiteur Italien. C, 167.
Baldi, Chanteur Italien, C, 313.
Baldini, Chanteur Italien. C, 312.
Balducci, Cantatrice Italienne. C, 329.
Ballarotti, Compoſiteur Italien. C, 167.

Ballate, eſpece de chanſon du douzieme ſiecle. C, 251.
Ballerini, Chanteur Italien. C, 304.
Ballet. Deſcription d'un ſuperbe ballet donné ſous Henri III. A, 118 & ſuiv.
Ballets ſans pas ni ſauts, exécutés à l'Opéra dans les pieces de Lulli. A, 65, note *a*.
Balliere, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 570.
Balot de Savoi, Poëte lyrique. D, 12.
Bambini, Compoſiteur Français. C, 384.
Bannieri, Muſicien. C, 493.
Banzi (de), Poëte lyrique. D, 12.
Bar (le comte de), Chanſonn. du douzieme ou treizieme ſiecle. B, 159, 160.
Bar, Chanteur Italien. C, 301.
Baral (Mre Geoffroi de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 162.
Baratti, Chanteur Italien. C, 303.
Barbaro, Auteur Italien ſur la muſiqu. C, 333.
Barbetta, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Barbieri, Chanteur Italien. C, 301.
Barbieri, Chanteur Italien. C, 311.
Barbiton. Origine & deſcription de cet inſtrument à corde. A, 240.
Barca, Chanteur Italien. C, 303.
Bardi, Chanteur Italien. C, 304.
Bardi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 333.
Bariola (Ottavio), Poëte-Muſicien, C, 253.
Barre (de la), Organiſte. C, 494.
Barre (de la), Compoſiteur Français. C, 384.
Barré, Compoſiteur Français. C, 384.
Bartas (du), Poëte lyrique. D, 12.
Barthelemont, Compoſiteur Français. C, 384.
Barthélemy, Ecrivain Français ſur la muſique, C, 573.
Bartholomei, Auteur Italien ſur la muſique. C, 333.
Bartoli, Chanteur Italien. C, 311.
Bartoli, Auteur Italien ſur la muſique. C, 333.
Baſili, Compoſiteur Italien. C, 167.
Baſſani, Compoſiteur Italien. C, 167.
Autre *Baſſani. Ibid.*
Baſſe-continue, ce que c'eſt. B, 46.
Baſſe-contrainte, ce que c'eſt. B, 47.
Baſſe-contre. Etendue de cette voix. B, 26.
Baſſe-fondamentale. En quoi elle conſiſte. B, 45.
Baſſe-tailles. Etendue de ces voix. B, 26.
Baſſet, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 574.
Baſſi, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Baſſo, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Baſſon, inſtrument à vent. *Sa tablature.* A, 325.
Baſſus, Poëte Latin. C, 39.
Baſtaron, Chanteur. C, 495.
Baſteris, Chanteur Italien. C, 314.
Batale, Muſicien Grec. C, 80.
Batiſte, Muſicien. C, 495.
Batiſtin, Compoſiteur Français. C, 384.
Battiſtini, Chanteur Italien. C, 304.
Batyle, Muſicien de Rome, C, 125.
Baudes (Augenon Maître), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 162.
Baude de la Quarriere ou *de la Kakerie*, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 162.
Baudoſe, inſtrument à cordes peu connu. A, 291.
Baugé (de), Poëte lyrique. D, 137.
Baurans, Poëte lyrique. D, 13.
Bazzani, Compoſiteur Italien. C, 167.
Beau-Joyeux, Compoſiteur Français. C, 385.
Beaulieu, Compoſiteur Français. C, 385.
Beaulieu, Chanteur. C, 495.
Beaulieu, Poëte lyrique. D, 14.

Beaumarchais (Pierre de), Chanſonnier du quatorzieme ſiecle. B, 165.
Beaumavielle, célebre Chanteur. C, 495.
Beaumont (Mre Gilles de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 165.
Beauvais (Raoul de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 162.
Beccatelli, Auteur Italien ſur la muſique. C, 333.
Bechada, Auteur d'une hiſtoire de la priſe de Jéruſalem en langue romanſe ou vulgaire. B, 137.
Beche, Muſicien. C, 495.
Bede, Auteur Latin ſur la muſique. C, 334.
Bedons, inſtrument à vent moderne. A, 247.
Bedouin (air). A, 383.
Begue (le), Organiſte. C, 386.
Bella, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Bellamano, Cantatrice Italienne. C, 320.
Bellanda (Ludovico), Poëte-Muſicien, C, 253.
Bellavilla, Cantatrice Italienne. C, 323.
Bellavilla, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Bellay (du), Poëte lyrique. D, 14.
Belleau, Poëte lyrique. D, 15.
Belleperche (Gautier de), Auteur lyrique du quatorzieme ou quinzieme ſiecle. B, 355.
Belleperche (Gautier de), Troubadour célebre. A, 112.
Belleville, Muſicien. C, 495.
Belli, Chanteur Italien. C, 306.
Bellin, Compoſiteur Français. C, 386.
Bellocq, Poëte lyrique. D, 18.
Bellone, Poëte lyrique. *Ibid.*
Belloy (de), Poëte lyrique. *Ibid.*
Bellucci, Chanteur Italien. C, 301.
Belluſchi, Chanteur Italien. C, 304.
Belmandis, Auteur Italien ſur la muſique. C, 334.
Bemetzrieder, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 574.
Benevoli, Compoſiteur Italien. C, 168.
Benigni, Chanteur Italien. C, 303.
Benigni, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Benincaſa, Ecrivain ſur la muſique. C, 574.
Beni Venturini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Benoit, célebre Chanteur. C, 496.
Benſerade, Poëte lyrique. D, 18.
Benſi Bulgarelli, Cantatrice Italienne. C, 326.
Bentivoglio, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Autre *Bentivoglio. Ibid.*
Berard, Muſicien. C, 496.
Berardi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 334.
Beregan, Poëte lyrique Italien. C, 261.
Berenſtadt, Chanteur Italien. C, 311.
Bergomini, Poëte lyrique Italien. C, 261.
Bernabei, Compoſiteur Italien. C. 168.
Bernacchi, Chanteur Italien. C, 310.
Bernard, Poëte lyrique. D, 20.
Bernard, Ecrivain ſur la muſique. C, 575.
Bernard (Mlle), Poëte lyrique. D, 20.
Bernardi, Chanteur Italien. C, 307.
Bernardi, Chanteur Italien. C, 309.
Bernardi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 334.
Bernardoni, Poëte lyrique Italien. C, 261.
Bernaſconi, Compoſiteur Italien. C, 168.
Bernaſconi, Cantatrice Italienne. C, 329.
Berneville (Gillebert de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 166.
Berni, Poëte lyrique Italien. C, 261.
Bernier, Compoſiteur Français. C, 386.
B... (le C. de), Poëte lyrique. D, 23.
Berquin, Poëte lyrique. D, 26.
Bertali, Compoſiteur Italien. C, 168.
Bertanni, Poëte lyrique Italien. C, 261.

Bertaud, Poëte lyrique. D, 2
Berthet, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 575.
Bertin, Compoſiteur Français. C, 387.
Bertholdi, Chanteur Italien. C, 304.
Bertini, Cantatrice célebre. C, 321.
Bertoluzzi, Chanteur Italien. C, 309.
Berton, Compoſiteur Français. C, 387.
Bertoni, Compoſiteur Italien. C, 168.
Autre *Bertoni*. Voyez *Turini*.
Bertrand, Compoſiteur Français. C, 390.
Bertrand, Compoſiteur. C, 497.
Berzaga, Chanteur Italien. C, 304.
Beſozzi, célebre Muſicien. C, 497.
Beſſoni, Auteur Italien ſur la muſique. C, 334.
Beſtourmes, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 169.
Bethiſy, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 575.
Bethune (Queſnes de), Chanſonnier du douzieme ou treizieme ſiecle. B, 169.
Bethune (Guillaume de), Chanſonnier du douzieme ou treizieme ſiecle. B, 169.
Beverini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Beuf (le), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 577.
Bezzi, Poëte lyrique Italien. C, 262.
Bezozzi, Chanteur Italien. C, 309.
Biancardi, Poëte lyrique Italien. C, 262.
Bianchi, Compoſiteur Français. C, 390.
Bianchi (Pierre-Antoine), Poëte Muſicien. C, 253.
Biego, Compoſiteur Italien. C, 170.
Biella, Chanteur Italien. C, 302.
Biffi, Compoſiteur Italien. C, 170.
Biffi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 335.
Bigaglia, Compoſiteur Italien. C, 170.
Bilancioni, Chanteur Italien. C, 314.
Bion, Poëte Grec. C, 10.
Bipartite, nôme ſur deux modes. B, 126.
Birague, Poëte lyrique. D, 28.
Biſaccioni, Poëte lyrique Italien. C, 262.
Biſſari, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Biſſon, Compoſiteur Français. C, 390.
Biſſy, Poëte lyrique. D, 29.
Blainville, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 577.
Blaiſe, Compoſiteur Français. C, 390.
Blamont, Compoſiteur Français. C, 391.
Blancan, Auteur Latin ſur la muſique. C, 335.
Blanchard, Compoſiteur Français. C, 391.
Blanchet, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 585.
Blavet, célebre Joueur de flûte. C, 497.
Blazon (Thibaut de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 170.
Blin de Sainmore, Poëte lyrique. D, 32.
Blockland, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 586.
Blois (Robert de), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 170.
Blondeau de Néele, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 171.
Blondel, Chanſonnier. Voyez *Blondeau de Néele*.
Bloſſeville, Chanſonn. du quinzieme ſiecle. B, 356.
Boa, courtiſane & joueuſe de flûte Greque. C, 81.
Bocan, Muſicien. C, 498.
Bocci, Auteur Italien ſur la muſique. C, 335.
Bodel (Jean) ou *Bodeaux*, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 172.
Boderie (de la), Poëte lyrique. D, 34.
Boëce, Ecrivain Latin ſur la muſique. C, 154. 335.
Boeſſet, Compoſiteur Français. C, 392.
Bœuf (le), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 586.
Boileau, Poëte lyrique. D, 34.

Boiſgelou,

Boiſgelou, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 586.
Boiſmortier, Compoſiteur Français. C, 392.
Boiſrobert, Poëte lyrique. D, 36.
Boiſſy, Poëte lyrique. D, 37.
Bolli, Chanteur Italien. C, 301.
Bonbaglia, Chanteur Italien. C, 302.
Bombarde, Poëte lyrique. D, 37.
Bombarde, inſtrument à vent moderne qu'on ne connaît plus que dans l'orgue. A, 248.
Bombi, ſorte d'applaudiſſement. A, 104.
Bonacoſſa, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Bonafini, Cantatrice Italienne. C, 329.
Bonarelli della Rovere, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Bonaventure, Auteur Latin ſur la muſique. C, 336.
Boni, Compoſiteur Français. C 394.
Bonini, Auteur Latin ſur la muſique. C, 336.
Boniventi, Compoſiteur Italien. C, 170.
Bonnani, Auteur Italien ſur la muſique. C, 335.
Bonnet, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 588.
Bonneval (de), Poëte lyrique. D, 39.
Bonno, Compoſiteur Italien. C, 170.
Bononcini, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Autre *Bononcini*. 171.
Bononcini, Auteur Italien ſur la muſique. C, 336.
Bontalon, nom du tambour à Biſſao. A, 287.
Bontempi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 336.
Bordenave, Ecrivain Français ſur la muſique. C. 588.
Bordier, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 589.
Bordoni, Cantatrice Italienne. C, 325.
Boretti, Compoſiteur Italien. C, 171.
Borghi, Compoſiteur Italien. C, 172.
Borini, Chanteur Italien. C, 305.
Boroſini, Chanteur Italien. C, 311.
Autre *Boroſini*. C, 305.
Borroni, Compoſiteur Italien. C, 172.
Borzio, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Bos (du), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 618.
Boſſi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Botteoni, Compoſiteur Italien. C, 172.
Bottrigari, Auteur Italien ſur la muſique. C, 336.
Boucicault (Le Meingre de), Chanſonnier du quinzieme ſiecle. B, 356.
Boufflers, Poëte lyrique. D, 48.
Bouffons. Leur introduction en France en 1723 & depuis. A, 412.
Bougeant, Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 593.
Bovia, Chanteur Italien. C, 302.
Bouillaud, Auteur Latin ſur la muſique. C, 337.
Boulainvilliers (Philippe de), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 356.
Boulay (du), Poëte lyrique. D, 42.
Bouloigne (Gerard de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 172.
Bourbonnois (Dlle), Chanteuſe. C, 498.
Bourgault, Compoſiteur Français. C, 394.
Bourgeois, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 594.
Bourgeois, Compoſiteur Français. C, 394.
Bourgeon, Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 594.
Bourgogne (le duc de), Poëte chanſonn. du quinzieme ſiecle. B, 357.
Bournonville, Compoſiteur Franç. C, 394.
Bourſault, Poëte lyrique. D, 42.
Bouſſet (du), Compoſiteur & Organiſte. C, 595.
Bouteiller (Colard le), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 172.

Boutelier, Poëte lyrique. D, 42.
Boutelou, Chanteur. C, 498.
Bouvard, Compoſiteur Français. C, 396.
Boyé, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 594.
Boyer, Poëte lyrique. D, 42.
Boyer, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 596.
Boyvin, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 599.
Boyvin, Organiſte. C, 397.
Brabant (le duc de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 172.
Braccioli, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Brach (de), Poëte lyrique. D, 43.
Braganti, Chanteur Italien. C, 309.
Braine (Mre Jean, comte de), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 175.
Braſſac, Compoſiteur Français. C, 397.
Brebeuf; Poëte lyrique. D, 44.
Breſi (Hugues de) ou de *Berci*, ou de *Brégy*, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 176.
Bret, Poëte lyrique. D, 44.
Bretagne (Jean I de Dreux, comte de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 176.
Bretel ou *Breteaux* (Sire Jean), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 178.
Brevi, Compoſiteur Italien. C, 172.
Bréviaire. Origine de ce nom, rapportée à un recueil d'offices fait par Abélard pour le Paraclet. A, 109.
Brigonzi, Cantatrice Italienne. C, 327.
Brivio, Compoſiteur Italien. C, 173.
Brivio, Chanteur Italien. C, 306.
Broſchi, Compoſiteur Italien. C, 173.
Broſchi, Chanteur Italien. C, 311.
Broſſard, Compoſiteur Français. C, 397.
Broſſard, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 599. (C'eſt le même.)
Bruére (la), Poëte lyrique. D, 46.
Brunet, Poëte lyrique. D, 48.
Brunon, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 599.
Bruſa, Compoſiteur Italien. C, 173.
Buccin marin, inſtrument des anciens; eſpece de trompette. A, 222.
Bucés, Compoſiteur Français. C, 397.
Buffagnotti, Cantatrice Italienne. C, 312.
Buffier, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 599.
Buini, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Buini, Compoſiteur Italien. C, 173.
Buiſſon (du), Compoſiteur Français. C, 397.
Buonadrati, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Buongiovanni Roſetti, Poëte lyrique Ital. *Ibid.*
Burck, Compoſiteur Français. C, 398.
Burette, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 599.
Burneau de Tours, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 178.
Burtius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 337.
Bury, Compoſiteur Français. C, 398.
Buſinello, Poëte lyrique Italien. C, 264.
Buſſani, Poëte lyrique Italien. *Ibid.*
Buſſi, Chanteur Italien. C, 303.
Buſſoni, Chanteur Italien. C, 306.
Buſſy d'Amboiſe, Poëte lyrique. D, 48.
Buſſy Rabutin, Poëte lyrique. D, 49.
Buys, Compoſiteur Français. C, 399.
Buzzoleni, Chanteur Italien. C, 304.

C.

CACCIATI, Compoſiteur Italien. C, 174.
Caccino, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Cadence. Etymologie de ce terme. Sa définition. B, 30.
Cadier, Poëte du quinzieme ſiecle. B, 358.
Caffariello. Voyez *Majorana*.

Caffaro, Compoſiteur Italien. C, 174.
Cagliari, Cantatrice Italienne. C, 324.
Cahuſac, Poëte lyrique. D, 49.
Caignet, Compoſiteur Français. C, 399.
Cailhava, Poëte lyrique. D, 50.
Caillau (Maître Jean), & *Simon Caillau*, Poëtes du quinzieme ſiecle. B, 358.
Cailly, Poëte lyrique. D, 50.
Caimo (Joſeph), Poëte Muſicien. C, 253.
Cajon, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 601.
Calandrone, inſtrument à vent en uſage parmi les payſans d'Italie. A, 248.
Caldara, Compoſiteur Italien. C, 175.
Calegari, Compoſiteur Italien. C, 176.
Caligula, Empereur, Muſicien. C, 125.
Caliſſoncini, eſpece de mandoline. A, 291.
Callimaque, *Poëte Grec. C*, 10.
Callinus, Poëte Grec, inventeur des vers élégiaques. C, 10.
Calpurnius (*Titus*), Poëte Latin. C, 40.
Calſabigi, Poëte lyrique Italien. C, 264.
Calviere, fameux Organiſte. C, 399.
Calvus (*Cornelius Licinius*), Poëte Latin. C, 40.
Calyce, nom de la chanſon des femmes amoureuſes. B, 124.
Cambini, Compoſiteur Français. C, 400.
Camefort, Compoſiteur Français. C, 400.
Camille Perego, Poëte & Muſicien. C, 253.
Campeggi, Poëte lyrique Italien. C, 2.
Campelli, Compoſiteur Italien. C, 176.
Campion, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 602.
Campiſtron, Poëte lyrique. D, 51.
Campra, fameux Compoſiteur. C, 401.
Camuſſi, Cantatrice célebre. C, 321.
Camus (le), Compoſiteur Français. C, 401.
Candeille, Compoſiteur Français. *Ibid.*
Candi, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Canini, Chanteur Italien. C, 315.
Canneri, Chanteur Italien. C, 302.
Canobio, Auteur Latin ſur la muſique. C, 337.
Canon, ce que c'eſt; exemples. B, 50.
Cantelli, Chanteur Italien. C, 309.
Canus, Muſicien Grec. C, 81.
Capelains de Laon, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 178.
Capella, Poëte Latin. C, 40.
Capella (*Martianus*), Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 140.
Capelli, Compoſiteur Italien. C, 176.
Capitolins (Jeux.); leur origine. A, 96.
Caprio, Chanteur Italien. C, 301.
Capua (Rinaldo dà), Compoſiteur Italien. C, 177.
Carapella, Compoſiteur Italien. C, 177.
Caraſaux, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 178.
Caravaggio (Jean-Jacques Caytoldi de) Poëte Muſicien. C, 253.
Carboni, Chanteur Italien. C, 309.
Carcani, Compoſiteur Italien. C, 177.
Cardan, Auteur Latin ſur la muſique. C, 337.
Cardonne, Compoſiteur Français. C, 402.
Cardat, Voyez *Subiet*.
Careſana, Compoſiteur Italien. C, 177.
Careſtini, Chanteur Italien. C, 313.
Cariatta ou *Carouſi*, habile Muſicienne. C, 498.
Caribaldi, excellent Chanteur bouffon. C, 319.
Cariſſimi, Compoſiteur Italien. C, 177.
Carius, Muſicien Grec. C, 81.
Carlani, Chanteur Italien. C, 316.
Carli, Chanteur Italien. C, 307.
Carminati, Chanteur Italien. C, 307.
Carneus, Muſicien Grec. C, 81.
Carniens (Jeux); leur origine. A, 81.
Caroli, Compoſiteur Italien. C, 177.

Caroſo, Auteur Italien ſur la muſique. C, 337.
Carpiani, Compoſiteur Italien. C, 178.
Carré, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 602.
Autre *Carré*. C, 603.
Caſale, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Caſali. Auteur Italien ſur la muſique. C, 337.
Caſali, Compoſiteur Italien. C, 178.
Caſaubon, Ecrivain Français ſur la muſique, C, 603.
Caſella, très-ancien Compoſiteur Italien. C, 178.
Caſſagne (la), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 603.
Caſſagne, Poëte lyrique. D, 52.
Caſſani, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Caſſarini, Cantatrice Italienne. C, 327.
Caſſiodore, Ecrivain Latin ſur la muſique, C, 155.
Caſſius, Poëte Latin. C, 40.
Caſtagnettes, inſtrument de percuſſion, moderne. A, 280.
Caſtagnettes des Turcs. A, 281.
Caſtagnettes des Cophtes. Ibid.
Caſtel ou *Chaſtel* (Robert ou Robins de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 178.
Caſtel (le P.). Son clavecin de couleurs. A, 352 & *ſuiv*.
Caſtel, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 605.
Caſtelli, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Caſtelli, Chanteur Italien. C, 307.
Caſtelli, Compoſiteur Italien. C, 178.
Caſtelli, Chanteur Italien. C, 303.
Caſtelli, Chanteur Italien. C, 304.
Caſtilly, Chanteuſe. C, 499.
Caſtor & Pollux (Jeux de); leur origine à Rome. A, 96.
Caſtoreo, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Caſtration, opérée à Rome à certains pantomimes, pour leur conſerver le corps plus ſouple. A, 67.
Caſtro, Compoſiteur. C, 499.
Caſtro, Compoſiteur Français. C, 402.
Caſtrovillari, Compoſiteur Italien. C, 178.
Caton (*Valerius*), Poëte Latin. C, 41.
Catulle (*Caius Valerius*), Poëte Latin. C, 41.
Cavaliere (Emilio del), Compoſiteur Italien. C, 178.
Cavalli, Compoſiteur Italien. C, 179.
Cavana, Chanteur Italien. C, 310.
Caupains (Arnould), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 178.
Caurroy, Compoſiteur Français. C, 402.
Caux (de), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 605.
Caylus, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 606.
Cecchi, Chanteur Italien. C, 305.
Cecilius (*Statius*), célebre Poëte comique Latin. C, 42.
Celi, Cantatrice Italienne. C, 328.
Celmis, Muſicien Grec. C, 81.
Cenacchi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Cephallen, Muſicien Grec. C, 81.
Cepheſias, Muſicien Grec. C, 81.
Cephiſeus & *Python*, Muſiciens Grecs. C, 81.
Cepion, Muſicien Grec. C, 81.
Cérès (Jeux de); leur origine. A, 98.
Cerone, Auteur Italien ſur la muſique. C, 337.
Cerreto, Auteur Italien ſur la muſique. C, 337.
Certon, Compoſiteur Français. C, 404.
Ceſati, Cantatrice Italienne. C. 327.
Ceſte, ſorte de combat ſingulier. A, 71.
Ceſti, Compoſiteur Italien. C. 179.
Chabanon, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 506.

Chabanon (de) Poëte lyrique. D, 52. D, 54.
Chalemie ou *Zampogne*, inſtrument à vent des modernes. A, 248.
Chales, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 610.
Chalumeau, inſtrument des anciens ; ſa forme. A, 222.
Chalumeau ou *Zampogne*, inſtrument à vent des anciens. A, 248.
Chambonnieres, Muſicien. C, 499.
Chameleon Pontique, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 141.
Chamfort, Poëte lyrique. D, 57.
Champein, Compoſiteur Français. C, 404.
Champion, Organiſte. C, 499.
Chancelier de Paris, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 178.
Chanoine de S. Quentin (le), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 178.
Chanſon. Dans l'antiquité chaque état avait les ſiennes particulieres ; exemples. B, 116, *& ſuiv.*
Chanſons étoient anciennement en Latin, avant la langue Romance. B, 144.
Chanſons à boire. Les premieres ont été faites par Baïf & Ronſard. A, 116.
Chant ou *Mélopée*. Ce que c'était chez les anciens. A, 7.
Chapelain, Poëte lyrique. D, 65.
Chapelle, Poëte lyrique. D, 65.
Chapelle (la), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 610.
Chapotin, Muſicien. C, 499.
Chardon de Croiſilles, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 178.
Charles IX, Poëte lyrique. D, 66.
Charleval, Poëte lyrique. D, 68.
Charpentier, Compoſiteur Français. C, 404.
Chartrain, Compoſiteur Français. C, 405.
Chartres (Mathieu, Vidame de). B, 178.
Chaſſé, habile Chanteur. C, 500.
Chaſtel (Robert du) Chanſonnier ancien. B, 180.
Chateaubrun, Poëte lyrique. D, 75.
Chatelain (Georges), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 358.
Chaſtellux, Poëte lyrique. D, 70.
Chardavoine, Compoſiteur Français. C, 404.
Chaulieu, Poëte lyrique. D, 76.
Chauſſée (la), Poëte lyrique. D, 82.
Chefdeville, Joueur de muſette. C, 501.
Chelleri, Compoſiteur Italien. C, 180.
Chelleri, Cantatrice Italienne. C, 323.
Chelys, inſtrument à corde des anciens. A, 241.
Chemin (du), Compoſiteur Français. C, 405.
Chenevières, Poëte lyrique. D, 82.
Chevrette, inſtrument champêtre. A, 292.
Cherille, Poëte Grec, inventeur des maſques. C, 80.
Cheron, Compoſiteur Français. C, 405.
Chevalier (Dlle.) Chanteuſe. C, 501.
Chevaliers (Gueſves), Chanſonn. ancien. B, 180.
Chiaramonti, Chanteur Italien. C, 316.
Chiaravelle, Chanteur Italien. C, 304.
Chiari, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Chiarini, Compoſiteur Italien. C, 180.
Chiarito, Chanteur Italien. C, 300.
Chiavacci, Cantatrice Italienne. C, 330.
Chiecarelli, Cantatrice Italienne. C, 323.
Chiertain ou *Certain*, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 180.
Chiochetti, Compoſiteur Italien. C, 180.
Chiphonie ou *Cyfoine*, *Sifoine*, *Symphonie*. A, 292.
Chiquelier (M.). Son clavecin ſelon le *tempérament*. A, 345.
Chiron, Muſicien Grec. C, 82.
Chiſon (Jacques de) ou *Kiſon*, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 180.

Chiuſi, Cantatrice célèbre. C, 32.
Chœur. Son origine; ce que c'était chez les anciens. A, 10.
Chœur des Egliſes. Origine de ce nom. A, 115, *note*.
Cholet, Chanteur. C, 501.
Chomachios. Nom Grec du Nome pour les flûtes. B, 126.
Choquel, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 600.
Chorebe, Muſicien Grec. C, 82.
Chorion. Nom Grec des chanſons en l'honneur de Cybèle. B, 126.
Chorobenite. Inſtrument inconnu maintenant. A, 281.
Choron. Inſtrument à cordes peu connu. A, 293.
Chretien, Compoſiteur Français. C, 405.
Chretien de Troye, Chanſonn. du douzieme ſiecle. B, 147.
Chreſtien de Troyes, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 181.
Chriſtini, Chanteur Italien. C, 310.
Chromatique. Ce que c'eſt. B, 38.
Chromatique. Son origine. A, 33.
Chromatique (genre). Ce que c'étoit chez les anciens. A, 7.
Chryſogon, Muſicien Grec. C, 82.
Chryſotemis, Muſicien Grec. *Ibid.*
Ciallis, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Ciampi, Compoſiteur Italien. C, 180.
Ciceron. Ecrivain Lat. ſur la muſiq. C, 155.
Ciceron, réfuté ſur ce qu'il prétend que d'habiles Muſiciens peuvent, par un ſimple prélude de flûte, connaître le genre de piece qu'on va jouer. A, xj.
Cicognani, Chanteur Italien. C, 318.
Cigognini, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Ciſolelli, Compoſiteur Français. C, 405.
Ciſra, Compoſiteur Italien. C, 181.
Cinciarino, Auteur Italien ſur la muſique. C, 337.
Cineſias, Muſicien Grec. C, 83.
Cinna (*Caius Helvius*), Poëte Latin. C, 41.
Cinnira ou *Cythara*, inſtrument à cordes des anciens. A, 241.
Cioni, Chanteur Italien. C, 302.
Cipriotti, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Circilini, Chanteur Italien. C, 307.
Cirillo, Compoſiteur Italien. C, 181.
Cirque (Jeux du). Leur origine à Rome. A, 90.
Clair (le), habile Muſicien. C, 502.
Clairambault, Compoſiteur & habile Organiſte. C, 406.
Clairon, inſtrument à vent des modernes; eſpece de trompette. A, 249.
Clairon (Dlle.), Chanteuſe. C, 502.
Claquebois, inſtrument de percuſſion. A, 281.
Clari, Compoſiteur Italien. C, 181.
Clarinet ou *Clarinette*, inſtrument à vent connu en France depuis environ 30 ans. A, 249.
Diapaſon & gamme de cet inſtrument. *Ibid. & ſuiv.*
Claude, Compoſiteur Français. C, 406.
Claudien, Poëte Latin. C, 41.
Claudin, Chanteur. C, 503.
Clavecin. Sa deſcription. A, 343.
Clavecin à touches garnies de buffle. A, 346 & *ſuiv.*
Cleanthe, Poëte Grec. C, 11.
Clediere, Chanteur. C, 503.
Clefs convenables à chaque eſpece de voix; leur poſition. C, 638.
Clement, Compoſiteur Français. C, 406.
Cleodeme, Muſicien Grec. C, 83.
Cleomaque, Muſicien Grec. C, 83.
Cleomene ſurnommé *le Rhapſode*, Muſicien Grec. C, 83.
Cleon, Muſicien Grec. *Ibid.*
Clereau, Compoſiteur Français. C, 407.

Clerici, Chanteur Italien. C, 302.
Clermont (Comte de), Chanſonnier du quinzieme ſiecle. B, 359.
Clinias, Poëte & Muſicien Grec. C, 83.
Clochette, ſorte d'air fort à la mode du tems de Charles IX. A, 113.
Clonas, Muſicien & Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 141.
Clos de Chanderlo, Poëte lyrique. D, 83.
Cocchi, Compoſiteur Italien. C, 181.
Cocchi, Cantatrice Italienne. C, 322.
Cæſar, Poëte Provençal du quatorzieme ſiecle. B, 182.
Coferati, Auteur Italien ſur la muſique. C, 338.
Colachon, inſtrument à cordes, qui n'eſt plus d'uſage. A, 293.
Colardeau, Poëte lyrique. D, 84.
Colars le Bouteiller. Voyez *Bouteiller*.
Colaſſe, Compoſiteur Français. C, 407.
Colin Muſet. Voyez *Muſet*.
Collé, Poëte lyrique. D, 86.
Colletet, Poëte lyrique. D, 91.
Colletti, Compoſiteur Italien. C, 181.
Colonna, Compoſiteur Italien. C, 181.
Autre *Colonna*. C, 182.
Colonna, Auteur Italien ſur la muſique. C, 338.
Coltellini, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Cominelli, Poëte lyrique Italien. C, 267.
Comini, Maître de muſique, & amant de Marguerite de Valois. A, 122.
Comique (Nome). A, 35.
Comique. Nom d'un nome propre à la comédie. B, 126.
Comma de Pythagore. Ce que c'eſt. B, 43.
Comma. Ce que c'eſt. B, 7.
Comma. Combien on en diſtingue. B, 10.
Compitaux (Jeux). Ce que c'était. Leur origine. A, 98.
Compoſiteurs Italiens. Voyez-en la liſte par ordre chronologique, *page* 245 *& ſuiv.*
Compoſition. En quoi conſiſte. B, 12.
Concert ſpirituel. Son établiſſement. A, 413.
Conciolini, Chanteur Italien. C, 318.
Concordant ou *Baryton*. Etendue de cette voix. B, 26.
Condamine (la), Poëte lyrique. D, 91.
Connas, Muſicien Grec. C, 84.
Conſonances parfaites. Ce que c'eſt. B, 11.
Conſtantin, célebre Violon. C, 503.
Conſuales (Jeux). Leur origine. A, 90.
Conti, Cantatrice Italienne. C, 328.
Conti. Deux Muſiciens Italiens de ce nom. C, 182.
Conti, Chanteur Italien. C, 315.
Conti, Poëte lyrique Italien. C, 267.
Contre, inſtrument à vent peu connu. A, 257.
Contre-baſſe, inſtrument très-connu, à cordes & à archet. A, 293.
Contredit (Andrieu André ou Pierre), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 182.
Contre-point. Ce qu'on entendait autrefois par ce mot. Ce que c'eſt maintenant. B, 51.
Contre-point double. Ce que c'eſt. B, 52.
Coppola, Poëte lyrique Italien. C, 267.
Coquillart, Chanſonn. du quinzieme ſiecle. B, 359.
Cor de chaſſe, inſtrument à vent. Son diapaſon. A, 252.
Cor des Turcs. Autre inſtrument à vent. A, 255.
Cor de chaſſe antique. Comment fait. A, 223.
Coralli, Chanteur Italien. C, 308.
Corbet, Joueur de guittare. C, 503.
Corbie (Maître Pierre de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 182.
Corbie (Rouſins de), Chanſonn. du même tems. *Ibid.*
Corbie (Vielard de), contemporain des précédens. *Ibid.*

Cordans, Compoſiteur Italien. C, 18[illegible]
Cordes à boyaux. Leur invention. A, 242.
Corelli, fameux Muſicien & Compoſiteur Italien. C, 182.
Coreſi, Cantatrice célèbre. C, 321.
Corinne, femme Grecque célebre par ſes poéſies. C, 11.
Cor[illegible]ini, Chanteur Italien. C, 316.
Corneille (les deux), Poëtes Français. D, 93.
Cornemuſe, inſtrument à vent qui n'eſt guères en uſage que dans les campagnes. A, 255.
Cornet ancien, inſtrument des anciens. A, 223.
Cornet de chaſſe. Ibid.
Cornet double. 224.
Cornet d'Alexandre. Ibid.
Cornet, inſtrument à vent, moderne. A, 256.
Cornet redoublé: c'eſt le cor de chaſſe. *Ibid.*
Cornet des Turcs, inſtrument à vent. A, 256.
Cornet, Compoſiteur Français. C, 407.
Cornille. Deux Muſiciens de ce nom. C, 504.
Corradi, Poëte lyrique Italien. C, 267.
Corteccia, Compoſiteur Italien. C, 183.
Cortoncino. Voyez *Archi*.
Coſomèdes, Poëte Grec & Muſicien. C, 11.
Coſta, Chanteur Italien. C, 307.
Coſta, femme célebre par ſes ouvrages lyriques. C, 267.
Coſta, Cantatrice Italienne. C, 318.
Coſta, Compoſiteur Italien. C, 183.
Coſta, Cantatrice Italienne. C, 322.
Coſtantini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Coſtanzi, Compoſiteur Italien. C, 183.
Coſtanzy, Chanteur Italien. C, 311.
Coſte (la), Compoſiteur Français. C, 407.
Coſteley, Organiſte. C, 504.
Cotin, Poëte lyrique. D, 94.
Cotta, Cantatrice Italienne. C, 325.
Cottereau, Compoſiteur Français. C, 408.
Cottino. Voyez *Galli Cottini*.
Coucy (le Châtelain de), Chanſonnier du douzieme ſiecle. B, 147.
Coucy (le Comte de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 182.
Coucy (le Châtelain). B, 183.
Coulanges, Poëte lyrique. D, 94.
Coupele (Pierre de la), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 183.
Couperin, Compoſiteur Français, fameux Organiſte. C, 408.
Couperin, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 610.
Coupillet ou *Coupillier*, Compoſiteur Français. C, 409.
Courbeſt, Compoſiteur Français. C, 410.
Couroierie (Eudes de la), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 184.
Courtaut, eſpece de baſſon. A, 256.
Couſu, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 610.
Craon (Pierre de), Chanſonnier ancien. B, 184.
Craon (Maurice de), autre Chanſonnier qu'on confond avec le précédent. *Ibid.*
Cratès, Poëte Grec. C, 11.
Cratès, Muſicien Grec. C, 84.
Cratinus, Poëte comique Grec. C, 11.
Crebillon pere, Poëte Français. D, 95.
Creſcimbeni, Cantatrice Italienne. C, 322.
Crexus, Muſicien Grec. C, 84.
Cricchi, Chanteur Italien. C, 316.
Critias, Muſicien Grec. C, 84.
Crivellati, Auteur Italien ſur la muſique. C, 338.
Crotale d'Arménie. A, 282.
Crotale, ſiſtre des anciens. Sa forme. A, 234.
Crouma, eſpece de caſtagnettes. A, 282.
Cruciati, Compoſiteur Italien. C, 183.
Cubieres (de), Poëte lyrique. D, 97.

Cugnier, Muſicien habile. C, 504.
Autre *Cugnier*. C, 505.
Cuſſe (Antoine de), Poëte du quinzieme ſiecle B, 360.
Cuiſine, ſelon les loix de la muſique. B, 12, &c.
Cypeda, Poëte lyrique Italien. C, 268.
Cupelin, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 184.
Curis (de), Poëte lyrique. D, 99.
Cuveliers (Jean le), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 184.
Cuvillier, Chanteur. C, 505.
Cuzzoni Sandoni, Cantatrice Italienne. C, 326.
Cymbales maronites. A, 282.
Cymbales d'Armenie. Ibid.
Cymbales, inſtrument de percuſſion. Leur forme. A, 234.

D.

Dagincourt, Organiſte. C, 410.
Dambrius, Compoſiteur Français. C, 410.
Damien (Benoît), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 360.
Damnanaé, Prêtre de Jupiter, inventeur du tambour. C, 84.
Damon, Ecrivain Grec ſur la Muſique. C, 141.
Damophile, femme Grecque célebre par ſes poéſies. C, 12.
Danchet, Poëte lyrique. D, 99.
Dancourt, Poëte lyrique. D, 102.
Dandrieu, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 610.
Danoiſes (Chanſons). B, 397.
Danſe. Ce que ſignifiait anciennement ce mot. A, 63.
Danſeurs de corde parurent à Rome du tems de Galba. A, 47.
Danzy, Cantatrice Italienne. C, 330.
Daphnis, Berger de Sicile, inventeur du chalumeau. C, 84.
Darcis, Compoſiteur Français. C, 410.
Darès, Poëte Grec. C, 12.
Darinel, Poëte lyrique. D, 100.
Dati, Chanteur Italien. C, 304.
David, Poëte lyrique Italien. C, 268.
Dauphine de Sartre, femme célebre par ſes connaiſſances, & bonne Muſicienne. C, 410.
De Baigne, Compoſiteur Français. C, 411.
Décennales (Jeux): il faut *Décennaux*, à l'exemple de *Compitaux*. Leur objet. A, 99.
Déliens (Jeux). Leur origine. A, 89.
Dell'acqua, Chanteur Italien. C, 303.
Demi-tons. Ce que c'eſt. B, 10.
Démoclès, Muſicien Grec. C, 85.
Démocrite, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 142.
Démocrite, Muſicien Grec. C, 85.
Demodocus, Muſicien Grec. C, 85.
Demoz, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 611.
Demurat, Chanteur. C, 506.
Dentice, Auteur Italien ſur la muſique. C, 338.
Denys l'ancien, Poëte Grec. C, 12.
Denys le Periegete, Poëte Grec. *Ibid.*
Denys de Thebes, autre Poëte Grec & Muſicien. *Ibid.*
Denys d'Halicarnaſſe, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 142.
Deſaides, Compoſiteur Français. C, 411.
Deſaugiers, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 612.
Desboulmiers, Poëte lyrique. D, 102.
Des Broſſes, Compoſiteur Français. C, 411.
Deſcartes, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 613.

Deſcartes, Auteur Latin ſur la muſique. C, 338. (C'eſt le même).
Desforges Maillard, Poëte lyrique. D, 102.
Deshoulieres (Mad.) Poëte lyrique. D, 103.
Desmahis, Poëte lyrique. D, 104.
Deſmarets, Poëte lyrique. D, 104.
Deſmarets, Compoſiteur Français. C, 411.
Deſmatins (Dlle.) Chanteuſe. C, 506.
Deſmazures, habile Organiſte. C, 413.
Deſormery, Compoſiteur Français. C, 413.
Deſportes, Poëte lyrique. D, 105.
Deſpreaux. Pluſieurs Muſiciens de ce nom. C, 506.
Deſroſiers, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 615.
Deſſein dans la muſique. Ce que c'eſt. On l'appelle à préſent *motif*. B, 49.
Deſtouches, Compoſiteur Français. C, 413.
Deſtouches, Muſicien. C, 506.
Diaſtaltique (Nome). A, 35.
Diatoniques (ſons). Ce que c'eſt. B, 15.
Diatonique. Son origine. A, 33.
Diatonique (genre). Ce que c'était chez les anciens. A, 7.
Diatonique. De quel nombre ce genre réſulte. B, 8.
Dicorde, inſtrument à corde des anciens. A, 242.
Diderot, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 615.
Didyme d'Alexandrie, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 143.
Dies iræ, *&c.* (proſe), compoſée par Thomas Celanus, Frere mineur Franciſcain au treizième ſiecle. A, 108.
Dièſe. Origine de ce nom. A, 33.
Diocles, Muſicien Grec. C, 85.
Diocles, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 143.
Diodore, fameux Muſicien Grec. C, 86.
Diogène Laërce, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 143.
Dion, Muſicien Grec. C, 86.
Dionigi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 338.
Dionyſodore, Muſicien Grec. C, 86.
Diſſonances mineures, formées par la ſeptieme. B, 11.
Diſſonances imparfaites. Ce que c'eſt. B, 11.
Dithyrambique (Nome). A, 35.
Didyme, Muſicien Grec. C, 87.
Dyoniſodote, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 143.
Doete de Troyes, Virtuoſe fameuſe par ſa beauté, ſa voix, ſon talent pour la poéſie & la muſique. B, 184.
Donadelli, Chanteur Italien. C, 304.
Doni, Auteur Italien ſur la muſique. C, 338.
Doré, Compoſiteur Français. C, 414.
Doricus, Muſicien Grec. C, 86.
Dorien (Mode). A, 35.
Dorien (Mode). Ce que c'était chez les anciens. A, 7.
Dorien (Mode) était employé chez les anciens, pour peindre les batailles. A, xj.
Dorion, Muſicien Grec. C, 86.
Doriot, Compoſiteur Français. C, 414.
Dornel, habile Organiſte. C, 414.
Dorſene (*Fabius*), Poëte Latin. C, 42.
Dotti, Cantatrice Italienne. C, 325.
Douai (Pierre de), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 185.
Douche (Andrieu), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 185.
Draghi, Compoſiteur Italien. C, 183.
Dran (le), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 617.
Dregnan de Lille (Marotte ou Marie), connue par ſon talent pour la poéſie. B, 185.

Dreuillet (Mad.), Poëte lyrique. D, 112.
Dubois, Muſicien. C, 506.
Dubois (Dlle.), Chanteuſe. C, 506.
Du Breuil, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 618.
Duché de Vancy, Poëte lyrique. D, 113.
Ducis, Poëte Français. D, 113.
Duclos, Poëte Français. D, 115.
Duguet, Compoſiteur Français. C, 414.
Dumenil, Chanteur. C, 506.
Dumont, habile Organiſte. C, 414.
Dumourier, Poëte Français. D, 115.
Dun, Chanteur. C, 507.
Duni, habile Compoſiteur. C, 415.
Duphly, Compoſiteur Français. C, 417.
Dupont, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 620.
Duport, excellent Violoncelle. C, 507.
Dupuis, Auteur Français ſur la muſique. C, 620.
Durand, Poëte & Chanſonnier du treizieme ſiecle. Anecdote ſur lui. B, 185.
Durant, Poëte Français. D, 115.
Durante, fameux Compoſiteur Italien. C, 184.
Duraſtanti, Cantatrice Italienne. C, 324.
Durazzo, Poëte lyrique Italien. C, 268.
Duval (Mlle.) Auteur de la muſique d'un opéra. C, 417.

E

Echelle. Ce que c'eſt en muſique. B, 37.
Echelle muſicale des Chinois. A, 373. *note*.
Echembrote, Muſicien Grec. C, 87.
Eckard, Muſicien. C, 507.
Ection, Muſicien Grec. C, 87.
Eleuthere, Muſicien Grec. *Ibid.*
Eliſi, Chanteur Italien. C, 316.
Elmi, Compoſiteur Italien. C, 185.
Empedocle, Philoſophe & Poëte Grec. C, 12.
Endematie, nome propre à une danſe des Argiens. B, 126.
Enchiriades, Auteur Français ſur la muſiq. C, 620.
Enckeſius, mot Hongrois qui ſignifie Maître de muſique. A, 158.
Enclos (l') Muſicien, & pere de Ninon. C, 516.
Engramelle (le P.) Auteur Français ſur la muſique. C, 620.
Encomiaſtique (Nome). A, 35.
Enharmonique. Ce que c'eſt. B, 39.
Il y en a de deux eſpeces. B, 41.
Comment formé. B. 11.
Son origine. A, 33.
Enharmonique (genre). Ce que c'était chez les anciens. A, 7.
Enharmoniques (*Sons.*) Ce que c'eſt. B, 15.
Ennius (*Quintus*), Poëte Latin. C, 42.
Eolien. Nome trochaïque. B, 126.
Epicharme, Poëte Grec. C, 13.
Epiclès, Muſicien Grec. C, 87.
Epigone, Muſicien Grec. C, 88.
Epigonium, inſtrument à cordes des anciens. A, 242.
Epilene, nom Grec de la chanſon des Vendangeurs. B, 125.
Epimenide, Poëte Grec. C, 13.
Epinicion, nom Grec de la chanſon des Vainqueurs. B, 125.
Eraſtocles, Muſicien Grec. C, 88.
Erba, Compoſiteur Italien. C, 185.
Ercolani, Poëte lyrique Italien. C, 269.
Erculeo, Compoſiteur Italien. C, 185.
Eriers (Th.), Chanſonn. ancien. B, 191.
Erotique (Nome.) A, 35.
Errars (Jean), Chanſonn. du quatorzieme ſiecle. B, 185.
Erremans (Dlle.), Chanteuſe. C, 508.
Errico, Poëte lyrique Italien. C, 269.

Eſchyle, Poëte Grec. C, 14.
Eſcurel (Jehannot de l'), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 360.
Eſope, Poëte Grec. C, 15.
Eſpinais (Gautier d'), Chanſonn. ancien. B, 191.
Eſpinais (Jacques de), pere du précédent, & comme lui Chanſonnier. *Ibid.*
Eſquiri (Jean d'), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 191.
Eſtenſe, Poëte lyrique Italien. C, 270.
Eſteve, Auteur Franç. ſur la muſiq. C, 623.
Eſtrée (d'), Muſicien. C, 508.
Eſuchaſtique (Nome) A, 35.
Eterio Stinfalico, Comp. Italien. C, 185.
Evangelius, Muſicien Grec. C, 88.
Eubulus, Muſicien Grec. C, 88.
Eucerus, Muſicien Grec. C, 89.
Euclide, Ecriv. Grec ſur la muſiq. C, 143.
Eudes, Muſicien. C, 508.
Evenus, Poëte Grec. C, 15.
Eufemie, Cantatrice Italienne. C. 320.
Euler, Auteur Latin ſur la muſique. C, 339.
Eumele, Muſicien Grec. C, 89.
Eumelus, Muſicien Grec. C, 89.
Eumolpe, Muſicien Grec. C, 89.
Eunope, Poëte Grec. C, 15.
Eunome, Muſicien Grec. C, 89.
Euphorion, Muſicien Grec. C, 89.
Eupolis, Poëte Grec. C, 15.
Euphranor, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 144.
Evremont (S.), Poëte lyrique. D, 117.
Euripide, fameux Poëte Grec. C, 15.
Euſtache, d'Amiens, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 191.
Euſtache le Peintre ou *de Reims*, autre Chanſonnier. B, 192.
Euſtache des Champs dit *Morel*, Poëte des treizieme & quatorzieme ſiecles. B, 361.
Euſtache (Me.), inventeur des romances, A, 112.
Exaudet, Muſicien. C, 508.
Eximeno, Auteur Italien ſur la muſique. C, 339.
Exodia, ſorte de petites pieces à Rome; c'était des ſatyres. A, 94.

F.

Faber, Auteur Latin ſur la muſique. C, 340.
Autre *Faber*. *Ibid.*
Fabiani, Cantatrice Italienne. C, 328.
Fabri, Cantatrice Italienne. C, 325.
Fabri, Chanteur Italien. C, 309.
Fabris, Chanteur Italien. C, 316.
Fabris, Chanteur Italien. C, 317.
Fabritii, Auteur Italien ſur la muſique. C, 340.
Fabrus, *Auteur Latin ſur la muſique*. C, 340.
Fachinelli, Cantatrice Italienne. C, 327.
Faenza, Chanteur Italien. C, 310.
Fagnani, Chanteur Italien. C, 303.
Faignient, Compoſiteur Français. C, 417.
Falbetti Nacci, Cantatrice célebre. C, 321.
Falbetti Ballerini. Ibid.
Fantini, Cantatrice Italienne. C, 321.
Fanton, Compoſiteur Français. C, 417.
Fare (la), Poëte lyrique. D, 117.
Faret, Poëte Chanſonnier du quinzieme ſiecle, vilipendé par Boileau. B, 363.
Farinello. Voyez *Broſchi*.
Favalli, Chanteur. C, 508.
Favart, Poëte Français. D, 119.
Fauſtini, Poëte lyrique Italien. C, 270.
Faye (la), Poëte lyrique. D, 123.
Feillée, Auteur Français ſur la muſique. C, 625.
Fel (Dlle.), célebre Chanteuſe. C, 510.
Felici, Compoſiteur Italien. C, 185.

Felici, Chanteur Italien. C, 303.
Feo, Compoſiteur Italien. C, 185.
Fenelon, Poëte lyrique. D, 124.
Fermelhuis, Poëte Français. D, 126.
Ferrand, Poëte lyrique. D, 126.
Ferrandini, Compoſiteur Italien. C, 185.
Ferrare (Louis Agoſtini de), Poëte Muſic. C, 253.
Ferrari, Poëte lyrique Italien. C, 270.
Ferrari, Compoſiteur Italien. C, 186.
Ferray, Chanteur. C, 508.
Ferri, fameux Chanteur Italien. C, 308.
Ferrieres (Raoul de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 193.
Ferrini, Chanteur Italien. C, 305.
Ferris (Lambert), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 193.
Ferté (Maître Hugues de la), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 194.
Feſcennins (vers). Ce que c'était à Rome. A, 92.
Feſtins. Ancienneté de l'uſage de chanter dans les feſtins. A, xv.
Fevre de S. Marc (le), Poëte lyrique. D, 128.
Fifre, inſtrument à vent très-connu. A, 257.
Finazzi, Chanteur Italien. C, 316.
Finckius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 340.
Finé, Auteur Latin ſur la muſique. C, 340.
Fini, Compoſiteur Italien. C, 186.
Fiore, Compoſiteur Italien. C, 186.
Fiorillo, Compoſiteur Italien. C, 186.
Fioroni, Compoſiteur Italien. C, 187.
Fiſchietti, Compoſiteur Italien. C, 187.
Flageolet, inſtrument à vent. A, 257.
Erreur de l'Encyclopédie relevée. *Ibid.*
Sa gamme. A, 258.
Fleſle, Chanteur. C, 508.
Fleury, Poëte lyrique. D, 128.
Fleury, Auteur Français ſur la muſique. C, 625.
Fleury, Muſicien. C, 509.
Floquet, Compoſiteur Français. C, 417.
Floraux (Jeux); leur origine. A, 99.
Florus (*Julius*), Poëte Latin. C, 44.
Flûtes des anciens. Leurs différentes formes. A, 224, & *ſuiv.*
Flûte. Son origine, ou plutôt ſa découverte. A, 141.
Flûte à bec des anciens. Origine du mot Latin *Tibia*. A, 225.
Flûte double des anciens. A, 227.
Flûte de payſan ou *Sifflet de Pan*, inſtrument des anciens. A, 228.
Flûte des ſacrifices des anciens. A, 229.
Flûte ſimple des anciens. A, 229.
Flûte Allemande ou *traverſiere*, inſtrument à vent très-connu. A, 259.
Flûte (*petite*) *à l'octave de la flûte traverſiere*. Sa gamme. A, 261.
Foggia, Compoſiteur Italien. C, 187.
Fogliani, Auteur Italien ſur la muſique. C, 340.
Foix (Ste.), Poëte lyrique. D, 128.
Folchi, Chanteur Italien. C, 303.
Folicaldi, Chanteur Italien. C, 319.
Font (la), Poëte Français. D, 128.
Fontaine (la), Poëte Français. D, 129.
Fontaine de Tournay (Jean de la), Chanſonnier ancien. B, 194.
Fontaines (des), Poëte lyrique. D, 131.
Fontana, Chanteur Italien. C, 306.
Fontana, Chanteur Italien. C, 313.
Fontana, Chanteur Italien. C, 314.
Fontanus, Poëte Latin. C, 44.
Fontenelle, Poëte Français. D, 132.
Fontenelle. Son prétendu bon mot ſur la ſonate. A, xij. *note.*
Formé, Muſicien. C, 509.
Formenti, Chanteur Italien. C, 302.
Forqueray, célebre Organiſte. C, 509.

Forti, Cantatrice Italienne. C, 322.
Foſſoyeurs. Chanſon qui leur étoit propre. B, 125.
Fournival, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 155.
Fournival (Richard de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 194.
Fous (Fête des) ou de l'Ane. Hiſtoire de cette fête ridicule. B, 232.
Fraguier, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 625.
Fraigne, Poëte Chanſonn. du quatorzieme ſiecle. B, 364.
Framery, Poëte lyrique. D, 133.
Franceſchini, Compoſiteur Italien. C, 187.
Franceſchini, Chanteur Italien. C, 305.
Franci, Chanteur Italien. C, 305.
Franciſque la Fornara, Chanteur habile. C, 510.
Francœur. Pluſieurs Compoſiteurs de ce nom. C, 418, *& ſuiv.*
François I, Poëte lyrique. D, 135.
Frangipani, Poëte lyrique Italien. C, 271.
Fredet, Chanſonnier du quinzieme ſiecle. B, 364.
Fredi, Cantatrice Italienne. C, 323.
Fremaux, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 195.
Freſny (du), Poëte lyrique. D, 140.
Frere, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 626.
Freſchi, Compoſiteur Italien. C, 187.
Freſchi, Auteur Latin ſur la muſique. C, 340.
Freſcobaldi, Compoſiteur Italien. C, 188.
Freſcobaldi, Chanteur Italien. C, 301.
Fretel ou *Fretiau*. C'eſt le ſifflet des Chaudronniers. A, 264.
Frezza, Compoſiteur Italien. C, 188.
Friſiani, Chanteur Italien. C, 304.
Friziari, Compoſiteur Français. C, 420.
Froiſſard (Jean), Poëte & Hiſtorien du quatorzieme ſiecle. B, 368.
Fronduti, Compoſiteur Italien. C, 188.
Frova, Chanteur Italien. C, 307.
Frugoni, Poëte lyrique Italien. C, 271.
Autre du même nom. *Ibid.*
Fugue. Ce que c'eſt. B, 51.
Fugue authentique. Ibid.
Fugue plagale. Ibid.
Fumagallo, Cantatrice Italienne. C, 327.
Fundanius, Poëte Latin. C, 44.
Funebres (Jeux.) Leur origine. [illegible] A, 94.
Furſtemberg (la). Air de Campra. C, [illegible]
Fuſconi, Poëte lyrique Italien. C, 271.
Fuſcus (Ariſtius), Poëte Latin. C, 41.
Fux, Auteur Latin ſur la muſique. C, 341.
Fuzelier, Poëte lyrique. D, 142.

G.

GABRIELI, Poëte lyrique Italien. C, 271.
Gabrieli, Compoſiteur Italien. C, 188.
Autre *Gabrieli*. Ibid.
Gabrieli, fameuſe Cantatrice Italienne. C, 329.
Gace Brulés (Maître), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 195.
Gaddi, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Gaffi, Compoſiteur Italien. C, 189.
Gaffurio, Auteur Latin ſur la muſique. C, 341.
Gaidifer, Chanſonnier ancien. B, 198.
Galarini, Compoſiteur Italien. C, 189.
Galathée, Muſicienne Grecque. C, 89.
Galeazzi, Compoſiteur Italien. C, 189.
Galilée & ſon fils ont écrit ſur la muſique. C, 342, *& ſuiv.*
Gallet, Poëte lyrique. D, 143.

Galliti, Chanteur Italien. C, 314.
Galli, Poëte lyrique Italien. C, 27.
Galli Cottini, Chanteur Italien. C, 302.
Gallo, Compoſiteur Italien. C, 189.
Gallo, Cantatrice Italienne. C, 327.
Gallus (*Cornelius*), Poëte Latin. C, 45.
Gallus, Chanteur. C, 510.
Galuppi, Compoſiteur Italien. C, 189.
Gamme de la muſiq. des Romains avant Gui d'Arezzo. A, 199.
Traduction de cette gamme, & application à la nôtre. *Ibid.*
Gamme de Gui d'Arezzo. A, 200.
Gamme. Nombre de vibrations qui produit chacun de ſes tons. B, 9.
Gandini, Cantatrice Italienne. C, 328.
Garde (la), Poëte lyrique. D, 147.
Garde (*de la*) Compoſiteur Français. C, 421.
Garnier, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 626.
Gaſpari, Chanteur Italien. C, 309.
Gaſparini, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Gaſparini, Auteur Italien ſur la muſique. C, 344.
Gaſparini, Compoſiteur Italien. C, 191.
Autre du même nom. *Ibid.*
Gaſſe, Auteur du douzieme ſiecle. B, 138.
Gaſſendi, Auteur Latin ſur la muſique. C, 345.
Gaviniés, Compoſiteur Français. C, 421.
Gaudence, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 144.
Gaudio, Compoſiteur Italien. C, 192.
Gautier, Compoſiteur Français. C, 422.
Gautier de Coincy, Bénédictin, Auteur de chanſons. B, 147.
Gautier Garguille, Poëte lyrique. D, 149.
Gauzargues, Compoſiteur Français. C, 422.
Gaye, Chanteur. C, 512.
Gazzaniga, Compoſiteur Italien. C, 192.
Gazzotti, Chanteur Italien. C, 307.
Gelais (Octavien de), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 372.
Gelais (Melin de S.), Poëte du quinzieme ſiecle, fils naturel du précédent. *Ibid.* 373.
Gélin, Chanteur. C, 511.
Geminiani, Ecrivain ſur la muſique. C, 627.
Geneſt, Poëte lyrique. D, 154.
Gennari, Chanteur Italien. C, 303.
Gentilini, Chanteur Italien. *Ibid.*
Gerault (S.), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 628.
Gerbert, Ecrivain Latin ſur la muſique. C, 629.
Germanicus, Poëte Latin. C, 46.
Gerſon, Auteur Latin ſur la muſique. C, 345.
Gervais, Compoſiteur Français. C, 425.
Geſſi, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Geſtes. En quoi conſiſtaient chez les anciens. A, 60, & *ſuiv.*
Geſualdo, Compoſit. Italien. Voy. *Venoſa*. C, 192.
Getulicus, Poëte Latin. C, 46.
Gherardeſca, Compoſiteur Italien. C, 192.
Gherardini, Chanteur Italien. C, 306.
Gheringhella, Cantatrice Italienne. C, 324.
Ghinolfo Dattari, Poëte Muſicien. C, 253.
Giacobbi, Compoſiteur Italien. C, 192.
Giacomelli, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Giannini, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Gianotti, Auteur Français ſur la muſique. C, 631.
Gibert, Compoſiteur Français. C, 425.
Gievency (Adam de), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 198.
Gigli, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Gigli, Cantatrice Italienne. C, 323.
Gigue (la). On eſt incertain ſi c'eſt un

inſtrument à vent ou à cordes. A, 265.
Gilbert, Poëte lyrique. D, 154.
Gilles, habile Compoſiteur Français. C, 426.
Gillier, Compoſiteur Français. C, 426.
Gingré, inſtrument Chaldéen.
Giorgi, Chanteur Italien. C, 314.
Ginault, Compoſiteur Français. C, 426.
Giro, Cantatrice Italienne. C, 327.
Girouſt, Compoſiteur Français. C, 427.
Giuliani, Cantatrice Italienne. C, 322.
Giuſti, Poëte lyrique Italien. C, 273.
Giuſti, Cantatrice Italienne. C, 324.
Giziello. Voyez *Conti*.
Glarean, Auteur Lat. ſur la muſiq. C, 345.
Glaucus, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 144.
Gluck, habile Muſicien. C, 427.
Gnacari, inſtrument de percuſſion. A, 236.
Gobin-de Reims, Chanſonn. au treizieme ſiecle. B, 198.
Goblain, Compoſiteur Français. C, 428.
Godard, Chanteur. C, 511.
Godeau, Poëte lyrique. D, 155.
Gogavin, Auteur Latin ſur la muſique. C, 345.
Gohorry, Poëte lyrique. D, 155.
Goldoni, fameux Poëte lyrique Italien. C, 273.
Golmanelli, Cantatrice Italienne. C, 322.
Gombaud, Poëte lyrique. D, 156.
Gombert, Muſicien Français. C, 428.
Gondouli, Poëte lyrique. D, 157.
Gongom, inſtrument des Hottentots. A, 221.
Gori, Poëte lyrique Italien. C, 274.
Gorlier, Auteur Français ſur la muſique. C, 631.
Gorlier, Compoſiteur Français. C, 428.
Goſſec, Compoſiteur Français. C, 428.
Goteſcale, Bénédictin. Chanſon de ſa compoſition. B, [illegible].
Goti, Chanteur Italien. C, 318.
Goudimel, Compoſiteur Français. C, 430.
Goupillier, Compoſiteur Français. C, 43[illegible].
Gout (Etienne), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 373.
Gozzi (Mad.) Poëte lyrique Italien. C, 275.
Grand-Chantre. Origine de cette fonction & du bâton qu'il porte. A, 113. *Note*.
Grandis, Chanteur Italien. C, 308.
Grange (la), Auteur Français ſur la muſiq. C, 631.
Grange Chancel (la), Poëte Français. D, 157.
Granier, Muſicien. C, 511.
Granier, Compoſiteur Français. C, 432.
Autre *Granier*. *Ibid*.
Graſſeſchi, Chanteur Italien. C, 301.
Gratius, Poëte Latin. C, 46.
Graziani, Compoſiteur Italien. C, 192.
Grazianini, Chanteur Italien. C, 304.
Greco, Compoſiteur Italien. C, 193.
Grecourt, Poëte Français. D, 158.
Grecs modernes. Leur amour pour la muſiq. A, 420, & *ſuiv*.
Chanſons Grecques. A, 424, & *ſuiv*.
Gregoire le Grand (S.) a écrit ſur la muſiq. C, 364.
Grégorien (Chant). Hiſtoire abrégée de la diſpute au ſujet du chant Grégorien & de l'Ambroiſien. A, 111.
Grenet, Compoſiteur Français. C, 433.
Greſſet, Auteur Français ſur la muſique. C, 631.
Greſſet, Poëte Français. D, 158.
Gretry, habile Compoſiteur Français. C, 433.
Grieviler, Chanſonnier ancien. B, 199.
Griffino, Compoſiteur Italien. C, 193.
Grimaldi, Chanteur Italien. C, 307.
Gros (le), habile Chanteur. C, 511.
Groſſi, Compoſiteur Italien. C, 193.

Groſſi,

Groſſi, Chanteur Italien. C, 307.
Groſſi, Chanteur Italien. C, 308.
Grotte (de la), Compoſit. Franç. C, 436.
Guadagni, fameux Chanteur Ital. C, 317.
Guaſetta Babbi, Cantatrice Italienne. C, 328.
Gualandi, Cantatrice Italienne. C, 325.
Guarducci, Chanteur Italien. C, 315.
Guarnerio, Compoſiteur Italien. C, 193.
Guazzini, Poëte lyrique Italien. C, 275.
Guerre (de la), femme célebre par ſes talens en muſique. C, 436.
Gueſippe, Muſicien Grec. C, 90.
Gueſte Beruſim, inſtrument de percuſſion. A, 236.
Gui d'Arezzo, fameux Ecrivain ſur la muſique. C, 345.
Guicciardi, Chanteur Italien. C, 307.
Guichard, Poëte lyrique. D, 160.
Guichard (Mlle.), Auteur agréable. D, 159.
Guichard, Poëte Français. D, 159.
Guiclet, Muſicien. C, 512.
Guidi, Poëte lyrique Italien. C, 275.
Guido d'Arezzo, Auteur de la gamme de muſique, telle que nous l'avons. C, 194.
Guidobono, Chanteur Italien, C, 303.
Guignon, célebre Violon. C, 512.
Guillaume (S.), Ecrivain Français ſur la muſique. C, 637.
Guillaume, Chanſonnier du tems de Philippe Auguſte. B, 198.
Guillaume le Flamand, Chanteur Italien. C, 300.
Guillemain, bon Violon. C, 513.
Guillet, Compoſiteur Français. C, 436.
Guilliaud, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 637.
Guimbarde; en Italien, *Spaſſa penziero*. A, 282.
Guiot, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 199.
Guiriots, nom des Chanteurs & Muſiciens Negres. A, 218.
Opinion que les Negres ont de ces Guiriots. *Ibid.*
Guittare, inſtrument à cordes, autrefois nommé *Guiterne*. A, 293.
Guizzardi, Poëte lyrique Italien. C, 275.
Gulielmi, Compoſiteur Italien. C, 193.
Gymniques (Jeux). Leur origine; définition. A, 94.
Gymnopédie, Nome ſur lequel danſaient les Lacédémoniennes nues. B, 126.

H.

HABERT, Poëte Français. D, 161.
Hadrianius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 352.
Haffenreffer, Auteur Latin ſur la muſique. C, 352.
Haguenier, Poëte Français. D, 161.
Halle (Adam de la), ſurnommé *le Boſſu*, Chanſonnier du quatorzieme ſiecle. B, 149.
Hamilton, Poëte lyrique. D, 163.
Haranc, bon Violon. C, 514.
Harmonica, inſtrument compoſé de verres. Il y en a un autre, inventé par M. Franklin. A, 283.
Harmonide, Muſicien Grec. C, 90.
Harny, Auteur dramatique. C, 375.
Harpalyce, nom de la chanſon des filles amoureuſes. B, 124.
Harpe appellée *cyniara* par les Latins. Son origine. A, 295.
Harpe (la), Poëte Français. D, 164.
Haudimont (d'), Compoſiteur Français. C, 437.
Hautbois, inſtrument très connu. Sa deſcription; ſa gamme. A, 265.
Hautbois de forêt, ſorte de hautbois plus agréable. A, 266.

Hebert, Troubadour célebre. A, 112.
Hedin (Jacques de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 199.
Hegemon, Poëte Grec, inventeur de la parodie. C, 16.
Hegemon, Muſicien Grec. C, 90.
Hele (d'), Poëte lyrique. D, 164.
Helinand, Poëte fameux ſous Philippe Auguſte, depuis canoniſé. B, 199.
Helvetius, Poëte Français. D, 164.
Hemiola, note noircie qui, par là, était diminuée de valeur. Ce terme encore uſité en Italie. A, 156.
Henaut, Poëte & Hiſtorien. D, 169.
Henry IV. Auteur de chanſons. D, 171.
Hepheſtion, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 144.
Heraclide de Pont, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 144.
Herbain, Compoſiteur Français. C, 437.
Hercule. Combien on en compte dans l'antiquité. A, 70. c.
Herodote, Muſicien Grec. C, 90.
Heroet, Poëte Français. D, 173.
Hermatias, Nome dactilique. B, 126.
Hermippe, Poëte Grec. C, 16.
Hermogene, Muſicien de Rome. C, 126.
Herſes (chanſons & poéſies). Ce que c'eſt. B, 419.
Heſiode, Poëte Grec. C, 16.
Hexarmonien, Nome d'une mélodie efféminée. B, 126.
Heyden, Auteur Lat. ſur la muſiq. C, 353.
Hieracien, Poëte Grec. C, 17.
Hieracien. Nom d'un des Nomes des Grecs. B, 126.
Hierax, Muſicien Grec. C, 91.
Hiner, Compoſiteur Français. C, 437.
Hiperboleien, Nome d'une mélodie efféminée. Voyez *Hexarmonien*. B, 126.
Hipparchion & *Rufinus*, deux Muſiciens Grecs. C, 91.
Hippias, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 144.
Hippaſus, Ecrivain Grec ſur la muſique. *Ibid.*
Hipponax, Poëte Grec. C, 17.
Hiſtrions. Leur établiſſement à Rome; origine du nom. A, 42.
Homere, Poëte Grec. C, 18.
Homet, Compoſiteur Français. C, 438.
Hongroiſe (muſique). Son origine; ſes commencemens. A, 157.
Honoraires (Jeux). Par qui inſtitués. A, 100.
Horace, excellent Poëte Latin. C, 47.
Hormus. Nom d'une danſe chez les Grecs. B, 127.
Hotteterre, *Ecrivain ſur la muſique*. C, 637.
Huet, Ecriv. Français ſur la muſiq. C, 637.
Hugues (Châtelain d'Arras), Poëte du treizieme ſiecle. B, 200.
Hugues le Maronniers, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 200.
Hugues le Roy, Auteur du *Vair Paleſroy*, vivait ſous S. Louis. B, 200.
Hulmandel, Muſicien. C, 515.
Hyagnis, Muſicien Grec. C, 91.
Hylas, Muſicien & Danſeur de Rome. C, 126.
Hyménée, nom de la chanſon des nôces. B, 125.
Hymne. Ce que c'eſt, & ſon origine. A, 10. B, 114.
Hymne, *Ut queant laxis*, &c. Son ancienneté. Compoſé ſur le rhythme d'une ode faite du tems de Sapho. A, 43.
Hymne, *Ut queant laxis*, &c. Son ancienneté. Compoſé ſur une ode d'Horace. A, 43.
Hypatoïde, nom d'un Nome grave chez les Grecs. B, 126.
Hypocritique (muſique). Ce que c'était chez les Grecs. A, 60, 64.

Hyper-Dorien (mode). A, 35.
Hyper-Lydien (mode). A, 35.
Hyper-Phrygien (mode). *Ibid.*
Hypo-Lydien (mode). *Ibid.*
Hyporchêmes, eſpece de cantique. B, 115.
Hyppias, Muſicien Grec. C, 91.
Hyppomachus, Muſicien Grec. C, 91.
Hypponax, Muſicien Grec. *Ibid.*
Hyſtié, Muſicien Grec. C, 92.

I.

Ja[illegible], Ecrivain Français ſur la muſique. C, 637.
Jades, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 145.
Jaléme, nom de l'une des trois chanſons lugubres des Grecs. B, 125.
Jamard, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 639.
Jamblique, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 145.
Jannequin, Compoſiteur Français. C, 438.
Janſon. Deux freres, excellens Violoncelles. C, 515.
Jarnowich, excellent Violon. C, 515.
Ibicus, Poëte Grec. C, 23.
Ibicus, Muſicien Grec. Anecdote ſur ſa mort. C, 92.
Ibinus, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 145.
Jean (S.) Poëte Français. D, 173.
Jean I, Duc de Bourbon, Poëte du quinzieme ſiecle. B, 374.
Jean de Lorraine (Mgr. de). Voyez *Sicile*.
Jean (le petit), Chanſonnier ancien. B, 200.
Jean l'Orgueneur, Poëte du treizieme ſiecl. B, 200.
Jeliotte, excellent Chanteur & bon Compoſiteur. C, 438.
Jerôme (S.) a écrit ſur la muſique. C, 364.
Jeuneſſe (Jeux de la). Par qui inſtitués. A, 100.
Jeux ſacrés. Leur origine. A, 89.
Jeux de coqs. Origine de ces jeux ou combats. A, 98.
Ignace, Diſciple des Apôtres, Muſicien Grec. C, 92.
Imbrices, ſorte d'applaudiſſement. A, 104.
Imitation. Ce que c'eſt en muſique. B, 40.
Improviſateurs. Leur ancienneté en Italie. A, 40. *a*.
Inſtrument ſacre d'Arménie. A, 284.
Inſtrumens des anciens, employés dans la navigation. A, 211.
Inſtrumens des anciens dans les funérailles. A, 213.
Dans les armées. A, 214.
Dans l'Egliſe. A, 215.
Inſtrumens des Hébreux. Leur diſtinction & leur énumération. A, 202, *& ſuiv.*
Inſtrumens des anciens pour les triomphes. A, 209.
Inſtrumens des anciens pour les ſacrifices. A, 207, *& ſuiv.*
Inſtrumens des anciens dans les jeux & fêtes publiques. A, 210.
Inſtrumens des anciens employés dans les feſtins. A, 212.
Inſtrumens Arabes. A, 379.
Leur conſtruction. A, 380, *& ſuiv.*
Inſtrumens Arabes. Leur énumération. A, 196, *& ſuiv.*
Inſtrumens Chinois. Ils ſont au nombre de huit: ce ſont huit corps ſonores primitifs. A, 139.
Inſtrumens Chinois de nouvelle conſtruction. Leur catalogue & la deſcription de chacun. A, 361, *& ſuiv.*
Inſtrumens Ruſſes. Leur conſtruction. A, 387.

Jodelle, Poëte Français. D, 173.
Jolage, Compoſiteur Français. C, 438.
Joliveau, Poëte Français. D, 174.
Jolly, Poëte Français. *Ibid.*
Jombarde, inſtrument à vent. A, 268.
Ion, Poëte Grec. C, 24.
Jomelli, Compoſiteur Italien. C, 194.
Jongleurs. Etymologie de ce nom. A, 111. *note.*
Iopas, Poëte Grec. C, 24.
Joſſelius, de Dijon, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 200.
Journet (Dlle.) Chant. très habile. C, 515.
Jozzi, Compoſiteur Italien. C, 316.
Iroquois. Leur muſique. B, 32.
Iſelaſtiques (Jeux). Ce que c'était. A, 98.
Iſidore (S.) a écrit ſur la muſique. C, 365.
Iſinardi (Paul), Poëte Muſicien. C, 254.
Iſlande. Chanſons de ce pays. B, 397, & *ſuiv.*
Iſles flottantes au ſon des flûtes. A, xvij.
Iſmenias, Muſicien Grec. C, 92.
Iſmenias, Joueur de flûte envoyé Ambaſſadeur en Perſe. A, xv.
Iſo, Compoſiteur Français. C, 438.
Iſthmiques (Jeux). Leur origine. Par qui inſtitués. A, 84.
Ivanovich, Poëte lyrique Italien. C, 175.
Jubileum. Son origine. A, 8.
Julie (Dlle.) Chanteuſe. C, 516.
Julie Vareſe, Poëte Muſicienne. C, 253.
Julien, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 640.
Jumilhac, Ecriv. Français ſur la muſiq. *Ibid.*
Juvenal, Poëte Latin. C, 49.
Juvigny (Rigoley de) Poëte Franç. D, 174.

K.

Kassuto, inſtrument des Negres. A, 221.
Kaukeſel (Maître Guibert de), Poëte du treizieme ſiecle. B, 200.
Kepler, Auteur Latin ſur la muſique. C, 353.
King, eſpece d'inſtrument Chinois, compoſé de ſeize pierres de différentes grandeurs, qui, expoſées au grand air, ſe durciſſent, deviennent ſonores, & rendent des ſons très doux & très brillans. A, 140.
Kinnor, inſtrument de percuſſion. A, 236.
Kirker, Auteur Latin ſur la muſique. C, 353.
Kohaut, Compoſiteur Français. C, 438.

L.

Laberius (*Decius*), Poëte Latin. C, 50.
Laceni (Oudart de), Chanſonn. du treiz. ſiecle. B, 200.
Lachievre, de Reims, Chanſonn. du treiz. ſiecle. *Ibid.*
Lago, Auteur Italien ſur la muſique. C, 354.
Laïs, fameuſe Courtiſanne, d'abord Muſicienne. C, 93.
Lais, nom des premieres chanſons. Son origine. B, 147, & *note*; 148, *note.*
Lais, ſorte de chanſons du tems de Charlemagne. A, 109.
Lainès, Poëte Français. D, 177.
Lalande, très habile Compoſiteur Français. C, 439.
Lalouette, Compoſiteur Français. C, 440.
Lambert, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 642.
Lambert (de S.), Auteur Français ſur la muſique. *Ibid.*
Lambert, Compoſiteur Français. C, 440.
Autre *Lambert*, Compoſiteur Français. C, 441.
Lambert l'aveugle, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 201.
Lambert (S.) Poëte Français. D, 180.
Lamia, Muſicienne Greque. C, 94.

Lamiras, Muſicien Grec. C, 94.
Lampadius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 354.
Lampon, Muſicien Grec. D, 94.
Lamprocles, Muſicien Grec. *Ibid.*
Lamprus, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 145.
Lamprus, Muſicien Grec. C, 94.
Lampugnani, Compoſiteur Italien. C, 195.
Lamy, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 643.
Lancelot, Ecrivain Français ſur la muſiq. *Ibid.*
Lancetti, Cantatrice Italienne. C, 327.
Landi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Landi, Poëte lyrique Italien. C, 276.
Landriano, Chanteur Italien. C, 306.
Lanfranco, Auteur Italien ſur la muſique. C, 354.
Lapis ou *Lapi*, *Compoſiteur Italien.* C, 196.
Laſcarini, Chanteur Italien. C, 302.
Laſus ou *Laſſus*, Muſicien Grec. C, 94.
Latilla, Compoſiteur Italien. C, 196.
Lattaignant, Poëte lyrique. D, 183.
Laugier, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 643.
Laujon, Poëte lyrique. D, 186.
Lavoye Mignot, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 644.
Laurencini, Auteur Latin ſur la muſique. C, 354.
Laurenti, Compoſiteur Italien. C, 196.
Laurenzani Conti, Cantatrice Italienne. C, 32[illegible].
Laurenzi, Compoſiteur Italien. C, 196.
Laures, Poëte Français. D, 196.
L'autel (de), Poëte Français. D, 199.
Leæna, Muſicienne & Courtiſanne Greque. C, 95.
Leardi, Chanteur Italien. C, 307.
Leardini, Compoſiteur Italien. C, 197.
Leblanc, Poëte Français. D, 199.
Lefevre, Compoſiteur Français. C, 442.
Autre *Lefevre. Ibid.*
Legat de Furcy, Compoſiteur Français. C, 442.
Legier, Poëte lyrique. D, 200.
Legrenzi, Compoſiteur Italien. C, 197.
Lemaire, Auteur du nom de la note *ſi.* B, 22.
Lemene, Poëte lyrique Italien. C, 276.
Lemoine de S. Denys, Chanſonnier ancien. B, 201.
Leo, Compoſiteur Italien. C, 197.
Leonard, Poëte lyrique. D, 200.
Leſina, Chanteur Italien. C, 304.
Levèns, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 644.
Leyre (de), Poëte lyrique. D, 201.
Liberati, Auteur Italien ſur la muſique. C, 354.
Libon, nom de l'Architecte qui bâtit le temple de Jupiter dans le bois ſacré des Jeux en Grece. A, 77.
Liccari, Cantatrice Italienne. C, 323.
Licors (Lambert), & *Alexandre Paris*, Troubadours célebres. A, 112.
Lille, Poëte Français. D, 203.
Lille (le Tréſorier de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 201.
Linant, Poëte Français. D, 208.
Lingendes (de), Poëte Français. D, 208.
Liniere, Poëte Français. *Ibid.*
Linos, nom de l'une des trois chanſons lugubres des Grecs. B, 125.
Linus, Muſicien Grec. C, 95.
Lionardi, Chanteur Italien. C, 301.
Liſi, Cantatrice Italienne. C, 323.
Liſtenius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 354.
Litanies compoſées par Pierre l'Hermite. A, 109.

Lityerſes, fils naturel de Mydas. La chanſon des Moiſſonneurs tirait de lui ſon nom. B, 121.

Livet, Muſicien. C, 517.

Livius Andronicus, Poëte Latin. C, 51.

Locatelli, Chanteur Italien. C, 306.

Lodi, Cantatrice Italienne. C, 326.

Logrorgino, Compoſiteur Italien. C, 198.

Lolichmium, nom d'un gymnaſe, près d'Olympie, ouvert à tous ceux qui voulaient combattre en littérature, en poéſie & en muſique. A, 80, *note*.

Lolli, Cantatrice Italienne. C, 322.

Lollio, Poëte lyrique Italien. C, 276.

Lonati, Poëte lyrique Italien. C, 276.

Lonati, Compoſiteur Italien. C, 198.

Longo, inſtrument des Negres. A, 221.

Lorente, Auteur Italien ſur la muſique. C, 354.

Lorris (Guillaume de), Troubadour célebre, Auteur du roman de *la Roſe*, continué par Jean de Meun. A, 112. B, 202.

Loſſius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 354.

Lotti, Compoſiteur Italien. C, 198.

Lotto, Poëte lyrique Italien. C. 277.

Louis (Mad.) habile Compoſitrice Françaiſe. C, 444.

Loulié, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 649.

Loure, inſtrument ſemblable à ce qu'on croit, à une muſette. A, 268.

Louvencourt (Mlle. de), Poëte Français. D, 209.

Louvois (Maître Jean de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 202.

Lu ou *Demi-tons*. Allégorie par laquelle les Chinois expliquent la découverte des douze demi-tons. A, 131.

Lucain, Poëte Latin. C, 51.

Luccheſi, Compoſiteur Italien. C, 199.

Luccheſini, Poëte lyrique Italien. C, 277.

Lucchini, Poëte lyrique Italien. C, 277.

Lucien, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 145.

Lucilius, Poëte Latin. C, 52.

Lucini, Chanteur Italien. C, 301.

Lucio ou *Luzzo*, Compoſiteur Italien. C, 199.

Lucrece (*Titus Carus*), Poëte Latin. C, 53.

Lully, très habile Compoſiteur Français. C, 444.

Lupi, Compoſiteur Français. C, 44[illegible].

Luſcinius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 354.

Luſſan (Mlle. de), Auteur diſtinguée. D, 209.

Luſſay (Antoine de), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 374.

Luth, inſtrument qui reſſemble à la guitarre. A, 299.

Luth. Etymologie du nom de cet inſtrument qui vient de l'Arabe. A, 193.

Luzzaſchi, Compoſiteur Italien. C, 199.

Lycaon, Muſicien Grec. C, 96.

Lycophron, Poëte Grec. C, 24.

Lydien, inſtrument apporté en Italie par les Arcadiens. A, 40.

Lydien, nome trochaïque. B, 126.

Lydien (mode). A, 35.

Lydien (mode). Ce que c'était chez les anciens. A, 7, 35.

Lydien-mixte (mode) était employé chez les anciens pour exprimer la *triſteſſe*. A, xj.

Lyre, inſtrument à cordes des anciens. A, 242.

Lyre Moſcovite. A, 299.

Lyſandre, Muſicien Grec. C, 96.

Lyſias, Muſicien Grec. C, 97.

Lytierſe, Muſicien Grec. *Ibid.*

M.

Macari, Compoſiteur Italien. C, 200.
Macer (*Emilius*), Poëte Latin. C, 53.
Machau (Guillaume de), Poëte du quatorzieme ſiecle. B, 374.
Macrobe, Ecrivain Latin ſur la muſique. C, 169.
Madin, Compoſiteur Français. C, 448.
Maffei, célebre Poëte lyrique Italien. C, 277.
Maffei, Auteur Italien ſur la muſique. C, 354.
Mafra Kitha, inſtrument à vent des Hébreux. A, 230.
Magadis ou *Magades*, inſtrument à cordes des anciens, dont *ſe ſervait Anacréon*. A, 243.
Maggi, Poëte lyrique Italien. C, 277.
Maggi, Chanteur Italien. C, 303.
Maggiolate, bouquets du mois de mai. C, 252.
Maggiore, Compoſiteur Italien. C, 200.
Maghul, inſtrument de percuſſion Hebreu. A, 236.
Magni, Compoſiteur Italien. C, 200.
Autre *Magni*. *Ibid.*
Magraphe Temid, inſtrument de percuſſion des Hébreux. A, 237.
Mailly (Monſeigneur Bouchard de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 202.
Mailly (Mathieu de), autre Chanſonnier du même tems. B, 203.
Mailhol, Poëte Français. D, 210.
Maina, Cantatrice Italienne. C, 320.
Mainard, Poëte Français. D, 210.
Maire (le), Compoſ. Franç. C, 448.
Maiſons (Gilles de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 203.
Maiſons (Jean de), Chanſonnier du même tems. *Ibid.*
Maiz (Dlle. de), Chanteuſe. C, 517.
Majo, Compoſiteur Italien. C, 200.
Majorana dit *Caſariello*, excellent Chanteur Italien. C, 313.
Malcolm, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 650.
Maleſieu (de), Poëte Français. D, 212.
Malfilatre, Poëte Français. D, 213.
Malherbe, Poëte Français. D, 214.
Malipiero, Poëte lyrique Italien. C, 278.
Malleville, Poëte Français. D, 215.
Malvezzy, Compoſiteur Italien. C, 200.
Mancini, Compoſiteur Italien. C, 201.
Manéros, nom de la chanſon de deuil. B, 125.
Mandoline, eſpece de petite guitarre. A, 300.
Mandolini, Chanteur Italien C, 306.
Mandore, inſtrument à corde qu'on pince. A, 300.
Manelli, Compoſiteur Italien. C, 201.
Manfredi, très célebre Poëte lyrique Italien, & de plus homme célebre dans pluſieurs genres. C, 278.
Manfredi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Manfredini, Compoſiteur Italien. C, 201.
Mangenot, Poëte Français. D, 216.
Manicorde ou *Claricorde*, ou *Manicordion*, inſtrument en forme d'épinette. A, 301.
Manilius ou *Manlius*, Poëte Latin. C, 54.
Manna, Compoſiteur Italien. C, 201.
Manni, Cantatrice célebre. C, 321.
Manoir (du), excellent Violon du tems de Louis XIV. Anecdote à ſon ſujet. A, 123.
Manoir (du), célebre Violon. C, 517.
Mantienne, Chanteur. C, 517.
Mantovano, Chanteur Italien. C, 309.
Manza, Compoſiteur Italien. C, 201.
Manzoli, Chanteur Italien. C, 316.

Marais, Compoſiteur Français. C, 449.
Marazzoli, Compoſiteur Italien. C, 201.
Marberoles (Meſſire Robers), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 203.
Marcelli, Cantatrice Italienne. C, 324.
Marcello, Poëte lyrique Italien. C, 278.
Marcello, Compoſiteur Italien. C, 202.
Marchand, Poëte Français. D, 220.
Marchand, [illegible] Français ſur la muſiq. C, 650.
Marchand, Organiſte & Compoſiteur Français. C, 449.
Marche (le Comte de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 203.
Marcheſi, Chanteur Italien. C, 319.
Marcheſini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Marchetti, Cantatrice Italienne. C, 322.
Marchetto, Auteur Latin ſur la *muſique*. C, 354.
Marchi, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Marchis ou *Marquis* (Bernard), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 205.
Marcouville, Poëte Français. D, 221.
Marenzio, Compoſiteur Italien. C, 202.
Marguerite Archinta, Poëte & Muſicienne. C, 253.
Marguerite d'Autriche, Poëte du ſeizieme ſiecle. Son épitaphe par elle-même. B, 375.
Marguerite de Valois, Auteur de jolis vers. D, 222.
Mariani, Compoſiteur Italien. C, 203.
Mariani, Chanteur Italien. C, 309.
Marie Stuart, Auteur de poéſies. D, 223.
Marieſchi, Chanteur Italien. C, 315.
Marigny, Poëte Français. D, 225.
Marimba, inſtrument des Negres d'Angola. A, 220.
Marin, Poëte Français. D, 226.
Marion de l'Orme, célebre Chanteuſe. C, 518.
Marliere, excellent Baſſon. C, 519.
Marot (Jean), Poëte Français. D, 239.
Marot (Clément), Poëte Français. *Ibid.*
Marmontel, Poëte Français. D, 226.
Marotta, Compoſiteur Italien. C, 203.
Marpourg, Auteur Français & Allemand ſur la muſique. C, 355.
Marre (de la), Poëte Français. D, 240.
Marſilio, Chanteur Italien. C, 307.
Marſus (*Domitius*), Poëte Latin. C, 54.
Marſyas, Muſicien Grec. C, [illegible]
Martelli, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Martelli, Chanteur Italien. C, 303.
Martellus, Auteur Latin ſur la muſique. C, 355.
Martenne, Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 650.
Martial (*Marcus Valerius*). C, 54.
Martial, de Paris, Poëte des quinzieme & ſeizieme ſiecles. B, 375.
Martiaux (Jeux). Leur origine : leur objet. A, 99.
Martin, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 651.
Martin, Muſicien. C, 519.
Martinelli, Chanteur Italien. C, 302.
Martinelli, Cantatrice célebre. C, 321.
Martinengo, Compoſiteur Italien. C, 203.
Martini, Auteur ſur la muſique. C, 355.
Martini, Compoſiteur Français. C, 450.
Martini, Compoſiteur Italien. C, 203.
Martius le Beguins, Chanſonnier ancien. B, 205.
Marulus, Poëte Latin. C, 55.
Maſques de théâtre, inventés par *Meſon*, de Megare. A, 48, *a*.
Maſques, inventés par *Cherille*, Poëte Grec. C, 10, 14.
Maſques ſervaient de porte-voix aux chanteurs, pour ſe faire entendre dans des théâtres très vaſtes. A, 48.
Maſſe, Compoſiteur Français. C, 450.

Maſſip; Poëte lyrique. D, 241.
Maſſon, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 651.
Maſurius, Muſicien Grec. C, 98.
Mathieu. Pluſieurs Compoſiteurs Français de ce nom. C, 450
Matho, Compoſiteur Français. C, 454.
Matraca, inſtrument Eſpagnol. A, 284.
Mattei, Cantatrice Italienne. C, 308.
Matteucci, habile Chanteur Italien. C, 308.
Mattioli, Compoſiteur Italien. C, 203.
Mattius (*Cereius*), Poëte Latin. C, 55.
Mauduit, Muſicien. C, 519.
Maupin (Dlle.) célebre Chanteuſe. C, 519.
Maure (le), excellente Chanteuſe. C, 521.
Maure (*danſe*). *A*, *384*.
Maure (air). *Ibid.*
Maurinus, Chanteur. C, 522.
Mauro, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Mauvoiſin (Robert de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 215.
Maxime, de Tyr, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 146.
Mazanti, Cantatrice Italienne. C, 324.
Mazzanti, Chanteur Italien. C, 316.
Mazzari, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Mazzocchi, Compoſiteur Italien. C, 204.
Mazzoleni, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Mecene, Poëte Latin. C, 55.
Médecine muſicale. Les Arabes prétendent guérir pluſieurs maladies en jouant du oûd (notre luth).
Différens modes ſelon les maladies. A, 194.
Anecdote ſur deux amans Arabes, réconciliés par le moyen d'un air joué ſur cet inſtrument. A, 195.
Médici, Cantatrice Italienne. C, 328.
Megaleſes (Jeux), inſtitués en l'honneur de Cybèle. A, 100.
Mei, Auteur Italien ſur la muſique. C, 356.
Meibomius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 357.
Mélampe, Muſicien Grec. C, 98.
Melanchton, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 652.
Melani, Compoſiteur Italien. C, 204.
Mélanippide, Auteur Grec ſur la muſique. C, 146.
Melchiori, Chanteur Italien. C, 300.
Meleagre, Poëte Grec, premier Auteur de l'Anthologie. C, 24.
Meliſſus, Poëte Latin. C, 57.
Mélodie. En quoi conſiſte. B, 13.
Melopée, chez les Grecs avait neuf nomes ou modes.
Enumération de chacun. A, 35.
Melopée. Voyez *Chant.*
Meloſio, Poëte lyrique Italien. *C*, *279*.
Memphis, Muſicien & Philoſophe. C, 98.
Menandre, Poëte comique Grec. C, 24.
Menecrate, Muſicien Grec. C, 98.
Menedême, Muſicien Grec. *Ibid.*
Meneſtrel, nom donné au premier Maître de muſique de la chapelle du Roi Pepin. A, 109.
Meneſtrels, ſorte de Chanteurs & Muſiciens. A, 111.
Meneſtriers (confrérie de S. Julien des), ſon inſtitution. A, 415.
Menetrier, Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 652.
Mengoli, Auteur Français ſur la muſique. C, 357.
Menias, Muſicien Grec. C, 98.
Menilglaiſe, Poëte lyrique. D, 242.
Menneſon, Poëte lyrique. D, 247.
Mercadier, Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 653.
Merchi, Auteur Franç. ſur la muſ. C, 655.

Mercure, Muſicien Grec. C, 98.
Mereaux, Compoſiteur Français. C, 454.
Mermet, Auteur Français ſur la muſique. C, 655.
Merſenne, Auteur Latin ſur la muſique. C, 357.
Merville (Guyot de), Poëte Français. D, 247.
Merula, Compoſiteur Italien. C, 204.
Merulo, Compoſiteur Italien. C, 204.
Mery (Hugues de), Troubadour célebre. A, 112.
Meſangeau, Muſicien. C, 522.
Meſochoros ou *Pauſarius*, noms Grec & Latin du Maître de muſique. A, 104.
Meſodmès, Poëte Grec, Auteur d'un hymne à l'honneur de Néméſis. A, 37.
Méſomédès, Muſicien Grec. C, 99.
Meſſe. Epoque des différens morceaux qu'on y chante. A, *115, note.*
Meſſes en muſique avec ſymphonie. Les premieres furent célébrées en Italie vers 1650.
Meſure (Batteur de). Il y en avait chez les Grecs & chez les Romains. A, 54.
Metaſtaſio, très célebre Poëte lyrique Ital. C, 280.
Metru, Compoſiteur Français. C, 454.
Metſang, inſtrument en vogue chez les Perſans. A, 301.
Meun (Jean de) dit *Clopinel*, Poëte du tems de Philippe-Auguſte. B, 377.
Meurſius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 358.
Mezangere (Mad. de la), habile Compoſitrice. C, 454.
Michaut (Pierre), Poëte du quinz. ſiecle. B, 377.
Michée, habile Organiſte. C, 455.
Michel Ange, Auteur Français ſur la muſique. C, 655.
Micheli, Poëte lyrique Italien. C, 281.
Micheli, Compoſiteur Italien. C, 204.
Michel Maſcitti, Muſicien. C, 522.
Michi, Muſicien. *Ibid.*
Midas, Muſicien Grec. C, 99.
Miere (le), Poëte Français. D, 248.
Miere (le), bon Chanteur. C, 523.
Migliavaccæ, Poëte lyrique Italien. C, 281.
Mignon, Compoſiteur Français. C, 455.
Milleville, Compoſiteur Italien. C, 204.
Millico, Chanteur Italien. C, 318.
Mime. Ce que c'était à Rome. C, 130, *note.*
Mimeures, Poëte Français. D, 252.
Mimnerme, Muſicien Grec. C, 99.
Minato, Poëte lyrique Italien. C, 281.
Minelli, Poëte lyrique Italien. C, 281.
Minelli, Chanteur Italien. C, 310.
Minghinim, inſtrument de percuſſion des Hébreux. A, 237.
Mingoni, Chanteur Italien. C, 311.
Mingotti, Cantatrice Italienne. C, 328.
Minoret, Compoſiteur Français. C, 455.
Mion, Compoſiteur Français. *Ibid.*
Miracle, Chanteur. C, 523.
Miſene, Muſicien Grec. C, 100.
Mixte, Compoſiteur Italien. C, 205.
Mneſias, Muſicien Grec. C, 100.
Mode ou *Ton*. Ce que c'eſt parmi nous. B, 27.
Modes de la muſique Greque. Voyez leurs noms particuliers.
Modes des anciens. Leur origine. B, 10.
Moduler. C'eſt paſſer dans un autre ton. B, 28.
Moggi, Chanteur Italien. C, 309.
Moliere, Poëte comique Français. D, 252.
Molinari, Compoſiteur Italien. C, 205.
Moline, Poëte lyrique. D, 253.
Molteni, Cantatrice Italienne. C, 327.
Monari, Compoſiteur Italien. C, 205.

Monaule, nom d'un inſtrument chez les Egyptiens. A, 19.
Monaulos, eſpece de flûte unique. A, 229, 230.
Moncrif, Poëte Français. D, 253.
Mondonville, Poëte lyrique. D, [illegible]. Compoſiteur Français. C, 455.
Mondorge, Poëte Français. D, 257.
Monello (le). Voyez *Bombaglia*.
Mongenot, Compoſiteur Français. C, 456.
Moniglia, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Moniot, d'Arras (Jean), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 205.
Moniot, de Paris (Jean), Chanſonnier du même tems. B, 207.
Monnier (le), Poëte lyrique. D, 258.
Monnoie (la), Poëte Français. D, 260.
Monocorde, inſtrument inventé par Pythagore. A, 244.
Monſigny, Compoſiteur Français. C, 457.
Montanari, Chanteur Italien. C, 309.
Montano, Auteur Italien ſur la muſique. C, 358.
Montanus, Poëte Latin. Il y en a eu pluſieurs de ce nom. C, 57.
Monte, Compoſiteur Italien. C, 205.
Montbard, village de Bourgogne, où quelques Auteurs croyent que les Bardes s'établirent. A, 105.
Montéclair, Auteur Français ſur la muſiq. C, 655.
Monteclair, Compoſiteur Français. C, 457.
Monteſquieu, Auteur de *poéſies légeres*. D, 264.
Monteverde, Compoſiteur Italien. C, 205.
Montfaucon, Auteur Français ſur la muſiq. C, *656*.
Monti, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Monticelli, Chanteur Italien. C, 314.
Montplaiſir, Poëte Français. D, 264.
Montreuil, Poëte Français. D, 265.
Montvallon, Auteur Français ſur la muſiq. C, *656*.
Monvel, Poëte Français. D, 265.
Monza, Chanteur Italien. C, 306.
Morandi, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Moreau, Poëte & Publiciſte. D, 265.
Moreau, Compoſiteur Français. C, 458.
Moreau (Dlle.) Chanteuſe. C, 523.
Morelet, Auteur Français ſur la muſique. C, *656*.
Moret de Leſcer, Auteur Français ſur la muſique. C, 658.
Moretti, Chanteur Italien. C, 306.
Morfontaine, Poëte Français. D, 271.
Morici, Chanteur Italien. C, 313.
Morlaques. Leur muſique. A, 440. Leurs chanſons, 441, *& ſuiv*.
Morlaye, Muſicien. C, 523.
Moro, Chanteur Italien. C, 301.
Moro, Cantatrice Italienne. C, 327.
Moroſini, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Morſelli, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Mortellari, Compoſiteur Italien. C, 206.
Moſchus, Poëte Grec. C, 25.
Moſchus, Muſicien Grec. C, 100.
Moſſi, Chanteur Italien. C, 309.
Motin, Poëte Français. D, 272.
Motte (de la), Poëte Français. D, 273.
Moulinée, Compoſiteur Français. C, 458.
Moulins (Maître Pierre de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 207.
Mouret, Compoſiteur Français. C, 458.
Moutier (du), Muſicien. C, 523.
Mouza, Compoſiteur Italien. C, 206.
Muances. Ce que c'était autrefois dans la muſique. A, 7. *Ibid*. 35.
Muguai, Cantatrice Italienne. C, 322.
Muraire, Chanteur. C, 524.
Muraneſe, Cantatrice Italienne. C, 321.
Murat (Mad. de), Poëte Français. D, 276.
Muris, Auteur Latin ſur la muſiq. C, 358.

Muris (Jean de), inventeur de la valeur des notes. B, 57.
Muſée, nom de ſept Auteurs Grecs. C, 24.
Muſes. Voyez *Apollon*.
Muſet (Colin), Chanſonnier du tems du Roi de Navarre. Anecdote ſur lui. B, 207.
Muſette appellée chez les Latins *tibia utricularis*. A, 230.
Muſette, inſtrument à vent & à anche. Inventé à ce qu'on prétend par *Colin Muſet*. A, 268.
Muſi, Cantatrice Italienne. C, 323.
Muſiciens honorés des plus hauts emplois chez les Grecs. A, xv.
Muſiciens à la cour des Princes. Antiquité de cet uſage. A, 12.
Muſique. Son ancienneté & ſon origine. A, 1, & *ſuiv*.
Après le déluge, les Egyptiens en furent les reſtaurateurs. A, 17 & 18.
Sa diviſion ſelon les anciens, en mondaine, humaine & inſtrumentale. Définition de chacune. A, 4.
Autrefois confondue avec la poéſie & la danſe. Depuis elle ne ſignifie plus que la mélodie & l'harmonie. A, 3.
Quelques Philoſophes, tels que Platon, Pythagore, &c. prétendent que la muſique eſt le principe de tout cet univers. A, 2, 8.
Admiſe chez les Grecs dans la religion, la morale & la politique. Thémiſtocle blâmé pour l'avoir ignorée. A, xiv, *a*.
Des anciens, ne devait pas être trop agréable, de peur de corrompre les mœurs. A, xx.
Senſibilité des Grecs pour la muſique. A, viij, & *ſuiv*.
Source de conſolation de ceux qui avaient perdu quelque bataille. A, xiij, *a*.
Les Getes envoyaient leurs Ambaſſadeurs propoſer des traités, une harpe à la main. A, xiij, *a*.
Muſique vocale & inſtrumentale. Sa diviſion ſelon les anciens. A, 5.
Pendant les repas & dans les funérailles. A, 14.
Pendant les repas pour réprimer l'intempérance & l'incontinence. *Ibid. note*.
Faiſait partie de l'éducation des gens bien nés, au rapport de Cicéron. A, xiij.
Muſique chez les Chaldéens. A, 15.
Muſique de la Chine. Différentes eſpeces qu'on y compoſe. A, 367.
Cas où chacune eſt exécutée. *Ibid. & ſuiv.*
Muſique Arabe. A, 383.
Chez les Juifs. A, 10, & *ſuiv*.
Plaiſant reproche du Comte d'Anjou à *Louis d'Outremer*, ſur ce qu'il ne ſavait pas la muſique. A, 114.
Obligation impoſée par un Commiſſaire du Pape à tous les Bénéficiers de ſavoir la muſique, & confirmée par Arrêts du Parlement d'Aix. B, 60.
Muſique Ruſſe. A, 385.
Muſique militaire. A, 214.
Muſique d'Egliſe chez les premiers Chrétiens. A, 215.
Inſtituée en 1585. A, 122.
Muſique d'Italie. Ancienneté de ſa ſupériorité ſur les autres. A, 107.
Muzio, Chanteur Italien. C, 318.

N.

Nablum, inſtrument Chaldéen. A, 16.
Nænia. Nom Latin de la chanſon de deuil. B, 125.
Nævius, Poëte Latin. C, 57.
Naldi, Chanteur Italien. C, 316.
Nanini, Compoſiteur Italien. C, 206.
Nanino, Aut. Franç. ſur la muſiq. C, 359.

Nannini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Nanno, Muſicien Grec. C, 100.
Nantilde, Religieuſe de l'abbaye de Romilly, charma par ſa voix Dagobert qui en devint amoureux, & l'épouſa. A, 108.
Naquaire, inſtrument à vent qui n'eſt plus connu. A, 268.
Naſſarre, Auteur Eſpagnol ſur la muſique. C, 359.
Navara, Compoſiteur Italien. C, 206.
Naumachie. Quand ſe fit la premiere à Rome. A, 45.
Nebel, & en Latin *Nablium*, inſtrument à cordes des anciens. A, 245.
Neele (Perrot de), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 210.
Néera, Muſicienne de Rome. C, 126.
Negres. Leur muſique & leurs inſtrumens. A, 216, & ſuiv.
Negri, Compoſiteur Italien. C, 207.
Negri, Cantatrice Italienne. C, 325.
Negri Tomi, Cantatrice Italienne. C, 322.
Negri Tomi, Cantatrice Italienne. C, 327.
Nelvi, Compoſiteur Italien. C, 207.
Néméade, Muſicien Grec. C, 100.
Néméens (Jeux). Leur origine. Par qui inſtitués. A, 84.
Neméſien (*Aurelius Olympius*). C, 57.
Nenna, Compoſiteur Italien. C, 207.
Neri, Poëte lyrique Italien. C, 283.
Neron (*Domitius*), Empereur, Muſicien. C, 127.
Neſtor, Muſicien de Rome. C, 129.
Netoïde. Nome aigu chez les Grecs. B, 126.
Neve, Compoſiteur Français. C, 459.
Nevers (le Comte de), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 377.
Newton, Auteur Lat. ſur la muſiq. C, 359.
Neuville (Jean de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 210.
Nibeles, inſtrument des Abyſſins. A, 269.
Niccolini, Chanteur Italien. C, 314.
Nicandre, Poëte Grec. C, 26.
Niccolini, Chanteur Italien. C, 318.
Nicodrome, Muſicien Grec. C, 100.
Nicomaque, Poëte Grec. C, 26.
Nicomaque, Muſicien Grec. C, 101.
Nicomaque, Auteur Grec ſur la muſique. C, 147.
Nicomedes ou *Meſomédes*, Muſicien de Rome. C, 129.
Nicoſtrate & *Laodocus*, Muſiciens Grecs. C, 101.
Niel, Compoſiteur Français. C, 459.
Niglarien. Voyez *Hexarmonien*. B, 126.
Nini, Chanteur Italien. C, 307.
*N****. (le Duc de), Poëte Français. D, 278.
Nivers, Auteur Français ſur la muſique. C, 658.
Nochez, Muſicien. C, 524.
Noels. Origine de leur compoſition. C, 403.
Noels. Ce ſont, dit-on, des airs de gavotte que Ducauroy compoſa pour Charles IX. A, 118, *note*.
Nolfi, Poëte lyrique Italien. C, 283.
Nomes de la muſique des Grecs. Voyez leurs articles particuliers.
Nomion. Nom de la chanſon des hommes amoureux. B, 124.
Nomique (Nome). A, 35.
Non (de), Poëte Français. D, 280.
Noris, Poëte lyrique Italien. C, 283.
Norwege. Chanſons de ce pays. B, 397.
Note ſenſible. Ce que c'eſt. B, 27.
Note ſenſible eſt l'origine des diſſonances majeures. B, 11.
Noter. Quels ſont les différens caracteres dont on s'eſt ſervi pour noter la muſique. B, 24.
Notes des Grecs. Comment diſtinguées & arrangées. A, xvj.

Notes nommées des ſept premieres lettres de l'alphabeth juſqu'au milieu du onzieme ſiecle, que Gui d'Arezzo les changea. B, 20.
Notherus, Compoſiteur Français. C, 459.
Novati, Chanteur Italien. C, 309.
Noue (la), Poëte Français. D, 282.
Novelli, Chanteur Italien. C, 316.
Novemdiales (Jeux). Quand avaient lieu. A, 100.
Novi, Poëte lyrique Italien. C, 284.
Novius, Poëte Latin. C, 58.
Nſambi, inſtrument des Negres de Congo. A, 220.
Numatianus (*Rutilius Claudius*), Poëte Latin. C, 58.

O.

Octave (regle de l'), autrefois ſeule regle de l'accompagnement. B, 60.
Odoardi, Chanteur Italien. C, 303.
Odon, Compoſiteur Français. C, 459.
Oïna Morul, Poëte Herſe. B, 421.
Oiſi (Maître Hugues d'), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 211.
Olen, Poëte Grec. C, 26.
Olivet, Muſicien. C, 524.
Olivier de la Marche, Poëte du quinzieme ſiecle. B, 378.
Olympe, Muſicien Grec. C, 101.
Olympiodore, Muſicien Grec. *Ibid.*
Olympiques (Jeux). Ce que c'était en Grece. Comment ſe célébraient. A, 70.
Olympiques (Jeux). Leur célébrité dans la Grece. A, 80, 81.
Quand abolis. A, 81.
Il y eut 304 Olympiades en 1216 ans. A, 82.
Ombelio, Poëte lyrique Italien. C, 284.
Ongarelli, Cantatrice Italienne. C, 326.
Onomacrite, Poëte Grec. C, 26.
Opéra. Ses commencemens. Son établiſſement. A, 123.
Opéras. Leur origine & leurs progrès. A, 49.
Opéra. Le premier intitulé *la Converſion de S. Paul*, de la compoſition de Franceſco Baverini, fut joué à Rome en 1440. A, 49.
Opéra. Hiſtoire de l'Opéra en France. A, 393, & *ſuiv.*
Etat des dépenſes habituelles de l'Opéra. 405.
Opéra-comique. Hiſtoire abrégée de ſon établiſſement. A, 412.
Oppien, Poëte Grec. C, 26.
Orcheſis. Ce que c'était chez les Grecs. A, 60.
Orgiani, Compoſiteur Italien. C, 207.
Orgue ancien. A, 231. Voyez *Flûte de payſan*.
Orgues, inſtrument à vent très connu. Son origine. A, 269.
Orgue hydraulique. *Ibid.* 271.
Orgues. Leur origine en France. A, 109.
Orgue de Barbarie. C'eſt une ſerinette en grand. A, 272.
Oria, Chanteur Italien. C, 303.
Origoni, Chanteur Italien. C, 303.
Orlando Laſſus, Compoſiteur Français. C, 460.
Orlandi, Compoſiteur Italien. C, 207.
Orlandini, Compoſiteur Italien. C, 207.
Orléans (Madame la Ducheſſe d'), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 379.
Orléans (Charles, Duc d'), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 380, & *ſuiv.*
Orléans (d'), Poëte lyrique. D, 282.
Oroux, Auteur Français ſur la muſique. C, 658.
Orphée, Muſicien Grec. C, 102.
Orſcitoparchus, Auteur Latin ſur la muſiq. C, 361.

Orſini, Poëte lyrique Italien. C, 284.

Autre *Orſini. Ibid.*

Orſini, Chanteur Italien. C, 308.

Orſini Vizani, Cantatrice célèbre. C, 321.

Ortien. Nome ou air de flûte aigu. B, 126.

Oſſi, Chanteur Italien. C, 311.

Oſſian, Poëte Perſe. B, 419.

Oſtun (Jacques d'), Chanſonnier du treiz. ſiecle. B, 212.

Ottani, Chanteur Italien. C, 316.

Ottani, Compoſiteur Italien. C, 208.

Oudot, Compoſiteur Français. C, 460.

Ovide (*Publius Naſo*), Poëte Latin. C, 58.

Ourmes (Gilles des), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 388.

Ouvrard, Auteur Français ſur la muſique. C, 658.

Ouvrard, *Compoſiteur* Français. C, 460.

Ozanam, Auteur Français ſur la muſique. C, 658.

P.

Pacelli, Compoſiteur Italien. C, 208.

Pacchiarotti, excellent Chanteur Italien. C, 318.

Pacchioni, Compoſiteur Italien. C, 208.

Paccini, Chanteur. C, 524.

Pacini, Chanteur Italien. C, 311.

Pacuvius (*Marcus*), Poëte Latin. C, 59.

Paduanius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 361.

Pæan, ſorte de cantique. B, 115.

Paganelli, Compoſiteur Italien. C, 208.

Pagani-Ceſa, Poëte lyrique Italien. C, 284.

Page (le), Chanteur. C, 524.

Paghetti, deux Cantatrices ſœurs, Italiennes. C, 328.

Paghetti, Cantatrice Italienne. C, 322.

Pagliardi, Compoſiteur Italien. C, 208.

Paiſiello, liſez ainſi, & non *Paiſello*, Compoſiteur Italien. C, 209.

Paita, Chanteur Italien. C, 308.

Paladini, Compoſiteur Italien. C, 210.

Paladino, Chanteur Italien. C, 389.

Palatins (Jeux), inſtitués par Auguſte. A, 100.

Palazzi, Poëte lyrique Italien. C, 284.

Paleſtrina, Compoſiteur Italien. C, 210.

Paliſſot, Poëte Français. D, 283.

Palladius, Poëte Latin. C, 60.

Pallavicini, Compoſiteur Italien. C, 210.

Pallavicino, Compoſiteur Italien. C, 210.

Pallavicino, Poëte lyrique Italien. C, 285.

Palma, Poëte lyrique Italien. C, 285.

Palma, Chanteur Napolitain. Fameuſe Anecdote à ſon ſujet. A, 50.

Pampani, Compoſiteur Italien. C, 211.

Pamphus, Poëte Grec. C, 26.

Panacmus, Muſicien Grec. C, 103.

Panard, Poëte Français. D, 285.

Panathenées (Jeux). Leur origine. Par qui établis. A, 87.

Il y en avait de deux ſortes, les grandes & petites. *Ibid.*

Pancrace, ſorte d'exercice. A, 71, *b.*

Pandore ou *Tricordes*, inſtrument à trois cordes inventé par les Arabes. Pythagore l'attribue aux *Troglodytes.* A, 16.

Pandore, inſtrument de nos jours qui reſſemble à un inſtrument Arabe nommé *Rebab.* A, 192.

Pandore, inſtrument reſſemblant au luth. A, 302.

Panetius, Auteur Grec ſur la muſique. C, 147.

Panthée, Muſicienne Greque. C, 104.

Pantomimes. Leur origine à Rome. A, 66.

Pantomime. Peinture de cet art dans un diſtique Latin. A, 66.

Panyaſis, Poëte Grec. C, 26.

Paolini, Poëte lyrique Italien. C, 285.
Paolucci, Auteur Italien ſur la muſique. C, 361.
Paon (Philippe), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 12.
Papavoine, Compoſiteur Français. C, 461.
Papius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 361.
Paradies, Compoſiteur Italien. C, 211.
Parameſantique. Nom donné à l'art de chanter, dont Pythagore fut l'inventeur. A, xvj.
Pariamba, inſtrument à cordes des anciens. A, 245.
Pariati, Poëte lyrique Italien. C, 285.
Paris (Alexandre). Voyez *Licors*.
Paris, Muſicien de Rome. C, 129.
Paris, Chanteur Italien. C, 305.
Parmini, Cantatrice Italienne. C, 322.
Parodie, inventée par *Hegemon*, Poëte Grec. C, 16.
Parran, Auteur Français ſur la muſique. C, 658.
Parthenies, airs à chanter des jeunes filles. B, 115.
Partenio, Compoſiteur Italien. C, 211.
Parthenius, Poëte Grec. C, 27.
Paſcoli, Chanteur Italien. C, 306.
Paſcot, Chanſonnier inconnu. B, 157.
Paſi, habile Chanteur Italien. C, 310.
Paſquale, Chanteur Italien. C, 304.
Paſqualigo, Poëte lyrique Italien. C, 285.
Paſqualini, Chanteur Italien. C, 301.
Paſquier, Poëte & Hiſtorien. D, 291.
Paſquini, Poëte lyrique Italien. C, 286.
Paſſarelli, Poëte lyrique Italien. C, 286.
Paſſarini, Poëte lyrique Italien. C, 286.
Paſſerat, Poëte Français. D, 292.
Paſſienus, Poëte Latin. C, 60.
Patin (Guy), Poëte Français. D, 294.
Patrix, Poëte Français. D, 295.
Pavillon, Poëte Français. D, 296.
Pavin (S.), Poëte Français. D, 297.
P. (le Marquis de), Poëte Français. D, 296.
Pecci, Compoſiteur Italien. C, 211.
Pecci (Thomas), Poëte Muſicien. C, 254.
Pectis, inſtrument à cordes des anciens. A, 246.
Pedoni, Poëte lyrique Italien. C, 286.
Peliſſier (Dlle.), Chanteuſe habile. C, 525.
Pellatis, Auteur Italien ſur la muſique. C, 361.
Pellegrin, Poëte Français. D, 299.
Pellegrini, Compoſiteur Italien. C, 212.
Pellegrini, Chanteur Italien. C, 305.
Pellizzani, Cantatrice Italienne. C, 325.
Pena a écrit ſur la muſique. C, 361.
Penna, Auteur Italien ſur la muſique. C, 361.
Pentacorde inventé par les Scythes. A, 17.
Pentathle. Ce que c'était que cet exercice. A, 71.
Peplus, voile ſacré qu'on portait en pompe aux grandes Panathenées. A, 87.
Pera, Compoſiteur Italien. C, 212.
Peravi (S.), Poëte Français. D, 300.
Perdigal, Compoſiteur Français. C, 461.
Perez, Compoſiteur Italien. C, 212.
Pergoleze, fameux Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Peri, Compoſiteur Italien. C, 214.
Perichon, Muſicien. C, 525.
Periclitus, Muſicien Grec. C, 104.
Perigourdines (chanſons). B, 425.
Perillo, Compoſiteur Italien. C, 215.
Perini. Voyez *Baſteris*.
Perini, Compoſiteur Italien. C, 215.
Periodoniques. Ce que c'était en Grèce. A, 69.
Perrault, Auteur Français ſur la muſique. C, 658.
Perrin, Poëte Français. D, 304.

Perrine, Auteur Français ſur la muſique. C, 659.
Perron (*du*), Poëte Français. D, 307.
Perſe, Poëte Latin. C, 49.
Perſiani, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Perſon, Chanteur. C, 525.
Perti, Compoſiteur Italien. C, 215.
Pertici, Chanteur Italien. C, 316.
Pertici, Cantatrice Italienne. C, 328.
Pervin, Compoſiteur Français. C, 461.
Peruzzi, Cantatrice Italienne. C, 327.
Peruzzini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Peſay, Poëte Français. D, 308.
Peſcetti, Compoſiteur Italien. C, 216.
Peſchiatino (le). Voyez *Ibarraglia*, Chant. Italien. C, 309.
Peſenti, Chanteur Italien. C, 303.
Peſſelier, Poëte Français. D, 308.
Petit, Auteur Latin ſur *la muſique.* C, 361.
Petit, Poëte Français. D, 311.
Petit-pas (Dlle.) bonne Chanteuſe. C, 525.
Petrone (*Titus Arbiter*), Poëte Latin. C, 60.
Pevernage, Compoſiteur Français. C, 461.
Phanus, Muſicien Grec. C, 104.
Phaon, Muſicien Grec. C, 105.
Phedre, Poëte Latin. C, 61.
Phenius, Muſicien Grec. C, 105.
Phénicien, inſtrument Chaldéen. A, 16.
Phérécide, Muſicien Grec. C, 105.
Philammon, Muſicien Grec. *Ibid.*
Philandor, Auteur Français ſur la muſique. C, 659.
Philbert, Muſicien. C, 526.
Philemon, Poëte Grec. C, 27.
Philetas, Poëte Grec. C, 27.
Philibert Jambe-de-fer, Compoſit. Franç. C, 461.
Philidor, célebre Compoſiteur Français. *Ib.*
Philine, Muſicienne Greque. C, 106.
Philippide, Poëte Latin. C, 61.
Philition, Poëte Grec. C, 27.
Phillius, Auteur Grec ſur la muſique. C, 147.
Philodeme, Auteur Grec ſur la muſique. *Ibid.*
Philolaus, Auteur Grec ſur la muſique. C, 148.
Philon Juif, Auteur Grec ſur la muſique. *Ibid.*
Philotas, Muſicien Grec. C, 106.
Philoxene, Poëte Grec. C, 27.
Phinot, Compoſiteur Français. C, 463.
Phocyſides, Poëte Grec. C, 28.
Phœcinius, Auteur Grec ſur la muſique. C, 147.
Phrinicus, Poëte Grec. C, 27.
Phrygien (mode.) Ce que c'était chez les anciens. A, 7, 35.
Phryné, fameuſe Courtiſane & Muſicienne Greque. C, 106.
Phrynis, Muſicien Grec. C, 106.
Pic, Poëte lyrique. D, 311.
Piccini, fameux Compoſiteur Italien. C, 216.
Piccini, Chanteur Italien. C, 301.
Piccinini, Auteur Italien ſur la muſique. C, 361.
Piccioli, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Piccitono, Auteur Italien ſur la muſique. C, 361.
Picenti, Cantatrice Italienne. C, 327.
Picot, Compoſiteur Français. C, 463.
Pieri, Cantatrice Italienne. C, 325.
Pierre (Robers de la), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 212.
Pierres ſonores de la Chine. A, 432, & *ſuiv.*
Pierus, Muſicien Grec. C, 107.
Pietragrua, Compoſiteur Italien. C, 221.
Piffaro, inſtrument à vent qui répond à la haute-contre du hautbois. A, 272.

Pignatta, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Pignatta, Compoſiteur Italien. C, 222.
Pileur d'Apligny, (le), Auteur Français ſur la muſique. C, 659.
Pinacci, Chanteur Italien. C, 310.
Pindare, fameux Poëte Grec. C, 28.
Pini, Cantatrice Italienne. C, 326.
Pio de Savoye, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Piovene, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Piron, Poëte Français. D, 318.
Piſa, Auteur Italien ſur la muſique. C, 361.
Piſchini, Chanteur Italien. C, 306.
Piſtocchi, Compoſiteur Italien. C, 222.
Piſtocchi ou *Piſtocchino*, Chanteur Italien. C, 306.
Piverli, Auteur Italien ſur la muſique. C, 362.
Pizzala, Chanteur Italien. C, 301.
Pizzoni, Chanteur Italien. C, 306.
Place (de la), Poëte Français. D, 313.
Plain-chant. Son origine. Ses progrès. B, 56, *& ſuiv.*
Planelli, Auteur Italien ſur la muſique. C, 362.
Planetes. Leur correſpondance aux ſons de l'échelle muſicale. A, 19.
Platon, Auteur Grec ſur la muſique. C, 148.
Platon, Philoſophe & Poëte Grec. C, 29.
Platon. Son ſentiment ſur la muſique inſtrumentale. I, xj. & note. *a.*
Plaute, Poëte Latin. C, 61.
Plébeïens (Jeux). Leur origine à Rome. A, 95.
Plectrum. Ce que c'était. A, 17, *a.*
Plein-chene, Poëte Français. D, 316.
Pleſſis cadet (du), Compoſiteur Français. C, 464.
Pline l'ancien, Ecrivain Latin ſur la muſiq. C, 160.
Plotius, Poëte Latin. C, 62.
Plumeteau, Poëte Français. D, 316.
Plutarque, Auteur Grec ſur la muſique. C, 149.
Podio, Auteur Latin ſur la muſique. C, 362.
Poinſinet, Poëte Français. D, 322.
Poinſinet de Sivry, Poëte Français. *Ibid.*
Polani, Compoſiteur Italien. C, 222.
Policreto (Joſeph), Poëte Muſicien. C, 253.
Polictor, Muſicien Grec. C, 108.
Politien, Auteur Latin ſur la muſique. C, 362.
Pollarolo, Compoſiteur Italien. C, 222. Autre du même nom. C, 213.
Pollion (*Aſinius*), Poëte Latin. C, 62.
Pollion, Muſicien de Rome. *C, 129.*
Pollux (*Julius*), Auteur Grec ſur la muſique. C, 149.
Polycephale, Nome Grec pour les flûtes en l'honneur d'Apollon. B, 127.
Polyide, Muſicien Grec. C, 108.
Polymnaſtique, Nome Grec pour les flûtes. B, 127.
Polymneſte, Muſicien Grec. C, 108.
Polymneſtien, nom de l'un des nomes des Grecs. B, 126.
Pomarica, Cantatrice Italienne. C, 323.
Pompignan, Poëte Français. D, 323.
Pomponius, Poëte Latin. C, 63.
Pomponius (*Secundus*), autre Poëte Latin. *Ibid.*
Poncein, Muſicien. *C, 527.*
Pont de Veſle, Poëte Français. D, 325.
Pontalais, Poëte Français. Anecdote ſur ſa mort. D, 324.
Ponthus de Thiard, Poëte Français. D, 325.
Ponticus, Poëte Latin. C, 63.
Pontio, Auteur Italien ſur la muſique. C, 362.

Pontoux, Poëte Français. D, 3[illegible]7.
Porfirii, Compoſiteur Italien. C, 223.
Porphyre, Auteur Grec ſur la muſique. C, 150.
Porpora, Compoſiteur Italien. C, 224.
Porſile, Compoſiteur Italien. C, 224.
Porta, Compoſiteur Italien. C, 224.
Autre *Porta*. C, 225.
Portaferrari, Auteur Italien ſur la muſiq. C, 362.
Porte-lance, Poëte Français. D, 327.
Portogalli, Chanteur Italien. C, 307.
Pot (Guy & Philippe) Poëtes du ſeizieme ſiecle. B, 389.
Potenſa, Chanteur Italien. C, 318.
Poujade (la), Poëte Français. D, 327.
Poupliniere (la), Poëte Français. D, 328.
Praſpergius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 362.
Pratinas, Poëte Grec. C, 29.
Pràxile, Muſicien Grec. C, 108.
Praxilla, femme Greque, fameuſe par ſes poëſies. C, 30.
Predieri, Compoſiteur Italien. C, 225.
Predieri, Chanteur Italien. C, 304.
Prés (des), Muſic. puis Médecin. C, 527.
Prêtres (Jeux des). Par qui célébrés. A, 101.
Price, Muſicien. C, 527.
Prieur (le), Poëte Français. D, 329.
Primavera (Jean Léonard), dit *de la Harpe*, Poëte Muſicien. C, 253.
Prince de Morée (le), Chanſonnier inconnu. B, 213.
Procreati, Chanteur Italien. C, 303.
Proculus, Poëte Latin. C, 63.
Proëmes, eſpece d'hym. en vers héroïques. B, 115.
Prompt, Muſicien. C, [illegible]27.
Pronome, Muſicien Grec. C, 109.
Properce (*Sextus Aurelius*), Poëte Latin. C, 64.
Proſe, *Victimæ Paſchali Laudes* : on en ignore l'Auteur. B, 55.
Veni, ſancte Spiritus, par le Roi Robert. *Ibid.*
Lauda Sion. S. Thomas d'Aquin. *Ibid.*
Dies iræ. Le Cardinal Frangipani del Malabranca. *Ibid.*
Proſodiaque, Nome Grec en l'honneur de Mars. B, 127.
Proſodie, Nome Grec propre aux ſacrifices. *Ibid.*
Proſperini, Chanteur Italien. C, 305.
Prover, Muſicien. C, 527.
Provins (Guyot de), Troubadour célebre. A, 112.
Prudent, Compoſiteur Français. C, 464.
Pſalterion. Son inventeur. A, 11.
Pſalterium ou *Pſalterion*, inſtrument à cordes. A, 302.
Pſaltriæ, eſpece de Muſiciennes à Rome. A, 42.
Ptolomée Auletes, c'eſt-à-dire, Joueur de flûte. C, 109.
Autre *Ptolomée* le flûteur. *Ibid.*
Ptolomée (Claude), Auteur Grec ſur la muſique. C, 150.
Puerini, Compoſiteur Italien. C, 226.
Pueſdena, Compoſiteur Italien. C, 226.
Pulli, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Puy (Dlle. du), Muſicienne. C, 528.
Pylade, Muſicien Grec. C, 110.
Pylade, Muſicien & Danſeur de Rome. C, 130.
Pyrrique, ſorte de danſe des gens armés. A, 97.
Pythagore, Auteur Grec ſur la muſique. C, 150.
Pytherne, Muſicien Grec. C, 110.
Pythiade, nom d'une eſpace de quatre ans, tiré des jeux Pythiques. A, 82.
Pythien, nom d'un nome conſacré à Apollon. B, 126.

Pythiques (Jeux). Leur origine. A, 82.
Pythoclide, Muſicien Grec. C, 110.
Pythocrite, Muſicien Grec. C, 110.

Q.

QUARIGNON (Renier de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 213.
Quarte. Quelle eſt la proportion qui donne cet accord. B, 6.
Quétant, Poëte lyrique. D, 334.
Quinault, Compoſiteur Français. C, 464.
Quinaut, Poëte lyrique. D, 334.
Quinquatrius, nom ſous lequel les Romains célébraient les Panathénées. A, 88.
Quinte. De quelle proportion cet accord eſt le réſultat. B, 5, 6.
Quinte, inſtrument ſemblable au violon, plus gros, & à ſa quinte. A, 304.

R.

RAB. Voyez *Tympanon Hébreu*.
Rabirius (*Caius*), Poëte Latin. C, 64.
Racan, Poëte Français. D, 346.
Racine, Poëte Français. D, 348.
Racine, ſon fils. D, 350.
Radicchi, Compoſiteur Italien. C, 226.
Raff, Chanteur Italien. C, 315.
Rameau, excellent Compoſiteur Français. C, 464.
Rampini, Compoſiteur Italien. C, 226.
Ramy, Auteur Latin ſur la muſique. C, 362.
Ranchin, Poëte Français. D, 353.
Ranieri, Chanteur Italien. C, 300.
Ranzzini, Chanteur Italien. C, 318.
Raoul de Laon, Auteur Français ſur la muſique. C, 660.
Raparini, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Raparini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Raquette, Compoſiteur Français. C, 470.
Raſpi, Cantatrice Italienne. C, 322.
Rata, Cantatrice Italienne. C, 320.
Rault, excellente Flûte. C, 528.
Reali, Compoſiteur Italien. C, 226.
Rebec, inſtrument hors d'uſage, & qui reſſemblait au violon. A, 304.
Rebel. Deux Compoſit. de ce nom. C, 470.
Rebube ou *Rebute*. A, 284.
Reginella, Chanteur Italien. C, 315.
Reginon, Auteur Latin ſur la muſique. C, 362.
Regnard, Poëte Français. D, 354.
Regnaud, Compoſiteur Français. C, 471.
Regnier, Poëte Français. D, 355.
Regnier Deſmarets. *Ibid*. 356.
Remena, Poëte lyrique Italien. C, 288.
Remolini, Chanteur Italien. C, 309.
Remondini, Chanteur Italien. C, 311.
Rena, Poëte lyrique Italien. C, 288.
Renti (Jean de), Chanſonnier ancien. B, 213.
Renvoiſy, Compoſiteur Français. C, 471.
Replique. Ce que c'eſt. B, 11.
Reſta, Compoſiteur Italien. C, 226.
Rhapſodiſtes, ſorte de Chanteurs qui allaient de ville en ville chanter aux ſacrifices. Nos Bardes leur ont ſuccédé. A, 88, & *note*.
Rhéxénor, Muſicien Grec. C, 111.
Rhodope, fameuſe Courtiſane & Muſicienne Greque. *Ibid*.
Rhote, inſtrument peu connu, qu'on croit être une eſpece de guitarre. A, 304.
Rhythme. Ce que *c'était* chez les anciens. A, 29.
Ribardiere (la), Poëte lyrique. D, 358.
Riboutet, Poëte Français. D, 358.
Riccardi, Chanteur Italien. C, 302.
Ricci, Chanteur Italien. C, 309.
Riccioni, Cantatrice Italienne. C, 323.
Riccoboni, Poëte lyrique. D, 360.
Sa femme. *Ibid*.

Richer. Pluſieurs bons Muſiciens de ce nom. C, 529.
Ricieri, Compoſiteur Italien. C, 226.
Riel, Compoſiteur Français. C, 471.
Rigade, Compoſiteur Français. *Ibid.*
Rigaud, Compoſiteur Français. *Ibid.*
Rigel, Compoſiteur Français. C, 472.
Righenzi, Chanteur Italien. C, 301.
Righi, Compoſiteur Italien. C, 227.
Autre *Righi*. *Ibid.*
Rime. On n'en avait pas vu en Europe avant 712. B, 145, *note*.
Rinaldo, Compoſiteur Italien. C, 227.
Rinuccini, Poëte lyrique Italien. C, 288.
Riſtori, Compoſiteur Italien. C, 228.
Riva, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Riva, Compoſiteur Italien. C, 229.
Riva, Muſicien. C, 530.
Rivani, Chanteur Italien. C, 302.
Riviere (la), Poëte Français. D, 360.
Rizzi, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Rizzo, Muſicien. Anecdote ſinguliere ſur ſa mort. C, 530.
Robert, Roi de France, Compoſiteur. C, 472.
Robert, Compoſiteur Français. C, 473.
Robert, de Reims, Chanſonnier du treiz. ſiecle. B, 213.
Robertet, Poëte du quinzieme ſiecle. B, 389.
Roberti, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Robin, de Compiégne, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 213.
Rochard, Chanteur du théâtre Italien. C, 530.
Roche (la), Compoſit. Franç. C, 474.
Rochebrune, Poëte Français. D, 361.
Rochefort, Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 661.
Rochemore, Poëte Français. D, 360.
Rochois (Dlle. le), Chanteuſe célebre. C, 530.
Rocque (la), Poëte Français. D, 362.
Rodio, Auteur Italien ſur la muſique. C, 362.
Rodolphe, Compoſiteur Français. C, 474.
Rogeret, de Cambray, Chanſonnier ancien. B, 213.
Rois des Violons. Leur inſtitution; leurs prérogatives. A, 419.
Roix, de Cambray, Chanſonnier du treiz. ſiecle. B, 218.
Rolley (du), Poëte Français. D, [illegible].
Rolli, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Romains (Jeux), inſtitués par Tarquin. A, 101.
Romance (langue). D'où dérivée. B, 132.
Romances, eſpeces de chanſons d'amour. Exemples. B, 116, *& ſuiv.*
Par qui inventées. A, 112.
Romani, Chanteur Italien. C, 307.
Romieu, Auteur Français ſur la muſique. C, 664.
Romaglia, Chanteur Italien. C, 319.
Rondeau. Eſpece de chanſon. Son origine. B, 148, *note*.
Rongos, ſorte de trompette des Negres du Loango. A, 219.
Ronſard, Poëte Français. D, 362.
Rore, Compoſiteur Italien. C, 229.
Roſetti, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Roſetti, Auteur Latin ſur la muſique. C, 362.
Roſier, Compoſiteur Français. C, 474.
Roſli, Auteur Italien ſur la muſique. C, 363.
Roſoy (de), Poëte Français. D, 364.
Raſpiglioſi, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Roſſi, Poëte lyrique Italien. C, 290.
Roſſi, Compoſiteur Italien. C, 229.
Autre *Roſſi*. *Ibid.*
Roſſignol, célebre Chanteur. C, 532.
Roſſignoli, Cantatrice Italienne. C, 328.
Roſſo, Chanteur Italien. C, 316.

Roſwich, Auteur Latin ſur la muſique. C, 363.
Rotrou, Poëte Français. D, 364.
Roue. Flamande. A, 284.
Rovetta, Compoſiteur Italien. C, 229.
Rouſſeau (Jean-Baptiſte), Poëte Français. D, 364.
Rouſſeau (Jean-Jacques), Poëte Franç. D, 367.
Compoſiteur Français. C, 474.
Ecrivain Français ſur la muſique. C, 667.
Réfuté. B, 18.
Rouſſeau (l'Abbé), Compoſiteur Français. C, 474.
Rouſſeau, Muſicien. C, 532.
Rouſſel, Muſicien. C, 532.
Rouſſier (l'Abbé), habile Ecrivain Français ſur la muſique. C, 678.
Rouſſillon (Gerard de), Poëte Chanſonn. ancien. B, 390.
Roy, Poëte Français. D, 368.
Roy (le), Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 680.
Roy (le), Muſicien. C, 532.
Autre *le Roy*. *Ibid.*
Royer, Compoſiteur Français. C, 483.
Roze, Compoſiteur Français. C, 474.
Rozzoni, Poëte lyrique Italien. C, 290.
Ruette, célebre Chanteur & Muſicien. C, 532.
Ruggeri, Compoſiteur Italien. C, 209.
Ruggeri, Chanteur Italien. C, 301.
Ruſchard, Compoſiteur Français. C, 484.
Ruſt, Compoſiteur Italien. C, 229.
Ruttini, Compoſiteur Italien. C, 230.

S.

Sabbadini, Compoſiteur Italien. C, 230.
Sabatini, Auteur Italien ſur la muſique. C, 363.
Sabinus, Orateur & Poëte Latin. C, 64.
Sabliere, Poëte Français. D, 369.
Sacadas, Muſicien Grec. C, 111.
Sacchi, Chanteur Italien. C, 307.
Sacchi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 363.
Autre *Sacchi*. *Ibid.*
Sacchini, fameux Compoſiteur Italien. C, 230.
Saché, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 681.
Sacrati, Compoſiteur Italien. C, 232.
Sage (le), Poëte Français. D, 370.
Saint-Alphonſe, Poëte Français. D, 371.
S. Amans, Compoſiteur Français. C, 484.
S. Eſprit (l'ordre du). Motifs de cet établiſſement de Henri III. A, 118, *note.*
S. Gilles, Poëte Français. D, 375.
S. Georges, Compoſiteur Français. C, 484.
S. Marc, Poëte Français. D, 375.
S. Mars, Poëte Français. D, 376.
Saintonge (Mad. de), Poëte Français. D, 378.
S. Saire, Muſicien. Amateur. C, 533.
Sajon, Compoſiteur Italien. C, 233.
Sala, habile Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Salari, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Sale, Poëte lyrique Italien. C, 290.
Saliens. Ce que c'était chez les Romains du tems de Numa. A, 41.
Salieri, Compoſiteur Italien. C, 233.
Salimbeni, Chanteur Italien. C, 314.
Salimbeni, Chanteur Italien. C, 305.
Salinas, Auteur Latin ſur la *muſique*. C, 366.
Salio, Poëte lyrique Italien. C, 290.
Salle (le Marquis de la), Compoſiteur Français. C, 485.
Salmon, Compoſiteur Français. *Ibid.*
Salomon, Compoſiteur Français. *Ibid.*
Saltatio. Ce que c'était chez les Romains. Son étymologie. A, 60.

Salvadori, Poëte lyrique Italien. C, 291.
Salval, Cantatrice Italienne. C, 327.
Salvi, Poëte lyrique Italien. C, 291.
Salvioni, Chanteur Italien. C, 306.
Salvioni, Cantatrice Italienne. C, 327.
Sambuca Lincæa, inſtrument à 500 cordes. A, 304.
Sambuque, inſtrument à corde des anciens. A, 246.
Sammartino, Compoſiteur Italien. C, 233.
Sangdon, Poëte Français. D, 379.
Sandoni, Compoſiteur Italien. C, 233.
Sani-Grandi, Cantatrice Italienne. C, 328.
Sanleque, Auteur Français ſur la muſique. C, 681.
Sanſonnieres (des), Muſicien. C, 534.
Santagoſtini, Poëte lyrique Italien. C, 291.
Santapaolina, Chanteur Italien. C, 310.
Santerre, Compoſiteur Français. C, 485.
Santinelli, Poëte lyrique Italien. C, 291.
Sapho, femme célebre par ſes poéſies. C, 30.
Saquebute, eſpèce de trompette qui s'allonge à volonté. Les Allemands & les Italiens la nomment *Trombona*; les Latins *Tuba ductilis*. D, 272.
Saratelli, Compoſiteur Italien. C, 233.
Sarazin, Poëte Français. D, 382.
Sarladoiſe, chanſon à danſer de Sarlat. B, 428.
Sarro, Compoſiteur Italien. C, 234.
Sarti, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Sarti Cottini, Cantatrice Italienne. C, 322.
Sartorio, Compoſiteur Italien. C, 234.
Saſſani, Chanteur Italien. C, 305.
Saſſi, Cantatrice Italienne. C, 323.
Satyrus, Muſicien Grec. C, 112.
Saverien, Auteur Français ſur la muſique. C, 681.
Savoyard (le), Poëte Français. D, 383.
Saurin, Poëte Français. D, 385.
Sauvales Caſſes, Chanſonnier ancien. B, 213.
Sauvage, d'Arraz, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 213.
Sauvage, de Bethune, Chanſonnier du même tems. *Ibid.*
Sauveur, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 682.
Sauvigny, Poëte Français. D, 387.
Sbaraglia, Chanteur Italien. C, 309.
Sbarra, Poëte lyrique Italien. C, 292.
Scaccia, Chanteur Italien. C, 302.
Scalzi, Chanteur Italien. C, 313.
Scandalibene, Chanteur Italien. C, 304.
Scandello (Antoine), Poëte Muſicien. C, 253.
Scarabelli, Cantatrice Italienne. C, 323.
Scarani, Cantatrice Italienne. C, 322.
Scarlatti, Compoſiteur Italien. C, 235.
Autre *Scarlatti*. *Ibid.*
Autre *Scarlatti*. *Ibid.*
Scaron, Poëte burleſque. D, 389.
Sceniques (Jeux). Leur origine. A, 91.
Schiaſſi, Compoſiteur Italien. C, 236.
Schietti, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Schoberg, habile Muſicien. C, 535.
Schoénion, nome Grec pour les flûtes. B, 127.
Scholies. Nom donné chez les Grecs aux chanſons. Origine de ce mot. B, 114.
Scillax, Muſicien Grec. C, 112.
Scio, Cantatrice Italienne. C, 324.
Scolari, Compoſiteur Italien. C, 236.
Scopin, Muſicien Grec. C, 112.
Scuderi (Mlle. de), Poëte Français. D, 389.
Sebenico, Compoſiteur Italien. C, 236.
Seconde. Par quelle proportion elle eſt formée en muſique. B, 7.
Seconde. Par quels nombres eſt formée. *Ibid.*
Sécrites, Muſicien Grec. C, 112.
Séculaires (Jeux). Occaſion qui donna

lieu à leur inſtitution. A, 101.
Ces jeux appellés auſſi *Terentini* & *Apollinares*. *Ibid.* 102.
Sedaine, Poëte Français. D, 390.
Segrais, Poëte Français. D, 395.
Seg... (M.) Poëte Français. *Ibid.*
Séjan, célebre Organiſte. C, 535.
Seleucus, Muſicien Grec. C, 112.
Sellite, Compoſiteur Italien. C, 236.
Selvatici, Chanteur Italien. C, 309.
Semaine. Les jours qui la compoſent, répondent aux ſept notes de muſique combinées par quartes. A, 19.
Semeïotique. Voyez *Parameſantique*.
Semus, Muſicien Grec. C, 112.
Senaillé, fameux Violon. C, 535.
Sendrart ou *Sendrat*, Chanſonnier ancien. B, 218.
Senecé, Poëte Français. D, 399.
Seneque, Poëte & Philoſophe Latin. C, 65.
Seneſchal (le grand), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 390.
Senulli (Richard de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 213.
Septieme. Quelle proportion donne cet accord. B, 7.
Septieme diminuée. Comment ſe forme. B, 15.
Septimius (*Titius*), Poëte Latin. C, 66.
Septimius (*Severus*), Muſicien Grec. C, 112.
Serinette, inſtrument. A, 273.
Serini, Compoſiteur Italien. C, 236.
Serini, Chanteur Italien. C, 302.
Serpent, inſtrument à vent. Sa gamme. Son origine. A, 273.
Serre, habile Ecrivain Français ſur la muſique. C, 683.
Serre (la), Poëte Français. D, 399.
Servin, Compoſiteur Français. C, 485.
Seta, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Severus (*Cornelius*), Poëte Latin. C, 66.
Si en muſique eſt d'invention moderne. Comment on y ſuppléait. B, 21.
Par qui ce nom fut inventé. B, 22.
Siamois. Leur muſique. A, 435.
Sibelli o Sivelli, Compoſit. Ital. C, 236.
Sicile (Jean d'Anjou, Roi de), Poëte & Chanſonnier du quinzieme ſiecle. B, 391.
Sicine, ſorte de danſe chez les Grecs. Son origine. A, 97, *note c*.
Siface. Voyez *Groſſi*.
Sifflet de payſan, inſtrument de montagnards. A, 275.
Sifflets. L'uſage des ſifflets aux ſpectacles remonte au tems d'Auguſte. A, 45.
Sigillaires (Jeux). En quoi conſiſtaient. A, 101.
Signoni, Cantatrice Italienne. C, 323.
Silius (*Italicus Caius*), Poëte Latin. C, 66.
Silvani, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Simmicus, Muſicien Grec. C, 113.
Simon, Muſicien Grec. *Ibid.*
Simon, Violon. C, 536.
Simoncelli, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Simonides. Pluſieurs Poëtes de ce nom. C, 31.
Siſtre ancien, inſtrument de percuſſion antique, dont l'invention eſt attribuée à Iſis ou à Oſiris. A, 237.
Siſtre confondu par quelques Auteurs avec l'inſtrument nommé *Chœur*. A, 11.
Sixte majeure. De quelle proportion elle eſt le réſultat. B, 7.
Smeducci, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Socrate, Philoſophe Grec, & Auteur de pluſieurs fables d'Eſope miſes en vers. C, 32.
Sodi, Compoſiteur Français. C, 485.
Soignies (Gautier de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 218.

Soiſſons,

Soiſſons (Meſſire Raoul de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 218.
Soiſſons (Thierry de), Chanſonnier du même tems. *Ibid.* 220.
Solécisme avec la main. Origine de ce proverbe Grec. A, 64.
Son. Sa définition. B, 2.
Sons chez les Romains. Leurs noms. B, 20.
Sophocle, fameux Poëte Grec. C, 32.
Sophron, Poëte *mime* Grec. C, 33.
Soprano, terme Italien qui ſignifie premier deſſus de voix. Etendue de ces voix. B, 25.
Soriano, Compoſiteur Italien. C, 237.
Sorrentino, Poëte lyrique Italien. C, 294.
Soſtrade, Muſicien Grec. C, 113.
Sotate, Muſicien Grec. *Ibid.*
Soterique, Muſicien Grec. *Ibid.*
Souhaitty, Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 688.
Sourdeline, eſpece de muſette. A, 275.
Spataro ou *Spadario*, Auteur Italien ſur la muſique. C, 367.
Spendon, Muſicien Grec. C, 113.
Spinola, Poëte lyrique Italien. C, 294.
Stabat Mater (proſe), compoſée par *Jacoponus*, Frere mineur Franciſcain au treizieme ſiecle. A, 108.
Stabili, Cantatrice Italienne. C, 328.
Stace (*Publius Papinius*), Poëte Latin. C, 67.
Stella, Cantatrice Italienne. C, 324.
Stampa, Poëte lyrique Italien. C, 294.
Stampiglia, Poëte lyrique Italien. *Ibid.*
Stanzani, Poëte lyrique Italien. C, 295.
Stefandre, Muſicien Grec. C, 114.
Stefani, Compoſiteur Italien. C, 237.
Stefani, Auteur Italien ſur la muſique. C, 367.
Stella, Auteur Italien ſur la muſique. *Ibid.*
Stella (*Aruntius*), Poëte Latin. C, 67.
Steſichore, Poëte Grec. C, 33.
Stheniens (Jeux). Leur origine. A, 90.
Strabon (Jules Céſar), Poëte Latin. C, 68.
Strada, Cantatrice Italienne. C, 325.
Stradella, Compoſiteur Italien. C, 237.
Stradella, fameux Violon de Naples. Anecdote à ſon ſujet. A, 50.
Stratonicus, Muſicien Grec. C, 114.
Stratonique, Muſicien Grec. *Ibid.*
Strigio, Compoſiteur Italien. C, 237.
Strigliont, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Strozzi, Poëte lyrique Italien. C, 295.
Subiet, Chanteur. C, 536.
Sueur (le), Compoſiteur Français. C, 485.
Suidas, Auteur Grec ſur la muſique. C, 152.
Suini, Cantatrice Italienne. C, 323.
~~*Sulpicia, femme*~~, Poëte Latin. C, 68.
Suppoſition (notes de). Ce que c'eſt. B, 48, & *note.*
Surnom. A quelle époque ils ont été ajoutés aux noms propres en France. B, 136.
Suſarion, Poëte Grec. C, 34.
Suze (la) Mad. Poëte Français. D, 400.
Symphonie, inſtrument à corde des anciens. A, 246.
Syrus (*Publius*), Poëte Latin. C, 64.

T.

TABLATURE. Ce que c'eſt. Exemples. B, 63.
Tagliavini, Cantatrice Italienne. C, 328.
Taille de hautbois. A, 275.
Talanderius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 368.
Talemus, Muſicien Grec. C, 115.
Talès, Muſicien Grec. C, 117.
Tamboula, eſpece de tambour dont ſe ſervent les Negres. A, 287.

Tambour, deſcription de cet inſtrument de percuſſion. A, 284.
Tambour Hébreu. A, 238.
Tambour des Grecs & des Romains. *Ibid.*
Tambour de baſque. A, 286.
Tambour Suiſſe. Ibid.
Tambour des Lapons. A, 287.
Tambour des Negres. Ibid.
Tambourin de Gaſcogne. A, 288.
Tambourin de Provence. Ibid.
Tamburini, Chanteur Italien. C, 305.
Tamyris, Muſicien Grec. C, 115.
Tanevot, Poëte Français. D, 401.
Taprai, Muſicien. C, 537.
Tarade, Compoſiteur Français. C, 485.
Tarduis (Joſeph), Chanſonnier du treiz. ſiecle. B, 221.
Tarentule. Anecdotes ſur la guériſon d'une piquûre, par la muſique. A, 28, *a.*
Tarquini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Tartaglini Tibaldi, Cantatrice Italienne. C, 328.
Tartini, Auteur Italien ſur la muſique. C, 368.
Tartini. Son ſentiment ſur l'harmonie chez les anciens. A, viij, *note b.*
Taſſo ou *le Taſſe*, le plus fameux Poëte Italien. C, 295.
Tatianus, Auteur Grec ſur la muſique. C, 152.
Tavelli, Compoſiteur Italien. C, 237.
Techi, Chanteur Italien. C, 303.
Technon, Muſicien Grec. C, 116.
Tedeſchi, Compoſiteur Italien. C, 238.
Tedeſchi, Chanteur Italien. C, 315.
Tedeſchi, Cantatrice Italienne. C, 327.
Telephane, Muſicien Grec. C, 115.
Teleſias, Muſicien Grec. C, 116.
Teleſile, Poëte Grec. C, 34.
Teleſilla, Muſicienne Greque. C, 116.
Teleſte, Muſicien Grec. *Ibid.*
Tellis, Muſicien Grec. *Ibid.*
Tempérament. Ce que c'eſt en muſique. B, 43.
Tempeſti, Chanteur Italien. C, 310.
Tenducci, Chanteur Italien. C, 318.
Tenore ou *T*[illegible]. Étendue de cette voix. B, [illegible].
Terence, Poëte comique Latin. C, 68.
Terentianus ([illegible]), Poëte Latin. C, 69.
Terpandre, Muſicien Grec. C, 116.
Terpandre. Quelles ſont les trois cordes qu'il a ajoutées à la lyre. B, 19.
Terpnus, Muſicien Grec. C, 117.
Terpus, Muſicien de Rome. C, 131.
Terradellas ou *Terradiglas*, Compoſiteur Italien. C, 238.
Teſi, Cantatrice Italienne. C, 326.
Teſtæ, ſorte d'applaudiſſement. A, 104.
Teſti, Cantatrice [illegible], 322.
Tetamanzi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 369.
Tetracordes. Diviſion des ſons chez les anciens. Nom de chacun de ces ſons. B, 16.
Tevo, Auteur Italien ſur la muſique. C, 369.
Teyber, Cantatrice Italienne. C, 329.
Thaletas, Muſicien Grec. C, 118.
Thargelia (Jeux). Leur origine. [illegible]
Théatre. Origine de ce mot. A, 21, *b.*
Thémiſtocle regardé comme un homme qui avait reçu une mauvaiſe éducation, pour avoir refuſé de jouer de la lyre dans un feſtin. A, xiv
Théobalde, Compoſiteur Français. C, 486.
Théocrite, Poëte Grec. C, 34.
Théodore, Auteur Grec ſur la muſique. C, 152.
Theodore, Muſicien Grec. C, 118.
Théognis, Poëte Grec. C, 35.
Théon, Auteur Grec ſur la muſique. C, 152.

Theophile, Auteur Grec ſur la muſique. C, 153.
Théophile, Poëte Français. D, 401.
Théophraſte, Muſicien Grec. C, 118.
Théorbe, eſpece de luth à deux manches. A, 304.
Theſpis, premier Poëte dramatique. C, 35.
Theſpis, Muſicien Grec. C, 118.
Thevenard, célebre Chanteur. C, 537.
Thibaut, d'Amiens, Chanſonnier ancien. B, 222.
Thibaut IV, Comte de Champagne, Chanſonnier du treizieme ſiecle. *Ibid.*
Thoinot Arbeau, Auteur Français ſur la muſique. C, 689.
Thomas, Poëte Français. D, 402.
Thonier, Muſicien. C, 538.
Thoph. Voyez *Tympanon Hébreu*.
Thybergeau (Mad.) Poëte Français. D, 405.
Thymete, Muſicienne Greque. C, 121.
[illegible], Chanteur Italien. C, 316.
Tibulle (*Aulus Albius*), Poëte Lat. C, 69.
Tierce majeure. De quelle proportion elle eſt le produit. B, 8.
Tierce mineure. Sa formation. B, 7.
Tigellius, Muſicien de Rome. C, 131.
Tignonville, Poëte du quinzieme ſiecle. B, 392.
Tigrini, Auteur Italien ſur la muſique. C, 370.
Timocréon, Poëte & Muſicien Grec. C, 36.
Timœus, Muſicien Grec. C, 119.
Timothée, Auteur Grec ſur la muſique. C, 153.
Timothée, Muſicien Grec. C, 119.
Autre *Timothée*. *Ibid.* 121.
Timpanon Hébreu nommé *Thoph* ou *Rab*. A, 239.
Tinctor, Auteur Lat. ſur la muſiq. C, 370.
Tini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Tintoré ou *Tinctoris*, Compoſiteur Italien. C, 238.
Tiraboſco, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Titelouze, Organiſte. C, 537.
Titius (*Caius*), Poëte Latin. C, 70.
Todi, célebre Cantatrice Italienne. C, 330.
Todini, Muſicien. C, 538.
Tomaſi, Compoſiteur Italien. C, 238.
Tonſoli, Chanteur Italien. C, 319.
Tontong, inſtrument des Negres. A, 217.
Torebe, Poëte Grec. C, 36.
Torelli (Gaſparo), Poëte Muſicien. C, 253.
Tori, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Tornioli, Compoſiteur Italien. C, 239.
Torpus, Maître de muſique de Néron. A, 46.
Torre, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Torri, Cantatrice Italienne. C, 323.
Torſy ([illegible] de), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 393.
Tortona, Compoſiteur Italien. C, 239.
Toſchi, Chanteur Italien. C, 318.
Toſi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 370.
Totis, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Tour (la), Poëte Français. D, 406.
Touraille (la), Poëte Français. D, 406.
Tornebout, inſtrument à vent. A, 275.
Tourneur (le), Muſicien. C, 538.
Tozi, Compoſiteur Italien. C, 239.
Tozzi, Compoſiteur Italien. C, 239.
Tozzi, Cantatrice Italienne. C, 325.
Tragique (Nome). A, 35.
Trajetta, fameux Compoſiteur Italien. C, 239.
Tranquillini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Trecchi, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Tremoille (de la), Poëte Français. D, 413.

Tremouille (Jean-Jacques Batard de la), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 393.
Treſſan, Poëte Français. D, 413.
Trial, Compoſiteur Français. C, 486.
Triangle, inſtrument Chaldéen, conſervé juſqu'à nos jours. A, 16.
Triangle, inſtrument de fer, de percuſſion. A, 280.
Triangle à ſonnettes. A, 239.
Tribout, Chanteur. C, 538.
Tricarico, Compoſiteur Italien. C, 240.
Tricco. Voyez *Montanari*.
Trich Varlach, inſtrument Napolitain. A, 289.
Tricorde, inſtrument à corde des anciens. A, 247.
Trie (Jean de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 230.
Trigon, inſtrument apporté en Italie par les Arcadiens. A, 40.
Trigone, inſtrument à corde des anciens. A, 247.
Trimeles, Nome Grec pour les flûtes. B, 127.
Trimere (Nome). Voyez *Tripartite*. B, 126.
Triolet. Eſpece de chanſon. Son origine. B, 148, *note*.
Tripartite, nom d'un Nome Grec. B, 126.
Triſtan l'Hermite, Poëte Français. D, 425.
Triſtan de Leonois, roman du treizieme ſiecle. B, 139.
Trivulli, Chanteur Italien. C, 315.
Tromboni, & en Allemand *Poſaunen*, inſtrument à vent de cuivre. Il y en a de cinq ſortes. A, 275.
Trompette des Hebreux. A, 231.
Trompette des Grecs & des Romains. A, 232.
Sur les différentes formes des trompettes des anciens. Voyez 231, & *ſuiv*.
Trompette moderne. Sa deſcription. Son diapaſon. A, 276.
Trompette rompue. A, 278.
Trompette droite rompue. Ibid.
Trompette de canne. Ibid.
Trompette de courge. Ibid.
Trompette marine. Sa deſcription. 279.
Trompette de ſane. Ibid.
Trompette de la Floride. Ibid.
Tronſarelli, Poëte lyrique Italien. C, 297.
Trovar, Auteur Italien ſur la muſique. C, 370.
Troubadours, eſpece de Muſiciens. Leur origine. A, 171.
Trouveres, eſpece de Muſiciens. Leur origine. *Ibid.*
Troyens (Jeux). Leur origine. A, 95.
Turanius, Poëte Latin. C, 70.
Turcotti, Cantatrice Italienne. C, 377.
Turini, Compoſiteur Italien. C, 241.
Turlurette, eſpece de guitare. A, 305.
Turque (muſique). Origine de la muſique chez les Perſans & les Turcs. A, 182.
Morceaux de muſique Orientale. *Ibid.* & *ſuiv.*
Turques (chanſons). A, 428, & *ſuiv.*
Turque (danſe). A, 385.
Tymbales, inſtrument de percuſſion. A, 289.
Tymbales Turques. Ibid.
Tymbales Perſanes. 290.
Tyrtée, Muſicien Grec. C, 121.
Tyrtée, Joueur de flûte, fût fait Général des Lacédémoniens à la bataille contre les Meſſéniens. A, 15.
Tzetzelim. A, 239.

V.

UCELLINI, Compoſiteur Italien. C, 241.
Ulloa, Auteur Latin ſur la muſique. C, 371.

Uſeda, Cantatrice Italienne. C, 327.
Uſſieux (d'), Poëte Français. D, 452.
Vachon, Compoſiteur Français. C, 488.
Vadé, Poëte Français. D, 426.
Vague, Auteur Français ſur la muſique. C, 690.
Vaillant, Poëte du quinzieme ſiecle. B, 393.
Valentini, Poëte lyrique Italien. C, 297.
Valentini, deux Compoſiteurs Italiens de ce nom. C, 241.
Valere-Maxime, Ecrivain Latin ſur la muſique. C, 169.
Valerius (*Flaccus*), Poëte Latin. C, 70.
Valguis, Poëte Latin. *Ibid.*
Valgulio, Auteur Italien ſur la muſique. C, 370.
Vallet, Muſicien. C, 530.
Vallier, Poëte lyrique. D, 432.
Valliere (de la), Poëte Français. D, 435.
Valliſerius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 370.
Vandermonde, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 690.
Van-Hecke, Auteur Français ſur la muſiq. C, 700.
Van Malder, Compoſiteur Français. C, 488.
Vannaeus, Auteur Latin ſur la muſique. C, 370.
Vannozi, Cantatrice Italienne. C, 322.
Varano, Poëte lyrique Italien. C, 297.
Variſchino, Compoſiteur Italien. C, 241.
Varius, Poëte Latin. C, 70.
Varotari, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Varron (*Marcus Terentius*), Poëte Latin. C, 71.
Vaſſeur (le), Chanteur. C, 539.
Vatan, Poëte Français. D, 435.
Veau (Guillaume), Chanſonnier ancien. B, 230.
Vecchi, Compoſiteur Italien. C, 241.
Vecchi (Orphée), Poëte Muſicien. C, 253.
Vecchi, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Vendôme, Poëte Français. D, 438.
Veni, ſancte Spiritus (proſe), eſt, à ce qu'on croit, du Pape Innocent III. A, 108.
Venoſa, Compoſiteur Italien. C, 241.
Vento, Compoſiteur Italien. C, 242.
Venturini, Chanteur Italien. C, 311.
Vergier, Poëte Français. D, 438.
Viali, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Vianova, Chanteur Italien. C, 307.
Vicentini, Auteur Italien ſur la muſique. C, 370.
Vico, Cantatrice Italienne. C, 325.
Vielle, inſtrument à cordes & à roue. A, 305.
Vieuxmaiſons (Maître Pierre-Gilles de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 230.
Vignati, Compoſiteur Italien. C, 242.
Vigne (la), Poëte Français. D, 440.
Vignola, Compoſiteur Italien. C, 242.
Vilains, d'Arraz, Chanſonnier du treiz. ſiecle. B, 230.
Villebreſme (Maître Bertault), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 394.
Villedieu (Mad. de), Poëte Français. D, 440.
Villehardoin, Auteur du treizieme ſiecle. B, 139.
Villeneuve, Compoſiteur Français. C, 488.
Villeneuve (Guillaume de la), Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 230.
Villifranchi, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Villon, Poëte du quinzieme ſiecle. Anecdote ſur ſa vie. B, 395.
Vinaceſe, Compoſiteur Italien. C, 242.
Vinarelli, Chanteur Italien. C, 302.

Vincent, Compoſiteur Français. C, 488.
Vincent Bell'aver, Poëte & Muſicien. C, 253.
Vinci, Compoſiteur Italien. C, 242.
Viniers (Gilles le), Chanſonnier du treiz. ſiecle. B, 230.
Viniers (Maître Guillaume le), parent du précédent dans le même tems. B, 232.
Viniers (Jacques le), autre frere des précédens, & Chanſonn. du même tems. *Ibid.*
Viola, Compoſiteur Italien. C, 243.
Viole, inſtrument peu connu de nos jours. A, 306.
Viola (alto) ou quinte, inſtrument plus gros qu'un violon, & monté à la quinte. A, 308.
On l'appelloit autrefois *Violette*. A, 309.
Viole. La viole de nos jours eſt la cithare des anciens. A, 316.
Viole (pardeſſus de), eſpece de violon. A, 308.
Viole d'amour, inſtrument plus petit que la viole. A, 307.
Violon. Recherches ſur ſon origine. Sa gamme. Son doigter. A, 356, *& ſuiv.*
Violon d'amour, violon ordinaire auquel on ajoutait quatre cordes de laiton. A, 308.
Violoncelle, inſtrument qui a ſuccédé à la viole. A, 309.
Dimenſions du violoncelle. Poſition de la main ſur l'inſtrument. A, 310, *& ſuiv.*
Virelay, eſpece de chanſon. Son origine. B, 148, *note*.
Virgile, Prince des Poëtes Latins. C, 72.
Viſconti, Chanteur Italien. C, 307.
Viſconti, Cantatrice Italienne. C, 328.
Viſée, Muſicien. C, 539.
Viſmes (de), Ecrivain Franç. ſur la muſiq. C, 701.
Vitali, Compoſiteur Italien. C, 243.
Vitali, Chanteur Italien. C, 307.
Vitruve, traite de la muſique dans les Traités d'Architecture. A, 42.
Vitruve, Ecrivain Latin ſur la muſique. C, 160.
Vivaldi, Compoſiteur Italien. C, 243.
Viviani, Compoſiteur Italien. C, 2
Voiſenon, Poëte Français. D, 441.
Voiture, Poëte Français. D, 444.
Volcatius (*Sedigitus*), Poëte Latin. C, 74.
Voltaire, Poëte Français. D, 445.
Vo..menu, deux Muſiciens de ce nom. C, 539.
Voſſius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 77.
Votifs (Jeux). Leur origine. A, 96.
Voys (Hugues le), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 306.
Wallis, Auteur Latin ſur la muſique. C, 372.
Watelet, Poëte Français. D, 453.
Wendelſtein, Auteur Latin ſur la muſiq. C, 372.

X.

Xanthus, Auteur Grec ſur la muſique. C, 153.
Xenoclès, Poëte Grec. C, 36.
Xenocrate, Auteur Grec ſur la muſique. C, 153.
Xenocrate, Muſicien Grec. C, 124.
Xenocrite, Poëte Grec. C, 36.
Xenocrite, Muſicien Grec. C, 124.
Xenodame, Muſicien Grec. *Ibid.*
Xenophane, Poëte Grec. C, 36.
Xenophante, Muſicien Grec. C, 124.
Xenophile, Auteur Grec ſur la muſique. C, 154.
Xenophile, Muſicien Grec. C, 124.
Xilorgano, inſtrument à corde antique. A, 240.

Ximenès, Poëte Français. D, 454.
Xutus, Muſicien Grec. C, 124.

Y.

YSSANDON, Ecrivain Franç. ſur la muſiq. C, 702.
Yvès, Poëte Français. D, 454.

Z.

ZABERN, Auteur Lat. ſur la muſiq. C, 372.
Zamperini, Cantatrice Italienne. C, 330.
Zanella, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Zanettini, Compoſiteur Italien. C, 244.
Zaniboni, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Zanichelli, Chanteur Italien. C, 303.
Zannoni, Chanteur Italien. C, 309.
Zapata, Auteur Italien ſur la muſique. C, 372.
Zaren, Muſicien Grec. C, 124.
Zarlino, Auteur Italien ſur la muſique. C, 372, & *ſuiv.*
Zarlino, Compoſiteur Italien. C, 244.
Zetus, Muſicien Grec. C, 124.
Zeugos, eſpece de flûte chez les Grecs. A, 229. Voyez *Monaulos*.
Ziani, Compoſiteur Italien. C, 244.
Autre *Ziani*. C, 245.
Zil, inſtrument des Turcs, ſemblable à nos cymbales. A, 290.
Zucchi, Poëte lyrique Italien. C, 299.
Zucconi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 374.

TABLE du Supplément au Chapitre IV du Tome III.

A.

AARON (Pierre), Ecriv. Ital. ſur la muſ. D, 463.
Agneſi (Marie-Thérèſe), Compoſitrice Italienne. D, 457.
Agricola (Martin), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 463.
Antoniotti (George), Compoſiteur Italien & Ecrivain ſur la muſique. D, 457.
Ardore (le Prince d'), Compoſiteur Italien. D, 458.

B.

BARDES tirent leur origine de *Bardus*, Roi des Gaulois. A, 105.
Bettoni (Ferdinand), Compoſiteur Italien. D, 158.
Bona (Valerio), Ecrivain Italien ſur la muſique. D, 464.

C.

CALWITZ (Seth), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 464.
Cantiques. En quoi different des hymnes. B, 114.
Cariſſimi (Jacques), Compoſiteur Italien. D, 459.
Cecchini (Ange), Compoſit. Ital. D, 460.
Chanſon. Son origine. Son ancienneté. B, 113, 114, *a*.
Chevalier (Maître Pierre), Poëte du quinz. ſiecle. B, 359.
Cochleus (Jean), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 465.
Coclicus (Adrien Petit), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 466.
Contre-point. D'où ce mot tire ſon origine. B, 25.
Chromatiques (Sons). Ce que c'eſt. B, 15.

F.

[illegible] (Henri), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 466.

H.

Hamboys (Jean), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 466.
Herbſt (Jean-André), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 467.
Hoffman (Eucharius), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 467.

K.

Kuhnau (Jean), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 467.

L.

Listenius (Nicolas), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 467.

M.

Marcello (Benedetto), Compoſiteur Italien, & [illegible], 468.
Marotta (Eraſme), Compoſ. Ital. D, 460.
Melone (Annibal), Ecriv. Italien ſur la muſique. D, 469.
Marula (le Chevalier Tarquin), Compoſ. Italien. D, 460.
Monteverde (Claude), Compoſiteur Ital. D, 461.

N.

Naselli (Don Diego), Compoſit. Italien. D, 461.

O.

Uttusi (Octave), Ecrivain ſur la muſiq. D, 469.

P.

Patricio (François), Ecrivain Ital. ſur la muſique. D, 470.
Peſenti (Martin), Compoſ. Ital. D, 461.
Prætorius (Michel), Ecriv. Lat. ſur la muſique. D, 470.

R.

Raselius (André), Ecriv. Lat. ſur la muſique. D, 470.
Reiſch (Grégoire), Ecrivain [illegible] ſur muſique. D, 470.
Rhaw (George), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 470.

S.

Santarelli (le Chevalier), Ecriv. Italien ſur la muſique. D, 471.
Sacchi (Marc), Ecriv. Latin ſur la muſique. D, 471.
Sebaſtianus (*Claudius*), Ecriv. Lat. ſur la muſique. D, 471.
Strozzi (Barbara), Compoſitrice Ital. D, 461.

T.

Terradellas (Dominique), Compoſiteur Italien. D, 462.

V.

Varenne (*Alarius*), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 471.
Viadana (Louis), Compoſ. Ital. D, 46[illegible].
Vicentini (Don Nicolas), Ecrivain Italien ſur la muſique. D. 472.
Voſſius, Ecriv. Lat. ſur la muſ. D, 472.
Wercmeiſter (André), Ecriv. Lat. ſur la muſique. D, 473.
Wilphlingſeder (Ambroiſe), Ecriv. Latin ſur la muſique. D, 473.
Wolf (Jean), Ecrivain Latin ſur la muſ. D, 473.

Zacconi (Louis), Ecrivain Italien ſur la muſique. D, 472.

Fin de la Table des Matieres.

00080674

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020